HAL
open science

Du flux de vécus au monde objectif : le concept de constitution chez Edmund Husserl et Rudolf Carnap

Jean-Baptiste Fournier

To cite this version:

Jean-Baptiste Fournier. Du flux de vécus au monde objectif : le concept de constitution chez Edmund Husserl et Rudolf Carnap. Philosophie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2015. Français. NNT : 2015PA010532 . tel-01795590

HAL Id: tel-01795590

https://theses.hal.science/tel-01795590

Submitted on 18 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Thèse pour l'obtention du grade de docteur de l'université Paris I

Présentée et soutenue publiquement par
Jean-Baptiste FOURNIER
Le 14 novembre 2015

Du flux de vécus au monde objectif : Le concept de constitution chez Edmund Husserl et Rudolf Carnap

Directeur de thèse :
M. le Pr. Jocelyn Benoist
(Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

Jury :
M. le Pr. Jocelyn BENOIST (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)
M. le Pr. Christian BONNET (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)
M. le Pr. Dermot MORAN (University College, Dublin)
M. le Pr. Dominique PRADELLE (Université Paris-Sorbonne)
M. le Pr. Jean-Baptiste RAUZY (Université Paris-Sorbonne)

A mon épouse, Marion, et mon fils, Olivier

Remerciements

Mes remerciements vont en premier lieu à mon directeur de thèse, Jocelyn Benoist, pour ses conseils toujours précieux, sa bienveillance et sa confiance plusieurs fois réaffirmées, son aide efficace et ses commentaires extrêmement stimulants et éclairants sur mon travail. Je le remercie d'avoir accepté de me suivre dès mon travail de maîtrise, de m'avoir accompagné dans toutes ces années de formation, de m'avoir donné l'impulsion et la liberté de développer une pensée philosophique personnelle et d'avoir attiré mon attention, dans un article publié en 2001, sur le problème de la constitution chez Husserl et Carnap.

Je remercie également les membres de mon jury, qui non seulement ont accepté que je leur soumette mon travail, mais ont, chacun à leur manière, participé à son élaboration. Ainsi, Jean-Baptiste Rauzy a contribué, par ses travaux sur Carnap, à attirer mon attention sur le texte passionnant qui constitue le cœur de ma thèse, « Concepts propres et impropres », sans lequel un aspect fondamental de l'ontologie carnapienne m'aurait échappé. Christian Bonnet fut quant à lui à l'origine de mon intérêt pour la question de l'idéalisme dans le contexte post-kantien, grâce à un cours de Master sur les philosophies empiristes du XIXe siècle. Je lui dois la découverte d'Helmholtz et de la philosophie autrichienne, qui jouent un rôle central dans ce travail. Dermot Moran a quant à lui contribué à élargir ma connaissance de la phénoménologie et m'a ouvert à la critique anglo-saxonne de Husserl. Je le remercie tout particulièrement pour son accueil à Dublin et sa bienveillance à mon égard lors de mes premières communications universitaires. Enfin, je remercie Dominique Pradelle pour tous les conseils qu'il m'a prodigués depuis plusieurs années, pour m'avoir fait découvrir de nombreux aspects de la phénoménologie et de la philosophie des mathématiques, et pour avoir suivi et encouragé le développement de mon travail ainsi que son possible prolongement dans une phénoménologie de la musique.

Je tiens également à remercier l'Ecole Normale Supérieure pour m'avoir permis de bénéficier de trois années de contrat doctoral, ainsi que l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne pour un cadre de travail idéal pour mes premières années de doctorat, et tout particulièrement l'Ecole Doctorale de philosophie qui m'a permis de partir à deux reprises présenter mes recherches lors de colloques à l'étranger. Je remercie également les équipes administratives des lycées Fourier à Auxerre et Chevalier d'Eon à Tonnerre qui ont pris en compte mes contraintes diverses et m'ont permis de terminer ma thèse dans de bonnes conditions.

Toute ma reconnaissance va à mes parents et mes beaux-parents sans l'aide de qui je n'aurais jamais pu accomplir ce travail, et qui se sont déplacés si souvent pour me permettre d'achever ma thèse sans que notre fils ait à en pâtir. Je les remercie du fond du cœur. Merci également à ceux qui m'ont aidé et soutenu, mes frères Vincent et Marc, mes chers grands-parents, mes amis, doctorants et non doctorants, parisiens ou bellifontains. Un grand merci à mon père et à Jean Maurice d'avoir relu l'ensemble de ce travail et de m'avoir fait bénéficier de leur regard précieux.

Enfin, un immense merci, après ces quatre années de vie placées sous le signe de nos thèses respectives, à mon épouse, Marion, qui n'a cessé de me soutenir, de me guider quand j'en avais le plus besoin, m'a aidé à réfléchir sur moi-même et mon travail, et m'a apporté l'aide et l'amour sans lesquels rien de tout cela n'aurait été possible. C'est tout naturellement à elle que je dédie ce travail dont elle a suivi les moindres évolutions et qu'elle a porté avec moi. Et bien sûr, merci à Olivier pour avoir toujours su, avec ses premiers cris, ses sourires et ses premiers mots, me ramener à la réalité !

[HUSSERL]

July 4th, 1806

This being the day of the declaration of Independence of the United States and a Day commonly scelebrated by my Country I had every disposition to selebrate this day and therefore halted early and partook of a Sumptious Dinner of a fat Saddle of Venison and Mush of Cows (roots). After Dinner we proceeded on about one mile to a very large Creek which we ascended some distance to find a foard to cross. Altho' the debth was not much above the horses belly, the water was so strong it passed over the backs and loads of the horses.

(Clark)

[CARNAP]

February 6th, 1822. Byron is on his hands and knees
as he sookies another canto of *Don Juan*
into the daylight, by its nose;
he himself is his own ball-and-chain.

———

Of all men, saving Sylla the Man-slayer,
Who passes for in life and death most lucky,
Of the great names which in our faces stare,
The General Boon, back-woodsman of Kentucky,
Was happiest amongst mortals any where;
For, killing nothing but a bear or buck, he
Enjoyed the lonely, vigorous, harmless days
Of his old age in wilds of deepest maze.

———

The Contessa, meanwhile, is taking a snooze;
a little dribble down her chin
is the only sign of their earlier antics
when she winkled the 'semen' out of 'semantics'.

Paul Muldoon, « Madoc: A Mystery » (1990)

*Sauf dans les cas où une traduction française existait déjà (notamment pour les ouvrages de Husserl et pour l'*Aufbau *de Carnap) et sauf indication contraire, toutes les traductions de l'allemand, de l'anglais ou de l'espagnol sont de nous. Lorsqu'un choix s'imposait, nous avons toujours privilégié la proximité avec le texte original au prix de certaines lourdeurs de style.*

Lorsque nous nous référons à des doctrines philosophiques extérieures au corpus (notamment à la doctrine kantienne) sans développement particulier, la connaissance que nous en présupposons de la part du lecteur est une connaissance minimale et non scientifique, et, autant que possible, dans une interprétation universellement admise. Lorsque notre analyse requiert une véritable interprétation de doctrines extérieures, nous tâchons de le signaler systématiquement.

Introduction

§1. Présupposés, I. La constitution comme genèse de la réalité

L'étude du concept de constitution chez Husserl et Carnap est entravée par deux types de présupposés : ceux portant sur la relation entre les « écoles » philosophiques respectives de Husserl et de Carnap, et ceux portant, plus profondément, sur la notion même de constitution. Le présent travail pourrait être décrit comme une tentative de déconstruire, les uns après les autres, ces présupposés. L'objectif d'une telle entreprise n'est certes pas de nier les différences existant entre la phénoménologie husserlienne et l'œuvre de Carnap – y compris dans la période des années 1920-1928 à laquelle nous consacrerons l'essentiel de nos analyses, et qui culmine dans la *Construction logique du monde* (ci-après : *Aufbau*)[1]. Cependant, en moins d'un siècle depuis la rédaction de ces œuvres, la coupure entre philosophie « continentale » et philosophie « analytique » a participé à les enfouir sous une couche sédimentaire déjà importante, qui conduirait à en oublier le sens premier. Un chantier de désédimentation était donc nécessaire, qui a déjà été accompli dans une large mesure pour Husserl, et déjà engagé pour Carnap. Cependant, la confrontation des travaux de Carnap avec ceux de Husserl révèle la persistance de ces idées reçues, qui ressurgissent dès qu'il s'agit de déterminer exactement *en quoi* l'œuvre du premier se détache de la visée du second.

A ces difficultés s'ajoutent celles relatives au concept même de constitution, dont une lecture souvent rapide a faussé la compréhension. Il est en effet assez pratique de décrire le projet constitutif – non seulement chez Husserl et Carnap, mais plus généralement chez tous les philosophes qui utilisent ce concept ou, comme Kant, élaborent un système que l'on

[1] R. Carnap, *La Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002.

pourrait apparenter à une constitution[1] – comme une tentative de « construire » ou d'élaborer la réalité à partir du chaos des sensations ou, si l'on veut éviter ce vocabulaire connoté, à partir du chaos des *vécus*. C'est même ainsi que Carnap en propose une première formulation, puisque la première version de l'ouvrage où il élabore pour la première fois (et également la dernière) une théorie systématique de la constitution du monde à partir des vécus s'intitule « Du Chaos à la réalité » (*Vom Chaos zur Wirklichkeit*[2]). Ce titre comporte cependant les deux principaux contresens[3] que l'on puisse commettre sur le projet constitutif, *y compris au sens carnapien*, et que notre travail tentera d'écarter sur la base de la confrontation du sens carnapien et du sens husserlien de cette entreprise. Carnap lui-même prendra rapidement conscience des limites de cette première formulation du projet constitutif, pour lui préférer le titre au contraire très précis de « construction logique du monde », ou, mieux, de « reconstruction » ou « post-construction » (*Nachkonstruktion*) logique du monde.

Le premier de ces contresens consiste à voir dans la constitution une forme plus ou moins assumée de genèse démiurgique du monde, et le titre « Du Chaos à la réalité » laisse la place à une telle interprétation, dans la mesure où le résultat de la constitution est décrit comme « la réalité ». Cela signifie-t-il que la constitution doive être comprise comme l'élaboration de quelque chose de réel à partir de quelque chose d'irréel ? La position de Carnap est, sur ce point, d'une très grande clarté : la constitution n'est en aucun cas l'élaboration de quoi que ce soit de réel, elle n'est jamais qu'une « reconstruction logique » (*logische Nachkonstruktion*) du monde. En d'autres termes, constituer un objet, ce n'est

[1] Au point qu'un des enjeux de ce travail sera de déterminer pourquoi, chez Husserl, le vocabulaire de la « constitution » n'apparaît véritablement de manière centrale et systématique qu'au moment où Husserl opère un « tournant idéaliste transcendantal, c'est-à-dire au moment où, quoique de manière complexe et nuancée, il se rapproche de Kant ;

[2] Ces esquisses préparatoires de l'*Aufbau* ont fait l'objet d'une traduction récente, in R. Carnap, *Construction et réduction, textes inédits sur le physicalisme (1922-1955)*, Lausanne, Editions l'Age de l'Homme, 2011.

[3] Précisons cependant qu'en formulant ce premier titre, Carnap ne commet pas réellement ce contresens, puisque la théorie de la constitution développée dans le manuscrit de *Vom Chaos zur Wirklichkeit* est très peu différente de celle de l'*Aufbau* ; le danger de ce titre tient donc plutôt à ce qu'il autorise une interprétation foncièrement erronée de la constitution opérée par Carnap.

jamais qu'opérer sur une réalité déjà existante (et même déjà connue scientifiquement) une simple opération logique – c'est donc intégrer cette réalité à un système logique, et non pas la générer ou la construire effectivement. C'est en cela que le vocabulaire de la construction qui est celui de l'*Aufbau* est à la fois parlant et ambigu : la constitution est, en un sens, tout sauf un « *Aufbau* » au sens d'une fabrication de la réalité à partir d'un néant.

La position de Husserl est-elle cependant aussi claire que celle de Carnap, et ne devrait-on même pas lire la constitution phénoménologique comme une genèse psychologique du monde – ou au moins de son sens – qui s'opposerait ainsi frontalement à la constitution carnapienne ? On sait depuis Derrida[1] que l'apparente clarté de Husserl sur ce point cache une position plus complexe, et probablement plus ambiguë et moins assumée. L'idéalisme du sens que Husserl oppose fermement à l'idéalisme « subjectif » qu'il attribue comme beaucoup d'autres à Berkeley, demeure cependant un véritable idéalisme en ce sens qu'il n'y aurait pas de réalité *à proprement parler* sans l'activité d'une conscience – et en cela il est bien clair que la phénoménologie husserlienne est incompatible avec la neutralité métaphysique de la pure logique carnapienne. La réalité est donc redéfinie, par rapport à la réalité pseudo-berkeleyenne de l' « idéalisme subjectif », comme étant le sens lui-même en tant qu'il est validé par la conscience, et c'est au prix de cette recatégorisation de la notion de réalité que Husserl peut maintenir la thèse idéaliste selon laquelle il n'y a pas de réalité sans conscience, sans pour autant supposer une quelconque dépendance métaphysique-ontologique entre ces deux modes d'êtres fondamentalement différents.

Que le système de constitution s'oppose à toute forme d'ontologie « métaphysique » ne signifie pas en effet qu'il ne soit pas, essentiellement, une ontologie. Mais le terme d'ontologie se trouve également réévalué, et redéfini à son tour dans les termes d'une ontologie du sens (pour Husserl) ou des contenus conceptuels (pour Carnap), c'est-à-dire, à

[1] J. Derrida, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF, 1954/2010.

proprement parler, dans les termes d'une *logique*. Car loin de désigner de prime abord la fabrication (l'*Aufbau* au sens premier du terme) de quelconque chose à partir de rien, le concept de constitution ne désigne rien d'autre qu'un déploiement d'une certaine logique, à savoir une logique qui aurait pour vocation de déboucher sur une ontologie, ou à l'inverse une ontologie qui retrouverait son sens premier de *logique* de l'être. Une lecture téléologique qui ferait de la théorie de la constitution l'aboutissement de toute *phénoménologie* en tant que « logique des phénomènes » est donc non seulement possible, mais probablement inévitable. Mais l'enjeu de notre travail sera précisément d'établir que cet accomplissement de la phénoménologie (en un sens élargi qu'il nous faudra définir et qui inclura le travail phénoménaliste de Carnap dans l'*Aufbau*) dans la constitution n'implique en aucun cas que nous nous accordions avec la propre lecture de Husserl, lequel fait de la phénoménologie *idéaliste transcendantale* le *telos* de la phénoménologie et plus généralement de toute l'histoire de la philosophie depuis Descartes et Kant. Nous verrons en effet que, si le concept de constitution comporte nécessairement une dimension transcendantale, il est tout à fait propre à décrire le travail de Carnap dans l'*Aufbau* et même en un certain sens le travail de Husserl dans les *Recherches logiques*, c'est-à-dire dans des œuvres qui ne sont pas, au moins directement, assimilables à une forme d'*idéalisme* transcendantal. Le concept de constitution – dans son rapport téléologique au projet phénoménologique lui-même – révèle donc d'un côté le caractère irréductiblement transcendantal de la phénoménologie (quoiqu'en un sens qu'il nous reste encore à définit) et d'un autre côté l'essence *logique* de cette science qui, rappelons-le, s'incarne aux deux extrémités de son développement chez Husserl dans des ouvrages explicitement consacrés à la logique, les *Recherches logiques*, et *Logique formelle et logique transcendantale*. La confrontation avec Carnap nous permettra, au-delà des idées reçues, notamment outre-Atlantique, sur le caractère intuitif et métaphysique de la

phénoménologie, de réarticuler la phénoménologie et la logique, et, à travers elles, le formel et le transcendantal.

§2. Présupposés, II. La constitution comme structuration du chaos

On pourrait donc dire, pour forcer le trait, que le premier contresens possible sur le concept de constitution est essentiellement dû à une surinterprétation d'une certaine dimension (idéaliste) de la phénoménologie husserlienne qui ne tiendrait pas suffisamment compte de la dimension logique – voire « logiciste » en un certain sens du terme ! – de toute constitution ; et nous verrons que c'est chez Carnap que nous trouverons un éclairage différent sur la nature même de la « logique des phénomènes ». A l'inverse, on pourrait dire que le second contresens sur la constitution proviendrait plutôt d'une lecture excessive de certains aspects de l'œuvre constitutive de Carnap, et serait au contraire corrigé par l'apport des analyses de Husserl. Ce second contresens consiste en effet à penser que la base de la constitution, la « matière brute » qu'il s'agit de construire, ou à laquelle il s'agit de conférer une « logique », serait en elle-même un pur *chaos*. C'est même le contresens qu'induisait le premier titre de l'*Aufbau*, et qui explique que Carnap y ait finalement renoncé.

En effet, si la constitution ne crée pas quelque chose à partir de rien (à moins de préciser que la différence entre « rien » et « quelque chose » n'est alors qu'une différence logique – ou sémantique), elle n'opère pas non plus une mise en ordre logique de quelque chose qui serait, de prime abord, absolument *informe*, à savoir un flux de vécus entièrement déstructuré. Nous verrons les raisons qui, dans les ambiguïtés du texte de l'*Aufbau*, expliquent cette compréhension erronée de ce qu'est, essentiellement, la constitution. Parmi ces raisons, la plus importante est l'insistance avec laquelle Carnap défend le caractère arbitraire de la constitution ; mais que la constitution soit arbitraire n'implique pas pour autant qu'elle le soit de part en part, et notamment qu'elle n'ait strictement aucun fondement dans le vécu lui-même. Car nous constaterons qu'en lisant ces textes à la lumière du concept de constitution

tel qu'il est déployé dans la phénoménologie husserlienne, il apparaît que celle-ci repose nécessairement sur un divers déjà partiellement (pré-)structuré, voire qu'elle ne se comprend que comme la réarticulation d'une logique déjà inscrite dans l'immanence des phénomènes, et comme le *déploiement* des structures du vécu.

Cette définition de la constitution est très clairement thématisée par Husserl : le vécu n'est jamais entièrement déstructuré, et cela pour au moins deux raisons. Tout d'abord, le flux de vécus est lui-même le résultat d'une proto-constitution qui, même si elle ne peut pas être analysée comme une véritable constitution (pourrait-on alors parler, comme Carnap, de « pseudo »-constitution ?), organise les vécus de manière immanente selon la dimension temporelle, et leur confère ainsi une structure déjà déterminée, laquelle servira de base à la constitution dans son ensemble. Enfin, le vécu tel que l'analyse la phénoménologie est de part en part traversé par une relation fortement structurante, à savoir la relation intentionnelle par laquelle la conscience vise un objet. Or *l'intentionnalité est une structure forte* qui offre à la constitution un fil directeur que nous analyserons en termes de *motivation*. Le vécu sur lequel se fonde la constitution phénoménologique est donc déjà pré-structuré si bien que la constitution ne consistera, en un sens, qu'en son redéploiement sur la base de la description phénoménologique.

On se gardera bien, cela va de soi, de chercher chez Carnap une structure aussi forte dans le vécu auto-psychique. L'intentionnalité, chez Husserl, interdit toute forme d'arbitraire dans la constitution, qui est au contraire inscrite *nécessairement*[1] dans la visée intentionnelle de l'objet, et c'est là le contraire même de la conception carnapienne. Mais il ne faudrait pas pour autant négliger la structuration – faible – que Carnap suppose être celle du vécu pour effectuer cette constitution. Nous verrons en effet que l'ensemble de la construction logique du monde repose sur une pré-donation du monde – ou plus précisément de sa structure

[1] Ce terme « nécessairement » entrera même de manière centrale dans la définition que Husserl donnera, au §115 des *Idées directrices*, du « problème de la constitution », et que nous étudierons dans le dernier chapitre de la première partie de ce travail.

ontologique – qui ne peut être donnée que dans une « phénoménologie naturelle » que la deuxième partie de notre travail s'attachera à définir, et dont le système de constitution à proprement parler ne sera que la réarticulation dans le langage (arbitraire) de la logique des relations. La pré-structuration du monde est en effet telle qu'elle impose, non pas un langage constitutionnel (lequel n'est le résultat que d'une décision), mais une certaine ontologie minimale dont nous proposerons un aperçu qui nous permettra d'en établir la quasi-identité avec l'ontologie husserlienne telle qu'elle est développée dans le deuxième tome des *Idées directrices*. L'enjeu de notre travail sera alors de déterminer dans quelle mesure et de quelle manière cette pré-structuration des vécus fonde la structuration logique du monde. De ce point de vue, la traduction anglaise de l'*Aufbau* sous le titre de « structure logique du monde » (*The Logical Structure of the World* [1]) soulève un enjeu important de l'ouvrage : la « reconstruction » logique du monde ne fait en un sens que déployer *la* structure logique du monde, même si cette structure ne peut qu'être exprimée dans un langage nécessairement arbitraire. Notre interprétation reposera sur la mise au jour d'un modèle de structures plus faibles que celles que donne à la constitution l'intentionnalité husserlienne, mais plus fortes cependant que les structures purement logiques qui, à vrai dire, sont à peine structurantes. Ce modèle sera celui de la *topologie*, en tant que cette branche des mathématiques repose sur des structures qui, au regard de l'algèbre, paraissent faibles (puisqu'elles ne peuvent offrit aucune place au discontinu), mais qui nous paraîtront fortes au regard de la logique formelle pure. C'est pourquoi l'aboutissement de notre travail consistera à dévoiler le rôle fondamental que joue la constitution *de l'espace* dans l'élaboration du concept husserliano-carnapien de constitution

Notre lecture de la constitution carnapienne repose donc sur l'idée d'une « structure logique du monde », et donc en dernière instance sur l'interprétation de la formule par

[1] R. Carnap, *The Logical Structure of the World*, Peru, Illinois, Open Court Publishing Company, 1967/2003.

laquelle Carnap lui-même définit son entreprise, à savoir comme une « reconstruction » ou « post-construction » (*Nach-konstruktion*) rationnelle du monde. A prendre au sérieux cette expression, on ne pourrait pas en effet tomber dans les contresens que tenterons d'écarter au fil de ce travail. Car si la constitution est une simple reconstruction, cela signifie bien qu'elle ne prétend pas fabriquer de toutes pièces la réalité, mais cela signifie également qu'elle ne part pas d'un pur chaos, mais bien d'une connaissance pré-constitutive du monde. Cette connaissance n'est autre que la science elle-même, dans ce qu'elle peut avoir d'inabouti, notamment en ce qui concerne sa structure globale – à savoir l'articulation entre les différentes sciences – mais dans ce qu'elle peut avoir, encore et surtout, de structuré.

Or à la description carnapienne de la constitution comme *reconstruction logique* répond l'idée husserlienne selon laquelle le « problème de la constitution » se résume à étudier à la lumière de la description phénoménologique la manière dont les objets *se constituent*, et à déterminer cette constitution comme *donation de sens*. La confrontation des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap nous amène donc au croisement de deux axes, l'un opposant l'idée d'une constitution relevant d'une décision et « imposée » aux objets par le philosophe-logicien (Carnap) à l'idée que les objets « se constituent » selon les lois objectives de leur essence (Husserl), l'autre opposant la logique formelle (Carnap) à l'idée d'une donation de *sens* (Husserl). Nous verrons cependant que les systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap ne correspondent pas aux extrémités de ces deux axes (constituer/se-constituer, logique formelle/donation de sens), mais reposent au contraire sur une articulation plus complexe de ces quatre dimensions. Le plan de notre travail s'insèrera dans ce cadre, afin de dépasser les différents présupposés qui s'opposent à la confrontation des systèmes de constitution de Husserl et Carnap. Parmi ces préjugés, ceux relatifs à l'incompatibilité supposée de l'empirisme logique et de la phénoménologie comptent parmi les plus tenaces.

§3. Présupposés, III. Husserl et Carnap

REMONTER LE RHIN ET LE DANUBE

Que Husserl et Carnap aient appartenu aux deux mouvements réputés opposés de la philosophie du XXe siècle, cela est indéniable, et constitue l'enjeu le plus vaste de notre travail, dont la prétention serait, sur la base d'un retour aux sources communes des concepts husserlien et carnapien de constitution, de participer à l'étude de la généalogie des philosophies analytique et phénoménologique, ainsi qu'à la réévaluation de leurs véritables points de divergence. Ce travail s'inscrit donc dans la lignée des analyses de l'histoire de la philosophie analytique menées notamment par Michael Dummett[1]. Pour le philosophe oxonien, la philosophie analytique et la phénoménologie seraient comparables au Rhin et au Danube, puisant leur source dans les mêmes montagnes, s'écoulant parallèlement l'un à l'autre pendant une partie de leur trajet, avant de diverger et de déboucher sur deux mers différentes. Michael Dummett propose une lecture de cette divergence progressive reposant essentiellement sur la notion de « tournant analytique » dont il attribue la paternité à Frege, et qui culmine dans l'œuvre de Carnap. Nous proposerons une lecture divergente, quoique dans un esprit assez semblable, de l'opposition entre phénoménologie et philosophie analytique : grâce au concept de constitution, nous pourrons lire l'œuvre même de Carnap comme le lieu d'une réarticulation du « tournant analytique » et de la « logique des phénomènes » qui caractérise la « phénoménologie » en un sens élargi du terme. Nous pourrons ainsi projeter sur les systèmes de constitution de Husserl et de Carnap la grille de lecture dummettienne, et plus précisément l'image du Rhin et du Danube (avant de la dépasser dans les derniers chapitres de notre travail).

C'est pourquoi le plan de notre travail prendra la forme d'une lecture chronologique inversée des œuvres respectives de Husserl et Carnap. En effet, nous partirons des œuvres de

[1] M. Dummett, *Les Origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991.

maturité de ces auteurs (notamment des trois tomes des *Ideen* pour Husserl et de l'*Aufbau* pour Carnap), c'est-à-dire du stade de l'évolution de leurs pensées respectives où la divergence de leurs conceptions de la constitution est déjà affirmée, puis nous remonterons aux sources communes de l'entreprise constitutive, à travers l'étude de textes antérieurs, et notamment d'une série de textes de jeunesse sur l'espace. Nous découvrirons ainsi la source commune de la constitution phénoménologique et de la construction logique du monde, à la fois dans la référence à certains auteurs comme Mach ou Kant, dans l'ancrage dans l'histoire des mathématiques (Hilbert), et dans des questionnements communs, portant notamment sur la relation transcendantale entre la logique objective et son fondement subjectif, qu'il s'agit, pour l'un et l'autre de ces auteurs, de démarquer de la psychologie.

SUR UNE POSSIBLE INFLUENCE DE HUSSERL SUR CARNAP : REMARQUE METHODOLOGIQUE

Le projet de notre travail repose sur un postulat, selon lequel le rapport existant entre Husserl et Carnap ne peut s'expliquer par un jeu d'influences, quel que soit par ailleurs leur bienfondé historique. Quel que soit l'intérêt d'une étude par exemple de l'influence de Husserl dans la genèse de la philosophie carnapienne, le risque d'une telle étude serait de fausser notre compréhension du projet constitutif de Carnap, et de réduire le concept husserlien de constitution à un simple outil, une source d'inspiration plus qu'un objet d'étude. La confrontation des conceptions husserlienne et carnapienne de la constitution suppose au contraire une mise entre parenthèses de la question des influences, et même de la question de la chronologie : l'articulation de la logique formelle et de la logique matérielle, de la forme et de l'expérience, ou encore de l'objectif et de l'arbitraire, est elle-même un problème objectif qui exige de notre part une véritable neutralité historique. Cependant, il est nécessaire, à l'orée de notre travail, de rappeler certains faits qui, malgré leur portée limitée, justifient la confrontation de deux systèmes de pensée aussi étrangers l'un à l'autre que la phénoménologie husserlienne et la construction logique du monde carnapienne.

Si l'on devait en effet faire reposer l'ensemble de notre travail, à savoir la possibilité d'une confrontation des systèmes de constitution de Husserl et Carnap, sur les « faits historiques » et sur une éventuelle influence directe de Husserl sur Carnap, il faudrait se limiter aux quelques références aux *Idées directrices* ainsi qu'aux *Recherches logiques* qui ponctuent l'*Aufbau*[1], mais qui demeurent toujours très vagues et générales, sauf sur quelques points qui constitueront les pierres de touche de plusieurs chapitres de notre travail ; mais il faudrait également nous intéresser aux contacts directs qui ont pu avoir lieu entre Husserl et Carnap. Or de ce point de vue, des études récentes nous permettent d'établir avec un degré de certitude satisfaisant deux faits, dont la portée, quoique fort limitée, n'est cependant pas négligeable : 1. Il y a effectivement eu un certain nombre de contacts entre Husserl et Carnap, et aucun des deux n'a entièrement ignoré l'autre ; 2. Mais à aucun moment ces contacts n'ont été réellement importants ou particulièrement significatifs.

Le premier point est facile à établir. Il suffit pour cela d'ouvrir la *Husserl-Chronik* de Karl Schuhmann à la page 281, où l'on peut lire : « *SS 1924-1925 : Rudolf Carnap nimmt an H.s Oberseminaren teil* »[2]. Ce fait, attesté dans une lettre de Landgrebe à Husserl (dont il était l'assistant à l'époque)[3], est digne d'être remarqué : le fonctionnement de l'Université allemande impliquait en effet que la participation au Séminaire d'un Professeur (et en particulier d'un Professeur aussi reconnu que Husserl à cette époque) fît partie du parcours normal d'un jeune Docteur, comme l'était alors Carnap. Ces séminaires étaient souvent

[1] Cf. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §3 p. 60 (au sujet de la définition de la constitution : « En outre, il y a aussi des points de rapprochement avec la visée de Husserl d'une « mathesis » des vécus »), §64 p. 138 (sur le choix d'une base auto-psychique : « A l'origine du système de constitution, les vécus doivent être pris comme ils se donnent ; les positions de réalité et d'irréalité qui les accompagnent ne sont pas conservées, mais « mises entre parenthèses » ; on pratique par conséquent la réduction phénoménologique (*épochè*) au sens de Husserl »), §65 p. 142 (sur le donné sans moi : « par contre nous divergeons de différents systèmes avec lesquels nous sommes par ailleurs d'accord sur des points importants, par la conception d'un donné sans moi : Schuppe, Natorp, Driesch, Husserl, Jacoby, Russell…), §124 p. 213 (sur la constitution de l'espace physique : « Il faut encore mentionner les discussions de Poincaré sur la tridimensionnalité de l'espace, de même que celles de Becker sur les niveaux constitutifs de la spatialité à la suite des idées de Husserl »), §164 p. 272 (sur l'intentionnalité : « La théorie traditionnelle de l'intentionnalité remonte à Brentano et a été poursuivie par Husserl »).

[2] *Husserl Chronik*, *Hua Dokumente*, Band IV, p. 281.

[3] Cf. Lettre de Landgrebe du 9 novembre 1932, in E. Husserl, *Briefwechsel IV*, *Hua-Dokumente*, Band III/4, p. 298.

l'occasion d'un contact privilégié avec la pensée du maître, favorisant ainsi le jeu des influences et la création d'écoles de pensée. A l'inverse, les cours magistraux étaient beaucoup plus impersonnels, ce qui fait dire à l'un des principaux commentateurs de l'influence de Husserl sur Carnap, Guillermo R. Haddock, que Carnap connaissait certainement bien mieux Husserl que Frege[1], contrairement à ce que semble suggérer sa propre autobiographie intellectuelle[2]. Que cette affirmation soit exagérée est à peu près certain, mais il demeure vrai que la participation de Carnap aux séminaires de Husserl pendant trois semestres n'a rien d'anodin – et cela d'autant moins que l'on sait par ailleurs que c'est précisément durant cette période que Carnap rédige l'*Aufbau*, ainsi que certains textes sur l'espace où il développe précisément l'idée d'une *constitution*.

On peut à partir de là, toujours en s'appuyant sur les faits rassemblés par Karl Schuhmann, faire librement quelques *conjectures*, et tenter de repérer – quoique de manière strictement invérifiable tant Carnap fut discret sur la question d'une possible influence du maître de Freiburg sur son œuvre – les points sur lesquels Husserl aurait pu directement influencer Carnap.

Husserl, dans le temps où Carnap suit ses séminaires, travaille notamment sur Kant et l'idée de philosophie transcendantale[3]. On peut difficilement douter de l'intérêt que le jeune Carnap a pu trouver à ces questions, lui dont la dissertation doctorale *Der Raum* interrogeait parallèlement, deux ans plus tôt à peine, les conceptions kantienne et husserlienne de l'espace intuitif, et qui, de plus, prenait apparemment parti pour Husserl contre Kant, et donc discrètement contre le directeur de la thèse : le néo-kantien Bruno Bauch[4]. Les années 1924-

[1] G. R. Haddock, *The Young Carnap's Unknown Master : Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der Logische Aufbau der Welt, Burlington, VT, Ashgate, 2008, pp. 1-2.

[2] R. Carnap, *Intellectual Autobiography*, in P. A. Schilpp (ed.) *The Philosophy of Rudolf Carnap*, Lasalle, Illinois, Open Court, pp. 3-84.

[3] On trouvera le résultat de ces années où Husserl réfléchit sur la portée de la philosophie transcendantale kantienne dans *Philosophie première, t. I, Histoire critique des idées,* Paris, PUF, 1970.

[4] Ce point est longuement étudié par Guillermo Haddock qui en donne comme souvent une vision exagérément husserlienne : pour lui en effet, Carnap aurait même dissimulé à dessein l'influence de

1925 sont pour Husserl des années d'intense réflexion sur les origines historiques de la problématique constitutive-transcendantale ; Husserl donne ainsi plusieurs conférences sur Berkeley, en plus de son séminaire sur Kant, et tente ainsi de délimiter son propre idéalisme par rapport à celui de ses prédécesseurs – contexte passionnant pour un jeune docteur soucieux de donner un sens inédit à l'entreprise de constitution et de concilier les systèmes philosophiques, comme il le déclare explicitement dans l'introduction de *Der Raum*, le reconnaît encore dans l'*Aufbau* et continue à le rechercher jusque dans le « Principe de Tolérance » de la période de maturité.

De même, les années 1924-1925 constituent la période où Husserl se consacre à la psychologie phénoménologique. Là encore, comment ne pas se demander la part de l'influence de Husserl sur la riche psychologie formelle que constitue l'étude du niveau auto-psychique du système de constitution de l'*Aufbau*[1] ? N'y aurait-il pas dans ces pages une réponse, voire un pendant, à la psychologie phénoménologique husserlienne de cette époque ? Ces conjectures sont séduisantes ; elles fournissent autant de pistes pour une étude des relations historiques entre Husserl et Carnap. Seule celle du questionnement de l'idéalisme transcendantal kantien semble en outre avoir été réellement étudiée par les commentateurs.

Il est donc probable qu'il y ait eu une influence directe de Husserl sur Carnap, mais gardons-nous de tirer trop de conséquence de ce premier fait, car celui-ci est en effet compensé par un second fait, tout aussi certain : les relations entre Husserl et Carnap ont pour le moins été distantes, et n'ont été réellement marquantes ni pour l'un ni pour l'autre.

Du côté de Husserl, cette affirmation est un euphémisme : Carnap, de toute évidence, ne fit jamais partie du cercle pourtant assez large d'élèves ayant bénéficié d'une attention

Husserl pour ne pas blesser son directeur, mais serait encore bien plus profondément marqué par la phénoménologie qu'il ne le reconnaît même en 1922.

[1] Cf. « Ebauche d'un système de constitution », « A. Les niveaux inférieurs : les objets du psychisme propre », Carnap, *Aufbau*, 1928, pp. 197 sqq. L'influence de la psychologie phénoménologique que Husserl développe dans ses cours à cette époque est difficile à établir, et nous serons plutôt amenés, au cours de ce travail, à établir des points de rencontre entre la constitution du psychisme propre chez Carnap et la phénoménologie de la conscience interne du temps, telle qu'on la trouve exposée dans E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 1964.

particulière de la part du maître. En témoigne le volume du *Briefwechsel* des *Husserliana* où se trouve réunie la correspondance de Husserl avec ses élèves de la période de Freiburg[1] ; ce volume ne contient en effet aucune lettre de Carnap ou destinée à Carnap, et seulement deux occurrences de son nom, complétées par une troisième dans le volume des lettres de la période de Göttingen[2]. Ces lettres datant toutes des années 1930, durant lesquelles Carnap est, aux yeux de Husserl, associé au nom de son détracteur au Cercle de Vienne, Moritz Schlick, la relation de Professeur à étudiant a laissé place à une relation professionnelle très distante et peu bienveillante.

Ces lettres résument en tout cas la difficulté à se prononcer clairement sur l'importance de l'influence de Husserl sur Carnap. Ainsi, la lettre de Landgrebe du 11 novembre 1932, souvent citée parce qu'elle constitue la preuve de la participation de Carnap au séminaire de Husserl, rapporte une conversation que l'ancien assistant de Husserl aurait eue avec Carnap, nouvellement nommé Professeur à Prague, où celui-ci aurait affirmé se rappeler très clairement (et agréablement) de la période où, à Freiburg, il assistait à ces séminaires. Cette information pour le moins banale soulève pourtant une objection majeure à de nombreuses affirmations des commentateurs de Carnap. D'un côté, cette lettre atteste contre certains commentateurs ultra-analytiques (et contre une certaine tendance de Carnap lui-même, dans les périodes viennoise et américaine de son œuvre, d'effacer les traces de l'influence de Husserl sur sa première philosophie) que Carnap a assisté de manière suivie au séminaire de Husserl, donc bien plus assidument qu'aux cours de Frege par exemple. D'un autre côté, cette lettre laisse entrevoir l'opposition désormais frontale qui sépare Husserl de Carnap, et interdit de céder à la tentation (que plusieurs commentateurs « phénoménologues » pourraient facilement avoir) de voir en Carnap un héritier parmi d'autres de l'enseignement de Husserl. L'insistance de Landgrebe sur le fait que Carnap « affectionne encore » la

[1] E. Husserl, *Briefwechsel III, Hua-Dokumente*, Band III/4.
[2] E. Husserl, *Briefwechsel III, Hua-Dokumente*, Band III/3.

phénoménologie est en effet révélatrice du sentiment de rejet éprouvé par Husserl lors de l'arrivée de Carnap à Vienne. L'assimilation stricte de Carnap aux « positivistes » du « Cercle philosophique » de Vienne, que Husserl opère dans sa lettre à Ingarden du 14 janvier 1936, irait dans le même sens, ainsi que la désobligeante référence à Carnap dans une lettre à Heidegger datée du 9 mai 1928 : pour remplir le poste vacant de Heinrich Scholz à l'Université de Kiel, Husserl recommande, parmi ses trois anciens étudiants en compétition, Moritz Geiger et Oskar Becker *contre Carnap*.

Au lieu d'attribuer à Carnap, sur le seul fondement de sa présence aux séminaires de Husserl des années 1924-1925, une volonté d'*occulter* une référence à Husserl supposée centrale dans son œuvre afin de rendre compte du nombre relativement limité de références à son œuvre dans l'*Aufbau* et dans d'autres textes de cette époque, il sera donc plus simple d'admettre que, bien que certaine, l'influence directe de Husserl sur Carnap fut limitée. Husserl fut probablement l'une des nombreuses références qui ont stimulé l'esprit particulièrement éclectique du jeune Carnap ; mais on ne peut pas prendre au sérieux la philosophie du premier Carnap, *ni d'ailleurs percevoir la véritable importance de Husserl dans l'élaboration de son projet d'une construction logique du monde*, si l'on fait de Carnap un héritier de Husserl. En effet, si Carnap emploie le terme de « constitution », il est probable que ce soit *pour souligner une certaine parenté entre son projet et celui de Husserl*, mais ce constat n'appelle en rien une étude historique *génétique*. Au contraire, en adoptant une position *génétiquement neutre*, nous pouvons mettre au premier plan un problème d'un autre type : si l'on ne cherche pas à niveler la différence entre Husserl et Carnap en faisant de Carnap un héritier caché de Husserl, si on prend au contraire la mesure de l'écart qui sépare leurs conceptions respectives de la constitution, alors on peut se demander *ce que peut bien être la constitution, ou plus précisément le projet de constitution, pour donner un même programme à des philosophies aussi différentes que celles de Husserl et de Carnap*. Si

Carnap avait été un disciple de Husserl, cette question ne se poserait pas, dans la mesure où la source de son concept de constitution serait aisément assignable ; mais puisque Carnap n'a eu, comme nous l'avons rappelé, qu'une relation distante avec Husserl et n'a certainement jamais fait partie de ses « disciples », il faut bien chercher les raisons pour lesquelles, à un moment donné de son cheminement, sa philosophie « rejoint » celle de Husserl, au point de culminer dans le projet constitutionnel.

REVUE DE LA CRITIQUE

Cette mise entre parenthèses de la question de l'influence historique de Husserl sur Carnap place d'emblée notre travail en marge par rapport à de nombreux travaux consacrés à la confrontation de ces deux philosophes. Or l'accent mis par ces commentateurs sur la relation historique entre Husserl et Carnap s'explique par les problématiques des tout premiers travaux consacrés à ce sujet, et s'inscrit dans le cadre de la prise de conscience tardive, par la philosophie dite « analytique », de l'importance de sa propre histoire.

Une référence semble commune à la quasi-totalité des articles portant sur les origines de l'*Aufbau*, la référence aux travaux de Michael Friedman, qui constituent une rupture importante par rapport à une certaine lecture traditionnelle de Carnap et structurent le champ de ces études depuis près de trente ans. Traditionnellement, les textes de Carnap, et particulièrement l'*Aufbau*, étaient lus comme une entreprise strictement phénoménaliste et réductionniste, et comme le pur prolongement du programme russellien des années 1910, exposé dans *Our Knowledge of the External World*[1], sans que soit même posée le plus souvent la question de la compatibilité de ces deux sources d'inspiration ; cette lecture avait amené, dans les années 1950 et dans le cadre de la critique généralisée du positivisme logique, à une remise en question profonde des thèses les plus essentielles de l'œuvre de Carnap, mises

[1] B. Russell, *Our Knowledge of the External World*, Open Court, Londres-Chicago, 1914.

en échec dans des articles désormais classiques de Quine[1], Goodman[2], etc. Les travaux de Michael Friedman ont tenté, contre cette tradition, de montrer que le projet carnapien ne correspondait pas strictement au programme phénoménaliste, réductionniste et positiviste ainsi stigmatisé, mais s'inscrivait dans une tradition tout autre, allemande et néo-kantienne :

> Je pense que cette conception massivement partagée du but premier et de la signification de l'*Aufbau* est fondamentalement erronée. Il est vrai, bien sûr, que l'*Aufbau* contient une tentative importante d'opérer une réduction phénoménaliste. Il est également vrai que cette tentative est un échec. Cependant, en concentrant l'attention exclusivement sur le problème du phénoménalisme, on est conduit à une grave distorsion du véritable contexte philosophique et des réelles motivations philosophiques de l'œuvre de Carnap. Cela a pour conséquence que le développement du positivisme du vingtième siècle repose lui-même sur une distorsion de ce contexte et de ces motivations philosophiques.[3]

Une nouvelle lecture de Carnap s'impose ainsi, qui demeure aujourd'hui très importante chez les commentateurs. Cependant, la lecture de Michael Friedman est elle-même tributaire d'une tradition remontant aux travaux importants des années 1970-1980 sur la continuité d'un certain mouvement philosophique souvent défini comme pré-analytique car centré sur le concept d'analycité, et qui prendrait sa source chez Kant pour culminer chez Carnap. Alan W. Richardson, disciple de Michael Friedman, rappelle, dans son article « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* »[4] les principales étapes de cette tradition : Susan Haack, en 1977, publie un article relevant les ressemblances entre les problématiques kantiennes et carnapiennes (« *Carnap's* Aufbau*; Some Kantian Reflexions* »[5]), mais aboutissant à un relatif échec, dû à l'incommensurabilité de deux pensées séparées par plus d'un siècle et demi de révolutions scientifiques. C'est donc comme une tentative

---

[1] W. Quine, "Two Dogmas of Empiricism", in *From a Logical Point of View*, Cambridge, MA/London, Harvard University Press, 1953.

[2] N. Goodman, *The Structure of* Appearance, Harvard University Press, Cambridge, 1951, et "The significance of *Der Logische Aufbau der* Welt", in P. A. Schilpp (ed.) *The Philosophy of Rudolf Carnap*, Lasalle, Illinois, Open Court, 1963.

[3] M. Friedman, "Carnap's Aufbau reconsidered", *Nous*, vol. 21 n°4, 1987, p. 522.

[4] M. Friedman, « Logical Idealism and Carnap's Construction of the World », *Synthese*, vo. 93/1, 1992, pp. 59-92.

[5] S. Haack, « *Carnap's* Aufbau*; Some Kantian Reflexions* », 1977, repris in S. Sarkar, *Science and Philosophy in the Twentieth Century*, Library of Congress Cataloging-in-Publication Data, 1996.

d'*actualiser* le projet kantien en lui donnant un ancrage sûr dans les nouvelles sciences, que certains auteurs, dont Alberto Coffa[1], essaieront de lire l'œuvre de Carnap ; l'apport important de Joëlle Proust[2] consiste à étayer cette thèse d'une étude du rôle de la distinction analytique/synthétique de Kant à Carnap. L'étape supplémentaire de cette histoire consistera à remplacer l'étude de l'influence kantienne par l'influence *néo-kantienne*, plus directe, sur Carnap.

Michael Friedman restera à mi-chemin entre ces deux dernières étapes, et ce n'est que dans les articles de deux de ses disciples, Carlos Moulines et Alan Richardson, que l'influence directe de la philosophie néo-kantienne sur Carnap fera l'objet d'une étude approfondie. La méthode de Carlos Moulines, consistant à faire le décompte des références de Carnap dans l'*Aufbau* aux différents philosophes de son temps, a été fortement critiquée, notamment pour l'impasse faite sur la question de l'influence de Husserl[3]. Sa tentative de pousser l'étude de la constitution chez Carnap dans le sens de la mise au jour d'un « modèle avant la lettre d'un système d'intelligence artificielle » nous sera cependant d'une grande utilité pour comprendre *ce que fait* la constitution « à la Carnap », notamment par opposition à la constitution phénoménologique opérée par une conscience « vivante ». Alan Richardson, de son côté, étudie dans un article important de 1992, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », l'influence néo-kantienne sur Carnap à travers une comparaison de certaines thèses de l'*Aufbau* avec *Substance et Fonction* de Cassirer. L'étude de *Der Raum*, mais aussi de la *Physikalische Begriffsbildung* de 1926 et de l'*Aufbau*, montre l'évolution de la notion de synthétique *a priori*, en rupture avec le kantisme strict, et en un sens bien plus proche de la thèse de Cassirer. Richardson aboutit à la thèse suivant laquelle l'*Aufbau* « serait la première tentative systématique de comprendre que la logique et les mathématiques peuvent nous

[1] A. Coffa, *The Semantic Tradition from Kant to Carnap*, Cambridge, Mass. Cambridge University Press, 1991.

[2] J. Proust, *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard, 1986.

[3] C. Moulines, « Making sense of Carnap's *Aufbau* », *Erkenntnis*, 35, Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach, Dordrecht, Kluwer, pp. 263-286.

permettre de *rendre compte* de l'objectivité de l'empirie »[1] ; l'écho au projet kantien est évident : « rendre compte » traduit ici « *provide an account of* », traduction libre de la question transcendantale kantienne. Le mot est prononcé : l'entreprise de Carnap est *transcendantale*.

On reviendra bien sûr sur cette thèse, et sur l'ambiguïté de ce terme[2] ; mais, quel que soit le nom qu'on voudra donner à cette entreprise, on ne pourra pas ne pas reconnaître qu'elle a au moins en commun avec celle de Husserl (et de nombreux néo-kantiens) ce qui nous permet d'imaginer au moins pouvoir la qualifier de « transcendantale ». Si l'influence de Husserl sur le premier Carnap reste un problème ouvert, celle, plus générale, de « la tradition épistémique allemande » est désormais hors de doute. Richardson y classe tout naturellement « *diverses variétés de néo-kantiens*, des phénoménologues transcendantaux (*Husserl*, Hans Driesch) aux néo-kantiens orientés historiquement comme Heinrich Rickert, en passant par les néo-kantiens orientés scientifiquement, comme Cassirer ou Bruno Bauch. »[3]

C'est donc primordialement en tant que néo-kantien que le nom de Husserl apparaît dans le champ des études carnapiennes. Il ne faut pas négliger ce fait : tout d'abord, il corrobore notre thèse selon laquelle l'influence de Husserl sur Carnap n'est pas quantifiable, ni même isolable ; l'influence de Husserl n'est qu'un aspect ou une face d'une influence plus générale, et plus importante, de la philosophie allemande du début du siècle. De plus, il faut reconnaître que les références faites à Husserl, notamment dans l'*Aufbau*, sont principalement de deux types : soit en tant que logicien (référence à certaines thèses techniques des *Recherches Logiques*), soit comme *l'un des* grands penseurs allemands dont il s'agit de faire la revue. Ainsi, un des textes les plus souvent cités pour corroborer la thèse de l'influence husserlienne, au §64 de l'*Aufbau*, où se trouve justifié le choix de la base auto-psychique, cite Husserl à double titre : comme l'inventeur d'une *méthode* pour isoler cette région (« on

[1] A. Richardson, « Logical Idealism and Carnap's Construction of the World », *Synthese*, 93, 1992, p. 60.
[2] Cf. le deuxième chapitre de la première partie de ce travail.
[3] A. Richardson, « Logical Idealism and Carnap's Construction of the World », *Synthese*, 93, 1992, p. 61.

pratique par conséquent la réduction phénoménologique au sens de Husserl ») et d'un *vocabulaire technique* pour la décrire, et comme l'*un des auteurs* ayant choisi cette base, sans pour autant tenir une position solipsiste (« Gomperz..., Ziehen..., Husserl... : nécessité de l'intersubjectivation », dit la note « revue de la littérature »[1]). La référence à Husserl est le plus souvent la référence à *l'un des principaux acteurs dans le champ des problématiques néo-kantiennes*. Ainsi, même la critique de la théorie (pour le coup) husserlienne de l'intentionnalité (§164) s'inscrit dans le cadre de la discussion des principales thèses philosophiques auxquelles le système de l'*Aufbau* est censé apporter une solution définitive. Or il faut bien reconnaître que cette partie de l'*Aufbau* n'est pas centrée sur l'étude de Husserl, mais sur celle, plus générale, des questions débattues dans le cadre de la philosophie allemande du début du siècle, dont Husserl est (mais n'est *que*) l'une des figures importantes.

La réponse au problème de l'influence de Husserl sur Carnap dépend des interprétations possibles de cette contextualisation des thèses husserliennes dans le champ d'une philosophie allemande massivement néo-kantienne. D'un côté, prendre au sérieux et au pied de la lettre l'éclectisme affiché de l'*Aufbau* et des autres textes de jeunesse de Carnap reviendrait à *relativiser l'influence husserlienne* au profit d'une influence post-kantienne plus large dont la première ne serait qu'un aspect. Mais d'un autre côté, il peut être légitime de chercher une *influence phénoménologique plus profonde*, plus ou moins volontairement occultée par Carnap dans un nuage de références. Carnap opérerait une technicisation des thèses de Husserl pour masquer son penchant phénoménologique profond.

Cette thèse nous conduit à une nouvelle position dans le champ de la critique carnapienne, position radicale avec laquelle nous serons amenés à discuter tout au long de ce travail. Cette thèse consiste à penser, non seulement contre la lecture traditionnelle (phénoménaliste, logiciste et réductionniste), mais également contre la lecture néo-kantienne

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §64, p. 139.

de Carnap, que c'est en Husserl qu'il faut chercher la principale influence et référence implicite de son œuvre de jeunesse, jusqu'à l'*Aufbau* comprise. Parmi les représentants de cette position, on retiendra deux noms : Verena Mayer et Guillermo E. Rosado Haddock, auteur d'une des seules monographies entièrement consacrées à la question des relations entre les philosophies de Husserl et Carnap, et dont l'étude linéaire de *Der Raum* fournit la preuve la plus solide d'une influence substantielle de Husserl sur Carnap. Les travaux de ces deux auteurs ont été prolongés par d'autres études plus précises, mais moins panoramiques, centrées principalement sur le thème privilégié de l'espace[1].

L'article polémique de Verena Mayer, « *Die Konstruktion der Erfahrungswelt : Carnap und Husserl* »[2] propose une lecture parallèle de Husserl et Carnap permettant de lire l'œuvre de ce dernier comme une forme de réécriture du projet phénoménologique. Cet article fournit des éléments d'analyse précieux pour notre étude : ainsi, l'idée selon laquelle les « systèmes de constitution » des deux auteurs sont construits de manière analogue[3] mérite d'être analysée de près, ce à quoi nous consacrerons d'ailleurs le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail[4]. Certaines thèses, au contraire, éveillent des soupçons, comme lorsque Verena Mayer affirme que « le concept de constitution et l'idée d'un système de constitution avec pour base le flux de vécu, sont pris par Husserl et Carnap dans le même sens »[5]. Cette dernière thèse, stimulante mais critiquable, constitue la toile de fond de la présente étude, qui se présente comme une tentative de lui apporter une réponse nuancée.

Dans cette perspective, nous nous appuierons principalement sur deux études plus récentes : celle de Jocelyn Benoist et celle de Guillermo E. Rosado Haddock. L'article de

---

[1] Cf. les articles regroupés dans la rubrique Carnap/constitution de l'espace dans notre bibliographie.

[2] V. Mayer, « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, Dodrecht, Kluwer, 1991, pp. 316-339.

[3] V. Mayer, « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, Dodrecht, Kluwer, 1991, p. 288.

[4] Cf. la deuxième partie de ce travail, chapitre I, §§ 27-35.

[5] V. Mayer, « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap und Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, Dodrecht, Kluwer, 1991, p. 288.

Jocelyn Benoist, « l'*Aufbau* comme phénoménologie »[1], est une réponse explicite à celui de Verena Mayer. Nous serons amenés à l'étudier de près, et quelques indications sur sa position dans le champ de la critique suffiront ici. La particularité de cet article par rapport aux autres articles cités, est de ramener au second plan la question de l'*influence* de Husserl sur Carnap pour lui préférer d'un côté une confrontation des deux systèmes, et d'un autre côté, mais parallèlement, une étude des sens possibles du terme « phénoménologie » mis en lumière par cette confrontation. L'auteur soulève la question de la constitution, en réaction à la thèse de Verena Mayer, comme un des éléments susceptibles de plaider en faveur de (ou contre) l'assimilation du projet de Carnap à une *phénoménologie*, cela dépendant du sens que l'on donne à ce terme. La problématique de notre travail est profondément tributaire des thèses de cet article, et s'en distingue en même temps quant à sa méthode : la comparaison des deux systèmes restera pour nous un moyen d'aboutir à une meilleure compréhension des ambiguïtés du concept de constitution, chez Husserl comme chez Carnap.

De ce point de vue, les deux textes majeurs de Guillermo E. Rosado Haddock sont plus éloignés de notre perspective, puisqu'ils ont pour objet l'étude de l'influence de Husserl sur le premier Carnap (d'où le titre évocateur de sa monographie : *The Young Carnap's Unknown Master : Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der Logische Aufbau der Welt). Dans son article « *Releyendo al joven Carnap : Estudio critico de* Der Raum », Guillermo Haddock étudie page par page l'influence de Husserl sur la thèse doctorale du jeune Carnap. Cette étude s'inscrit contre la tradition critique tant de Michael Friedman que d'Alan Richardson :

> Nous montrons que la principale influence philosophique de *Der Raum* n'est ni Kant ni les néo-kantiens, mais Edmund Husserl, et que la défense que fait Carnap dans son œuvre du

[1] J. Benoist, « L'*Aufbau*comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

> synthétique *a priori* est clairement non kantienne, mais bien plus proche de ce que Carnap interprète comme étant la conception husserlienne du synthétique *a priori*.[1]

Nous voyons maintenant dans quelle position du champ des critiques carnapiennes se situe cette thèse. Dans sa monographie sur la question, Guillermo Haddock étend cette thèse à l'*Aufbau*, dont il étudie certains thèmes husserliens, notamment dans une confrontation stimulante avec les critiques de Quine, et également en rapport avec le problème de la constitution. Ces études, plus par leur précision que par l'originalité de leur thèse, constituent un outil incontournable pour nos recherches, dont elles fournissent, avec l'article de Jocelyn Benoist, les principaux piliers.

Ces deux auteurs ont permis de réévaluer l'opposition de Husserl et de Carnap dans le contexte du renouvellement plus vaste des études phénoménologico-analytiques, marquées, en France, par la recherche d'un apport réciproque de ces deux traditions, et par la mise au jour d'un concept de phénoménologie capable d'embrasser tout un pan de la philosophie analytique, et outre-Atlantique, par l'intérêt grandissant de la philosophie analytique pour sa propre histoire et pour ses liens avec une tradition philosophique plus ancienne.

D'autres ouvrages plus généraux, mais inscrits dans cette double tendance, comportent des études importantes des liens de Carnap avec la phénoménologie, ou de la phénoménologie avec la philosophie analytique. Nous ne ferons ici que citer les titres des ouvrages récents s'inscrivant dans cette veine et avec lesquels notre travail proposera une discussion serrée, et dont nous étudierons les thèses au fil de notre étude. Il s'agit tout d'abord de l'ouvrage de Jean-Michel Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*[2], où l'on trouvera une discussion de la lecture dummettienne du rapport entre phénoménologie et philosophie analytique s'appuyant notamment sur la mise au jour d'un programme logiciste et sémantique commun au programme de constitution de Husserl et de Carnap. L'ouvrage récent

---

[1] G. R. Haddock, « *Releyendo al joven Carnap : Estudio critico de* Der Raum », *Rev. Int. Fil.*, Campinas, vol. 29/1, 2006, p.259.

[2] J.-M. Roy, *Rhin et Danube,* Paris, Vrin, 2010.

de François Schmitz sur *Le Cercle de Vienne*[1] comporte également un chapitre important sur l'ancrage de la théorie de la constitution de l'*Aufbau* dans les articles de jeunesse de Carnap (dont sa thèse de doctorat *Der Raum*), lesquels renvoient d'après l'auteur au contexte néo-kantien et phénoménologique dans lequel Carnap inaugure sa pensée philosophique. Enfin, nos analyses s'appuieront sur une tendance contemporaine à relire la phénoménologie dans un sens *anti-copernicien*, à savoir comme une tentative de rendre à l'*a priori* son objectivité mise à mal par le geste kantien. L'ouvrage de Dominique Pradelle (*Par-delà la révolution copernicienne*)[2], ainsi que les analyses de Claude Romano dans *Au cœur de la raison : la phénoménologie*[3], constitueront l'un des fondements de ce travail, dans la mesure où ils dévoilent le point sur lequel la constitution husserliano-carnapienne s'oppose à tout kantisme, à savoir comme relevant de lois *objectives*.

CORPUS ETUDIE

L'étude du concept de constitution chez Husserl et Carnap repose un *corpus* de textes extrêmement vaste, dans lequel il nous a paru nécessaire d'opérer une sélection. Notre étude se concentrera donc, du côté de Carnap, sur un nombre limité de textes, s'échelonnant entre 1922 et 1928, et constituant donc une première période de l'œuvre de Carnap, précisément marquée par l'élaboration d'une théorie de la constitution accomplissant un programme à la fois logiciste et phénoménaliste, et marquée par les figures de Mach et de Russell (voire de Husserl comme nous tenterons de le montrer). Il eût été possible d'étendre l'étude du projet constitutif à des œuvres physicalistes (c'est-à-dire des systèmes de constitution dans lesquels la base ne serait pas le flux de vécus auto-psychiques mais le monde des choses physiques), voire d'inclure le « principe de tolérance » des œuvres plus tardives dans le cadre du programme constitutif. Nous avons choisi d'éliminer ces textes pour plusieurs raisons : tout

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009.
[2] D. Pradelle, *Par-delà la révolution copernicienne*, Paris, PUF, 2012.
[3] C. Romano, *Au cœur de la raison : la phénoménologie*, Paris, Folio, 2010.

d'abord par souci de cohérence, dans la mesure où le corpus ainsi délimité représentait un ensemble de tentatives relativement similaires de bâtir un système de concepts à base auto-psychique (le cas de *Der Raum* sera traité séparément pour des raisons que nous étudierons dans la suite de ce travail). Ensuite, parce que la construction physicaliste du monde s'éloigne de manière décisive de la constitution au sens husserlien du terme, qui repose *nécessairement* sur les vécus, en tant que constitution *phénoménologique*, au point de rendre pratiquement impossible la confrontation de ces systèmes, dans la mesure où cette confrontation repose en grande partie sur le parallélisme entre les deux systèmes de constitution[1]. Enfin, parce qu'après son passage au Cercle de Vienne, Carnap élimine progressivement toutes les traces de la phénoménologie dans son œuvre, et si celle-ci reste présente de manière discrète voire inconsciente, cette présence demeure impossible à mesurer avec exactitude.

Les textes de Carnap que nous étudierons se répartissent donc en trois groupes : le premier correspond à la dissertation doctorale de Carnap, publiée en 1922 sous le titre de *Der Raum, Ein Beitrag zur Wisseschaftslehre*. Ce texte comporte une constitution des différents concepts d'espace sur la base de l'espace formel topologique à *n* dimensions, et fait explicitement appel aux concepts husserliens d'espace intuitif et d'intuition d'essence. Le second groupe de textes réunit les articles publiés par Carnap entre 1924 et 1927, et dans lesquels on peut observer les premières tentatives d'élaboration d'un système constitutionnel à base autopsychique similaire à celui de l'*Aufbau*. C'est aussi la période où Carnap travaille au manuscrit de l'*Aufbau*, qu'il projette encore d'appeler « Du Chaos à la réalité ». De cette période, nous laisserons cependant certains textes qui conduiront Carnap, après l'*Aufbau*, à adopter une position physicaliste et à renoncer à l'entreprise constitutionnelle qui, entre 1922 et 1928, paraît dominante dans son œuvre. Ainsi, les textes sur le physicalisme publiés récemment en français sous le titre de *Construction et réduction*[2] ainsi que la *Physikalische*

[1] Cf. le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail, notamment § 27.
[2] R. Carnap, *Construction et réduction*, Lausanne, L'Age de l'Homme, 2011.

Begriffsbildung de 1926[1] sont des textes passionnants pour comprendre l'évolution de la pensée carnapienne, mais demeurent à la marge des problématiques constitutionnelles, au moins au sens où il est pertinent de les confronter avec la constitution phénoménologique. Les textes du cœur des années 1920 que nous étudierons au cœur de notre travail sont donc *Über die Aufgabe der Physik* de 1923[2], où Carnap élabore les principales thèses épistémologiques qui serviront de fondement à la théorie de la constitution, *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität* de 1924[3], qui sera l'un des textes fondamentaux de notre lecture de Carnap, et que complète un article de 1925, « *Über die Abhängigkeit der Eigenschaften des Raumes von denen der Zeit* »[4]. A ces articles s'ajoute un texte dont nous montrerons qu'il donne la clé de lecture de la confrontation entre le système de constitution carnapien et la phénoménologie, dans leurs rapports respectifs à l'axiomatique. Ce texte fondateur, dont nous proposons une traduction en annexe de ce travail, permet en effet d'éliminer une lecture tenace de l'*Aufbau* qui tendrait à en faire une axiomatique de l'expérience, et interdirait ainsi de l'articuler à la phénoménologie en vertu de l'interdit husserlien pesant sur toute tentative d'axiomatiser une telle science descriptive.

Enfin, la majeure partie de notre étude se concentre sur la *Construction logique du monde*[5], publiée en 1928, alors que Carnap est déjà entré au Cercle de Vienne, mais écrite entre 1924 et 1925, à l'époque où il fréquente les séminaires de Husserl et demeure attaché au courant néo-kantien. Or l'*Aufbau* ouvre d'emblée une double possibilité de lecture, d'un côté comme ouvrage de *théorisation* de la constitution, et d'un autre côté comme œuvre de *mise en pratique* du projet constitutif. Le chapitre IV de cette œuvre propose en effet un exemple de

[1] R. Carnap, *Physikalische Begriffsbildung*, Karlsruhe, Braun, 1926.
[2] R. Carnap, « Über die Aufgabe der Physik und die Anwendung des Grudsatzes der Einfachsheit », Kant-Studien, 23, 1923, pp. 90-107.
[3] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität : Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen* », *Annalen der Philosophie*, IV, 1924, pp. 105-130.
[4] R. Carnap, « *Über die Abhängigkeit der Eigenschaften des Raumes von denen der Zeit* », *Kant-Studien*, 30, 1925, pp. 331-345.
[5] Ci-après noté : R. Carnap, *Aufbau*, 1928. La pagination citée est celle de la traduction française, les numéros de paragraphes permettant de retrouver les références dans les éditions allemandes et les traductions anglaises.

constitution logique du monde que nous étudierons en détail dans la partie centrale de notre travail, et dont la proximité avec la constitution réalisée par Husserl dans les *Ideen II* s'avèrera évidente.

Du côté de Husserl, le choix du corpus est beaucoup plus délicat tant l'inventeur de la phénoménologie fut prolixe et tant il proposa d'angles différents pour exposer sa méthode nouvelle, laquelle culmine dans la théorie de la constitution. Nous pouvons cependant diviser, du point de vue de notre travail, les textes que nous étudierons en trois groupes, qui ne correspondent cependant pas exactement à trois « périodes » clairement définies de l'œuvre de Husserl. Le groupe le plus important comporte les textes où Husserl développe une théorie de la constitution fondée sur une conception de la phénoménologie comme idéalisme transcendantal. Nous utiliserons les trois tomes des *Idées directrices* comme fil directeur pour la lecture de cette définition fondamentale de la constitution phénoménologique, mais nous puiserons également de nombreuses analyses d'autres ouvrages comme les *Méditations cartésiennes*, *Logique formelle et logique transcendantale*, *La Crise des sciences européennes*, les cours sur la psychologie phénoménologique, la philosophie transcendantale de Kant, ou encore « La Philosophie comme science rigoureuse », et les cours des années 1906-1913 sur la méthode générale de la phénoménologie et ses problèmes fondamentaux. Le choix de ces textes ne peut qu'être motivé par l'éclairage qu'ils apportent, de manière inattendue parfois, sur certains aspects de la constitution phénoménologique, dont ils explicitent chacun un aspect. Ce travail n'étant pas conçu comme un travail d'érudition sur la phénoménologie husserlienne, nous ne prétendons pas donner une interprétation systématique du concept husserlien de constitution, ni donc présenter une liste exhaustive des textes de Husserl qu'il serait pertinent de confronter avec les analyses carnapiennes. Nous avons également fait le choix, au moins pour cette période, de nous concentrer sur les textes publiés, et le plus

souvent traduits, de Husserl, lesquels offrent une variété d'élaborations du programme constitutif déjà extrêmement riche.

Du point de vue de notre travail, un texte que l'on classe d'ordinaire sans ambiguïté du côté de la phénoménologie « idéaliste transcendantale » se détache cependant d'une manière tout à fait remarquable des autres textes postérieurs à 1906 : il s'agit du cours de 1907 sur l'espace, publié sous le titre de *Ding und Raum* (*Chose et espace*)[1]. Nous étudierons dans la dernière partie de ce travail le détail de ce texte et exposerons les raisons qui nous poussent à le considérer comme un texte à part, dans une proximité tout à fait inattendue avec la constitution carnapienne de l'espace dans les années 1920. Le contraste entre ce texte de 1907 et le reste des ouvrages « idéalistes » de Husserl nous conduira à remonter aux origines de la pensée husserlienne de l'espace, et par là même de la constitution.

Le troisième ensemble de textes que nous rencontrons en remontant aux origines de la phénoménologie correspond aux *Recherches logiques*, ainsi qu'à quelques textes sur la logique et sur le positivisme de Mach et d'Avenarius datant des années 1900-1903. Dans cette période, Husserl propose une phénoménologie qui n'est pas encore thématisée comme « constitutive », et qui présente ce qu'on pourrait néanmoins appeler une « constitution sans sujet ». Nous verrons dans quelle mesure la phénoménologie des *Recherches logiques* peut être assimilée à un projet constitutif, et nous constaterons que, s'il n'est pas idéaliste, ce projet est cependant éminemment transcendantal, en un sens qu'il nous faudra définir.

Enfin, notre travail aboutira à l'étude d'un texte peu étudié de Husserl, mais cependant riche d'enseignements, dans la mesure où il joue par rapport au concept phénoménologique de constitution un rôle très semblable à celui que joue *Der Raum* dans l'élaboration de la pensée de Carnap : il s'agit du projet inachevé d'un « Livre sur l'espace » auquel Husserl travaille dès 1892 et qu'il n'abandonne qu'autour de 1898. Dans cet ouvrage, Husserl tire les leçons de

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907.

l'échec de la *Philosophie de l'arithmétique* et pose la question fondatrice de la phénoménologie, qui s'avèrera être également, et surtout, la question fondatrice du projet de constitution du monde, au-delà des oppositions entre Husserl et Carnap, et qui n'est autre que le problème de l'articulation entre la « question psychologique » de l'origine subjective des représentations de l'espace, et la « question logique » de la structure de l'espace objectif. Nous verrons que c'est en ce texte que le Rhin et le Danube puisent chacun leur source, avant de diverger pour aboutir aux systèmes de constitution dont nous serons partis au début de ce travail.

§ 4. Structure et plan de ces recherches

LES QUATRE DIMENSIONS DE L'OPPOSITION HUSSERL/CARNAP

Notre travail s'organisera donc autour de ce corpus, et en proposera une traversée à contre-courant, qui ne sera cependant systématique que dans la troisième et dernière partie. La véritable structure de notre étude provient plutôt, ou tout au moins en parallèle, des présupposés relatifs à « l'opposition » entre Husserl et Carnap que nous tenterons d'éliminer. Nous pouvons distinguer quatre niveaux ou quatre grands concepts autour desquels l'opposition entre Husserl et Carnap est généralement construite :

Au premier niveau, c'est autour de la notion d'*idéalisme transcendantal* que l'on oppose traditionnellement la constitution phénoménologique (supposée idéaliste) et la constitution carnapienne (supposée « logique », comme si cela la dispensait de toute position métaphysique). Nous verrons que cette lecture est loin d'être infondée, mais demeure cependant limitée, tant du côté de Husserl (dont l'idéalisme transcendantal est loin d'être simple, y compris dans les textes qui s'en réclament explicitement) que du côté de Carnap, dont la « neutralité métaphysique » est pour le moins fragile.

Au second niveau, c'est la notion de *logicisme* qui génère une lecture erronée de l'opposition Husserl/Carnap. Car il serait réducteur d'opposer un Carnap « logiciste » à un Husserl anti-logiciste autant qu'anti-psychologiste. Au contraire, en un certain sens du terme, le programme constitutif de Husserl peut parfaitement être lu comme un programme logiciste, qu'il serait absurde de confondre avec le programme carnapien, mais qui se définit néanmoins par une redéfinition de la constitution comme pure entreprise logique. Dans la mesure où le logicisme ainsi défini et l'idéalisme transcendantal apparaîtront comme irréductiblement liés, nous les traiterons ensemble dans la première partie de notre travail.

L'opposition entre *phénoménalisme* et *phénoménologie* constitue un troisième niveau de l'opposition Husserl/Carnap. Contrairement à la phénoménologie, le phénoménalisme désignerait une doctrine des phénomènes selon laquelle ceux-ci seraient, *ainsi que les objets qui se constituent en eux*, inclus dans un plan d'immanence, qui exclurait toute forme de transcendance. A cela s'opposerait la doctrine de l'intentionnalité, laquelle impliquerait nécessairement une présence de la transcendance au sein même de l'immanence. L'objet serait donc chez Carnap un « composé » de vécus (ou plutôt, comme nous le verrons, un complexe logique, qui demeurerait cependant pris dans l'immanence du flux de vécus), alors qu'il serait chez Husserl une transcendance simplement visée par la conscience à travers le vécu, en tant que vécu intentionnel. L'opposition entre phénoménologie et phénoménalisme nous conduira à interroger la grande polysémie des concepts de la constitution, comme le « vécu », la « fondation », la « relation », la « conscience », etc., et nous amènera, dans la deuxième partie de notre travail qui y sera consacrée, à aborder le problème de la relation de la constitution aux modèles mathématico-logiques.

Il s'agit en effet du quatrième et dernier niveau de différenciation des systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap, auquel nous consacrerons la troisième partie de notre travail, mais que nous aborderons déjà au cœur de la deuxième partie. Une lecture

éclairante mais malgré tout approximative de la phénoménologie et de la construction logique du monde tendrait en effet à ne voir dans l'*Aufbau* qu'un modèle *logique* du formel auquel s'opposerait le modèle *mathématique* qui serait, malgré quelques réticences dont nous rendrons compte, au fondement de la pensée phénoménologique. L'opposition entre la déduction des mathématiques à partir de la logique des relations chez Russell et l'axiomatisation hilbertienne pourrait ainsi être lue comme la clé de l'opposition entre Carnap et Husserl, tant on sait que le premier fut influencé par le programme russellien des *Principia mathematica*, généralisé dans *Our Knowledge of the External World*, et que le second fut marqué par le programme de Hilbert. Nous établirons donc dans un premier temps la pertinence de cette lecture, avant de démontrer qu'elle ne conduit à son tour qu'à une vision caricaturale de l'entreprise de constitution de Husserl aussi bien que de Carnap. En recentrant notre étude sur la théorie de l'espace comme fondement et terrain d'essai des théories constitutives, nous montrerons qu'au-delà de l'opposition entre formel logique et formel mathématique, le modèle *topologique* de la constitution se révèle fondamental, inscrivant les systèmes de Husserl et de Carnap dans une relation différente à l'histoire des mathématiques de leur temps.

LES TROIS AXES DE LA CONFRONTATION

La structure de notre travail repose sur la combinaison de ces trois axes :

- Un *axe chronologique* inverse, puisque nous partirons des textes de la maturité (*Ideen* pour Husserl, *Aufbau* pour Carnap) afin de saisir l'opposition « définitive » des systèmes de constitution, et que nous remonterons le cours du développement du concept de constitution chez l'un et l'autre de ces auteurs jusqu'à découvrir les questions fondamentales communes qui les ont conduit, pour des raisons différentes, à concevoir la tâche de la philosophie en termes de « constitution ».

- Un *axe conceptuel* autour duquel se construira l'opposition mais également l'articulation des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap, et qui reposera sur les quatre dimensions que nous avons distinguées, autour des notions d'idéalisme transcendantal, de logicisme, de phénoménalisme et de modèle mathématico-logique.
- Un *axe définitionnel* qui proposera, à travers les quatre niveaux ainsi distingués, une tentative de *constitution* du concept de constitution, de manière transversale par rapport à l'opposition entre Husserl et Carnap. Ce dernier axe résultera lui-même de la composition des deux axes précédemment définis, l'un opposant « constituer » et « se constituer », l'autre opposant la logique formelle à l'idée d'une donation de sens, et dont nous avons vu qu'ils étaient la source des oppositions caricaturales entre Husserl et Carnap.

Ces trois axes constituent la structure de ce travail, et nous avons vu que le second axe (idéalisme, logicisme, phénoménalisme, modèle mathématico-logique) en fournissait le plan.

CONFRONTATION DIALECTIQUE

Il faudrait, pour rendre compte de la logique de notre argumentation, ajouter encore une dimension, dialectique et métaphilosophique, de notre travail, laquelle comporte à son tour deux axes : il s'agit d'un côté du type de rapport que nous construisons, dans chacune des parties, entre les systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap, à savoir la *différenciation*, l'*articulation*, et la *combinaison* ; d'un autre côté, il s'agit du poids respectif que chacune de nos parties accorde à l'un ou à l'autre de ces auteurs – non pas au sens où nous consacrerions une partie à l'un puis une partie à l'autre de ces auteurs, mais au sens où, à chaque niveau de lecture de l'entreprise constitutive, un des deux auteurs apparaît comme particulièrement éclairant. Ainsi, la première partie expliquera le concept de constitution et l'opposition Husserl/Carnap principalement au fil directeur des analyses de Husserl dans les *Ideen* et dans les *Recherches logiques* ; puis la seconde se concentrera sur l'éclairage sur le projet constitutionnel dans son ensemble que donnent les analyses de Carnap dans l'*Aufbau* et

dans « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* » ; enfin la troisième partie utilisera successivement les textes de jeunesse des deux auteurs pour interroger le rapport de la constitution au modèle mathématico-logique, et plus précisément aux modèles géométriques.

Il est nécessaire de signaler en outre que les analyses de chacune de ces parties aboutissent à trois chapitres conclusifs intitulés « (se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap (I, II, et III) », et qui constituent le cœur de ce travail. Ce titre commun à ces trois chapitres en donne la clé de lecture : ils constituent à eux seuls le noyau du raisonnement que nous suivrons, et proposent, à eux trois, une tentative de définition du concept de constitution à la lumière des analyses de nos trois parties. C'est dans ces chapitres (ou plutôt ce chapitre unique mais découpé selon le plan de notre argumentation) que les trois axes de notre travail se combinent, alors même que les analyses de détail des autres chapitres peuvent les rendre inapparents. Ils constituent, avec cette introduction, le fil directeur de notre travail.

TABLEAU SYNOPTIQUE DES RECHERCHES SUIVANTES

La multiplicité des axes selon lesquels s'organisent nos recherches nécessite une présentation synthétique que nous proposons sous la forme du tableau ci-dessous :

	Première partie : **La constitution ou la redéfinition du transcendantal**	**Deuxième partie :** **Vrais parallélismes et fausses relations**	**Troisième partie :** **L'enracinement de la constitution logico-mathématique dans des processus psychiques**
Axe chronologique			
Textes de Husserl étudiés en particulier	*Ideen I* (1913), *Recherches logiques* (1900-1901)	*Ideen II* (1913), *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie* (1910).	*Chose et espace* (1907), *Raumbuch* (1892-1898), *Philosophie de l'arithmétique* (1889)
Textes de Carnap étudiés en particulier	*Aufbau* (1928)	*Aufbau* (1928), « Eigentliche und uneigentliche Begriffe » (1927)	« Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität » (1924), *Der Raum* (1921). « Vom Chaos zur Wirklichkeit » (1924-25).
Axe conceptuel			
Concept principal	Idéalisme transcendantal, logicisme	Phénoménalisme (et axiomatique)	Modèle mathématico-logique
Référence extérieure	Kant/Cassirer/Russell	Mach (Hilbert et Gödel)	Hilbert/Gödel/Russell
Axe définitionnel			
Apport pour la compréhension de la constitution chez Husserl	Programme « logiciste » sous-jacent, articulé à l'idéalisme transcendantal via une extension de la logique à la sphère subjective	Ambiguïté du refus de l'axiomatisation de la phénoménologie et déplacement du rapport à l'entreprise carnapienne de constitution : il est impossible de soumettre les concepts phénoménologiques à leur relecture carnapienne	Le modèle mathématique de la constitution est une conséquence des réflexions de Husserl sur le psychologisme de la *Philosophie de l'arithmétique*. Le modèle de la géométrie comme solution à la « question logico-psychologique » de la constitution de l'espace
Apport pour la compréhension de la constitution chez Carnap	Idéalisme transcendantal refoulé, mais réapparaissant quand la constitution franchit un saut ontologique	Distinction entre le projet constitutif et l'axiomatique. Aplanissement de toutes les relations (y compris intentionnelle) : le phénoménalisme comme retournement de la phénoménologie contre elle-même. Nécessité d'ancrer le système de constitution dans une discipline pré-constitutive.	Origine du problème de la constitution dans l'édification d'une constitution « pure » de l'espace selon un modèle topologique, fonctionnant comme lien entre modèle logique et modèle mathématique. La base de tout système de constitution est nécessairement préstructurée.
Axe dialectique			
Type de rapport construit entre Husserl et Carnap	*Différenciation* sur un programme (logiciste et transcendantal) commun	*Articulation* autour de la question de la formalisation et de l'axiomatisation	*Combinaison* sur la base du modèle topologique et du rapport à la psychologie
Source principale de l'éclairage	Husserl (rapport de la constitution à l'idéalisme transcendantal, extension de la logique)	Carnap (plan d'immanence du flux de vécus, différence entre constitution et axiomatisation)	Premier Carnap et premier Husserl : points communs entre *Raumbuch* et *Der Raum*.
Niveau de la constitution étudié	Méthode et fondements du projet constitutif	Le cœur de la constitution : ontologie des systèmes de constitution	Constitution de l'espace.

Première partie :

La constitution ou la redéfinition de la question transcendantale

---

Chapitre I :
De l'intuition à la constitution. Husserl, Schlick et Carnap.

Chapitre II :
Husserl, Carnap et l'idéalisme transcendantal.

Chapitre III :
(se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, I. Idéalisme transcendantal et logicisme.

Chapitre premier : De l'intuition à la constitution. Husserl, Schlick et Carnap.

§ 5. Projet d'une mise hors-jeu des notions de philosophie analytique et de phénoménologie

EPOCHE METHODOLOGIQUE

Au seuil de ces recherches s'impose un constat : à peine constituée comme nouveau champ de recherches philosophiques, l'histoire des relations entre philosophie analytique et phénoménologie semble déjà s'essouffler. A peine achevée l'époque où il eût paru stérile de confronter deux auteurs aussi différents que Husserl et Carnap, une telle entreprise relève déjà aujourd'hui du cliché. Le confrontationnisme aurait-il donc succédé si vite au sectarisme, qu'à peine reconnue la nécessité (voire la simple possibilité) d'établir un lien entre les deux grands courants de la philosophie du vingtième siècle, il serait déjà naïf et banal de chercher à le construire ? Il y a là un paradoxe, et notre premier devoir pourrait bien être d'en tirer la leçon ; car si l'histoire des relations phénoménologico-analytiques est mort-née, ce constat devra guider notre lecture de Husserl et Carnap.

La mise au jour de la stérilité d'une certaine histoire des relations phénoménologico-analytiques ne vise pas en effet à en critiquer le principe, mais à contester les termes dans lesquels elle se pense. Qu'il y ait un intérêt à confronter Husserl et Carnap, Schlick et

Heidegger, ou encore Foucault et Searle[1], cela semble aller de soi ; mais que cette confrontation doive se formuler en termes d'opposition entre analyse et phénoménologie, et donc se réduire à une dialectique, voilà qui est peu probable. Dans les études qui suivent, nous constaterons au contraire que l'intérêt de la confrontation des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap, loin de résider dans leur « appartenance » aux deux grands courants dialectiquement opposés du vingtième siècle, est au contraire extrêmement limité tant que nous nous en tenons à ces catégories préétablies ; c'est en nous éloignant des oppositions d'écoles et de la tentation dialectique, et notamment en nous référant à un stade du développement de la pensée de Husserl et de Carnap où ni l'un ni l'autre ne peuvent clairement être décrits comme « phénoménologue » ou « philosophe analytique », c'est donc en pratiquant la mise entre parenthèses de l'histoire des relations phénoménologico-analytiques, que nous pourrons tirer des enseignements philosophiques de la confrontation de ces deux auteurs. C'est à la mise en place de cette *épochè* du « schisme phénoménologico-analytique » sous ses formes les plus obvies que nous consacrerons ce premier chapitre de notre travail.

HUSSERL SANS PHENOMENOLOGIE

Rappelons en effet deux faits qui, pour être triviaux, n'en sont pas moins essentiels. Souvenons-nous en premier lieu du long chemin parcouru par Husserl pour « découvrir » la phénoménologie, depuis les accusations de psychologisme reçues en réponse à la *Philosophie de l'arithmétique*[2] jusqu'à l'*Esquisse de Préface* aux *Recherches logiques*[3] de 1913, en passant par les arguments antipsychologistes des *Prolégomènes à la logique pure*[4], la découverte de

[1] C'est en effet en tant que « phénoménologue » et « philosophe analytique » que C. G. Prado pose la question de la conception respective de la vérité de Foucault et Searle, dans son ouvrage *Searle and Foucault on Truth*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
[2] E. Husserl, *Philosophie de l'arithmétique*, Paris, PUF, 1992.
[3] E. Husserl, « Esquisse de Préface », 1913, in *Articles sur la logique (1890-1913)* Paris, PUF, 1975, pp. 352-407.
[4] E. Husserl, Recherches logiques, Tome 1, *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF, 1959.

l'intuition catégoriale[1] et les recherches sur le temps et l'espace des années 1904-1907[2]. Ce parcours, étudié notamment par Jean-François Lavigne[3], et que nous suivrons à notre tour sous l'angle de la genèse du concept de constitution, nous renvoie à une évidence : Husserl est venu à la phénoménologie et non elle à lui, ce pourquoi la phénoménologie doit pouvoir s'expliquer par le parcours de pensée de Husserl et non la pensée de Husserl par la phénoménologie.

Il est d'ailleurs probable que cette tendance à hypostasier la phénoménologie (de sorte que celle-ci apparaisse comme une discipline indépendante des pensées qui l'ont construite) remonte à Husserl lui-même, et soit d'ailleurs parfaitement cohérente avec les principales thèses de la phénoménologie elle-même. En effet, Husserl lui-même, dans sa volonté de montrer la spécificité de la phénoménologie et de l'élever au rang de science rigoureuse, n'hésite jamais à employer le vocabulaire de la « découverte » pour décrire son propre cheminement vers cette discipline – comme si la phénoménologie avait le statut d'une objectité constituée, indépendante quant à son sens de sa genèse dans un esprit déterminé. Rien n'est moins sûr, si bien qu'au seuil de notre travail, nous devons poser ce premier constat : l'idée de phénoménologie comme science toute constituée ne peut pas servir de point de départ. En effet, si les philosophes du siècle dernier ont étendu la phénoménologie bien au-delà des limites que lui avaient fixées son inventeur, mais tout en restant fidèles à son travail et à la majeure partie de ses intuitions (de sorte qu'on a pu dire que l'histoire de la phénoménologie se réduisait à l'histoire des critiques adressées à Husserl[4]), nous ne devons pas oublier que la pensée de Husserl déborde également les strictes frontières de la pure et

---

[1] E. Husserl, *Recherches Logiques*, Tome 3, *Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Recherche VI, Cf. notamment le chapitre 6 : « Intuitions sensibles et intuitions catégoriales », pp. 159-199.

[2] E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps (1904-1905)*, Paris, PUF, 1996, et *Chose et Espace (Leçons de 1907)*, Paris, PUF, 1989.

[3] J.-F. Lavigne, *La Naissance de la phénoménologie transcendantale*, Paris, PUF, 2005.

[4] P. Ricoeur, *A l'Ecole de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1987, p. 9 : « Si bien que la phénoménologie au sens large est la somme de l'œuvre husserlienne et des hérésies issues de Husserl ». Texte cité par Dermot Moran in *Introduction to Phenomenology*, London and New York, Routledge, 2000.

simple phénoménologie, si bien qu'il serait réducteur de ne considérer Husserl que comme phénoménologue et non pas par exemple aussi comme néo-kantien, comme mathématicien rêvant d'axiomatiser l'expérience, ou comme logicien prétendant étendre les frontières de la logique jusque dans la sphère transcendantale.

D'où une exigence pour notre travail : celle de ne pas voir en Husserl *le* phénoménologue par excellence, mais au contraire de mettre hors-jeu la phénoménologie elle-même, entendue (sous l'influence de Husserl lui-même) comme une discipline toute constituée et dont lui-même ne serait qu'un praticien au même titre qu'un médecin qui pratiquerait la médecine, ou un géomètre la géométrie. C'est à ce regard sur la pensée de Husserl que nous conduira la confrontation avec Carnap et l'étude de la genèse ou plutôt de la *constitution du concept de constitution* que nous mènerons. Nous verrons en effet que le concept de constitution, loin de révéler une dimension « phénoménologique » de la philosophie par ailleurs « analytique » de Carnap, conduit au contraire à rejeter cette distinction même, et notamment à repenser l'articulation entre le formel et le transcendantal supposée à l'œuvre dans ces deux « courants ».

CARNAP AU-DELA DE L'« ANALYSE »

Ce rejet des concepts préétablis de philosophie analytique et de phénoménologie est d'ailleurs encore plus crucial pour bien comprendre Carnap, notamment dans la première période de sa carrière, entre sa thèse de doctorat soutenue en 1921 sur l'espace (*Der Raum*[1]) et la publication de la *Construction logique du monde* (*Aufbau*)[2] en 1928. Rien n'indique en effet de manière claire que la pensée de Carnap puisse être assimilée, durant cette période, à une philosophie « analytique », même si ce doute n'a été émis que tardivement dans l'histoire de la

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928.

critique carnapienne, probablement autour de la mort de l'auteur[1]. Tout d'abord, si les écrits de Carnap ont pu être considérés par les philosophes anglo-saxons comme faisant partie du corpus de référence de la philosophie analytique, il est nécessaire de rappeler que dans les années 1920, le terme même de « philosophie analytique » n'existait pas, ou ne désignait en tout cas aucun « mouvement » philosophique à proprement parler[2]. Que Carnap ait pu être considéré comme un des pères de la philosophie analytique, notamment dans sa période viennoise, cela est bien parfaitement justifié ; mais il y aurait une forme d'anachronisme à considérer purement et simplement sa philosophie, notamment dans sa première élaboration, comme « analytique ». Cela d'autant plus que Carnap, à cette époque, ne fait pas encore partie du Cercle de Vienne, auquel son nom est traditionnellement associé (tout comme celui de Husserl l'est à la phénoménologie) mais qu'il ne rejoint qu'en 1926. Même l'*Aufbau*, publié en 1928 mais écrit entre 1924 et 1925, appartient donc à la période pré-viennoise du philosophe allemand. Or il n'y a pas que la distance géographique qui, alors, distingue Carnap de ses collègues viennois. L'influence du néo-kantisme, et, comme nous le verrons, l'influence plus discrète, mais tout à fait prégnante, de la phénoménologie, le conduisent à poser certaines thèses fort éloignées des grands principes, par exemple, de la pensée d'un Schlick. Dénouer le lien qui unit traditionnellement Carnap au Cercle de Vienne, et en particulier à Schlick, constituera donc notre premier objectif, afin de déterminer plus précisément l'adresse de la confrontation Husserl/Carnap. De ce point de vue, le concept d'intuition, souvent invoqué comme pomme de discorde entre phénoménologues et philosophes analytiques – et effectivement utilisé par Schlick pour déconstruire les thèses phénoménologiques –, nous servira de point de départ.

[1] Ce n'est d'ailleurs qu'autour des travaux plus tardifs encore de M. Friedman et A. Richardson que cette remise en cause trouvera sa véritable expression. Cf. M. Friedman, « Carnap's *Aufbau* Reconsidered », Noûs, 21, pp. 521-545.

[2] Cf. les travaux de M. Dummett sur la genèse du concept d'analyse logique, à partir des œuvres de Frege et Russell mais ne culminant et ne se cristallisant véritablement qu'avec, précisément, l'empirisme logique des années 1930.

§ 6. L'intuition, pomme de discorde entre Husserl et Schlick

L'INTUITION ET LE SCHISME PHENOMEMOLOGICO-ANALYTIQUE

L'intuition joue un rôle fondamental dans le clivage traditionnellement reconnu entre philosophie analytique et phénoménologie. C'est même autour de ce concept, et de son rôle nodal dans le problème (kantien) du synthétique *a priori*, que se cristallise généralement le débat entre les deux principaux mouvements philosophiques du XXe siècle. Il va de soi que ce clivage est devenu désuet, tant la philosophie des dernières décennies a pris à cœur d'intégrer d'un côté comme de l'autre des concepts de l'autre parti. Cependant, ce clivage, qui constitue le cœur de la critique schlickienne de Husserl, nous semble, sinon n'être en lui-même qu'un symptôme d'une opposition plus profonde et implicite, en tout cas être impropre à définir l'opposition entre Husserl et Carnap. Nous partirons donc d'un premier aperçu de la question de l'intuition, d'abord chez Schlick, puis chez Carnap en nous penchant sur un texte de jeunesse, sa thèse de doctorat *Der Raum*, où le concept d'« espace intuitif » joue un rôle central. La prégnance du concept husserlien d'intuition, et même d'intuition *d'essence*, nous conduira à réévaluer la position de Carnap par rapport à la phénoménologie en la distinguant de celle de Schlick. Dans la continuité de *Der Raum*, en effet, nous remarquerons que les trois concepts attachés à la notion husserlienne de vision d'essence, l'intuition, l'essence, et l'*a priori* matériel, continuent à marquer le concept carnapien de constitution. C'est pourquoi, loin d'opposer Husserl et Carnap comme elle oppose Husserl et Schlick, la question de l'intuition nous amènera, en dernière instance, au concept fondamental de la phénoménologie husserlienne et des œuvres du premier Carnap : le concept de constitution.

Il est vrai que le concept d'intuition cristallise les débats, non pas entre Husserl et Carnap, mais entre phénoménologues et philosophes analytiques, et semble donc constituer une pierre de touche pour une confrontation de ces deux mouvements auxquels, qu'on le veuille ou non, les noms de Husserl et Carnap sont associés. Richard Cobb-Stevens, dans son

ouvrage sur *Husserl et la philosophie analytique*[1], axe son étude autour de ce concept, qu'il introduit dès les premières pages de son livre comme le nœud de l'opposition analyse/phénoménologie :

> Les principales divergences entre les deux traditions philosophiques contemporaines connues sous le nom de philosophie analytique et de phénoménologie se rattachent toutes au problème crucial de l'interaction entre la prédication et la perception. Sous l'influence de la critique du psychologisme de Frege, la tradition analytique considère que la philosophie peut préserver la rationalité du relativisme en interdisant à la logique et à la sémantique tout recours aux intuitions subjectives. Suivant cette interprétation, l'analyse logique doit pouvoir expliquer le rapport du sens à la dénotation sans avoir à décrire la manière dont on identifie les particuliers à partir de leurs caractéristiques observables. En revanche, l'insistance de Husserl sur le primat et la portée objective de la perception, ainsi que sur la continuité entre les articulations prédicatives et les différenciations perceptives, amena la phénoménologie à penser que *l'analyse logique devait toujours s'assortir d'une description des intuitions antéprédicatives*.[2]

Il y a là de toute évidence une caractérisation forte du type de débats qui opposent analyse et phénoménologie. Ainsi tout énoncé logique est-il, chez Husserl, fondé sur une intuition catégoriale elle-même fondée, ultimement, sur des intuitions sensibles, tandis que, chez le Wittgenstein du *Tractatus* par exemple, la désubjectivation du sens accomplie par la définition de la pensée comme « image logique des faits »[3] implique, au moins au premier regard, un détachement de la logique par rapport à l'intuition. En se référant à Frege (l'anti-psychologisme), Strawson (les « particuliers » qu'il s'agit d'identifier) ou au premier Wittgenstein, et en se concentrant ainsi sur une *certaine* tradition analytique, Cobb-Stevens se protège donc des critiques en choisissant des philosophes qui rejettent effectivement radicalement la notion phénoménologique d'intuition. Mais cette thèse s'appliquerait-elle aussi à l'opuscule d'Austin sur la perception[4] ? « L'interaction entre prédication et perception » y est-elle la même que dans *Sens et dénotation* de Frege[5] ? Le statut du sens y est-il d'ailleurs si radicalement incommensurable avec celui de la phénoménologie husserlienne qu'il faille

[1] Richard Cobb-Stevens, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998.
[2] Richard Cobb-Stevens, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998, p. 9. Nous soulignons.
[3] L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 3, p. 36. Traduction modifiée.
[4] J. L. Austin, *Sense and Sensibilia*, G. J. Warnock (ed.) Oxford, Oxford University Press, 1962.
[5] G. Frege, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, pp. 102-126.

les opposer directement ? Que faire également de la déclaration de Carnap selon laquelle le système de constitution de l'*Aufbau* doit se fonder, au moins provisoirement, sur une expérience antéprédicative qu'il serait difficile de définir autrement que comme une « intuition » pré-constitutive[1] ? « L'ensemble de la réalité que la connaissance construit d'une manière avant tout intuitive, est reconstruit rationnellement dans le système de constitution. »[2] La constitution, toujours pensée par Carnap comme *re*-constitution ou « reconstruction » (*Nach-Konstruktion*) rationnelle du monde, ne prend-elle pas toujours pour point de départ, fût-ce pour le dépasser, le réel tel qu'il est présent dans l'intuition ?

LA « COUPURE CARTESIENNE »

Si donc le concept d'intuition constitue un outil pertinent pour définir le clivage entre une certaine tradition analytique et une certaine dimension de la phénoménologie, il est probable qu'il soit fourvoyant dans la confrontation de Husserl avec Carnap. *A fortiori*, la référence à la « coupure cartésienne » chère à Cobb-Stevens ne doit pas nous égarer :

> [Ces deux courants] ont réagi très diversement à la critique de la philosophie ancienne et médiévale inaugurée par Bacon, Descartes et Hobbes, au commencement de l'ère moderne. La tradition analytique cautionne en général la préférence moderne pour une rationalité de type mathématique, et demeure méfiante vis-à-vis des catégories prémodernes, telles que la causalité formelle et l'intuition eidétique. Elle cherche à proposer une explication de l'intelligence humaine compatible avec l'interprétation moderne de la nature, entendue comme un système de relations et d'entités quantifiables. En revanche, la tradition phénoménologique privilégie l'intuition intellectuelle plutôt que les procédures techniques, et propose de réhabiliter nombre des catégories méprisées par les penseurs modernes. [3]

Ici encore, sans être foncièrement erronée, cette affirmation conduit l'auteur, non seulement à devoir justifier sa préférence pour la phénoménologie comme un choix « réactionnaire », mais surtout à négliger toutes les forces mobilisées par Husserl pour établir une continuité entre sa phénoménologie et la philosophie moderne. Loin d'être un lecteur

[1] Cf. le chapitre III de la deuxième partie de notre travail consacré à la question de la « phénoménologie naturelle » dans l'*Aufbau*.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188.
[3] Cobb-Stevens, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998, p. 9.

assidu des scolastiques – dont il hérite, certes, par l'intermédiaire de Brentano, le concept d'intentionnalité – Husserl, on le sait, connaît peu l'histoire de la philosophie, et lit au contraire avec beaucoup d'attention les grands ouvrages modernes de Descartes, Locke, Berkeley, Hume et Kant, dont il étudie les arguments avec précision dans la deuxième *Recherche logique*[1] ou dans le premier tome de *Philosophie première*[2]. L'utilisation des concepts d'intentionnalité ou d'essence, certes empruntés à la philosophie médiévale, n'inscrit pas Husserl dans cette tradition[3] comme elle peut le faire chez Heidegger et même chez Brentano, dont la culture philosophique était fortement marquée par ses études au Séminaire. Au contraire, un ouvrage comme les *Méditations cartésiennes*[4] montre la forte continuité que Husserl voyait lui-même entre son projet et le projet moderne d'une « explication de l'intelligence humaine compatible avec l'interprétation moderne de la nature, entendue comme un système de relations et d'entités quantifiables »[5]. Le projet d'une science unifiée car fondée sur une base « autopsychique »[6] solide, loin d'éloigner Husserl de Descartes, l'en rapproche clairement, tout comme cela l'amène au plus près de l'entreprise carnapienne. C'est en effet un des points d'unité forts entre les projets carnapien et husserlien que de rechercher une manière d'*unifier tous les objets dans une même rationalité* ; la possibilité d'une constitution, affirme Carnap (mais pourrait aussi bien l'affirmer Husserl), est nécessaire à la science car :

> comme la constitution s'opère à partir des mêmes objets fondamentaux, il s'en suit que les propositions portant sur tous les objets peuvent être transformées en propositions sur ces objets fondamentaux, de sorte que la science, en vertu de la signification logique de ses propositions, ne traite que d'un unique domaine.[7]

---

[1] Husserl, *Recherches logiques*, Paris, PUF, 1959-1962.
[2] Husserl, *Philosophie première*, t. I, *Histoire critique des idées*, Paris, PUF, 1970.
[3] Pour une étude de l'ancrage de l'essentialisme husserlien dans la philosophie antique, voir Burt Hopkins, *The Philosophy of Husserl*, Acumen, 2010.
[4] Husserl, *Méditations cartésiennes*, Paris, PUF, 1991.
[5] Cobb-Stenvens *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998, p. 9.
[6] Il s'agit là du terme employé par Carnap pour désigner les vécus *propres* par opposition aux vécus d'autrui, accessibles épistémiquement sur une base différente.
[7] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §41, p. 110.

CIRCULARITE DE LA LECTURE DE COBB-STEVENS

Sans nier l'intérêt des études fondatrices de Cobb-Stevens, nous devons donc nous en détacher, car, partant d'une opposition considérée comme préétablie entre analyse et phénoménologie, elles conduisent l'auteur à négliger certaines dimensions fondamentales des deux traditions étudiées. La démarche de Cobb-Stevens consiste en effet à présenter d'abord une vision exagérément tranchée des positions respectives de la phénoménologie et de la philosophie analytique, qu'il assimile à une opposition entre modernité et tradition *et* à une opposition entre scientificité et « intuitionnisme », puis à en opérer la synthèse en envisageant la possibilité d'une philosophie analytique qui intégrerait le concept phénoménologique d'intuition. De sorte que ce que l'auteur présente comme la synthèse des deux mouvements correspond en réalité exactement à ce qu'il avait retiré au début : la « synthèse » phénoménologico-analytique de Cobb-Stevens ne fait donc que *retrouver* une philosophie analytique marquée par la phénoménologie dont il ne tient pas compte dans ses premières analyses, mais qui correspond trait pour trait au projet qui était déjà celui, entre autres, de Carnap, notamment dans l'*Aufbau.*

C'est ce que dévoile la manière dont Cobb-Stevens expose sa propre démarche, au début de son livre :

> La présente étude développe les trois thèses suivantes : 1. Le projet analytique ne peut être mené à bien car, à elle seule, l'analyse logique ne peut établir aucun rapport entre les mots et le monde ; 2. en revanche, l'investigation phénoménologique de la continuité entre la prédication et la perception permet d'expliquer de façon cohérente l'objectivité de notre savoir ; 3. Le point de vue phénoménologique a pour clef la théorie husserlienne de l'intuition catégoriale qui retrouve et renouvelle l'explication aristotélicienne de l'origine des prédicats classificatoires à partir des aspects-spécifiques des choses.[1]

Si la philosophie analytique se définit par un primat aveugle, et sans aucune contrepartie, de l'analyse logique, l'échec dont part ici l'auteur doit effectivement être comblé,

[1] R. Cobb-Stevens, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998, p. 9.

mais en est-il vraiment ainsi ? De même, la phénoménologie a-t-elle si peu idée de ce qu'est la rigueur scientifique pour que la conclusion de Cobb-Stevens soit réellement révolutionnaire ?

> Ces trois thèses, fort audacieuses, ne reposent pas sur la nostalgie de quelque certitude prémoderne, mais bien sur la conviction que la philosophie moderne en général, et la tradition analytique en particulier, proposent de mauvais critères de certitude et d'objectivité. Cela dit, nous nous sommes efforcés, tout au long de l'ouvrage, de mettre en valeur les résultats positifs de la tradition analytique, et de suggérer différents moyens de les approcher des résultats souvent complémentaires de la phénoménologie. *Il n'y a aucune raison de ne pas combiner la rigueur de l'analyse logique avec une description tout aussi rigoureuse des intuitions cognitives communes.*[1]

Cette conclusion, aussi favorable à la phénoménologie qu'elle soit, démontre qu'il est extrêmement difficile de mener à bien une confrontation systématique de la phénoménologie avec la philosophie analytique sans partir, *volens nolens*, de visions caricaturales des deux mouvements de pensée. S'il est besoin de « combiner la rigueur de l'analyse logique » avec la phénoménologie, c'est que la description phénoménologique des essences est, par elle-même, dénuée de toute rigueur analytique. Sous couvert d'un plaidoyer pro-phénoménologique, Cobb-Stevens réhabilite ici un préjugé typique d'une tradition analytique fermée à la philosophie « continentale », et balaye les efforts de Husserl pour établir la phénoménologie comme « science rigoureuse »[2], et pour combiner logique *et* « description des intuitions communes » *au sein de la phénoménologie elle-même*[3]. L'auteur se trouve alors dans la situation de devoir *rendre à la phénoménologie une rigueur qu'elle possédait déjà*, et parallèlement de *rendre à la philosophie analytique un ancrage dans le monde qui était au cœur des préoccupations de ses fondateurs*, et notamment de Carnap.

Le but de ces remarques n'est nullement de diminuer le mérite de l'entreprise de Cobb-Stevens ; démontrer l'utilité de la phénoménologie, et même établir sa supériorité sur la méthode analytique pour répondre aux problèmes propres de la philosophie analytique, cela

[1] R. Cobb-Stevens, *Husserl et la philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998, p. 10.
[2] Cf. E. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, Paris, PUF, 1989.
[3] Cf. par ex. E. Husserl, *Logique formelle et transcendantale*, Paris, PUF, 1957.

semble effectivement, dans le contexte d'écriture de *Husserl et la philosophie analytique*[1], relever du coup de force. Le défaut de cette méthode est donc le revers de ses qualités : inscrite dans un contexte analytique (quoique pro-phénoménologique), elle vient chercher la phénoménologie à l'adresse que lui a assignée la tradition analytique – au niveau de l'intuition. Il est en effet assez remarquable que le débat entre une certaine tradition analytique et une certaine phénoménologie se soit cristallisé autour de la question du recours à l'intuition. Et ce fait est d'autant plus digne d'intérêt que le concept d'intuition n'est absolument pas central dans la confrontation de Husserl avec Carnap.

§ 7. De l'a priori matériel à l'intuition dans « Gibt es ein materiales Apriori ? *» de Schlick*

LES GRANDES LIGNES DE LA CRITIQUE SCHLICKIENNE DE LA PHENOMENOLOGIE

Ce n'est pas en effet à Carnap, mais à un autre membre du Cercle de Vienne, son fondateur Moritz Schlick, que l'on doit d'avoir fait du concept d'intuition le cheval de bataille de l'empirisme logique (et par conséquent d'une bonne partie de la philosophie analytique de la seconde moitié du vingtième siècle) contre la phénoménologie. Si donc Carnap, qui avait lui-même laissé à ce concept (et même dans son acception *phénoménologique*) une place centrale dans son premier ouvrage, *Der Raum*, évite toute confrontation directe avec la phénoménologie sur ce terrain, Schlick, qui choisit au contraire la phénoménologie comme cible directe, dénonce en elle un recours épistémologiquement dangereux à l'intuition.

La phénoménologie, par maints aspects, constitue en effet l'opposant rêvé à l'empirisme logique naissant. Car dans sa prétention à se constituer comme « science rigoureuse », elle repose notamment sur trois concepts que Schlick, dès son ouvrage de 1918,

[1] On trouve déjà chez Michael Dummett une tentative d'intégrer les thèses de la phénoménologie, mais sur un plan plus historique, et nettement moins favorable à la phénoménologie en tant que telle ; cependant, ce type de démarche demeure, jusque dans les années 1990, largement marginal.

Théorie générale de la connaissance[1], rejette strictement : les notions d'*a priori* matériel, d'intuition (en général) et d'intuition d'essence. Or dans ce triangle caractéristique de la mauvaise compréhension de la nature de la connaissance selon Schlick, la notion d'intuition semble jouer un rôle fondamental, et exige donc une critique plus radicale – et peut-être donc moins nuancée, voire caricaturale. C'est sur ce geste, inaugurant l'anti-phénoménologisme d'une large frange de la tradition analytique et consistant à *réduire la phénoménologie à une philosophie de l'intuition pour en détruire le soubassement conceptuel* – c'est sur ce geste typique de Schlick, mais étranger dans une large mesure à Carnap, que nous devons nous arrêter, afin de mieux distinguer leurs positions respectives.

Les propos du fondateur du Cercle de Vienne contre la phénoménologie sont bien connus, et de nombreux phénoménologues et historiens de la philosophie du vingtième siècle se sont déjà penchés sur les différents textes où les concepts phénoménologiques d'intuition, d'essence et d'*a priori* matériel sont étudiés et critiqués[2]. Nous nous contenterons donc ici de rappeler ces critiques ainsi que les analyses qui en ont été faites, avant de les confronter aux positions plus ambiguës de Carnap.

La conférence de Schlick donnée en 1930 devant la Kant-Gesellschaft, publiée en 1932 sous le titre « *Gibt es ein materiales Apriori* ? »[3], a depuis longtemps intéressé les phénoménologues – probablement du fait de ses imprécisions dans l'exposé des thèses phénoménologiques, lesquelles fragilisent la critique de Schlick et ouvrent aisément la voie à une contre-attaque. Ce texte est à ce titre souvent extrait de son contexte, et notamment des critiques relativement similaires menées par Schlick dans la *Théorie générale de la*

[1] M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, 2009.

[2] On citera par exemple l'ouvrage de Jocelyn Benoist, *L'A priori matériel, Husserl, Schlick et la tradition logique autrichienne*, Paris, Vrin, 1999, ainsi que l'ouvrage récent de Claude Romano, *Au Cœur de la raison : la phénoménologie*, Paris, Folio, 2010.

[3] Schlick, Moritz, « *Gibt es ein materiales Apriori* », conférence donnée à Vienne (1930), in *Wissenschaftlicher Jahresbericht der Philosophischen Gesellschaft an der Universität zu Wien – Ortsgruppe Wien der Kant-Gesellschaft für das Vereinsjahr 1931/32*, pp. 55-65, trad. angl. Sellars, Wilfrid, *Readings in Philosophical Analysis*, ed. H. Feigl & W. Sellars, Appleton-Century-Crofts, Inc., New York, 1949, repr. in Moritz Schlick, *Philosophical Papers*, ed. H. L. Mulder & B. F. B van de Velde-Schlick, Dordrecht/Boston/London, D. Reidel Publishing Company, 1979, vol. II, p. 161-170.

connaissance de 1918-1925. Schlick concentre en effet son attention sur un aspect de son désaccord avec la phénoménologie : l'extension du concept d'*a priori* au-delà du simple *a priori* formel. Or une lecture de cet article au regard des textes de Husserl (et non du texte de Scheler cité par Schlick) et des autres textes de Schlick démontre que le problème de l'*a priori* matériel (mis en avant par Schlick pour les besoins très spécifiques d'une conférence devant une société d'obédience kantienne), pour central qu'il soit, n'en est pas moins secondaire par rapport au problème de l'intuition. Ce qui est décrit dans l'article de 1932 serait plus le symptôme que la cause de la rupture de l'empirisme logique avec la phénoménologie. C'est pourquoi le coup porté par Schlick dans ces pages contre la phénoménologie peut paraître (et a effectivement paru aux phénoménologues) manquer sa cible : les arguments développés par Schlick reposent en effet, en dernière instance, sur *son rejet de l'intuition comme source de connaissance*. Là réside pour lui la véritable pomme de discorde avec la phénoménologie – et là réside également une des différences fondamentales entre sa position à l'égard de la phénoménologie et celle du premier Carnap.

A PRIORI MATERIEL OU *A PRIORI* SYNTHETIQUE : LA NATURE PROPOSITIONNELLE DE L'*A PRIORI*

Schlick s'intéresse donc plus ici au symptôme de son désaccord avec la phénoménologie qu'à sa source, *le concept d'intuition*. Les premières pages de l'article de 1932 sont caractéristiques de cette attitude, puisqu'en cherchant à isoler le principe de son désaccord avec la définition schélérienne de l'*a priori*, il aboutit rapidement à la question de l'intuition d'essence :

> Nous caractérisons comme « *a priori* » toutes ces unités de sens et *propositions* idéales qui – quel que soit le mode par lequel elles sont considérées par le sujet qui les pense et la nature de ce sujet, et quel que soit en outre le mode dans lequel est posé un objet auquel elles puissent s'appliquer – sont *données en personne dans le contenu d'une intuition immédiate*.[1]

[1] M. Schlick, « *Gibt es ein materiales Apriori* », p. 161. Nous soulignons.

Le choix de cette définition de l'*a priori* phénoménologique comme point de départ de la polémique n'est certainement pas neutre, dans la mesure où le détour par Scheler pour attaquer Husserl n'a rien d'évident, et se justifie aux yeux de Schlick pour deux raisons.

1. Tout d'abord, Scheler situe l'*a priori* dans des « totalités signifiantes » (ou « unités de sens ») et des « propositions », ce qui situe paradoxalement sa thèse sur le même plan que la thèse de Schlick, tout en l'éloignant de la position de Husserl. En effet, le travail de Husserl, au moins après les *Recherches logiques*, consiste à détacher l'*a priori* de son ancrage linguistique et donc propositionnel pour le ramener sur le plan des « choses mêmes ». Avant d'être propositionnel, fût-ce en un sens idéal et non dépendant d'une *expression* linguistique, comme Husserl l'avait déjà établi dans la première *Recherche logique*, l'*a priori* est *eidétique* : il se situe dans les essences et le fait qu'il puisse y avoir des *propositions a priori* n'est qu'une conséquence du caractère *a priori* des essences mêmes que ces propositions expriment.

L'opposition entre Husserl et Schlick sur la question de l'*a priori* matériel, et toute attaque de l'*a priori* phénoménologique par le biais d'une analyse des propositions, et plus encore de propositions exprimées dans un habit linguistique, sont donc faussées dès le départ, dans la mesure où la thèse husserlienne et son pendant chez Schlick ne se situent pas sur le même plan. D'où l'intérêt de la définition schélérienne : en situant l'*a priori* sur le plan des propositions et des unités de sens et non directement sur celui des essences mêmes, cette définition ramène l'*a priori* à un niveau accessible à l'analyse logique, et ouvre la voie aux arguments bien connus de Schlick, selon lesquels les propositions phénoménologiques matérielles ne sont *en réalité* que des propositions empiriques *ou* des propositions formelles déguisées. Un des apports de la conférence de 1930 est en effet d'avoir posé en toute rigueur l'alternative *a priori*-formel/*a posteriori*-matériel en élargissant le concept kantien de forme et en lui apportant les acquis de la logistique. N'est *a priori* que ce qui peut être réduit, par

des outils purement logiques et *salva veritate*, à une proposition dont la vérité dépend de la seule forme, donc à une tautologie ou proposition logique pure. Toute autre proposition est *a posteriori*, et donc une proposition matérielle *a priori* comme « une chose ne peut être à la fois uniformément rouge et uniformément verte » est confrontée à l'alternative suivante : soit elle est réductible à une proposition logique, et dans ce cas peut être dite *a priori* mais également formelle ; soit elle est réellement synthétique, donc irréductible à une proposition analytique, et perd le cas échéant son caractère *a priori*.

Mais *cette alternative n'est valable que pour des propositions*, et les arguments de Schlick ne permettent pas de trancher la question du caractère *a priori* des essences ou des concepts. Certes, le Husserl des *Recherches logiques* conserve une ambiguïté sur ce point en s'intéressant aux *propositions phénoménologiques*[1] et en étudiant leur caractère *a priori* – ce qui s'explique par ailleurs aisément par la dimension « logique » de ces recherches. Les arguments de la sixième *Recherche logique* laissent donc bien une prise aux critiques de Schlick. Mais il est notable que ni le Husserl des *Ideen*, ni le Carnap de l'*Aufbau* ne s'intéressent directement aux propositions, mais bien plutôt aux essences elles-mêmes ou aux « structures »[2]. Pour Husserl, les essences sont porteuses des propriétés *a priori* des objets, et les « propositions » n'en sont que l'expression secondaire. Pour Carnap, partir de *propositions a priori* et non de *concepts* reviendrait à produire une *axiomatique* au lieu d'un système de constitution, ce qui est impossible[3]. Qu'il y ait une opposition sur ce point entre Husserl et Carnap est hors de doute, mais celle-ci ne devra pas être pensée sur le modèle de l'opposition, généralisée et instrumentalisée par Schlick, entre lui-même et Scheler, ou, tout au plus, entre lui-même et le Husserl des *Recherches logiques*.

[1] Le travail des *Recherches logiques* se présente en effet comme une élaboration d'un nouveau concept de « sens », et en particulier de sens propositionnel, qu'une part importante des analyses détache de la notion d'expression (*Première Recherche*) pour élaborer une « grammaire pure logique » (*Quatrième Recherche*) qui articule la notion ainsi atteinte de sens à des « propositions » d'un autre type.

[2] Sur la possibilité de comparer essences et structures, cf. le §5.2 de ce chapitre.

[3] Nous examinerons ce point en détail dans le chapitre II de la deuxième partie de ce travail.

2. En outre, Scheler souligne fortement la *dimension intuitive* de l'*a priori* : l'*a priori* se définit certes par l'indépendance de la proposition par rapport aux propriétés particulières de l'objet et du sujet, mais il se caractérise *surtout* par le fait d'être donné en chair et en os, « corporellement », dans une intuition. Schlick déconstruit cette définition en deux temps. Tout d'abord, il souligne sa dépendance par rapport à la définition kantienne de l'*a priori* comme « source de propositions possédant une validité absolument universelle »[1] : « Un tel usage du terme « *a priori* » serait naturellement tout à fait inadmissible si ce qui était posé par la définition n'avait rien de commun avec le sens établi par Kant. »[2] En d'autres termes, il serait tout simplement absurde de vouloir définir comme *chronologiquement a priori* un contenu dérivé de l'expérience ; et cette absurdité disparaît si l'*a priori* est défini *logiquement*, c'est-à-dire, dans les termes de Kant lui-même, en termes d'indépendance logique, d'universalité et de nécessité :

> Aussi par connaissances a priori, nous entendrons désormais non point celles qui ne dérivent pas de telle ou telle expérience, mais bien celles qui sont *absolument* indépendantes de toute expérience […] Il nous faut maintenant un critérium qui permette de distinguer sûrement une connaissance pure de la connaissance empirique. L'expérience nous apprend bien que quelque chose est de telle ou telle manière, mais non point que cela ne peut être autrement. Si donc, premièrement, on trouve une proposition dont la pensée implique la *nécessité*, on a un jugement *a priori* […] Secondement, l'expérience ne donne jamais à ses jugements une véritable et stricte nécessité, mais seulement une universalité supposée et relative […] Par conséquent, un jugement pensé avec une stricte universalité, c'est-à-dire de telle sorte qu'aucune exception n'est admise comme possible, ne dérive point de l'expérience, mais est valable absolument *a priori.*[3]

C'est en ce sens qu'il faut nécessairement comprendre l'*a priori* des phénoménologues, si toutefois on désire le sauver de l'absurdité. Mais il faudrait alors que l'*a priori* phénoménologique se conforme à la conséquence que tire Kant, dans la *Critique de la raison pure*, de cette définition ; l'*a priori ne peut relever que de la forme de la connaissance* : « L'identification de l'*a priori* au formel n'était, de la part de Kant, ni un présupposé ni un

[1] M. Schlick, « *Gibt es ein materiales Apriori* », p. 161.
[2] M. Schlick, « *Gibt es ein materiales Apriori* », p. 161.
[3] E. Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, p. 32-33.

préjugé, mais au contraire une conclusion à laquelle il fut conduit par la seule force de l'argument, et même, pour ainsi dire, contre son instinct rationaliste. »[1] L'identification de l'*a priori* au formel n'est donc pas une question de choix ou de positionnement philosophique, puisque c'est malgré lui que Kant y est conduit : cette identification est une question de cohérence. Le reproche de Schlick à l'encontre de la phénoménologie est donc clair : *celle-ci développe une conception kantienne de l'*a priori (puisque, compris autrement que dans le cadre kantien, le concept phénoménologique d'*a priori* est à proprement parler absurde), *mais sans en assumer la conséquence fondamentale, qui n'est autre que l'assimilation de l'*a priori *et du formel*.

Cependant, au problème de cohérence s'ajoute un désaccord de fond entre la phénoménologie d'un côté, Kant et Schlick de l'autre : en ramenant l'*a priori* au formel, Kant définit un *a priori* certes synthétique, au moins au sens où il suppose un acte de synthèse de l'entendement, mais non pas *matériel*. Or quoi de plus facile, pour un empiriste logique, que de réduire un *a priori* synthétique *non matériel* à un *a priori* authentique, c'est-à-dire analytique ? Le danger aux yeux de Schlick ne consiste donc pas à nommer « synthétique *a priori* » un jugement qui, de toute façon, est formel – même si, par ailleurs, l'extension du concept de formel peut être sujette à débat et si le formel subjectif kantien ne recoupe pas le formel logistique de Schlick ; de ce point de vue, le kantisme est moins dangereux que la phénoménologie. Le danger de la phénoménologie, et son erreur profonde aux yeux de Schlick, est bien plutôt de concevoir des jugements *qui reposeraient bel et bien sur une intuition, et qui pourtant seraient* a priori.

LECTURES DE L'*A PRIORI* KANTIEN : LE PROBLEME DE L'INTUITION

L'opposition de Schlick à Husserl sur ce point repose donc sur un diagnostic commun : seul l'*a priori* des phénoménologues, par opposition à l'*a priori* kantien, est un véritable *a*

[1] M. Schlick, « *Gibt es ein materiales Apriori* », p. 163.

priori synthétique. C'est ce que rappelle un texte souvent cité (et convoqué à charge de preuve par Schlick) des *Recherches logiques* :

> Dans la pensée de Kant, les fonctions catégoriales (logiques) jouent sans doute un grand rôle, mais il ne parvient pas à une extension fondamentale des concepts de perception et d'intuition au domaine catégorial ; et s'il n'y parvient pas, c'est parce qu'il n'estime pas à sa valeur la grande différence entre intuition et signification […] Il a été funeste que Kant (dont, malgré tout, nous nous sentons fort proches) se soit débarrassé du domaine purement logique, au sens étroit du mot, avec cette simple remarque qu'il tombait sous le principe de contradiction. Non seulement il n'a jamais remarqué combien peu les lois logiques possèdent en toute occasion le caractère de propositions analytiques, dans le sens où lui-même avait fixé leur définition ; mais il n'a pas vu davantage combien l'on gagne peu, pour l'élucidation de la fonction de la pensée analytique, à se référer à un principe évident de propositions analytiques.[1]

Cette lecture de Kant ne peut que souligner la distance qui sépare Husserl des principes de la philosophie de la connaissance de Schlick. Ce dernier entend précisément montrer que la logique est strictement analytique, et creuser l'écart entre l'analytique *a priori* et le synthétique *a posteriori*. Husserl serait donc coupable d'un contresens complet sur le geste kantien ; car loin de « se débarrasser du domaine purement logique » comme l'en accuse Husserl, le criticisme aurait au contraire le mérite de rendre à la logique son domaine propre. La référence à Kant, subtilement orchestrée par Schlick, accuse donc l'écart entre la phénoménologie et le positivisme logique, et permet à Schlick de mettre au jour l'*incohérence* de la doctrine phénoménologique de l'*a priori* matériel. *C'est la référence à l'intuition qui, en dernière instance, fait la différence entre la bonne et la mauvaise compréhension de l'*a priori.

Pourquoi donc ce détour par la question de l'*a priori* matériel, pourquoi donc cette parenthèse sur Kant, si le problème se réduit *in fine* à la question de l'intuition ? Si l'*a priori* matériel de la phénoménologie représente un danger pour l'empirisme logique, c'est que les deux doctrines sont en réalité très proches sur ce point, et partagent même un socle commun. Si la critique du concept d'*a priori* synthétique se concentre chez Schlick sur les phénoménologues et non sur Kant, c'est que le pas entre phénoménologie et empirisme

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, tome 3, p. 203/242-243.

logique est, sur ce point, assez facile à franchir. La critique schlickienne de l'intuition devait interdire définitivement l'usage de ce concept en philosophie ; *mais si un rapprochement entre empirisme logique et phénoménologie était opéré sur un autre plan* (en l'occurrence celui du synthétique *a priori*), *l'intuition ne pourrait-elle pas revenir, insidieusement, par la petite porte ?* Ne pas souligner assez clairement la différence entre l'analytique et le synthétique, ce serait pour Schlick laisser la porte ouverte à une éventuelle réintroduction du concept d'intuition, celui-ci étant articulé par la phénoménologie au concept d'*a priori* matériel ; ce serait donc risquer de diluer les thèses radicales de l'empirisme logique dans une forme de phénoménologie vague.

§ 8. L'élargissement du concept d'analycité : socle commun à la phénoménologie et à l'empirisme logique

Il faut en effet rappeler que la réarticulation par Schlick des domaines de l'*a priori* et de l'*a posteriori* repose sur une thèse qu'il partage avec la phénoménologie, et qu'il pousse même bien plus loin qu'elle : l'élargissement du concept d'analycité. Dans un article sur la notion de catégorial dans les *Recherches logiques* de Husserl, Jocelyn Benoist rappelle en effet que la notion phénoménologique d'*a priori* matériel doit être lue comme la contrepartie de l'extension par Husserl du domaine de l'analytique-formel :

> L'apport propre de la phénoménologie, qui pour ainsi dire rend par là leurs couleurs aux objets, en les déterminant selon l'*a priori* de leur genre propre et non seulement formellement en général, est indubitablement l'invention de l'*a priori* synthétique matériel, qui gouverne les lois de composition de l'objet suivant qu'il appartient à tel ou tel genre concret […] En fait, il n'est pas sûr que Husserl se contente d'introduire, à côté de l'analytique, une généralisation de la notion, embryonnaire chez Kant, de synthétique *a priori*, mais il pourrait bien aussi avoir révisé profondément le sens même de ce qu'il appelle précisément de façon novatrice et assurément significative « l'analytique-formel ».[1]

[1] J. Benoist, « Les *Recherches Logiques* de Husserl : le catégorial, entre grammaire et intuition », in *Phénoménologie & logique*, dir. J.-F. Courtine, Paris, PENS, 1996, p. 39.

Une opposition naïve entre les notions schlickienne et husserlienne de l'*a priori* aurait tendance à nous faire penser qu'en étendant le domaine du synthétique *a priori* au-delà des frontières fixées par Kant, Husserl diminuerait par là-même le domaine de l'analytique ; au contraire, ce serait Schlick qui chercherait à rendre à l'analytique *a priori* une partie du domaine attribué à tort au synthétique. Or il n'en est rien : s'il est vrai que Schlick étend les frontières de l'analytique-formel bien plus loin que Kant, cela est déjà le cas de Husserl qui, de ce point de vue, apparaît comme son improbable prédécesseur. En réalité, cette affinité des pensées de Husserl et Schlick (et bien sûr Carnap) sur le terrain de la définition de l'analytique-formel n'a rien d'une coïncidence, mais provient de l'ancrage fort de ces deux pensées dans la logique et la mathématique de leur temps.

Pour Husserl, est analytique non seulement ce qui relève des « propriétés » du pur *x* transcendantal vide, donc de la pure forme de tout objet en général, mais plus généralement tout ce qui peut être obtenu par abstraction formalisante. Le catégorial ne se réduit pas à la forme vide de tout contenu, il s'étend à tout ce qui peut être mis en variables :

> Le catégorial s'obtient par formalisation et on peut même souscrire à une équivalence stricte du catégorial au formel (à condition toutefois qu'il soit *purement* formel), si par formel on entend le résultat d'une formalisation, c'est-à-dire la mise en variables. Cette « abstraction formalisante », fait des logique et mathématique modernes, s'oppose radicalement à tout ce que l'on a nommé abstraction jusque-là. Elle ne retire à proprement parler aucune « partie », aucun moment concret du sensible pour le mettre à part – en ce sens elle est pure « abstraction » en un sens qui n'avait jamais été atteint auparavant. Ce qu'elle met en évidence, c'est la *forme*, dans l'idéalité pure de ses possibilités et impossibilités de combinaisons constitutives.[1]

Le formel se définit donc par l'ensemble des lois qui régissent les possibilités constitutives : ainsi l'impossibilité pour une même chose d'être blanche et noire à la fois au même endroit et en même temps, ou la nécessité pour une couleur d'être portée par une surface. La proximité avec Schlick semble donc évidente : on peut étendre le formel bien au-

[1] J. Benoist, « Les Recherches Logiques de Husserl : le catégorial, entre grammaire et intuition », in *Phénoménologie & logique*, dir. J.-F. Courtine, Paris, PENS, 1996, p. 41.

delà des limites du simple objet *x* transcendantal vide. L'empirisme logique dans son ensemble, et en particulier l'opposition stricte qu'il opère entre synthétique-empirique et analytique-*a priori*, sont donc tout à fait tributaires de cette extension de l'analytique-formel au-delà de ses limites kantiennes. L'appel de Schlick à Kant ne doit donc pas nous tromper : si Schlick et Kant admettent tous deux l'équivalence entre analytique et formel, leur désaccord sur l'étendue du concept de forme engagé est profond, et sur ce point, Schlick est au contraire bien plus proche de Husserl, comme d'ailleurs plus généralement du néo-kantisme, que de Kant lui-même.

On comprend donc bien la nécessité pour Schlick de souligner la distance qui sépare sa définition de l'analytique-formel de celle de Husserl. Sans cette précaution, il serait aisé d'étendre avec la phénoménologie les frontières de l'*a priori* si loin qu'elles déborderaient largement les limites qu'entend leur fixer Schlick : celles de la logique, entendue non pas au sens de l'ensemble des propositions formalisables, mais au sens des propositions réductibles à des tautologies. Pour Schlick, la loi selon laquelle deux couleurs ne peuvent se donner ensemble en un même point de l'espace, est *a priori* parce qu'*elle est contradictoire au sens où « A = non-A » est une proposition contradictoire* ; pour Husserl, elle est *a priori* parce *qu'elle est une formalisation purement idéale d'une impossibilité saisissable dans l'intuition*. C'est donc encore au niveau de l'intuition que viennent se confronter, une fois encore, des tentatives pourtant fort similaires d'extension du domaine de l'analytique-formel au-delà de ses limites kantiennes.

*§ 9. L'accès intuitif à l'*a priori*, au cœur de l'opposition entre Schlick et Husserl*

LES TROIS NIVEAUX DE L'OPPOSITION SCHLICK/HUSSERL

Le problème de l'*a priori* matériel ne serait donc pas en dernière instance différent du problème de l'accès *intuitif* à l'*a priori*, donc du problème de la « connaissance intuitive »,

auquel Schlick consacre un autre texte important (« Gibt es intuitive Erkenntnis »[1]) et un chapitre central de la *Théorie générale de la connaissance*. Claude Romano, dans le chapitre de *Au Cœur de la raison, la phénoménologie* consacré à « la dispute de l'*a priori* synthétique », présente les deux questions, celle de l'*a priori* matériel et celle de la connaissance intuitive, comme séparées, et comme distinguant la critique générale de la phénoménologie par Schlick d'un côté, et d'un autre côté la critique spécifique de la phénoménologie *husserlienne* :

> Autant il appartient intrinsèquement à l'idée d'une phénoménologie qu'il y ait des structures nécessaires et *a priori* de la phénoménalité, irréductibles à des *a priori* logico-linguistiques, autant il est loin de faire l'unanimité parmi les tenants de cette méthode que l'accès à ces *a priori* doive s'effectuer par le truchement de l'intuition, laquelle pourrait dès lors nous mettre en présence de « vérités éternelles » affranchies de tout conditionnement historique et même linguistique […] Il sera de bonne méthode, si nous voulons nous interroger sur la portée des critiques de Schlick pour la possibilité d'une phénoménologie en général, de dissocier les deux aspects du problème, le premier étant d'une portée plus vaste, le second concernant uniquement la phénoménologie dans sa version husserlienne : 1) le problème de la possibilité même d'*a priori* synthétiques, 2) la question plus circonscrite de la possibilité d'un accès intuitif à ces *a priori* au moyen d'une saisie eidétique.[2]

On pourrait encore préciser le problème en rajoutant une troisième donnée : 1) d'abord, Schlick s'interroge sur la possibilité d'un *a priori* matériel, comme nous l'avons vu ; mais 2) il s'interroge également sur le problème général de la connaissance intuitive *avant* 3) de critiquer la phénoménologie husserlienne comme *combinant* un projet de connaissance intuitive *et* une théorie de l'a priori synthétique. D'un côté, donc, Husserl est plus dangereux que Kant, aux yeux de Schlick, parce qu'il conçoit précisément l'*a priori* synthétique comme pouvant être donné *dans une intuition* ; mais d'un autre côté, il est plus dangereux que Bergson, par exemple, dans la mesure où, comme lui, il développe l'idée d'une connaissance intuitive, mais en lui conférant le droit d'atteindre un *a priori* qui demeure étranger à Bergson.

---

[1] M. Schlick, « *Gibt es intuitive Erkenntnis ?* », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie, Bd. 37*, Leipzig 1913.

[2] C. Romano, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 2010, p. 214.

La phénoménologie husserlienne, et plus précisément le concept husserlien de constitution, serait donc au croisement des deux thèses dont Schlick prétend débarrasser définitivement la philosophie.

Au premier abord, pourtant, la critique schlickienne de l'intuition semble plutôt s'appliquer à l'intuition bergsonienne qu'à l'intuition phénoménologique. Il semblerait en effet que Schlick dénonce le caractère direct, immédiat de l'intuition, et plus précisément le fait que l'intuition donne l'objet seul, sans le comparer à d'autres objets ou l'inclure dans un système de connaissance. Or si telle est bien l'intuition bergsonienne, qui consiste en effet à se placer en esprit *dans l'objet*, le considérer donc de l'intérieur et indépendamment de tous les autres, afin de saisir sa vie ou sa durée propre, cela n'est pas le cas de l'intuition phénoménologique qui, au contraire, intègre l'objet à un système d'une grande complexité. Il ressortira de la comparaison de Husserl et de Bergson sous l'angle de la critique schlickienne de la connaissance intuitive, que *c'est le concept de constitution, négligé par Schlick, qui permettra à la phénoménologie husserlienne d'échapper à cet aspect de sa critique*.

L'« INTUITION » PHENOMENOLOGIQUE TOMBE-T-ELLE SOUS LA CRITIQUE DE SCHLICK ?

Pour Bergson en effet, l'intuition permet d'accéder à une connaissance directe de l'objet, et exclut précisément toute comparaison avec d'autres objets, dans la mesure où une telle comparaison impliquerait une utilisation du langage et une abstraction qui détourneraient au contraire la connaissance de cette intimité avec la concrétude de l'objet, qui fait toute la valeur cognitive de l'intuition : « Philosopher consiste à se placer dans l'objet même par un effort d'intuition. »[1] Or Schlick assimile trop rapidement l'intuition husserlienne à une telle vision directe et exclusive de la connaissance intuitive. C'est en effet ainsi qu'il interprète pour la critiquer cette affirmation de Husserl dans *La Philosophie comme science rigoureuse* :

[1] H. Bergson, *La Pensée et le mouvant*, « VI. Introduction à la métaphysique », Paris, PUF, p. 226.

> L'intuition philosophique bien comprise […] ouvre un champ illimité de travail, et donne le jour à une science qui, sans la moindre méthode recourant aux mathématiques et à la symbolisation, sans l'appareil déductif et démonstratif, parvient à une profusion de connaissances absolument rigoureuses et décisives pour toute philosophie à venir.[1]

L'argument de Schlick consiste à détruire ce qu'il interprète comme le fondement de toute théorie de la connaissance intuitive, à *savoir l'idée que l'objet serait connu sans aucune référence à d'autres objets, mais directement en lui-même* :

> Semblables doctrines s'opposent radicalement à tous les résultats de nos précédentes considérations. Elles appellent « connaissance » une activité de l'esprit qui est totalement différente de celle consistant à comparer, retrouver et désigner dont nous avons découvert qu'elle constituait la véritable nature de la connaissance. On dira peut-être qu'il s'agit là d'une simple question de terminologie, que l'on est libre d'attribuer le nom de connaissance aussi à l'intuition, et que l'on distingue précisément ainsi deux espèces de connaissance, la connaissance conceptuelle, discursive, et la connaissance intuitive. Mais les prophètes de l'intuition s'autorisent, pour lui donner également le nom de « connaissance », de l'idée selon laquelle l'intuition immédiate réaliserait de manière parfaite *cela* même que la connaissance symbolique cherche elle aussi à faire par le moyen insuffisant du concept […] Tant qu'un objet n'est comparé à rien, ne s'insère pas d'une manière ou d'une autre dans un système conceptuel, il n'est *pas* connu. Par l'intuition, des objets nous sont seulement *donnés*, ils ne sont pas *conçus*. L'intuition consiste simplement à éprouver, tandis que la connaissance est quelque chose d'autre, quelque chose de plus. Parler de « connaissance intuitive » est une *contradictio in adjecto*.[2]

La connaissance s'oppose directement à l'intuition, car elle exige deux choses : l'une, que l'intuition ainsi entendue *ne peut pas fournir*, à savoir *l'intégration de l'objet au sein d'un système d'objets* ; l'autre, qui est précisément ce que l'intuitionnisme sous toutes ses formes *refuse*, à savoir que *l'objet ne puisse être déterminé que par un système symbolique*. De ce point de vue, il est clair que le « retour aux choses mêmes » de Husserl ne peut que s'opposer de manière frontale à l'épistémologie de Schlick, dans la mesure où le retour aux choses mêmes s'envisage, précisément, par opposition aux « simples mots »[3] et donc très exactement à l'idée que toute connaissance proviendrait de l'usage d'un système symbolique. Cependant, au-delà de cette opposition certes indéniable, la critique schlickienne manque un aspect

[1] E. Husserl, *La Philosophie comme science rigoureuse*, p. 96.
[2] M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, pp. 137-139.
[3] E. Husserl, *Recherches logiques*, I. *Prolégomènes à la logique pure*, Paris, PUF, 1959.

fondamental de l'intuition husserlienne, qui la distingue précisément de l'intuition bergsonienne, et plus généralement de l'intuitionnisme dénoncé par Schlick.

En effet, Schlick reproche aux philosophies de l'intuition deux erreurs que la phénoménologie husserlienne entend précisément elle-même corriger.

STERILITE EPISTEMIQUE DE LA PLONGEE INTUITIVE AU CŒUR DE L'OBJET

Tout d'abord, l'intuition, que Schlick conçoit d'une manière assez bergsonienne comme une forme de plongée au cœur de l'objet, ne peut à ses yeux prendre en compte que l'objet lui-même et non pas « *ce en tant que quoi* » il se donne, ce qui supposerait une vision extérieure et surplombante de l'objet, c'est-à-dire un point de vue susceptible de faire apparaître la manière dont l'objet se donne comme *une des possibilités* de cet objet ; or un tel regard extérieur et généralisant est précisément ce que la vision intuitive et intime de l'objet ne peut pas permettre. « L'intuition et la connaissance conceptuelle ne visent nullement le même but et vont au contraire dans des directions opposées. La connaissance comporte toujours deux termes : quelque chose *qui* est connu, et ce *en tant que quoi* il est connu. »[1] Ce qui manque à l'intuition est donc sa capacité à faire apparaître ce en tant que quoi l'objet est connu. Or c'est précisément ce « défaut » de l'intuition que corrige *l'intentionnalité* husserlienne, tout comme d'ailleurs, à une autre extrémité du champ de la philosophie de la première moitié du XXe siècle, le « voir-comme » de Wittgenstein. Dans l'intentionnalité, l'objet est en effet toujours donné en même temps que son « en tant que ». Cette dimension de l'intentionnalité sera exprimée de manière particulièrement explicite, et dans des termes particulièrement proches de ceux de Schlick, dans les textes des *Ideen* sur la structure noético-noématique de la conscience. En effet, la simple corrélation de tout noème à une noèse implique immédiatement que l'objet apparaisse toujours, au niveau même de l'intuition, *en tant que tel ou tel*, c'est-à-dire en tant qu'objet d'un certain acte noétique.

[1] M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, p. 138.

Cependant, la structure intentionnelle et même noético-noématique ne suffit pas à répondre à la critique de Schlick, telle qu'il l'exprime plus précisément dans la suite du texte :

> Dans le cas de l'intuition, en revanche, nous ne mettons pas en relation l'un avec l'autre deux objets, mais nous nous trouvons en face d'un unique objet, précisément celui qui est intuitionné. Il s'agit donc d'un processus de nature différente. L'intuition ne ressemble en rien à la connaissance.[1]

Pour déterminer ce en tant que quoi l'objet est connu, il faut donc plus que déterminer le type d'acte qui le pose : il faudrait pouvoir *mettre en relation* l'objet considéré avec d'autres objets, et donc rendre compte du système d'objets dans lequel s'intègre l'objet en question.

L'ARTICULATION INTUITIVE DE L'OBJET A UN SYSTEME D'OBJETS

Or une telle mise en relation des objets les uns avec les autres correspond précisément au rôle que joue l'intuition phénoménologique, et cela en deux sens bien distincts :

1. Tout d'abord, l'extension de la structure noético-noématique du jugement prédicatif, au §94 des *Ideen*, permet à Husserl de montrer comment les objets peuvent *se donner* au sein d'un *ensemble* d'objets :

> Ces « objets sur quoi on juge », en particulier les objets qui ont la fonction sujet, sont la matière du jugement. Le tout formé par eux, le *Quid total du jugé*, considéré en outre avec les *caractères* exacts, avec la *manière de se donner*, selon lesquels ce Quid est « atteint par la conscience », constitue le corrélat noématique complet, le « sens » […] du vécu du jugement. En termes plus stricts, il est le « sens dans le comment de son mode de donnée », dans la mesure où ce mode se présente comme un caractère attaché au vécu.[2]

Certes, il ne s'agit pas ici de « comparer » des objets les uns avec les autres comme le voudrait Schlick, mais bien seulement de recevoir une donnée, dont Husserl précise qu'elle est d'emblée déterminée quant à son « comment », c'est-à-dire à la manière dont elle se donne. Mais au-delà de cette différence, l'application de la structure noético-noématique à la sphère du jugement démontre que l'intuition est parfaitement capable de donner l'objet *en tant qu'il*

[1] M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, p. 138.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §94, pp. 194/324-325.

s'intègre à un ensemble d'objets, donc de donner l'objet dans sa relation avec d'autres objets, fondant ainsi la possibilité de former une *proposition sur l'objet*, où celui-ci deviendrait le sujet d'une prédication. Or c'est précisément ce que l'intuition au sens d'une pure plongée dans l'intimité de l'objet est incapable de faire, et qui lui interdit, aux yeux de Schlick, de fonder une connaissance. Avec Husserl, au contraire, l'intuition devient source de droit d'actes de prédication, et rend donc possible une *apophantique* et plus généralement une connaissance complexe, douée d'une véritable *logique.*

L'intuition phénoménologique n'a donc rien d'une « sympathie » ou d'une coïncidence avec l'objet, qui se jouerait sur le mode de l'immédiateté. Au contraire, si l'intuition est source de droit de connaissance, c'est précisément parce qu'*elle intègre d'emblée l'objet dans un système de relations avec d'autres objets*, et notamment des objets d'un autre ordre que lui. La critique de Schlick n'atteint donc pas sa cible, puisqu'elle néglige une dimension fondamentale de l'intuition phénoménologique :

> Lorsque je m'abandonne entièrement à un contenu de conscience intuitif, comme ce rouge que je vois devant moi, ou lorsque, agissant, je m'absorbe complètement dans le sentiment de l'action, je fais par l'intuition l'expérience vécue du rouge et de l'action. Mais ai-je pour autant connu réellement l'essence du rouge ou de l'action ? Nullement. Si j'avais classé d'une manière ou d'une autre ce rouge en le comparant à d'autres couleurs et avais ainsi désigné précisément sa nuance et son degré de saturation, ou si j'avais fait l'analyse psychologique du sentiment de l'action et y avais découvert par exemple des sensations de tension, des sentiments de plaisir, etc., *alors* seulement je pourrais affirmer que j'ai connu, jusqu'à un certain point, l'essence du rouge dont j'ai fait l'expérience vécue ou du sentiment de l'action. Tant qu'un objet n'est comparé à rien, ne s'insère pas d'une manière ou d'une autre dans un système conceptuel, il n'est *pas* connu. Par l'intuition, des objets nous sont seulement *donnés*, ils ne sont pas *conçus*.[1]

Cette distinction entre « donnée » et « conception » devient caduque si l'objet intuitionné s'intègre d'emblée (c'est-à-dire intuitivement) à un système d'objets.

C'est cependant au niveau de l'intuition *d'essences*, véritable source de la « connaissance phénoménologique », que l'argument de Schlick échoue à disqualifier la connaissance intuitive. En effet, la spécificité de l'intuition d'essences husserlienne est de

[1] M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, pp. 138-139.

combiner d'un côté une exigence de « vision directe » inhérente à la notion d'intuition et de l'autre un processus apparemment bien plus abstrait de « variation eidétique ». Nous en venons donc à la seconde et principale raison de l'échec de la critique de Schlick :

2. Avec la *variation eidétique*, l'intuition est *générée par une mise en relation de l'objet visé avec d'autres objets*, et même une infinité d'autres objets, puisque l'intuition implique, à ce niveau, un passage à la limite. L'intuition n'a donc rien ici d'une vision intime qui pénètrerait au cœur de la chose et exclurait toute comparaison avec d'autres objets : au contraire, c'est cette comparaison imaginaire avec d'autres objets, et d'autres états possibles du même objet, qui rendent possible la *vision* de l'essence, sans que celle-ci perde pour autant son caractère intuitif. La force de Husserl est donc de concilier le caractère de « donnée en personne » que permet l'intuition, et qui deviendra, avec le « Principe des principes »[1], la condition même de la connaissance (ce sans quoi elle n'aurait aucun *donné* sur lequel travailler), avec le travail de mise en relation des objets qui, effectivement, constitue une dimension essentielle de toute connaissance. Mais à la différence de Schlick, Husserl ne conçoit pas le travail de comparaison et de mise en relation comme un travail exclusivement conceptuel : au contraire, le travail conceptuel – qui certes définit le niveau de la connaissance à proprement parler et la distingue précisément de la « pure » intuition de l'objet en personne, par exemple dans la perception – est *préparé au sein même de l'intuition par la variation eidétique qui met déjà l'objet en relation avec d'autres objets*. Loin de s'opposer à la connaissance, l'intuition eidétique ouvre donc l'objet à la possibilité d'une mise en relation avec d'autres objets, et constitue donc une forme de pré-connaissance. Non pas que Husserl prétendrait, comme Schlick semble le supposer, que l'intuition soit déjà en elle-même une connaissance, mais loin de fermer l'objet sur lui-même par un regard exclusivement « intérieur », *l'intuition eidétique l'ouvre à la prise conceptuelle*, laquelle n'est d'une certaine

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §24, pp. 43-44/78.

manière rien d'autre qu'un prolongement de la variation eidétique en tant que mise en relation et comparaison d'objets. L'intuition fonctionne donc, non comme une connaissance, mais comme une *condition* de la connaissance.

§ 10. Conclusion : De l'intuition à la constitution. Husserl, Schlick et Carnap

Cette continuité entre intuition et connaissance, qui distingue Husserl de Schlick tout en lui permettant d'échapper à la critique de l'intuition formulée par ce dernier, révèle le véritable point sur lequel Husserl s'oppose à l'empirisme logique, et qui n'est autre que la *constitution*. De manière étonnante, la question de la constitution n'est pas (ou peu) abordée par Schlick. Pourtant, c'est en elle que se rejoignent toutes les pistes que nous avons explorées jusqu'à présent et qui opposent si radicalement Schlick et Husserl. En effet, la question de l'*a priori* matériel, de l'intuition ou des essences (donc également de l'intuition d'essences), nous amène à la principale caractéristique de l'objet husserlien, qui est de *se constituer* en *se donnant*. La donation est toujours déjà une constitution de l'objet, de même que la constitution s'effectue toujours sur le mode de la donnée, si bien que *la constitution permet d'établir une continuité entre connaissance et intuition*. Or ce principe d'équivalence entre donnée et constitution ne peut qu'opposer Husserl à toute doctrine qui conçoit la construction de l'objet dans la connaissance comme reposant sur un système symbolique, et plus profondément sur une logique qui n'entre pas à proprement parler dans la constitution de l'objet, mais qui s'applique à lui de manière *arbitraire*. Car si l'objet « se » constitue, déploie son propre sens et sa propre logique objective, alors il construit pour ainsi dire lui-même le système dans lequel il s'intègre et qui permet de le connaître (Husserl dirait qu'il le « motive ») ; il n'est donc pas soumis à un système formel qui lui confèrerait une place arbitraire.

Or l'enjeu est massif, car de la question de la constitution de l'objet découlent toutes les divergences que nous avons pu observer entre la philosophie de la *Doctrine de la science* et la phénoménologie husserlienne : 1) Tout d'abord, si l'objet est constitué, et plus

précisément s'il *se* constitue, alors il est inévitable qu'il se donne sur le mode de l'intuition, et que l'intuition soit déjà conçue comme une pré-connaissance de l'objet. En effet, la connaissance ne consiste pas pour Husserl à appliquer une logique *a priori* car purement formelle et arbitraire aux objets, mais à *dévoiler la logique qui structure déjà la constitution des objets*. La connaissance ne fait donc que déployer une dimension que l'objet possède déjà dans sa constitution même, et qui se donne dans l'intuition. 2) Ensuite, les lois de cette constitution ne peuvent pas *découler* de la pure logique mais doivent à la fois dépendre des objets individuels quant à leur découverte et au contraire déterminer ces objets eux-mêmes quant à leur sens. Il faut donc, en d'autres termes, que *ces lois découlent des essences des objets*, lesquelles possèdent à la fois un caractère *a priori* et une relation irréductible aux faits individuels et à leur contenu matériel. 3) Enfin, et par voie de conséquence, la constitution impose de conférer une place à l'*a priori* matériel, et donc à rejeter l'opposition binaire entre *a priori* formel et *a posteriori* matériel ou synthétique. En effet, dès l'instant que l'objet se constitue en déployant sa propre logique et son propre système de renvois, selon une intuition phénoménologique que l'on rencontre déjà chez Husserl et qui se trouvera prolongée chez le Heidegger de *Etre et temps*[1], cette logique perd son caractère arbitraire et devient *objective*. Mais pour Schlick, et plus généralement pour tous les empiristes logiques liés au Cercle de Vienne (dont Carnap *dans les années 1930*), la logique *doit* être arbitraire pour être *a priori*. La forme ne peut être *a priori* que dans la mesure où elle ne trouve pas son fondement dans une intuition des objets, mais qu'elle leur est appliquée par un acte de *décision*.

C'est donc bien la constitution, plus encore que l'intuition, que l'on trouve au cœur de l'opposition entre Schlick et Husserl. *La constitution suppose l'idée d'une pré-formation des objets antérieure à toute mise en forme logique*, alors que pour Schlick, c'est au contraire la mise en forme logique qui seule doit permettre la mise en relation des objets, et donc leur

[1] Cf. M. Heidegger, *Etre et temps*, §17.

connaissance. Il y a donc bien une dimension *anti-constitutive* de la philosophie du Cercle de Vienne et déjà de l'œuvre inaugurale de son fondateur.

Or c'est précisément pour cette raison que la présence du concept de constitution dans la *Construction logique du monde* de Carnap ne peut que frapper. Certes, le sens que Carnap prête à la constitution diffère dès le premier abord de la conception husserlienne : l'objet, justement, ne « se » constitue pas, mais subit une « reconstruction rationnelle ». Toute la question de notre travail sera d'évaluer la nature de cet écart entre le « se-constituer » phénoménologique de l'objet, et la « construction-après (*Nachkonstruktion*) », plutôt que la « reconstruction ». C'est en effet dans cette distinction que se jouent non seulement la position du premier Carnap par rapport à ce qui deviendra la philosophie du Cercle de Vienne, mais également la réponse aux principaux problèmes sur lesquels s'opposent Schlick et Husserl : la place de la logique formelle dans l'élaboration de la connaissance scientifique, le rapport entre la forme et l'expérience, la possibilité d'un *a priori* matériel qui relèverait d'une véritable logique, objective et non arbitraire, la possibilité pour l'intuition d'atteindre des objets déjà constitués ou pré-formés, et enfin la nécessité, pour expliquer les phénomènes, de recourir à leurs « essences ».

Le projet carnapien d'une constitution *logique* du monde, au croisement de la phénoménologie husserlienne et de l'épistémologie de Schlick, pose donc la question suivante : dans quelle mesure peut-on articuler la constitution des objets dans l'expérience selon une logique *matérielle* qui rendrait compte de leur étagement en différents niveaux avec les exigences de la logique *formelle* ? Peut-on en d'autres termes articuler l'idée que tout système de la connaissance comporte une dimension ontologique avec l'idée que seule la pure forme logique constitue l'*a priori* de la connaissance ? Comment penser la constitution pour rendre compte du fait que la logique matérielle entre dans la constitution même des objets tout en admettant qu'elle ne peut pas être *a priori*, ou qu'elle ne peut l'être en tout cas qu'en vertu

de la logique formelle ? Comment concevoir alors ce lien entre logique formelle et logique matérielle autrement qu'en admettant que la logique matérielle serait *déduite* de la logique formelle, ce qui supposerait que, comme chez Fichte par exemple, on confèrerait à la logique de la pure forme le pouvoir de générer un *contenu* déterminé[1] ?

C'est donc sur une lame de rasoir, entre la prétention ontologique de la constitution phénoménologique et la radicalité schlickienne de l'opposition entre a priori *formel et* a posteriori *matériel, que repose le concept carnapien de constitution*. Cette fragilité du positionnement de Carnap dans le champ de la philosophie de son époque explique ce que nous constaterons dans la suite de ce chapitre, et plus généralement tout au long de ce travail : *l'ambiguïté profonde des thèses carnapiennes*, notamment par comparaison avec la radicalité de Schlick, sur les questions de l'intuition, des essences, ou de l'*a priori*.

Cette ambiguïté nous apparaîtra comme la conséquence directe de sa définition de la constitution comme *reconstruction logique de l'expérience*. En effet, ce concept semble au premier abord représenter un compromis entre la constitution husserlienne de l'objet et les exigences de l'épistémologie empiriste logique : la constitution ne désigne plus chez Carnap la manière dont l'objet apparaît à la conscience mais la manière dont il peut être « reconstitué » *après coup* dans un système certes matériel et *a priori*, quoique dans un sens qu'il nous appartiendra de déterminer, mais pourtant arbitraire et dérivé de la pure logique formelle. Mais une reconstitution ne suppose-t-elle pas une constitution préalable ? *N'y a-t-il pas, au cœur même du projet carnapien, un appel à une forme de phénoménologie ?* La *Nachkonstruktion* ne s'articule-t-elle pas nécessairement à une pré- ou proto-constitution qui, elle, relèverait d'un geste proprement phénoménologique ?

[1] L'entreprise de Fichte dans la *Doctrine de la science* de 1794 consiste en effet à *générer* le contenu des concepts de monde, de sujet, ainsi que de l'opposition monde/sujet, sur la seule base d'une proposition « logique » fondamentale : « Je = Je ». C'est notre propre travail de Maîtrise sur cette tentative fichtéenne qui nous a conduit à nous intéresser au concept de constitution husserlien, puis carnapien.

C'est là tout l'enjeu d'une étude des concepts husserlien et carnapien de constitution : l'idée d'une reconstruction logique de l'expérience doit-elle s'entendre comme une volonté de réunir en un même projet les deux pôles apparemment opposés de la philosophie du début du XXe siècle, dans un esprit d'éclectisme que l'on sait cher au premier Carnap, et qui constituerait une dernière tentative de combiner les exigences de la phénoménologie avec celles de ce qui deviendra la philosophie analytique avant que s'opère la scission définitive entre ces deux branches de l'histoire de la philosophie ? Ou bien doit-on au contraire considérer que le projet carnapien n'a d'autre finalité que de noyer la logique matérielle des phénoménologues, et particulièrement de Husserl, dans la pure logique formelle, et de lui imposer l'opposition schlickienne entre *a priori* formel et *a posteriori* matériel – donc, en d'autres termes, de détruire la phénoménologie en utilisant le concept de constitution comme pierre de touche et en le ramenant à une constitution logico-formelle ? C'est en tout cas cette tension inhérente au concept de constitution que les prochains chapitres de ce travail auront pour tâche de révéler.

§ 11. L'ambiguïté du premier Carnap sur la question de l'intuition

DER RAUM ET L'ESPACE INTUITIF

Par contraste avec les positions radicales de Schlick, l'attitude plus nuancée du premier Carnap par rapport à l'intuition semble dévoiler la plus grande complexité de son rapport aux concepts de la phénoménologie. Dans sa dissertation doctorale de 1921 sur l'espace, Carnap accorde même un rôle de pivot au concept husserlien d'espace intuitif (*Anschauungsraum*), ce qui démontre aux yeux de Guillermo E. Rosado Haddock l'ampleur de l'influence de Husserl sur le jeune Carnap – influence telle que Carnap se serait senti obligé de la gommer en citant Kant pour ménager son directeur de thèse, Bruno Bauch :

> La référence à Kant dans ce contexte semble avoir été insérée par Carnap pour apaiser son directeur de thèse Bruno Bauch, qui non seulement était un néo-kantien, mais qui n'avait en

> outre été nommé professeur à Iéna en 1911 qu'après que les autorités eurent décidé au tout dernier moment de ne pas nommer Husserl à cette position, contrairement aux recommandations de la faculté.[1]

Cette lecture exagérément husserlienne de la dissertation doctorale de Carnap soulève cependant un réel problème : pourquoi Carnap fait-il intervenir l'espace intuitif dans sa construction rationnelle du concept d'espace, et pourquoi est-ce chez Husserl que Carnap semble trouver les concepts les plus adéquats pour qualifier cet espace intuitif ?

A un premier niveau de lecture de *Der Raum*, cette question est un faux problème : en effet, l'objectif explicite de la dissertation de 1921 est précisément de rendre compte de la diversité des concepts d'espace, et de montrer leur compatibilité. Le concept d'espace intuitif serait donc simplement l'un des concepts existants d'espace, ce qui imposerait *ipso facto* au philosophe de l'étudier et de démontrer son articulation avec les autres concepts d'espace. Contre Guillermo Haddock, il faudrait par là même reconnaître que la référence à Husserl, loin de constituer une forme d'allégeance à un aspect de sa philosophie, résulterait simplement du pur *constat de l'existence d'un concept d'espace irréductible tant à l'espace formel qu'à l'espace physique* – concept dont il resterait à montrer qu'il n'est pas logiquement incompatible avec les autres concepts d'espace, mais s'articule à eux.

Tel est en effet l'objectif avoué de Carnap dans *Der Raum* : démontrer à titre d'exemple que l'espace formel et l'espace intuitif ne sont pas contradictoires, et donc plus profondément, démontrer que l'opposition entre formalisme et intuitionnisme repose en réalité sur une fausse opposition entre deux concepts d'espace. Le modèle de Carnap est clair : il s'agit d'étendre à l'ensemble des concepts d'espace le geste qu'un Riemann ou un Lobatchevski ont accompli pour les espaces de différente courbure, et, non content de démontrer l'existence d'une pluralité d'espaces aux propriétés à première vue opposées, de rendre compte de leur articulation. Car l'intérêt des travaux sur les géométries non

[1] G.E. R. Haddock, *The Young Carnap's Unknown Master, Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der Logische Aufbau der Welt, Aldershot/Burlington, Ashgate, 2008.

euclidiennes est tout autant pour Carnap d'avoir prouvé qu'il existait une multiplicité d'espaces (espaces sphériques, paraboliques, hyperboliques, à 1, 2, 3,… *n* dimensions) que de nous avoir donné les moyens de penser *mathématiquement* leurs relations. Par exemple, la notion de mesure de courbure (*k*) permet de définir avec une *exactitude* mathématique la relation existant entre un espace parabolique (euclidien) et un espace sphérique (« riemannien »), la mesure de courbure de ce dernier étant supérieure à celle du premier, qui est égale à zéro. *Der Raum* sera donc en un sens simplement la généralisation de ce double geste consistant d'un côté à lister les différents concepts d'espace et les coucher dans un tableau synoptique, et d'un autre côté à tenter d'établir les relations qu'ils entretiennent entre eux et qui préviennent tout risque de contradiction. Il y a là, comme nous le verrons plus en détail dans la partie finale de notre travail, une première ébauche de ce qui deviendra, en 1928, le système de constitution de l'*Aufbau.*

L'ESPACE FORMEL ET L'ELIMINATION DU CONTENU INTUITIF DE L'ESPACE

La vision synoptique des différents concepts d'espace (dont on trouvera la reproduction en annexe de ce travail[1]) est accomplie, dans les premières pages de *Der Raum*, au fil directeur du concept *formel* d'espace – ou plutôt des différents concepts formels d'espace. Par espace formel, Carnap entend un pur ensemble de relations logiques qui ne possèdent aucune des caractéristiques intuitives de ce que nous appelons naturellement « espace » : l'espace formel n'est rien d'autre qu'une représentation de relations d'ordre purement formelles, entre des concepts débarrassés de tout contenu déterminé, et ramenés à leur pure structure logique.

Pour expliquer le niveau de formalisation qui est celui de l'espace formel, Carnap part de l'exemple de la géométrie euclidienne et procède par abstraction pour en dériver des

[1] Cf. Annexe 1.

exemples de propositions portant sur l'espace formel[1]. Ainsi montre-t-il que la géométrie euclidienne repose sur des propositions fondamentales dont dérivent toutes les propositions de cette géométrie, et qui ne sont en réalité que des relations entre les représentations fondamentales :

> Cependant, il n'y a que les relations déterminées entre les représentations fondamentales (la position d'un point sur une droite ou dans un plan, l'identité de deux figures, etc.) qui sont fixées par les propositions fondamentales, par ex. : « soient deux points, il existe une et une seule droite, à laquelle ils appartiennent », « soient trois points, il existe un et un seul plan auquel ils appartiennent », etc.[2]

L'espace formel se définira par un geste d'abstraction consistant à considérer ces concepts indépendamment de leur signification intuitive, et de s'en tenir à leur pure forme logique : « A partir des propositions fondamentales, les théorèmes sont rendus accessibles, sans qu'il faille tenir compte de la signification intuitive que possèdent les figures et les relations. »[3] L'élimination du contenu intuitif des concepts spatiaux permet d'ouvrir l'accès à l'espace formel, mais s'avèrera seulement provisoire, dans la mesure où l'espace intuitif viendra rendre son contenu intuitif à l'espace formel. Mais *l'espace intuitif s'entendra dorénavant comme une particularisation de l'espace formel*, qui devient *ipso facto* « le concept de base » du système de l'espace.

Or l'espace formel est directement fondé sur la logique : le concept formel d'espace est à peine un concept d'espace, ce qui permet de dériver directement toutes les représentations spatiales de base de la pure logique, et d'opérer ainsi une *déduction* de l'espace. C'est ce que fait Carnap en ramenant, au début de *Der Raum*, toutes les propositions fondamentales de la géométrie aux catégories logiques de classe et de relation :

---

[1] Ce geste ne doit cependant pas nous induire en erreur : l'espace formel, bien sûr, ne dérive pas de l'espace euclidien dont il serait une généralisation ou une formalisation ; au contraire, l'espace formel dérive directement de la logique formelle et ne trouve dans l'espace euclidien qu'un cas d'application particulier.

[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 7.

[3] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 7.

> Seule est effective la forme logique, dans la mesure où nous entendons par là la part de la signification, à savoir la partie qui demeure inchangée y compris dans la transformation de l'exemple suivant : Pour des choses appartenant à trois classes P, G, E, et pour une relation *i* valent les supposition suivantes : « pour chaque paire d'éléments de la classe P, il existe un et un seul élément de la classe G tel que la relation *i* vaille pour ces deux éléments », etc.[1]

Le concept d'espace ainsi déployé ne relève plus d'une géométrie à proprement parler, à savoir une géométrie susceptible d'être représentée sous forme intuitive, par exemple par des dessins, mais d'une science générale de l'ordre ou d'une science des relations, dont la géométrie ne serait qu'un cas d'application : « Si nous nous représentons tous les théorèmes sous cette forme générale, nous avons alors, à la place de la géométrie à proprement parler, à savoir la géométrie des points, des droites, et des plans, une « pure théorie des relations » ou « théorie de l'ordre ». »[2] Il s'agit d'une science dont les objets sont indéterminés, ce qui est la condition pour qu'ils puissent être constitués en un système *déductif*, comme nous le verrons dans le chapitre de ce travail consacré à l'axiomatisation : « Une science des choses indéterminées et des relations indéterminées valant entre elles, pour lesquelles on suppose un minimum de propositions fondamentales, et sur le fondement desquelles on peut dériver un nombre indéfini de théorèmes. »[3]

NECESSITE D'UNE ARTICULATION DE L'ESPACE FORMEL A UN ESPACE INTUITIF

L'indétermination propre aux concepts de la « géométrie » de l'espace formel a cependant une conséquence immédiate : cette « doctrine de l'ordre » ou « de la relation » n'est une doctrine de *l'espace* que par analogie avec la « véritable » (*eigentliche*) géométrie, à savoir la géométrie intuitive. Ce n'est que parce que la doctrine de l'ordre propose un concept formel à la place de chaque concept intuitif d'espace qu'elle peut être dite *structurellement* identique à la géométrie intuitive, et peut donc être qualifiée à son tour de « géométrie » ou de « doctrine de l'espace » :

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 7-8.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 8.
[3] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 8.

> Comme objet de cette science, à la place de l'espace, c'est-à-dire du domaine des points, droites et plans déterminés par des propositions fondamentales *géométriques*, que nous appellerons donc pour le différencier « espace intuitif », il s'agit d'une « structure de relations ou d'ordre » déterminée par toutes les propositions fondamentales *formelles*. Comme celle-ci représente la construction formelle de toutes les figures spatiales et comme il suffit de remplacer les membres indéterminés des relations par des figures spatiales fondamentales pour la transformer à nouveau en figures, nous l'appelons également espace, et plus précisément « espace formel ».[1]

La doctrine formelle de l'ordre n'est une doctrine de l'espace qu'à condition d'être associée à une doctrine intuitive de l'espace ; autrement dit, *l'espace formel n'est un espace à proprement parler qu'à condition d'être rapporté à un espace intuitif*. C'est pourquoi « l'espace intuitif » possède réellement, dans *Der Raum*, un rôle de pivot, et non simplement le rôle secondaire que pourrait lui confier une lecture influencée par Schlick ou par le Carnap du Cercle de Vienne et même de l'*Aufbau*.

Il est en effet possible, comme nous l'avons fait dans les premières lignes de ce paragraphe, d'expliquer la présence d'un espace intuitif dans *Der Raum* par la seule volonté de Carnap de prendre en compte dans son système *tous les concepts possibles d'espace*, dans un esprit éclectique qui est effectivement celui de l'introduction de sa thèse doctorale. Mais en réalité, l'espace intuitif répond à une préoccupation bien plus profonde, que Carnap conservera jusqu'à l'*Aufbau* et qui explique même le projet d'une construction logique du monde : peut-on déployer une logique des objets déterminés ou des « concepts réels »[2] qui soit fondée sur la logique purement formelle ? Il s'agit là ni plus ni moins d'une question transcendantale au sens kantien du terme – enrichi cependant de l'apport de la logique formelle moderne. En effet, la question de *Der Raum* revient à demander de quel droit (*quid juris* ?) la logique formelle peut s'appliquer à l'expérience, et en l'occurrence à l'expérience de l'espace. On sait que pour répondre à une telle question, Kant opérait une *déduction*

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 8.

[2] Ce concept est introduit par Carnap dans un autre article des années 1920, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », datant de 1927 et que nous étudierons en détail dans le chapitre II de la deuxième partie de ce travail. Les concepts « réels » y seront définis, par opposition aux concepts « implicites » de l'axiomatique, comme les concepts définissables à l'aide de définitions explicites.

transcendantale qui faisait intervenir la conscience en la posant comme origine de l'apparaître des phénomènes, conférant *ipso facto* à la « logique » un rôle constituant et donc une légitimité au regard des phénomènes. On sait également que Husserl critiquera plus tard cette solution en affirmant qu'elle ne permet de fonder qu'une logique *subjective* et non de dévoiler la logique objective des phénomènes, que seule peut découvrir une eidétique phénoménologique. C'est également une des raisons pour lesquelles Carnap ne peut admettre la solution kantienne : la logique formelle doit pouvoir s'appliquer *objectivement* aux différents concepts d'espace.

Mais Carnap va ici plus loin que Husserl, et plus loin même qu'il ne le fera dans l'*Aufbau*, en refusant de fonder la logique de l'espace sur une *conscience* ou un substitut quelconque de conscience[1]. *La logique de l'espace doit se déployer entre les différents concepts d'espace, et non entre l'espace et la conscience*. C'est une logique *objective* et d'une certaine manière *immanente* qui doit être révélée. Le problème transcendantal de *Der Raum* se complexifie donc, et se pose dorénavant en ces termes : comment déployer la logique de l'espace (dans toutes les branches du système des concepts de l'espace) sans faire intervenir de concept non logique et non spatial ?

La solution de Carnap consiste à considérer l'espace intuitif comme le concept d'espace au niveau duquel les propriétés formelles de l'espace reçoivent un contenu déterminé grâce à l'élaboration de systèmes d'axiomes, lesquels reposent, non pas sur une intuition empirique, mais sur une « intuition d'essence », dont nous étudierons la nature dans la troisième partie de ce travail[2]. Cette intuition d'essence permet en effet aux axiomes de conserver leur indépendance logique par rapport aux données factuelles, telles qu'on peut les

[1] Nous verrons en effet l'ambiguïté de l'*Aufbau* sur ce point, substituant à la conscience à proprement parler un « langage constructionniste » se référant à une instance abstraite d'effectuation de la constitution, mais lui attribuant malgré tout certaines propriétés de la conscience elle-même. Cf. Le chapitre II suivant.

[2] Cf. Chapitre II de la troisième partie.

trouver au niveau de l'espace physique (l'espace tel que le déterminent les sciences empiriques), et auxquelles s'appliqueront, dans un second temps, les axiomes.

LA RELATION ESPACE FORMEL/ESPACE INTUITIF EST-ELLE UNE RELATION LOGIQUE ?

Pour être valable, cette réponse doit cependant satisfaire une condition – à savoir, que la relation entre l'espace intuitif et l'espace formel puisse être elle-même définie de manière purement logique, voire mathématique, de sorte que les concepts de l'espace intuitif puissent être proprement déduits des concepts de l'espace formel. Sans cela, la définition de l'espace intuitif comme clé de voûte du système ne répondrait pas aux principes de la constitution de l'espace dans *Der Raum*, puisqu'elle introduirait une discontinuité irréductible entre deux concepts d'espace – discontinuité que Carnap échouerait à intégrer dans un système cohérent, creusant ainsi un abîme, au sein même du système de l'espace, qui ne pourrait être comblé autrement que par des concepts extra-logiques.

Or cette condition ne pourra en réalité jamais être remplie, si bien que la réponse de *Der Raum* à la question de la possibilité d'une constitution, c'est-à-dire d'une *logique des phénomènes qui dérive de la logique formelle*, paraîtra insatisfaisante à son auteur dès les années 1923-24. La discontinuité introduite entre l'espace formel et l'espace intuitif n'est pas du même ordre que la discontinuité existant, par exemple, entre un espace de courbure positive et un espace de courbure nulle, ou entre un espace homogène et un espace non homogène, car cette discontinuité ne peut être formulée en termes mathématiques, ni même en termes logiques, car il faudrait pour cela que la logique elle-même intègre une définition de l'intuition[1]. Cependant, à ce stade de notre étude, la présence de l'espace intuitif au cœur du

[1] Cette impossibilité sera précisée et nuancée dans la suite de ce travail, et en particulier dans les deux autres chapitres consacrés à *Der Raum* : le chapitre suivant, qui étudiera ce problème autour de la question de l'idéalisme transcendantal, et le chapitre II de la troisième partie, qui exposera systématiquement le problème de la constitution dans *Der Raum* autour de la question de la continuité/discontinuité et précisera le rapport entre espace intuitif et espace formel grâce à l'opposition formulée par Carnap entre la construction « à la Russell » et la construction « à la Hilbert » de l'espace.

système des concepts de l'espace ainsi que l'échec de cette première tentative d'une construction purement logico-mathématique, nous révèlent le problème auquel devra répondre le projet de la constitution : *trouver l'élément intermédiaire qui permet à la logique formelle de s'appliquer à l'expérience* afin de fonder les relations qu'entretiennent entre eux les différents concepts de cette expérience sur des relations purement logiques et donc susceptibles d'être édifiées en un système déductif. Car c'est bien ce rôle, tout à fait central dans l'économie du système de l'espace de *Der Raum*, que l'espace intuitif est censé remplir – et qu'il n'échoue à remplir qu'à cause des critères excessivement exigeants de la constitution purement logique qui y sont formulés.

DE L'INTUITION A L'INTUITION D'ESSENCES : PREMIERE INTERPRETATION DE L'ESPACE INTUITIF DANS *DER RAUM*[1]

Or, comme le remarque Guillermo Rosado Haddock dans le chapitre de son livre consacré à *Der Raum*, non seulement Carnap confère une place centrale à l'espace intuitif, mais il définit la notion d'intuition en des termes profondément marqués par Husserl. C'est en effet en termes d'« essence » et de « vision d'essence » que Carnap définit l'espace intuitif :

> Par espace intuitif, d'autre part, nous entendons la structure des relations entre les figures « spatiales » au sens usuel […], dont nous appréhendons la particularité déterminée au moyen de la perception et de la simple représentation. Il ne s'agit toujours pas ici des faits spatiaux présents dans la réalité empirique, mais seulement des « essences » de ces figures, lesquelles peuvent être reconnues dans n'importe quel représentant de leur espèce.[2]

Comme le souligne G. R. Haddock[3], on ne peut qu'être frappé par la référence à trois thèses qui rapprochent autant Carnap de Husserl qu'elles l'éloignent de Schlick : tout d'abord, Carnap admet l'équivalence, à ce niveau de la constitution de l'espace, entre la perception et la « simple représentation », de sorte que l'appréhension des essences, tout comme chez

[1] Cette première interprétation sera complétée et corrigée par l'interprétation hilbertienne fournie aux chapitres II et III de la troisième partie de notre travail, laquelle requiert l'élaboration de l'opposition entre projet constitutif et axiomatique.

[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, pp. 5-6.

[3] G. R. Haddock, *The Young Carnap's Unknown Master : Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der logische Aufbau der Welt, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate, 2008, p. 5.

Husserl, est indifférente à la réalité de l'objet et donc à son mode de présentation. De plus, l'espace intuitif ne s'intéresse pas aux « faits spatiaux » empiriques, mais aux « essences ». Enfin, ces essences sont incarnées dans les faits spatiaux de sorte qu'elles sont « reconnues dans n'importe quel représentant de leur espèce ». On retrouve là les trois thèses cardinales du premier chapitre des *Ideen I*, comme Carnap le reconnaît lui-même en citant explicitement Husserl : « Comme nous ne nous intéressons pas ici, comme Husserl l'a montré, aux faits au sens de la réalité empirique, mais à l'essence ('*Eidos'*) de certaines objectités ('*Gegebenheiten'*) qui, en tant que telles, peuvent être appréhendées au moyen de leur être-donné. [1] Carnap ira même plus loin, en distinguant l'intuition au sens classique (et notamment kantien) d'une intuition au sens fort qui constitue le mode de donation propre de l'espace intuitif, et qui n'est autre qu'une « intuition d'essence » :

> Comme on se réfère ici, non pas au fait isolé […], mais à l'espèce atemporelle, son « essence », il peut être important de distinguer ce mode d'expérience de l'intuition au sens strict, qui fait référence au fait lui-même, en utilisant l'expression « contemplation des essences (*Wesenserschauung*) » (Husserl), là où il pourrait y avoir confusion.[2]

L'intuition qui définit l'espace intuitif, et que Carnap place donc au cœur de *Der Raum*, là où il s'agit de « déduire » l'application de la logique formelle à l'espace *à proprement parler*, est donc une intuition des essences : cette affirmation semble éloigner Carnap du contexte explicitement néo-kantien qui est celui de *Der Raum*, rédigé, rappelons-le, sous la direction de Bruno Bauch, pour donner à son ouvrage une dimension phénoménologique. Les axiomes de la géométrie, qui vont donner une *forme spatiale* aux concepts purement logiques de l'espace formel, proviennent d'une intuition qui, comme dans l'eidétique husserlienne, ne prend pas en compte l'individualité de l'objet ni sa réalité effective, mais seulement les relations d'essence entre les différents concepts d'espace. La position de Carnap vis-à-vis de l'intuition est donc encore nettement plus proche de celle de

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 22.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, pp. 22-23.

Husserl que nous ne l'avions supposé au début de cette analyse, car elle suppose une autre notion phénoménologique : la notion d'essence.

§ 12. La notion de structure, reformulation logique de la notion d'essence ?

L'ACCES INTUITIF A L'*A PRIORI* STRUCTUREL OU EIDETIQUE

Comme nous l'avons souligné autour de la critique schlickienne de la phénoménologie, le problème de l'intuition n'est en réalité que la pointe d'un problème plus vaste, et très profondément kantien, à savoir la question de l'accès intuitif à l'*a priori*. Or dans le champ de la philosophie allemande du début du XXe siècle, la ligne de partage entre les partisans de l'accès intuitif à l'*a priori* et les penseurs qui en rejettent le principe passe par la notion d'essence, telle que Husserl la définit dans les premiers paragraphes des *Ideen I*. Ainsi, lorsque Carnap définit l'espace intuitif en termes de *Wesenserschauung*, et lorsqu'il affirme que c'est par le biais d'une telle vision ou intuition des essences que se donnent les *axiomes* de la géométrie, il prend en apparence une position très radicale dans ce champ, et se situe aux côtés de Husserl contre de nombreux néo-kantiens parmi lesquels nous pouvons compter, sur ce point en tout cas, Schlick. Cependant, dès l'année suivant la publication de *Der Raum*, Carnap abandonne le vocabulaire de l'intuition et des essences, et semble prendre ses distances avec l'idée d'un espace intuitif fondé sur une vision des essences. L'apport de cet aspect de la phénoménologie husserlienne se limite-t-il donc à la toute première œuvre de Carnap pour être ensuite immédiatement rejeté ? Ne peut-on pas au contraire lire les œuvres de Carnap des années 1920 dans la continuité de *Der Raum* et voir, par exemple, une persistance de la notion husserlienne d'essence dans les « structures » sur lesquelles est construit le système de constitution de l'*Aufbau* ?[1] La notion de structure permettrait alors à Carnap de préserver certains aspects des « essences » auxquelles il se référait encore dans *Der*

[1] Cf. notre article « Structure, essence et formalisation : l'*a priori* matériel chez Husserl et Carnap », in J. Benoist et T. Paul, *Le Formalisme en action : aspects mathématiques et philosophiques* », Paris, Hermann, 2013.

Raum sans devoir, par ailleurs, adhérer à la doctrine de l'accès intuitif à l'*a priori* qu'il a très clairement, à l'époque de l'*Aufbau*, déjà abandonnée. Le déplacement de « l'intuition d'essences » à la construction de *structures* est donc essentiel pour comprendre la spécificité de la position carnapienne dans l'*Aufbau*.

A un premier niveau de lecture, on pourrait en effet considérer les structures de l'*Aufbau* comme des essences phénoménologiques dont on aurait extrait, outre le contenu individuant, tout contenu matériel déterminé – *sauf précisément*, et c'est là que la notion de structure prend une dimension ontologique qui la rapproche de la notion d'essence, *le contenu matériel qui sera constitué dans le système de constitution*. Les structures ne font en effet en un sens que prolonger et radicaliser le geste accompli par Husserl dans le passage du fait à l'essence. L'explication par Husserl de son concept d'essence comporte en effet cinq points fondamentaux que l'on retrouvera dans la notion carnapienne de structure.

FAITS ET ESSENCES

1. Tout d'abord, le plan de l'essence et le plan de la facticité sont strictement séparés, et se distinguent par la dimension individuelle et contingente du fait, qui impose précisément de considérer que ce fait n'est qu'une instanciation de son essence, laquelle est, au contraire, générale et nécessaire :

> Dans l'expérience, les actes de connaissance fondamentaux posent la réalité naturelle sous forme *individuelle* ; ils posent une existence spatio-temporelle, une chose qui a telle place dans le temps, telle durée propre et un statut de réalité, mais qui, en vertu de son essence, aurait pu avoir n'importe quelle autre position dans le temps ; ces actes posent en outre une chose qui est à tel endroit, sous telle forme physique […], alors que la même réalité considérée dans son essence, pourrait aussi bien exister à n'importe quelle autre place, sous n'importe quelle autre forme, pourrait de même changer, tandis qu'en fait elle ne change pas, ou bien pourrait changer d'une tout autre façon qu'elle ne change en fait. L'être individuel sous toutes ses formes est, d'un mot très général, « contingent ». Tel il est ; autre il pourrait être en vertu de son essence.[1]

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §2, pp. 8-9/16.

La particularité de ce texte est qu'il fait surgir la notion d'essence de manière oblique, sans en proposer de définition explicite, mais en faisant apparaître le fait que, *pour comprendre la contingence du fait, il est nécessaire de recourir à son essence*. Seule l'essence dévoile la dimension factuelle de la facticité ; seule la possibilité que le fait soit autrement *en vertu de son essence* fait apparaître la contingence qui définit le fait comme fait.

Il en va de même chez Carnap, pour qui la structure fait apparaître le fait comme un cas particulier ou un cas d'application (deux concepts qu'il nous faudra distinguer par la suite) d'un complexe logique plus général qui puisse faire l'objet d'une connaissance véritablement scientifique. C'est ce que montre l'exemple, pris par Carnap au §14 de l'*Aufbau*, de la carte des voies ferrées :

> Considérons la carte des voies ferrées, par exemple du réseau euro-asiatique. Comme cette carte n'est pas dessinée à l'échelle, mais déformée comme il est habituel dans les indicateurs, voire de manière plus importante encore, elle ne fournit pas les distances mais reproduit pourtant exactement les connexions du réseau ; en termes géométriques, elle indique non les propriétés métriques mais les propriétés topologiques du réseau. On a utilisé l'exemple de la carte ferroviaire pour clarifier le concept de propriété topologique. De même est-il approprié à l'explication du concept logique de propriété structurelle, qui lui est étroitement apparenté mais plus général. A présent supposons en plus que toutes les gares soient marquées par des points et que la carte ne comporte aucun nom ni aucune indication autre que les lignes de chemin de fer.[1]

En supprimant les noms des gares, la description structurelle fait apparaître celles-ci comme un simple cas d'application d'une structure qui serait également applicable à d'autres zones géométriques, mais aussi à d'autres types d'entités (des routes, des neurones, des mots entretenant entre eux des relations synonymiques, etc.). La représentation structurelle permet de poser la réalité individuelle comme *caractérisée* par des structures : le fait individuel se définirait ainsi par ce qui peut en droit faire l'objet d'une caractérisation *univoque* grâce à une description structurelle ou un *ensemble* de descriptions structurelles :

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §14, p. 73.

> Pouvons-nous établir les noms des points de notre carte par l'observation du réseau ferroviaire réel, telle est la question. Comme le réseau ferroviaire réel est bien difficile à examiner, nous pouvons faire usage d'une seconde carte pourvue de tous les noms. Puisque notre première carte peut être beaucoup plus déformée que ne le sont habituellement les indicateurs, rechercher des formes caractéristiques, par exemple la longue ligne sibérienne, ne nous aidera à rien ; c'est par une autre voie que nous allons progresser. Nous repérons les nœuds ferroviaires d'ordre le plus élevé, c'est-à-dire où convergent le plus grand nombre de lignes. Il n'y en a qu'un petit nombre. Admettons que nous ayons trouvé vingt nœuds ferroviaires de chacun desquels partent huit lignes. Si nous comptons alors pour chaque point, sur chacune des huit lignes, le nombre de gardes jusqu'aux nœuds suivants, il n'y aura sûrement pas deux de ces vingt points qui concorderont pour les huit nombres ; les vingt points seront ainsi identifiés.[1]

De même qu'une essence individuelle n'est incarnée chez Husserl que par un individu sans perdre pourtant son statut de généralité eidétique, de même un ensemble de structures peut toujours caractériser un individu unique ou un ensemble unique d'individus sans perdre son caractère purement général et formel. Il suffira en effet toujours de multiplier les caractérisations structurelles pour déterminer un individu de manière univoque :

> Mais comment faire à présent si, même après l'examen de tout le réseau, aucune différence n'apparaissait entre deux nœuds ? Il y aurait alors deux points ayant la même caractérisation structurelle (points homotopes) relativement à la liaison avec les gares voisines. Il apparaîtrait ainsi que cette relation ne suffit pas pour une caractérisation univoque ; nous devrions renoncer à désigner les objets du domaine présent uniquement par des caractérisations structurelles sans monstration, ou alors *nous devrions faire appel à une ou plusieurs autres relations*. Nous choisirions en premier lieu des relations d'un genre similaire : voisinage par liaison routière, téléphonique, etc. Mais pour rester strictement dans le cadre des propositions de structure, nous ne devrions pas désigner ces relations par des noms mais seulement au moyen du diagramme sagittal correspondant à l'ensemble de leur réseau. Il nous faudrait supposer que l'observation de la réalité géométrique montrerait clairement si le réseau proposé est celui des liaisons routières euro-asiatiques ou celui des liaisons téléphoniques, etc. Comme au début avec la relation de liaison ferroviaire, nous chercherions à caractériser de manière tout à fait analogue à l'aide de chacune de ces autres liaisons, d'abord des points particuliers, puis tous les points. Personne n'admettra alors que deux points soient encore homotopes relativement à toutes les relations mises en jeu.[2]

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §14, p. 73.

[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §14, pp. 73-74. Nous serons amenés à relire ces textes sous l'angle de la topologie et de son rôle dans la constitution. Cf. Chapitre II de la troisième partie de ce travail.

D'une manière certes différente de Husserl, Carnap pose donc également le concept de structure comme permettant de faire apparaître l'objet individuel comme dépendant de l'essence quant à son sens et sa connaissabilité.

INSEPARABILITE

2. La deuxième thèse n'est qu'une conséquence immédiate de cette définition corrélative de l'essence et du fait : l'essence et le fait sont inséparables, pour la simple raison qu'ils ne peuvent se définir l'un sans l'autre :

> Or par son sens même cette contingence, qui s'appelle alors facticité, a sa limite : elle a un corrélat auquel elle est liée, la *nécessité* ; mais cette nécessité ne désigne pas la simple permanence de fait d'une règle valable de coordination entre des faits spatio-temporels ; elle présente tous les caractères de la *nécessité eidétique* et ainsi a rapport avec la *généralité eidétique*. Quand nous disions : chaque fait, « en vertu de sa propre essence », pourrait être autre, nous exprimions déjà que, *par son sens, tout ce qui est contingent implique précisément la possession d'une essence, et donc la possession d'un* Eidos *qu'il importe de saisir dans sa pureté, et qui à son tour se subordonne à des vérités d'essences de différents degrés de généralité.*[1]

Il n'y a donc pas de facticité sans généralité eidétique, et il n'y a pas de contingence sans nécessité eidétique, mais *il n'y a pas non plus à l'inverse d'essence sans fait*. Husserl définit ainsi l'essence comme une face de l'objet, quelque chose qui rentre de manière éminente dans la constitution de l'objet matériel individuel :

> Un objet individuel n'est pas seulement quelque chose d'individuel, un « ceci là », quelque chose d'unique ; du fait qu'il a « en soi-même » telle ou telle constitution, il a sa *spécificité*, son faisceau permanent de prédicats *essentiels*, qui lui surviennent nécessairement […] de telle sorte que d'autres déterminations, secondaires et relatives, puissent lui échoir.[2]

Ce faisceau de prédicats définit en quelque sorte la structure de l'objet au sens de l'ensemble des propriétés fondamentales sur lesquelles vont pouvoir se greffer les propriétés individualisantes. D'une certaine manière, Carnap ne fera pas autre chose que déployer ce

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §2, p. 9-17.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §2, pp. 9/17-18.

« faisceau de prédicats essentiels » lorsqu'il entreprendra dans l'*Aufbau* de constituer le nœud des relations qui structurent les différents objets à la manière d'un faisceau qui partirait d'une relation « fondamentale ». Nous traiterons ce point en détail lorsque nous définirons, dans la troisième partie de ce travail, l'entreprise constitutive carnapienne comme construction topologique et représentation topographique de la réalité[1].

ESSENCES, STRUCTURES ET ONTOLOGIES REGIONALES

3. Or ce faisceau possède chez Husserl une troisième propriété qui le rapproche plus encore du complexe de relations carnapien, à savoir : une *dimension ontologique*. C'est en effet au niveau des essences que les objets s'articulent en régions ou catégories, et qu'ils s'organisent en une ontologie matérielle :

> Chaque chose matérielle possède sa propre spécification eidétique, et, au sommet, la spécification générale de « chose matérielle en général », avec une détermination temporelle en général, une durée, une figure et la matérialité en général. *Tout ce qui appartient à l'essence de l'individu, un autre individu peut aussi le posséder et les généralités eidétiques suprêmes*, comme celles que nous venons d'indiquer dans nos exemples, *viennent délimiter des « régions » ou « catégories » d'individus*.[2]

C'est au niveau de l'essence, en effet, que les objets peuvent s'articuler les uns aux autres selon des relations *logiques*, et plus précisément, selon des relations *ontologiques*, ce terme étant, chez Husserl comme chez Carnap, débarrassé de ses connotations métaphysiques. C'est pour cela que déjà dans *Der Raum*, Carnap invoquait l'idée d'un espace intuitif déterminé par une vision d'essence : seules les relations d'essences permettaient en effet de construire un système de l'espace qui ne soit pas seulement logique (comme dans l'espace formel et ses différentes sous-espèces), mais ontologique, c'est-à-dire un système qui mettrait au jour les relations *matérielles et non seulement formelles* entre les différents concepts d'espace. Mais plus généralement, l'idée d'une ontologie qui reposerait sur des relations, non

[1] Cf. Troisième partie, notamment chapitres I et II.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §2, p. 9/18.

pas entre objets individuels, mais entre *essences* d'objets, et qui articulerait ces essences en régions eidétiques d'objets – cette idée n'est autre que l'idée maîtresse d'une construction logique du monde au sens qui sera celui de l'*Aufbau*. *C'est le concept de structure qui portera alors, chez Carnap, la dimension ontologique que le concept d'essence semble déjà porter chez Husserl*.

CONCEPT ET OBJET

4. Or les essences, chez Husserl, ont la spécificité de pouvoir être données sur le mode de l'intuition : la délimitation des régions d'objets ne repose donc pas sur un découpage arbitraire, mais sur un « voir » spécifique : « Quel que soit le type auquel appartient l'intuition de l'individu, qu'elle soit adéquate ou non, elle peut se convertir en vision d'essence ; cette vision elle-même […] a le caractère d'un acte donateur. »[1] On en revient donc, une nouvelle fois, à la question de l'intuition des essences, qui semble maintenant opposer le Carnap de l'*Aufbau* (qui n'est plus le Carnap encore fortement influencé par Husserl de *Der Raum*) à la phénoménologie eidétique. *Il n'y a pas, en effet, dans l'*Aufbau, *quelque chose comme une donation spécifique des structures qui correspondrait à l'intuition des essences*, mais au contraire, celles-ci sont le résultat d'une construction logique qui possède une dimension arbitraire qui s'oppose frontalement au « principe des principes » husserlien[2]. Mais cette opposition ne doit pas occulter une thèse plus générale qui, en profondeur, rapproche le concept husserlien d'essence de la notion carnapienne, non pas de structure, mais de *concept*. En effet, une des thèses majeures de la phénoménologie eidétique consiste à considérer les essences comme des *objets*, et c'est *parce que* les essences sont posées dès le départ comme des objets qu'elles peuvent faire l'objet d'une intuition spécifique. Un voir ne peut être le voir

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §3, p. 10/21.

[2] Cf. E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §24, pp. 43-44/78 : « Toute intuition donatrice originaire est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans « l'intuition » de façon originaire (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors ».

que d'un objet, comme déjà l'avait compris Platon, en comparant la contemplation (intelligible) à la vision (sensible). Or, « [l]'essence est un objet d'un nouveau type. De même que dans l'intuition de l'individu ou intuition empirique le donné est un objet individuel, de même le donné de l'intuition eidétique est une essence pure. »[1] Certes, cette thèse n'a d'autre fonction que de garantir la possibilité d'une intuition des essences qui soit une intuition authentique et non pas seulement par analogie avec l'intuition sensible : « Il n'y a pas là une simple analogie extérieure mais une communauté radicale. L'intuition des essences elle aussi est une intuition et l'objet eidétique lui aussi un objet. »[2] Toujours est-il qu'elle définit explicitement l'essence comme un objet, et comme un objet au sens propre, susceptible d'être donné et d'être constitué *au même titre qu'un objet sensible*, quoique selon une modalité phénoménologique différente qu'il appartiendra aux recherches qui vont suivre de déterminer. Or cela rejoint une des thèses les plus fondamentales de la *Construction logique du monde* : *l'équivalence, du point de vue logique, entre concept et objet*. Cette équivalence, chez Carnap, est la conséquence directe de la définition de l'objet comme « tout ce sur quoi peut porter une proposition »[3]. L'objet est donc nécessairement l'équivalent exact du nom qui le désigne, et du concept que représente ce nom. Or la conséquence de cette équivalence est que les concepts, à l'inverse, peuvent très bien être traités comme des objets, et que *la relation logique entre les concepts devient par là même une relation ontologique* :

> Comme nous employons constamment ici le terme « objet » dans son sens le plus large, à chaque concept correspond un objet et un seul, « son objet » (à ne pas confondre avec les objets qui tombent sous ce concept). Nous parlons donc également de l'« objet » des concepts généraux […] C'est pourquoi, dans la théorie de la constitution, nous parlons tantôt des objets tantôt des concepts constitués sans faire de différence essentielle […] Nous pouvons même aller plus loin encore et dire que le concept et son objet sont la même chose.[4]

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §3, pp. 10-11/21.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §3, p. 11/21.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §1, p. 57.
[4] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §2, p. 58.

Les concepts étant l'exact équivalent des objets qu'ils représentent, toute relation entre propositions devient *ipso facto* une relation entre objets, et le système de constitution des concepts devient une ontologie. Une différence fondamentale demeure cependant entre l'équivalence concept/objet telle qu'on la trouve chez Carnap, et la définition de l'essence comme objet chez Husserl : *les objets-concepts au sens de l'*Aufbau *restent malgré tout foncièrement des concepts*, des constructions logiques qui possèdent, *en outre*, une dimension ontologique : « L'identité [concept/objet] ne traduit pas une substantialisation du concept ; à l'inverse elle confère plutôt à l'objet un statut de fonction. »[1]

Chez Husserl au contraire, le statut d'objet de l'essence implique que celle-ci se *donne*, et se donne même dans une intuition spécifique. Essence et concept (carnapien) correspondent respectivement au sens que Husserl et Carnap confèrent à la notion d'objet, lequel est chez Husserl ce qui *se donne* d'une certaine manière, et, chez Carnap, ce qui *se construit logiquement* d'une certaine façon. Or *entre le se-donner en chair et en os et la construction ou reconstruction logique des objets, c'est tout le sens de l'entreprise de constitution qui est en jeu*, et c'est également la ligne de partage entre la phénoménologie husserlienne et le pré-empirisme logique du premier Carnap qui se dessine.

DESCRIPTION DE PROPRIETE, DESCRIPTION DE RELATION ET « ETATS DE CHOSES »

5. Enfin, la donation des essences se caractérise, chez Husserl, par son *indépendance logique par rapport à toute donation d'objet individuel* :

> La position et la saisie de l'essence d'abord par l'intuition n'implique à aucun degré la position d'une existence individuelle quelconque ; les vérités pures concernant les essences ne contiennent pas la moindre assertion relative à des faits ; et donc, à elles seules, on ne peut non plus dériver la plus mince vérité portant sur des faits.[2]

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §5, p. 62.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §4, p. 13/25.

Or cette indépendance de la donation des essences par rapport aux faits – indépendance qui n'est que la conséquence de l'acte d'idéation qui est au fondement de cette donation – décrit tout aussi bien une dimension centrale de la constitution carnapienne : l'indépendance des concepts par rapport aux faits individuels. Cette thèse n'est jamais formulée explicitement par Carnap, mais elle est une conséquence directe de l'assimilation des objets et des concepts : les objets sont nécessairement considérés du point de vue de leur contenu logique, sans que leur existence individuelle puisse être prise en compte. Cela ne signifie pas que les objets-concepts ne puissent pas désigner une entité individuelle, car les concepts sont précisément définis comme *tout ce sur quoi peut porter une proposition*, ce qui inclut les objets individuels autant que les objets généraux ou les catégories régionales d'objets. Mais il en va précisément ici comme chez Husserl : il y a bien, en effet, des essences individuelles, lesquelles sont tout autant idéales que les essences formelles, au sens où elles se donnent dans un acte d'idéation.

Pour Carnap, de même, le concept ou l'objet*, en tant qu'il entre dans le système de constitution logique*, conserve son contenu logique, fût-il individuel, mais demeure indépendant de l'existence d'un objet déterminé qui instancierait ce contenu logique. Cette indépendance est une condition de la possibilité d'un système de constitution, puisque ce dernier doit établir l'ensemble des relations logiques qui unissent les contenus conceptuels des objets, sans pour autant commettre la faute logique qui consisterait à présupposer que le système de constitution s'appliquerait sans autre forme de procès (sans une déduction transcendantale au sens kantien) aux objets individuels en tant que tels, et non seulement à leur « contenu conceptuel » ou, pour utiliser un vocabulaire husserlien, à leur « contenu essentiel ». Il y a donc bien, chez Carnap également, une forme d'idéation qui, si elle n'est pas explicitement formulée, constitue malgré tout l'arrière-plan d'une *constitution des objets qui serait en même temps une construction logique des concepts*.

Le concept de structure apparaît alors comme le simple prolongement de ce geste d'idéation inaugural consistant à se placer par rapport aux objets d'un point de vue qui fasse apparaître leur contenu conceptuel, et disparaître simultanément leur dimension individuelle. Il s'agirait alors simplement d'un degré supplémentaire « de formalisation ou de dématérialisation »[1] qui prolongerait l'idéation par une idéalisation, ce qui nous conduirait à assimiler les structures à des concepts – donc, dans une certaine mesure à des essences – formalisés. N'y aurait-il pas par conséquent une certaine équivalence entre les structures carnapiennes et les essences formelles telles que Husserl les définit dans les *Recherches logiques* ?

En effet, les concepts peuvent être décrits de deux manières différentes : par une description de propriété ou par une description de relation[2] : « La description de propriété indique quelles propriétés appartiennent aux objets particuliers [d'un] domaine ; la description de relation indique quelles relations existent entre les objets sans rien dire des objets eux-mêmes. »[3] La notion de « description de relation » éloigne significativement les objets ainsi décrits des essences husserliennes, dans la mesure où pour Husserl *l'essence dit toujours quelque chose de l'objet lui-même*. Certes, l'essence husserlienne prend à sa charge les relations des objets avec d'autres objets, mais à la description de relation en question correspond toujours un état de choses, c'est-à-dire un objet d'un autre niveau qui est décrit en lui-même. D'une certaine manière, *toute « description de relation » chez Husserl* (ou tout au moins tout ce qui, chez Husserl, tient place d'une telle description) *n'est en réalité qu'une description de propriété de l'objet de niveau supérieur qui n'est autre que l'état de choses correspondant à la relation décrite*. Carnap précise au contraire, en inversant la hiérarchie

[1] R. Carnap, *Aufbau*, §12, p. 71.

[2] Que Carnap emploie ici le terme de « description » ne doit pas nous conduire à surestimer la proximité que cette dimension descriptive du système de constitution lui confère avec la phénoménologie *descriptive* husserlienne – car la description carnapienne est en même temps une construction logique et arbitraire, si bien que c'est seulement dans la seconde partie de ce travail que nous serons à même d'en étudier l'éventuelle proximité avec la description phénoménologique.

[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §10, p. 67.

husserlienne, que toute description de propriété doit pouvoir se ramener à une description de relation :

> La description de relation se trouve au commencement de tout le système de constitution et forme ainsi la base de la science dans son ensemble. En outre, le but de la théorie scientifique est de devenir une pure description de relation quant à son contenu. Il est vrai que celle-ci peut prendre la forme linguistique d'une description de propriété, ce qui sera souvent utile [...] La description de propriété joue le rôle de forme commode de description de relation, ou, lorsque la transformation n'est pas encore possible, présente un état provisoire de la théorie en question.[1]

Si pour Husserl, la description est toujours d'abord une description directe de l'objet et de son contenu eidétique, si bien que même une description de relation ne peut jamais « ne rien dire des objets en eux-mêmes », comme l'affirme Carnap dans le texte cité ci-dessus, on voit bien au contraire que chez Carnap, la description de relation peut tout au mieux prendre « l'habit linguistique » d'une description de propriété, mais que le but ultime de la science est d'*éliminer les descriptions de propriétés* en les ramenant à des descriptions de relations. Se référer à des descriptions de propriétés est même un symptôme de l'inachèvement d'une science :

> Exemple : l'emploi en physique des noms de couleurs (bleu, rouge, etc.) met manifestement en jeu une description de propriété. Actuellement, cette forme de description traduit simplement une simplification linguistique, puisqu'à la base se trouve la théorie ondulatoire et que les noms de couleurs peuvent être exprimés dans les termes de cette théorie (en longueur d'onde) ; autrefois en revanche, cette description de propriété dénotait le caractère incomplet de la théorie de la lumière dans la mesure où elle n'était pas convertible en description de relation.[2]

Outre cette différence fondamentale sur le statut et la forme que prennent les descriptions dans la phénoménologie husserlienne et le système de constitution carnapien, il n'en demeure pas moins vrai que les « concepts » de l'*Aufbau* tout comme les « essences » phénoménologiques *se définissent comme des « objets » susceptibles d'être décrits*, non

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §10, p. 68.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §10, p. 68.

seulement en eux-mêmes, mais dans leurs relations avec d'autres objets, et d'autres domaines d'objets.

STRUCTURES ET ESSENCES FORMALISEES

Or le concept carnapien de structure est défini sur la base du concept de description de relation, à savoir comme la description d'une relation formalisée :

> Nous qualifions de *description de structure* un type particulier de description de relation. Elle n'énonce ni les propriétés des éléments particuliers du domaine, comme toute description de relation, ni même les relations existant entre ces éléments. Seule la « structure » des relations est donnée dans une description structurelle, c'est-à-dire un ensemble de propriétés formelles.[1]

Une description de structure se définit donc par la mise hors-jeu de tous les caractères matériels des objets considérés, donc par l'élimination du *sens* déterminé des concepts considérés : « Par propriétés formelles d'une relation, on entend celles que l'on peut formuler sans référence au contenu de sens de la relation et à la catégorie des objets auxquels elle s'applique. »[2] La description de structure ne s'intéresse donc qu'à la forme des concepts de relation et non au contenu de ces concepts ; *la structure et la forme désignent donc la même chose* – si bien que tout semble pousser à considérer les structures comme des essences formalisées. En effet, deux concepts qui ont la même structure sont dits *isomorphes*, et toutes les propriétés structurelles peuvent être exprimées dans la logique formelle. Ce passage au formel est le résultat d'une abstraction consistant à ne pas utiliser dans la description les noms des différents concepts utilisés si ceux-ci ont déjà un sens déterminé en dehors de la relation structurelle. C'est pourquoi Carnap représente une relation structurelle par un diagramme sagittal : une flèche représente bien une relation purement formelle, dans la mesure où les points qu'elle relie n'ont pas de nom déterminé, mais seulement un nom arbitraire (une lettre,

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §11, p. 69.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §11, p. 69.

un chiffre…), si bien que la flèche peut se déplacer indifféremment sur une autre paire de points tout en restant structurellement ou formellement la même flèche :

> Pour rendre intuitif ce que nous devons entendre par structure des relations, imaginons pour chaque relation ce diagramme sagittal : tous les termes de la relation sont représentés par des points ; une flèche part de chaque point vers les points avec lesquels il se trouve dans cette relation. Une double flèche marque une paire pour laquelle la relation vaut dans les deux sens ; une flèche qui revient sur elle-même caractérise un terme en relation avec lui-même […] Une description en langue naturelle est équivalente à ce qu'indique le diagramme sagittal d'une relation (dont les éléments ne sont pas nommés) quand elle énumère toutes les paires liées par la relation sans utiliser les dénominations des membres individuels qui ont également un sens en dehors de cette énumération, quand elle fait au contraire usage par exemple d'une numérotation arbitraire entreprise seulement pour cette énumération.[1]

Ce dont fait abstraction la description de structure par rapport à la simple description de relation, c'est tout simplement le *sens* des concepts entrant dans cette relation. C'est pourquoi il s'agit bien d'un passage au formel, mais pourtant, *cette formalisation n'enlève pas toute dimension matérielle aux objets considérés*, puisqu'il existe quelque chose comme une « structure logique du monde » (« *The Logical Structure of the World* » est par ailleurs la traduction anglaise « *Der logische Aufbau der Welt* ») qui serait à la fois purement formelle (puisqu'elle repose sur la seule théorie logique pure des relations) et prendrait en charge la dimension matérielle des objets dans la mesure où ceux-ci peuvent être organisés dans un système à portée ontologique. N'a-t-on donc pas atteint, avec un tel concept de structure, un niveau comparable à celui des essences formelles de la phénoménologie ?

ESSENCES CATEGORIALES ET CONCEPTS IDEAUX

Pour répondre à cette question, il est nécessaire de distinguer les deux principales caractérisations des essences formelles par Husserl, comme « essences catégoriales » dans les *Recherches logiques* (et également comme « essences catégoriales mixtes », dans la mesure où un certain niveau de formalisation est déjà atteint au niveau des essences de ce type), et comme « concepts idéaux » ou « essences idéales » dans les *Idées directrices*. L'assimilation

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §11-12, p. 70.

des structures carnapiennes à ces « essences idéales » repose sur un texte du §74 des *Ideen* où Husserl définit l'objet propre de la phénoménologie, les concepts dits morphologiques atteints par la description, par opposition avec les « concepts idéaux » de la géométrie et des sciences dites « exactes ». Les concepts idéaux sont définis comme des limites qui ne peuvent se donner dans l'intuition sensible, et qui reposent, non pas seulement sur un acte d'abstraction, mais sur une véritable formalisation, consistant à extraire non pas un simple moment de l'objet, mais ce qu'on pourrait définir comme la *structure formelle* d'une intuition sensible :

> Cette idéation érige les essences idéales en « limites » idéales que l'on ne saurait par principe découvrir dans aucune intuition sensible et dont se « rapprochent » plus ou moins, sans jamais les atteindre, les essences morphologiques considérées ; cette idéation diffère fondamentalement de la saisie des essences par simple « abstraction », par laquelle un « moment » est détaché et élevé dans la région des essences comme quelque chose de vague par principe, de typique.[1]

Contrairement donc aux concepts abstraits, les concepts idéaux sont, du fait même de leur idéalité, des concepts exacts, et ils peuvent en tant que tels être érigés en un système *déductif*. De ce point de vue, la définition carnapienne de la notion de structure semble ambiguë : d'un côté, en effet, Carnap définit la description de structure comme relevant d'un acte d'abstraction ou de « dématérialisation »[2], qui consisterait simplement à éliminer tout nom d'objet pourvu d'un sens déterminé, et d'un autre côté, cette abstraction est définie comme une « formalisation » et assimilée précisément à la formalisation *mathématique*, qui définit, chez Husserl, les concepts « idéaux » :

> Que les mathématiques, à savoir non seulement l'arithmétique et l'analyse, mais aussi la géométrie, ne constituent que des propositions de structure, a été démontré en toute rigueur par Whitehead et Russell en déduisant les disciplines mathématiques de la logistique.[3]

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §74, p. 138-139/237.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §12, p. 71.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §12, p. 71.

Il semblerait donc que les propositions de structure puissent être assimilées à ces propositions idéales qui peuvent être construites en un système déductif ; mais en réalité, comme nous le verrons dans la suite de notre travail, et notamment dans le chapitre thématiquement consacré à ce problème[1], le modèle hilbertien de Husserl et le modèle des *Principia Mathematica* à l'arrière-plan de l'*Aufbau* ne se recoupent pas aussi facilement, et, contrairement à ce que pourrait laisser entendre la citation ci-dessus, *les structures carnapiennes ne peuvent précisément pas être érigées en un système purement déductif*, si bien que l'assimilation des « structures » de l'*Aufbau* à des « concepts idéaux » ou « essences idéales » husserliennes est en réalité erronée. Ce point ne pourra être établi plus précisément qu'au prix d'une analyse plus poussée du concept de constitution chez Husserl et Carnap.

On serait alors tenté, pour échapper aux difficultés inextricablement liées au concept d'essence *idéale*, de rapprocher plutôt les « structures » carnapiennes des « essences catégoriales » de la Sixième *Recherche logique* qui constituent, aux yeux de Husserl, la pointe de la « percée » de la phénoménologie. Husserl semble en effet accomplir autour de cette notion un geste particulièrement proche du geste carnapien, en définissant des « objets » catégoriaux saisissables en tant que tels :

> Aussi, dès que nous voulons analyser […] ce qu'expriment les significations ayant une forme et, en elles, les éléments formels, ce qu'est l'objectivité qui leur correspond, unitaire ou créant une unité, nous nous heurtons inévitablement à une « intuition » ou encore à une « perception » et à un « objet ». Nous ne pouvons nous passer de ces mots, dont le sens élargi est toutefois évident. Comment pourrions-nous en effet désigner encore le corrélat de la représentation d'un sujet non sensible, ou ne contenant pas de formes sensibles, si le mot d'objet nous restait interdit, et comment pourrions-nous nommer son « être-donné » actuel ou son apparaître comme « donné » si le mot de perception nous l'était aussi ? C'est ainsi que, dans le langage usuel, *ensembles, pluralités indéterminées, totalités, nombres, termes disjonctifs, prédicats (être-juste), états de choses*, deviennent « objets », et les actes au moyen desquels ils apparaissent comme donnés deviennent « perceptions ».[2]

[1] Cf. Deuxième partie, chapitre II.
[2] E. Husserl, *Recherches logiques*, Sixième Recherche, t. III, p. 144/176.

Nous ne reviendrons pas ici sur la différence opposant la définition husserlienne des *concepts* d'ensembles, de pluralités indéterminées, etc., comme « objets », et la définition carnapienne des objets comme concepts, dans la mesure où cette équivalence objet/concept repose chez Husserl sur le caractère intuitif de toute donation, et chez Carnap sur la notion de classe comme extension d'un concept. Ce que le texte cité ci-dessus permet de mettre au jour, c'est l'*extension proposée par Husserl du terme « objet » au domaine des concepts catégoriaux*. Or cette extension, quoique motivée par des considérations étrangères à Carnap, n'en constitue pas moins la condition de possibilité de toute entreprise constitutive, *y compris de celle de l'*Aufbau.

Il s'agit cependant de ne pas se méprendre sur le niveau auquel la notion d'essence catégoriale joue un rôle dans le système de constitution carnapien, et notamment dans la notion de structure telle que nous l'avons définie. En effet, à première vue, la démarche de Husserl s'oppose directement à celle de Carnap, dans la mesure où les essences catégoriales reposent sur une intuition authentique, mais malgré tout *fondée*. Husserl commence en effet par établir le caractère direct, immédiat et premier de la perception *sensible* :

> Dans la perception au sens étroit, la perception « sensible », un objet est appréhendé directement ou lui-même présent lorsqu'il se constitue de manière simple et directe dans l'acte de perception. Or, on veut dire par là : l'objet est aussi un objet donné immédiatement, en ce sens que, en tant qu'il est cet objet perçu avec ce contenu objectif déterminé, il ne se constitue pas dans des actes relationnels, associatifs ou articulés de quelque autre manière, qui tous sont *fondés* sur d'autres actes portant à la perception des objets différents. Les objets sensibles sont là dans la perception, dans une seule couche d'actes ; ils ne sont pas soumis à la nécessité de devoir se constituer par couches multiples.[1]

Puis il établit par contraste le fait que les objets de perception sont « fondamentaux » par rapport aux objectivités catégoriales, si bien que loin d'être la base du système de constitution, les concepts formels apparaissent comme *constitués* sur la base des perceptions sensibles :

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, Sixième Recherche, t. III, pp. 145-146/178-179.

> Or, tout acte simple de perception […] peut jouer le rôle d'acte fondamental pour des actes nouveaux qui tantôt l'incluent, tantôt le présupposent seulement et qui, dans leur nouveau mode de conscience, engendrent en même temps une nouvelle conscience d'objectivité qui présuppose essentiellement la forme primitive. Avec le surgissement de nouveaux actes de conjonction, de disjonction, d'appréhension de l'individuel, déterminée ou indéterminée, de généralisation, de connaissance simple, relationnelle et associative, [… apparaissent] des actes qui constituent de nouvelles objectivités […] Mais par ailleurs, la nouvelle objectivité est fondée dans l'ancienne ; elle a une relation objective avec elle qui nous apparaît dans les actes fondamentaux. *Il s'agit ici d'une sphère d'objectivités qui ne peuvent apparaître « elles-mêmes » que dans des actes ainsi fondés.*[1]

Or n'est-ce pas exactement ici l'inverse de ce que Carnap essaie d'établir dans l'*Aufbau* ? N'y a-t-il pas dans l'*Aufbau* la volonté, au contraire, de fonder tous les concepts « sensibles » (c'est-à-dire qui relèveraient, chez Husserl, d'une essence sensible et d'une intuition sensible) sur de purs concepts formels ? N'y a-t-il pas chez Carnap l'idée d'une *soumission du sensible au formel, et donc au catégorial*, dans un mouvement qui se trouverait alors directement opposé à celui des *Recherches logiques* ?

Que ce programme soit effectivement celui de l'*Aufbau* (ce que les chapitres suivants s'attacheront, non pas à nier, mais à nuancer) n'implique cependant aucunement qu'il soit en contradiction avec la conception husserlienne du rapport entre essences sensibles et essences catégoriales. Ce rapport peut au contraire nous aider à comprendre le statut et les conditions de possibilité des « structures » telles que les pense Carnap. Rien ne dit en effet qu'on puisse interpréter le mouvement constitutif de l'*Aufbau* comme un passage des concepts formels aux concepts sensibles qui fonctionnerait comme une dérivation du sensible à partir de purs concepts logiques. Une telle « constitution » s'opposerait en effet diamétralement à la constitution husserlienne des *Recherches logiques*, laquelle s'appuie au contraire sur les essences sensibles pour constituer les essences catégoriales. Mais la constitution de l'*Aufbau* est bien plutôt une constitution *de concepts sensibles sur la base d'autres concepts sensibles*[2] *opérée du point de vue formel ou catégorial*, si bien que les concepts formels ne sont que

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, Sixième Recherche, t. III, p. 146/179.
[2] Carnap devait parler, dans un article de 1927 que nous étudierons dans la prochaine partie de ce travail, de concepts « réels ».

l'outil de la constitution, *ce grâce à quoi les différents concepts sensibles peuvent être liés*, le point de vue à partir desquels ils sont constitués et non la « base » de la constitution. N'y aurait-il donc pas, en dernière instance, une proximité évidence entre ces concepts formels et les essences catégoriales ?

Il serait possible en effet de proposer, autour de la distinction entre essences sensibles et essences catégoriales, une articulation de l'*Aufbau* et de la phénoménologie des *Recherches logiques* – articulation dont l'élucidation complète demandera des analyses plus poussées des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap. Ne pourrait-on pas voir, en effet, dans les structures elles-mêmes une forme détournée du concept husserlien d'essences catégoriales ? Les structures se définissent en effet comme des relations purement formelles, mais elles demeurent cependant « fondées » sur les concepts sensibles tels que les fournissent les différentes sciences. En effet, les différents concepts dont le système de constitution élabore la structure logique en les ramenant les uns aux autres, sont au départ « donnés » par les théories scientifiques (et préscientifiques) existantes comme la psychologie, l'économie, la science de la vie, la physique, etc. La situation serait donc la suivante :

Les sciences existantes utilisent des concepts déterminés quant à leur contenu, et qui peuvent être qualifiés de « concepts réels », lesquels regroupent non seulement les concepts « sensibles », mais également des concepts d'autres types (comme « l'année 1924 », Ulysse, etc.). De ces concepts, il est possible d'extraire une structure, laquelle n'est accessible que par un acte de formalisation *fondé* sur les actes par lesquels les concepts « réels » nous sont primitivement donnés. La constitution consiste alors à déployer ces structures et à les articuler les unes aux autres, sur la base d'un principe de traduction, et à un niveau purement formel. Il semblerait donc que *le mode d'appréhension des structures soit tout à fait comparable à celui des essences catégoriales*, et que la constitution carnapienne fonctionne sur la base d'une *extraction de la structure catégoriale de chaque concept* (fondée sur un acte

spécifique de formalisation), dans le but d'articuler ces structures en un unique système des « concepts » ou des « essences » catégoriales. Les structures, en tant que réductibles à la pure logique, ne sont-elles donc pas en un sens le cœur ou l'essence catégoriale des concepts de la science ?

Cette lecture du concept de structure est séduisante car elle permet de « soumettre » l'ensemble de la constitution de l'*Aufbau* à la phénoménologie, dans la mesure où la construction logique du monde ne pourrait se concevoir que sur la base d'une élucidation phénoménologique préalable des concepts « réels », afin de dévoiler en eux leurs « structures catégoriales ». Nous parviendrons, au cours de notre travail, à une articulation de ce type, qui placera la phénoménologie (en tant que « phénoménologie naturelle ») à l'arrière-plan de la constitution logique du monde, mais précisément *au prix d'une distinction stricte entre le « catégorial » husserlien et le « structurel » carnapien*. Car est-il réellement possible de concevoir le concept de structure, à l'image du catégorial de la 6e *Recherche logique*, comme *fondé* sur une donation directe des concepts réels ? L'emploi du terme de « structure » plutôt que de celui d'« essence » n'a-t-il pas pour but de décrire la structure comme le cœur ou le *squelette formel* de la chose ? Dans ce cas, ne revient-on pas à une conception radicalement opposée à celle de Husserl ?

Nous ne pouvons, à ce stade de notre étude, répondre à ces questions de manière définitive, mais nous sommes cependant en mesure d'affirmer que *l'opposition entre les structures carnapiennes et les essences catégoriales husserliennes, si elle existe, ne doit pas se penser en termes d'ordre de la constitution* (comme si, chez Carnap, les concepts formels devaient nécessairement « précéder » les concepts réels). Au contraire, *il y a bien chez Carnap l'idée que les actes catégoriaux sur lesquels repose la constitution, et qui permettent de dégager la structure formelle des objets (ou concepts), sont fondés, d'une manière qu'il*

nous reste encore à déterminer, sur d'autres actes par lesquels ces concepts sont de prime abord donnés.

*§ 13. Carnap et l'*a priori *matériel*

ELIMINATION DU PROBLEME ET INTRODUCTION DE LA QUESTION DE L'IDEALISME TRANSCENDANTAL

La présence d'un espace intuitif dans *Der Raum* et la parenté des concepts de structure et d'essence posent un même problème : dans quelle mesure la constitution carnapienne élabore-t-elle une logique *matérielle* sur la base de la logique formelle, et dans quelle mesure Carnap admet-il par conséquent l'idée d'un *a priori* matériel ? En apparence, en effet, tout semble rapprocher le système de constitution de l'*Aufbau* d'une ontologie au sens phénoménologique du terme, si bien qu'on aurait facilement tendance à conférer aux propositions du système de constitution une portée identique à celle de la phénoménologie, à savoir une dimension *a priori* et pourtant matérielle.

Contrairement à Schlick, Carnap prend garde de ne jamais trancher ce problème, et de préserver une certaine ambiguïté, ou plus précisément, une certaine *neutralité*, quant au caractère *a priori* des propositions de son système de constitution :

> Dans la théorie de la constitution, nous parlons tantôt des objets tantôt des concepts constitués sans faire de différence essentielle. Ces deux langages parallèles qui expriment la même chose en termes d'objet ou de concept, correspondent au fond aux *langages du réalisme et de l'idéalisme*. Les objets constitués sont-ils « produits par la pensée » comme l'enseigne l'école de Marburg ou « seulement reconnus » par elle comme l'affirme le réalisme ? La théorie de la constitution utilise un langage neutre ; pour elle, les objets ne sont ni « produits » ni « reconnus », mais « constitués » ; et qu'il soit clair dès à présent que ce terme « constituer » sera constamment entendu dans un sens parfaitement neutre. Aussi du point de vue de la théorie de la constitution, la controverse entre « production » et « reconnaissance » est une querelle de langage inutile.[1]

Cette neutralité métaphysique du système de constitution implique une neutralité quant à la question de savoir si les propositions matérielles du système sont *a priori* ou au contraire

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §5, pp. 61-62.

a posteriori : l'« idéalisme » qui interprète la constitution des objets comme une « production », dans l'esprit néo-kantien de l'école de Marburg, suppose que les propositions du système de constitution soient des propositions synthétiques *a priori* ; le « réalisme », au contraire, pour lequel Carnap, contrairement à Schlick, refuse de prendre position pour conserver la neutralité de son système, implique que les objets soient seulement « reconnus », et donc que les propositions portant sur ces objets soient simplement empiriques. Or précisément, la constitution effectuée par Carnap dans l'*Aufbau* ne privilégie ni l'une ni l'autre de ces alternatives : d'un côté, en effet, elle se présente comme une *dérivation* des concepts les uns à partir des autres, et donc (dans les limites que nous étudierons dans un chapitre consacré à la question de l'axiomatisation de l'expérience) comme une théorie déductive et entièrement *a priori* ; mais d'un autre côté, Carnap définit la constitution comme une « reconstruction rationnelle », et donc comme une « reconnaissance » qui semble supposer le caractère *a posteriori* des propositions constitutives.

Cette ambiguïté n'est cependant pas étrangère à la définition *husserlienne* de l'*a priori* matériel : en effet, si Husserl affirme plus nettement que Carnap le caractère *a priori* des lois d'essence sur lesquelles repose la constitution, et s'il explique effectivement ce caractère *a priori* par une forme d'*idéalisme* qui tendrait à le rapprocher de l'école de Marburg, il n'en maintient pas moins que les lois d'essence ne sont pas « produites » par la conscience, ni non plus « reconnues », mais qu'au contraire la constitution suppose sur ce plan une forme de neutralité, comparable à celle affirmée par Carnap, entre l'idéalisme *subjectif* et le pur et simple « réalisme » que Carnap oppose au §5 de l'*Aufbau*. Ce constat nous amène à un problème fondamental pour l'interprétation du concept de constitution en général, et plus spécifiquement du concept husserlien de constitution : la constitution est-elle intrinsèquement liée à l'idéalisme transcendantal, qui définit le positionnement métaphysique de Husserl au moment où le concept de constitution devient central dans son œuvre ? Autrement dit,

pourrait-on considérer par exemple la description phénoménologique des lois d'essence dans les *Recherches logiques*, comme une forme non idéaliste de constitution ? Y a-t-il encore un sens à parler de constitution quand celle-ci ne correspond pas à la *production* des objets par une conscience ?

Il semblerait que l'emploi par Carnap du concept de constitution dans un contexte métaphysiquement neutre, y compris quant à la question de savoir si les propositions constitutives sont *a priori*, nous invite à détacher ce concept de ses connotations idéalistes transcendantales. Mais ne s'agirait-il pas, plus profondément, de *détacher la question transcendantale elle-même de l'idéalisme* qui, depuis Kant, semble lui être irréductiblement attaché ? Car quoi de commun entre le concept carnapien de reconstruction rationnelle du monde, le concept husserlien de constitution idéaliste et la constitution des objets telle que Husserl l'avait décrite dans les *Recherches logiques* ? Quoi de commun entre ces théories de la constitution si hétérogènes, sinon une certaine manière de *poser autrement la question transcendantale kantienne* de la légitimité de notre connaissance des objets et plus précisément de notre usage de la *logique* (dans sa dimension formelle *et matérielle*), à propos de ces objets ? La constitution n'a-t-elle pas fondamentalement pour but de repenser l'articulation de la « production » de la conscience et de la « reconnaissance » du donné, de l'*a priori* et de l'empirique, de la logique et de l'expérience ? L'utilisation du concept de constitution dans des univers aussi différents que ceux de Husserl et de Carnap démontre que la question transcendantale dépasse largement la question de l'idéalisme : car si l'idéalisme a eu, chez Kant aussi bien que chez Husserl, la fonction de *révéler l'importance de cette question de la légitimité de notre connaissance*, et se trouve donc nécessairement à l'origine de la genèse du concept de constitution, il n'en demeure pas moins que la question transcendantale déborde largement le cadre de l'idéalisme transcendantal, et reste pertinente par exemple pour décrire le problème que pose Husserl dans les *Recherches logiques*, mais

déjà par exemple dans le *Raumbuch* des années 1890, et que pose également Carnap dans l'*Aufbau* et déjà dans *Der Raum* et ses articles des années 1920. C'est donc à une *réévaluation de la dimension transcendantale de l'entreprise de constitution chez Husserl et chez Carnap*, y compris dans des contextes non idéalistes, ou en tout cas dans des contextes métaphysiquement ambigus, que se consacre le présent travail. Démêler la question transcendantale de la question de l'idéalisme nous imposera de partir du sens idéaliste transcendantal que nous sommes tentés d'attribuer, sous l'influence des *Idées directrices*, à l'entreprise constitutive dans son ensemble, afin de remonter progressivement vers un sens plus originaire et non idéaliste de la constitution, dont nous trouverons l'origine, non pas tant chez Kant lui-même que dans les mutations profondes subies à la fin du XIXe siècle et au début du XXe par les mathématiques et la logique. Le prochain chapitre interrogera donc pour commencer l'idéalisme transcendantal en tant que tel afin d'en découvrir la marque dans les concepts husserlien et carnapien de constitution, et proposera une définition neutre de la question transcendantale qui servira de base à une première distinction des projets constitutifs de Husserl et de Carnap.

REMARQUE CONCLUSIVE : L'ACCES INTUITIF A L'*A PRIORI*

Que reste-t-il donc, en dernière instance, chez le premier Carnap, de la critique schlickienne de la phénoménologie, et donc peu ou prou de ce qui deviendra, après son entrée au Cercle de Vienne, la position de Carnap lui-même ? Que reste-t-il, si l'on retrouve chez Carnap les concepts d'*a priori* matériel, d'intuition, et même d'intuition d'essence ? L'ensemble de notre travail consistera à déterminer le sens de ces concepts et les modifications que Carnap leur impose pour les intégrer au type de problèmes qui sont les siens, et qui rejoignent en effet dans une large mesure ceux qui animeront quelques années plus tard les différents acteurs du Cercle de Vienne. La question n'est donc pas de savoir comment un membre du Cercle de Vienne a pu ainsi se compromettre avec des concepts

« phénoménologiques », mais plutôt de savoir ce qui, dans le rapport que Carnap entretenait dans ses premières œuvres avec la phénoménologie et avec ces trois concepts cardinaux, non seulement ne l'a pas empêché, mais l'a même amené à se rapprocher de Schlick ou Neurath, et à s'intégrer au Cercle de Vienne.

Or s'il est une idée que Carnap partage clairement avec Schlick, et qui l'oppose à Husserl, c'est bien l'idée qu'il ne puisse pas y avoir un *accès intuitif à l'*a priori. Car dans les textes de l'*Aufbau* où quelque chose comme un *a priori* matériel est mis au jour, quoique de manière ambiguë, le concept d'intuition, auquel Carnap recourait encore dans *Der Raum*, est clairement abandonné. Au contraire, si l'*a priori* matériel repose en dernière instance sur les « structures logiques » des choses (outre le problème que cela pose relativement au caractère *matériel* de ces structures *logiques*), il repose donc sur une *construction* logique, et non pas sur une intuition. S'il est un point sur lequel Carnap insiste à plusieurs reprises dans l'*Aufbau*, c'est bien, en effet, que toute reconstruction logique du monde, et donc *toute reconstruction des structures logiques des objets* (ou concepts), est une construction *conceptuelle* et *arbitraire*, et s'oppose donc trait pour trait à une élucidation intuitive. Si *a priori* matériel il y a, celui-ci est donc au moins partiellement réductible à un *a priori* formel, et surtout inaccessible à une intuition, fût-elle « catégoriale ». Qu'il y ait chez Carnap quelque chose comme des concepts catégoriaux « fondés » sur les concepts « réels » n'implique donc aucunement qu'il y ait chez lui quoi que ce soit qui ressemble à une *intuition* catégoriale. Il reste cependant possible que l'*a priori* matériel intuitif des phénoménologues et l'*a priori* constructionniste formel (mais possédant malgré tout une portée ontologique) de Carnap s'articulent, puisque, comme nous l'avons vu, il est au moins envisageable d'articuler les essences sur lesquelles reposent l'*a priori* phénoménologique avec les structures qui portent chez Carnap l'*a priori* ontologique du monde. Nous verrons dans la suite de ce travail que cette articulation repose, en dernière instance, sur les analyses de Husserl et de Carnap

relatives à la possibilité et aux limites d'une *idéalisation* des concepts « réels » – et sur le problème plus général de l'axiomatisation de la constitution.

Chapitre II : Husserl, Carnap et l'idéalisme transcendantal

§ 14. Thèmes kantiens dans l'œuvre de Carnap

> Thus, I would venture to put forward the interpretive claim that approaching the *Aufbau* as a work that is both informed by and continuous with the main currents of German neo-Kantian epistemology illuminates those aspects of the work that are most philosophically central to it.[1]

On doit à Alan Richardson d'avoir le premier mis l'accent sur l'ancrage de la philosophie du premier Carnap dans le néo-kantisme du début du XXe siècle. Dans un article fondateur d'une certaine lecture de l'empirisme logique (prenant la mesure de l'importance de la préhistoire de ce mouvement) intitulé « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* »[2], Richardson démontre en effet, à travers une étude comparée de Carnap et de Cassirer, que la dimension néo-kantienne de ses premières œuvres est au moins aussi importante que sa volonté de réaliser le programme de Russell. Nous nous appuierons sur les analyses contenues dans cet article pour définir cette dimension néo-kantienne de l'*Aufbau*, mais également d'autres textes du début des années 1920 comme *Der Raum*.

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 63.
[2] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, pp. 59-92.

LA FONCTION CRITIQUE DE LA PREMIERE PHILOSOPHIE DE CARNAP

Rappelons pour commencer que la formation philosophique initiale de Carnap est fortement marquée par le néo-kantisme. Richardson va même jusqu'à soutenir que Carnap a fait ses débuts en philosophie *en tant que néo-kantien* :

> Il est hors de doute que Carnap commença sa carrière comme néo-kantien convaincu, au point d'admettre à la fois l'espace intuitif et le synthétique *a priori* dans sa dissertation doctorale *Der Raum* ; de même, il est hors de doute que ses articles sur la méthodologie de la science empirique avant l'*Aufbau* démontrent un véritable intérêt pour les thèmes kantiens et conventionnalistes.[1]

Si l'on en croit notre premier aperçu de *Der Raum* et si l'on prend au sérieux la référence tout aussi massive à Husserl, l'on peut mettre en doute l'assimilation de la notion d'espace intuitif et de synthétique *a priori* à des thèmes uniquement *néo-kantiens*. En particulier, la liaison de l'espace intuitif – et donc du synthétique *a priori* – à la notion d'intuition « des essences » démontre les limites de la lecture de Richardson, et rapprochent plus fortement *Der Raum* de la phénoménologie que du néo-kantisme. Si l'on voulait donc justifier la lecture de Richardson, c'est-à-dire identifier les auteurs ayant influencé Carnap dans ses premiers textes à deux grands groupes de penseurs, les logiciens (Frege et surtout Russell) et les néo-kantiens (Bauch, Cassirer), il faudrait donc *considérer Husserl lui-même comme un néo-kantien*. C'est exactement ce que fait Richardson, qui n'hésite pas à assimiler explicitement Husserl au courant néo-kantien[2], sans interroger la pertinence de ce rapprochement – ce qui constituera l'une des tâches du présent chapitre.

Quelles que soient les limites historiques de cette assimilation, il n'en demeure pas moins vrai que de nombreux *thèmes néo-kantiens* se trouvent irréductiblement liés, dans les

---

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 62 : « It is beyond question that Carnap began his career as an unabashed neo-Kantian, embracing both intuitive space and the synthetic *a priori* in his dissertation *Der Raum*, and that all his papers on the methodology of empirical science before the *Aufbau* show a great concern with Kantian and conventionalist themes ».

[2] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 63.

œuvres du premier Carnap, aux concepts plus spécifiquement phénoménologiques, et qu'il est parfois difficile de démêler, dans les concepts phénoménologiques eux-mêmes tels que Husserl les expose, une part de néo-kantisme que de nombreux élèves du maître rejetteront d'ailleurs vivement. Ainsi, outre la question de l'espace intuitif, et plus généralement de l'intuition comme fondatrice de la connaissance, ainsi que la question du synthétique *a priori* dont nous avons fait état dans le chapitre précédent, on relèvera chez Carnap un thème central, kantien autant que néo-kantien : l'éclectisme, prenant chez Carnap la forme d'une volonté d'opérer la synthèse entre les principaux mouvements philosophiques, et notamment de réarticuler rationalisme et empirisme en éliminant leurs connotations métaphysiques. « En outre, même la synthèse antimétaphysique entre empirisme et rationalisme opérée par Carnap dans l'*Aufbau* rappelle les motifs de la pensée de Kant et des néo-kantiens les plus intéressés par la science. » [1] Cette recherche d'une transversalité par rapport aux distinctions philosophiques préétablies constitue le cœur de l'entreprise de Carnap dans *Der Raum* – où sont articulés entre eux tous les concepts différents et apparemment incompatibles d'espace – mais également celui du chapitre final de l'*Aufbau* – où Carnap entend résoudre les principales « antinomies » philosophiques, pour reprendre une expression kantienne, c'est-à-dire tous les faux problèmes et les fausses oppositions causées par le glissement pernicieux de la pensée philosophique de la science vers la métaphysique. Cette fonction *critique* du système de constitution, ainsi que la recherche simultanée d'une synthèse unificatrice des différents concepts et courants philosophiques *et* d'une résolution de leurs oppositions par une définition rigoureuse des limites de la connaissance légitime, ancrent profondément le projet carnapien dans un paysage kantien.

Au §178 de l'*Aufbau*, Carnap fixe ainsi la frontière entre la théorie de la constitution et la métaphysique, et démontre que les trois principaux courants philosophiques (réalisme,

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 63.

idéalisme transcendantal et phénoménisme) reposent sur un socle commun, qui n'est autre que la théorie de la constitution, et ne se distinguent que sur le plan métaphysique :

> Ces trois courants en effet s'accordent entre eux et avec la théorie de la constitution sur les points suivants : toute connaissance renvoie en définitive à mes vécus qui sont mis en relation, combinés et traités ; la connaissance peut ainsi parvenir selon un développement logique aux différentes formations de ma conscience, puis aux objets physiques, ensuite, avec leur aide, aux formations de la conscience des autres sujets, c'est-à-dire au psychisme d'autrui, et par l'intermédiaire du psychisme d'autrui aux objets spirituels. Mais cela résume toute la théorie de la connaissance […] La portée de la théorie de la connaissance ne s'étend pas au-delà de ce qui vient d'être indiqué […] *La théorie de la constitution représente le fondement neutre qui leur est commun. Ils [ces mouvements] ne divergent que dans le domaine métaphysique, par conséquent* […] *seulement parce qu'ils dépassent leur limite*.[1]

Cette dimension critique de la théorie de la constitution, laquelle doit révéler les limites de la connaissance métaphysique génératrice de faux problèmes, trace le cadre général du kantisme de Carnap.

PROGRAMME LOGICISTE ET QUESTION TRANSCENDANTALE

Ainsi Friedman affirme-t-il déjà, avant Richardson, que l'entreprise de constitution dans son ensemble, et l'utilisation de la nouvelle logique en particulier, ont entre autres fonctions celle de reformuler et de redonner vie à la question kantienne de la légitimité et des limites de la connaissance – en d'autres termes : à *la question transcendantale*. En effet, tous les membres du Cercle de Vienne, et non seulement le premier Carnap,

> n'utilisaient pas seulement la nouvelle logique de Frege et de Russell comme un nouvel outil pour apporter une solution aux anciens problèmes empiristes, mais, bien plutôt, grâce au développement de la nouvelle logique, il devenait possible de rendre compte du sens (*meaninfulness*) de manière précise, holiste et par là même kantienne.[2]

La nouvelle logique impose cependant à Carnap de se démarquer du kantisme strict et de se rapprocher du néo-kantisme. Richardson relève ainsi deux thèses fondamentales de

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §178, p. 291.
[2] M. Friedman, 1983, p. 513, cité par A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 61.

l'*Aufbau*, relatives à l'articulation de l'expérience et des mathématiques, et qui interdisent à Carnap de soumettre son système de constitution aux principes de la philosophie kantienne. Il s'agit tout d'abord de l'assimilation des mathématiques et de la logique, dans la mesure où Carnap dévoile, dans la continuité des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead, la nature purement logique des mathématiques ; cette thèse, étrangère, par la force des choses, à Kant, implique que la forme de l'expérience soit définie par une structure logico-mathématique et non par les douze « fonctions » du jugement, ni donc plus généralement par la forme de l'esprit humain. Que la « formation d'un système de la connaissance objective »[1], y compris dans le domaine de la science empirique, repose sur une structure logique, c'est là la définition même de l'entreprise transcendantale kantienne, et c'est bien là ce qui distingue Carnap de l'empirisme strict autant que du logicisme ; mais que cette structure logique se définisse en termes logico-mathématiques, là où les mathématiques, pour Kant, sont nécessairement *synthétiques*, c'est ce qui rapproche Carnap, non plus de Kant lui-même, mais des néo-kantiens, et notamment, aux yeux de Richardson, de Cassirer. Mais les termes dans lesquels Richardson opère ce rapprochement ne peuvent que dévoiler le lien, plus profond encore, qui unit, de ce point de vue, le néo-kantisme et la phénoménologie, et donc, également, Husserl et Carnap, lien qu'on pourrait décrire comme une tentative de reformuler la question transcendantale en tenant compte des révolutions accomplies dans les domaines de la logique et des mathématiques.

CARNAP, CASSIRER ET LES DEUX SENS DE LA QUESTION TRANSCENDANTALE

Dans son article, Richardson met en regard les thèses de Cassirer sur la science avec celles de Carnap, afin de mettre au jour la proximité indéniable entre les approches de ces deux philosophes. L'énumération de ces thèses communes est en effet frappante : 1. La

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 63.

découverte de la nature *fonctionnelle* des concepts, sur le modèle des mathématiques, qui explique le rejet néo-kantien de l'intuition *a priori* kantienne pour fonder les mathématiques et notamment la géométrie ; 2. La thèse selon laquelle l'usage d'un concept peut être étendu sur la base d'un lien logique ; 3. L'idée selon laquelle la logique reçoit sa légitimité de sa capacité à *fonder* la connaissance scientifique[1] ; 4. La définition d'un « idéalisme logique » qui s'oppose à l'empirisme strict[2] ; 5. Enfin, on trouve chez Cassirer une thèse forte de l'*Aufbau*, mais aussi de tous les textes de Carnap des années 1920 : l'idée que *toute connaissance repose sur des stipulations* ; cette thèse, qui va progressivement conduire Carnap à envisager le rapport de l'expérience à la logique comme un rapport arbitraire, ne fera que s'accentuer dans les travaux postérieurs à l'*Aufbau*, et culminera dans le « Principe de tolérance » des textes de la maturité. Or Cassirer avait déjà soutenu cette thèse dans des termes proches de ceux de Carnap :

> Dans la multiplicité et la mutabilité des phénomènes naturels, la pensée *possède* un point de vue relativement fixe *seulement parce qu'elle le prend*. Dans le choix de ce point de vue, cependant, elle n'est pas absolument déterminée par les phénomènes, mais le choix demeure son acte propre, dont elle est seule responsable. La décision est faite en référence à l'expérience, c'est-à-dire à la connexion des observations obéissant à la loi, mais elle n'est pas prescrite de manière déterminée par la pure somme des observations.[3]

---

[1] « Ainsi une nouvelle tâche commence là où termine la logistique. Ce que cherche la philosophie critique et ce qu'elle doit exiger est une *logique de la connaissance objective* […] C'est seulement lorsque nous avons compris que ce sont les synthèses fondationnelles mêmes sur lesquelles reposent la logique et les mathématiques qui gouvernent également la construction scientifique de la connaissance expérimentale, que nous avons pu parler pour la première fois d'un ordonnancement des apparences strict et obéissant à des lois, et donc d'un sens *objectif* : c'est alors seulement que nous avons atteint la véritable justification des principes » (E. Cassirer, « *Kant und die moderne Mathematik* », *Kant-Studien 12*, p. 44). On rapprochera, bien sûr, cette thèse tant carnapienne que néo-kantienne de l'entreprise de Husserl dans les *Prolégomènes à la logique pure*, mais également dans *Logique formelle et logique transcendantale.*

[2] « L'empirisme fonde l'objectivité de la connaissance scientifique à travers une « simple registration des faits » de l'expérience, qui ne sont « travaillés » par les théories scientifiques qu'ensuite. L'idéalisme logique, d'autre part, reconnaît un élément conceptuel dans l'expérience elle-même, à savoir que ce n'est que grâce à la possession de certaines formes logiques que l'expérience peut produire des états de faits (*matters of fact*) » (Alan W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 67).

[3] E. Cassirer, *Substance et fonction*, 1953, p. 365.

Il y a là, aux yeux de Richardson, un geste profondément carnapien : il s'agit en effet pour Cassirer de définir un *a priori* (synthétique puisqu'en rapport avec l'expérience) qui reposerait sur une *décision* ou *stipulation* (*Festsetzung*), qui ne serait donc pas directement fondé ou « prescrit » par l'expérience, mais qui se construirait pourtant « en référence » à l'expérience. Or le système de constitution carnapien se conçoit *exactement* en ces termes, en tant que *reconstruction* rationnelle du savoir scientifique, qui suppose à la fois une indépendance par rapport à l'expérience du point de vue de sa forme, et un ancrage dans l'expérience du point de vue de son contenu.

Cependant, Richardson souligne à juste titre que ce rapprochement avec le néo-kantisme de Cassirer semble moins bien fonctionner pour l'*Aufbau* que pour les textes qui le précèdent. En effet, de par sa dimension phénoménaliste, l'*Aufbau* semble s'opposer au conventionnalisme strict qui rapprochait Carnap de Cassirer :

> Bien sûr, l'*Aufbau* cherche à donner une construction définitionnelle de tous les concepts de la science sur une base phénoméniste. En cela, l'*Aufbau* semble fondamentalement opposé au conventionnalisme des précédentes œuvres de Carnap […] Il semble qu'il n'y ait pas de place dans la formation des concepts pour un élément conventionnel qui aille au-delà de l'expérience et fonde l'objectivité de la connaissance scientifique.[1]

La présence d'une base auto-psychique, donc d'un phénoménalisme au sens d'une tentative de réduire la totalité de l'expérience au vécu, met en effet en péril le conventionnalisme qui constituait, pour Richardson, la pointe du néo-kantisme carnapien. Comment en effet la logique pourrait-elle être entièrement conventionnelle si elle doit suivre un ordre, à savoir l'ordre que Carnap qualifiera de cognitif, et dans lequel tous les concepts physiques ou hétéro-psychiques sont constitués sur la base des concepts auto-psychiques ? Et comment pourrait-elle être *a priori* et fondatrice de la possibilité de la connaissance scientifique si elle doit se régler sur l'expérience – ou en tout cas sur la forme ou l'ordre de

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 80.

l'expérience ? Carnap tentera pourtant de concilier les exigences du conventionnalisme avec celles du phénoménalisme, et on peut voir dans cette tentative un signe fort de l'ancrage néo-kantien de sa pensée au-delà des premiers textes de jeunesse.

En quel sens, donc, l'*Aufbau* reste-t-il marqué par le néo-kantisme ? On peut résumer l'analyse de Richardson en un mot : c'est par sa dimension *transcendantale*. Car la question qui animait les premières œuvres de Carnap est toujours présente à l'arrière-plan de la construction logique du monde : la logique peut-elle « fournir des formes qui rendent possibles les lois déterminées de la nature tout en établissant la relation de ces lois à l'expérience » [1] ? En d'autres termes, comment la logique peut-elle jouer un rôle transcendantal ? Richardson distingue *deux sens de la question transcendantale*, l'un kantien, l'autre néo-kantien : d'un côté, la question de la possibilité de l'expérience, d'un autre côté, la question de la possibilité *de la connaissance objective*. La question transcendantale carnapienne n'est donc pas kantienne, elle est clairement néo-kantienne.

Une telle distinction nous conduit à nous poser deux questions : 1. Tout d'abord, n'est-ce pas *ipso facto* caractériser également la phénoménologie husserlienne comme une forme de néo-kantisme, puisque Husserl rejette lui-même la dimension subjectiviste de l'idéalisme transcendantal kantien pour poser la question de la possibilité de la connaissance *objective* ? Or une des découvertes de la phénoménologie husserlienne a été de montrer que *la question transcendantale au second sens du terme* (la possibilité de la connaissance objective) *n'est que l'autre face de la question transcendantale au premier sens* (la possibilité de l'expérience) : le concept phénoménologique de *constitution* s'entend en effet à double sens, à savoir comme définissant les conditions d'une validation objective de la connaissance, et comme construction d'une expérience *pour l'ego*, donc comme constitution de la réalité *indépendamment ou en amont de la connaissance*. Si bien qu'une seconde question se pose : 2.

[1] A. W. Richardson, « *Logical Idealism and Carnap's Construction of the World* », *Synthese*, vol. 93, n° 1/2, *Carnap : A Centenary Reapprisal (nov. 1992)*, p. 80.

N'y a-t-il pas chez Carnap aussi une rémanence de la question transcendantale *kantienne*, à savoir de la question de la possibilité de *l'expérience* ? Le concept de constitution carnapien est-il réellement libre de toute prétention à *construire l'expérience* pour le sujet connaissant ? En d'autres termes, la constitution peut-elle véritablement abandonner toute dimension *idéaliste* si elle prend pour base les vécus autopsychiques – donc, de près ou de loin, la conscience d'un sujet ? La question du néo-kantisme de Carnap revient donc à soulever un problème qui s'avère également pertinent pour la phénoménologie husserlienne : *dans quelle mesure le transcendantal est-il détachable de l'idéalisme ?*

§ 15. La tentation de l'idéalisme transcendantal chez Carnap, I. Conventionnalisme et intuition dans Der Raum

On peut retracer l'influence néo-kantienne, telle qu'elle apparaît au terme de l'étude de l'article de Richardson sur l'œuvre du premier Carnap, en s'intéressant à l'évolution de Carnap entre deux textes qui articulent tous deux, quoique de manière différente, la question transcendantale et la notion de stipulation. Le premier de ces textes est la thèse de doctorat de Carnap, *Der Raum*, que nous avons déjà citée, et le second est un article daté de 1924, soit trois ans après la publication de *Der Raum*, et intitulé « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität* ». Ces deux textes, qui posent une question transcendantale apparemment libre de toute forme d'idéalisme, mais dont nous mettrons au jour la tendance idéaliste sous-jacente, remettent en question l'étanchéité de la distinction de Richardson entre question de la possibilité de l'expérience et question de la possibilité de la connaissance objective.

L'INSPIRATION (NEO-)KANTIENNE DE *DER RAUM*

Le projet de *Der Raum*, comme nous l'avons suggéré au paragraphe précédent, est éminemment transcendantal. Dans ce texte de 1922, Carnap étudie les différentes formes ou types d'espace (*Raumsarten*) dans le but de concilier les différentes significations que ce

terme peut avoir en philosophie et en science. L'inspiration est kantienne, et plus directement néo-kantienne, et transparaît dès l'introduction : « Et en la matière, la présente recherche répond à la question en montrant que l'apparence de contradiction tient seulement à ce que, des différents côtés, il est question d'objets tout à fait différents. »[1] Comme dans la *Critique de la raison pure*, l'argument de Carnap revient à montrer que chaque camp parle en réalité de choses différentes. L'apparence de contradiction est en réalité une différence d'objet. Le problème, et la réponse, sont cependant plus complexes que chez Kant dans la mesure où il s'agit d'articuler non pas deux concepts d'espace, mais plusieurs (dix-huit principaux, et de nombreux secondaires). Il s'agit donc de construire un système unique où chaque concept différent de l'espace puisse trouver une *place* bien définie, et recevoir ainsi une fonction et un sens déterminés :

> Pour clarifier cet état de choses, les différentes significations de l'espace et les types d'espace (*Raumarten*) transparaissant dans chacune de ces significations, doivent être disposées en une vision synoptique, et cela, non pas d'après leur interdépendance historique, mais matérielle (*und zwar nicht nach ihren geschichtlichen, sondern nach den sachlichen Zusammenhängen*).[2]

Pour que les différents concepts de l'espace trouvent leur place dans un système unique, il faut un « *Übersicht* », une vision ou un tableau synoptique, un point de vue global sur les différents types d'espace, et ce tableau doit présenter les connexions, non pas génétique ou historique, mais « *sachliche* », c'est-à-dire *objectives* ou *matérielles*, entre les différents concepts. Plus précisément, la connexion ainsi établie entre les différentes formes d'espace sera d'ordre transcendantal : il s'agit d'une relation de *fondation*, au sens où, comme nous le verrons, la *connaissance* d'une forme d'espace supérieure est fondée, comme sur sa condition *logique*, sur la connaissance d'un autre espace. La méthode de *Der Raum* se justifie par le fait qu'on ne peut pas connaître l'espace physique, c'est-à-dire avoir une connaissance sûre et rigoureuse sur les objets du monde en tant qu'inscrits dans l'espace, sans remonter au

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 5.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 5.

sol où l'espace physique lui-même trouve son fondement. Au chapitre IV de l'ouvrage, Carnap précise en effet que, contrairement à ce qu'une impression quelque peu naïve de lecture pourrait laisser penser, « le principal intérêt de *Der Raum* est R'' »[1] (c'est-à-dire l'espace physique). Le recours à l'espace intuitif et surtout à l'espace formel n'a donc d'autre fonction que de nous permettre de penser la relation existant entre un espace physique constitué par décision et les relations spatiales *empiriques*. Il est en effet nécessaire de penser l'espace physique du point de vue où il se constitue, et où la « décision » est prise, pour pouvoir rendre compte de sa capacité à coïncider avec les relations effectives entre les choses :

> Maintenant, puisque pour l'espace physique, différentes sortes d'[espace physique métrique à trois dimensions] sont disponibles, cela dépendant de la sélection stipulative de l'unité de mesure, alors les différents types d'[espace intuitif métrique à trois dimensions] doivent être formés, puis généralisés […] et en même temps résumés en un [espace intuitif topologique à *n* dimensions]. Et pour ces structures sont construites (*aufgebaut*) les trames les plus générales de l'espace formel correspondant, et cela jusqu'à l'espace le plus général, l'espace formel topologique à *n* dimensions.[2]

Sans entrer dans le détail de cette formule, qui résume l'ensemble de l'ouvrage et ne peut donc qu'être obscure à ce stade de notre étude, notons qu'elle présente la constitution de l'espace physique *à l'envers*, au regard de la constitution effectivement mise en œuvre par Carnap. *Carnap parle ici de généralisation à partir de l'espace physique, là où l'ensemble de son livre effectue une particularisation à partir de l'espace formel topologique*. En évoquant ainsi l'idée d'une constitution physicaliste de l'espace, c'est-à-dire une constitution qui prendrait l'espace physique pour point de départ, Carnap justifie en réalité *a contrario* la constitution à base topologique qu'il développe effectivement dans *Der Raum* : partir de l'espace physique impliquerait un mouvement d'abstraction et de généralisation qui ne permettrait pas de révéler la *dépendance* logique de cet espace par rapport à l'espace formel.

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 61.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 61.

Celui-ci serait dénué de toute valeur de fondement et donc de toute fonction transcendantale. La démarche physicaliste aurait donc une valeur empirique certaine, mais *c'est bien une fonction transcendantale que Carnap entend assigner à l'espace formel* : c'est pourquoi *Der Raum* n'est pas, de ce point de vue, un ouvrage empiriste au sens classique du terme, mais bien ce qu'on pourrait appeler, en jouant sur le paradoxe, un empirisme transcendantal[1] : « [L'espace physique] présuppose pour sa connaissance l'espace intuitif, et celui-ci à son tour trouve constituée dans l'espace formel la pure forme de sa structure et a en lui la condition de possibilité de sa pensabilité. »[2] Il ne s'agira donc pas simplement de former un tableau synoptique des différents types d'espace, ce que feront les chapitres I, II et III de *Der Raum*, mais d'étudier *les conditions de possibilité des différentes connaissances objectives sur l'espace*. La spécificité de la démarche de Carnap consiste donc à *accomplir cette tâche transcendantale en se plaçant du pur point de vue logique* ; il s'agit donc en d'autres termes de remplacer la table des fonctions du jugement de la *Critique de la raison pure*[3], à qui la table des catégories donnait une valeur transcendantale, et qui était héritée de la logique classique, par les outils de la logique moderne. *Der Raum* est donc l'esquisse d'une *logique transcendantale de l'espace*, et pourrait donc sembler relever d'une entreprise de constitution. Reste donc à déterminer en quel sens et dans quelles limites le geste carnapien de *Der Raum* peut effectivement être interprété comme une *constitution* combinant une approche transcendantale et une approche logistique. L'étude du « point de vue logique » adopté ici par Carnap pourrait nous permettre de déterminer la nature et les limites de cette « constitution ».

[1] Nous verrons que cette notion paradoxale d'*empirisme transcendantal* résume l'opposition existant entre Carnap et Quine que nous étudierons dans la suite de ce chapitre : on pourrait en effet opposer à l'*empirisme naturaliste* de Quine cette forme d'empirisme très particulière que développe Carnap dans *Der Raum*, et plus encore dans l'*Aufbau*.

[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 6.

[3] E. Kant, *Critique de la raison pure*, 1781/1787, pp. 87/827.

TABLEAU SYNOPTIQUE ET CONSTITUTION LOGIQUE PURE DE L'ESPACE

Il est intéressant de noter qu'*avant* de s'intéresser à la *nature* de l'enchaînement qui unit les différents types d'espace dans le système de *Der Raum*, Carnap produit le système et l'expose sous la forme d'un tableau synoptique. Cela signifie en effet que l'étude à proprement parler des différentes formes d'espace a lieu en dehors du cadre transcendantal, et donc du simple point de vue de la logique formelle. Il n'est donc pas question, ici, de « constitution », mais simplement d'une « pré-constitution »[1] de l'espace, c'est-à-dire un pur déploiement formel des différents types d'espace et une analyse de leurs propriétés et connexions logiques et mathématiques.

Carnap dresse, sur la base du concept formel d'espace, un tableau fondé sur trois groupes de distinctions. 1. Dans un premier temps, Carnap distingue trois « *Gebieten* », trois domaines, genres ou « régions » de l'espace. Ces domaines sont R, l'espace formel (*formaler Raum*), R', l'espace intuitif ou espace de l'intuition (*Anschauungsraum*), et l'espace physique R'' (*physischer Raum*). 2. Ces trois domaines sont à leur tour divisés en « *Raumarten* », modalités, manières ou espèces d'espace : l'espace topologique Rt (*topologischer Raum*), l'espace projectif Rp (*projektiver Raum*) et l'espace métrique Rm (*metrischer Raum*). 3. Chacune de ces neuf formes d'espace est ensuite divisée selon le nombre de dimensions : une, deux, *n*, et, en particulier, le nombre le plus important (*pour nous, mais non du point de vue logique*) : trois. A cela pourraient s'ajouter : 4. les distinctions annexes, dont nous ferons l'économie dans le présent chapitre : espace isotrope/non isotrope, espace homogène/non homogène, etc. Pour exemple : « R'3t » se lit « espace intuitif topologique à 3 dimensions ».

Il est important de considérer que toutes ces distinctions (sauf la distinction 1., la plus fondamentale pourtant de l'ouvrage, qui est posée en quelque sorte *a priori*, mais justifiée par la suite) sont obtenues *sur le terrain de l'espace formel*. Cela signifie que *le tableau*

[1] Nous verrons que, dans l'*Aufbau*, cette pré-constitution logique est remplacée par une pré-constitution *phénoménologique* dont le sens restera à préciser (cf. Chapitre III de la deuxième partie de ce travail).

synoptique est dressé à partir du simple point de vue de la logique formelle et de son application à l'espace. Le point de vue logique pur est donc en lui-même transcendantal, dans la mesure où il permet à lui seul de :

- *Concilier* toutes les significations de l'espace en les représentant dans un même tableau : Einstein, Riemann, Euclide, Kobatchevsky et tous les grands noms de la pensée de l'espace voient leur concept d'espace classifié et ordonné aux autres sous un concept unique, formel, d'espace.
- Faire apparaître l'espace manifeste (euclidien à trois dimensions), l'espace de la perception comme l'espace de la physique classique, comme un *cas particulier*. Cet espace peut même faire l'objet d'une symbolisation, degré ultime de l'intégration à un système constitutif complet : « $R_{3ih=}$ », espace isotrope homogène parabolique à trois dimensions. Or du point de vue logique, un cas particulier est un cas *fondé*.
- Montrer que *chaque niveau peut être dérivé logiquement du précédent*, ce qui est une conséquence du fait que chaque niveau « supérieur » (dans l'ordre de construction du système) soit un cas particulier du niveau inférieur. Au sens strict, on peut dériver un cas particulier du cas général, et *la position de chaque espace dans le système constitue en elle-même une telle dérivation*. Comme nous le verrons, les positions dans le tableau sont déterminées par la simple logique : par exemple, le nombre de dimensions d'un espace ne sera pas défini intuitivement, mais bien à l'aide de purs concepts formels, comme *degré*. Grâce au tableau synoptique de l'espace, chaque concept d'espace reçoit une *définition explicite*. C'est précisément ce que l'*Aufbau* nommera « constitution ».

Nous avons donc affaire à un premier sens carnapien de la constitution : l'objet est constitué dans la mesure où sa définition est fonction de sa place ou position dans le système *construit logiquement* de la connaissance d'un domaine. La constitution est donc logique, et

elle est *en outre* transcendantale dans la mesure où elle *révèle les conditions logiques de notre connaissance d'un domaine déterminé*[1]. Chaque niveau est la condition formelle du suivant, car chaque niveau est une particularisation du niveau précédent. Comme le note Carnap, en référence au §12 des *Idées directrices pour une phénoménologie* de Husserl, il s'agit là d'une particularisation au sens de la relation genre/espèce, et non pas au sens de la relation individu/espèce. Le « point de vue logique » de *Der Raum* est donc transcendantal, mais peut-il aller jusqu'au bout de la constitution ? Peut-il atteindre un espace « concret » ?

LIMITES DE LA CONSTITUTION LOGIQUE « PURE » ET RECOURS A L'INTUITION

Le chapitre IV de *Der Raum* précise le sens de cette « particularisation » que nous avons décrite comme constituante, au sens d'une pure constitution logique de l'espace. Ce chapitre traite de la relation existant entre les trois « significations » de l'espace : « *Das Gegenseitige Verhältnis der drei Raumsbedeutungen* »[2]. Carnap distingue le passage de l'espace formel à l'espace intuitif du passage de l'espace intuitif à l'espace physique. Le premier passage, entre l'espace formel et l'espace intuitif, est décrit comme une *substitution* (*Einsetzung*), c'est-à-dire comme le remplacement de variables par des constantes. L'intuition donne sens, ou plus précisément donne un premier niveau de sens[3], aux pures structures formelles de R en les remplaçant par des *axiomes*. L'intuition, insiste Carnap, ne doit pas être prise au sens d'une intuition empirique, mais d'une intuition d'essence[4] ; sa fonction se limite à la formation des axiomes : « Seules les propositions fondamentales (*Grundsätze*) ont besoin

[1] Il s'agit là du sens originel de la question transcendantale chez Kant, quoique ce dernier confère à la logique une fonction et des limites fort différentes.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 60.
[3] Le chapitre II de la troisième partie de ce travail apportera des éléments d'analyse plus approfondis de ces questions, en s'intéressant notamment de plus près à cette notion de « substitution » et à la description de l'espace « intuitif » comme espace des *essences* et des axiomes.
[4] Selon Guillermo E. Rosado Haddock, cette référence à l'intuition d'essence (*Wesenserschauung*, p. 23) est un des principaux indices de l'influence de Husserl sur Carnap à l'époque même où il rédige *Der Raum*, c'est-à-dire au moins deux ans avant de suivre ses cours. On trouvera une analyse de ce passage à la page 25 de *The Young Carnap's Unknown Master*. Nous nous pencherons sur cette question dans le chapitre II de la troisième partie de ce travail.

d'être tirées de l'intuition. »[1] Il ne s'agit donc pas d'une intuition empirique, mais plutôt, qu'elle soit ou non une intuition d'essence au sens de Husserl, d'une intuition axiomatisante, dont la fonction serait de donner aux pures structures de R (l'espace formel) des objets déterminés, mais purs de tout contenu empirique (les figures spatiales). L'intuition est *spécifiante*, sa fonction transcendantale est de réduire (*beschränken*) le domaine de l'espace en faisant saillir un domaine particulier d'un espace formel parfaitement neutre. Parmi tous les espaces possibles au niveau formel, l'intuition sélectionne un espace isomorphe avec l'espace formel, mais possédant certaines propriétés non encore individualisantes, et cependant spécifiantes. L'espace intuitif sert donc d'intermédiaire, du point de vue de la constitution, entre l'espace formel et l'espace physique, en substituant aux pures structures de l'espace formel les dix-huit axiomes exposés pp. 24-26.

Si, comme nous l'avons vu dans la section précédente, le simple tableau synoptique des différents types d'espace justifie de qualifier l'entreprise de *Der Raum* de « constitution » en un premier sens purement logique, il semblerait que le rôle conféré par Carnap à l'intuition, non seulement confirme cette hypothèse, mais nous fasse même passer à un niveau supérieur de constitution. *L'intuition peut-elle donc être dite constituante, et en quel sens ?* Sans employer le terme, Carnap nous donne des indices pour répondre à cette question. Comme dans de nombreuses pensées transcendantales, c'est tout d'abord en distinguant la question transcendantale de la question psychologique[2] que Carnap accède au niveau de la constitution :

> La question psychologique de l'origine des représentations [des points, droites, plans, etc.] ne doit pas être posée ici, mais celle de la fondation logique de nos connaissances concernant l'espace intuitif, à savoir : les propositions fondamentales, à partir desquelles les autres

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 23.

[2] Les deux derniers chapitres de notre travail montreront comment, chez Husserl également, l'élaboration de la question transcendantale s'opère à partir de la critique du psychologisme.

> propositions sont dérivées logiquement et conceptuellement (*da die weiteren Sätze aus diesen formal-begrifflich abgeleitet werden*).[1]

Cette proposition décrit une nouvelle fois le niveau formel de la constitution que *Der Raum* met en œuvre. Il s'agit d'une question, non pas psychologique, mais transcendantale, dans la mesure où n'entrent pas en ligne de compte la genèse ou l'origine des représentations intuitives de l'espace, mais le fondement *logique* de notre connaissance de l'espace. Mais la constitution semble impliquer plus que de simples rapports logiques : elle demande un point d'appui, par exemple, chez Husserl, les vécus, *pris comme être absolu*. Or le fait que Carnap recoure à cet intermédiaire (étonnant pour un lecteur de Russell et futur empiriste logique) de l'intuition, est précisément le signe de la recherche d'un tel ancrage. Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail, *l'intuition, si elle est véritablement une intuition au sens fort*, ce que Carnap s'efforce de maintenir, *ancre nécessairement la constitution dans une conscience*, ne serait-ce qu'à un niveau minimal :

> On ne peut se référer ici qu'à des contenus de vécu (*Erlebnisinhalte*), à savoir les différents objets et relations intuitifs-spatiaux : les points, les segments de droite, de plan ou d'espace ; la position d'un point sur une droite, dans une portion d'espace, le se-croiser de deux droites, etc.[2]

On se gardera d'assimiler trop vite les « contenus de vécu » ou d'expérience dont il est ici question aux *Erlebnisse* husserliens. Dans un autre contexte, cette assimilation serait même parfaitement inexacte. Cependant, le contexte de l'intuition, qui est en lui-même un hapax chez Carnap, et les références répétées à Husserl des deux pages suivantes, nous invitent à prendre au sérieux ce terme et à nous demander *ce que cette intuition a d'une véritable intuition*. Quel est donc ce « vécu » qui donne son contenu à l'intuition ? Y a-t-il une conscience derrière l'intuition axiomatisante ? L'entreprise de constitution logico-

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 22.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 22.

mathématique « pure » de l'espace serait-elle entachée, du fait de ce recours à l'intuition, d'une forme d'idéalisme ? Il semblerait que ce soit le cas, au moins dans une certaine mesure.

LE ROLE CONSTITUTIF DE L'INTUITION DANS *DER RAUM*

Tout d'abord, l'espace physique est un espace limité, et limité *par* l'intuition, qui n'est pas infinie. En lisant de près la phrase précédemment citée, nous constatons en effet que ce n'est pas à des droites ou des plans que nous avons affaire dans l'intuition, mais à des *portions* de droite, de plan ou d'espace. Et ce point est suffisamment important pour que Carnap répète trois fois sa formule : *Linienstücke, Flächenstücke, Raumstücke*. L'intuition n'est pas celle d'un sujet transcendantal, bien sûr, mais elle a tout de même sa source dans les vécus d'une conscience finie. Nous sommes à un niveau comparable à celui des *Recherches logiques*[1], où l'intuition d'essence est pensée sans référence à un sujet transcendantal, comme plus tard dans l'œuvre de Husserl. Nous avons simplement des vécus, sur lesquels est fondée l'intuition d'essence. L'espace intuitif est donc fondé en deux sens et de deux côtés différents : il est tout d'abord fondé sur ou *dans* l'espace formel dont il est un cas particulier, au sens où l'intuition « sélectionne » les formes d'espaces pouvant être « intuitionnés »[2] ; mais il est également fondé sur des vécus considérés non pas comme des « faits » (*Tatsachen im Sinne der Erfahrungswirklichkeit*), mais comme des essences. A ces deux fondations correspondent deux sens différents de la constitution : formelle-logique et intuitive-matérielle. *Se trouve donc d'emblée exclue une possibilité de lecture de l'opposition Husserl/Carnap qui consisterait à ne considérer la constitution husserlienne que comme une constitution « intuitive-matérielle », et la constitution carnapienne que comme une « pure » constitution formelle-logique.* Car le propre de l'entreprise carnapienne, dans *Der Raum* et, quoiqu'en un

[1] Cf. E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, Première Recherche, §6, t. II, p. 18, tr. fr. t. II a, pp. 19-20.
[2] L'influence de Helmholtz est tout à fait sensible sur ce point, et fera l'objet d'une analyse spécifique dans le premier chapitre de la troisième partie de notre travail.

sens différent, dans la suite de son œuvre, est bien de s'efforcer de maintenir ensemble ces deux points de vue, et ces deux sens de la constitution.

Dans *Der Raum*, cependant, le second sens de la constitution (intuitif-matériel) est largement secondarisé par rapport au premier (formel-logique), et s'il est possible de parler de constitution « intuitive » étant donné le rôle central que joue l'espace « intuitif » dans le système général de l'espace, on se gardera de parler, comme on pourrait le faire à propos de l'*Aufbau*, de constitution « phénoménaliste » ou, *a fortiori*, « phénoménologique ». La constitution est en effet massivement formelle-logique, et l'intuition, quoique fondée dans le vécu, n'a qu'une *fonction discriminante*. On ne doit pas remonter du vécu à l'intuition d'essence, mais descendre de l'espace formel à l'espace intuitif. L'intuition est donc constitutive dans la seule mesure où, sur la base des contenus de vécus, elle donne sens à l'espace formel en rompant son indifférence ou sa neutralité, et en faisant saillir un espace comportant certaines propriétés déterminées, à savoir un espace susceptible d'être soumis à une intuition, et de pouvoir par conséquent servir de fondement à un espace physique.

Car l'espace physique est à son tour constitué, *sur la base de l'espace intuitif*, et non directement de l'espace formel, par « subsomption » et non plus par substitution. La subsomption (*Unterordnung*) consiste, comme le rappelle Carnap, à ordonner un cas empirique sous une règle générale. Ce passage est isomorphe au passage de l'espace formel à l'espace intuitif, dans la mesure où l'espace physique apparaîtra à son tour comme un cas particulier de l'espace intuitif ; mais il est cependant structurellement différent dans la mesure où, précise Carnap au chapitre IV, toujours en référence au §12 des *Ideen I*, il est comparable au passage de l'espèce à l'objet physique, et non plus du genre à l'espèce. Il s'agit maintenant

non plus de donner sens à l'espace formel en lui imposant des axiomes déterminés, mais de donner un objet aux axiomes, et ainsi, ancrer l'espace intuitif dans l'expérience effective[1].

CONSTITUER PAR STIPULATION : PRIMAT DE LA CONSTITUTION « FORMELLE-LOGIQUE » SUR LA CONSTITUTION « INTUITIVE-MATERIELLE »

La thèse de Carnap à ce sujet est essentielle et restera une constante de son œuvre, de l'article de 1923 « *Über die Aufgabe der Physik* » au « Principe de tolérance » de la *Syntaxe logique du langage* : *pour passer du niveau des axiomes au niveau de l'expérience concrète, l'expérience à elle seule ne suffit pas*[2]. *Pour passer à l'espace physique, il faut recourir à des stipulations* (*Festsetzungen*). « Carnap examine tout d'abord ce qui doit être pris pour une « droite » dans l'espace physique, et observe que l'on doit toujours présupposer que telle ou telle chose est droite, par exemple un rayon lumineux »[3] : c'est ainsi que Guillermo E. Rosado Haddock résume l'introduction de la notion de stipulation dans la constitution de l'espace physique. Ce que Carnap confirme dans la remarque suivante : « Il est impossible en principe d'établir [par exemple que les rayons lumineux sont droits] en ne considérant que ce qui provient exclusivement de l'expérience, sans effectuer certaines stipulations libres à propos des objets de l'expérience. »[4] Un article important de 1927, « *Eigentliche und Uneigentliche Begriffe* », dont nous proposons une traduction en annexe, et que nous étudierons en détail dans la partie de ce travail consacrée à l'axiomatique[5], explicite le rôle constitutif de ces stipulations. Le propre d'un système d'axiomes est de ne pas déterminer de manière univoque un cas d'application, mais de laisser une marge de *décision*. Or l'expérience à elle seule n'est pas suffisamment déterminée formellement pour imposer une certaine application du système

[1] Nous reviendrons sur le sens de cette « donation » d'objets et sur son lien à l'axiomatique dans la dernière partie de ce travail, et notamment au chapitre II.
[2] Il s'agit là aussi bien d'une thèse centrale de *Der Raum* que de l'article de 1927, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* ».
[3] G. R. Haddock, *The Young Carnap's Unknown Master : Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der logische Aufbau der Welt, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate, p. 15.
[4] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 33, cité par Guillermo E. Rosado Haddock, *Ibid.*
[5] Cf. Deuxième partie, chapitre II.

d'axiomes : ainsi, le système d'axiomes de l'arithmétique proposé par Peano ne détermine en rien à quel type d'objet il s'applique. Un « nombre » défini par le système peanosien pourra être toute sorte de chose, tant qu'il répond à certains critères formels déterminés par les axiomes[1] : une suite de sphères de tailles différentes peut ainsi constituer une suite de nombres, ou encore la suite des points du temps, ou, bien sûr, la suite des nombres entiers naturels. Cela dépend d'une stipulation, c'est-à-dire *du choix, dans le monde effectif* (*wirkliche Welt*), *d'un objet ou plus précisément d'un ensemble d'objets isomorphes avec le système d'axiomes*. On dit alors du concept en question qu'il est « défini par décision » (*Entscheidungsdefinit*). De même, dans le passage de *Der Raum* cité ci-dessus, le concept intuitif de droite n'a pas de relation univoque à un objet, et ne peut donc être relié au monde effectif que par une décision qui déterminera ce qu'on entendra par « droite », avec pour seule contrainte que cela soit cohérent avec la décision prise pour le concept de point, de plan, et de tous les autres concepts compris dans le système d'axiome.

Il faut bien voir que *le recours à la stipulation est une simple conséquence du choix de la méthode de constitution formelle-logique* : en partant du concept formel d'espace, Carnap se donne un point de départ parfaitement indéterminé. Constituer l'espace physique impliquera alors de franchir un fossé logique entre le général et le particulier, le formel et l'empirique. La question de la constitution se pose donc nécessairement en termes d'application d'une structure formelle à une expérience, et c'est là l'« abîme de sens » qu'il s'agira de combler. La constitution, telle que Carnap entend la mettre en œuvre dans *Der Raum*, ne peut ainsi que s'achever par une stipulation[2].

---

[1] Pour le détail de ces axiomes, cf. R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 360. Pour l'exemple des suites de sphères et de la suite des points du temps, cf. p. 367.

[2] Revue de la littérature sur *Der Raum* : L'article le plus complet et général sur *Der Raum* est l'article de Guillermo E. Rosado Haddock (« Releyendo al joven Carnap : Estudio crítico de *Der Raum*, 1922 », Departamento de Filosofia, Universidad de Puerto Rico-Rio Piedras (publié sur internet, 2006)), dont le premier chapitre de son livre (*The Young Carnap's Unknown Master : Husserl's Influence on* Der Raum *and* Der logische Aufbau der Welt, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate, 2008) est une réécriture dont l'intérêt est d'intégrer l'étude de *Der Raum* à une étude plus générale de Carnap. Pour une introduction générale à *Der Raum* et les premières œuvres de Carnap, l'article de A.W. Carus

On peut donc estimer que, dès *Der Raum*, il est question, comme plus tard dans la *Construction logique du monde*, de « reconstitution rationnelle » : constituer un objet, en l'occurrence l'espace physique, c'est déterminer sa place dans le système de constitution, conférer un sens à l'objet sur le seul fondement de sa position dans un monde reconstitué rationnellement. La méthode de *Der Raum* est pourtant bien éloignée de celle des textes postérieurs, dont l'*Aufbau* : sa structure logique est celle d'une particularisation à partir d'un espace déterminé par les seules lois logiques. La question métaphilosophique massive à laquelle répond le livre, et qui continuera à hanter Carnap jusqu'en 1928, est donc la suivante : la logique est-elle capable à elle seule de « dériver » le particulier ? Est-elle capable, en l'occurrence, de déterminer au moins la *place* de l'espace physique dans l'espace en général, sur le fondement d'une reconstruction logique à partir de l'espace formel ? D'un côté, en effet, l'espace formel est indéterminé et donc impropre à prendre en charge l'empiricité de l'espace physique, mais d'un autre côté, l'espace physique lui-même est trop indéterminé *quant à sa forme* pour déterminer de manière univoque et à lui seul le type d'espace formel auquel il doit être subsumé. La stipulation apparaît ici comme le seul moyen d'introduire des termes non logiques (nécessaires pour sortir de la sphère purement formelle et atteindre le particulier) sans pour autant dépendre de l'expérience, c'est-à-dire sortir de la logique, mais cette stipulation s'appuie toujours sur une intuition.

Le concept de stipulation reçoit donc dès *Der Raum* une fonction constitutive essentielle, qui fera de lui un des concepts structurants de l'œuvre de Carnap. Ce

(« Carnap's Intellectual Development ») publié dans le *Cambridge Companion to Carnap* (Creath et Friedman, Cambridge University Press, 2007) est clair mais peu précis. L'article de Thomas Mormann (« Geometrical Leitmotifs in Carnap's Early Philosophy », in *Cambridge Companion to Carnap*, ibid.) porte sur la question de la géométrie chez le premier Carnap, et son étude de la géométrie formelle le place au cœur des problèmes du présent paragraphe. Enfin, l'article déjà cité de Jagnow ("Carnap, Husserl, Euclide et l'idée d'une géométrie matérielle", in Fisette et Lapointe, *Aux Origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des* Recherches logiques, Paris, Vrin, Québec, Presses Universitaires de Laval., pp. 41-59) ainsi que les études de Hiram Caton (« Carnap's First Philosophy », *The Review of Metaphysics*, Vol. 28, N°4 (June 1975), pp. 623-659) Pawel Przywara (« Husserl's and Carnap's Theories of Space », Ph. D., article publié sur internet, 2005) et Abraham D. Stone (« On the Sources and Implications of Carnap's *Der Raum* », article publié sur internet, 2008). A ces articles s'ajoutent les analyses de François Schmitz dans l'ouvrage déjà cité.

conventionnalisme, largement lié à la tradition néo-kantienne, est également tributaire de l'œuvre de Poincaré, que Carnap cite à plusieurs reprises dans l'article qui pose pour la première fois la constitution comme tâche principale de la philosophie, « *Über die Aufgabe der Physik* »[1] ; on en retrouvera la trace dans l'*Aufbau*, mais aussi encore dans le « principe de tolérance » de la *Syntaxe logique du monde*. Entre 1922 et 1924, date de publication d'un nouvel article consacré à l'espace, « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität, Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen* », on assistera cependant à une refonte de ce concept, ou plus précisément de sa fonction constitutive. La stipulation cessera en effet d'être liée à une intuition, mais, loin de rompre avec l'idéalisme qui semblait irréductiblement attaché à l'usage constitutif que Carnap faisait de l'intuition à l'époque de *Der Raum*, la constitution « stipulative » deviendra, à partir de 1924, une constitution de l'expérience « effective » à partir du pur donné – et franchira donc, au moins en apparence, un pas supplémentaire en direction de l'idéalisme transcendantal. Or cette inversion de l'usage de la stipulation comme outil massif de la constitution est la conséquence d'une refonte massive du concept de constitution lui-même. Carnap, peut-être sous l'influence de Husserl, dont il commence à suivre les cours pendant cette période, abandonne le *pur* point de vue logique qui était celui de *Der Raum* pour donner une nouvelle « base » à la constitution : « l'expérience primaire » immédiate. Quelles sont donc les conséquences de cette réorientation sur la conception de la constitution de l'espace ? Il semblerait que *Carnap franchisse un pas décisif vers un concept de constitution sinon phénoménologique, au moins beaucoup plus proche de celui de Husserl*[2]. Dans quelle mesure ce glissement vers un sens, sinon « phénoménologique », en tout cas « phénoménaliste » de la constitution, est-il

[1] R. Carnap, « *Über die Aufgabe der Physik und die Anwendung des Grundsatzes der Einfachsheit*", *Kant-Studien*, 23, 1923, pp. 90-107. Cf. p. 90.

[2] On notera un fait assez anecdotique, mais non sans valeur du point de vue de la question, que nous laissons ici de côté, de l'influence effective de Husserl sur Carnap : la réorientation « phénoménologique », pour grossir le trait, de Carnap coïncide avec le moment où celui-ci cesse définitivement de citer Husserl, sinon pour quelques concepts techniques qu'il lui emprunte. Certains commentateurs ont pu voir là un signe du « refoulement » dont Husserl serait l'objet.

également un glissement vers une forme plus marquée d'idéalisme ? *En conférant à une « expérience primaire » le rôle que jouait dans Der Raum l'espace purement formel, Carnap ne transforme-t-il pas la construction « formelle-logique » de l'espace en une constitution idéaliste transcendantale ?*

§ 16. La tentation de l'idéalisme transcendantal chez Carnap, II. Mondes secondaires et décisions

PHENOMENALISME ET IDEALISME TRANSCENDANTAL

Avec l'article de 1924, on atteint en effet un sens de l'entreprise constitutive bien plus proche du sens qu'elle reçoit chez Husserl après le « tournant transcendantal » des années 1907-1913. Tout d'abord, comme dans *Der Raum*, la constitution répond en effet à une question transcendantale : comment fonder ou rendre compte de nos connaissances sur l'espace ou, plus généralement, sur le monde ? Hiram Caton, dans son article consacré à la première philosophie de Carnap, résume bien le problème :

> Le hiatus entre science et expérience est donc dû à la théorie de la subjectivité des qualités sensibles, selon laquelle le contenu de l'expérience immédiate est dépourvu de « véracité ». La question devient donc : en quoi l'expérience est-elle utile à la science et en quel sens la science est-elle ancrée en elle ? La première philosophie de Carnap tente de répondre à ces questions en déterminant en quel sens la science est « construite » à partir de l'expérience ou du donné.[1]

Cette question résume bien le problème transcendantal au fondement de la pensée du premier Carnap : la science ne pouvant pas avoir directement affaire à l'expérience - car l'expérience que l'article de 1924 appellera « expérience de premier ordre » ou expérience immédiate (c'est-à-dire l'expérience que nous aurions si nous n'étions pas des êtres pensants), sans être le pur chaos sans détermination et sans ordre de l'empirisme classique, n'admet cependant que des déterminations purement formelles - *comment peut-elle cependant être considérée comme objective ?* Cependant, si cette question est bien constante dans l'œuvre du

[1] H. Caton, « *Carnap's First Philosophy* », *The Review of Metaphysics*, Vol. 28, N°4 (June 1975), p. 632.

jeune Carnap, il n'en va pas de même de la réponse que nous résume ici Hiram Caton. En effet, c'est seulement à partir de *Dreidmensionalität des Raumes*, donc à partir de 1924, que Carnap commencera à considérer que la réponse à la question transcendantale de la légitimité de l'expérience objective passe nécessairement par l'élaboration d'un système de constitution « phénoménaliste », c'est-à-dire par le réancrage de la connaissance scientifique dans *les données immédiates, qui constituent la base « phénoménologique » d'un tel système*. Comme nous l'avons vu, *Der Raum* ne constitue pas l'espace physique à partir du donné, mais à partir de l'espace formel et *en le confrontant* au donné grâce à l'« intuition d'essences » ; la structure de l'espace, qui est l'objet propre de la constitution, n'est pas fournie par l'expérience, mais par la logique, et l'expérience y est simplement ordonnée par stipulation, comme cas d'application du système d'axiomes. C'est seulement à partir de 1924 (même si nous pourrions trouver une première formulation de cette théorie dans « *Über die Aufgabe der Physik* » de 1923) que l'expérience primaire va devenir la véritable « base » de la constitution, et qu'apparaîtra donc la nécessité de distinguer ce « phénoménisme » de l'idéalisme transcendantal.

Si *Der Raum* répondait à la question transcendantale en montrant que la structure de l'espace était *indépendante* de l'expérience, mais s'appliquait à elle par stipulation, ce qui la rendait donc à la fois connaissable *a priori*, intuitivement *et* expérimentalement, *Dreidimensionalität des Raumes* y répond en montrant comment, toujours par stipulation, mais en quelque sorte par une stipulation inversée, un espace tridimensionnel objectif peut se constituer à partir de l'espace bidimensionnel du pur donné sensoriel. Dans le vocabulaire ici employé par Carnap, l'espace tridimensionnel est décrit comme une « fiction » (*Fiktion*), c'est-à-dire, au sens étymologique du terme, comme une construction, un « *Aufbau* », un objet constitué par synthèses. Cette expression rappelle cependant le caractère arbitraire de cette constitution, qui relève, affirme Carnap, d'un « libre choix ». Ce « libre choix » de la structure

tridimensionnelle du monde manifeste peut être rapproché de la « décision » qui jouait dans *Der Raum* un rôle tout aussi déterminant dans la constitution de l'espace. En un sens, le « libre choix » *double* ici la « décision » dont *Der Raum* démontrait le rôle constitutif, puisqu'il s'agit également dans l'article de 1924 de passer d'un espace de relations topologiques (l'espace « primaire ») à un espace *déterminé* quant à sa structure (l'espace « secondaire », euclidien à trois dimensions).

Deux différences opposent cependant les termes de « libre choix » et de « décision » et les deux approches dont ils sont le symptôme :

1. Le « libre choix » résulte en effet tout d'abord de l'action d'une *conscience* effective, aussi neutre soit-elle, tandis que la « décision » est un pur processus logique, dont tout l'intérêt est de ne pas être ramené à une conscience décidante. Il n'y a pas plus besoin, en effet, d'une conscience pour décider de l'application des axiomes de l'espace intuitif à l'expérience qu'il n'en est besoin pour appliquer par exemple le Système d'axiomes peanosien à la suite des nombres entiers naturels ; la décision est, comme tous les outils constitutifs de *Der Raum*, métaphysiquement neutre, et ne suppose donc même pas un sujet ou une conscience à son fondement. Il n'en va pas de même du « libre choix », lequel, n'ayant affaire qu'au traitement de l'information sensorielle par une conscience, semble dépendre de celle-ci au moins dans une certaine mesure, et réorienter ainsi la constitution en un sens plus profondément idéaliste.
2. Corrélativement, le « libre choix » indique une constitution phénoménaliste ou « de bas en haut » (de l'expérience immédiate chaotique à une expérience construite et ordonnée), tandis que la « décision » révèle une constitution formelle ou « de haut en bas » (d'une forme générale à son cas particulier). Cependant, le changement de perspective n'est en réalité qu'apparent, car si la constitution devient phénoménaliste, en prenant comme base l'expérience sensorielle ou expérience « de premier ordre »,

> Carnap n'abandonne pas le principe d'une constitution purement logique de l'espace, qui aurait pour base, non pas « l'espace physique » au sens de *Der Raum*, mais bien l'espace formel. Car l'espace de l'expérience de premier ordre n'est précisément pas l'espace métrique de la physique ni même l'espace intuitif, mais au contraire un espace formel : l'expérience de premier ordre ne présente ainsi qu'une structuration purement formelle, qui ne sera déterminée que par « décision ». L'espace du pur donné, ou espace non « fictif », est un espace de relations topologiques, qui ne sont interprétées qu'au niveau de l'expérience secondaire, et qui déterminent l'espace « physique » comme un espace « fictif ». Carnap combine donc dans l'article de 1924 deux approches apparemment opposées de la constitution, puisque celle-ci se présente à la fois (comme dans *Der Raum*) comme une constitution purement logique d'un espace déterminé sur la base d'un espace formel, et comme la constitution d'un espace effectif mais fictif sur la base d'un espace de pures données sensorielles ininterprétées. L'assimilation de l'espace sensoriel à un espace de structures formelles et de simples relations topologiques constitue l'apport majeur de « *Dreidimensionalität des Raumes* ». C'est cette combinaison nouvelle des deux dimensions de la constitution que permet d'exprimer le glissement du vocabulaire de la « décision » au vocabulaire du « libre choix » et de la fiction.

Le choix d'une base phénoménale (les données sensorielles brutes) est donc lié à une redéfinition de la méthode constitutive, qui n'implique cependant aucun renoncement à l'ordre de la constitution de *Der Raum* : Carnap accepte de prendre le point de vue d'une conscience et de son traitement de l'information sensorielle, au risque de sacrifier à une ambiguïté fondamentale de la constitution.

CONSTITUTION « EFFECTIVE » ET RECONSTRUCTION RATIONNELLE

Cette ambiguïté est en effet nécessairement liée à ce point de vue : la constitution est-elle l'activité du philosophe répondant à la « question transcendantale », ou bien est-elle une action effective de la conscience ? La question se pose, car si *Der Raum* évitait de parler de la manière dont le monde ou l'espace nous apparaissent effectivement, et ne parlaient que de leur structure[1], « *Dreidimensionalität des Raumes* » nous montre comment la conscience en vient à *se faire apparaître à elle-même sa « fiction » comme effectivement donnée*[2]. L'espace constitué n'est plus simplement décrit comme un « espace physique », fondement de la connaissance, suffisant pour répondre à la question transcendantale, mais comme l'espace *manifeste*, que la conscience constitue *effectivement*, et avec lequel la constitution déborde la simple question *transcendantale* pour empiéter sur le terrain *idéaliste*.

Dorénavant, la constitution sera toujours simultanément transcendantale et idéaliste, quoiqu'à des degrés variables, car elle portera toujours implicitement la thèse, qui n'était pas celle de Carnap en 1922, selon laquelle *la reconstitution rationnelle grâce à laquelle nous pouvons fonder l'objectivité de notre connaissance, correspond au moins dans une certaine mesure à une activité constituante effective d'une conscience*. Ainsi, dans *Dreidimensionalität des Raumes* (où l'ambiguïté est certainement bien plus forte que dans l'*Aufbau*, dans lequel Carnap se montre plus conscient des limites de sa propre méthode), ce que reconstitue rationnellement le philosophe correspond au dépassement de l'espace sensoriel par l'espace objectif, dépassement dont on voit difficilement comment on pourrait ne pas en attribuer la responsabilité à une conscience. En effet, l'espace constitué est décrit comme un espace *manifeste* : il s'agit du monde comme nous le percevons effectivement et habituellement (le terme allemand est *gewöhnlich*) ; et l'espace « primaire » est celui des pures données

[1] Il est en effet remarquable que même l'espace intuitif, dans *Der Raum*, ne se situe pas sur le terrain de l'apparaître du monde pour la conscience, puisque l'espace intuitif est le lieu d'élaboration des systèmes d'axiomes.

[2] En cela réside certainement la pointe phénoménologique de l'article de 1924, que nous étudierons dans le chapitre II de la troisième partie de ce travail.

sensorielles. A première vue, nous avons donc aux deux extrémités de la constitution les deux pôles d'une constitution de type idéaliste : le pôle sensoriel comme sphère de données brutes et encore indéterminées, et le pôle objectal ou objectif constitué d'entités structurées et transcendantes.

La thèse générale de l'article, selon laquelle l'espace à trois dimensions est une extension fictionnelle de l'espace sensoriel ou sensible à deux dimensions, extension fondée sur la fiction de la régularité des phénomènes, peut donc être lue en un double sens : 1. L'espace *est effectivement* une « extension fictionnelle de l'espace sensoriel », et réclame donc d'être généré par une instance constituante (par exemple une conscience) ; et 2. L'espace ne peut faire l'objet d'une déduction au sens kantien, c'est-à-dire ne peut recevoir sa légitimité, que si on le considère *comme s'il était* une extension fictionnelle de l'espace sensoriel, et doit donc être *reconstitué* ainsi même si, dans les faits, il en est autrement. La constitution peut donc être prise au sens d'une genèse psychologique effective ou au sens d'une simple reconstruction rationnelle, c'est-à-dire, pour le dire crument, au premier ou au second degré. D'un côté, la constitution se lit comme l'*activité* d'une instance constituante ; de l'autre, elle est un simple *modèle* pour rendre compte de notre connaissance. Cette double lecture sera prise au sérieux dans l'*Aufbau* et fera l'objet d'une double distinction : au niveau des « langages constitutifs », entre *langage formel* et *langage « constructionniste fictif »*, mais aussi au niveau de la distinction provisoire entre « *langage constitutif* » et « *langage psychologique* »[1].

LA CONSTITUTION COMME INTERPRETATION DES STRUCTURES PHENOMENALES ET LA QUESTION DE L'IDEALISME

Malgré ces divergences fondamentales, *Der Raum* et « *Dreidimensionalität des Raumes* » conservent une orientation commune : 1. la logique et les mathématiques doivent

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §75, pp. 157-159. La suite du présent chapitre nous permettra de préciser ces distinctions.

être le seul *outil* de la constitution à proprement parler, c'est-à-dire du passage d'un niveau à un autre (même si le choix même des niveaux ainsi que leur distinction ne relèvent pas nécessairement de la seule logique, comme nous le verrons par la suite) ; et 2. l'espace formel doit être la seule base de la constitution, laquelle ne peut être effectuée que par décision et comporte donc nécessairement une part d'arbitraire. Ainsi, « *Dreidimensionalität des Raumes* » constituera le « nombre de dimensions » de l'espace, et *non son contenu concret*. Le système de constitution conserve ainsi une forme logiquement rigoureuse, puisqu'il peut utiliser des outils géométriques et formels, et non pas intuitifs. La question directrice du texte se ramène donc à un problème plus restreint : comment peut-on constituer un espace tridimensionnel à partir d'un espace sensoriel à deux dimensions ? Ce problème, qui est en apparence un problème mathématique, peut cependant recevoir une formulation *logique* : par quelle décision peut-on passer d'un espace formel topologique à un espace métrique susceptible de structurer la perception aussi bien que les sciences, et notamment la physique mathématisée ?

En posant le problème en termes logico-mathématiques, Carnap tente donc d'éviter de prendre une position ouvertement idéaliste, tout en répondant simplement à la question transcendantale de la légitimité de notre connaissance objective (et en l'occurrence, de notre connaissance objective de l'espace). Comme dans *Der Raum*, *l'espace constitué n'est en effet jamais qu'une projection de l'espace précédent dans l'ordre de la constitution*. L'espace primaire est déterminé par de simples relations topologiques, et c'est seulement sa *projection fictive* qui, comme dans *Der Raum*, en fait un espace d'expérience, un espace mesurable, objectif. Or la projection, en conservant par définition la structure formelle, garantit l'objectivité de l'espace ainsi obtenu. Chaque objet est peut-être le reflet fictif du donné sensible, il n'en est pas moins une projection univoque, donc un reflet scientifiquement valable. Que la constitution repose *in fine* sur une stipulation et ne soit, au regard de

l'expérience primaire, qu'une fiction, cela n'enlève donc rien à l'objectivité du monde constitué, car la projection, même libre, du monde primaire dans un monde secondaire, reste une relation univoque (*eindeutig*).

Carnap s'éloigne donc ici d'un idéalisme transcendantal de type kantien pour se rapprocher sensiblement de l'idéalisme transcendantal husserlien. Car l'assimilation de l'espace primaire à un espace de structures topologiques, dont Carnap emprunte le principe, non pas à Husserl, mais au « réalisme structural » de Schlick[1], lui permet cependant de répondre véritablement à la question transcendantale kantienne, sans renoncer pour autant comme Kant à une position réaliste, c'est-à-dire sans poser d'hiatus entre le monde « manifeste » et la « chose en soi ». En effet, toute la difficulté de la chose en soi kantienne consistait en ce qu'inconnaissable, elle ne possédait pas de relation univoque avec le phénomène. Avec la constitution par projection que *Dreidimensionalität des Raumes* applique à une constitution phénoménaliste, mais dont le principe était déjà élaboré dans *Der Raum*, le monde secondaire (fictif) est certes séparé par un hiatus ontologique du monde primaire (le donné), mais sa relation univoque avec le monde primaire lui offre un ancrage dans le réel. « *Dreidimensionalität des Raumes* » soutient donc une thèse *réaliste*, au moins sur la structure spatiale du « monde manifeste »[2] : même si la conscience intervient dans la constitution, elle n'opère qu'une projection tridimensionnelle de l'espace à deux dimensions, et ne change donc rien à l'ordre structurel du monde, aux *relations topologiques* entre les choses.

Pourtant, ce « réalisme » foncier (par lequel Carnap élimine l'idée même d'une « chose en soi » en concevant le pur donné phénoménal comme porteur de structures topologiques objectives et indépendantes de tout apport fictionnel de l'instance constituante) n'empêche pas la constitution de « *Dreidimensionalität des Raumes* » de prendre la forme, à un autre niveau et de manière plus insidieuse, d'un idéalisme transcendantal. Certes, un

[1] Cf. M. Schlick, *Théorie générale de la connaissance*, 1918/1925, cf. notamment §§36sqq, pp. 306/449sqq.
[2] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 107.

idéalisme transcendantal qui aurait renoncé à la chose en soi et ferait reposer la constitution de l'expérience phénoménale sur des structures ou des lois objectives et non sur les lois de la subjectivité humaine, un tel idéalisme serait paradoxal, mais au même titre exactement que peut l'être, pour d'autres raisons, le « renversement anti-copernicien »[1] de Husserl, et l'idéalisme transcendantal anti-kantien qu'il développe autour des années 1907-1913. Car le geste de Carnap est en réalité très proche du geste de Husserl : l'instance constituante (qu'on se gardera cependant de qualifier trop rapidement de « conscience ») ne fait pas autre chose que *déterminer*, *interpréter*, donc *donner sens* aux pures structures topologiques indéterminées de l'expérience sensorielle brute. Or si cette donation de sens prend une forme très différente de la donation décrite par Husserl, et si la référence à une « conscience » demeure plus ambiguë que, par exemple, dans les *Idées directrices*, il n'en demeure pas moins qu'elle repose sur les lois objectives prescrites par les structures formelles de l'expérience de premier ordre, et non sur les lois subjectives de la pensée. Husserl a démontré la possibilité d'élaborer un idéalisme transcendantal qui reposerait sur des lois objectives et éviterait ainsi tout recours à une chose en soi ; c'est dans ce même mouvement que Carnap s'engage dès l'article de 1924.

En effet en décrivant la constitution en termes d'« *expérience* primaire » et d'« *expérience* secondaire », Carnap brouille la frontière établie par Richardson entre la question *idéaliste* transcendantale de la possibilité de l'expérience et la question transcendantale pure (et non nécessairement idéaliste) de la possibilité de la connaissance objective. Au lieu d'éliminer la question de la construction de l'expérience au profit de celle de la légitimité de la connaissance, Carnap semble au contraire ramener cette dernière question à la première. Or qu'est-ce que l'idéalisme transcendantal (si ce terme doit pouvoir s'appliquer aussi bien à Kant qu'à Husserl), sinon l'idée que la seule manière de légitimer la

[1] Cf. D. Pradelle, *Par-delà la Révolution copernicienne, sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012.

connaissance et de démontrer son objectivité consiste à exposer la manière dont l'expérience effective se constitue sur la base du pur vécu ? L'idéalisme transcendantal revient à ramener, exactement comme le fait ici Carnap, la question de l'objectivité à celle de la constitution de l'expérience. Ainsi, si Carnap révélait sa tendance ou son « inconscient » idéaliste dès *Der Raum* en conférant un rôle constitutif à l'intuition, c'est bien dans « *Dreidimensionalität des Raumes* » que la constitution carnapienne se rapproche au plus près de la constitution idéaliste transcendantale (husserlienne, et non kantienne) en se définissant *d'abord* comme constitution *d'une expérience*, et comme construction du monde « manifeste ».

§ 17. La critique de l'idéalisme transcendantal comme position métaphysique

NEUTRALITE METAPHYSIQUE ET IDEALISME

En comparaison avec « *Dreidimensionalität* des Raumes », l'*Aufbau* semble contenir une position plus claire vis-à-vis de l'idéalisme transcendantal, et distinguer de manière plus tranchée la question transcendantale de la possibilité de la connaissance objective et la question métaphysique de l'idéalisme et du réalisme. La thèse de Carnap dans l'*Aufbau* sur ce point est en effet la suivante : le système de constitution est métaphysiquement neutre et se situe en deçà du niveau où se distinguent les trois grands courants philosophiques que sont l'idéalisme, le réalisme et le phénoménisme.

L'argument de Carnap repose sur la distinction entre deux concepts de « réalité », un concept constitutionnel, métaphysiquement neutre et purement logique, selon lequel *est réel tout objet qui s'intègre au système de constitution et qui peut donc faire l'objet d'un traitement scientifique*, et un concept métaphysique selon lequel la réalité désigne *l'indépendance par rapport à la conscience* :

> Nous avons établi quelles conditions constitutionnelles (qui sont à déterminer empiriquement) doivent être remplies pour qu'un objet appartienne au domaine de ce que l'usage des sciences du réel qualifie habituellement de réel. Au-delà de ce problème constitutionnel ou empirique de la réalité se pose à présent la question de savoir si une « réalité » en un sens particulier doit

> être attribuée à ces objets réels empiriques. Cette signification particulière peut recevoir différentes formulations ; on la caractérise ordinairement comme *l'indépendance à l'égard de la conscience connaissante*.[1]

Cette distinction n'est pas sans rappeler la distinction entre le concept husserlien de réalité, qui définit le statut de tout objet constitué et donc validé par la conscience, et qui correspond donc également à une réalité purement constitutionnelle, et le concept « naturel » de réalité au sens de l'attitude naturelle, qui désigne ce qui existerait indépendamment de la conscience et donc – chez Husserl et non pas chez Carnap ! – de la constitution. Pourtant, à un autre niveau, Carnap inclut dans son système le concept husserlien – idéaliste – de réalité, au sein de ce qu'il nomme la « réalité métaphysique ». Certes, pour Husserl, l'idéalisme transcendantal désigne une position métaphysiquement neutre, et donc en accord avec les principes de neutralité de la phénoménologie, dans la mesure où la constitution idéaliste transcendantale ne présuppose ni l'existence des objets hors de la conscience (comme le réalisme), ni au contraire leur inclusion dans l'immanence de cette conscience (comme l'idéalisme subjectif). Mais pour Carnap, au contraire, l'idéalisme transcendantal représente une des trois principales positions métaphysiques sur le statut de la « réalité » hors de la conscience :

> Le second concept de la réalité (au sens d'indépendance du sujet connaissant) représente le point sur lequel les courants du réalisme, de l'idéalisme et du phénoménalisme divergent. Ces courants se distinguent par le fait qu'ils attribuent la réalité dans ce second sens à des domaines d'objets d'extension différente (au sein du réel empirique). Le réalisme enseigne que sont réels les objets constitués du domaine physique et du psychisme d'autrui. L'idéalisme subjectif, que les objets hétéro-psychiques sont certes réels mais non les objets physiques ; dans la forme plus radicale du solipsisme, il nie même la réalité des objets hétéro-psychiques […] Le phénoménalisme enseigne comme le réalisme l'existence du réel en dehors du psychisme propre mais il dénie cette réalité au physique comme l'idéalisme ; selon cette doctrine, elle revient aux « choses en soi » inconnaissables dont les objets physiques sont les phénomènes.[2]

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §175, p. 286.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §175, p. 287.

L'expression d'idéalisme « subjectif » ne doit pas nous tromper, et nous conduire à rapprocher Carnap de la position husserlienne, qui, elle aussi, conserverait une indéniable neutralité entre « idéalisme subjectif » et « réalisme ». Car en vérité, *l'idéalisme transcendantal est tout aussi métaphysique*, au regard et au sens du système de constitution, que l'idéalisme « subjectif ». En effet, la critique carnapienne du concept philosophique de réalité revient au fond, et de manière assez inattendue, à la critique que pourrait en faire la philosophie du langage ordinaire : *la distinction entre réel et irréel n'est légitime que localement*, au sens où il appartient à chaque science empirique de déterminer, parmi ses objets, lesquels sont considérés comme réels et lesquels ne le sont pas (par exemple, en physique, les atomes, les forces, les bosons de Higgs, etc.). Le système de constitution ne donne quant à lui qu'un concept général, parce que purement *logique*, de réalité, qui correspond à ce qui peut effectivement être constitué dans le système. Mais ce concept ne peut aucunement être défini ou recevoir une *interprétation* à ce niveau de généralité. La réalité constitutionnelle est purement formelle, et toute tentative de lui donner une couleur métaphysique, que celle-ci soit réaliste, phénoméniste, idéaliste subjective *ou même idéaliste transcendantale*, déborde la sphère de la connaissance légitime et ne peut que générer de faux problèmes. *Le concept métaphysique de réalité est exclu du système de constitution parce qu'il n'est ni un concept logique* (puisqu'il a un contenu déterminé qui devrait donc être constitué) *ni un concept constituable dans le système* (car ne peuvent être constitués que les concepts d'un niveau déterminé, et non les concepts transversaux dont l'extension correspondrait à la totalité des objets). Pour s'intégrer au système de constitution, un concept doit en effet être soit logique, soit assignable à une position déterminée dans le système, mais le concept métaphysique de réalité a ici le statut d'un pseudo-concept logique :

> On pourrait encore essayer de déterminer [de n'importe quelle manière] le concept de réalité (au sens d'indépendance de ma conscience) de sorte que le concept puisse être constitué. Mais on peut alors montrer que, dans chaque cas, le concept indiqué ne coïncide pas avec le concept

> tel qu'il est compris de manière analogue par le réalisme et l'idéalisme. Cela ne vaut pas seulement pour un système de constitution ayant la même forme de système que le nôtre, mais pour tout système de constitution conforme à la connaissance et même pour un système qui ne prendrait pas pour base le psychisme propre mais les vécus de tous les sujets ou même le physique. *On ne peut constituer ce second concept de réalité dans un système de constitution conforme à la connaissance ; il se caractérise donc comme concept non-rationnel, métaphysique.*[1]

Or la position idéaliste transcendantale commet de ce point de vue la même erreur que l'idéalisme subjectif (que, par ailleurs, tous les philosophes idéalistes critiquent pour s'en distinguer), puisque l'idéalisme transcendantal confère, au même titre que tous les autres courants métaphysiques, un *statut déterminé* à la réalité constituée. Ou plus précisément, tout comme le système de constitution carnapien, l'idéalisme transcendantal définit comme réel ce qui (et seulement ce qui) peut être constitué ; mais là où la constitution carnapienne reste métaphysiquement neutre car purement logique, la constitution idéaliste transcendantale *qualifie* la constitution *métaphysiquement* en stipulant qu'une « conscience » constitue « effectivement » les choses de telle ou telle manière.

LA CONSTITUTION ET LES LIMITES DE LA SCIENCE

C'est pourquoi Carnap précise que la théorie de la constitution s'accorde avec l'idéalisme transcendantal *dans la mesure où celui-ci est aussi une théorie de la constitution*, mais qu'il en diverge dans la mesure où cet idéalisme, précisément, est *idéaliste*, et qu'il interprète donc la constitution purement logique comme une production de la conscience :

> La théorie de la constitution et l'idéalisme transcendantal s'accordent pour soutenir que tous les objets de la connaissance sont constitués (en langage idéaliste, ils sont « produits par l'acte de penser ») ; de fait les objets constitués sont des objets de la connaissance conceptuelle seulement en tant que formes logiques construites d'une manière déterminée.[2]

Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut retenir de l'idéalisme transcendantal que la constitution, et ne considérer cette dernière que comme articulation métaphysiquement neutre

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, § 176, p.288.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §177, pp. 289-290.

des différentes sphères d'objets, et non comme articulation de ces sphères d'objets à une « conscience » ou une instance considérée comme ontologiquement *ultime* ? *La constitution ne s'intéresse qu'à la transitivité de la réalité*, à la possibilité de valider un objet donné *sur la base d'objets déjà validés ou constitués*, mais elle ne peut définir le *sens* de la réalité. C'est pourquoi l'*Aufbau* définit une *constitution transcendantale mais non idéaliste*, car débarrassée de la nécessité d'un ancrage dans une conscience : la constitution définit les objets sur la base les uns des autres sans jamais s'interroger sur le mode d'être de ces objets. Et Carnap va même plus loin, en affirmant que cette question transcendantale métaphysiquement neutre est, en dernière instance, le point commun entre tous les systèmes philosophiques, qui ne se contredisent entre eux que dans la mesure où ils débordent les limites de la théorie de la constitution ainsi définie :

> Il n'est pas surprenant que chacune des doctrines du réalisme, de l'idéalisme (dans ses différents types) et du phénoménalisme, prise en soi, ne présente pas de contradiction avec la théorie de la constitution quoiqu'elles se contredisent mutuellement. Ces trois courants en effet s'accordent entre eux et avec la théorie de la constitution sur les points suivants : toute connaissance renvoie en définitive à mes vécus qui sont mis en relation, combinés et traités ; la connaissance peut ainsi parvenir selon un développement logique aux différente formations de ma conscience, puis aux objets physiques, ensuite avec leur aide, aux formations de la conscience des autres sujets, c'est-à-dire au psychisme d'autrui, et par l'intermédiaire du psychisme d'autrui, aux objets spirituels.[1]

Ce que les trois grandes doctrines philosophiques citées ont en commun, et partagent également avec la théorie de la constitution, c'est donc la forme du système de la connaissance, l'étagement des niveaux de la constitution, dont nous étudierons le détail, en regard avec la constitution husserlienne des *Ideen I*, au début de la deuxième partie de ce travail. La structure, les relations logiques entre les différentes catégories d'objets, relèvent de la théorie de la connaissance dans la mesure où elles demeurent neutres ; mais dès l'instant que ces relations sont *interprétées*, la théorie bascule dans la métaphysique. Carnap ne fait ici qu'appliquer à l'échelle du système dans son ensemble une des grandes leçons de l'*Aufbau* :

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §178, p. 290.

la science ne s'intéresse qu'aux relations structurelles entre les objets, et exige que ces relations ne soient pas interprétées. De même donc qu'on tombe dans la métaphysique lorsqu'on interprète par exemple certaines relations entre les phénomènes comme des relations *causales au sens où tel phénomène serait la cause métaphysique de tel autre phénomène*, de même la théorie de la connaissance devient-elle métaphysique lorsqu'elle cherche à déterminer la nature du lien logique (et malgré tout *onto*logique) entre les objets ou niveaux d'objets.

L'*Aufbau* atteint ici sa dimension *critique* au sens kantien (et donc bien transcendantal) du terme, dans la mesure où elle détermine la limite entre la science et la métaphysique, la connaissance et l'interprétation. Ainsi, au sujet du réalisme, Carnap distingue-t-il un réalisme légitime, celui d'un langage de la constitution défini au §52 de l'*Aufbau*[1], et un réalisme métaphysique, qui prétendrait déterminer l'adresse de la réalité :

> On dit parfois qu'un réalisme (le plus souvent implicite) se trouve à la base de la procédure pratique des sciences du réel, en particulier en physique. Mais il faut clairement distinguer ici l'emploi d'un certain langage et l'affirmation d'une thèse. L'attitude réaliste du physicien se manifeste d'abord dans l'emploi du langage réaliste, lequel est approprié et justifié. Par contre, un réalisme qui irait au-delà, en tant que thèse explicite, n'est pas recevable ; il doit être corrigé en un « objectivisme » (si l'on veut s'exprimer ainsi) : les rapports réguliers (qui sont exprimés sous forme d'implications dans les lois de la nature) sont objectifs, dégagés de la volonté de l'individu ; en revanche l'attribution de la propriété de réalité[2] à une substance quelconque (la matière, l'énergie, le champ électromagnétique ou quoi que ce soit) ne dériverait d'aucune expérience et serait donc métaphysique.[3]

Cette frontière entre science et métaphysique recoupe donc celle entre l'utilisation d'un langage et la tentation de donner à ce langage une valeur ontologique. Tous les scientifiques parlent et doivent bien parler le langage réaliste, dans la mesure où ce langage leur permet de s'entendre simplement sur les objets qu'ils étudient et de simplifier la forme logique de leurs énoncés ; mais jamais ce langage ne doit les conduire à poser effectivement

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §52, pp. 125-126.
[2] Mot-à-mot : la propriété « réal » (*die Eigenschaft « real »*).
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §178, p. 291.

les objets comme « réels » en un sens déterminé. De même, *l'idéalisme transcendantal est parfaitement valable en tant que langage pour exprimer la constitution* : il correspond même plus ou moins[1] au quatrième langage de la construction logique du monde, le langage « constructionniste fictif », dans lequel la constitution est attribuée à une instance « A ». Mais comme dans le cas du réalisme, l'idéalisme transcendantal devient métaphysique dès l'instant que ce « A » est nommé, qualifié, et qu'on l'assimile à une conscience. L'idéalisme transcendantal « scientifique », au contraire, doit rester neutre sur l'interprétation des propositions formulées dans le langage constructionniste fictif, et qui ont pour forme « A constitue *x* ou *y* de telle ou telle manière sur la base de ses vécus ». Ainsi, pour qualifier le langage constructionniste, Carnap parle, dans son *Autobiographie intellectuelle*, d'une « reformulation de la définition sous la forme d'une règle opératoire pour une procédure constructive, applicable par n'importe qui, que ce soit le sujet transcendantal kantien ou une machine computationnelle »[2].

Cette formule, qui servira de fondement à l'une des grandes interprétations de l'*Aufbau* (celle d'Ulysses Moulines), démontre la volonté de Carnap de séparer la position métaphysiquement neutre de la théorie de la constitution de l'idéalisme transcendantal classique, que celui-ci soit kantien, néo-kantien ou même phénoménologique. Il est en effet clair que Husserl s'oppose ici frontalement à la position carnapienne : la phénoménologie repose sur la différence ontologique fondamentale existant entre l'*ego* et la transcendance des objets constitués. Il ne s'agit même pas, pour Husserl, d'« interpréter » une instance constituante originairement neutre *comme* une conscience ; au contraire, la constitution elle-même n'a de sens *que* dans la mesure où elle est effectuée par une conscience et pour une conscience. Il n'y a donc pas d'abord un idéalisme transcendantal neutre ou non métaphysique qui ne serait originairement qu'un langage et qui serait *par la suite* hypostasié

[1] Nous étudierons ce point en détail dans le chapitre de ce travail consacré aux différents langages de l'*Aufbau*.
[2] R. Carnap, « Intellectual Autobiography », in A. Schilpp (ed.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, 1963, p. 18.

sous la forme d'une thèse métaphysique ; au contraire, la phénoménologie transcendantale est indissociable de la thèse « métaphysique » de la primauté ontologique de l'*ego*, et non pas seulement des vécus.

Mais pour Husserl, la frontière entre neutralité et métaphysique passe tout simplement ailleurs : en posant la conscience comme instance constituante, Husserl ne pense pas sortir de la neutralité métaphysique dont la phénoménologie avait fait, dès les *Recherches logiques*, un de ses principes fondamentaux. Au contraire, cette affirmation ne déborde pas la pure description phénoménologique ni le pur déploiement des structures de la conscience. On aurait donc tort de se contenter de qualifier la phénoménologie des *Ideen I*, par exemple, d'idéalisme transcendantal *métaphysique* au sens de Carnap. Il serait en effet plus pertinent de remarquer que la dimension « critique » de l'*Aufbau*, à savoir la volonté de définir à la fois la limite de la connaissance scientifique (« rigoureuse », dirait Husserl) et la frontière de la métaphysique, constitue également une des lignes de force de la phénoménologie transcendantale. Le désaccord entre Husserl et Carnap ne porte donc que sur le tracé de cette frontière, qui, chez Carnap, correspond à la frontière entre propositions purement formelles ou structurelles et *interprétations* de ces propositions, et chez Husserl, admet comme un fait indéniable (et par là-même non-métaphysique) la distinction ontologique entre la sphère de la conscience et le monde transcendant, et considère donc d'emblée que la constitution est opérée *par une conscience*.

Or si la distinction de l'idéalisme « scientifique » et de l'idéalisme « métaphysique » est si importante pour la théorie de la constitution, c'est que *l'idée même d'une constitution semble indétachable, à un certain niveau, de l'idéalisme transcendantal, ou au moins d'une manière de poser la question transcendantale de la possibilité de la connaissance objective qui semble tendre inévitablement vers l'idéalisme*. Or de ce point de vue, il est nécessaire de distinguer la position explicitement revendiquée par Carnap sur ce point et la position *réelle*

de l'*Aufbau*, probablement plus ambiguë, et telle qu'elle a pu être dénoncée par la première génération de philosophes à s'être intéressée à l'œuvre de Carnap, et notamment par Quine. La théorie de la constitution est-elle véritablement métaphysiquement neutre, et plus précisément : parvient-elle à élaborer une constitution purement logique malgré le langage constructionniste fictif dans lequel elle s'exprime ? Parvient-elle, en d'autres termes, à utiliser le langage de l'idéalisme transcendantal sans jamais le poser sous forme de thèse ? Carnap prétend que la constitution est détachable de la thèse idéaliste transcendantale dans la mesure où elle peut être effectuée « par n'importe qui (ou quoi) », y compris une « machine computationnelle », mais en est-il vraiment ainsi ? N'y a-t-il pas une forme d'idéalisme transcendantal *métaphysique* larvé qui proviendrait de l'héritage néo-kantien dont l'*Aufbau* serait encore tributaire ? Ces questions définissent l'enjeu le plus important d'une confrontation des théories de la constitution de Husserl et Carnap : la constitution est-elle détachable, et dans quelle mesure, du modèle idéaliste transcendantal hérité, par l'intermédiaire du néo-kantisme, de la *Critique de la raison pure* ? Peut-on vraiment penser une constitution purement logique et métaphysiquement neutre comme le voudrait Carnap, sans jamais hypostasier l'instance constituante ? Peut-on alors encore qualifier cette constitution de « constitution » ? Et à l'inverse – et c'est bien la question que poseront ses élèves à Husserl lorsque celui-ci prendra, dans les années 1905-1907, son « virage transcendantal » – la dimension idéaliste transcendantale de la constitution est-elle véritablement compatible avec la dimension *descriptive* de la phénoménologie, et avec l'exigence de neutralité métaphysique qui animait, dans les *Recherches logiques*, la « percée » phénoménologique ? Il faudrait, pour sauver la cohérence, surtout de l'*Aufbau*, mais également de la phénoménologie transcendantale, pouvoir déterminer un sens de la question transcendantale qui soit détachable de l'idéalisme métaphysique.

§ 18. La critique quinienne de l'inconscient idéaliste de Carnap

L'impossibilité de détacher entièrement la constitution de l'idéalisme transcendantal apparaît dans « l'échec » de l'*Aufbau*, et comme une conséquence des limites du programme même de Carnap, telles que Quine les révèle dans « Deux dogmes de l'empirisme »[1]. Plus précisément, l'insuffisance du pur appareil logistique qui est censé débarrasser la constitution de la référence à une conscience est mis au jour par l'*incapacité du système de constitution à constituer le niveau du monde physique*. Le réductionnisme, qui est, chez Carnap, l'envers et la réciproque de la constitution, démontre le pouvoir constituant (et en ce sens *transcendantal*) de la pure logique des relations dans les limites de la sphère du vécu, mais *échoue aux portes du monde physique*. Or si Carnap attribue malgré tout à son système la capacité de constituer le monde physique via l'attribution des qualités aux points du monde, dont Quine a démontré le caractère illusoire, n'est-ce pas précisément en vertu d'un présupposé idéaliste qui serait, *incognito*, attaché à son système de constitution ? Il est nécessaire, pour le montrer, de rappeler les grandes lignes de la critique de Quine.

LA CRITIQUE QUINIENNE DU REDUCTIONNISME CARNAPIEN

Dans son article de 1953, Quine montre le lien existant entre les deux principaux dogmes de l'empirisme moderne, notamment chez Carnap, non seulement dans l'*Aufbau*, mais dans des ouvrages plus récents comme *Meaning and Necessity*[2] ou des articles comme « *Empiricism, Semantics and Ontology*[3] ». Le premier de ces dogmes, le « clivage » entre vérités analytiques et vérités synthétiques, apparaît en effet comme la toile de fond d'un autre dogme, le « réductionnisme », lequel se présente comme une manière de démontrer l'analycité de certaines propositions. Dans un premier temps, Quine brouille les frontières de

[1] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, ed. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003.
[2] R. Carnap, *Meaning and Necessity*, Chicago, The University of Chicago Press, 1947.
[3] R. Carnap, « *Empiricism, Semantics and Ontology* », *Revue internationale de philosophie*, 4, 1950, pp. 20-40.

l'analycité en éliminant les vérités dont l'analycité est hors de doute, et qui sont des énoncés « logiquement vrais », comme l'énoncé suivant :

> « Aucun homme non marié n'est marié ». Le trait pertinent de cet exemple vient de ce qu'il n'est pas simplement vrai tel quel, mais qu'il reste vrai pour toute réinterprétation possible de « homme » et de « marié »… En général, une vérité logique est un énoncé qui est et reste vrai pour toute réinterprétation de ses composants autres que ses particules logiques.[1]

Restent donc les vérités dont le caractère d'analycité dépend de la signification de leurs composantes non logiques – en d'autres termes, les énoncés dont l'analycité repose sur la signification des termes employés, et non sur la pure forme logique : « Il existe aussi une seconde classe d'énoncés analytiques, du type suivant : « « Aucun célibataire n'est marié ». Le trait caractéristique d'un tel énoncé, c'est qu'on peut le transformer en vérité logique, si l'on remplace les synonymes par des synonymes. »[2] Il suffit en effet, comme Quine le remarque immédiatement, de remplacer « célibataire » par le synonyme « homme non marié » pour que le caractère analytique de la proposition saute aux yeux. La cohérence de la notion de synonymie dépend donc en dernière instance de la capacité de fonder logiquement la notion de synonymie :

> Nous n'avons toujours pas de caractérisation satisfaisante de cette seconde classe d'énoncés analytiques, et donc pas non plus de l'analycité en général, dans la mesure où, dans le cas tout juste décrit, on a dû prendre appui sur une notion – la synonymie – qui manque tout autant de clarté que l'analycité.[3]

Or pour fonder logiquement la synonymie, et donc l'analycité, la solution de Carnap, et certainement l'une des seules solutions possibles, n'est autre que le réductionnisme. En effet, dire qu'un terme est « synonyme » d'un autre terme, c'est dire qu'on peut réduire ce terme ou les énoncés qui le comportent à des énoncés comportant d'autres termes. Le

---

[1] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 52.
[2] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 53.
[3] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 53.

réductionnisme est donc la clé de la synonymie, et donc de l'extension de la sphère de l'analycité hors de la sphère des pures propositions logiques. Or, d'après la critique quinienne, le réductionnisme carnapien est certes beaucoup plus puissant que le réductionnisme classique ou « radical », mais échoue aux portes du monde physique. La force du réductionnisme chez Carnap tient en effet à son caractère paradoxalement plus holiste que l'empirisme classique : en effet, contrairement à Locke ou Hume, Carnap ne cherche pas à constituer chaque « idée » ou chaque terme directement sur la base de l'expérience sensible, en stipulant que chaque terme doit être directement le synonyme d'un nom de « *sense-datum* », donc en présupposant une corrélation stricte entre idée et impression sensible :

> [Le réductionnisme radical] suppose que tout énoncé doué de sens peut être traduit en un énoncé (vrai ou faux) portant sur l'expérience immédiate […] Par exemple, pour Locke et Hume, chaque idée ou bien devait provenir directement de l'expérience sensible, ou bien devait être composée d'idées qui en venaient. En nous inspirant d'une suggestion de Tooke, nous pourrions reformuler cette doctrine dans le jargon sémantique en disant que, pour qu'un terme ait un sens quelconque, il doit être ou bien le nom d'un *sense-datum*, ou bien composé de noms de ce type, ou encore une abréviation d'un tel composé.[1]

Or malgré les apparences, Carnap se démarque profondément d'un tel réductionnisme, en affirmant que les énoncés ne doivent pas être réduits à l'expérience immédiate terme à terme, qu'il ne faut donc pas construire une synonymie atomique où chaque terme d'une proposition correspondrait à un ou plusieurs termes de l'ordre des « *sense-data* » ; ce sont les énoncés entiers, compris comme unités de sens, qui doivent être traduits dans la langue des *sense-data*. Le projet de l'*Aufbau* consiste donc à déterminer *un langage des* sense-data *suffisant* pour construire l'ensemble des énoncés doués de sens, et donc tel que tous les énoncés scientifiques puissent s'y réduire ou se traduire en ses termes. Or un tel langage comporte, outre les termes désignant le donné sensoriel, également des termes logiques, si bien que l'ontologie de l'*Aufbau* est bien plus riche que toutes les tentatives réductionnistes

[1] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 72.

précédentes[1]. Mais à l'inverse, si le programme de Carnap échoue, c'est parce qu'il n'a pas poussé suffisamment loin son intuition holiste, en tentant de constituer le monde physique sur la base de l'attribution des qualités aux points de l'espace-temps. La solution bien connue de Quine consistera, au contraire, à affirmer que les énoncés scientifiques, et en particulier ceux portant sur le monde physique, affrontent le tribunal de l'expérience ensemble, dans leur totalité, et qu'il est illusoire de tenter de les appliquer un à un à l'expérience. Cependant, pour notre travail, c'est un détail de l'argumentation de Quine contre la constitution du monde physique par attribution des qualités sensibles aux points du temps qui nous paraît révéler l'idéalisme caché de l'*Aufbau* :

> Carnap n'a semble-t-il pas remarqué que sa réduction des objets physiques était non seulement une ébauche, mais qu'elle était vouée à l'échec pour des raisons de principe. Des énoncés du type « la qualité *q* est à l'instant-point *x*, *y*, *z*, *t* » devaient, selon ses canons, recevoir des valeurs de vérité de façon à maximiser ou à minimiser certains aspects globaux, et l'expérience aidant, les valeurs de vérité devaient être révisées dans le même esprit. Je pense que c'est une bonne schématisation de ce que la science fait en réalité ; mais elle ne fournit aucune indication, pas même la moindre ébauche, permettant de traduire un énoncé de la forme « la qualité *g* est à *x*, *y*, *z*, *t* » dans le langage des *sense-data* et de la logique que Carnap avait choisie au départ. Le connecteur « est à » reste un connecteur additionnel non défini ; les canons nous aident à l'utiliser, mais pas à l'éliminer.[2]

Un écart se creuse donc entre deux dimensions de la constitution qui devraient, théoriquement, être exactement équivalentes : d'un côté, la réduction d'un terme donné aux concepts de base, c'est-à-dire au pur donné sensoriel et aux objets logiques supposés au

[1] C'est grâce à cette richesse logique et ontologique que Carnap a pu aller si loin dans le programme réductionniste, comme l'explique Quine : « Le langage adopté par Carnap, comme point de départ, n'était pas le langage des *sense-data* le plus étroit qu'on puisse imaginer, puisqu'il incluait les notations de la logique, y compris la théorie abstraite des ensembles. En fait, il incluait tout le langage des mathématiques pures. L'ontologie, qui y était implicite, recouvrait non seulement les événements sensoriels, mais les classes, les classes de classes, etc. Il est des empiristes qui reculeraient devant une telle prodigalité […] Grâce à une série de constructions, pour lesquelles il exploite les ressources de la logique moderne avec beaucoup d'ingéniosité, Carnap parvient à définir un large réseau de concepts sensoriels supplémentaires importants, dont personne, avant lui, n'aurait jamais cru qu'on pouvait les définir à partir d'une base aussi modeste. Il fut le premier empiriste, qui, non content d'affirmer la réductibilité de la science aux termes de l'expérience immédiate, s'engagea sérieusement sur la voie de la réduction ». Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 73.

[2] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 74.

départ, et d'un autre côté l'énoncé d'une règle définissant l'usage du terme de niveau supérieur sur la base des termes connus. La constitution carnapienne suppose que toute réduction définisse une règle constitutive, mais à l'inverse que tout règle définissant l'usage d'un terme puisse s'énoncer en termes de réduction. Or c'est exactement ce que la construction carnapienne du monde physique échoue à mettre en œuvre : Carnap introduit un terme, le connecteur « est à », qui possède une règle d'usage, mais qui ne peut se traduire dans le langage déjà constitué (le langage « basique » de la constitution) des *sense-data* et de la logique des relations. La règle constitutive semble être ici rétive à l'énonciation en termes réductionnistes, donc en termes de synonymie, ce qui nous semble révélateur d'un fait fondamental : *le réductionnisme de l'Aufbau n'est en réalité que secondaire par rapport à sa dimension constitutive*.

REDUCTION ET CONSTITUTION

Ce constat est à la fois obvie, voire simpliste, et lourd de conséquences. Simple, il l'est parce que tout dans l'*Aufbau* semble corroborer ce primat de la constitution sur la réduction : le titre de l'ouvrage, tout d'abord, présente ce dernier comme une *construction* ; en outre, l'ordre même dans lequel sont abordés les différents objets est bien celui d'une construction qui partirait des objets les plus simples pour aller vers les plus complexes, et non d'une réduction qui procèderait par *analyse* des termes complexes. Mais à y regarder de plus près, le primat de la construction sur la réduction, loin d'être évident, semble au contraire en contradiction avec l'une des thèses fondamentales de l'*Aufbau* : la stricte réversibilité de la constitution et de la réduction. En effet, il est tout à fait fondamental, dans l'*Aufbau*, que la constitution se définisse comme l'exact équivalent de la réduction : « « Réduire *a* à *b*, *c* » ou « constituer *a* à partir de *b*, *c* » signifiera établir une règle générale qui indique de quelle manière il faut, dans chaque cas particulier, transformer une proposition sur *a* pour obtenir

une proposition portant sur *b*, *c*. »[1] L'équivalence entre les deux mouvements de réduction et de constitution est donc posée dès les premiers paragraphes de l'*Aufbau*. Carnap admettra cependant la possibilité d'un écart, mais, paradoxalement, dans le sens exactement inverse de celui pointé par Quine : en effet, il est envisageable que la réduction soit insuffisante pour rendre possible la constitution, mais non pas que la constitution d'un objet soit possible alors que la règle de réduction de cet objet à d'autres objets n'est pas établie :

> Si un concept est réductible à d'autres concepts, il peut certes par principe être constitué à partir d'eux. La connaissance de sa réductibilité ne signifie toutefois pas encore la connaissance de sa constitution. Car établir la règle générale de transformation de toutes les propositions portant sur le concept forme encore une tâche en soi. Exemple : il est facile de comprendre la réductibilité des fractions aux nombres naturels ; de même une proposition portant sur certaines fractions peut être aisément transformée en une proposition portant sur des nombres naturels. Il est plus difficile en revanche de constituer par exemple la fonction 2/7, c'est-à-dire d'indiquer une règle générale selon laquelle les propositions portant sur 2/7 peuvent être transformées en propositions sur 2 et sur 7.[2]

La position de Carnap est donc apparemment claire : la constitution repose toujours sur la réduction, mais si réduire un objet à un autre est une condition nécessaire pour constituer un objet, ce n'est cependant pas une condition suffisante. Le système de constitution n'admet donc pas la possibilité de la constitution d'un objet qui ne reposerait pas sur la possibilité de sa réduction à d'autres objets.

C'est pour cette raison que la constitution du monde physique sur la base de l'attribution des qualités aux points de l'espace-temps est profondément suspecte. En effet, cette constitution repose sur un concept non défini, et qu'on ne peut réduire à d'autres concepts déjà définis, ce que Quine exprime dans le passage cité ci-dessus : « Le connecteur « est à » reste un connecteur additionnel non défini ; les canons nous aident à l'utiliser, mais pas à l'éliminer. »[3] Ce constat place le projet tout entier de l'*Aufbau* devant l'alternative

[1] R. Carnap, 1928, *Aufbau*, §5, p. 58.
[2] R. Carnap, 1928, *Aufbau*, §35, p. 102.
[3] W. v. O. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in *Du Point de vue logique, Neuf essais logico-philosophiques*, éd. S. Laugier, Paris, Vrin, 2003, p. 74.

suivante : 1. soit on considère que Carnap rompt la chaîne de la constitution en constituant un objet sur la base d'une *erreur logique*, à savoir la présupposition d'un concept non basique et pourtant non défini ; dans ce cas, qui correspond au diagnostic de Quine, c'est l'ensemble du système qui s'effondre puisque tous les objets des couches supérieures (c'est-à-dire tous les objets du monde physique ainsi que du monde hétéro-psychique et spirituel) ne seront pas véritablement constitués, et c'est pour cette raison que Carnap, reconnaissant l'« échec de l'*Aufbau* », renoncera au projet d'une constitution à base auto-psychique ; 2. Soit on admet que la constitution de l'espace physique requiert autre chose que les outils explicitement admis par le système, à savoir quelque chose qui soit capable de fournir la règle de constitution du monde physique indépendamment de la possibilité de sa réduction aux points de l'espace-temps. Et dans ce cas, il faut bien admettre que *le modèle de la constitution carnapienne, malgré les précautions prises par Carnap, reste en dernière instance (au moins dans certains cas qu'il nous reste à déterminer) le modèle de la conscience constituante, et donc de l'idéalisme transcendantal*.

L'IDEALISME DANS LES INTERSTICES DE LA CONSTITUTION : LE PROBLEME DES « SAUTS » ONTOLOGIQUES

Nous avons déjà constaté la radicalité avec laquelle Carnap exclut l'idée d'une conscience constituante, et nous avons fait de cette idée le fer de lance d'une philosophie *transcendantale* qui échapperait à l'*idéalisme* métaphysique. Mais force est de constater que le phénomène que nous venons de découvrir chez Carnap grâce à l'analyse de Quine, loin d'être un cas isolé dans sa philosophie, en constitue au contraire une constante, si bien que nous pourrions aller jusqu'à dire qu'*à chaque fois que le système de constitution doit intégrer un saut ontologique, les seuls outils du réductionnisme logique s'avèrent insuffisants, et Carnap se trouve contraint de réintroduire, implicitement et probablement inconsciemment, une forme de constitution beaucoup plus proche de la constitution transcendantale*

phénoménologique. Cette lecture permet même de révéler une profonde unité des premiers textes de Carnap, de *Der Raum* à l'*Aufbau*.

1. En effet, ce recours à la conscience constituante est tout d'abord frappant dans *Der Raum* dès qu'il s'agit pour Carnap de constituer l'espace physique à partir de l'espace formel. Nous avons en effet constaté que, tant que Carnap s'attachait à construire les différents concepts d'espace sur la base du concept formel d'espace, les seuls outils de la logique et de la géométrie formelle étaient suffisants. La règle de constitution permettant par exemple de définir un espace homogène hyperbolique à partir d'un espace homogène parabolique est en effet très clairement définie sur la base de concepts logiques et mathématiques : il suffit en l'occurrence de faire varier la mesure de courbure de cet espace, en choisissant une constante inférieure à zéro, c'est-à-dire à la valeur de la mesure de courbure d'un espace parabolique. En d'autres termes, définir une règle de constitution pour un objet A dans les strictes limites des outils logiques et mathématiques du système ne pose pas de problème particulier dans les deux cas suivants : à savoir dans le cas de la constitution d'un objet A d'un niveau donné N (l'espace métrique homogène *hyperbolique*) sur la base d'un objet B d'un même niveau N (l'espace métrique homogène *parabolique*), ou dans le cas de la constitution d'un objet A d'un niveau donné N (l'espace homogène parabolique) sur la base d'un objet C d'un autre niveau M, si et seulement si M et N sont *continus*[1].

Mais dès l'instant qu'un *écart ontologique* existe entre les deux objets, donc dès que les niveaux de constitution auxquels se situent ces objets présentent une *discontinuité* forte, alors les outils logiques (ou en l'occurrence, mathématiques) s'avèrent insuffisants. C'est ce qui se produit, dans *Der Raum*, lors du passage de l'espace formel à l'espace physique : Carnap doit alors recourir à l'espace intuitif pour construire le lien inexprimable en termes mathématiques (et même logiques) entre ces deux niveaux *discrets* du système de l'espace.

[1] Nous verrons dans les quatre derniers chapitres de ce travail que la question de la continuité est d'une certaine manière *la* question centrale des problématiques constitutionnelles.

Un constat s'impose donc, que Carnap ne considère pas encore comme un échec à ce stade de sa pensée et probablement sous l'influence du néo-kantisme voire de Husserl : *la logique formelle doit s'appuyer ici sur une logique transcendantale, à savoir sur une logique fondée sur le recours à une conscience susceptible de donner un fondement à l'intuition des axiomes de l'espace*. La question transcendantale de la fondation de la connaissance de l'espace physique dans la connaissance de l'espace formel reçoit donc d'emblée une connotation idéaliste : seule l'intuition permet de construire le lien entre ces deux concepts d'espace. La logique est ici insuffisante et doit recourir à autre chose qu'elle-même pour effectuer la constitution de l'espace physique : à savoir, à une conscience se représentant l'espace dans une intuition[1]. Autant donc les outils de la logistique sont adéquats pour constituer les différents concepts d'espace à un niveau donné, autant ils échouent à construire un objet d'un niveau supérieur.

2. Or il en va exactement de même dans l'article de 1924, « *Dreidimensionalität* des Raumes ». Nous avons déjà pu observer que cet article opposait deux « mondes » ou deux niveaux d'expérience : l'expérience de premier ordre (*Erfahrung erster Stufe*) et l'expérience de second ordre (*Erfahrung zweiter Stufe*). Chacune de ces expériences comporte un certain nombre de lois qui déterminent les relations entre les différents objets ; ainsi, même si Carnap ne s'intéresse pas ici explicitement à cette question, il serait tout à fait possible de constituer les différents objets de chacune de ces expériences sur la base les uns des autres. Mais qu'en est-il des deux « mondes » eux-mêmes ? Selon quelles lois est-il possible de les constituer ? Et plus précisément, est-il possible de constituer de manière purement logique ou mathématique l'expérience de second ordre sur l'expérience primaire ou de premier ordre ? La réponse de Carnap comporte plusieurs niveaux.

[1] Cf. H. Caton, « *Carnap's First Philosophy* », *The Review of Metaphysics*, Vol. 28, N°4 (June 1975), pp. 623-659.

A première vue, la constitution du monde secondaire sur la base du monde primaire semble ne reposer que sur des outils logiques et mathématiques, que nous n'étudierons cependant en détail que dans un chapitre thématiquement consacré à ce texte dans la troisième partie de ce travail[1]. Il s'agit en effet au premier abord d'une *constitution purement logique*, dans la mesure où l'accès au monde secondaire par rapport au monde primaire se fait sur la base d'une stipulation : l'expérience de premier ordre se définit comme l'expérience qui ne comporte que des propriétés formelles, à savoir les relations formelles ou (topo-)logiques entre les pures données sensorielles, et l'expérience de second ordre intervient sur la base d'une « transformation » de ces données formelles, laquelle est décrite par Carnap comme relevant d'un « libre choix », d'une « décision » ou d'une « stipulation ». C'est pourquoi, sur la base d'une même expérience primaire, plusieurs « mondes secondaires » différents peuvent être construits : il s'agira, notamment, du monde « physique » où les relations formelles sont interprétées en termes de « grandeurs », mais qui ne construit pas l'idée d'une causalité ou d'une substance ; au contraire, le monde « ordinaire » ajoute au monde physique la fiction de la causalité et la fiction de la substantialité. On peut donc bien définir cette constitution comme constitution logique, dans la mesure où elle fonctionne sur la base d'une expérience purement formelle qui se trouve déterminée (ou interprétée) par une stipulation arbitraire.

Mais Carnap introduit dans son article de 1924 l'idéal d'une constitution qui ne soit pas seulement logique, mais mathématique. En effet, le cœur de la constitution du monde secondaire repose sur le passage d'un donné à 2+1 dimensions (deux dimensions « spatiales » et une dimension « temporelle », même si ces expressions n'ont aucun sens dans le cadre de l'expérience primaire qui n'est que formelle) à un donné à 3+1 dimensions. L'analyse détaillée de cette constitution, que nous effectuerons dans la dernière partie de ce travail, ainsi que la confrontation avec le cours de Husserl sur *Chose et espace*[2], nous dévoilera cependant

[1] Cf. Chapitre I de la troisième partie.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, Paris, PUF, 1989.

les limites de la construction logico-mathématique du monde secondaire. En effet, la position de Husserl dans *Chose et espace* est en un sens beaucoup plus claire : Husserl construit un modèle mathématique pour rendre compte, comme Carnap, du passage d'un espace rétinien à deux dimensions à un espace objectif à trois dimensions ; mais à la différence de ce qui se passe chez Carnap, chaque étape de la constitution est explicitement corrélée à un niveau de *l'expérience de la conscience* et à un niveau de *l'expérience kinesthésique*. Ainsi, Husserl associe l'espace euclidien à deux dimensions dont part Carnap dans « *Dreidimensionalität* des Raumes » à l'expérience vécue par notre conscience lorsque nous fermons un œil et nous tenons immobiles, tandis que cette expérience sera différente si nous bougeons notre tête autour de son centre, et correspondra à un espace riemannien à deux dimensions, ou encore si nous ouvrons les yeux et bougeons notre corps dans son ensemble, ce qui génèrera un espace euclidien à trois dimensions. Cette corrélation, dont nous ne faisons ici que suggérer le principe, entre type d'espace, expérience phénoménologique et expérience kinesthésique, ancre certes la constitution husserlienne dans une position idéaliste, dans la mesure où c'est notre conscience qui génère ici les différentes formes d'espace, mais donne sa cohérence à la constitution ainsi effectuée.

Or c'est précisément sur ce point que la constitution carnapienne court le risque d'être inconsistante : en définissant l'expérience primaire comme une expérience purement formelle, Carnap s'interdit de l'associer purement et simplement à l'*expérience rétinienne*, car celle-ci est tout autant une expérience que l'expérience visuelle complète, et le donné n'y est pas plus « pur » de toute détermination que le donné de l'expérience secondaire. De plus, l'assimilation du monde primaire au monde « physique » et au monde « ordinaire » pose également un problème : comment concilier l'idée que ce monde secondaire corresponde à un monde « vécu » par une conscience (le monde physique et le monde ordinaire) tout en maintenant qu'il est le résultat d'une *stipulation* ? Ces deux questions se ramènent en réalité à

une seule : *comment concilier d'un côté le modèle logique de la constitution*, qui exige que l'expérience première soit strictement formelle et indéterminée et s'oppose à une expérience secondaire définie par une stipulation arbitraire, *et d'un autre côté le modèle mathématique de la constitution*, qui suppose l'existence de deux concepts d'espace suffisamment déterminés pour qu'existe entre eux un ensemble de relations mathématiques.

Il y a entre ces deux modèles une forme de contradiction dont Carnap ne peut se sortir qu'en rejetant le problème lui-même dans la métaphysique : Carnap laisse de côté la question de savoir quel lien existe entre l'expérience première effective et l'expérience secondaire effective :

> Nous ne traiterons pas ici la question de savoir si l'expérience primaire ne serait pas elle aussi composée de deux composants, comme un chaos originaire de sensations et certains facteurs synthétiques qui changeraient ce chaos en un ordre. Car il ne s'agit pas ici de s'interroger sur l'origine de l'expérience, mais d'examiner les propriétés qu'elle a lorsqu'elle est là comme « expérience », c'est-à-dire comme contenu de connaissance (*Erkenntnisinhalt*) ; la première question relève de l'*Erkenntnistheorie*, ou, à proprement parler, de la métaphysique ; la seconde appartient à ce qu'on ne pourrait pas mieux désigner que par l'expression de Rehmke : « science fondamentale. »[1]

Mais en assimilant chacune de ces expériences à une expérience effective, Carnap peut-il véritablement faire l'économie de la question de l'origine de l'expérience ? Le modèle mathématique de la constitution exige en effet que ces expériences soient posées comme des expériences effectives (elles sont « là comme expériences », selon l'expression de Carnap), afin que puissent être déterminées leurs propriétés géométriques. L'assimilation de l'expérience primaire à l'expérience rétinienne et de l'expérience secondaire à l'expérience ordinaire ou physique est donc inévitable, si l'on veut pouvoir construire un modèle mathématique pour rendre compte de leurs relations. Mais cela oblige Carnap à *franchir un pas qu'il se garde de franchir dans l'*Aufbau, *en assimilant chaque niveau de la constitution à un niveau de l'expérience de la conscience*. Or comment concevoir l'idée qu'un niveau donné

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, pp. 108-109.

de l'expérience vécue par la conscience correspond à une transformation arbitraire d'un niveau primaire de l'expérience de la même conscience sans que soit jamais posée, fût-ce implicitement, la question de savoir d'où vient cette « fiction » et si elle n'est pas le résultat d'une synthèse de cette même conscience ? La question de « l'origine » de l'expérience secondaire, et avec elle la question de l'idéalisme transcendantal, peut bien être en apparence mise en suspens, elle n'en demeure pas moins l'arrière-plan indéniable de la question du passage de l'expérience primaire à l'expérience secondaire.

Il en va donc ici de même que dans *Der Raum* : le passage d'un niveau de constitution à un autre, décrit ici comme une stipulation ou une transformation arbitraire selon une loi de constitution purement logique, semble en réalité supposer l'intervention d'une conscience constituante, qui seule peut rendre compte de cette transformation tout en préservant les lois mathématiques régissant les relations entre ces deux niveaux d'expérience. La possibilité de séparer le problème des relations logiques et mathématiques entre les différents niveaux de constitution du problème de l'origine de l'expérience et donc du rôle constituant de la conscience semble donc, ici encore, incertaine.

LE CAS DE L'*AUFBAU* ET LA THEMATISATION D'UNE CONSTITUTION SANS SUJET

3. De ce point de vue, l'*Aufbau* présente une continuité indéniable avec *Der Raum* et « *Dreidimensionalität* des Raumes ». En effet, comme le révèle la critique de Quine, les outils – permettant d'élaborer les différents concepts de ce que nous nommerons, dans la deuxième partie de ce travail, le « niveau zéro de la constitution » (c'est-à-dire le niveau correspondant à la « conscience » ou à son équivalent)[1] – s'avèrent insuffisants pour atteindre le niveau des choses physiques. Or c'est à ce niveau que la constitution atteint la plénitude de sa fonction transcendantale : en effet, si l'élaboration de la sphère de la conscience peut ne s'entendre que comme une mise en ordre ou une structuration immanente des vécus, c'est seulement au

[1] Cf. Chapitre I de la deuxième partie.

niveau du déploiement des choses physiques que la constitution atteint à proprement parler une « transcendance », et c'est pour cette raison que, pour Husserl à qui nous empruntons cette distinction, on ne peut parler proprement de « constitution » que lorsque l'objet constitué est transcendant[1]. La question que pose l'échec de la constitution de la chose physique est donc radicale, puisque c'est l'ensemble du projet de constitution de l'*Aufbau* qui est remis en cause. Quine pose bien le problème en ces termes, et rappelle que Carnap lui-même a pris conscience de l'ampleur de l'échec de l'*Aufbau*, au point de renoncer définitivement au projet d'une constitution du monde sur une base auto-psychique. Nous nous pencherons sur le détail de la constitution des choses physiques aux §§125-126 de l'*Aufbau* dans le chapitre de notre travail consacré à la constitution de l'espace comme fondement de la théorie de la constitution[2]. Nous admettrons donc provisoirement la validité de la critique de Quine pour établir le point suivant : les outils de la logique des relations s'avèrent insuffisants pour permettre l'élaboration des choses physiques, et donc pour permettre au système de constitution d'effectuer le saut ontologique de la sphère des purs vécus et de leurs relations (la sphère qualifiée d'immanente par Husserl) à la sphère des choses physiques. Pour Husserl, cet échec signifierait l'incapacité du système de constitution à atteindre une extériorité, donc à sortir de la conscience vers une transcendance, ce qui signifierait que *la constitution échouerait précisément à constituer un monde* pour la conscience. Pour Carnap, cet échec a une autre signification : la constitution ne prétend pas élaborer un accès au monde physique pour une conscience ; l'enjeu du saut ontologique et de la possibilité de constituer les choses physiques est bien plutôt la possibilité d'*établir l'unité du domaine de la science*. Car si les outils de la logistique ne permettent que de structurer une sphère close d'objets, une région ou un domaine de la science, et non de montrer la continuité entre les différentes sphères (*apparemment* closes) d'objets, alors la constitution ne fait rien de plus qu'une axiomatique,

[1] La constitution de la sphère de la conscience elle-même comme flux de vécus immanent n'est pas en effet à proprement parler une « constitution » mais plutôt une « proto-constitution ».
[2] Cf. Troisième partie, chapitre III.

donc rien que la science elle-même ne soit capable de faire, en élaborant ses différents concepts sur un nombre limité de concepts fondamentaux. *Tout l'enjeu de la constitution est donc précisément de parvenir à franchir la frontière ontologique entre les différentes sphères d'objets afin de montrer que ces sphères ne sont pas discrètes, mais constituent un ensemble continu*. La solution de Carnap à ce problème sera d'éliminer la distinction entre immanence et transcendance en réduisant le monde physique à l'immanence du vécu, c'est-à-dire en définissant tout objet, même physique, comme une simple combinaison de vécus de différents ordres (vécus d'espace, de couleur, de propriétés, etc.). La solution de Carnap sera donc l'élaboration d'un système strictement phénoménaliste.

Cependant, la critique de Quine laisse entrevoir les limites que cette solution rencontrera. En effet, l'échec de la formulation logistique du passage à la chose physique révèle un écueil du système de constitution, qui se heurte précisément à la distinction ontologique clairement définie par Husserl entre immanence et transcendance. Tout l'enjeu de la suite de notre travail, pour sauver le système de constitution de la critique de Quine et du constat d'échec dans lequel Carnap lui-même le place, sera donc de déterminer dans quelle mesure il est possible de définir la transcendance comme complexe logique de vécus immanents. C'est, bien sûr, la question de l'intentionnalité qui se trouve ici engagée, ainsi que l'opposition entre le modèle phénoménaliste et le modèle phénoménologique ou intentionnel. C'est donc seulement au terme de l'analyse plus détaillée du phénoménalisme carnapien, dans la deuxième partie de ce travail, que nous pourrons répondre de manière plus précise à la question de savoir si le système de constitution de l'*Aufbau* peut atteindre une véritable transcendance.

La critique de Quine nous permet cependant d'ores et déjà de poser l'hypothèse de l'idéalisme transcendantal implicite de l'*Aufbau* : comme dans « Dreidimensionlität des Raumes », si la pure logique est insuffisante pour atteindre le niveau des choses physiques,

c'est que le problème en apparence purement *épistémologique* de l'unification des domaines d'objets pour la science cache en réalité le problème transcendantal de l'*accès* au domaine des choses physiques sur la base des données auto-psychiques. Et plus précisément, *le problème de l'accès vient se substituer au problème épistémologique* et rend seul possible la constitution de la chose physique : car si l'on souhaite sauver la constitution des choses physiques, et donc l'entreprise même de l'*Aufbau*, il faut bien combler l'écart ontologique que la logique seule ne parvient pas à réduire. Or c'est précisément ce que peut faire, insidieusement, l'appel à la *conscience constituante*, et donc *la substitution d'une constitution idéaliste transcendantale à la constitution logistique*. En effet, si le système de constitution doit pouvoir effectuer le saut ontologique entre « immanence » et « transcendance » (pour utiliser provisoirement des termes dont nous déterminerons les limites) *malgré* les insuffisances de la construction logique proposée par Carnap (et même, d'après Quine, de toute construction logique possible du monde physique sur une base auto-psychique), il faut bien admettre que le système de constitution ne fait que *reconstituer* une constitution *déjà effectuée, en amont du système, par la conscience*, et qui seule est susceptible de donner un sens à l'attribution des qualités aux points du monde. Si la constitution carnapienne peut être seulement logique et non idéaliste transcendantale comme la constitution phénoménologique, c'est en fait qu'*elle repose sur une constitution préalable*, et donc sur un idéalisme transcendantal implicite, dont elle n'est que la reconstruction logique. Nous ne pourrons cependant déterminer la nature exacte de cette proto-constitution, et de la réarticulation qu'elle impose entre système de constitution et phénoménologie, que dans la deuxième partie de notre travail, autour de la question de la « phénoménologie naturelle », et après avoir établi en détail les correspondances entre les systèmes de constitution de Carnap et de Husserl[1].

[1] Quine, dans un autre texte, aborde le même problème sous l'angle du « naturalisme », en opposant une « épistémologie naturalisée » à l'épistémologie carnapienne, dont il fait ressortir la dimension

§ 19. La possibilité d'une position non idéaliste de la question transcendantale chez Husserl

HUSSERL ET L'IDEALISME TRANSCENDANTAL

L'idéalisme transcendantal apparaît donc comme un présupposé inavoué du système de constitution carnapien, alors même qu'il contredit de nombreuses thèses de l'*Aufbau*, à commencer par l'exigence de neutralité métaphysique qui expliquait le rejet de l'« idéalisme métaphysique » au §178 de l'*Aufbau*. L'idée d'une constitution dont la dimension transcendantale ne serait pas entachée par une position idéaliste métaphysique semble donc fragilisée, si bien que la question se pose à nouveau de savoir si l'idée même d'une constitution du monde objectif sur la base des vécus ne serait pas irréductiblement liée à l'idéalisme transcendantal hérité de Kant, et transmis par les divers courants néo-kantiens du début du siècle. De ce point de vue, l'étude de l'évolution de Husserl dans les années 1900-1913 semble confirmer cette dimension nécessairement idéaliste de la constitution : en effet, l'apparition du vocabulaire de la constitution dans les écrits de Husserl semble coïncider avec le développement de la phénoménologie idéaliste transcendantale[1]. Il semblerait donc qu'on puisse poser la question de la possibilité d'une constitution non idéaliste d'une manière purement historique, et dans les termes suivants : dans quelle mesure ce que fait Husserl dans la phénoménologie non idéaliste des *Recherches logiques* peut-il être assimilé à une constitution ? N'est-ce pas dans les *Recherches logiques* plutôt que dans l'*Aufbau* qu'il faudrait chercher le sens d'une entreprise de constitution qui soit à la fois transcendantale et non encore idéaliste ? A la question de la présence d'une constitution dans les *Recherches*

---

transcendantale. Cf. W. v. O. Quine, « *Epistemology Naturalized* », in *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press, 1969.

[1] La concomitance de l'apparition du vocabulaire de la constitution au cœur de la phénoménologie et du « tournant idéaliste transcendantal » de Husserl est clairement établie par Jean-François Lavigne dans son ouvrage consacré à la genèse de la phénoménologie transcendantale, *Husserl et la Naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, Paris, PUF, 2005. Le vocabulaire de la constitution est en effet fondamental dans le remaniement du questionnement phénoménologique auquel Jean-François Lavigne consacre ses études. Cf. par exemple chapitre XI, « Vers une théorie générale de la subjectivité transcendantale constituante (Septembre 1909-Printemps 1913) », notamment p. 692 sq.).

logiques s'adjoint donc une autre question : dans quelle mesure la « constitution » à l'œuvre dans les *Recherches* est-elle véritablement dénuée de toute forme d'idéalisme transcendantal, alors même que Husserl n'aura de cesse de chercher à établir la continuité entre son « œuvre de percée » et ses œuvres de maturité, marquées par l'influence de l'école néo-kantienne et par l'idéalisme transcendantal en général ? La lecture de Husserl s'oppose ici à celle de ses élèves de la première génération, qui chercheront au contraire à établir une voie non idéaliste pour la phénoménologie dans la continuité des *Recherches logiques*.

A la suite des travaux de Scheler et même de Heidegger, puis des différentes écoles issues de la première phénoménologie de Husserl, de nombreux commentateurs ont tenté de démontrer la continuité entre la phénoménologie des *Recherches logiques* et celle des *Ideen*, le plus souvent pour démontrer la persistance de thèmes non idéalistes dans la pensée du Husserl des années 1910-1920. Nous verrons à la fin de notre travail que la confrontation de la constitution phénoménologique des *Ideen* avec les premiers textes de Carnap abondera dans ce sens, et contribuera à souligner la continuité entre les textes dans lesquels Husserl élabore la phénoménologie et ceux où il lui imprime un « tournant transcendantal ». Il nous faudra interroger le modèle mathématique (géométrique) en partie responsable du redéploiement de la pensée de Husserl entre la *Philosophie de l'arithmétique* et les *Ideen* pour mesurer ce que l'idéalisme phénoménologique comporte de non idéaliste.

Cependant, une autre manière d'aborder la question de la continuité de la pensée de Husserl serait d'interroger l'anti-idéalisme proclamé des *Recherches logiques*. Mesurer la part d'idéalisme déjà à l'œuvre de manière sous-jacente dans les *Recherches*, tout en soulignant les raisons pour lesquelles les *Recherches* demeurent malgré tout profondément anti-idéalistes, devrait nous permettre de préciser en quel sens toute entreprise de constitution est nécessairement transcendantale, et donc d'expliquer la présence d'une forme d'idéalisme y compris chez Carnap.

L'IDEALISME DANS LES INTERSTICES DES *RECHERCHES LOGIQUES*

Il ne faudrait pas en effet négliger la présence d'une certaine forme d'idéalisme dès les *Recherches logiques*, et ce, malgré la proclamation par Husserl de la neutralité métaphysique de ses recherches. Dans son ouvrage sur l'articulation de la sémantique à l'ontologie dans les *Recherches logiques*, Jocelyn Benoist pose le problème du statut métaphysique des *Recherches logiques* en des termes radicaux :

> Prétendre, comme le fait le Husserl des *RL*, en rester à une position de neutralité métaphysique, n'est-ce pas faire preuve de la plus grande naïveté, précisément vis-à-vis de la métaphysique elle-même, vouloir ignorer sa prégnance là même où nous nous croyons le plus libérés d'elle, et au premier chef sa partie essentiellement liée avec le problème de la connaissance, axial dans les *RL* […] ?[1]

La métaphysique, en tant que liée au problème de la connaissance, donc en réalité, en tant que discipline transcendantale, ne peut être simplement mise entre parenthèses, mais affecte l'ensemble de la phénoménologie des *Recherches logiques* au même titre qu'elle affectait la constitution de l'*Aufbau*. De ce point de vue, la lecture téléologique faite par Husserl lui-même de la percée des *Recherches logiques* justifierait une interprétation pré-idéaliste de l'ouvrage de 1900-1901 qui corroborerait l'idée selon laquelle la phénoménologie aurait dès l'origine une portée transcendantale et, de surcroît, idéaliste, même lorsqu'elle se voudrait, sous d'autres aspects, réaliste. Husserl est en effet le premier, dans la *Krisis*, à combiner deux lectures des *Recherches* qui ne se contredisent qu'en apparence, et à maintenir ensemble la critique du réalisme psychologique dont les *Recherches* sont encore tributaires, avec la mise au jour d'un idéalisme plus large et plus profond, qui s'exprime dans la thèse fondamentale de la corrélation du monde et des modes de donation – laquelle définit, pour le Husserl de la *Krisis*, l'essence et l'unité même de la phénoménologie, ainsi que le sens le plus fort de la percée de 1901 :

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie, Husserl et la tradition logique autrichienne*, Paris, PUF, Epiméthée, 1997, p. 197.

> Jamais (c'est-à-dire jamais avant la première percée de la « phénoménologie transcendantale » dans les *Recherches logiques*) la corrélation du monde (du monde dont nous parlons toujours) et de ses modes subjectifs de donnée n'avait provoqué le « *thaumazein* » philosophique, bien qu'il se soit déjà fait sentir dans la philosophie présocratique […] Jamais cette corrélation n'a éveillé un intérêt philosophique propre, qui eût fait d'elle le thème d'une scientificité propre. On restait englué dans cette évidence, que chaque chose a chaque fois pour chaque homme une apparence différente.[1]

La phénoménologie perce donc comme une science *transcendantale* qui repose sur la corrélation entre le monde et les modes subjectifs de donnée. Cette corrélation apparaît, comme le souligne Jean-Luc Marion dans *Réduction et donation*, comme le fondement de toutes les corrélations mises au jour dans les différentes formulations de la phénoménologie « transcendantale » – la corrélation entre noèse et noème des *Ideen*, aussi bien que la corrélation entre intuition et intention dans les *Recherches logiques* :

> Ces corrélations, aussi décisives soient-elles, se trouvent rendues possibles par une relation plus essentielle, dont Husserl découvre tardivement qu'elle gouvernait d'emblée la percée de 1900-1901 : « […] la corrélation entre *l'apparaître et l'apparaissant comme tel* ». L'apparaître ne vaut plus comme une donnée pour le seul sujet conscient, mais d'abord comme la donation de ce qui, ainsi, apparaît : l'apparaître, par la corrélation qui mérite le titre plénier de « phénoménologique », *donne* l'apparaissant.[2]

Qu'est-ce à dire, sinon que la phénoménologie se définit d'emblée comme un idéalisme transcendantal renouvelé et élargi : *la corrélation de tout apparaissant à un mode subjectif d'apparaître contresigne ainsi la dimension foncièrement idéaliste, ou en tout cas transcendantale*, des Recherches logiques[3]. Car on remarquera que cet idéalisme n'a rien d'un idéalisme transcendantal *kantien* : ce n'est pas un idéalisme du sujet[4], mais un *idéalisme de la donnée*. « Le dernier mot », comme le dira Husserl en 1907, c'est « la donation absolue »[5]. D'un côté, donc, il est inévitable de parler ici d'idéalisme, mais d'un autre côté, on entendra

---

[1] E. Husserl, *La Crise des sciences européennes*, §48, pp. 168-169/188.
[2] J.-L. Marion, *Réduction et donation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 52.
[3] Comme l'affirme très clairement Husserl dans la *Krisis*, dans un vocabulaire résolument transcendantal : « Tout étant se tient dans une telle corrélation avec les modes de donnée qui lui appartiennent dans une expérience possible […] et tout étant possède ses modes de validation ainsi que les modes de synthèse qui lui sont propres » (§48, p. 188).
[4] Entendons par là : un idéalisme fondé sur le primat du sujet.
[5] E. Husserl, *L'Idée de la phénoménologie*, 1907, p. 61.

ce terme en un sens fondamentalement nouveau, voire comme un geste anti-kantien, ou, pour reprendre l'expression de Dominique Pradelle, « anti-copernicien »[1]. Qu'il soit inévitable d'analyser la découverte de la corrélation en question comme fondatrice d'un idéalisme transcendantal, et cela dès les *Recherches logiques*, c'est ce qu'implique la grammaire même du terme « donnée » :

> La phénoménologie commence en 1900-1901, parce que, pour la première fois, la pensée voit apparaître l'apparaissant dans l'apparition : elle n'y parvient qu'en concevant l'apparaître lui-même non plus comme un « donné *de* conscience », mais bien comme la donation *à* la conscience (voire *par* la conscience) de la chose même.[2]

La phénoménologie naît donc d'une réinterprétation fondamentale de la grammaire de la donnée[3] qui prend la mesure de la transitivité du concept de donation, mais qui révèle une tendance structurelle : celle du glissement de la « donation *à* la conscience » à la « donation *par* la conscience ». Or *la possibilité continuelle d'un tel glissement dévoile la porosité de la frontière entre idéalisme de la donnée et idéalisme du sujet*, si bien que la mise au jour du primat de la donation et de la corrélation de l'apparaître aux modes de donnée subjectifs ne peuvent être, conformément à la lecture téléologique de Husserl lui-même, que le premier pas vers un idéalisme transcendantal qui ramène tout apparaître à une conscience absolue.

§ 20. Husserl et Mach – première lecture

LE SOL PHENOMENALISTE DES *RECHERCHES LOGIQUES* ET DE L'*ANALYSE DES SENSATIONS*

Cette dérive de l'absolutisation de la donnée à l'absolutisation de la conscience contresignerait l'impossibilité d'une phénoménologie non idéaliste au sens plein (kantien) du

[1] D. Pradelle, *Par-delà la Révolution copernicienne, sujet transcendantal et facultés chez Husserl et Kant*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 9.

[2] J.-L. Marion, *Réduction et donation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 53.

[3] Une grande partie des travaux de Jocelyn Benoist semble provenir de la prise de conscience de la portée, voire de la gravité, de ce geste grammatical, puissant mais inachevé, à la source du concept phénoménologique *et phénoménaliste* de donné(e). La critique du donné pourrait donc être, de ce point de vue, la source d'un dépassement *réaliste* de la phénoménologie transcendantale, dont Jocelyn Benoist a posé les bases dans *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, et dont il poursuit l'élaboration dans ses ouvrages plus récents comme *Concepts. Eléments de philosophie réaliste*, ou dans un article spécifiquement consacré à cette question « Critique du donné ».

terme, si on ne prenait pas au sérieux l'affirmation, centrale dans les *Recherches logiques*, de la primauté d'un donné « sans sujet », et donc si l'on ne prenait pas soin de souligner le « positivisme » des *Recherches logiques*. Le primat de la donnée sur le sujet permettrait ainsi d'établir un parallèle entre la phénoménologie des *Recherches logiques* et le phénoménalisme de Mach – en suivant une voie tracée par Jocelyn Benoist dans le chapitre final de *Phénoménologie, sémantique, ontologie* – voire un pont inattendu entre l'ouvrage de 1900-1901 et la *Construction logique du monde* de Carnap. Car du « donné sans sujet » positiviste à *la donnée* sans sujet de la phénoménologie descriptive, le pas à franchir est certes important, car c'est toute la question de l'intentionnalité qui est en jeu – mais ces deux manières de décrire la donation ne sont-elles pas l'expression d'un même projet, celui d'une fondation de la connaissance sur le vécu qui ne soit pas tributaire de la référence à une conscience, en d'autres termes d'un *transcendantalisme* qui ne soit pas un idéalisme ?

Jocelyn Benoist suggère en effet l'idée d'un rapprochement de Husserl et de Mach *contre* la conception kantienne du sujet. Pourtant, à première vue, Husserl semble s'opposer frontalement à Mach, pour qui la différence entre sensation et objet n'est qu'une différence de point de vue, alors que Husserl y voit une différence ontologique fondamentale au sens où s'y dévoilerait le caractère originaire de la sensation dans laquelle se constituent les objets. La sensation serait seule « réelle » au sens où elle appartiendrait à la sphère d'immanence de la conscience, alors que l'objet « réal » ne serait réel qu'en tant que visé dans la sensation :

> Husserl semble faire un choix métaphysique phénoméniste et subjectiviste très déterminé, puisqu'il va même en conséquence s'en prendre de façon résolue à la thèse moniste qui voudrait réduire la différence ontologique entre sensations et objets extérieurs et par là même risquerait de mettre en question l'originalité et l'originarité de l'expérience de la sensation comme pure immanence.[1]

Husserl s'opposerait donc ici non seulement à Mach, mais également par avance au projet de Carnap dans l'*Aufbau*, puisque celui-ci consiste précisément à *réduire* les objets aux

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, p. 248.

purs vécus (et non aux sensations), notamment sur la base de la constitution dont nous avons vu les limites de la chose physique par attribution des qualités aux points du temps. Le statut de l'objet chez Carnap, simple complexe logique de vécus, serait ainsi, dans sa proximité même avec le phénoménalisme machien, incompatible avec la distinction ontologique entre être visé et être immanent prônée par Husserl. La difficulté provient de ce que Husserl répond à Mach sur son propre terrain, qui est celui de la fidélité descriptive au pur donné de la « sensation » ; en effet, comme nous le verrons dans le chapitre de ce travail thématiquement consacré au phénoménalisme[1], Husserl reproche à Mach d'avoir négligé la dimension intentionnelle du vécu, précisément par présupposé métaphysique[2]. L'intentionnalité est une propriété descriptive du vécu, et l'aplanir dans une prétendue immanence indifférenciée en fausse la pureté descriptive.

Pourtant, à y regarder de plus près, un double rapprochement de Husserl et de Mach est possible. Tout d'abord, la différence entre le monisme machien et ce qu'il faut bien appeler, dans ce contexte, le « dualisme » phénoménologique, n'est précisément pas une différence ontologique, mais une différence uniquement descriptive, résultant donc d'une tentative de décrire un univers de donnée essentiellement homogène, où apparaissent cependant bien, même chez Mach, deux groupes différents de données :

> Si Mach met bien d'une certaine façon sur le même plan ces deux moments de ce qui pour lui constitue une seule et même sphère d'apparaître et de donnée, il se garde bien d'affirmer leur identité métaphysique et de poser une réalité qui serait l'un et l'autre à la fois, se tenant précisément (tout comme Husserl en fait) à un niveau résolument descriptif, qui pour lui est le

[1] Cf. la deuxième partie de ce travail, Chapitre V.

[2] Cf. J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, pp. 278-279 : « Rien ne peut supprimer le phénomène constaté purement *descriptivement* de l'intentionnalité, comme structuration interne du phénomène. Après, la grammaire des « choses psychiques » et « physiques », qui les unes comme les autres sont des corrélats intentionnels, peut être fluctuante. Pourquoi, remarque ironiquement Husserl, ne pas faire répondre à l'exigence langienne reprise par Brentano d'une « psychologie sans âme » celle d'une « science de la nature sans corps », flirtant une fois de plus avec l'immanence épistémique (porteuse à sa façon d'une certaine neutralité métaphysique) de Mach, où âme et corps se confondent ? Ecartons toute théorie métaphysique sur la nature de la physique comme de la psychologie et décrivons ! *Mais cela nous conduit à tourner le dos au phénoménalisme, dans la mesure même où celui-ci a fait un choix métaphysique. Le phénoménalisme ici est récusé comme thèse métaphysique, non comme thèse critique* » (nous soulignons).

> seul auquel précisément non pas une identité, mais une homogénéité des sensations et des objets, dans un seul et même plan d'apparaître, puisse se manifester comme celle de deux groupes de données corrélés.[1]

La proximité de Husserl et de Mach tient donc à ce plan d'apparaître qui constitue, pour l'un comme pour l'autre, la source de droit de toutes les distinctions ontologiques et de tous les débats dont elles peuvent faire l'objet. Et comme le souligne Jocelyn Benoist, la distinction ontologique opérée par Husserl n'est pas une distinction entre l'apparaître de la sensation et un objet transcendant « qui n'apparaîtrait pas » ; au contraire, cette distinction « se situe à l'intérieur du plan d'apparaître, de façon rigoureusement immanente »[2]. Il est donc possible, au moins provisoirement[3], d'aplanir la distinction entre le phénoménalisme et la phénoménologie en mettant en lumière ce sol commun que constitue le plan d'apparaître, et la distinction qui s'y fait jour, et que Mach reconnaît aussi bien que Husserl, entre la sphère des objets et la sphère des sensations[4].

---

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, pp. 248-249.

[2] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, p. 249.

[3] Nous traiterons la question du rapport entre le phénoménalisme machien et la phénoménologie dans la deuxième partie de ce travail, aux chapitres IV et V.

[4] Jocelyn Benoist va même jusqu'à affirmer que la différence entre Mach et Husserl, donc entre la phénoménologie des *Recherches logiques* et le phénoménalisme de *L'Analyse des sensations*, serait presque « un conflit interne » à une même « école » : « En fait, la conception de Husserl n'est pas si éloignée de celle de Mach, et il faut réviser profondément une première lecture qui trouverait dans ces pages une thèse mentaliste refermant la conscience sur soi en lui accordant un privilège de donation. En effet, si Husserl conteste la confusion ontologique de la sensation et de l'objet, ce n'est pas pour sauvegarder la première dans une réserve d'apparaître pur auquel s'opposerait la transcendance de l'objet comme ce qui n'apparaît pas. Bien plutôt l'analyse de Husserl se situe-t-elle maintenant à l'intérieur du plan d'apparaître, de façon rigoureusement immanente, exactement comme celle de Mach. Et c'est sur ce terrain-là seulement que le désaccord (tout relatif : Mach reconnaît bien lui-même deux groupes *différents* de données, distinguées par leur *fonction* respective) peut avoir un sens, en un conflit interne à une école pourrait-on dire. Ce que dit Husserl, c'est que *descriptivement, au niveau de l'apparaître même*, il y a une différence de manifestation entre ce qui est nommé « objet » et ce qui est nommé « sensation ». Cette différence est donc interne à l'apparaître, et aucun phénoménisme (doctrine de l'être réduit au phénomène) ne peut se débarrasser de l'objet de la différence objet/sensation, puisque celle-ci est inscrite dans l'apparaître même » (J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, p. 249). La découverte des *Recherches logiques* est donc l'existence d'une distinction, au niveau même de l'apparaître ou de l'immanence du phénomène, entre la sensation et l'objet. Ce n'est donc que postérieurement, comme une conséquence du « tournant transcendantal » de la phénoménologie, que la branche husserlienne de ce qu'on pourrait appeler un « phénoménalisme » fondamental (et qu'on appelle la « phénoménologie ») se sépare de la branche machienne. Nous étudierons ce point dans le chapitre consacré au phénoménalisme de l'*Aufbau*, dans la deuxième partie de ce travail.

Ce rapprochement de la phénoménologie des *Recherches logiques* avec Mach, du point de vue de l'inscription de la distinction objet/sensation au sein même de l'immanence du phénomène, possède deux implications majeures pour notre travail :

1. Tout d'abord, ce sol phénoménaliste commun à Husserl et Mach fonde la possibilité d'un autre rapprochement, plus inattendu, entre le Husserl des *Recherches logiques* et Carnap. On a en effet coutume de rapprocher le projet de l'*Aufbau* du projet husserlien des *Ideen*, dans la mesure où ces deux textes se définissent comme une entreprise de constitution, et possèdent, chacun à leur manière et, pour Carnap, dans une certaine mesure seulement, une dimension idéaliste transcendantale, qui semble éloigner d'autant l'*Aufbau* de la phénoménologie descriptive des *Recherches logiques*. Nous pouvons cependant dès à présent suggérer la thèse que nous développerons dans la dernière partie de ce travail : contrairement à ce que la question finalement égarante de l'idéalisme transcendantal semble nous suggérer, et malgré la proximité indéniable du projet de l'*Aufbau* et de celui des *Ideen*, c'est en réalité avec le Husserl de 1900-1901 que le système de constitution carnapien possède le plus de points communs.

2. A plus court terme, ce rapprochement entre Husserl et Mach nous apporte des éléments de réponse importants à la question de l'idéalisme transcendantal dans les *Recherches logiques*, et donc à la question de la possibilité d'une constitution qui soit transcendantale mais non idéaliste. Le rapprochement avec Mach, et même plus largement avec l'empirisme depuis Hume, se fait en effet, dans la Ve *Recherche*, sur la base du rejet de la conception kantienne du moi, qui sous-tend la notion même d'idéalisme transcendantal.

LE « MOI » DE LA PHENOMENOLOGIE DES *RECHERCHES LOGIQUES*

La conception husserlienne du moi dans les *Recherches* s'oppose en effet trait pour trait à la conception kantienne, au point que Husserl va jusqu'à risquer une description

métaphysique du moi comme « chose constituée de vécus selon la logique du tout et des parties »[1] pour le distinguer radicalement de l'*ego* transcendantal kantien en tant que pur X vide :

> Si nous séparons le moi corporel du moi empirique, et qu'ensuite nous limitons le moi purement psychique à son contenu phénoménologique, il se réduit à l'unité de la conscience, donc à la complexion réelle de vécus que nous (c'est-à-dire chacun pour son moi) trouvons en partie donnée avec évidence en nous.[2]

La conséquence que Husserl tire de ce constat est à la fois anti-kantienne et quasi-machienne, voire carnapienne. Anti-kantienne, elle l'est dans la mesure où Husserl rejette l'idée d'un *principe égologique* qui viendrait donner son unité au flux de vécus. Ce principe est décrit comme *phénoménologiquement inutile*, au sens où l'unité de la conscience n'a pas besoin d'un tel principe pour se constituer *comme unité* :

> Les contenus ont précisément […] leurs façons, déterminées selon des lois, de se rassembler entre eux, de se fondre en des unités plus vastes, et, du fait qu'ils s'unifient ainsi et ne font qu'un, le moi phénoménologique, ou l'unité de la conscience, se trouve déjà constitué sans qu'il soit besoin par surcroît, d'un principe égologique propre supportant tous les contenus et les unifiant tous une deuxième fois.[3]

L'unité de la conscience n'est donc pas une unité subjective, mais bien une unité objective, au sens où les lois qui gouvernent sa constitution sont des lois objectives du vécu et non des lois qui dériveraient des fonctions subjectives de l'*ego*[4]. Le moi phénoménologique ne devient donc *un moi* que par l'effet d'une constitution objective et non subjective, ce que Jocelyn Benoist, dont nous retrouvons ici l'analyse, exprime sous la forme d'un paradoxe : le moi phénoménologique « n'est ici rien qui serait un moi, et cela au double sens où ce n'est rien qui serait *un* moi ni rien qui serait un *moi*. »[5] Ce n'est pas, en tout cas, un moi au sens

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, p. 256.
[2] E. Husserl, *Recherches logiques*, II, 2, Ve Recherche, §4, pp. 353/152-153.
[3] E. Husserl, *Recherches logiques*, II, 2, Ve Recherche, §4, pp. 353/153.
[4] C'est le sens même du « renversement anti-copernicien » qui définit, aux yeux de plusieurs commentateurs, et notamment de Dominique Pradelle, le geste husserlien. Cf. D. Pradelle, *Par-delà la Révolution copernicienne*, Paris, PUF, 2012.
[5] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, pp. 256-257.

égologique du terme, mais bien un « faisceau » de vécus, dans la pure tradition humienne, ou, devrait-on plutôt dire, dans la pure tradition machienne. En effet, Husserl définit le moi, non pas tant comme émergeant de la somme des vécus, mais plutôt de leur *connexion* : « Le moi phénoménologiquement réduit n'est donc pas quelque chose de spécifique qui planerait au-dessus des multiples vécus, mais il est simplement identique à *l'unité propre de leur connexion.* »[1]

Il y a dans cette formule une visée proprement machienne, dans la mesure où, pour Mach, la donnée première, d'où émergent les différents groupes de sensations, et notamment le « moi », n'est pas tant définie par les sensations elles-mêmes, que par leurs connexions, et le moi n'apparaît jamais que comme la résultante de ces connexions entre classes de sensations : « L'opposition entre le Moi et le monde, entre la sensation ou le phénomène et la chose, disparaît, et l'on n'a plus affaire qu'à la forme de connexion entre les éléments α, β, γ…, A, B, C…, K, L, M […] »[2] Certes, les connexions dont il est question dans ce texte de l'*Analyse des sensations* ne sont pas exactement les mêmes que celles décrites par Husserl, dans la mesure où elles correspondent plus à des connexions entre les classes de sensations qu'entre les sensations prises séparément. De ce point de vue, ce serait plutôt dans *Chose et espace* – lorsqu'il développe une constitution de l'espace fondée sur la connexion, au sein même de la sphère de l'apparaître, entre données objectives et données kinesthésiques – que Husserl se rapprocherait véritablement de l'idée de Mach.

C'est en fait de Carnap que Husserl, dans ce passage de la Ve Recherche logique, est le plus proche. En effet, la description de la constitution du moi sur la base des *connexions* entre vécus ne peut pas ne pas évoquer la description carnapienne de la même constitution sur la base des *relations logiques* entre vécus, et plus précisément, sur la base de la relation

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, II, 2, Ve Recherche, §4, pp. 353/153. Nous soulignons.
[2] E. Mach, *Analyse des sensations*, trad. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Paris, Jacqueline Chambon, 1996, p. 17. Nous étudierons cette question en détail dans le troisième chapitre de la deuxième partie du présent travail.

fondamentale « Rap ». Le texte de Husserl est en effet résolument empiriste et semble faire des connexions entre vécus la base même de la constitution du moi – ou tout au moins si on ne prend pas en compte la première phrase, dans laquelle Husserl, à l'inverse de Carnap, ramène les connexions entre vécus aux vécus eux-mêmes, dans lesquels les lois de connexion sont ultimement fondées :

> Dans la nature des contenus et dans les lois qui les régissent sont fondées certaines formes de connexions. Elles progressent de multiples manières de contenu en contenu, de complexion de contenus en complexion de contenus, et c'est ainsi que se constitue finalement une totalité unifiée de contenus qui n'est rien d'autre que le moi lui-même phénoménologiquement réduit.[1]

Mise à part cette première phrase dans laquelle Husserl semble définir les connexions entre vécus comme dérivant des lois fondées dans les vécus, et donc considérer les vécus comme premiers par rapport à leurs connexions, ce qui s'oppose à l'idée carnapienne de la primauté de la relation sur les éléments reliés, ce texte rapproche donc sensiblement la conception husserlienne du moi dans les *Recherches logiques* de la conception carnapienne du moi comme *classe* des vécus élémentaires plutôt que comme somme ou « faisceau » de représentations. En effet, au §163 de l'*Aufbau*, Carnap corrige la description empiriste classique du moi en affirmant qu'une classe n'est pas une simple somme ou collection d'éléments, mais exprime l'unité de ces éléments, dans la mesure où une classe est fondée sur les relations logiques entre les éléments, et non simplement sur ces éléments eux-mêmes[2]. Cette précision semble s'appliquer à la description husserlienne du moi comme constitué sur la base des connexions entre vécus (et en dernière instance sur les lois définissant ces connexions, et qui ne sont pas, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, sans

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, II, 2, Ve Recherche, §4, pp. 353-354/153.

[2] « Le moi est la classe des vécus élémentaires. On souligne souvent à juste titre que le moi n'est pas un faisceau de représentations ou de vécus mais une unité, ce qui n'est pas en contradiction avec notre thèse. Comme nous l'avons montré au §37 et rappelé à plusieurs reprises, une classe en effet n'est pas la collection, la somme ou le faisceau de ses éléments, mais l'expression d'un unité, de ce qui est commun aux éléments ». R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §163, p. 270.

rappeler les « structures » définissant, chez Carnap, l'unité d'une classe), et permet de corriger une interprétation trop humienne du « faisceau de vécus ».

LA PHENOMENOLOGIE AU-DELA DU PHENOMENALISME

Ce déplacement de la conception du moi par rapport à Hume, dans un sens plus profondément marqué par Mach et finalement plus proche de Carnap, n'empêche pas un certain écart par rapport à l'empirisme strict : *l'évidence de la donnée s'entend bien, à un certain niveau, comme une évidence de l'ego*, que Husserl lui-même rapproche de l'évidence cartésienne du *Cogito* :

> L'existence de la conscience se manifeste d'une certaine façon dans l'adéquation, et c'est cette évidence (celle du « vécu » précisément) qui sous-tend l'ensemble des vécus et fait la consistance de la vie de conscience en général. Là où Descartes a raison, c'est qu'il y a une indubitabilité si ce n'est du *cogito, ergo sum*, en tout cas du simple *sum*. Mais, même si l'on hésite à employer ce terme galvaudé par Heidegger, cette évidence n'est aucune autre que celle de l'être même, ou disons de l'apparaître comme unique sol de la donnée, au-delà duquel cela n'a pas de sens que de se situer.[1]

N'est-ce pas une manière de ramener, après l'avoir si vigoureusement exclu, le *cogito*, non pas sous sa forme cartésienne, mais *précisément sous sa forme transcendantale kantienne*, à savoir comme cette évidence qui accompagne toutes mes représentations[2] ? Précisément, non. *Ce que Husserl appelle ici en effet «* ego *» n'est rien d'égologique ni de transcendantal, mais s'entend comme un pur surgissement de l'être même*, et dans la pure immanence du phénomène, donc en un sens ici encore machien plus que kantien ou néo-kantien :

> Le fait que l'on puisse, comme l'a déjà fait ici Husserl, bien avant le tournant transcendantal, appeler cela un *ego*, ne doit pas être pris en un sens métaphysiquement trop déterminé, si l'on tient compte de la critique radicale de l'*ego* et de l'interprétation égologique qui est formulée dans les paragraphes suivants […] Il n'y va de rien d'autre que de l'immanence humienne du phénomène […] Loin de tout subjectivisme, la perception adéquate, adéquation de la conscience avec soi (avec sa propre « chair »), qui est le fondement de la conscience chez Husserl n'est rien d'immédiatement subjectif ou égologique en un sens privé ou intérieur : elle

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, p. 271.
[2] E. Kant, *Critique de la raison pure*, §16, Paris, PUF, 1944, p. 110.

> n'est rien d'autre que le surgissement de la chair même de l'apparaître et la prise de conscience de sa *thèse* sensuelle première (qui est ce qu'on entend dans le *sum*).[1]

C'est donc, encore une fois, la sensation (cette « thèse sensuelle » primordiale) qui définit l'évidence première du sujet, et non le sujet lui-même qui viendrait fonder la sensation. Et c'est la sensation elle-même (et plus généralement le vécu) qui règle la constitution des objets. *Le moi n'est pas nécessaire à la constitution*, bien au contraire : le moi, ou plus précisément la référence à un moi transcendantal qui opèrerait, comme de dehors, la constitution, fausse la plongée dans l'immanence qu'impose l'exigence de descriptivité que Husserl partage avec Mach. Le moi est soumis à la grammaire et à la logique des vécus, et l'idée même d'une logique transcendantale, au sens d'une logique qui serait ultimement fondée sur l'évidence première d'un moi qui constituerait la phénoménalité comme telle, est ici radicalement exclue :

> Ce à quoi nous sommes parvenus au fond au titre de la « conscience », c'est à une sphère d'empiricité pure, qui est celle de *tout ce qui est donné*. Une conscience sans sujet, faudra-t-il dire, selon une formule que ne renieraient pas certains interprètes de Hume, et les héritiers de Mach aussi bien. Cette conscience, apparemment abstraite, puisqu'elle est détachée de toute subjectivité particulière, et est censée être la sphère d'apparaître primordial par rapport à laquelle celle-ci même (entre autres objets du monde) peut apparaître, n'est pourtant pas non plus un double transcendantal de ladite subjectivité empirique, une construction transcendantale « plaquée d'en haut », selon l'expression qu'emploiera Husserl encore en 1913 contre le néo-kantisme et son dédoublement transcendantal du sujet, créant un arrière-monde d'entités abstraites comme source de toute constitution.[2]

Est-ce à dire, pour autant, qu'il faille « libérer la phénoménalité de l'intériorité, et du transcendantal », comme en conclut Jocelyn Benoist ? Oui, si l'on refuse d'admettre que le projet transcendantal puisse être détaché de tout idéalisme. Mais n'a-t-on pas affaire ici, précisément, à une tentative de *détacher la portée transcendantale de la phénoménologie*, déjà inscrite dans le texte des *Recherches logiques*, *de la doctrine « métaphysique » de l'idéalisme transcendantal* ? N'y a-t-il pas, dans les *Recherches logiques*, une tentative de

[1] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, pp. 271-272.
[2] J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie*, Paris, PUF, 1997, pp. 279-280.

construire une doctrine de la constitution des objets dans le vécu qui soit fondée dans la donnée elle-même, et dans les lois qu'elle comporte de manière purement immanente, donc une constitution transcendantale *objective* et non pas subjective ou idéaliste ? Nous nous trouvons renvoyés à la question que nous posions au début de ce chapitre : dans quelle mesure une constitution objective et non idéaliste est-elle encore une constitution ? Ce qui, appliqué aux *Recherches logiques*, pourrait simplement se formuler ainsi : dans quelle mesure la phénoménologie des *Recherches logiques* est-elle déjà porteuse d'un projet constitutif, et donc, d'une dimension transcendantale ? Les *Recherches logiques* semblent ouvrir la voie, que l'*Aufbau* ne parvenait pas à dégager de l'influence du néo-kantisme, d'une *autre* constitution transcendantale, dont nous ne pourrons dégager les enjeux qu'après avoir déterminé la nature de la constitution idéaliste transcendantale elle-même, telle que Husserl en formule les principes dans les *Ideen*, et avoir précisé en quel sens la constitution carnapienne en demeure tributaire.

*N.B. : La deuxième partie de ce travail nous conduira à réévaluer la portée du rapprochement ici établi entre la phénoménologie et l'analyse machienne des sensations. Nous constaterons en effet : 1. le caractère indépassable de l'opposition sur la question de l'intentionnalité, à travers l'étude de la tentative carnapienne de réduire l'*intentionnalité *à l'immanence topologique des « relations logiques » de l'*Aufbau*. 2. l'erreur descriptive contenue dans la volonté de considérer le monde immédiatement donné comme un « monde naturel » qui se situerait en deçà de l'opposition entre le « monde physique » et le « monde psychique ». L'opposition entre Husserl et l'empiro-criticisme sur ce point nous aidera à définir le sol phénoménal de la constitution husserliano-carnapienne, et de poser la question de la continuité comme problème constitutionnel fondamental.*

Chapitre III :
(Se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, I. Idéalisme transcendantal et logicisme

§ 21. La constitution idéaliste transcendantale des **Ideen**

Il est indéniable, quelle que soit par ailleurs la continuité existant entre les résultats des *Recherches logiques* et ceux des *Ideen*, que la redéfinition de la phénoménologie en termes idéalistes transcendantaux affecte profondément le sens de l'entreprise constitutive. Il est donc nécessaire, avant d'entrer dans le détail des théories de la constitution de Husserl et Carnap, de nous interroger sur la nature de la constitution dans les textes qui en proposent la définition canonique qui nous servira de référence pour la suite de ce travail, et notamment dans les *Idées directrices pour une phénoménologie*. C'est sur la base de cette définition que nous pourrons déterminer l'adresse de l'opposition entre la constitution phénoménologique et la construction logique du monde, en nous appuyant d'un côté sur les distinctions déjà établies entre problème de l'intuition et problème de la constitution, ainsi qu'entre la critique schlickienne de la phénoménologie et le rapport plus complexe de Carnap à Husserl, et d'un autre côté sur la mise au jour de l'ambiguïté fondamentale (voire fondatrice de l'entreprise de constitution dans son ensemble) du rapport de la constitution à l'idéalisme transcendantal, chez Husserl comme chez Carnap, y compris dans des textes en apparence anti-idéalistes. Le présent chapitre proposera donc une première lecture de l'opposition entre le concept phénoménologique de constitution des *Ideen* et le concept logique développé par Carnap dans l'*Aufbau* – lecture qui servira de fondement à la suite de ce travail, mais que nous

complèterons et nuancerons au fil de la mise au jour de nouveaux terrains de confrontation, comme le phénoménalisme et la topologie.

L'IDEALISME DU SENS : L'ABSOLU CONSCIENTIEL COMME ABSOLU SEMANTIQUE

C'est cependant bien l'idéalisme transcendantal qui, à première vue, constitue le sol de la constitution phénoménologique et la distingue, au moins en apparence, de la construction logique. Pourtant Husserl distingue fermement l'idéalisme transcendantal phénoménologique de l'idéalisme « classique », en le définissant comme idéalisme *du sens* et en l'opposant à la « genèse » psychologique. Husserl souligne ce point avec soin au §55 des *Ideen I* :

> On peut encore dire d'une certaine manière et non sans précaution dans l'emploi des mots : *Toutes les unités réelles sont des « unités de sens »*. Des unités de sens présupposent une *conscience donatrice de sens*, non point, je le souligne à nouveau, parce que nous le déduisons de quelque postulat métaphysique, mais parce que nous pouvons l'établir par des procédés intuitifs exempts de tout doute ; cette conscience de son côté est absolue et ne dépend pas à son tour d'une donation de sens.[1]

Malgré les précautions prises par Husserl, une ambiguïté demeure dans sa redéfinition de l'opposition monde/conscience en termes non métaphysiques. En effet, lorsque Husserl affirme que la conscience « est absolue *et* ne dépend pas d'une donation de sens »[2], il serait égarant d'interpréter le « et » comme une coïncidence, bien sûr, mais également de penser que c'est *parce que* la conscience est absolue qu'elle ne dépend d'aucune donation de sens. Si l'on prend au sérieux le caractère non métaphysique de la constitution, et de la distinction entre l'absolu et le transcendant qui lui sert de fondement, il faut au contraire admettre que c'est *parce que la conscience ne dépend d'aucune donation de sens qu'elle peut être définie comme absolue*. La distinction ontologique fondamentale, comme toute distinction ontologique, se situe sur le terrain du sens, et *c'est parce que le sens de la conscience se donne de manière insigne*, et obéit donc à une logique différente de celle des objets transcendants, qu'il peut être

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §55, pp. 106/183.
[2] Nous soulignons.

posé comme « absolu ». L'absolu de la conscience ne distingue donc pas une réalité plus réelle que celle du monde, mais se situe au niveau où aucune donation de sens n'est nécessaire, et donc en dehors de la réalité. Ainsi, lorsque Husserl affirme qu' « une réalité absolue équivaut exactement à un carré rond », cette affirmation vaut également pour la « réalité » de la conscience, et interdit donc de la penser elle-même comme une « réalité absolue » en un sens métaphysique. La conscience n'est absolue qu'en tant qu'elle échappe au régime de la donation de sens, et donc qu'elle se situe en dehors de ce qu'il est légitime de qualifier de « réel ». On pourrait modifier ici la traduction de Ricoeur en soulignant que, précisément, la conscience définit le champ du « réel » par opposition à l'ordre « *réal* » de la réalité mondaine. Mais cette distinction par ailleurs tout à fait essentielle pourrait nous conduire à sous-estimer le geste husserlien de redéfinition de toute distinction métaphysique en termes de *sens* : car la « réalité » du « réel » peut certes être définie, contrairement à celle du « réal », comme absolue, mais uniquement en vertu de sa position insigne à l'égard de toute donation de sens, comme source de toute donation, et non comme objet d'une donation.

La phénoménologie n'ouvre donc pas un ordre de réalités originaires au sens métaphysique du terme, mais définit un ordre de réalités (*Reell*) dont l'originarité se définit en termes *logiques*, et qui se distingue *par son sens* de la « réalité » (*Real*) mondaine. C'est ce qui explique que le renversement du réalisme naïf de l'attitude naturelle n'implique pas le basculement dans « l'illusion subjective » qui définirait un « idéalisme berkeleyen », et poserait la conscience comme une *réalité absolue* au sens métaphysique dénoncé par Husserl, c'est-à-dire une réalité qui se penserait sur le modèle de la réalité mondaine, mais à laquelle s'adjoindrait le caractère de l'absoluité. Husserl préfigure ici très profondément la distinction heideggérienne entre la réalité mondaine et l'être du *Dasein*, en s'opposant à toute interprétation de la réalité de la conscience en termes mondains, à savoir comme une chose particulière qui, étant « absolue » et « première », serait pourvue d'une fonction démiurgique

et « constituerait » le monde tout en étant en lui, comme Dieu lui-même, à la fois *dans* la réalité et à l'origine de celle-ci :

> Objectera-t-on en présence de notre argumentation, que notre position revient à transformer le monde entier en une illusion subjective et qu'on se jette dans un idéalisme berkeleyen ? Nous pouvons simplement répliquer qu'on n'a pas saisi le sens de ces arguments. Nous retranchons aussi peu à l'être parfaitement valide du monde, entendu comme le tout des réalités, qu'à l'être géométrique parfaitement valide du carré quand on nie qu'il est rond (ce qui dans ce cas est un franc truisme). La réalité empirique n'est ni dénaturée, ni même niée, mais nous écartons une interprétation absurde qui contredit son sens *propre* tel qu'il est élucidé par l'évidence. Elle procède d'une prétention *philosophique* à ériger le monde en absolu, totalement étrangère à la considération naturelle du monde. Celle-ci est précisément naturelle, elle vit naïvement dans l'opération de la thèse générale que nous avons décrite ; elle ne peut donc jamais être absurde.[1]

L'ESSENCE LOGIQUE DE LA CONSTITUTION

Il n'y a donc rien, dans la définition de la conscience comme champ de données absolues, d'un « renversement copernicien » au sens où deviendrait plus réelle ou centrale une entité qui, jusque-là, était considérée comme périphérique. Ce que Husserl propose dans ce texte est bien plutôt une réinterprétation de la réalité *dans son ensemble* comme objet d'une constitution définie comme *logique*. Toute réalité doit être ramenée au régime particulier de donation de sens dont elle est le résultat ; et cela vaut pour la « réalité » de la conscience au même titre que pour la réalité mondaine, à la seule différence que, précisément, la réalité de la conscience se distingue par le fait qu'elle échappe entièrement à la logique de la donation de sens et se situe même *à l'origine de cette logique*[2].

Si la conscience peut être posée comme absolue, c'est donc seulement *dans la mesure où elle échappe au seul critère valide de réalité qui n'est autre que la constitution*, entendue comme donation de sens : il n'y a pas de sens, d'une certaine manière, à chercher l'origine du sens de la conscience, puisqu'à proprement parler, *ce champ de données absolues n'a pas de*

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §55, pp. 106-107/184.

[2] On prendra garde, cependant, de nuancer cette exclusion de la conscience hors du régime de la donation de sens, tant Husserl élabore, dans d'autres textes comme le cours sur *La Conscience intime du temps* ou ses travaux sur la synthèse active et la synthèse passive, une constitution de la réalité même de la conscience.

sens. Husserl se rapproche ici très fortement du Carnap de l'*Aufbau* : le donné absolu qui définit la base ou « l'origine » de la constitution se situe précisément en dehors de la *logique* que définit la constitution. *Au sens de cette logique, le vécu n'a précisément aucun sens, ce qui ne signifie cependant pas qu'il n'est pas structuré, ou que le sens des différents objets constitués n'y est pas déjà fondé.* Au contraire, le champ de la conscience, ou, chez Carnap, du vécu auto-psychique, est bien structuré, mais sa structure n'est pas accessible à la manière de la réalité constituée : elle ne se donne pas dans une *logique*, elle ne se donne pas sur le mode du sens, mais selon une autre modalité. Chez Husserl, c'est sur le mode de *l'intuition directe* que se donne la réalité non réale, non constituée, non douée de sens, de la conscience absolue ; on comprend bien que, pour Carnap, il en sera nécessairement autrement, et que la détermination du mode de donation des vécus auto-psychiques constituera un des problèmes les plus complexes de l'élucidation de la constitution dans l'*Aufbau*.

Car il y a bien, chez Husserl, une thèse que Carnap ne peut admettre, en tout cas pas directement, à savoir l'idée que quelque chose puisse être donné sans pour autant entrer dans le régime du sens, et donc qu'une intuition soit possible en dehors de la logique ; autrement dit, l'idée même d'un absolu sémantique est pour Carnap tout aussi métaphysique que l'idée d'un absolu conscientiel. Or c'est très précisément cette mise au jour d'*un mode d'accès intuitif à la conscience distinct de toute appréhension d'un sens* qui définit l'attitude phénoménologique dans sa spécificité et lui permet d'éliminer aussi bien le réalisme naïf que l'idéalisme subjectif comme deux formes d' « absurdités » métaphysiques :

> L'absurdité commence quand on se met à philosopher et que, en quête d'une ultime information sur le sens du monde, on oublie de remarquer que le monde lui-même a son être complet sous la forme d'un certain « sens » qui présuppose la conscience absolue à titre de champ pour la donation de sens ; du même coup on oublie que ce champ, ce royaume ontologique des origines absolues, est accessible à une investigation intuitive et qu'il se prête à une infinité d'évidences de la plus haute dignité scientifique.[1]

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §55, pp. 107/184-185.

La conscience se donne donc toujours d'abord comme présupposé du « sens » du monde, c'est-à-dire qu'elle a bien, de prime abord, une réalité *transcendantale*, comme condition de possibilité du monde *en tant que celui-ci a un certain sens* et plus généralement une *réalité*. On corrigera donc définitivement l'idée que la conscience husserlienne serait *d'abord* transcendantale au premier sens, c'est-à-dire condition de possibilité *de l'expérience*, et non pas d'abord au second sens, à savoir comme condition de possibilité de la connaissance objective, et on se méfiera donc de l'assimilation naïve de l'idéalisme transcendantal husserlien à un idéalisme de l'expérience en l'opposant à un idéalisme de l'objectivité qui caractériserait la position de Carnap dans l'*Aufbau*. Au contraire, la question transcendantale de l'origine de l'expérience et la question transcendantale des conditions de possibilité de la connaissance objective renvoient chez Husserl à une question transcendantale plus fondamentale, à savoir la question d'une *logique transcendantale* dans laquelle la conscience apparaîtrait comme le *présupposé logique de toute unité de sens*. La constitution s'entend donc bien comme une constitution *logique* ou constitution du sens, mais en un sens qu'il importe de distinguer de la *construction* logique de Carnap.

N.B. : Dans le prolongement des analyses des Recherches logiques *dans le chapitre précédent, notre étude de l'idéalisme transcendantal se concentrera sur la fonction logique du sujet afin de déployer la dimension logico-sémantique de la constitution phénoménologique y compris dans son versant idéaliste. La question de la nature du sujet transcendantal, de sa « présence réelle » dans la constitution, pour centrale qu'elle soit dans la compréhension de l'idéalisme transcendantal, ne fera l'objet d'un développement thématique que dans la deuxième partie de ce travail.*

§ 22. Constitution logique et phénoménologie de la raison

C'est précisément parce que la réalité se pense de prime abord comme le corrélat d'une donation de sens que l'essence pleine de la constitution n'est atteinte que dans la phénoménologie *de la raison*. La constitution se définit en effet comme relevant d'une logique, et plus précisément de la logique ouverte par la notion de sens telle qu'elle est définie

dans le chapitre des *Ideen* intitulé : « Le sens noématique et la relation à l'objet »[1]. La reformulation phénoménologique du « grand problème de la raison » consistant à se demander comment la conscience peut se rapporter à une objectivité, devient en effet une question logique dès l'instant que c'est le « sens » qui est porteur du rapport du noème à l'objet : « Tout noème a un « contenu », à savoir son « sens » ; par lui le noème se rapporte à « son » objet »[2], affirme Husserl. Le sens est donc porteur du rapport du noème à un objet, en tant qu'il se définit comme cet objet lui-même pris dans le « comment » de ses déterminations :

> Ainsi en tout noème réside un pur quelque chose objectif qui est son centre unificateur ; en même temps nous voyons comment du point de vue noématique on peut distinguer deux sortes de concepts d'objet : cet « objet pur et simple » d'ordre noématique et « l'objet dans le comment de ses déterminations […] Ce « comment est alors à prendre tel exactement que le prescrit l'acte considéré, tel par conséquent qu'il appartient réellement à son noème. *Le « sens » dont nous avons parlé à plusieurs reprises est cet « objet-dans-le-comment » pris sur un plan noématique, avec tout ce que la description caractérisée plus haut peut y découvrir d'évident et exprimer en concepts*.[3]

En caractérisant en termes de « sens » cet objet pris dans le « comment » de ses déterminations, Husserl assigne une fonction transcendantale à la logique de ce « sens », en ramenant le rapport objet-pur-et-simple/objet-dans-son-comment à un rapport objectivité/sens. C'est par son sens que le noème se rapporte à un objet, et c'est donc dans une logique du sens que se constitue toute objectivité. Cette logique possède alors deux caractéristiques : elle est transcendantale et fondée, en tant que logique objective, sur l'essence de chaque objet.

1. Transcendantale, elle l'est dans la mesure où ce rapport du sens à l'objet se définit comme condition de possibilité de toute description phénoménologique, c'est-à-dire comme une *condition logique* de toute connaissance évidente – transcendantale, donc, au sens de la question des conditions de possibilité de la connaissance objective :

---

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §128 sqq., pp. 265/433 sqq.
[2] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §129, pp. 267/436.
[3] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §129, pp. 272/442-443. Nous soulignons.

> Si nous nous tenons d'abord purement à ce que la description saisit, le « sens » est une pièce maîtresse du noème […] En aucun noème il ne peut faire défaut, ni son centre nécessaire, le point unificateur, le pur X déterminable, faire défaut. Pas de sens sans le « quelque chose » et en outre sans « contenu déterminant ». Il est dès lors évident que ce n'est pas l'analyse ni la description ultérieure qui pourront seules l'imposer, mais qu'il repose réellement sur le corrélat de la conscience, *à titre de condition de possibilité d'une description évidente, et antérieurement à cette description*.[1]

Mais la logique du sens est également transcendantale en tant qu'elle constitue les objets comme unités de sens – donc en tant que condition de possibilité de l'expérience *comme expérience d'objets* :

> Par le moyen de cet X vide porteur de sens et attaché au sens, et grâce à la concordance et à la fusion des divers sens en unités de degré quelconque (cette possibilité étant fondée dans l'essence de chacun d'eux), tout sens a son objet ; bien plus, des sens différents se rapportent *au même objet*, dans la mesure précisément où ils peuvent s'incorporer à des unités de sens, où les différents X déterminables des sens ainsi unifiés viennent coïncider entre eux et coïncider avec le X du sens total appartenant à l'unité du sens considéré.[2]

C'est sur la logique du sens que se règlent donc les synthèses qui aboutissent, dans un langage qui n'est pas ici sans rappeler celui du Kant de la première édition de la *Critique de la raison pure*[3], à la constitution d'unités de sens ayant en commun un certain rapport à l'objectivité.

2. Mais cette logique, qui apparaît dès lors de toute évidence comme une logique transcendantale, au double sens précisé ci-dessus, possède également comme caractéristique d'*être fondée dans un certain rapport aux essences*, qui définit sa dimension *objective*. En effet, dans le passage que nous venons de citer, Husserl précise que la concordance des diverses unités de sens est « fondée dans l'essence de chacun d'eux », ce qui signifie que la logique même en vertu de laquelle sont constitués les objets est à son tour soumise aux lois d'essences. Il y a là une différence fondamentale entre la définition de la « constitution

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §129, pp. 272/443. Nous soulignons.
[2] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §129, pp. 272-273/443-444. Nous soulignons.
[3] Cf. E. Kant, *Critique de la raison pure*, « De la déduction transcendantale des concepts purs de l'entendement », §§13-27, Paris, PUF, 1944, pp. 100-146.

logique » du monde définie par Husserl dans les derniers chapitres des *Ideen I* et la « construction logique » carnapienne.

Pourtant, d'une certaine manière, la volonté de Husserl de constituer le domaine du sens comme une « logique » à proprement parler, est indéniable, et tendrait à rapprocher sa visée de celle de Carnap d'une manière inattendue au regard des oppositions admises et déjà éliminées dans le premier chapitre de ce travail, entre « phénoménologie » et « empirisme logique ». Husserl prend en effet soin de souligner le fait que la logique du sens doit être interprétée comme une *véritable logique*, à savoir comme une logique déterminant les relations existant entre différentes *propositions*. Husserl ne se contente donc pas d'étendre la logique en dehors des frontières qui lui sont généralement attribuées, comme nous l'avons déjà constaté dans un chapitre précédent, mais *redéfinit entièrement la question transcendantale dans les termes mêmes de la logique*, à savoir en termes de propositions :

> Il semble convenable de définir le terme de sens comme étant uniquement cette matière[1], et ensuite de désigner l'unité du sens et du caractère thétique par le mot de *proposition*. Nous avons alors des propositions à un seul membre, comme dans les perceptions et les autres intuitions thétiques, et des propositions à plusieurs membres, synthétiques, telles que les propositions doxiques prédicatives (les jugements), les propositions conjecturales avec leur matière articulée de façon prédicative, etc. Parmi les propositions à un ou plusieurs membres, nous avons en outre les propositions de plaisir, les propositions de souhait, les propositions de commandement, etc. Le concept de proposition subit sans doute ainsi une extension extraordinaire et peut-être choquante ; il n'enfreint pourtant pas les bornes d'une unité eidétique remarquable. Il ne faut même jamais perdre de vue que les concepts de sens et de proposition ne contiennent aucune allusion à l'expression et à la signification conceptuelle, mais que d'autre part ils contiennent, subordonnés à eux-mêmes, toutes les propositions expressives, ainsi que les significations propositionnelles.[2]

Une proposition se définit donc comme l'unité d'un sens et d'une thèse (au sens du « caractère thétique » de l'acte). Husserl insiste sur l'extension « extraordinaire » que prend ce concept ainsi défini, mais on peut également remarquer que, comme nous avons commencé

[1] Il s'agit ici d'une allusion aux *Recherches logiques*, et plus précisément à la distinction entre la matière de l'acte (son « essence significative ») et sa qualité, correspondant aux « moments thétiques » dont Husserl fait état au début du §133.

[2] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §133, pp. 274/446.

à l'entrevoir dans le paragraphe précédent, cette extension du concept de proposition ouvre la possibilité d'une *logique du sens* qui, tout en restant transcendantale, serait cependant bien une logique propositionnelle.

§ 23. Quelle logique est la logique constitutionnelle ?

L'ADRESSE DE L'OPPOSITION ENTRE « CONSTRUCTION LOGIQUE » ET « CONSTITUTION TRANSCENDANTALE »

Reste donc à déterminer en quoi cette logique constitutionnelle se distingue de la logique que met en œuvre l'*Aufbau*. Nous rencontrons ici une des thèses les plus importantes sur la constitution husserliano-carnapienne, à savoir celle développée par Jean-Michel Roy dans le chapitre de *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique* consacré à « La construction logique et la constitution transcendantale »[1]. Pour l'auteur de ce livre, l'opposition entre Husserl et Carnap ne tient ni à leur rapport à la question transcendantale, comme nous avons également pu le constater dans le chapitre précédent, ni encore à leur conception générale de la logique (ce que nous contesterons par la suite), mais plutôt à la place que l'un et l'autre accordent à la logique :

> La remarque de Carnap au §64 de la *Construction logique du monde*[2] suggère une interprétation de son projet qui, bien que probablement inadéquate à sa véritable nature, permet de l'assimiler à une forme de transcendantalisme qui le rapproche de la phénoménologie husserlienne, mais que Husserl désavoue explicitement, mettant par là en lumière que la différence essentielle qui les sépare au niveau de la génération de la réalité mondaine ne se situe ni au simple niveau de l'admission d'un domaine du pur vécu – et donc du transcendantalisme –, ni à celui de leur conception générale de ce qu'est la logique (et, au-delà, d'une théorie scientifique considérée à son niveau le plus général), mais bien plutôt de

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010. Cet ouvrage est paru au cours des recherches préparatoires pour le présent travail, mais aborde le problème de la relation entre Husserl et Carnap sous un angle différent du nôtre, en se concentrant notamment sur la question du l'articulation de la constitution à la logique, alors que nos analyses se concentreront plutôt sur le rapport de ce concept aux mathématiques et, notamment, à la géométrie.

[2] Il s'agit de la remarque suivante : « A la base du système, les vécus doivent être simplement pris comme ils viennent. Nous ne revendiquerons ni réalité ni absence de réalité pour eux ; de telles revendications seront bien plutôt « mises entre parenthèses » (c'est-à-dire que nous exercerons à leur égard une « suspension du jugement », une *épochè*, au sens que Husserl donne à ce terme) ». Carnap, *Aufbau*, 1928, §64, p. 138, traduction modifiée par l'auteur, in J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 33.

> l'idée qu'ils se font du rôle que cette dernière doit jouer dans leurs entreprises respectives d'édification de la réalité mondaine à partir de l'expérience. Tandis, en effet, que la construction carnapienne du monde fait de façon essentielle et massive appel à la logique en prenant la forme de la construction d'une axiomatique, la constitution husserlienne de ce même monde l'en exclut au contraire de façon radicale en rejetant la forme axiomatique de la connaissance scientifique au profit d'une forme descriptive.[1]

Ce passage comporte plusieurs points auxquels le présent travail apportera certaines nuances. Ainsi, le désaveu husserlien du programme de Carnap, l'idée d'une « génération de la réalité mondaine », et surtout l'assimilation de l'entreprise carnapienne à une axiomatique (ainsi que l'idée que Husserl exclurait « de façon radicale » l'axiomatique) constituent autant d'éléments sur lesquels s'appuieront nos études à venir. Cependant, nous pouvons dès à présent nous pencher sur l'idée que la conception de la logique chez Husserl et Carnap serait, à un certain niveau au moins, *la même*, et que leurs systèmes de constitution ne divergeraient que – ou du moins surtout – sur la place que la logique occupe dans leur élaboration. Cette divergence est en effet indéniable, mais elle nous semble au contraire n'être que la conséquence d'une opposition plus fondamentale encore de Husserl et de Carnap sur la question de la *nature* de la logique, et plus précisément de la nature et de l'extension du *formel*. Jean-Michel Roy propose par ailleurs des outils très précis pour distinguer, non seulement le rôle de la logique dans la « constitution » et la « construction » transcendantales, mais plus généralement les définitions de la logique qu'introduisent les systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap.

LA PLACE DE LA LOGIQUE DANS LA CONSTITUTION

A première vue, pourtant, la place accordée à la logique dans la constitution, loin donc de distinguer clairement la phénoménologie de la construction logique du monde carnapienne, tendrait à les rapprocher fortement. C'est à la logique qu'incombe en effet la constitution, et toute la question sera désormais de savoir *ce qu'est la logique* et surtout *ce qu'elle peut*. Or de

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 37.

ce point de vue, Carnap aussi bien que Husserl sont tributaires d'un vaste mouvement qui, parallèlement au néo-kantisme (et, d'ailleurs, en relation étroite avec lui), constituerait le deuxième pilier de l'entreprise constitutive, telle qu'on peut la trouver aussi bien dans la tradition phénoménologique que dans les œuvres du premier Carnap : il s'agit de ce qu'on a coutume d'appeler, d'après Alberto Coffa, la « tradition sémantique », laquelle trouverait, tout comme l'idéalisme transcendantal, son origine chez Kant, prendrait un « tournant » logiciste autour des figures tutélaires de Frege et Russell, et culminerait dans la *Syntaxe logique du langage* de Carnap.

En plaçant les travaux de Frege et Russell au cœur de ce mouvement sémantique, Alberto Coffa s'inscrit en réalité dans une tradition d'interprétation très marquée de la philosophie dite « analytique » dans son ensemble. Cette tradition, qu'on peut faire remonter à Ryle dans les années 1950[1] mais qui trouve son expression systématique dans les travaux de Michael Dummett[2], consiste à lire le « tournant analytique » englobant les philosophies de Frege, Russell, du premier Wittgenstein et du Cercle de Vienne précisément comme un « tournant sémantique ». Or, dans son ouvrage déjà cité sur le « schisme phénoménologico-analytique », Jean-Michel Roy propose une lecture inversée de ce « tournant analytique », en affirmant non sans paradoxe que ce n'est pas chez Frege et Russell que le tournant « analytique » devient à proprement parler un « tournant sémantique », mais, bien au contraire, que seule la phénoménologie husserlienne parvient à accomplir un tournant analytique *et* sémantique, dans une tradition que l'auteur n'hésite pas à qualifier de « logiciste », et dont on pourrait voir en Carnap le point culminant. Au tournant analytique « pur » de Frege et Russell s'opposerait donc un tournant analytique *sémantique* dont la phénoménologie husserlienne serait la plaque tournante, et qui reposerait essentiellement sur une conception élargie de la

[1] G. Ryle, « The Theory of Meaning », in J. H. Muirhead (ed.), *British Philosophy in the Mid-Century*, G. Allen and Unwin, 1957, pp. 239-264.
[2] M. Dummett, *Frege, Philosophy of Language*, New York, Harper & Row Publishers, 1973.

logique. Il est nécessaire, pour expliquer cette interprétation forte du lien unissant Husserl et Carnap, de se pencher sur l'argumentation de Jean-Michel Roy.

Comme nous l'avons déjà remarqué, l'argument général de Jean-Michel Roy consiste à voir dans l'opposition Husserl/Carnap un problème essentiellement lié à la place de la logique dans l'architectonique de la connaissance, et, plus précisément dans le cadre de notre étude, de la constitution. L'étude du « tournant analytique » dévoile les raisons de cette lecture métaphilosophique : c'est effectivement par un renversement de la *place* de la logique dans l'économie de la connaissance que Frege inaugure le « tournant analytique » :

> La […] thèse de la priorité de l'analyse logique affirme que cette dernière acquiert chez Frege le rôle de philosophie première. Ce qui implique, d'une part, qu'elle se constitue en discipline philosophique distincte, cessant notamment d'être une simple propédeutique ou un *organon*, et d'autre part, qu'elle fonde logiquement l'ensemble des autres parties de l'investigation philosophique. C'est cette transformation de sa place dans l'économie de la philosophie qui est avant tout pour Dummett révolutionnaire, car elle induit un renversement de l'architectonique du savoir mise en place par Descartes, chez qui c'est selon lui l'épistémologie, définie à son niveau le plus général comme une réponse à la question de savoir ce que nous connaissons et comment nous connaissons ce que nous connaissons, qui détient le rôle de *prima philosophia*.[1]

Jean-Michel Roy reprend ici ce qu'il définit comme la première thèse de l'interprétation dummettienne de Frege, telle qu'elle est reprise, entre autres, par Alberto Coffa, pour définir « la tradition sémantique de l'*a priori* »[2]. Le tournant analytique se caractérise donc, au premier abord, par la substitution de l'analyse logique à la « métaphysique », comme l'affirme, non sans excès, Alberto Coffa, en tant que philosophie première[3]. Au terme des analyses que nous avons menées sur la place de la logique chez

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 46.

[2] A. Coffa, « Le positivisme logique, la tradition sémantique et l'*a priori* », i J. Sebestik, A. Soulez (éd.), *Le Cercle de Vienne : doctrines et controverses*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

[3] A. Coffa parle plus précisément, dans ce passage, de la tradition *sémantique* et non *analytique*, mais ces termes sont ici équivalents, dans la mesure où nous n'avons pas encore déterminé ce qui les distinguait. La formule de Coffa est la suivante : « l'épistémologie présuppose la sémantique : une théorie des fondations de nos croyances présuppose la compréhension de ce que nous disons – la sémantique fut pour eux [Frege et Russell notamment] ce que la métaphysique était pour d'autres : la *prima philosophia* » (A. Coffa, « Le positivisme logique, la tradition sémantique et l'*a priori* », i J. Sebestik, A. Soulez (éd.), *Le Cercle de Vienne : doctrines et controverses*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. 83).

Husserl, nous pouvons déjà supposer que loin d'opposer Husserl et Carnap, cette « substitution », si tant est qu'elle soit aussi révolutionnaire que Michael Dummett et Alberto Coffa le prétendent[1], constitue le lien le plus fort entre leurs systèmes philosophiques, et pourrait même définir la nature exacte de l'entreprise constitutive dans son ensemble[2]. C'est pourquoi il n'est pas absurde, aux yeux de Jean-Michel Roy, de définir le programme de Husserl comme un programme *logiciste*, au sens exact que ce terme a chez Frege et Russell.

LE PROGRAMME LOGICISTE DE HUSSERL

Il suffit de relever les caractéristiques générales du programme « logiciste » de Frege et de Russell pour que cette convergence saute aux yeux, et Jean-Michel Roy prend tout d'abord soin d'en limiter la portée – le programme logiciste, consistant à fonder « axiomatiquement la science mathématique sur la science logique »[3], n'a de prime abord de sens que dans le cadre de la philosophie des mathématiques :

> Tout au plus sont-ils [Frege et Russell] amenés au cours de cette entreprise de la fondation de la connaissance mathématique, et ce afin même de pouvoir en préciser le statut, à esquisser une conception nouvelle de la nature de l'activité philosophique. *Celle-ci se trouve en outre limitée à la philosophie mathématique*.[4]

---

[1] N'y a-t-il pas par exemple déjà, dans le geste kantien consistant à indexer la table des catégories sur la table des fonctions du jugement, une tentative déjà aboutie de réduire la métaphysique à la logique – et n'est-ce pas, ici encore, seulement sur la *nature* de la logique plus que sur sa *fonction dans l'économie de la connaissance*, que Kant s'opposerait de la tradition de Husserl ou de celle de Carnap ? Tout l'intérêt de la lecture d'Alberto Coffa, notamment par rapport à celle de Michael Dummett, est précisément de prendre en compte les origines plus lointaines du « tournant analytique », et de ne pas voir en Frege et Russell une révolution aussi radicale que celle que *construit* le philosophe oxfordien.

[2] Et il y aurait, ici encore, beaucoup à dire sur la proto-formulation kantienne de la constitution, précisément dans le geste inaugural consistant à interpréter la constitution *de l'expérience* comme reposant essentiellement sur une *logique*, constitution dont le point nodal serait la « Déduction transcendantale des concepts purs de l'entendement » en tant que point d'articulation de la logique à la construction du monde phénoménal (cf. E. Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, §§19 sqq., pp. 118 sqq.). Husserl lui-même propose d'ailleurs une lecture du projet constitutif dans le cadre défini par l'idéalisme transcendantal kantien dans ses cours sur Kant (E. Husserl, *Philosophie première, tome 1. Histoire critique des idées*, Paris, PUF, 2003) ainsi que dans la *Krisis* (E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 2004). Le travail de reconstruction de la percée phénoménologique à partir de l'interprétation « logique » de Kant a cependant été accompli dans une très large mesure par Jocelyn Benoist dans son ouvrage sur l'interprétation phénoménologique de Kant, *Kant et les Limites de la synthèse*, Paris, PUF, 1996.

[3] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 49.

[4] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 49.

Or Husserl reconnaît l'importance de cette entreprise dans le cadre du fondement des mathématiques, et rend par ailleurs « en de nombreuses occasions un hommage appuyé » à la mathématisation de la logique[1], comme en atteste notamment sa correspondance avec Frege[2]. On sait cependant que Russell généralise la révolution opérée dans les *Principia Mathematica* en concevant la philosophie dans son ensemble comme réductible à l'analyse logique, au prix d'une extension de la logique « mathématique » des *Principia* en une « logique philosophique » :

> Dans le contexte de l'établissement de la thèse logiciste, l'expression d'analyse logique désigne cette partie de la logique – elle-même traditionnellement définie comme théorie de l'inférence formellement valide, mais dans laquelle se trouve cependant inclus l'ensemble de la mathématique en vertu de la thèse du logicisme – qui dégage les fondements du système axiomatique, et que Frege et Russell appellent aussi logique mathématique.[3]

Ce « tournant logique », qui constitue le cœur de la révolution frégéo-russellienne, n'est un « tournant analytique » que dans la mesure où l'analyse logique consiste à décomposer les constituants des inférences mathématiques en éléments simples, ce que Husserl ne pourra admettre directement. Pourtant, le logicisme possède une dimension fondamentale qui, non seulement le rapproche des travaux de Husserl à partir des *Recherches logiques*, mais qui aura même eu, comme on le sait, une influence décisive sur la percée de la phénoménologie et sur la rupture de Husserl avec le « psychologisme ». Il s'agit précisément de la thèse antipsychologiste du « tournant logique » frégéo-russellien :

> Pour Frege et Russell, seul un *contenu de jugement* peut être vrai ou faux *proprio sensu* […] Mais ce contenu de jugement doit être soigneusement distingué à leurs yeux à la fois de l'opération mentale de juger et de l'énoncé par lequel il se trouve exprimé linguistiquement, et qui tous deux relèvent de la psychologie.[4]

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 60.
[2] E. Husserl, G. Frege, *Correspondance*, trad. G. Granel, Mauzevin, Trans-Europe-Repress, 1987.
[3] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 49.
[4] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 49.

Cet antipsychologisme – qui prend la forme, par ailleurs, d'un anti-sémantisme qui posera un problème central à la lecture dummettienne de Frege – est de toute évidence un des points communs les plus visibles avec la phénoménologie husserlienne. C'est, d'une certaine manière, la pointe de ce « tournant logique » qui réunit aussi bien Husserl que Frege, Russell, et bien sûr Carnap, dans la mesure où l'antipsychologisme est la conséquence directe de la réarticulation de la philosophie première à la logique.

On peut ainsi résumer avec Jean-Michel Roy les cinq raisons qui justifient d'assimiler la phénoménologie husserlienne (et donc, comme nous l'avons vu, la *constitution phénoménologique* en tant que constitution *logique* du monde) à ce « tournant logique », pour ne pas dire « analytique » à cause de l'ambiguïté de ce terme, dont Frege et Russell ne constitueraient qu'une branche parmi d'autres :

1. L'origine commune de ces mouvements dans le problème de la fondation de la connaissance mathématique[1].
2. La nécessité de révolutionner la philosophie en la réduisant à une logique, mais en admettant la nécessité corrélative de construire une nouvelle logique.[2]
3. La définition de ce programme comme un programme *logiciste*.[3]

---

[1] « Phénoménologie husserlienne et philosophie analytique puisent en premier lieu leur origine dans un même problème, celui des fondements de la connaissance arithmétique, et par voie de conséquence de la connaissance mathématique tout entière », J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 58.

[2] Cette nécessité « […] commande le repli stratégique que constitue le passage du projet de la *Philosophie de l'arithmétique* à celui des *Recherches logiques*, dans la préface de la première édition desquelles Husserl écrit : « Plus approfondie était mon analyse, plus je prenais conscience du fait que la logique de notre temps n'a pas atteint le niveau de la science actuelle, que pourtant elle est appelée à élucider ». », J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, pp. 58-59. La citation de Husserl est tirée de la Préface à la première édition des *Recherches logiques*, t. I, p. V/VII.

[3] « Le programme de construction d'une nouvelle logique dans lequel Husserl se lance alors, et qui se déploie tout au long de son œuvre, est en troisième lieu un programme logiciste au sens frégéo-russellien du terme, c'est-à-dire au sens d'une fondation axiomatique de la mathématique sur la logique, en vertu de laquelle la seconde discipline se fond dans la première. Le §70 des *Prolégomènes* l'exprime déjà en faisant de la mathématique formelle la réalisation partielle de l'idée d'une théorie des formes possibles de systèmes déductifs, qui, fondée sur l'apophantique et l'ontologie formelle, constitue sous le nom de théorie des multiplicités le troisième grand élément de la théorie logique selon Husserl, et contraint à abandonner non pas l'idée que la mathématique formelle est mathématique, mais celle que la mathématique est différente de la logique », J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 59. Jean-Michel Roy va même très

4. « La conception antipsychologique du domaine de la logique » qui trouve *chez Husserl* son expression la plus rigoureuse, *via* la substitution du « contenu du jugement » à « l'opération mentale » de juger comme définissant le domaine propre de la logique, au point de conduire Husserl à adopter à une position réaliste proche de celle de Frege[1].
5. Enfin le fait déjà signalé que Husserl reconnaisse la valeur de l'entreprise de mathématisation de la logique, quoique celle-ci ne soit qu'un aspect de la logique telle qu'elle se trouve redéfinie dans les *Prolégomènes*, et telle qu'elle sera indexée, bien plus tard, à la « logique transcendantale »[2]

Ces points communs entre le logicisme frégéo-russellien et ce qu'on peut qualifier maintenant, non sans intention provocatrice, de « logicisme husserlien » ne doivent pas nous conduire à négliger les divergences fondamentales qui opposent ces mouvements, et qui interdisent de les concevoir comme de simples variations d'une même thèse générale qui engloberait également Carnap et simplifierait outre mesure le problème de la confrontation Husserl/Carnap. Tout l'intérêt de l'analyse de Jean-Michel Roy est précisément d'interpréter ces divergences en termes de *rapport de l'analyse logique à la sémantique*, ce qui retourne le problème en attribuant le « tournant sémantique », non pas à Frege et Russell, mais à Husserl et Carnap.

---

loin dans cette assimilation, puisqu'il affirme que « *cette fondation est bien aussi une fondation au sens logique d'une construction de concepts à partir de concepts fondamentaux, et parallèlement d'une dérivation déductive des lois fondées sur ces concepts*. Car l'idée sur laquelle s'appuie précisément Husserl est que les concepts de la mathématique formelle sont dérivables de celui d'objet en général, lui-même impliqué par celui de science. », J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 59. Nous soulignons.

[1] « Comme chez [Frege et Russell] l'élément central de ce domaine se trouve déterminé comme contenu du jugement par opposition à l'opération mentale de juger, quoique Husserl préfère user de l'expression de proposition. La logique est de la sorte définie comme science des propositions, et la notion de proposition caractérisée dans les termes suivants : « Du point de vue de l'acte de jugement, la proposition est ce qui est visé dans le jugement […] ». Plus encore, Husserl partage au départ le réalisme frégéen et russellien quant à ces contenus de jugement, en même temps que l'opinion qu'ils constituent des réalités idéelles. » J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 60. La citation de Husserl est extraite du cours de 1906-1907, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, 1998.

[2] Cf. E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, 1928, Paris, PUF, 2009.

LOGICISME ET « TOURNANT SEMANTIQUE »

En effet, l'interprétation sémantique du « tournant analytique » de Frege et Russell pose des problèmes majeurs auxquels échappe la phénoménologie husserlienne et qui conduisent Jean-Michel Roy à affirmer que « le tournant phénoménologique husserlien s'avère au total beaucoup plus proche en fait de l'idée de tournant sémantique que le tournant analytique frégéo-russellien tel que nous [l'interprétons] contre Dummett »[1]. La sémantique place en effet la théorie frégéo-russellienne dans une situation paradoxale : d'un côté en effet la logique ne peut faire l'économie d'une sémantique, en vertu de son caractère abstrait et dans la mesure où elle n'est jamais accessible que dans un langage[2], mais d'un autre côté la sémantique représente un danger important pour l'analyse logique, celui de « la faire retomber dans le psychologisme » :

> Il y a là une tension essentielle à la manière dont Frege et Russell font accomplir à la tradition philosophique un tournant analytique, qui est méconnue par l'interprétation sémantique. Et sa conséquence essentielle est de priver cette réflexion sémantique du statut de véritable théorie […] L'analyse sémantique est pour Frege et Russell un simple instrument herméneutique.[3]

Or cette tension est révélatrice, toujours d'après Jean-Michel Roy, du problème fondamental de l'analyse logique, que ni Frege ni le premier Russell ne sont parvenus à résoudre, à savoir le problème de la fondation de la logique. Peut-on fonder la logique

---

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 80.

[2] D'une manière générale, la logique est toujours irréductiblement liée aux éléments non logiques qui en constituent le mode d'accès épistémique : « Il faut prendre toute la mesure du caractère abstrait du domaine de la logique ainsi déterminé. Celui-ci est en effet abstrait au sens où sa délimitation implique la dissociation d'éléments hétérogènes qui, dans l'ordre naturel des choses, en quelque sorte *in concreto*, sont indissociablement liés, voire même enchevêtrés. Plus encore, pour la plupart *ces éléments étrangers au domaine de la logique constituent des conditions mêmes de son accès épistémologique*, rendant par là son étude, en même temps que sa constitution en tant que domaine scientifique, possibles […] Dès lors qu'il est aussi appréhendé comme contenu de signification, le contenu de jugement est appréhendé non pas seulement avec, ni au moyen de, mais *à travers le langage*, à travers ce que Frege appelle très justement le voile de la pensée. Et toute la difficulté est que ce voile n'est pas transparent : le langage ne reflète que très imparfaitement la forme logique. Aussi l'analyse logique se trouve-t-elle dans cette situation épistémologique encore plus singulière de devoir procéder à l'investigation d'un domaine d'objets à travers un autre, qui lui est hétérogène et joue en même temps le rôle d'un obstacle épistémique. » J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, pp. 51-52.

[3] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 52.

autrement que sur des disciplines qui lui feraient perdre son indépendance par rapport à la psychologie, c'est-à-dire soit directement sur la psychologie, soit sur une sémantique qui, en dernière instance, y reconduirait :

> Il apparaît que, si le domaine de la logique est nécessairement le corrélat d'opérations cognitives et d'expressions linguistiques, alors son dégagement même, et par suite son investigation, dépendent non moins nécessairement d'une théorie de la nature de ces opérations et de la relation de signification. Si, en particulier, l'analyse logique investigue un contenu de jugement en même temps qu'un contenu d'énoncé déclaratif, alors elle ne peut atteindre la détermination générale antipsychologiste qu'elle en fournit sans apporter une réponse générale à la question de savoir ce qu'est un jugement et ce en quoi consiste la relation d'expression linguistique. Et par là-même, sans perdre son indépendance théorique, et conséquemment sa priorité.[1]

L'analyse logique est donc nécessairement empêtrée, soit dans la psychologie, soit dans la sémantique, ne serait-ce que pour obtenir un statut et une accessibilité cognitifs. Or *Husserl est le seul, ou tout au moins le premier, à avoir tenté de concilier l'analyse logique pure des contenus propositionnels avec une véritable sémantique* et, non pas une psychologie (même si lui-même parle d'abord, dans un vocabulaire qu'il ne cessera de se reprocher, de « psychologie descriptive »), mais une science capable de fonder la logique dans les vécus par lesquels elle se donne, donc de *constituer* la logique comme science philosophique fondamentale.

La solution de Husserl consiste en effet (*contre Frege et Russell*, donc contre la tradition qui deviendra celle de la « philosophie analytique » *en ce sens très déterminé et partiel de « l'analyse » logique*) à *inclure les vécus logiques dans la logique elle-même*, et donc à introduire *dans la logique elle-même* la distinction entre le subjectif et l'objectif, en déterminant deux branches de la « théorie universelle de la science », l'une « logique » à proprement parler (la *mathesis* de l'objectivité en tant que contenu idéal du jugement), l'autre que Husserl ne nommera véritablement « logique » qu'au moment du « tournant transcendantal » de la phénoménologie, à savoir la logique qui deviendra la « logique

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 52.

transcendantale » et qui s'occupe des conditions subjectives (en un sens différent du sens kantien) de constitution de l'idéalité[1]. Ce dédoublement de la logique, ou, pour parler le vocabulaire des *Prolégomènes*, de la « théorie universelle de la science », et corrélativement cette intégration des conditions de possibilité subjectives de la connaissance objective au sein même de la logique, constituent la source même du projet constitutionnel *en tant que projet foncièrement « logiciste »* au sens défini ci-dessus, et rendent également possible son articulation à la sémantique. C'est même l'inauguration de ce nouveau rapport entre conditions subjectives de l'idéalité (qui, chez Frege et Russell, n'ont pas d'autre expression que psychologiste), logique (au sens de théorie formelle du contenu idéal du jugement) et sémantique (au sens de la théorie de la signification du jugement en tant qu'exprimé dans un langage), qui définit en propre *la voie husserlienne (phénoménologique mais aussi constitutionnelle) du « tournant sémantique »* de Dummett ou de la « tradition sémantique » de Coffa.

La phénoménologie husserlienne répond en effet parfaitement aux deux critères qui définissent, chez Michael Dummet comme chez Alberto Coffa, le « tournant sémantique », à savoir d'un côté la reconnaissance de la priorité de la logique et de son indépendance par rapport à l'ensemble des connaissances philosophiques, et d'un autre côté « l'assimilation de la logique philosophique à une sémantique logique »[2]. Pour le premier point, l'intégration par Husserl de la « logique subjective » à la théorie universelle de la connaissance puis à la logique elle-même (en tant que logique transcendantale) constitue *ipso facto* une reconnaissance radicale de sa priorité et de son indépendance. La logique restait en effet chez

[1] Cf. J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 63. J.-M. Roy laisse de côté l'étrangeté de cette coïncidence, ce qui est caractéristique de sa lecture de l'idéalisme transcendantal husserlien comme opposé au logicisme dont il fait ici état. Nous nous demanderons par la suite s'il n'y a pas au contraire des raisons de penser que c'est *précisément* parce que la phénoménologie devient transcendantale qu'elle peut réellement faire droit à la logique subjective *au sein même de la logique*, et non plus seulement comme son revers subjectif, et donc que ce n'est qu'au moment où la logique elle-même est pensée comme logique *transcendantale* que le programme logiciste peut être véritablement accompli, quoiqu'en un sens modifié par rapport à sa position originelle, aussi bien chez Husserl que chez Frege et Russell.

[2] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, p. 76.

Frege et Russell dans une situation ambiguë par rapport à la psychologie et la sémantique, qui en définissaient les conditions d'accès mais devaient rester secondaires, précisément parce qu'elle ne pouvait prendre en compte que la dimension objective de l'idéalité ; au contraire, en tant que *logique des phénomènes* à la fois dans leur dimension objective *et* dans leur dimension subjective, la phénoménologie élabore une logique parfaitement indépendante, voire autonome puisqu'intégrant toutes ses propres conditions de possibilité (à savoir les conditions subjectives aussi bien qu'objectives) à son contenu :

> La logique philosophique est une élucidation de la manière dont un sujet peut connaître scientifiquement un objet logique, et par là même un objet à son niveau le plus général. Or par là Husserl s'oppose de façon particulièrement nette à la revendication initiale frégéo-russellienne d'indépendance et de priorité de la logique philosophique par rapport à l'étude des opérations mentales liées à la connaissance scientifique, en même temps qu'il *coupe court d'emblée aux difficultés que cette revendication entraîne pour eux* […] A la différence de ces derniers, il définit en effet le domaine de la logique philosophique de manière suffisamment large pour que celle-ci englobe ces opérations mentales, et par conséquent la relation entre sujet et objet.[1]

La phénoménologie élimine donc le problème même de la priorité de la logique par rapport à la question (psychologique, pour Russell et Frege) de son accessibilité dans des « vécus » logiques, en supprimant la distinction même sur laquelle il repose, et en retirant à la psychologie le monopole de la subjectivité, dont une large partie, à savoir sa dimension fondationnelle, transcendantale ou *constitutive*, bascule dans la logique, laquelle devient *ipso facto* transcendantale.

Or c'est précisément cette redéfinition de l'idéalité du logique et de son accessibilité sur la base d'une science non psychologique de la subjectivité, qui permet à la phénoménologie de concevoir une véritable théorie sémantique qui ne lui fasse pas courir le risque de retomber dans le psychologisme[2]. En s'attachant à décrire le vécu logique *concret* tel qu'il se donne dans le flux de conscience, et en intégrant la totalité des dimensions de ce

[1] J.-M. Roy, *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin, 2010, pp. 77-78.
[2] Ce point est abordé de manière peu explicite par Jean-Michel Roy, ce qui ne peut qu'étonner étant donné son caractère central pour l'établissement de la thèse générale de l'auteur.

vécu au domaine de la logique, la phénoménologie prend en charge aussi bien la dimension sémantique que la dimension formelle (logique au sens frégéo-russellien) du contenu logique. Plus précisément, *la logique* (définie comme logique du phénomène sous toutes ses dimensions) *prend en charge le vécu logique au moment même où se nouent en lui ses dimensions formelle et sémantique*. C'est pourquoi l'analyse logique du vécu comporte *nécessairement* une dimension sémantique, et c'est pourquoi, pour reprendre l'expression de Jean-Michel Roy, le tournant phénoménologique signe l'accomplissement le plus abouti du « tournant sémantique ».

§ 24. Le fondement de la constitution dans la logique subjective et l'idéalisme transcendantal comme accomplissement du « programme logiciste »

Notre lecture diverge cependant de la thèse de *Rhin et Danube* sur un point dont nous avons suggéré l'importance : pour Jean-Michel Roy, le tournant idéaliste de la phénoménologie impliquerait le renoncement au programme « logiciste », parce que l'idéalisme transcendantal de Husserl serait lié à un rejet de toute tentative d'axiomatisation de la « logique » au sens élargi que nous venons de définir, et qui coïncide avec la logique *des phénomènes* ou « phénoménologie »[1]. Nous verrons dans les prochains chapitres de ce travail que ce rejet est foncièrement ambigu ; mais au-delà de cette question, nous avons vu, au cours de notre lecture de l'interprétation de Jean-Michel Roy, que c'est la définition de la logique, en tout cas de sa partie fondamentale, comme logique *transcendantale*, précisément au sens *idéaliste* que véhicule ce terme, qui permet à Husserl d'accomplir le programme logiciste qui n'était finalement qu'esquissé dans les *Prolégomènes*, lesquels refusaient encore d'intégrer clairement la logique « subjective » à la logique à proprement parler. Or de ce point de vue,

[1] Une remarque s'impose ici : l'intégration de la logique subjective à la logique n'empêche pas la logique dans son ensemble de demeurer une science des contenus, donc une science objective, et non une science des conditions *subjectives* de possibilité de la connaissance *au sens kantien*. La subjectivité phénoménologique, dont nous préciserons le statut, obéit donc, comme tout domaine accessible à une logique, à des lois tout aussi *objectives* que la logique objective à proprement parler.

notre lecture de la constitution chez Husserl présente celle-ci sous un angle qu'il était important de ne pas négliger, mais qui n'en dévoile qu'un aspect ou une dimension. Il s'agit de la dimension « logique » de la constitution au sens de la logique objective, à savoir de la constitution telle que la définit Husserl dans le chapitre des *Ideen I* consacré à la phénoménologie de la raison.

SEMANTIQUE ET DONATION DE SENS

La constitution transcendantale mise en œuvre par Husserl dans les *Idées directrices* se définit donc comme le déploiement de la logique des phénomènes, en tant que celle-ci s'appuie sur les lois objectives des essences et règle – ou motive – la donation par la conscience d'un sens aux objets, et plus généralement au monde. La logique constitutive ainsi définie comporte deux dimensions qu'il importe de distinguer, et dont la réunion génère les « propositions » qui en constituent l'objet : une dimension sémantique, définie par le sens à travers lequel tout objet est visé, et une dimension thétique, qui définit la thèse en vertu de laquelle toute proposition se définit par un certain rapport à l'objectivité, c'est-à-dire à la validation de son sens.

Quoiqu'elle ne soit pas axiomatique, pour des raisons que nous étudierons dans la partie suivante de ce travail, cette logique constitutive est cependant *idéale*, non pas au sens où elle nierait le caractère fluant du vécu et son incapacité à se plier à des *concepts* idéaux, mais au sens où elle suppose à sa source un passage à la limite. C'est ce que Husserl rappelle dans la définition explicite qu'il propose du « problème de la constitution », qui définit précisément la tâche de la logique constitutive :

> Il est clair que le *problème de la constitution* signifie uniquement ceci : il est possible d'embrasser et de saisir théoriquement les séries réglées d'apparences qui convergent *nécessairement* dans l'unité d'une chose qui apparaît – en dépit des infinis qu'elles enveloppent (et que précisément l'on peut maîtriser de façon univoque par l'idée déterminée du « ainsi de suite ») ; ces séries peuvent être analysées et décrites selon leur originalité eidétique, et la fonction de corrélation, conforme aux règles, entre la chose déterminée qui

> apparaît, prise comme unité, et le divers infini mais déterminé des apparences, peut être soumise à une pleine évidence et ainsi dépouillée de tout mystère.[1]

L'idéalité de la logique constitutive est donc atteinte par le passage à la limite rendu possible par le « ainsi de suite », permettant de saisir *intuitivement* une multiplicité infinie. Husserl franchit un pas en direction de l'idéalité mathématique qui semble contredire le « désaveu » de ce que Jean-Michel Roy appelle « l'axiomatique », et dont nous étudierons la portée et les limites dans les prochains chapitres.

La constitution, définie dans le cadre de la phénoménologie de la « raison », n'est donc rien qu'on pourrait assimiler, de près ou de loin, à une genèse psychologique du monde, ni même à une formation démiurgique des objets. La constitution se définit au contraire comme le déploiement d'une logique objective régissant le champ infini mais déterminé des séries d'apparences, et définissant les conditions sous lesquelles des séries peuvent converger en une unité susceptible d'être validée, et atteindre ainsi le statut d'objet.

De là à affirmer que la logique aurait précisément la même place dans le système de constitution de Husserl que dans la *Construction logique du monde*, mais que ce serait précisément sa définition qui expliquerait l'opposition entre Husserl et Carnap, il n'y a qu'un pas, que nous nous garderons bien de franchir. En effet, la phénoménologie de la raison présente certes la constitution comme une logique du sens et de la validation de ce sens, mais il ne faudrait pas négliger pour autant le fait que cette logique du sens ne peut elle-même être atteinte que sur la base d'une autre constitution, plus originaire peut-être, et fonctionnant comme le corrélat de cette « constitution sémantique », à savoir celle reposant sur l'intentionnalité même de la conscience grâce à laquelle celle-ci « se donne » des objets. Or c'est là une différence fondamentale avec la constitution carnapienne : *que la constitution puisse être interprétée comme une donation de sens relevant d'une logique, c'est très précisément ce que suppose Carnap*, dans la mesure où constituer un concept sur la base d'un

[1] Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §150, pp. 315-316/507.

autre revient bien à attribuer à ce concept un certain sens en vertu d'une certaine logique et d'une certaine relation aux concepts fondamentaux. Mais que cette donation de sens puisse à son tour être interprétée comme le mouvement par lequel une conscience *se donne* un objet, c'est ce que l'anti-idéalisme foncier de Carnap ne peut que rejeter fermement, malgré les ambiguïtés que nous avons pu relever dans la cohérence de ce rejet. La constitution peut certes être « traduite » dans un langage constructionniste fictif dans lequel une entité A construirait effectivement les objets suivant les règles constitutives déterminées par le système, mais ce langage n'est qu'une interprétation de la véritable constitution – logique – et la « construction fictive » ainsi définie ne peut aucunement être définie comme un *corrélat* de la véritable constitution logique, ni encore moins comme son fondement.

Or c'est exactement ce qui se produit chez Husserl. La constitution logique du monde est certes l'aboutissement du projet constitutif, et plus généralement du projet phénoménologique, mais elle ne peut précisément pas être pensée comme première. *La constitution logique est toujours corrélée à une constitution anté-sémantique*, à travers laquelle la conscience *se donne* des objets. On aurait tort de chercher à savoir laquelle de ces deux faces de la constitution, logique (sémantique) ou « vécue » (anté-sémantique) définit la « vraie » constitution phénoménologique. On tomberait en effet d'un côté dans une interprétation excessivement sémantique de la constitution, et donc de la phénoménologie, et de l'autre dans une interprétation expérientielle qui négligerait au contraire un aspect fondamental de la phénoménologie, et ignorerait la continuité de ces textes du tournant transcendantal de Husserl avec les *Recherches logiques*. En réalité, au lieu d'opposer la sémantique phénoménologique à une constitution prétendument pré-sémantique, il faudrait au contraire distinguer deux niveaux ou deux sens de la sémantique phénoménologique : d'un côté une sémantique pré-discursive ou anté-prédicative qui déterminerait un niveau de « sens » directement fondé dans le « se-donner » de l'objet et antérieur à tout déploiement

logique ou à toute sémantique *à proprement parler*, et d'un autre côté une sémantique qui se situerait au niveau où le « sens » constitutionnel atteindrait la plénitude de son statut de sens, et ferait ainsi l'objet d'une logique, dans laquelle s'accomplirait la constitution. On pourrait ainsi définir la spécificité de la constitution idéaliste transcendantale par cette tension fondamentale entre la dimension sémantique de la phénoménologie, culminant dans une logique objective des phénomènes qu'on n'hésitera pas à appeler « constitution logique du monde », et son ancrage ou son incarnation dans le « vécu » d'une conscience, à un niveau qu'on peut cependant toujours décrire en termes de sens, quoiqu'en un sens profondément modifié. En vertu de ce double ancrage dans la logique et dans la concrétude des phénomènes, la constitution se définirait donc comme une logique (ou une sémantique) *incarnée.*

LA CONTREPARTIE IDEALISTE TRANSCENDANTALE DE LA SEMANTIQUE PHENOMENOLOGIQUE

On ne peut dès lors qu'être frappé par un fait : à ce niveau antérieur à la constitution logique, à savoir au niveau où les objets *se constituent* pour la conscience, *le vocabulaire de la constitution* laisse le plus souvent la place au *vocabulaire de l'apparaître*. Le problème « théorique » de la constitution (à savoir le problème décrit par Husserl dans le chapitre sur la phénoménologie de la raison) ferait donc fond sur un autre problème, qui serait celui des conditions d'apparition phénoménale de la chose, et qui dessinerait l'autre face de la constitution. Ainsi, dans le fameux chapitre des *Ideen I* où Husserl décrit la constitution par esquisses d'un objet spatial, le « se-constituer » de cet objet semble se confondre avec ses conditions ou sa manière propre d'apparaître :

> Je vois continuellement cette table ; j'en fais le tour et change comme toujours ma position dans l'espace ; j'ai sans cesse conscience de l'existence corporelle d'une seule et même table, de la même table qui en soi demeure inchangée. Or la perception de la table ne cesse de varier, c'est une série continue de perceptions changeantes […] Non seulement la chose perçue en général, mais toute partie, toute phase, tout moment survenant à la chose sont, pour des raisons chaque fois identiques, nécessairement transcendants à la perception […] La couleur de la chose vue ne peut par principe être un moment réel de la conscience de couleur […] La même couleur apparaît « dans » un divers ininterrompu d'esquisses de couleur […] Une seule et

> même forme (donnée corporellement comme identique) m'apparaît sans cesse à nouveau « d'une autre manière », dans des esquisses de forme toujours différentes.[1]

Cette description de la constitution de la table dans la perception démontre que, si l'on s'en tient au niveau proprement phénoménologique, c'est-à-dire à la description de ce qui apparaît comme cela apparaît, la table n'est pas constituée au sens passif de ce terme, mais *se constitue* bien elle-même dans le divers de ses apparences. En un premier sens, le « problème phénoménologique de la constitution » ne consiste donc en rien d'autre qu'en une description de la manière dont un objet se donne ou se constitue, c'est-à-dire une description de son apparaître dans une série d'apparences. C'est pourquoi cette description de l'apparition phénoménale de l'objet peut par principe être reprise dans les termes d'une logique constitutionnelle, à savoir sous l'angle des lois régissant la constitution d'unités de sens dans la multiplicité des apparences. *La constitution est donc toujours, chez Husserl, le corrélat d'une description* ; à savoir, la constitution logique des objets (considérés comme unités de sens) est toujours le corrélat de la description du mode d'apparaître de ces objets – notamment et de prime abord dans la perception. La constitution phénoménologique comporte donc toujours deux sens qui sont intimement liés, et même strictement indétachables, comme les deux faces d'une même chose, et qu'on pourrait rapidement décrire comme un sens *phénoménal* et un sens *logique*. Ces deux sens, quoique distincts, doivent donc être regardés comme les deux dimensions d'un seul et même acte, et non comme deux actes séparés et qui viendraient se combiner dans un deuxième temps. Ils définissent à eux deux la constitution *phénoméno-logique* dans sa spécificité. Il n'y aurait donc pas à proprement parler constitution si des analyses descriptives comme celles de la constitution de la table au §41 des *Ideen* n'étaient pas intégrées à une « logique » constitutive.

L'important est de bien voir que dans l'un comme dans l'autre de ses sens, la constitution phénoménologique est de part en part pensée comme un problème *transcendantal*.

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §41, pp. 73-74/131-132.

La constitution phénoménale de l'objet pose par définition la question éminemment transcendantale des conditions de son apparaître pour la conscience, et la constitution logique ne fait que reprendre l'analyse de ces conditions comme conditions *logiques* de l'apparaître de l'objet comme unité de sens. C'est pourquoi *la reprise tardive par Husserl, dans les années 1920, de la question de la constitution sous le titre de « logique transcendantale » ne fera que prendre acte de l'unité du geste constitutionnel phénoménologique et de l'identité profonde entre phénoménologie et logique transcendantale*, en tant que logique élargie permettant d'accomplir le programme logiciste de Husserl sans perdre la dimension transcendantale « nécessairement » liée à la description phénoménologique pleinement consciente d'elle-même.

LA LOGIQUE AU FONDEMENT DE L'IDEALISME TRANSCENDANTAL PHENOMENOLOGIQUE

Le précédent chapitre de notre étude a établi que ce « transcendantalisme » de la constitution était nécessairement lié, quoique de manière plus ou moins assumée et visible, à un idéalisme. L'analyse plus détaillée du rôle de la conscience dans la constitution des *Ideen I* – rôle déjà étudié dans une très large mesure par les commentateurs de Husserl, et auquel nous ne consacrerons donc pas d'étude spécifique – ne ferait bien sûr que confirmer ce lien. Nous nous attarderons plutôt sur un point plus directement lié à la question du rapport entre logicisme et idéalisme transcendantal dans la constitution husserlienne. Car s'il est bien connu que la logique est, chez Husserl, fondée dans la conscience transcendantale, il est à l'inverse moins visible que *la position idéaliste transcendantale trouve son fondement dans une analyse logique* – à savoir dans la découverte d'un *abîme de sens* entre la conscience et la réalité. La distinction ontologique fondamentale du système de constitution, à savoir l'opposition entre l'être immanent et l'être transcendant, est atteinte non seulement par une description phénoménologique pure, mais par l'analyse logique de la grammaire du vécu et de la grammaire de la réalité.

Tel est le rôle – logique – de la fiction *logiquement possible* mais factuellement absurde de l'anéantissement du monde[1]. La réduction phénoménologique n'est pas, on le sait, l'anéantissement du monde, car d'un point de vue strictement phénoménal le monde réduit reste toujours présent, quoique la thèse de sa réalité soit biffée. Si Husserl recourt à la possibilité de l'anéantissement du monde, ce n'est donc pas pour illustrer la réduction, mais bien plutôt pour rendre possible *la distinction logique – pour ne pas dire grammaticale – entre conscience et réalité*. Car ce que met au jour la fiction de l'anéantissement du monde, c'est que la possibilité du non-être fait partie de la grammaire de toute réalité :

> Si maintenant nous faisons intervenir les conclusions obtenues à la fin du dernier chapitre et évoquons ainsi *la possibilité du non-être incluse dans l'essence de toute transcendance de chose*, il devient clair que l'être de la conscience, et tout flux de vécu en général, serait certes nécessairement modifié si le monde des choses venait à s'anéantir, mais qu'il ne serait pas atteint dans sa propre existence.[2]

Ce que modifie – ou, précisément, ne modifie pas – la possibilité logique de l'anéantissement du monde, c'est donc *le sens même, le sens d'être* de la réalité d'un côté, et de la conscience de l'autre. C'est pourquoi il faut prendre toute la mesure *logico-sémantique* de la célèbre déclaration de Husserl, selon laquelle « entre la conscience et la réalité se creuse un véritable abîme de sens »[3] : la distinction ontologique entre conscience et réalité est de prime abord une distinction *logique*, et même une distinction qui n'est logique *qu'en tant que la logique comporte nécessairement une sémantique*. C'est pourquoi, malgré la référence à la conscience comme origine de la constitution, malgré la référence au vécu comme fondement absolu de toute réalité, malgré donc l'idéalisme foncier de la phénoménologie des *Ideen*, la constitution ne peut en aucun cas être confondue avec une genèse psychologique, et se rapproche bien plutôt, y compris dans son interprétation de l'idéalisme transcendantal, d'une constitution *logique*.

---

[1] Cf. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §48, pp. 90/159. Il s'agit du titre de ce paragraphe.
[2] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §49, pp. 91-92/161.
[3] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, 1913, §49, pp. 93/163.

Idéalisme et logicisme sont donc bien les deux faces d'un même geste constitutif, et ce serait prendre une position métaphysique que de chercher à faire émerger l'une de ces dimensions comme le véritable et unique sens de la constitution. Nous pouvons donc voir se nouer les trois dimensions qui définissent la constitution husserlienne dans sa spécificité : la description de l'apparition phénoménale des choses (le « se-constituer » de la chose dans la multiplicité des esquisses), la logique constitutionnelle transcendantale (laquelle comporte nécessairement une sémantique et accomplit le programme logiciste de la constitution) et l'idéalisme transcendantal (qui pose la conscience comme origine absolue de la constitution).

§ 25. Traduction, logique et sémantique : la constitution comme construction logique

Cette dimension proprement idéaliste de la constitution phénoménologique transcendantale constitue la pointe de l'iceberg du projet constitutif de Husserl et une première lecture naïve des *Ideen I* pourrait aisément s'en tenir à elle, et négliger tout le travail de constitution d'une *logique constitutive* que nous avons vu à l'œuvre dans le chapitre consacré à la phénoménologie de la raison. Or cette lecture superficielle et partielle de la phénoménologie explique en grande partie l'étonnement suscité par le rapprochement des noms de Husserl et de Carnap – étonnement dont nous avons déjà vu qu'il reposait sur une interprétation outrée de l'opposition entre les courants qualifiés de « phénoménologique » et d'« analytique », et méritait d'être corrigé. Pour terminer de dégager le cadre commun à la constitution phénoménologique et à la construction logique du monde, au croisement des quatre grands axes que sont l'idéalisme transcendantal, le logicisme, le phénoménalisme et la sémantique, nous repartirons de l'opposition naïve entre cette lecture superficielle de la phénoménologie et une première interprétation de la construction logique au sens de Carnap, afin d'observer à quel niveau, et selon lequel de ces quatre axes, celle-ci rejoint celle-là.

Or c'est un fait que rien, dans les définitions explicites que propose Carnap du projet constitutif, rien, sinon quelques allusions relativement vagues à des concepts husserliens[1], ne semble autoriser à rapprocher la *Konstitution* de l'*Aufbau* de celle des *Ideen*. La constitution carnapienne se définit en effet explicitement comme une entreprise *réductionniste*, purement *formelle* et *arbitraire*, ce qui semble l'opposer terme à terme à la constitution phénoménologique.

UN SYSTEME DE CONSTITUTION REDUCTIONNISTE

La dimension réductionniste de la constitution est une conséquence directe de sa définition, dès les premières pages de l'*Aufbau*. Or cette définition est sans ambiguïté sur ce point, si bien qu'il est strictement impossible de nuancer le réductionnisme de l'*Aufbau* pour rapprocher la constitution carnapienne de celle de Husserl. Il est également impossible d'interpréter la « réduction » carnapienne au sens d'une « réduction » phénoménologique.

La constitution se définit très explicitement comme l'envers de la réduction, au sens où constituer un objet signifie produire une règle de traduction de tous les énoncés portant sur cet objet en énoncés portant sur des objets auxquels il est réductible. Carnap donne dès le §2 de l'*Aufbau* une première définition, intuitive, de la réduction :

> Un objet (ou un concept) est dit réductible à un ou plusieurs objets si on peut transformer toutes les propositions portant sur lui en propositions portant sur ces autres objets […] Exemple : toutes les fractions sont réductibles aux nombres naturels (c'est-à-dire aux entiers positifs) car on peut transformer toutes les propositions portant sur des fractions en propositions sur des nombres naturels. Par exemple, 3/7 est réductible à 3 et 7, 2/5 à 2 et 5, et la proposition « 3/7 > 2/5 », transformée en proposition portant sur des nombres naturels, s'énonce : « Pour des nombres naturels quelconques x et y, $3x > 2y$ si $7x = 5y$ ». De plus, tous les nombres réels et les irrationnels sont réductibles aux fractions. Finalement tous les termes de l'arithmétique et de l'analyse sont réductibles aux nombres naturels.[2]

Cette dernière phrase exprime une propriété remarquable de la réduction, et qui en fait l'outil principal de la constitution, à savoir la transitivité : « si a est réductible à b et b à c,

[1] Cf. notre Introduction, § 3.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §2, p. 58.

alors *a* est réductible à *c* »[1]. La réduction permet donc d'élaborer un système transitif d'objets ou de concepts défini par la possibilité de réduire les objets d'un domaine donné à ceux d'un autre. A ce premier niveau de lecture, la constitution se confond presque avec la réduction, si bien que Carnap peut en proposer d'entrée de jeu une première définition :

> Si un objet *a* est réductible aux objets *b*, *c*, d'après l'explication précédente, on peut transformer les propositions portant sur *a* en propositions sur *b* et *c*. « Réduire *a* à *b*, *c* » ou « constituer *a* à partir de *b*, *c* » signifiera établir une règle générale qui indique de quelle manière il faut, dans chaque cas particulier, transformer une proposition sur *a* pour obtenir une proposition sur *b*, *c*. Nous nommons cette règle de traduction « règle de constitution » ou « définition constitutive » (puisqu'elle a la forme d'une définition).[2]

Le système de constitution est donc un système de définitions explicites des concepts, et se distingue en cela de la phénoménologie husserlienne, en tant que science *descriptive* y compris dans sa dimension constitutive. Nous ne nous attarderons pas ici sur le modèle de la traduction employé par Carnap, auquel nous avons déjà consacré une analyse autour de la critique quinienne de l'*Aufbau*[3], et auquel nous reviendrons dans les dernières pages de ce travail[4]. Ce modèle traductologique révèle cependant un aspect fondamental de la constitution carnapienne : seule compte la transitivité de la constitution, quel que soit le langage employé au départ – quels que soient donc les concepts choisis comme « base » du système. Un tel modèle oppose directement la constitution de l'*Aufbau* au modèle descriptif, et plus généralement *apophantique*, reposant sur un « retour aux choses mêmes » (au sens d'une prise directe de la description sur les choses, ou du « *logos* » sur les « phénomènes »[5]), qui est celui de la phénoménologie. Car loin de rechercher, au moins au premier abord, un ancrage des concepts dans des entités absolument premières qui correspondraient à l'idéal (devrait-on

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §2, p. 58.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §2, p. 58.
[3] Cf. la première partie de ce travail, chapitre II, §18.
[4] Il s'agira alors d'articuler le modèle de la traduction (et le modèle sémantique qui le porte) au modèle topologique que la troisième partie de notre travail s'attachera à mettre au jour. Cf. Troisième partie, chapitre III.
[5] Cf. L'expression déjà citée de Jocelyn Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la Construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

dire au « mythe » ?) des « choses mêmes », *Carnap ne cherche au contraire qu'à établir la transitivité de la traduction, donc la possibilité, quel que soit le langage pris au départ*, quelle que soit donc la base du système ou le type d'entités considérées comme premières, de traduire tous les énoncés de la science dans ce langage :

> Par système de constitution, nous entendons une mise en ordre étagée des objets de sorte que les objets de chaque niveau soient constitués à partir des objets de niveau inférieur. Du fait de la transitivité de la réductibilité, tous les objets sont ainsi indirectement constitués à partir des objets du premier degré ; ces objets fondamentaux forment la base du système.[1]

La primauté accordée à l'établissement de la transitivité de la constitution (donc l'établissement de la possibilité générale d'une traduction de tous les énoncés de la science dans un langage constitué d'un minimum d'objets de base) s'explique par le double but épistémologique de l'*Aufbau*, dans lequel Carnap prétend démontrer à la fois l'unité du domaine de la science et sa possible fondation dans le « donné ».

ORIGINE EPISTEMOLOGIQUE DU PROBLEME DE LA CONTINUITE

L'objectif premier de l'*Aufbau*, celui en tout cas que Carnap souligne comme étant *le* but de l'entreprise constitutive, se résume à démontrer l'unité de la science : « Si un système de constitution des concepts ou des objets du type que nous avons indiqué s'avère possible, il s'en suit que les objets ne se répartissent pas en domaines disjoints, qu'il n'y a au contraire qu'un domaine d'objets et donc une seule science. »[2] Nous constaterons l'importance de cet enjeu épistémologique à de nombreuses occasions dans notre travail, et notamment dans le développement d'une des thèses centrales de notre propos, dans la mesure où cette volonté de présenter la science de manière *continue* en excluant l'idée de disjonction explique en grande partie le choix d'un modèle *topologique* de préférence à un modèle *algébrique* pour la

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §2, p. 58.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §4, p. 60.

constitution[1]. Il s'agit cependant de bien s'entendre sur le sens de cette continuité, ainsi que sur l'éclairage qu'elle donne sur la notion de réduction : la réduction d'un domaine d'objets à un autre ne signifie pas que les objets du premier domaine soient « composés » des objets du second comme de leurs éléments. Carnap mobilise ici la distinction entre le « tout » et le « complexe logique » qu'il emprunte à la théorie des classes de Russell, mais qui pourrait tout aussi bien être dérivée (et transposée au vocabulaire logiciste de l'*Aufbau*) de la méréologie de la troisième *Recherche logique* de Husserl.

> Nous montrerons ultérieurement que les formes de niveaux, selon lesquelles s'accomplit la constitution des objets plus élevés à partir des objets élémentaires, ne représentent pas une liaison par sommation mais un « complexe logique ». L'objet « Etat » par exemple devra être constitué dans le système de constitution à partir de processus psychiques ; mais cela ne signifie pas qu'il soit une somme de processus psychiques. Nous distinguerons entre « tout » et « complexe logique » : le tout est composé de ses éléments qui en forment les parties ; un complexe logique indépendant n'a pas ce type de rapport avec ses éléments. Ce qui le caractérise, c'est la possibilité de transformer toutes les propositions portant sur lui en propositions portant sur ses éléments.[2]

La continuité du domaine des objets ou concepts de la science est donc une continuité *logique* et non pas une imbrication des concepts sur le mode de l'inclusion réciproque. C'est pourquoi la constitution peut être traitée sur le mode de la cartographie du domaine de la science, dans une représentation spatialisée (quoiqu'au sens d'un espace purement topologique) caractéristique de la conception carnapienne de la constitution[3].

Or l'enjeu de l'établissement de cette continuité est double : il permet tout d'abord de définir le type de concepts qui appartiennent en propre à la science, et qui sont *précisément* les concepts *réductibles*, au sens précisé ci-dessus, à d'autres concepts fondamentaux. En effet, la réduction permet d'exprimer tous les concepts comme un complexe logique

[1] Cf. la troisième partie de ce travail, notamment chapitres II et III.

[2] Cette définition provisoire et circulaire, dans la mesure où elle définit le complexe logique *par la notion de définition constitutive* (« ce qui le caractérise, c'est la possibilité de transformer toutes les propositions portant sur lui en propositions portant sur ses éléments »), est issue de Carnap, *Aufbau*, 1928, §4, p. 61. La définition plus rigoureuse de cette notion de complexe logique n'intervient que lorsque Carnap définit la notion de classe (§37, p. 104).

[3] La détermination de ce modèle cartographique et son lien avec la topologie fera l'objet de la troisième partie de ce travail.

possédant une propriété insigne : celle de pouvoir être décomposé en 1) une indication du niveau constitutif où se situe l'objet (donc une indication du domaine d'objets auquel il appartient : chose physique, vécu psychologique, entité spirituelle, etc.) et donc de la science particulière à laquelle il est soumis (physique, psychologie, science de l'esprit, etc.) et 2) une caractérisation purement structurelle de l'objet, c'est-à-dire l'ensemble de pures relations logiques qui relient cet objet aux objets fondamentaux. En d'autres termes, grâce au système de constitution (ou de réduction), un objet se définit pour la science comme un ensemble de structure auquel doit seulement être adjoint *un* élément non formel, à savoir le nom de son niveau dans le système de constitution. La science peut ainsi être définie comme ne traitant que des *structures* des objets – et donc comme entièrement soumise à la logique des relations qui fournit la caractérisation la plus générale de ces structures –, pourvu que soit précisé le nom de la science et du domaine d'objets dont il s'agit. *Carnap pourrait ainsi, grâce au système de constitution, étendre à toutes les sciences l'emprise de la logique que Russell et Whitehead avaient établie sur l'arithmétique*. Cet enjeu logiciste de l'établissement de l'unité de la science est clairement exprimé au §16 de l'*Aufbau* :

> Chaque nom d'objet présent dans un énoncé scientifique peut être remplacé par principe (à condition qu'existent les connaissances requises) par une caractérisation structurelle de l'objet, jointe à l'indication du domaine d'objets auquel la caractérisation se rapporte […] Ainsi chaque énoncé scientifique peut par principe être transformé en un énoncé qui ne comporte que des propriétés de structure et l'indication d'un ou de plusieurs domaines d'objets. A présent, une thèse fondamentale de la théorie de la constitution […] stipule qu'il n'y a au fond qu'un unique domaine d'objets, et que tout énoncé scientifique traite de ces objets.[1]

On comprend comment la thèse de l'unité du domaine de la science complète, voire entérine celle du caractère structurel des énoncés scientifiques : si la constitution est elle-même purement logique, alors les noms des niveaux de la constitution, qui étaient le seul élément non formel des énoncés scientifiques, peuvent à leur tour être traduits en termes purement structuraux, si bien que les énoncés scientifiques ne contiennent plus une seule

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §16, p. 76.

dimension non logique et peuvent entièrement être définis en termes de caractérisations structurelles :

> Dès lors est supprimée la nécessité d'indiquer le domaine d'objets propre à l'énoncé ; il en résulte que *tout énoncé scientifique peut être en droit transformé de sorte qu'il ne soit plus qu'une proposition structurelle*. Mais cette transformation n'est pas seulement possible, elle est impérative.[1]

Impérative, cette transformation l'est en vertu de la visée *logiciste* de l'*Aufbau* au sens que nous avons dégagé de ce terme, et sur laquelle nous reviendrons dans la suite de ce chapitre, mais elle l'est également en vertu de la visée *positiviste* qui est celle de Carnap, et qui fait signe, moins du côté de Frege et Russell que de celui de Mach. La réduction (et *ipso facto* la constitution) permet donc à la fois d'accomplir le programme d'une soumission de la science à la logique, voire d'une dérivation de l'ensemble des objets de la science sur la base de la seule logique des relations, *et* le programme d'un ancrage de tous les concepts scientifiques dans des données sensorielles primaires garantes de la positivité du savoir scientifique. Il est clair que ce double programme dessine un « positivisme logique » qui caractérise, bien avant le Cercle de Vienne, l'œuvre de Carnap – mais il est tout aussi remarquable que ce « positivisme logique » se rapproche, à ce stade de l'analyse, du logicisme phénoménologique ou idéaliste transcendantal que nous avons vu à l'œuvre dans le chapitre final des *Ideen I* de Husserl.

Si différence il y a – et différence il y a effectivement ! – entre construction logique et constitution transcendantale, *celle-ci ne peut donc pas être analysée comme une opposition de principe sur la notion de positivisme logique*, car l'extension que nous avons donnée à ces termes les rend tout aussi pertinents pour décrire la phénoménologie husserlienne, au moins sous l'un de ses aspects fondamentaux. Or si la différence touche effectivement au *statut* conféré à la logique, cette différence de statut ne doit pas être analysée dans les termes de

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §16, p. 76.

Jean-Michel Roy, à savoir en termes de position ou de rôle dans le système, mais autour de la question de savoir ce qu'est la logique et ce qu'elle fait – ou *peut* faire[1].

Car c'est bien la logique particulière utilisée par Carnap, à savoir la logique des relations issue des *Principia Mathematica*, qui rend sa théorie de la constitution incompatible avec celle de Husserl. Nous verrons dans la suite de ce travail les raisons de cette incompatibilité, que l'on peut cependant résumer de la manière suivante : la logique des relations aplanit toutes les relations existant entre les différents concepts de la science, en présentant ceux-ci sur un même plan que nous caractériserons comme plan d'immanence. Or une telle logique ne peut que détruire *la* relation fondamentale et originaire de la constitution phénoménologique, à savoir l'intentionnalité, *comme relation spécifique et irréductible*. Il n'y a pas, et il ne peut pas y avoir, de relation objectivement et nécessairement fondamentale aux yeux de la logique des relations, or la phénoménologie (non seulement dans son versant idéaliste transcendantal, mais dès les premiers travaux de Husserl, et notamment dans les *Recherches logiques*) repose sur une asymétrie, inadmissible aux yeux de Carnap, entre la relation intentionnelle et toutes les autres relations « logiques ».

La logique de Carnap possède donc une neutralité ontologique qui s'oppose à la logique husserlienne dont nous avons vu qu'elle intégrait d'emblée l'articulation entre une dimension objective et une dimension subjective. Certes, la constitution utilisera cette logique pour générer ce qu'on ne pourra qu'appeler une *ontologie*, c'est-à-dire un système d'étagement des objets en catégories fondées les unes sur les autres, mais *ces distinctions ne sont que le résultat d'un certain usage de cette logique et ne peuvent pas entrer dans sa définition même* – au sens où la distinction entre logique subjective et logique objective entre

[1] On pourrait, en écho à la formulation deleuzienne de « la » question de l'*Ethique* de Spinoza « Que peut un corps ? », formuler *la question la plus générale du projet de constitution, tant chez Husserl que chez Carnap, sous la forme suivante : « Que peut la logique ? ».* L'auteur de la première tentative de construction du monde sur la « base » du concept de Dieu de manière purement *géométrique* (« *more geometrico* ») ne verrait d'ailleurs probablement pas d'un mauvais œil ce rapprochement lointain avec le logicisme.

précisément dans la définition même de la logique des *Prolégomènes*, des *Ideen* ou de *Logique formelle et logique transcendantale*. Cet usage particulier de la logique définit de manière plus précise la notion carnapienne de constitution, en la distinguant de la réduction avec laquelle nous l'avions provisoirement confondue, et en soulignant son caractère arbitraire.

§ 26. L'arbitraire dans l'interstice entre réduction et constitution

LA CONSTITUTION COMME INVENTION DE LANGAGES

La raison pour laquelle la constitution *ne se confond pas*, à un second niveau de lecture, avec la réduction (dont elle n'est au premier abord que la réciproque) explique en effet pourquoi toute constitution est, aux yeux de Carnap, nécessairement arbitraire, et s'oppose en cela à la constitution phénoménologique. Ce n'est qu'au paragraphe 35 de l'*Aufbau* que Carnap énonce la définition technique de la réductibilité et de la constitution dont il n'avait fourni auparavant qu'une explication intuitive grâce au concept de « transformation ». En effet, les analyses logiques des premiers paragraphes de l'*Aufbau* (puis, notamment, les résultats des §§28 et 32) ont établi la signification de la notion *d'équivalence universelle de fonctions propositionnelles*. Par fonction propositionnelle, Carnap entend la proposition en tant qu'elle est composée de deux types de signes : des *arguments* d'un côté (noms propres ou noms de quasi-objets), et de l'autre un signe déterminant une certaine fonction par laquelle ces arguments peuvent (ou ne peuvent pas) recevoir une valeur de vérité. Des arguments sont « admissibles » lorsqu'ils donnent sens à la proposition, c'est-à-dire lorsque la fonction propositionnelle peut leur attribuer une valeur de vérité[1], et ils « satisfont »

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §28, p. 92 : « Si dans une phrase nous supprimons un ou plusieurs noms d'objets (d'abord des noms propres, puis également des noms de quasi-objets), nous disons du signe insaturé restant qu'il désigne une *fonction propositionnelle*. En introduisant en tant qu'*arguments* les noms supprimés dans les places laissées vides ou *places d'argument*, nous obtenons à nouveau la phrase initiale. Mais en général, pour obtenir une proposition vraie ou fausse, nous n'avons pas besoin d'employer exactement les noms d'objet supprimés ; nous pouvons en prendre d'autres qui, combinés au signe insaturé, déterminent un *sens* ; ce sont les *arguments admissibles* de la fonction

la fonction lorsqu'ils rendent la proposition vraie. Carnap peut ainsi définir de manière rigoureuse la notion d'équivalence, fondamentale pour comprendre la « transformation » ou la « traduction » qu'opère la constitution (et la réduction) : une proposition est équivalente à une autre proposition quand tous les arguments qui satisfont la première satisfont également la seconde, c'est-à-dire quand elles ont la même extension :

> Si deux fonctions propositionnelles sont en rapport l'une avec l'autre de telle sorte que tout objet (ou paire, ou triplet, etc.) qui satisfait l'une satisfait aussi l'autre, nous disons que la première *implique universellement* la seconde. Si deux fonctions propositionnelles s'impliquent réciproquement, nous disons qu'elles sont « universellement équivalentes » ou qu'elles ont la même extension. Des fonctions de même extension sont donc satisfaites par exactement les mêmes arguments.[1]

« Transformer » une proposition portant sur *a* en une proposition portant exclusivement sur *b* et sur *c*, donc constituer *a* sur la base de *b* et *c* signifie donc : écrire une proposition portant sur *a* sous la forme d'une proposition *universellement équivalente*, ou *de même extension*, ne contenant que les termes *b* et *c*. C'est en ces termes que Carnap définit, au §35, la réductibilité :

> Nous avions précédemment expliqué le concept de réductibilité à l'aide du concept imprécis de « transformation » d'une proposition. Nous devons maintenant préciser ce qu'il faut entendre par « transformation » ; le concept d'identité d'extension (ou d'équivalence universelle) des fonctions propositionnelles va nous y aider. Nous entendons par proposition ou fonction propositionnelle portant exclusivement sur les objets *a*, *b*..., une proposition dans l'expression écrite de laquelle *a*, *b*, … apparaissent seulement comme symboles non-logiques[2] ; on peut donc aussi y rencontrer des constantes logiques et des variables générales. S'il existe pour toute fonction propositionnelle portant exclusivement sur *a*, *b*, *c*, … (dans laquelle *b*, *c*, … peuvent aussi manquer) *une fonction propositionnelle de même extension* portant exclusivement sur *b*, *c*, …, *a* est alors dit réductible à *b*, *c*, … »[3]

---

propositionnelle. Au lieu de laisser vide la place de l'argument, nous préférons la marquer par le symbole d'une variable. Nous disons des objets dont l'introduction produit une phrase vraie qu'ils *satisfont* la fonction propositionnelle ; les autres objets, pour autant qu'ils soient en général des arguments admissibles, produisent une phrase fausse ».

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §32, p. 97.

[2] La traduction française conserve ici une ambiguïté que ne possède pas le texte allemand, qui affirme qu'une proposition portant *exclusivement* sur ces objets est une proposition dans laquelle *les seuls symboles non logiques qui apparaissent* sont les symboles de ces objets.

[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §35, pp. 101-102.

L'exemple donné par Carnap est le suivant : (a) « *x* est un nombre premier » équivaut à (b) « *x* est un nombre naturel qui n'admet que 1 et lui-même pour diviseur ». On voit donc que *x* est réductible aux concepts de « nombre » (concept contenu dans la proposition (a)), de nombre « *naturel* », de « diviseur », etc. Mais cela signifie-t-il que l'on ait ainsi *constitué* le concept de « nombre premier » sur la base du concept de « nombre » ? Pour l'instant en tout cas, ce n'est pas le cas, car la proposition (b) contient de nombreux concepts dont il n'est pas évident qu'ils puissent se réduire au concept de nombre. En réalité, il faudra tout le travail de Russell et de Whitehead pour accomplir ce travail de constitution.

La constitution suppose donc quelque chose de plus que la réduction – cette chose même qui la rendra nécessairement arbitraire, à savoir l'introduction de règles de construction :

> C'est à présent le concept de constitution déjà expliqué au §2 qui requiert de même une définition précise. « Constituer » un concept à partir d'autres concepts signifie donner sa définition constitutive sur la base de ces autres concepts. Nous entendons par définition constitutive du concept *a* sur la base des concepts *b*, *c*, une règle de traduction qui indique de manière générale comment toute fonction propositionnelle dans laquelle apparaît *a* peut être transformée en une fonction propositionnelle de même extension dans laquelle on ne rencontre plus *a* mais seulement *b* et *c*.[1]

Cette définition creuse un écart entre le concept de constitution et le concept de réduction. En effet, constituer un concept *a* sur la base de concepts *b* et *c* signifie *inventer* une règle de traduction telle que *a* puisse être réduit à *b* et *c*, sans que rien ne nous indique *quel langage* permet une telle traduction ; car tout langage ne permet pas d'établir la réductibilité d'un concept à un autre concept. C'est pourquoi la constitution demande l'intervention d'une décision arbitraire qui explique l'écart que note Carnap entre réduction et constitution, dans un texte que nous avons déjà cité précédemment[2] :

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §35, pp. 101-102.
[2] Cf. Chapitre II de la présente partie, § 18.

> Si un concept est réductible à d'autres concepts, il peut certes par principe être constitué à partir d'eux. La connaissance de sa réductibilité ne signifie toutefois pas encore connaissance de sa constitution. Car établir une règle générale de transformation de toutes les propositions portant sur le concept forme une tâche en soi. Exemple : il est facile de comprendre la réductibilité des fractions aux nombres naturels ; de même une proposition donnée portant sur certaines fractions peut être aisément transformée en une proposition portant sur des nombres naturels. Il est plus difficile en revanche de constituer par exemple la fraction 2/7, c'est-à-dire d'indiquer une règle générale selon laquelle les propositions sur 2/7 peuvent être transformées en propositions sur 2 et 7. Ce travail a été accompli par Russell et Whitehead pour tous les concepts mathématiques ; ils fournissent ainsi un système de constitution des concepts mathématiques.[1]

Une fois connue la réductibilité d'un concept à d'autres concepts, la constitution requiert donc une « tâche » ou un travail supplémentaire. La réductibilité est en effet le résultat d'un pur travail d'analyse logique, là où la constitution suppose, non pas une « synthèse » au sens que ce terme peut avoir par exemple chez Kant, mais la *création d'un langage dont l'analyse logique permettrait, dans chaque cas, de décider la réductibilité* du premier concept aux seconds. La constitution est donc logique au sens où elle requiert *l'élaboration d'une logique* dans laquelle chaque concept puisse être considéré comme un complexe logique de concepts de niveaux inférieurs. C'est exactement le travail accompli par Russell et Whitehead dans les *Principia Mathematica*, auquel Carnap fait ici référence, dans la mesure où, en partant du concept de classe, ils ont su *inventer un langage* susceptible de rendre compte de l'ensemble des concepts mathématiques comme autant de complexes logiques formés à partir de ce concept, tels donc que l'analyse logique des concepts mathématiques *dans ce langage* puisse aboutir à démontrer leur réductibilité (toujours dans ce langage) au concept de classe.

La démarche constitutive est donc circulaire en ce sens qu'elle se donne pour tâche d'établir un langage suffisamment puissant et cohérent pour établir un système de réductibilité

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §35, pp. 101-102.

de tous les concepts d'un domaine donné[1]. Ainsi, pour reprendre l'exemple de la constitution des objets mathématiques, un grand nombre de systèmes de constitution sont théoriquement co-possibles : une constitution axiomatique à la Hilbert, une constitution sur la base du langage logistique des classes à la Russell, une constitution « psychologiste » à la Husserl dans la *Philosophie de l'arithmétique*, etc. En laissant de côté pour l'instant la question de savoir dans quelle mesure cette méthode peut être étendue à *l'ensemble des objets de l'ensemble des sciences*, on peut donc voir que Carnap prend ici la mesure d'un fait essentiel : *un système de constitution, en tant qu'invention d'un langage susceptible de fonder un système de réductibilité sur la base de définitions constitutives de chaque niveau de ce système, est nécessairement arbitraire*. En outre, ce système de constitution ne pourra jamais être que la *reconstitution* d'un système de réductibilité déjà établi, fût-ce seulement intuitivement.

Nous touchons ici une thèse fondamentale de notre étude du concept de constitution : *tout système de constitution repose sur une pré-donation de l'ordre de réductibilité des concepts*[2], si bien que tout système de constitution ne produit jamais qu'une *reconstruction rationnelle* du monde, et une reconstruction qui ne sera jamais qu'arbitraire, et reposera nécessairement sur une discipline pré-constitutive susceptible de produire l'ordre de réductibilité des concepts, à savoir le fil directeur même de la constitution.

Ainsi, pour reprendre l'exemple de la constitution des fractions sur la base des entiers naturels, on ne pourrait pas produire la moindre règle de construction du concept d'une fraction sur la base du concept d'entier naturel si la réductibilité du premier au second n'était pas déjà connue, à savoir déjà démontrée mathématiquement. Le système de constitution suit

[1] En cela, le travail constitutif n'est pas sans rappeler le travail d'établissement d'un système d'axiomes, même si nous verrons dans la partie suivante de ce travail que ces deux méthodes ne se recoupent pas aussi simplement.

[2] Pré-donation qui, en vertu de l'écart entre réduction et constitution, ne peut en aucun cas se confondre avec une véritable constitution, en tant que celle-ci suppose la création arbitraire d'un langage constitutif.

donc ici l'ordre établi *de manière pré-constitutive* par le développement même des mathématiques, et notamment du calcul rationnel.

Nous reviendrons dans la suite de ce travail sur la nature exacte et les limites de l'arbitraire du système de constitution. Pour Carnap, la dimension arbitraire est particulièrement patente dans le choix du langage de la constitution (à savoir, dans le cas de l'*Aufbau*, la logique des relations et plus généralement la logistique héritée principalement de Russell) et dans le choix de la base du système (à savoir, pour l'*Aufbau*, une base autopsychique, dans une veine phénoméniste à laquelle nous consacrerons la prochaine partie de ce travail). Mais il importe de noter que cet arbitraire est nécessairement limité et ambigu. D'un côté en effet la possibilité de choisir un *autre* système de constitution que celui effectivement choisi est une possibilité fondamentale pour l'établissement de la thèse épistémologique de l'*Aufbau*, car si le domaine de la science est effectivement un domaine unique et une multiplicité cohérente d'objets, alors il est nécessaire que cette multiplicité puisse être construite *de multiples manières* et non d'une seule façon. *L'unité de la science exige donc la multiplicité des systèmes de constitution, et donc le caractère arbitraire de tout système en particulier*. Mais d'un autre côté, les relations existant effectivement entre chaque science, tant sur le plan du langage (par exemple, l'usage des mathématiques en physique) que sur le plan ontologique (par exemple, le fait que les vivants, objets de la biologie, soient *d'abord* des choses physiques, objets de la physique), limitent fortement les possibilités de constitutions différentes, au point que la question se posera toujours, à la lecture de l'*Aufbau*, de savoir si une autre forme de système aurait *réellement* été possible pour accomplir le programme de construction logique du monde.

LA POSITIVITE DES STRUCTURES ET LA QUESTION DE L'ONTOLOGIE

Ainsi, l'arbitraire du système de constitution s'oppose certes strictement à la phénoménologie husserlienne, qui présuppose au contraire le caractère *absolu* d'une sphère

déterminée d'objets, ainsi qu'un « abîme de sens » irréductible entre les deux niveaux asymétriques de la constitution (la « base » immanente et les « objets » transcendants) – mais cette opposition devra être nuancée dans la mesure exacte où nous montrerons les limites de l'arbitraire de la constitution carnapienne. Car s'il est une dimension essentielle de la constitution carnapienne, c'est bien que l'arbitraire même de la « décision » établissant le langage et la base du système fait tout de même fond sur un « donné » qui fait toujours apparaître un certain niveau de structure. Certes, le « donné » de la constitution, comme nous le verrons par la suite, est lui-même une construction, il n'est considéré comme « véritablement donné » qu'en vertu d'une décision, et non d'une spécificité ontologique qui en ferait le candidat *nécessaire* à la position fondamentale du système. Mais quel qu'il soit, le donné est *toujours déjà structuré*, et la constitution ne peut que reposer sur cette structuration certes minimale, mais irréductible, que nous qualifierons, à la fin de ce travail, de structuration *topologique*. Ainsi le langage arbitraire de la constitution peut-il réarticuler ces structures, les combiner, les faire varier, mais ne peut en faire fi pour gagner le niveau d'arbitraire qui serait celui d'une véritable ontologie formelle. C'est pourquoi la constitution carnapienne est certes logiciste au sens évoqué ci-dessus, mais conserve avec la phénoménologie husserlienne une parenté profonde, en tant qu'élaboration d'une ontologie *matérielle*. La logique constitutive carnapienne possède donc bien le même rôle au sein du système que la logique constitutive husserlienne, dans la mesure où *elle déborde le pur niveau de la forme vide pour accéder au sens même des objets de la science*, en les abordant aussi dans leur dimension matérielle.

C'est pourquoi le logicisme de Carnap intègre une dimension *sémantique* qui le relie plus directement, quoique non sans paradoxe, au « logicisme » husserlien qu'aux travaux pionniers de Frege et Russell. La principale différence avec Husserl ne tient donc pas à la place accordée à la logique dans la constitution, dans la mesure où celle-ci est pensée, chez

l'un comme chez l'autre, comme étant *de part en part logique* ; cette différence ne tient pas non plus à l'articulation de la logique formelle à une sémantique qui permettrait de déboucher, non pas sur une pure ontologie formelle, mais sur une ontologie *matérielle* qui prendrait en compte, dans une mesure qu'il nous reste à déterminer, les *contenus de sens* des objets. La différence entre la logique constitutive husserlienne et la logique constitutive carnapienne tient bien plutôt à l'articulation, *au sein même de la logique*, entre la doctrine de la forme et la doctrine de la matière – et donc du *sens* des concepts. Nous avons en effet pu voir, du côté de Husserl, que l'ensemble de la logique constitutive reposait en dernière instance sur une coupure ontologique, à savoir la distinction entre la dimension subjective et la dimension objective de tout objet logique (c'est-à-dire de toute *idéalité* logique), et que, dans le cadre de cette distinction, *la logique subjective venait fonder la logique objective* comme sa condition transcendantale. Nous voyons que le contraire se produit chez Carnap : le système de constitution prétend développer une ontologie matérielle *qui serait entièrement issue de la logique formelle*. La logique formelle fonctionne donc chez Carnap comme condition de possibilité et condition de connaissance (donc comme condition transcendantale) de la logique matérielle, si bien que les conceptions husserlienne et carnapienne de la logique s'opposent diamétralement.

Ces dernières remarques demeureront, à ce stade de notre travail, au stade de simples suggestions. En effet, une investigation plus poussée de la logique constitutionnelle carnapo-husserlienne s'avère nécessaire, à la fois pour établir plus solidement ce que nous avons présenté comme un consensus « logiciste » des deux auteurs quant à la place de la logique dans le système de constitution, et pour préciser et nuancer les différences que nous venons d'esquisser relativement à la définition de la logique, et à l'articulation, au sein même de la logique, entre le subjectif et l'objectif, ou, pour être plus précis, *entre le formel et le transcendantal*. Nous entamerons ce travail d'investigation de la logique constitutive en nous

intéressant à la pré-structuration du monde sur laquelle elle repose, que nous définirons comme une pré-structuration des vécus (2e partie), et plus précisément une structuration topologique (3e partie), et qui se manifeste de prime abord dans la grande cohérence des ontologies respectives de Husserl et de Carnap, dont l'étude sera l'objet du prochain chapitre.

Nous pouvons donc résumer ainsi les résultats provisoires de notre étude à ce stade de son développement. Après avoir éliminé certains problèmes traditionnels, comme le problème de l'intuition, pour expliquer le rapport complexe existant entre la construction logique du monde carnapienne et la constitution phénoménologique husserlienne, nous avons dégagé deux dimensions de la constitution jouant chez les deux auteurs, quoique de manière plus ou moins claire, un rôle fondamental. Il s'agissait tout d'abord de la dimension *transcendantale* de la constitution, dont nous avons vu qu'elle pouvait, dans certaines limites, se détacher de la question « métaphysique » de l'idéalisme (grâce à la distinction de deux sens de la question transcendantale) mais tendait toujours à « retomber » dans l'idéalisme et perdre ainsi la neutralité originelle du projet constitutif. Enfin, nous avons étudié la dimension *logiciste* de la théorie de la constitution, en démontrant que l'entreprise de constitution se définissait dès le départ comme une entreprise de part en part logique, quoique Husserl et Carnap prêtent à ce terme un sens et une portée très différents. Or nous avons commencé à entrevoir que l'articulation de ce logicisme et de ce transcendantalisme foncier de la théorie de la constitution reposait sur la possibilité d'une donation pré-constitutive de la structure du monde dont le statut reste à déterminer à ce stade.

Deuxième partie :

Vrais parallélismes et fausses relations, confrontation et articulation des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap

---

Chapitre I : *Parallèles, I.*
Confrontation des systèmes de constitution des *Idées directrices* et de l'*Aufbau.*

Chapitre II : *Articulations, I.*
L'*Aufbau* comme paraphénoménologie

Chapitre III : *Articulations, II*.
L'ancrage de l'*Aufbau* dans la phénoménologie « naturelle ».

Chapitre IV : *Parallèles, II.*
Fondation, intentionnalité et vécu : faux parallèles et oppositions.
Chapitre V :
Donation de sens et *Nachkonstruktion* : le concept de constitution chez Husserl et Carnap, II. Phénoménologie et phénoménalisme.

Chapitre Premier : *Parallèles, I.* Confrontation des systèmes de constitution des *Idées directrices* et de l'*Aufbau*

§ 27. La confrontation des ontologies comme propédeutique à une articulation des systèmes de constitution

Le projet carnapien de constitution semble donc, comme la phénoménologie husserlienne, consister en (ou en tout cas déboucher sur) une ontologie, entendue comme un feuilletage de la réalité qui mettrait au jour les rapports logiques entre les différents concepts, au fil directeur du concept logique d'objet – au sens large que lui confèrent Husserl et Carnap. Ainsi Jocelyn Benoist peut-il affirmer que :

> Le projet carnapien a [...] bien ici toute l'ampleur ontologique, qui plus est orientée au fil conducteur du concept d'objet, d'une phénoménologie... Tout ce qui a forme d'objet a droit et devra être interrogé et justifié dans ses droits, y compris par des procédés constitutifs complexes. Tout le problème est celui de l'ordonnancement et de la hiérarchisation de la complexité – mais c'est celui de la phénoménologie transcendantale aussi.[1]

La constitution carnapienne semble donc intimement liée au projet phénoménologique, et ce en trois sens au moins :

1. Tout d'abord, par ce que Jocelyn Benoist décrit comme son « ampleur ontologique », à savoir sa prétention à distinguer et agencer les différentes strates de l'objectivité.
2. Ensuite, par sa dimension transcendantale, conférant son sens proprement constitutif à la constitution : l'agencement des différents niveaux du système de constitution doit s'entendre comme une justification de leurs droits.

[1] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 196.

3. Enfin, par l'ancrage du système de constitution carnapien dans ce que lui-même définit comme une « phénoménologie », à savoir un pré-ordonnancement des différentes couches d'objets obtenu, non par un procédé constitutif, mais intuitivement, au fil directeur de notre expérience « phénoménologique » du monde.

Ces trois points dessinent les grandes lignes d'une confrontation possible des systèmes de constitution de Carnap dans l'*Aufbau* et de Husserl dans les *Ideen*, et, par conséquent, les trois grands axes de la partie centrale de notre travail : 1) la question de l'ontologie, à savoir les différentes strates d'objets mises au jour par les systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap, leurs articulations, leur hiérarchie, etc. ; 2) la question de la nature ou du sens de la constitution, et plus particulièrement de sa dimension transcendantale, et donc la question de la possibilité et des limites d'une lecture transcendantale de l'*Aufbau* ; 3) enfin, la question de l'articulation des différents sens de l'entreprise constitutive ainsi distingués.

Si les deux dernières questions exigent des analyses plus poussées, la proximité des ontologies respectives de l'*Aufbau* et des *Ideen* est tout à fait frappante. Ainsi Jocelyn Benoist remarque que :

> Le feuilletage de la réalité obtenu (objets auto-psychologiques, objets physiques, objets hétéro-psychologiques dont une sous-classe est constituée par les objets spirituels) frappe du reste par son extraordinaire similarité avec celui des *Ideen* – il ne faut pas s'arrêter ici aux *Ideen I* mais plonger dans l'univers constitutif qui est celui des *Ideen II*, qui constituent pour le coup comme une sorte de contrepartie proprement phénoménologique de l'*Aufbau*.[1]

Et de conclure : « De ce point de vue, l'*Aufbau* se présente lui-même comme un double et une réplique logiciste de la phénoménologie transcendantale, dans une gémellité parfaite. »[2] C'est en effet l'étrange similitude des deux systèmes de constitution qui ouvre la voie à la question de leur articulation, et qui rendra possible tant l'idée carnapienne d'une refonte

[1] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 196.
[2] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 196.

logiciste de la phénoménologie que l'idée husserlienne d'une axiomatisation de la phénoménologie ou d'une *mathesis* de l'expérience. C'est pourquoi nous consacrerons le premier chapitre de cette partie à l'élucidation de ces similarités.

§ 28. Correspondances entre les principaux niveaux de la constitution

SIMILITUDES ONTOLOGIQUES

On a souvent remarqué[1] que le plan d'ensemble du système de constitution de l'*Aufbau*, exposé au chapitre IV de l'ouvrage et introduit dès le chapitre III, reprenait directement celui du second tome des *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures* intitulé *Recherches phénoménologiques pour la constitution*[2]. Ces deux textes sont, pour l'*Aufbau* et les *Ideen*, le véritable lieu de la constitution, et donc le cœur de ces œuvres, et pourtant peu nombreux sont les commentateurs, surtout du côté de Carnap, à s'y être véritablement arrêtés, et cela pour au moins deux raisons.

Tout d'abord, l'« Ebauche d'un système de constitution » n'apporte que peu d'éléments nouveaux pour l'élaboration du concept même de constitution et semble donc n'avoir que valeur d'exemple. Il est cependant nécessaire de rappeler l'importance que ce texte avait aux yeux de son auteur, qui y voyait la véritable nouveauté de son ouvrage, notamment par rapport au programme exposé par Russell au chapitre III de *Our Knowledge of the External World*[3]. Carnap explique ainsi dans sa préface sa véritable intention, et affirme sa différence avec Russell :

> Mon livre devait traiter la thèse de la possibilité de principe de ramener tous les concepts au donné immédiat [...] Mon intention était bien plus d'entreprendre *pour la première fois* de

[1] Cf. V. Mayer, « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap and Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, W. Spohn (ed.), Dodrecht, Kluwer, 1991, pp. 316-339, G. E. R. Haddock, *The young Carnap's unknown master : Husserl's influence on* Der Raum *and* Der logische Aufbau der Welt, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate 2008, ou J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie » op. cit., p. 196.

[2] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie, II. Recherches phénoménologiques pour la constitution* (noté Ideen II), 1913.

[3] B. Russell, *Our knowledge of the external World*, Londres-Chicago, Open Court, 1914.

> construire *effectivement* un tel système ; par conséquent de choisir en premier lieu quelques concepts de base simples, par exemple des qualités sensibles ou des relations que l'on peut trouver dans le vécu à l'état brut, et d'établir alors sur cette base des définitions des autres concepts des diverses catégories.[1]

Tout comme le texte des *Ideen II*, le chapitre IV de l'*Aufbau* est donc le lieu de la construction effective du système, et non de sa pure et simple théorisation. Cependant, dans un geste dont l'ambiguïté se révèlera caractéristique du concept de constitution de l'*Aufbau*, Carnap, tout en affirmant l'importance cruciale de ce chapitre, souligne son caractère de simple exemple. La difficulté de l'*Aufbau* consiste en effet à affirmer d'un côté que le seul but du système de constitution est de démontrer sa propre possibilité de manière à garantir l'unité de la science, si bien qu'en droit tout système de constitution effectif ne serait qu'un exemple parmi tous les systèmes de constitution cohérents possibles, et d'un autre côté, à se concentrer sur un seul de ces systèmes possibles, le système à base auto-psychique qui ancre inévitablement l'*Aufbau* dans une forme de parenté avec la phénoménologie.

Cette ambiguïté du statut de l'« Ebauche d'un système de constitution » est la seconde et véritable raison du relatif désintérêt des commentateurs pour ce texte, et nous pose une question cruciale : si le système de constitution développé dans ce chapitre n'est qu'un exemple parmi d'autres et n'a d'autre objectif que de démontrer la possibilité d'un système de constitution en général, a-t-il bien la valeur d'une ontologie au sens où le système extrêmement similaire des *Ideen II* prétend en être une ? Toute correspondance avec l'ontologie phénoménologique n'est-elle alors que fortuite, Carnap ayant choisi le feuilletage phénoménologique du monde pour des raisons de simplicité ou pour son caractère intuitif, ou doit-on chercher dans ces textes une véritable valeur ontologique et une dimension plus profonde du système de constitution carnapien ? C'est ce qu'une étude systématique des points de rencontre des deux systèmes de constitution devrait nous aider à déterminer, mais dont

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, Préface, p. 46.

nous ne rendrons raison qu'en déployant le sol phénoménaliste commun à Husserl et Carnap à la fin de cette partie.

LE PRINCIPE DU FEUILLETAGE DU MONDE SELON L'ORDRE COGNITIF

De ces points de rencontre, le plus obvie est très certainement le feuilletage le plus général du monde, à savoir l'étagement des réalités auto-psychiques (les vécus dans le vocabulaire de Husserl), puis physiques (les choses de la nature), puis hétéro-psychiques, avec deux classes constituées respectivement des *animalia* simples puis des objets spirituels. Ce feuilletage est cependant, aux yeux de Carnap, une simple conséquence du *choix* de la base du système de constitution, c'est-à-dire le choix d'une base auto-psychique, dont nous verrons qu'elle correspond assez précisément aux vécus de la phénoménologie husserlienne. Carnap entreprend en effet, aux §§54-60 de l'*Aufbau*, de démontrer la possibilité de plusieurs systèmes de constitution, qui possèdent chacun plusieurs points communs, mais ne déboucheraient cependant pas sur un découpage similaire à celui qui est effectivement choisi au chapitre IV. Ces paragraphes réunis sous le titre de « Recherches matérielles » nous permettent de distinguer entre deux types de feuilletages : les uns, communs à tout système de constitution, étant considérés comme nécessaires, les autres, différents selon la base choisie, relevant d'une certaine manière d'un choix. Ainsi nous pouvons déterminer à quel niveau du système le rapprochement avec la phénoménologie est tout à fait fortuit.

En effet, le passage au niveau des objets spirituels est pour ainsi dire obligé et ne laisse la place à aucun choix de la part de l'auteur du système de constitution. En effet, les objets spirituels ne peuvent être connus directement mais leurs concepts mobilisent nécessairement des concepts physiques et/ou psychiques et exigent donc que soient déjà constitués soit ces deux niveaux d'objets, soit au moins l'un d'eux :

> La relation de manifestation existe entre les objets psychiques et les objets spirituels et la relation de témoignage entre les objets physiques et les objets spirituels. C'est par

> l'intermédiaire de ces deux relations qu'est obtenue la connaissance des objets spirituels [...]. Exemple : On détermine le genre de religion d'un peuple d'après les représentations, les sentiments, les idées, les aspirations de type religieux que l'on rencontre chez les individus de ce peuple ; on fait de plus appel à des témoignages tels que les écrits, les sculptures, les monuments. La reconnaissance s'appuie donc sur les manifestations et les témoignages de l'objet à connaître.[1]

Les objets spirituels constituent-ils cependant le niveau supérieur de tout système de constitution ? Carnap prend bien soin de préciser que les objets spirituels pourraient bien être considérés comme la base d'un système de constitution qui prendrait pour fondement les sciences de l'esprit[2], mais l'ordre choisi est cependant pleinement justifié. En effet, il est tout d'abord peu certain qu'un système de constitution qui aurait pour base les objets spirituels puisse se plier aux outils de la constitution carnapienne, tels qu'ils sont déterminés par la logique des relations :

> La possibilité de situer la base du système dans le domaine des objets spirituels pose problème. Certes, tous les processus psychiques peuvent être considérés comme des manifestations des objets spirituels ; mais, et c'est là que réside la difficulté, voire l'impossibilité de cette forme, il n'est pas possible d'interpréter toutes leurs propriétés comme étant déterminées par la nature des objets spirituels qui se manifestent à travers eux. Aussi n'existe-t-il pas de réductibilité générale des objets psychiques aux objets spirituels.[3]

Si donc tout ordre dans le feuilletage constitutionnel du monde est en droit possible, on voit mal comment un système de constitution spirituel pourrait être effectivement construit, si bien que les choix fondamentaux de Carnap (logique des relations, langage logiciste, etc.) semblent exclure un tel système, et imposer un ordre semblable à celui des *Ideen II*, où les objets spirituels sont constitués comme le dernier niveau du système.

Cependant, la véritable raison de l'impossibilité d'un système à base spirituelle tient à un choix plus profond de Carnap, et qui le place d'emblée dans une certaine proximité avec la phénoménologie : le choix d'un système de constitution ordonné selon la primauté cognitive. Si les objets spirituels constituent nécessairement une couche supérieure du système de

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §55, p. 128.
[2] Cf. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §56, p. 130.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §58, p. 133.

constitution, c'est en dernière instance qu'ils ne peuvent être connus qu'indirectement sur la base d'autres réalités, que celles-ci soient psychiques ou physiques. *C'est donc en dernière instance le choix de l'ordre cognitif qui va déterminer l'étagement des niveaux du système de constitution*.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce choix, puisqu'il se révèle déterminant dans le rapprochement des systèmes de constitution respectifs de Husserl et de Carnap. En effet, une question se posera nécessairement, quant à la nature de ce choix : un système de constitution dont le postulat de départ est l'équivalence stricte entre « objet » et « concept » n'indexe-t-il pas subrepticement l'ontologie sur la connaissance, et ne se voit-il pas nécessairement forcé de suivre l'ordre cognitif ? A ce niveau de notre travail, nous pouvons au moins affirmer que ce « choix » d'un ordre cognitif pour le système de constitution implique nécessairement de considérer les objets spirituels comme la dernière classe du système de constitution. Si Husserl et Carnap partagent donc l'idée d'un système de constitution cognitif, il était donc nécessaire que leurs systèmes coïncident sur ce point.

L'ORDRE COGNITIF ET LE CHOIX D'UNE BASE AUTO-PSYCHIQUE

Il n'en va pas de même de l'étagement inférieur, entre réalités psychiques et réalités physiques. Carnap envisage en effet la réductibilité des réalités psychiques aux réalités physiques au même titre que, réciproquement, celle des réalités physiques aux psychiques, si bien que les deux premiers niveaux de constitution sont interchangeables et qu'il serait en droit possible d'édifier un système de constitution à base physique aussi bien qu'un système à base psychique.

D'un côté en effet, comme la phénoménologie nous l'a appris, les objets physiques peuvent être constitués à partir des réalités psychiques, puisque tout objet physique se présente dans des vécus de perception, ce que Carnap exprime en ces termes :

> Si un objet physique quelconque n'était pas réductible à des qualités sensibles, et par là à des objets psychiques, cela voudrait dire qu'il n'y aurait de lui aucun indice perceptible. Les propositions portant sur lui flotteraient dans le vide ; il n'aurait du moins dans la science aucune place. *Par conséquent tous les objets physiques sont réductibles aux objets psychiques.*[1]

Ce que Husserl exprimerait en affirmant que tout objet physique se constitue ou acquiert sa réalité nécessairement dans une perception, Carnap l'exprime donc ici en affirmant que les propositions portant sur les objets physiques doivent nécessairement pouvoir être exprimées dans les concepts qui sont ceux de la perception, donc d'une réalité psychique. Mais d'un autre côté, il est tout aussi vrai que les réalités psychiques se réduisent aux réalités physiques, au moins au sens où tout processus psychique doit pouvoir être rapporté à un processus physique correspondant :

> A tout processus psychique correspond un processus « parallèle » dans le cerveau, un processus physique. Ainsi à chaque propriété du processus psychique correspond de manière univoque une propriété déterminée du processus cérébral (même si elle est tout à fait différente). Par suite toute proposition portant sur un objet psychique peut être traduite en une proposition portant sur des objets physiques.[2]

Et de préciser que les incertitudes sur le fonctionnement exact de cette correspondance ne mettent pas en cause cette règle de constitution :

> Mais comme le problème de correspondance de la relation psychophysique n'est pas encore résolu, on ne peut pas au stade actuel de la science donner la règle générale de cette traduction ; cependant l'existence logique de cette règle, c'est-à-dire la validité de la correspondance indiquée, est ici suffisante pour déduire la *réductibilité de tous les objets psychiques aux objets physiques.*[3]

La relation entre réalités psychiques et réalités physiques connaîtra encore de nombreuses élucidations dans l'*Aufbau* dont elle constitue probablement l'enjeu le plus important, mais ces deux paragraphes énoncent l'une des difficultés majeures du système de constitution : l'interchangeabilité apparemment stricte des deux premiers niveaux du système

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.

de constitution que sont les objets psychiques et physiques. Il est bien évident que le problème de l'interchangeabilité des niveaux de la constitution, qui n'est autre que le problème du commencement du système de constitution, est un problème propre au système carnapien et tout à fait étranger à la phénoménologie husserlienne qui part d'emblée d'une position égocentrée telle que les choses physiques ne puissent apparaître que comme constituées dans le flux des vécus – donc à partir d'une réalité psychique –, et dont la thèse fondamentale n'est autre que l'incommensurabilité de l'immanence psychique et de la transcendance physique.

Cependant, la relation psychique-physique n'est pas non plus, dans les *Ideen II*, une relation à sens unique. En effet, s'il est absurde, aux yeux de Husserl, de constituer phénoménologiquement les vécus à partir des choses, un certain type d'objets psychiques ne peut, au contraire, se constituer qu'à partir de réalités physiques, à savoir les objets hétéro-psychiques, ou, pour le dire autrement, le psychisme d'autrui. Comme nous le verrons plus en détail dans le paragraphe que nous consacrerons à cette étape de la constitution, la constitution du psychisme d'autrui fonctionne sur la base de ce que les *Méditations cartésiennes* nommeront une apprésentation[1], donc sur la base des indices de psychisme visibles à même cette réalité physique qu'est le corps d'autrui. La relation psychique-physique intervient donc bien dans les deux sens, puisque les choses physiques sont constituées à partir des vécus auto-psychiques, et que les réalités hétéro-psychiques le sont à partir de choses physiques.

Or, c'est un ordre exactement semblable que propose Carnap au §58 de l'*Aufbau*, parachevant le parallélisme strict entre son système de constitution et le plan général des *Ideen II*. Carnap parvient à cet ordre selon le raisonnement suivant :

> Pour décider si les objets psychiques doivent être constitués dans notre système à partir des objets physiques ou inversement, ces deux possibilités existant logiquement en raison de leur réductibilité réciproque, il nous faut examiner le rapport cognitif entre ces deux catégories d'objets. Il est maintenant clair que les processus psychiques des autres sujets ne peuvent être

[1] E. Husserl, *Méditations cartésiennes*, Ve Méditation, §50, p. 138/157.

> reconnus que par l'intermédiaire d'objets physiques, mouvements d'expression (au sens large) ou processus cérébraux si nous supposons un état de la neurophysiologie qui n'est pas encore atteint actuellement[1]

Les objets relatifs au psychisme d'autrui sont donc connus par l'intermédiaire de deux marqueurs distincts : les états cérébraux dont nous avons déjà fait état, et les mouvements dits d'« expression », dont l'intérêt est de ne pas s'appuyer sur la relation psychophysique, laquelle « reste très mal connue »[2]. Carnap définit ainsi la relation d'expression :

> On entend par là la relation entre un mouvement corporel et un processus psychique quand le mouvement indique la présence et la nature du processus psychique par le parler, l'écriture ou toute autre donation de signe ; ainsi la relation entre le mouvement vocal d'un homme qui forme la phrase « Je me réjouis du beau temps » et sa joie du beau temps.[3]

Dans l'ordre cognitif qui est celui du système de constitution, c'est donc sur la base de ces « mouvements d'expression » – que ceux-ci soient des actes d'expression à proprement parler ou des comportements corporels qui dénotent certains états mentaux – que je peux avoir accès aux processus hétéro-psychiques ; ces mouvements d'expression sont pour Carnap « les seuls indices à partir desquels nous pouvons reconnaître les processus psychiques chez les autres hommes »[4], ce qui les place nécessairement au-dessus des processus physiques en question dans l'ordre cognitif du système de constitution.

Mais tout comme chez Husserl, si les processus hétéro-psychiques ne peuvent faire l'objet d'une constitution qu'après qu'ont été constitués les processus physiques sur la base desquels ils sont connus, les processus auto-psychiques sont, au contraire, connus directement et indépendamment des réalités physiques : « En revanche, la reconnaissance des processus auto-psychiques ne nécessite pas de passer par la reconnaissance d'objets physiques ; elle se produit directement. »[5] C'est ce caractère direct de la donation du processus auto-psychique

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §58 p. 132.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.
[4] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §57, p. 131.
[5] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §58, p. 132.

qui justifiera, chez Husserl, la distinction entre réalité immanente et transcendante, et qui impliquera, non seulement un certain ordre pour le système de constitution (vécus – choses – autrui), mais encore et surtout une définition de la constitution elle-même comme constitution de la transcendance dans l'immanence. Chez Carnap, le mode de donation – direct – des processus auto-psychiques place également ces processus dans une position privilégiée au sein du système de constitution, mais seulement dans la mesure où ce système repose sur le choix d'un ordre cognitif – et non en vertu de la nature même de la constitution. En d'autres termes, l'ordre du système de constitution est identique chez Husserl et Carnap, avec une « base » constituée par les processus auto-psychiques (mes vécus), un premier niveau constitué par les choses physiques, et un niveau supérieur constitué par les processus hétéro-psychiques (autrui et ses vécus), avec une couche supérieure constituée par les objets spirituels. Mais si nous avons vu que cet ordre est dans une large mesure imposé par la nature des objets en question, et interdit d'opposer sur ce point Carnap à Husserl en prétendant que cet ordre, chez Carnap, serait le simple résultat d'un choix arbitraire, il ne faudrait cependant pas négliger cette différence fondamentale entre un système de constitution *phénoménologique* et un système qui ne l'est pas, ou ne l'est pas fondamentalement ou essentiellement : *si chez Husserl l'ordre du système de constitution est irréductiblement lié à la définition même de la constitution comme constitution de la transcendance dans l'immanence, il est tout à fait remarquable que, chez Carnap, la définition de l'entreprise de constitution soit tout à fait étanche à l'ordre du système*, comme si le concept de constitution et la physionomie du système pouvaient être déterminés indépendamment l'un de l'autre, ce qui, bien sûr, est tout à fait étranger à une phénoménologie. C'est donc un geste carnapien que nous accomplissons dans le présent chapitre, en séparant l'étude de l'ordre du système de constitution de la définition même de la constitution.

§ 29. Le domaine de la constitution : les objets (ou concepts)

Le premier point de convergence des systèmes de constitution des *Ideen II* et de l'*Aufbau* concerne la définition même du domaine de la constitution, l'ensemble des objets à constituer qui n'est autre que l'ensemble des objets en général. Nous avons déjà eu l'occasion de nous rapporter à la définition donnée par Carnap au §1 de l'*Aufbau* :

> Le terme objet sera constamment employé dans son sens le plus large pour tout ce sur quoi peut porter une proposition. Nous comptons donc parmi les objets non seulement des choses, mais aussi les propriétés et les rapports, les classes et les relations, les états et les processus, en outre ce qui est réel comme ce qui est fictif[1]

Cette définition logique de l'objet par sa capacité à devenir sujet d'une proposition n'a rien de révolutionnaire, et il est donc naturel qu'elle recoupe la définition proposée par Husserl au §22 des *Ideen I*. Ainsi, Husserl affirme définir l'objet « comme un quelque chose quelconque, par exemple comme sujet d'un énoncé vrai (catégorique, affirmatif…) » :

> Le concept universel d'objet, je ne l'ai pas inventé, je l'ai seulement restitué tel que l'exigent toutes les propositions de la logique pure, et en même temps j'ai indiqué que ce concept est indispensable pour des raisons de principe et par conséquent déterminant pour le langage scientifique en général.[2]

Cependant, la convergence des définitions husserlienne et carnapienne du concept universel d'objet s'approfondit si l'on précise le contexte dans lequel apparaissent ces lignes[3]. Cette définition intervient en effet dans le contexte de la défense de Husserl contre les accusations de platonisme dont sa théorie fait l'objet ; Husserl fait donc droit, ici, à un certain type d'objets, particulièrement importants pour la phénoménologie : les essences, qui doivent

---

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §1, p. 57.
[2] E. Husserl, *Idées directrices*, 1913, §22, p. 40-41/73.
[3] Husserl s'inscrit ici dans un courant plus large de la philosophie de langue allemande du début du XXe siècle. Cette définition de l'objet est proche, par exemple, de celle de la théorie de l'objet meinongienne (A. Meinong, *Über Gegenstande höherer Ordnung*, § 6, *Gesammelte Ausgabe II*, p. 394). Cf. J. Benoist, *Phénoménologie, sémantique, ontologie. Husserl et la tradition logique autrichienne*, Paris, PUF, 1997, pp. 169-196.

pouvoir être considérées comme des objets au sens où elles doivent pouvoir faire l'objet de propositions vraies :

> En ce sens, la qualité sonore « do », qui dans la série des sons est un terme numériquement identique, ou bien le nombre 2 dans la série des nombres, la figure du cercle dans le monde idéal des constructions géométriques, une proposition quelconque dans le « monde » des propositions, bref, toutes les formes de l'idéal, sont des objets.[1]

Les objets de la constitution ne sont donc pas seulement les objets individuels (« factuels » au sens des §§1 et suivants des *Ideen I*) mais aussi et surtout les essences ; le terme « do » a bien *son objet* dans l'essence de « do », et non dans les différents « dos » factuels. Cette forme de platonisme revendiquée par Husserl le rapproche finalement de la position carnapienne selon laquelle les termes d'objet et de concept sont interchangeables parce que l'objet de la constitution ne se définit pas comme l'ensemble *des* objets qui tombent sous un concept mais comme l'objet unique correspondant à ce concept. Nous sommes donc ici très proches du corollaire que Carnap joint à sa définition des objets au §5 de l'*Aufbau* :

> Comme nous employons ici le terme « objet » dans son sens le plus large, à chaque concept correspond un objet et un seul, « son objet », à ne pas confondre avec les objets qui tombent sous ce concept[2]

Il sera nécessaire, dans la suite de ce travail, de poursuivre l'interrogation déjà engagée dans le chapitre précédent sur les différences profondes qui opposent les essences de la phénoménologie à l'objet-concept carnapien, dans la mesure où ces différences reposent sur une divergence de fond quant au statut de la logique et plus généralement du langage dans la théorie de la constitution. Il n'en demeure cependant pas moins que l'équivalence objet/concept rapproche la théorie carnapienne d'une théorie de l'essence, dans la mesure où l'essence se caractérise depuis Platon par cette même ambiguïté. C'est ce que note Burt C.

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §22, p. 40-41/73.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §5, p. 61.

Hopkins qui consacre les premiers chapitres de son livre sur Husserl [1] à démontrer l'importance des théories socratique, platonicienne et aristotélicienne de l'essence dans l'élaboration de la phénoménologie eidétique. C'est en effet dans la contemplation que, chez Platon, essence et langage se mélangent au point de se confondre : « Il ne peut y avoir de vision et par conséquent il ne peut y avoir d'appréhension d'un *eidos* sans sa « réflexion » dans le *logos*. Précisément en ce sens, donc, *logos* et *eidos* sont les mêmes, sans être pour autant identiques. »[2] Chez Platon déjà, l'essence s'obtient au croisement d'un regard (la contemplation) et d'un langage (le dialogue, la dialectique), et en elle, langage et regard, concept et objet s'indifférencient. Que l'essence husserlienne porte en elle l'équivalence objet/concept n'a donc rien d'étonnant dans la mesure où la phénoménologie eidétique se définit d'emblée en référence à cette tradition ; et si la philosophie de Carnap se démarque par maints aspects d'une eidétique, force est de constater que l'équivalence objet/concept que Carnap place au cœur de son système de constitution, est en réalité dépositaire de cette tradition, et se rapproche en cela de la phénoménologie husserlienne plus qu'on aurait pu le penser sur ce point.

§ 30. Les éléments et relations de base et la proto-constitution du flux de vécus

Si donc la définition du domaine de la constitution comme ensemble des objets tombant sous le concept logique d'objet n'a rien ici de spécifiquement carnapien ou husserlien, il en va autrement du choix des éléments de base du système de constitution, dont nous avons vu qu'il est décisif dans la confrontation des systèmes des deux philosophes. Or, ici encore, si la comparaison semble s'imposer en raison du choix commun des vécus « auto-psychiques » comme base du système, un fait semble interdire de pousser la comparaison plus loin. En effet, la base du système de constitution carnapien est double : elle est constituée

[1] Burt C. Hopkins, *The Philosophy of Husserl*, Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2010.
[2] Burt C. Hopkins, *The Philosophy of Husserl*, Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 23.

d'un côté de l'ensemble des vécus élémentaires, et d'un autre côté de la relation « rappel de ressemblance » ; or, le système de constitution étant construit sur la logique des relations, l'ensemble des vécus élémentaires est en réalité lui-même défini (donc constitué) sur la base de la relation fondamentale, et non l'inverse. Ainsi Carnap pose d'abord la relation fondamentale :

> §108. Relation fondamentale : Rap. Transcription : rappel de ressemblance. Etat de choses réaliste : x et y sont des vécus élémentaires reconnus comme partiellement semblables, c'est-à-dire comme concordant approximativement pour un constituant du vécu, en comparant une remémoration de x à y.[1]

Contrairement à ce que pourrait laisser penser la traduction de cette définition en langage « réaliste » (« état de chose réaliste »), la définition de la relation fondamentale ne fait en rien référence à la définition des vécus élémentaires et ne la suppose donc nullement. Elle est donc première dans l'ordre de la constitution. Au contraire, les vécus élémentaires vont être définis comme termes de la relation fondamentale ; ils sont par conséquent constitués à partir d'elle et sont donc seconds :

> §109. Les éléments fondamentaux (ve). Constitution : ve = Df (C'Rap). Transcription : les termes de Rap s'appellent « vécus élémentaires ». Etat de choses réaliste : c'est entre les vécus élémentaires qu'existe le rappel de ressemblance ; ils sont donc, en tant que termes de la relation fondamentale, les éléments fondamentaux.[2]

Les éléments fondamentaux ne sont fondamentaux qu'en tant qu'ils sont les termes de la relation fondamentale. Celle-ci, au contraire, vaut indépendamment de ses termes en vertu de la définition des relations de structure posée par Carnap dès les premières pages de l'*Aufbau*. Or, il semblerait qu'au contraire il soit essentiel à la constitution phénoménologique d'avoir pour base, non des relations entre des vécus mais bien *les vécus eux-mêmes*, précisément en tant que vécus *concrets* et non en tant que moments abstraits d'une relation, ce qui nous interdirait de poursuivre plus loin la comparaison sur ce point.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §108, p. 200.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §109, p. 201.

Cependant, s'il est indéniable que Husserl définit également un ensemble d'éléments fondamentaux, le champ des purs vécus obtenu par la réduction phénoménologique, il définit également l'équivalent d'une relation fondamentale carnapienne, la structure rétentionnelle/protentionnelle qui constitue le flux même des vécus. Les vécus ne sont donc pas seulement des éléments qui auraient un caractère absolu, irréductible et non constitué ; au contraire, les vécus sont d'abord un flux, et en tant que tels leurs relations sont en dernière instance premières par rapport à leur existence individuelle. Les vécus sont l'objet d'une proto-constitution dans le flux qui les porte, ils sont donc eux-mêmes constitués sur la base d'une relation. Il s'agit bien ici d'une proto-constitution et non d'une constitution au même sens que pour les objets transcendants, mais il en va exactement de même chez Carnap, qui précise que les éléments fondamentaux ne sont analysables que sous la forme d'une pseudo-analyse et non d'une véritable analyse. Husserl accomplit donc un geste très proche de celui de Carnap lorsqu'il affirme que : « L'absolu transcendantal que nous nous sommes ménagé par les diverses réductions n'est pas en vérité le dernier mot ; c'est quelque chose qui, en un certain sens profond et absolument unique, se constitue, et qui prend sa source radicale dans un absolu définitif et véritable. »[1]

On notera cependant la différence primordiale entre ces deux relations fondamentales : la relation profondément empiriste choisie par Carnap (le « rappel de ressemblance », qui n'est autre qu'une reformulation de la relation de ressemblance lockéenne) et, pour Husserl, une relation qui n'a d'autre nom que la temporalité. C'est en effet dans le cours sur *La Conscience intime du temps* que l'on trouvera l'esquisse d'une proto-constitution des vécus dans le flux de la conscience[2]. Mais malgré cet accent mis, d'un côté sur le contenu du vécu (avec le rappel de ressemblance qui relie deux vécus en vertu d'un constituant commun), de

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §81, p. 163/275.

[2] Cf. E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 1964. Nous ne développerons ces analyses de Husserl et le possible parallèle avec la pseudo-constitution carnapienne que dans le chapitre final de notre travail, et autour du modèle topologique de la constitution. Cf. Troisième partie, chapitre III.

l'autre sur sa temporalité et son inscription dans un flux (différence somme toute caractéristique de l'opposition entre la philosophie *analytique* et la phénoménologie), on ne pourra qu'être frappé par le fait que *Carnap et Husserl placent l'un comme l'autre la mémoire au cœur du système de constitution*, et à la base même de la « base » du système, au niveau de la proto/pseudo-constitution des éléments fondamentaux. C'est en effet chez Carnap en termes de « remémorations » de *x* et de *y* que le texte du §108 de l'*Aufbau* décrit la relation fondamentale, de même que, chez Husserl, le flux de vécus se constitue rétentionnellement, c'est-à-dire en vertu de la capacité de nos vécus à passer du présent à la mémoire de manière continue. Or, si le « rappel de ressemblance » semble plutôt se rapprocher de la mémoire-souvenir que de la mémoire rétentionnelle à proprement parler, nous verrons qu'une lecture plus précise du modèle topologique à l'œuvre dans l'*Aufbau* nous amènera à la rapprocher au contraire très précisément de la rétention husserlienne[1].

§ 31. Niveau zéro de la constitution : la structure de la conscience ou le niveau auto-psychique

LA SPECIFICITE (ONTO)LOGIQUE DU DOMAINE DES VECUS AUTO-PSYCHIQUES

Il est nécessaire, avant d'entrer dans la constitution des entités transcendantes qui occupe les *Ideen II* tout comme le chapitre IV de l'*Aufbau*, de s'intéresser à la structure de la « conscience »[2], et de se demander si celle-ci offre des points de comparaison entre le système de constitution carnapien et la phénoménologie des *Ideen I*. Or, nous nous heurtons ici d'emblée à une difficulté dont la première partie de notre travail a fait état : si Husserl propose explicitement d'étudier les structures de la *conscience*, Carnap, au contraire, semble se méfier de ce terme et, tant pour éviter l'écueil du psychologisme que pour se distinguer précisément de la phénoménologie, rejeter l'idée que son système de constitution reposerait

[1] Cf. Troisième partie, chapitre III de ce travail.

[2] Nous continuerons dans ce chapitre à employer le terme de « conscience » pour qualifier ce qui, chez Carnap, correspond à la conscience husserlienne, même si l'emploi de ce terme mérite la plus grande circonspection.

sur quelque chose comme une conscience. Nous pouvons au moins distinguer deux plans qui correspondraient chez Carnap aux deux plans de la conscience et des objectités transcendantes séparées chez Husserl par un « abîme de sens »[1] : l'être transcendant « se réfère entièrement à une conscience, non point à une conscience conçue logiquement mais à une conscience actuelle », tandis que la conscience, l'être immanent, est « indubitablement un être absolu, en ce sens que par principe *nulla re indiget ad existendum* »[2]. Par cette définition même, la conscience se définit comme autonome et ne dépendant de rien, et par conséquent comme une entité inconstituable, au moins au sens de la constitution des entités transcendantes. Les actes par lesquels la conscience se donne à elle-même (actes de la réflexion) n'ont aucune commune mesure avec les actes par lesquels elle se donne un objet (actes proprement constituants), ce que Husserl résume dans un texte du §45 des *Ideen* sur la différence entre perception du vécu et perception de chose :

> Le type d'être du vécu veut qu'il soit perceptible par principe sous le mode de la réflexion. La chose également est perceptible par principe et elle est saisie dans la perception en tant que chose de mon environnement. Elle appartient aussi à ce monde sans être perçue ; donc même alors elle est encore là pour le moi. Pourtant, en général, elle n'est pas là en ce sens qu'on pourrait diriger sur elle un regard qui simplement l'observe. L'arrière-plan, entendu comme champ susceptible d'être simplement considéré, n'englobe qu'une faible partie de mon environnement. « La chose est là » signifie plutôt : on peut partir des perceptions actuelles, prises avec l'arrière-plan qui apparaît effectivement, former des séries de perceptions possibles, et, il est vrai, motivées d'une façon continuellement convergente […]. C'est de cette façon qu'est présente la partie non-perçue actuellement du monde des choses ; elle diffère essentiellement de l'être du vécu dont par principe nous avons conscience.[3]

La manière dont le vécu apparaît à la conscience n'est donc pas celle d'une constitution mais celle d'une réflexion, parce que le vécu est toujours présent à l'arrière-plan en un sens très différent de la chose, qui ne l'est qu'en tant qu'objet de perceptions possibles. Les deux niveaux de la conscience se distinguent donc par leur rapport incommensurable à la constitution, et si l'on doit dire de la chose matérielle qu'elle est constituée, il faudra dire du

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §49, p. 93/163.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §49, p. 92/162.
[3] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §45, p. 84-85/147-148.

vécu qu'il n'est que le résultat d'une pseudo-constitution. Or, si Carnap s'oppose ici frontalement à Husserl sur la question de la description de ce niveau de la pseudo-constitution comme niveau de la *conscience*, il opère cependant également une distinction similaire en distinguant l'*analyse* à laquelle sont soumis les objets physiques et hétéro-psychiques, et la *quasi-analyse* à laquelle sont soumis les vécus auto-psychiques. S'il n'y a pas d'abîme ontologique entre vécu et chose dans le système de constitution de l'*Aufbau*, au moins y a-t-il un abîme épistémologique ou constitutionnel, dans la mesure où un vécu ne peut faire l'objet d'une analyse, mais nécessairement d'une quasi-analyse, car le vécu ne se constitue pas au même sens que la chose, et, à proprement parler, il ne se constitue pas vraiment[1].

Chez Carnap, en effet, les vécus servant de base au système de constitution sont comme chez Husserl les vécus concrets conçus comme indivisibles : « nous devons partir de ce qui est premier par rapport à toute autre chose sur le plan de la connaissance, du « donné », c'est-à-dire *des vécus eux-mêmes dans leur totalité et leur unité achevée* »[2]. Cependant, cette indivisibilité du vécu entre en contradiction avec la nécessité de constituer ses composants, ce qui pose à Carnap comme à Husserl la question de la possibilité d'une constitution de ce qui apparaît comme premier et comme fondement même de toute constitution, et implique donc une forme de circularité à première vue inacceptable :

> Les vécus élémentaires seront les éléments fondamentaux de notre système de constitution. Tous les autres objets de la connaissance préscientifique et scientifique doivent être constitués sur cette base, donc aussi les objets que l'on a coutume de qualifier de constituants du vécu ou de composantes des processus psychiques et qui résultent de l'analyse psychologique (par

[1] Il existerait alors un parallèle (mais non pas une identité) entre la *proto*-constitution à la Husserl et la *pseudo*-analyse à la Carnap. La constitution du flux de vécus est en effet une proto-constitution au sens où elle se constitue dans l'immanence, et rend possible la constitution en tant que telle, mais cette proto-constitution demeure une constitution authentique (*eigentliche Konstitution*) et ne peut donc être qualifiée de pseudo-constitution. Le parallèle demeure cependant pertinent dans la mesure où la raison pour laquelle Carnap parle de *pseudo*-analyse est précisément le fait que les éléments fondamentaux ne peuvent être analysés *de la même manière* que autres concepts de la connaissance, pour la simple raison que leurs propres éléments ne sont pas donnés. On peut donc affirmer qu'il y a (chez Carnap) pseudo-analyse parce qu'il n'y a pas constitution mais proto-constitution, et qu'il y a (chez Husserl) proto-constitution parce qu'il ne peut y avoir une constitution *à proprement parler* de l'immanence au même titre qu'il y a constitution de la transcendance.

[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §67, p. 144.

> exemple les sensations partielles d'une perception complexe, différentes perceptions simultanées de différents sens, les composantes qualitatives et quantitatives d'une sensation, etc.). Il naît de là une difficulté particulière […]. La constitution ne permet pas de décomposer les éléments fondamentaux d'un système de constitution. Par conséquent les vécus élémentaires étant pris pour éléments fondamentaux dans notre système, ne peuvent pas être décomposés dans ce système.[1]

Il ne s'agit pas ici, pour Carnap, de creuser un abîme ontologique entre conscience et monde objectif, puisque ce qui interdit au vécu d'être constitué dans le système de constitution n'est pas un caractère qui lui serait propre ou qui ferait partie de son essence, mais simplement le fait que les vécus ont été *choisis* comme base du système, et que, dans un geste assez comparable à celui de Gödel à la même époque[2], *la base d'un système, quelle qu'elle soit, ne peut pas être construite dans ce système*. Cependant, force est de constater que le choix de la base auto-psychique confère *ipso facto* aux vécus élémentaires un statut ontologique particulier qui les exclut du système de constitution, et les place donc dans une forme d'extériorité par rapport au reste des objets (fût-elle seulement une extériorité logique).

ANALYSE ET QUASI-ANALYSE

Carnap n'exclut pourtant pas plus que Husserl la possibilité de propositions portant sur les composants du vécu :

> La difficulté liée à l'indivisibilité des vécus élémentaires est surmontée par une méthode de constitution qui, quoique synthétique, conduit de n'importe quels éléments fondamentaux à des objets qui peuvent servir de substituts formels des constituants des éléments fondamentaux […]. Nous qualifions cette méthode de « quasi-analyse ».[3]

La méthode de quasi-analyse, héritée du « principe d'abstraction » de Frege et Russell, ne dégage donc pas analytiquement les *constituants* du vécu, mais étudie synthétiquement le

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §68, p. 146.
[2] Nous serons amenés, dans le deuxième chapitre de cette partie, à approfondir ce rapprochement. Il est par ailleurs peu probable que Carnap ait eu effectivement connaissance, en 1924-1925, des travaux que Gödel ne publiera que plusieurs années plus tard.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §69, p. 146.

vécu indivisible pour en faire ressortir les *quasi-constituants*[1], dégageant des classes d'objets qui ne sont pas à proprement parler les éléments du vécu mais seront traités *comme s'ils l'étaient* :

> Dans une véritable analyse, nous avons affaire, non à des points dépourvus de propriété ou à des unités indivisibles, mais à des objets qui possèdent différents constituants (ou des caractéristiques). L'analyse consiste à déduire ces constituants qui ne sont pas connus de prime abord à partir d'autres informations, par exemple d'une description de relation […]. La « quasi-analyse », méthode appliquée aux éléments qui sont des unités indivisibles et n'ont donc pas de constituants ou de caractéristiques, présente une analogie formelle exacte avec la méthode de véritable analyse.[2]

La quasi-analyse présente certes une analogie exacte avec l'analyse, mais bien *seulement* une analogie. On ne peut donc pas *trouver dans le vécu* les éléments qui permettraient de découvrir leur formule dans le système de constitution ; les vécus n'ont donc pas de définition constitutionnelle, mais seulement une pseudo-définition qui, en réalité, ne peut être qu'approximative : « Il s'agit ici d'une relation mettant en jeu des constituants non pas identiques mais approximativement identiques »[3]. Mais Carnap va plus loin, en affirmant que la quasi-analyse n'est pas seulement une analyse approximative, mais une *synthèse* déguisée ; ce faisant, il exclut définitivement la possibilité d'une constitution des vécus qui conserverait le sens propre (*eigentlich*) du concept de constitution. En effet, *la constitution fonctionne comme une analyse qui suivrait en sens inverse une synthèse pré-constitutionnelle qui aurait, à partir des éléments fondamentaux, construit des objets complexes*[4]. Mais par définition, cette analyse ne peut pas remonter au-delà des éléments qui ont servi de base à la synthèse, et *les objets de base sont donc inconstituables car inanalysables* :

> Nous pouvons donc dire que la quasi-analyse est une synthèse qui revêt la forme linguistique d'une analyse. Puisque les éléments fondamentaux ne sont accessibles à aucune analyse

[1] Cf. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §71 : « La méthode de quasi-analyse ».
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §70-71, pp. 148-149.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §72, p. 152.
[4] Nous reviendrons sur le sens de cette pré-constitution du monde que nous qualifierons de « phénoménologique » au sens d'une « phénoménologie naturelle » et non d'une phénoménologie à proprement parler. Cf. le troisième chapitre de cette partie.

> véritable mais seulement à la quasi-analyse […], si nous ne considérons pas l'expression linguistique mais l'essence du procédé, ces éléments sont exclusivement accessibles à la synthèse et non à l'analyse. Tout autre objet est synthétisé à partir des éléments fondamentaux et n'est analysable que jusqu'à un certain point, à savoir jusqu'à ce que soient atteints ces éléments fondamentaux. L'analyse ne s'avère possible que si et dans la mesure où la synthèse est réalisée ; elle ne fait que suivre de manière rétrograde le chemin établi par la synthèse, des objets ultimes aux objets intermédiaires, et finalement – par une analyse intégrale au sens de la théorie de la constitution – aux éléments fondamentaux.[1]

La constitution semble donc se définir précisément en relation à la synthèse des vécus par la conscience (fût-ce une conscience purement logique, comme celle que Husserl opposait à la conscience « concrète » de la constitution phénoménologique), puisque sans synthèse préalable, l'analyse, et donc la constitution sont impossibles. Il y a donc bien de ce point de vue une réelle parenté entre l'opposition husserlienne de la conscience et du monde réal d'un côté, et l'opposition carnapienne d'un domaine d'objets constitué par quasi-analyse et d'un domaine soumis à l'analyse et donc proprement constituable. C'est donc pour une même raison que la constitution des composants du vécu (cercles de ressemblance, classes de qualité, relations de ressemblance partielle, identité partielle, ressemblance entre qualités[2]) chez Carnap, ne se situe pas sur le même plan que la constitution des véritables objets, et que, chez Husserl, les considérations des *Ideen I* relatives à la structure de la conscience (structure noético-noématique, distinction du « noyau » du vécu, de l'horizon, etc.) ne sont pas non plus sur le même plan que les considérations sur la constitution des différentes régions d'objets dans les *Ideen II*. Plus qu'un abîme de sens, c'est un *abîme méthodologique ou constitutionnel* qui semble séparer, chez Husserl et chez Carnap, la conscience et le monde des choses.

LES STRUCTURES DE LA CONSCIENCE

Qu'en est-il maintenant de ces structures de la conscience qui font l'objet d'une pseudo ou quasi-constitution ? Peut-on trouver des points de comparaison dans leur construction, à la base du système de constitution et d'une certaine manière en dehors de ce

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §74, p. 156.
[2] Cf. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §§110-114.

système, chez Husserl et chez Carnap ? Il y aurait au moins trois niveaux de réponse à cette question.

1. Tout d'abord, on pourrait mettre en avant l'*opposition fondamentale* entre la structure intentionnelle de la conscience chez Husserl et la base du système de constitution carnapien, qui exclut l'intentionnalité. Plus précisément, comme nous le verrons dans le chapitre de ce travail consacré à l'intentionnalité[1], celle-ci n'est pas à proprement parler exclue, mais traitée comme un cas particulier de la relation fondamentale du système de constitution :

> La relation d'un élément au complexe relationnel d'une structure déterminée dans lequel il inséré, est une des relations les plus importantes de la théorie appliquée des relations. La relation intentionnelle n'est rien d'autre que cette relation pour un domaine déterminé, à savoir entre un vécu (ou un constituant du vécu) et un ordre de structure du type de la réalité. A vrai dire, il n'y a rien à objecter si on exprime cette relation comme « un renvoi à quelque chose d'extérieur à soi-même », dans la mesure où il est clair que le « extérieur à » doit être compris comme non identique ou plus précisément comme rapport englobant.[2]

On a pu voir dans ce paragraphe une concession faite par Carnap à la phénoménologie, dont il admettrait au sein de son système la relation fondamentale, à savoir l'intentionnalité[3]. Cette lecture sous-estime cependant la portée de la définition de l'intentionnalité *au sein du système de constitution*, et non au niveau de la quasi-analyse, et donc au niveau du vécu lui-même. L'intentionnalité est chez Carnap une relation constituée, et se définit comme relation entre les vécus et non comme relation constituante du vécu lui-même. De plus, l'intentionnalité est définie de manière purement immanente et *phénoménaliste*, et non phénoménologique[4], dans la mesure où elle apparaît comme relation entre un vécu et un ensemble de vécus (respectivement le vécu « intentionnel » et l'objet auquel il se rapporte).

---

[1] Cf. Chapitre IV de la présente partie.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 272.
[3] Cf. V. Mayer, « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap and Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, W. Spohn (ed.), Dodrecht, Kluwer, 1991, pp. 316.
[4] C'est précisément cette divergence sur le rôle et la place de l'intentionnalité dans le système de constitution qui nous conduira à distinguer le *phénoménalisme* carnapien et la phénoménologie husserlienne.

L'intentionnalité n'est donc qu'une modalité de la relation fondamentale, qui est chez Carnap une relation purement neutre et réflexive au lieu d'être, comme l'intentionnalité husserlienne, une relation éminemment déterminée et asymétrique. L'apparente intégration de l'intentionnalité au système de constitution ne doit donc pas occulter l'opposition frontale sur ce point de Carnap et de Husserl, si bien que la relation fondamentale ne peut constituer le sol d'une comparaison possible entre leurs pseudo- ou proto-constitutions respectives des structures fondamentales de la conscience.

2. On pourrait alors à un second niveau s'intéresser à la structure noético-noématique de la conscience, qui apparaît dans les *Ideen I* comme sa structure la plus profonde, et se demander si Carnap en propose un équivalent. Il faudrait pour cela, ce qui est à première vue impossible, que Carnap admette le postulat qui seul rend possible la relation noético-noématique, à savoir la corrélation entre la conscience et les objets, ce qui semble nous ramener à l'opposition que nous venons de relever sur le problème de l'intentionnalité.

Or, il n'en est pas exactement ainsi. En effet, si Carnap refuse l'idée d'une corrélation de la conscience et de l'objet, l'idée d'une relation entre une noèse (c'est-à-dire un acte de connaissance) et un noème (c'est-à-dire un objet en tant qu'objet connu) n'est pas étrangère à son système de constitution. En effet, la constitution au sens de l'*Aufbau* repose en dernière instance sur la corrélation entre la définition d'un objet (ce qui définit l'objet comme ce qu'il est, donc d'une certaine manière son essence même) et sa constitution dans le système. Sont donc corrélés non pas les objets et la conscience, mais les objets (en tant qu'objets connus – *noémata*) et le système de constitution (en tant que système de connaissance – *noesis*) qui, sur ce plan, tient lieu de substitut de conscience. Sans donc posséder d'équivalent exact dans le système de l'*Aufbau*, la structure noético-noématique de la conscience ne lui est donc pas si étrangère qu'elle pourrait le paraître à première vue[1].

[1] Nous reviendrons sur ce point dans le deuxième chapitre de la troisième partie de notre travail.

3. Enfin, une ultime comparaison semble possible au niveau de la quasi-constitution des vécus, et de leur structuration pré-constitutive. Il s'agit de la comparaison entre la notion husserlienne d'« esquisse » et la notion carnapienne de « ressemblance partielle », qui semblent relever d'une logique similaire. Certes, la notion husserlienne d'esquisse est intimement liée à la question de l'intentionnalité et à la découverte de la transcendance de la chose précisément par rapport au divers d'esquisses dans lequel elle se présente. De ce point de vue, une comparaison avec la notion carnapienne de ressemblance partielle reviendrait à négliger la dimension transcendante de l'apparaître de la chose et à réduire cet apparaître à une simple comparaison de vécus, c'est-à-dire noyer la dimension proprement phénoménologique de la phénoménologie dans un simple phénoménalisme. En effet, lorsque Husserl affirme qu'« une seule et même forme (donnée corporellement *comme* identique) m'apparaît sans cesse à nouveau « d'une autre manière » dans des esquisses de formes toujours autres »[1], il n'entend pas bien sûr adopter une posture empiriste classique qui consisterait à affirmer que la chose ne serait finalement que la synthèse de ses différentes apparitions au sens d'une comparaison qui ferait ressortir les traits communs entre ces différents phénomènes ; au contraire, chaque vécu, chaque phénomène de la chose porte en lui son identité – dans chaque vécu, la chose est « donnée corporellement comme identique » – et chaque nouvelle esquisse ne fait que *confirmer* cette présence de la chose dans le divers d'esquisses. Entre les différentes esquisses, l'enjeu est donc celui de la confirmation (et cela, dès la question du remplissement qui occupait Husserl dans les *Recherches logiques*) et non de la ressemblance et de la comparaison.

Pourtant, d'une certaine manière, la notion carnapienne de ressemblance partielle, loin d'être incompatible avec la construction de la chose comme transcendance dans un système d'esquisses, en constitue d'une certaine manière le *fondement phénoménal*. En effet, s'il est

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §41, p. 74/132.

indéniable (au moins à en croire Husserl) que la chose se constitue comme transcendance et non de manière immanente par comparaison des esquisses, il n'en demeure pas moins qu'au niveau purement immanent que Husserl désigne par le terme de « composition descriptive » du vécu [1], la synthèse constitutive de la chose (celle qui déploie la chose comme transcendance par rapport au vécu) repose en dernière instance sur une autre forme de synthèse, immanente et pré-constitutive, laquelle consiste précisément à regrouper les vécus et à les comparer. Certes, chez Husserl, cette comparaison ne peut être faite qu'au fil directeur de la chose intentionnée dans le vécu, et ne peut donc être une condition de l'apparaître de la chose (c'est-à-dire une condition transcendantale), mais elle a cependant lieu, à l'arrière-plan de la constitution, à un niveau d'immanence que Husserl étudie peu, mais auquel la phénoménologie peut cependant faire droit.

D'une certaine manière, donc, la ressemblance partielle jouerait son rôle, parallèlement à la constitution de la chose dans un divers d'esquisses, au niveau purement immanent où les esquisses elles-mêmes se constituent *comme esquisses d'une même chose*. Tout se passe comme si deux processus avaient lieu simultanément – et, selon toute probabilité, corrélativement. D'un côté, en effet, il est clair pour Husserl que c'est la chose qui dicte ce regroupement des esquisses, et non l'inverse. Mais d'un autre côté, si ces vécus plutôt que d'autres se rassemblent autour d'une même chose, c'est qu'ils sont porteurs d'une propriété commune – à savoir, une même intentionnalité. De là à affirmer qu'une forme de ressemblance partielle entre les vécus est à l'origine même du regroupement des esquisses autour d'un même objet intentionnel, il n'y a qu'un pas, qu'il est cependant impossible de franchir dans un cadre husserlien. La raison en est simple : tout le combat de Husserl contre l'empirisme et, plus généralement, le « subjectivisme », tient dans l'affirmation de cette préséance de l'intentionnalité sur la synthèse subjective des vécus. Mais du point de vue

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §41, p. 75/133.

carnapien, une telle affirmation n'est rien d'autre qu'une proposition métaphysique. En effet, la seule chose qui puisse légitimement être affirmée sur ce point est l'existence d'une corrélation entre d'un côté le mouvement objectif de synthèse intentionnelle des vécus d'une même chose, et d'un autre côté la synthèse subjective des vécus et, au niveau de ce que Husserl nommerait leur « composition descriptive », leur ressemblance partielle, autour d'une propriété commune – celle de se rapporter intentionnellement à la même chose. Il est par contre illégitime d'affirmer que l'une de ces synthèses serait « cause » de l'autre, ou douée d'une quelconque préséance.

Si donc le regroupement des vécus sur la base de la relation de ressemblance partielle ne doit aucunement être confondu avec la constitution par esquisses, il ne faudrait pas non plus vouloir les opposer. Car Carnap n'affirme pas la préséance de la synthèse subjective (fondée sur la ressemblance partielle) comme Husserl le fait pour la synthèse intentionnelle. Une telle affirmation serait tout aussi illégitime, à ses yeux, que sa réciproque husserlienne. L'analyse carnapienne se situe donc, en un sens, *à un niveau plus neutre, celui du simple constat qu'entre les vécus se rapportant à une même chose, on peut remarquer certaines propriétés communes*[1]. Certes, le système de constitution va utiliser ces propriétés communes pour reconstituer la chose ; le choix de la base auto-psychique impose cette forme de subjectivisme qui semble réduire la chose à un simple regroupement de vécus ; mais rappelons qu'il ne s'agit là que d'un choix, et qu'au-delà de ce choix, le système carnapien de constitution se veut parfaitement neutre. Tout se passe donc comme si la position husserlienne était en réalité contenue comme *une des possibilités d'interprétation* du constat purement descriptif selon lequel les vécus comportent entre eux des ressemblances partielles.

D'un côté, il serait en effet possible d'affirmer que ces ressemblances sont le fondement de la synthèse subjective qui va constituer la chose comme faisceau de vécus

[1] L'idée de ressemblance partielle pourrait, de ce point de vue, être rapprochée du concept de « Cercles de ressemblances » tel que Husserl le développe dans la Deuxième *Recherche logique*.

partiellement ressemblants ; on obtiendrait alors une position proche de l'empirisme auquel s'oppose Husserl en le qualifiant de subjectiviste, mais également une position proche de celle de Carnap lui-même dans *ce système de constitution particulier* qu'est le système à base auto-psychique expérimenté dans l'*Aufbau* ; mais d'un autre côté, on pourrait tout aussi bien affirmer qu'au lieu d'être le fondement de la synthèse, la relation de ressemblance partielle n'est que le symptôme d'une synthèse d'un autre type, intentionnelle et fondée sur la chose elle-même comme « idéal régulateur » de la constitution[1] ; on obtiendrait alors la position de Husserl. Le niveau de neutralité auquel se situe le discours de Carnap rend en réalité possible ces deux interprétations, et inclut donc en lui-même la possibilité de l'empirisme subjectif *et de la phénoménologie* plus qu'il ne permet de trancher entre eux.

§ 32. Premier niveau de la constitution : les choses physiques

L'ESPACE, PREMIER NIVEAU DE L'EXTERIORITE OU DE LA TRANSCENDANCE

Le niveau de la constitution des choses physiques est le lieu d'une des divergences les plus marquantes entre les systèmes de constitution carnapien et husserlien, divergence touchant au point nodal de la constitution des choses : l'espace, qui depuis Kant occupe une place intermédiaire et stratégique entre la conscience et la chose. On notera cependant un point commun, sur lequel cette différence fait fond : chez Husserl comme chez Carnap, l'espace dont il est question au premier niveau de la constitution n'est pas l'espace mathématisé de la géométrie, ni aucune autre forme d'espace pur qui existerait quelque part hors du monde ; l'espace en question ici n'est pas autre chose que la structure spatiale des choses, l'espace *des choses* ou l'espace qu'occupent les choses et qui les détermine.

Cependant, pour Husserl, la constitution de la structure spatiale des choses, donc la constitution de l'espace objectif, est clairement définie comme la constitution d'une

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, par ex. §§149-150, pp. 309-315/497-506.

transcendance[1]. Or, pour Carnap, au contraire, il semblerait qu'il y ait une *continuité* fondamentale entre le niveau zéro de la constitution (que nous continuerons à nommer « constitution de la conscience » pour les besoins de la comparaison, quoique le terme de conscience soit tout à fait impropre dans le contexte de l'*Aufbau*) et la constitution de l'espace. Si, chez Husserl, la frontière passe clairement entre l'immanence de la conscience et la transcendance de la chose *et* de sa spatialité, il semblerait qu'il y ait chez Carnap plus de continuité entre la « conscience » et l'espace qu'entre l'espace et la chose physique[2]. Carnap n'explique pas les raisons de cette continuité dans l'*Aufbau*, mais dans l'article de 1924 déjà cité (et, rappelons-le, publié antérieurement mais écrit de manière contemporaine à l'*Aufbau*) : « *Dreidimensionalität des Raumes* »[3], où Carnap démontre que la constitution de l'espace en elle-même ne suffit pas à nous conduire hors de la conscience.

Au niveau de l'espace purement sensoriel du « monde primaire », nous avons affaire à un espace bidimensionnel, celui qui est présent, à proprement parler, sur chacune de nos rétines, l'espace tel qu'il est véritablement donné. L'apparition de la troisième dimension, qui comme nous le verrons[4] est plus ou autre chose qu'une simple juxtaposition des deux espaces bidimensionnels (nos deux espaces rétiniens), fait entrer en jeu une activité de synthèse de la conscience qui *pose* ou constitue la profondeur en effectuant une projection de l'espace bidimensionnel de l'expérience primaire (il s'agit, dans les termes de Carnap, d'une *Festsetzung*, c'est-à-dire d'une décision arbitraire, une « stipulation »). Seul cet espace tridimensionnel, projeté hors de la conscience, est un véritable espace objectif ; mais le texte de 1924 démontre bien que l'espace *en tant que tel* n'est pas posé hors de la conscience, à la

[1] Cf. par exemple nos analyses du cours de 1907, *Chose et espace*, dans le premier chapitre de la troisième partie de ce travail.

[2] On trouvera une représentation de cette frontière dans le schéma de la constitution proposé en Annexe 2. Ces réflexions nous ramènent par ailleurs au problème soulevé par Quine de la constitution du monde physique à partir de l'espace comme *le* problème fondamental de la constitution de l'*Aufbau*, alors que chez Husserl, la constitution de l'espace accomplit déjà la constitution d'une extériorité, et donc comble le véritable abîme constitutionnel.

[3] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität. Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen* », *Annalen der Philosophie*, IV, 1924, pp. 105-130.

[4] Cf. le premier chapitre de la troisième partie de ce travail.

manière d'une transcendance husserlienne. A un certain niveau de la constitution, il y a bien un espace immanent à la conscience, l'espace de l'expérience primaire, l'espace purement donné, et non constitué – et cet espace est le fondement d'un autre espace, celui, objectif et, cette fois, extérieur à la conscience, de l'expérience secondaire. Il y a bien une forme de spatialité au niveau du monde primaire, c'est-à-dire du monde du vécu (ou, en langage machien, de la sensation) ; ce n'est pas l'espace sensoriel mais sa projection dans un espace tridimensionnel, qui amène la constitution à sortir de la sphère des objets que nous avons regroupés sous le terme approximatif de « conscience ».

Resterait à vérifier si, chez Husserl, la frontière entre conscience et espace est aussi étanche qu'il n'y paraît, et si elle recoupe effectivement la frontière entre immanence et transcendance – frontière qui, pour la phénoménologie, *doit* demeurer étanche – ou si Husserl lui-même ne serait lui-même tenté par une recherche de continuité entre conscience et spatialité. N'est-ce pas en effet l'objet du cours de 1907 sur l'espace[1] que de s'intéresser au détail du passage du pur vécu d'espace à l'espace tridimensionnel euclidien objectif dans lequel nous évoluons ? Husserl ne déploie-t-il pas dans ce texte une reconstitution de cet espace tout à fait semblable à celle de Carnap dans l'article de 1924 ? L'étude plus détaillée de ces textes nous éloignerait cependant de notre présent objectif, celui de comparer les systèmes de constitution des *Ideen II* et de l'*Aufbau*, et demanderait en outre que soit interrogée la notion même de constitution à l'œuvre dans ces textes, et qui, notamment chez Carnap, diffère dans une large mesure de celle de l'*Aufbau*.

Car au niveau des *Ideen II* et de l'*Aufbau*, l'opposition de Husserl et de Carnap sur la place de l'espace dans le système de constitution est claire, et apparaît dans le plan même de ces œuvres. Ainsi, dans le chapitre IV de l'*Aufbau*, Carnap ne passe à la section B « Les niveaux intermédiaires : les objets physiques » qu'au moment où il constitue l'espace

[1] Cf. E. Husserl, *Chose et espace*, 1907.

physique[1], et donc *après avoir constitué une autre forme d'espace*, celle, topologique, qui se constitue dans les simples relations entre les vécus[2]. Husserl, au contraire, regroupe l'ensemble de la constitution de l'espace, même à ses niveaux inférieurs, dans la première section des *Ideen II* : « La constitution de la nature matérielle », donc au niveau du passage au premier niveau de la transcendance, celui de la chose matérielle. L'espace, chez Husserl, est donc bien d'emblée transcendant, malgré certaines ambiguïtés dont la suite de notre travail fera état, alors que Carnap, s'il avait utilisé un tel vocabulaire, que, bien sûr, il refuse d'employer, aurait affirmé que la transcendance ne commence que lorsque l'espace immanent constitué à même la conscience est projeté en un espace transcendant hors de la conscience. C'est, dans un autre langage, précisément la thèse de « *Dreidimensionalität des Raumes* ».

LE SCHEME SPATIAL

La constitution de la première forme de spatialité relève donc, chez Carnap, de l'étage supérieur de la constitution *du premier niveau du système*, à savoir le niveau du vécu auto-psychique, et non de la chose physique. A ce niveau, la spatialité n'est constituée qu'à partir de données brutes, c'est-à-dire de qualités inhérentes aux données sensibles et de relations immanentes entre vécus. Il ne s'agit là que d'une forme remodelée d'un thème de l'empirisme classique. Chez Locke, par exemple, les qualités comme la couleur ou les relations comme la proximité se découvrent à même la sphère des idées et non en dehors d'elle. Surtout, à ce premier niveau, l'espace constitué n'est pas un espace euclidien à trois dimensions, mais plutôt un *proto-espace*, qui à la fois donne sa structure à ce qui deviendra l'espace « au sens propre »[3], et demeure pour sa part très largement indéterminé. Par exemple, Carnap précise que « le nombre de dimensions *n* [de l'espace] n'est pas arrêté constitutionnellement »[4]. Le proto-espace ne définit que des relations topologiques entre les objets, et ce n'est qu'une fois

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §§124 sqq.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §§115-118.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §114, p. 215.
[4] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §125, p. 214.

constitué le monde physique que ce simple « fantôme » ou « schème » d'espace sera rempli et sera à son tour déterminé. La constitution de ce proto-espace commence par la constitution des données des sens, notamment les sensations visuelles. Cette constitution, que nous allons suivre en détail avant de lui chercher un équivalent chez Husserl, est effectuée à partir des « classes de qualités » et de la relation de « ressemblance entre qualités » qui les unit[1].

Au §115, deux classes nouvelles sont constituées : les « classes sensibles » (notées « sens » et correspondant aux différents sens) et un cas particulier de ces classes, la classe « sens de la vue » (notée « vue »). Carnap montre précisément au §119 que les classes sensibles peuvent être définies à l'aide de la seule relation fondamentale *Rap*, dans une définition constitutive ne faisant intervenir que celle-ci et des termes logiques. Le choix de cet exemple s'impose, dans la mesure où c'est avec lui que la constitution dépasse les simples relations immédiates entre les vécus. La constitution des classes sensibles stipule qu'est une classe sensible toute suite de qualités reliées les unes aux autres par une relation de voisinage (au sens topologique du terme), définie par la relation de « ressemblance partielle ». Ainsi, une odeur est reliée à une odeur, et ainsi de suite, mais en revanche une odeur n'est pas reliée à un son ou à une image par la relation de voisinage. La classe « sens de la vue » est un cas particulier de « sens », particulièrement important pour la constitution de l'espace.

Au §116 sont constituées à partir de là les sensations, qui sont décrites comme les composants (ou plutôt les pseudo-composants) d'un vécu élémentaire. Ces sensations (sensa) sont reliées entre elles par la relation de simultanéité (identité temporelle : Idt) à partir de

[1] La notion de « classe de qualité » est définie au §81 de l'*Aufbau*, puis constituée au §112. Les « classes de qualité » correspondent dans le langage constitutionnel aux « qualités sensibles » dans le langage ordinaire. « La définition s'énonce ainsi : on appelle « classe de qualité » une classe k de vécus élémentaires, telle que k soit contenue en entier dans tout cercle de ressemblance qui contiennent une partie importante de k, et qu'il y ait pour tout vécu élémentaire x n'appartenant pas à k, au moins un cercle de ressemblance qui contienne k mais auquel x n'appartienne pas. Comme nous l'avions précédemment noté, les classes de qualité représentent constitutionnellement les qualités sensibles (au sens large, incluant les sentiments, etc.). C'est pourquoi nous les qualifions parfois simplement de « qualités »». R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §81, p. 167.

laquelle peut être définie la notion de « division d'un vécu élémentaire ». Cette division s'entend ici comme une pseudo-division au sens de la quasi-analyse.

Au §117, l'espace, ou plutôt le « proto-espace » est constitué à partir des éléments du champ visuel (vue), dans la mesure où il devient possible de définir topologiquement la notion de « position du champ visuel », qui va permettre de constituer le champ visuel lui-même *comme champ*, c'est-à-dire comme classe ordonnée par une relation (topologique) de voisinage. Sans entrer dans le détail, notons que cette constitution s'opère sur la base de la relation « exclusive ou identique » dont une transcription intuitive serait : deux éléments de deux vécus différents (exclusifs) mais pourtant identiques (au sens de la relation Id) sont considérés comme des positions du champ visuel[1]. Suit une définition du champ visuel comme ordre de ces positions, et une détermination de son ND : le nombre de dimensions du champ visuel est 2 car la relation de voisinage Vp structurant le champ visuel a pour ND 2. *A ce stade, l'espace est déjà constitué, sous la forme du champ visuel* sans aucune référence à des concepts non logiques ou non constitués. Le système de constitution a rejoint le niveau qui était celui de l'espace du monde primaire dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ».

Au §118, la notion de « couleur » est également définie par une relation topologique : l'identité de couleur pour des positions voisines est un voisinage de qualités d'un autre ordre surajouté au voisinage des positions. « La constitution des couleurs est exactement analogue à celle des positions voisines[2] ». Avec les couleurs et les positions, l'espace primaire ou topologique, ou, dans un autre lexique, l'espace immanent à la conscience, est constitué. Il s'agit bien d'un espace, même si nous ne sommes pas encore sortis de la sphère de la conscience. C'est cependant sur ce *pré-espace* qu'est fondée la continuité constitutionnelle entre le niveau de la « conscience » et le niveau de ce que Husserl nommerait la

[1] Il s'agit là d'une constitution de l'espace sur une base purement topologique et en termes formels, si bien que la notion de champ visuel ne dépend d'aucune forme de représentation intuitive de l'espace, mais, au contraire, permet de fonder ou de *constituer* l'intuitivité même de l'espace.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §118, p. 207.

« transcendance ». Un premier pas vers le monde des choses physiques est franchi sans sortir du niveau des relations immanentes entre vécus, à savoir le niveau des simples déterminations de la relation fondamentale Rap[1].

Chez Husserl au contraire, comme nous l'avons déjà souligné, la constitution de l'espace se situe d'emblée dans la sphère de la transcendance (sans quoi elle ne serait pas, précisément, une constitution). Les relations topologiques entre les vécus ne sont pas étudiées pour elles-mêmes comme chez Carnap, mais surtout elles ne constituent pas le fondement de l'espace, au sens où l'espace extérieur n'est pas une simple projection d'un espace défini par les relations topologiques entre les vécus. Husserl fait bien droit, dans d'autres textes, aux relations immanentes entre vécus qui effectuent, au niveau de la synthèse passive, une forme de pré-constitution non intentionnelle, en tout cas non active ; on trouvera même, dans les textes des années 1920 comme ceux que réunit le volume XI des Husserliana (*Analysen zur passiven Synthesis*)[2] ou dans le cours sur la *Psychologie phénoménologique*[3] auquel Carnap assista en 1924, une tentative de réévaluation du niveau où commence la constitution à proprement parler et où s'achève la proto-constitution du flux de vécus ; mais jamais Husserl n'y définit l'espace comme fondé sur un pré-espace topologique immanent à la conscience.

Il y a cependant bien, dans les *Ideen II* – comme dans l'*Aufbau* –, une distinction entre deux niveaux de l'espace, quoique tous deux soient d'emblée inclus dans la sphère de la transcendance. En effet, la distinction entre proto-espace et espace au sens propre valant pour Carnap est ici remplacée par une distinction entre le « schème de chose » défini par la pure et simple structure spatiale, et la chose matérielle qui suppose le remplissement du schème par des qualités, et implique donc une relation de l'objet au corps propre du sujet. La constitution

[1] Nous reviendrons, à la fin de notre travail, sur l'idée, à l'œuvre dans ce texte de l'*Aufbau*, selon laquelle l'espace topologique fonctionne comme le fondement immanent de l'espace à proprement parler, à savoir l'espace de la perception ou de la science physique. Cf. Chapitres II et III de la troisième partie.

[2] E. Husserl, *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungs-manuskripten*, (Hua XI, 1966), tr. fr. B. Bégout, J. Kessler, *De la synthèse passive*, Grenoble, J. Million, 1998.

[3] E. Husserl, *Phänomenologische Psychologie, Vorlesungen SS 1925*, (Hua IX, 1962), tr. fr. P. Cabestan, N. Depraz, A. Massù, in *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, Paris, Vrin, 2001.

de la pure « *res extensa* » est donc le premier niveau de la constitution de la substance ou chose matérielle[1] ; la chose étendue est déjà une chose, si bien que l'étendue est transcendante, contrairement à ce qui se passe chez Carnap où le premier niveau de l'espace n'est précisément pas encore celui de la chose. Ce niveau est le niveau basal de la constitution du monde physique, dans la mesure où « tout ce qu'est par ailleurs une chose, et ce, d'après son essence, est relatif à l'extension qui est nécessairement la sienne »[2].

A ce niveau, une différence importante entre les systèmes de Husserl et de Carnap apparaît : Carnap constitue l'extension à partir des qualités et de leurs relations topologiques, sans les projeter hors de la conscience (ce qu'il ne fera qu'au §126 : « l'attribution des couleurs aux points de l'espace ») ; au contraire, du point de vue phénoménologique qui est celui de Husserl, les qualités se donnent d'emblée dans l'espace et comme « remplissant le corps spatial », donc comme déploiement de la chose. C'est ce qu'affirme Husserl au §13 des *Ideen II* intitulé « La signification de l'étendue pour la structure des « choses » en général et des choses matérielles en particulier » : « Chaque qualité corporelle d'une chose remplit le corps spatial, c'est en elle que la chose se déploie, c'est en chacune que la chose remplit sa corporéité (son extension). »[3] Plus loin, Husserl insiste sur ce caractère constitutivement premier du schème spatial par rapport à la qualité : « De chaque espèce de qualité, il faut dire qu'elle peut avoir ses modalités particulières de remplir la corporéité spatiale, de la recouvrir, de s'y déployer. Mais elle est nécessairement une qualité de remplissement. »[4] Et de préciser ce qu'il en est des couleurs, auxquelles Carnap également attache un intérêt particulier : « La coloration momentanée d'une chose recouvre d'une manière déterminée la surface du corps de la chose. »[5] Husserl précise dans les lignes suivantes que *la chose purement étendue*

[1] « La chose physique ou matérielle est *res extensa* », E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §15, p. 33/63.
[2] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §13, p. 29/58.
[3] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §13, p. 30/59.
[4] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §13, p. 31/60.
[5] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §13, p. 31/60.

n'existe jamais à l'état naturel, mais que c'est au niveau de la *constitution* qu'il faut la constituer *avant les qualités*.

C'est donc bien sur ce point que s'opposent les deux auteurs, et cette différence s'ajoute à la différence plus fondamentale encore entre une détermination purement formelle de la notion de qualité et de la distinction des classes de qualités, et une détermination *phénoménologique* de ces classes où celles-ci apparaissent comme distinctes *essentiellement*, incommensurables et qualitativement *pré-distinguées* : « C'est manifestement d'une tout autre manière que la chaleur remplit le corps chaud ou bien que la propriété de l'odeur remplit le corps odorant. D'une autre manière encore, le poids et les déterminations réales semblables. »[1] C'est ainsi que le niveau du « schème de chose » se constitue de manière d'emblée transcendante et d'emblée phénoménologiquement déterminée, au contraire de la constitution topologique et qualitativement neutre qu'en propose Carnap. Seule l'étude de *Chose et espace* nous permettra, dans la suite de ce travail, de préciser le détail de la constitution de l'espace à proprement parler[2].

LA CHOSE SUBSTANTIELLE

L'ordre dans lequel la constitution carnapienne remplit le monde physique et passe du premier au second niveau de la constitution, est particulièrement proche de celui de la constitution husserlienne. C'est maintenant, et non au niveau de la simple spatialité (topologique) que la constitution franchit un étage et entre dans le monde physique. Le monde va maintenant être constitué comme monde extérieur, dans le cadre d'un espace euclidien à trois dimensions. Au §124 de l'*Aufbau*, Carnap montre que les résultats de *Der Raum* concernant le statut des espaces intermédiaires restent valides, mais que ces espaces doivent être « sautés » par le système de constitution pour des raisons de simplicité, tout comme

[1] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §13, p. 31/60.
[2] Cf. Le premier chapitre de la troisième partie de ce travail.

précédemment nous avons vu que les *Ideen II* « sautaient » la constitution détaillée de l'espace développée par Husserl dans *Chose et espace*. La constitution d'un proto-espace au niveau même des relations entre vécus suffit à elle seule à fonder la continuité de la constitution, sans qu'il soit besoin de recourir à des formes intermédiaires d'espace :

> Sur le plan psychologique, l'espace visuel métrique à trois dimensions, non euclidien (à savoir sphérique), forme un niveau intermédiaire entre l'ordre bidimensionnel du champ visuel et l'ordre tridimensionnel euclidien du monde extérieur. Mais il pourrait être judicieux pour le système de constitution de sauter ce niveau. En effet, son introduction n'entraîne pas de simplification formelle et les objets considérés comme « réels » ne se situent pas à ce niveau.[1]

Le niveau des objets « réels » est donc seulement celui du monde spatio-temporel extérieur, euclidien à trois dimensions. Le premier pas dans cette sphère consiste à attribuer les couleurs aux points du monde. Cette étape cruciale de la constitution est étudiée au §126 (et 127 pour la traduction de cette constitution en langage réaliste), et, grâce au concept de point de vue (au sens formel défini par Carnap), permet de rapporter les qualités des vécus à des objets extérieurs du monde. C'est à ce stade que pour la première fois le monde est constitué comme monde extérieur, et que les vécus sont projetés hors de la conscience[2].

Un rapprochement de cette projection des vécus dans le monde avec l'intentionnalité serait cependant erroné : en effet, les « objets » auxquels sont attribuées des qualités sont eux-mêmes réductibles à des vécus, et ne constituent en aucun cas une forme de transcendance à laquelle se rapporterait la conscience. En attribuant des qualités à des objets, la conscience constitue bien un monde extérieur à elle, mais sans quitter un instant la sphère d'immanence qui est celle des vécus, car elle ne fait rien d'autre qu'attribuer certains vécus de qualités à d'autres vécus, c'est-à-dire qu'elle se contente de relier ensemble des vécus d'ordre différent par une relation particulière grâce à laquelle le complexe de vécus ainsi créé est défini comme

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §124, p. 214. Nous soulignons.
[2] Nous avons présenté ailleurs les limites de cette constitution sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici. Cf. Le deuxième chapitre de la première partie de ce travail, §18.

chose *possédant*[1] certaines qualités. *C'est le fait de pouvoir avoir une qualité qui fait de la chose une chose ; mais avoir une qualité, pour une chose, ce n'est rien d'autre qu'être un complexe de vécus dans lequel un vécu de qualité est relié à un ensemble de vécus spatiaux*. La relation d'attribution d'une qualité à une chose n'a donc rien de la relation intentionnelle qui fait dépendre les esquisses de qualité d'un objet intentionnel.

Cependant, au-delà de cette divergence d'interprétation de la relation du vécu de qualité au vécu de chose (ou au complexe de vécus constituant une chose), l'ordre dans lequel Carnap opère la constitution des objets physiques sur la base des purs squelettes spatiaux de choses, reste très semblable à l'ordre husserlien.

1. Carnap commence en effet par constituer les *choses visuelles* (§128), dans un vocabulaire finalement très proche du vocabulaire phénoménologique :

> La classe des points du monde d'une chose, vus depuis un point de vue, est la « partie vue » de la chose dans le vécu élémentaire auquel correspond le point de vue […]. La classe des sensations visuelles d'un vécu élémentaire qui correspond aux points que l'on voit d'une chose déterminée s'appelle « aspect » de la chose dans le vécu.[2]

On retrouve ici une thèse comparable aux thèses fondamentales de Husserl sur la partialité de la perception visuelle et son caractère essentiellement *perspectif*. La chose visuelle est d'abord constituée dans sa partie visible, son « aspect » dans le vécu, Carnap laissant ici une place dans son système à une constitution de la chose par esquisses successives – ce terme étant cependant dégagé de la dimension intentionnelle qu'il possède immanquablement chez Husserl.

2. Une fois constituées les choses visuelles, Carnap constitue le *corps propre* à travers le concept/objet « mon corps », qui n'est autre qu'une chose visuelle particulière, comme déjà dans le fameux exemple machien de *L'Analyse des sensations*, mais qui possède une propriété

[1] La relation à l'œuvre dans cette notion de possession est la relation « est à » dont nous avons vu qu'elle concentrait l'essentiel de la critique quinienne de Carnap.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §128, p. 219.

particulière : celle d'être toujours proche du point de vue, alors qu'une chose visuelle quelconque peut s'éloigner du point de vue, c'est-à-dire du point d'où part la perspective visuelle. Mach aussi bien que Husserl rejoindraient Carnap sur ce point, et lui accorderaient que :

> Les lignes du monde [du corps] (C) et des zones connexes de ces lignes sont corrélées aux qualités d'une classe sensible particulière […] [et] les mouvements particuliers de C sont corrélés aux qualités d'une autre classe sensible caractérisée comme « sens kinesthésique ».[1]

On retrouve ici des analyses fort semblables à celles de Husserl dans *Chose et espace*, et plus généralement une thèse fondamentale de sa constitution du monde : que celui-ci est constitué dans l'interaction entre les modifications du champ visuel et le corps propre – la limite de cette comparaison étant, encore une fois, que Husserl rapporte cette interaction à l'intentionnalité qui la motive. C'est ce qui apparaît dans la traduction en langage réaliste (c'est-à-dire dans le langage où l'instance constituante n'est autre qu'une conscience) de la constitution du corps propre par Carnap :

> 1. Mon corps est constamment à proximité de mon œil. 2. (…) Pour beaucoup de corps (*Körper*), la totalité de la superficie est visible, la surface visible forme donc bien une surface close. Pour mon corps (*Leib*) en revanche, même la surface généralement visible est une surface ouverte puisque certaines parties de sa superficie comme les yeux et le dos ne sont pas visibles.[2]

Le corps au sens du corps propre (*Leib*) est donc défini comme un cas particulier de corps (*Körper*), comme chez Husserl ; seulement, contrairement à ce qui se passe dans les *Ideen* ou dans *Chose et espace*, il n'est pas distingué du corps en général par le caractère phénoménologiquement ou qualitativement distinct du vécu qui le présente, mais par une différence purement quantitative, à savoir qu'il n'est jamais perçu entièrement mais que certaines de ses parties sont toujours hors du champ visuel, et par cette particularité topologique qu'il est toujours à *proximité* du point de vue, c'est-à-dire du point d'origine de la

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 219-220
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 220.

constitution visuelle, à savoir, en langage réaliste, des yeux. Cependant, son rôle dans la constitution des choses matérielles est tout à fait semblable à celui que lui confère Husserl, et qui est d'être la source de sensations kinesthésiques qui, corrélées aux sensations extérieures, vont constituer la différence entre le subjectif et l'objectif, et donc constituer le monde comme monde objectif, extérieur à mon corps et pourtant constamment relié à lui dans les vécus. Ainsi Carnap affirme-t-il que « les qualités des sensations kinesthésiques correspondent à des types déterminés de mouvements de mon corps »[1], ce qui va permettre la constitution complète du corps propre, à partir des sensations visuelles mais également tactiles et provenant des autres sens, et une fois mon corps constitué, celui-ci pourra servir de point de repère dans la constitution des autres choses ; *mon corps propre est donc d'une certaine manière la plaque tournante de la constitution puisqu'il est le premier objet constitué intégralement par tous les sens, et qu'il permet par extension de constituer toutes les autres classes sensibles*.

3. Après la constitution du corps propre, la constitution des *choses visuelles et tactiles* (§130) ; des *choses substantielles, remplies par des qualités de plusieurs ordres* (§131 et 133), devient donc à son tour possible. La constitution du corps est un préalable à la constitution des autres sens, et donc au remplissement du monde par des qualités sensibles de différents ordres, dans la mesure où les différents sens vont être constitués en référence à certains points du corps définis comme points zéro de ces sensations, qui ne sont autres que les organes sensoriels : « Les autres sens sont liés d'une manière spécifique à certaines parties de mon corps, les organes sensoriels. »[2] Ce qui n'est autre que la traduction en langage réaliste de la définition constitutive des autres sens : « Il sera possible de constituer les autres classes

[1] Ibid. Nous reviendrons sur ces textes, ainsi que sur la question des sensations kinesthésiques, dans le premier chapitre de la troisième partie de notre travail.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 220.

sensibles sur la base de C. »[1] Comme chez Husserl, le monde de la perception est tout d'abord constitué à l'aide du sens de la vue, donc d'abord comme espace ou monde visuel, et ensuite seulement, il se trouve « complémenté »[2] par les autres sens, et donc par d'autres qualités. La chose complète, c'est-à-dire la substance, n'est rien de plus qu'une combinaison des différentes classes de qualités en une même chose : « Les deux catégories de la causalité et de la substance traduisent l'application de la même constitution par analogie à des axes de coordonnées différents. »[3] Cette définition de la substance comme combinaison de qualités de différents ordres renverse entièrement la tradition aristotélicienne qui distinguait la substance de ses accidents, mais conserve une réelle parenté avec la constitution husserlienne de la chose physique « remplie », qui fonctionne également comme pôle d'attribution des différentes qualités sensibles, et en relation avec le corps propre – mais bien sûr, une fois encore, intentionnellement.

La constitution husserlienne de la chose physique « remplie » est par ailleurs particulièrement proche de celle que nous venons de suivre chez Carnap, et notamment l'ordre de cette constitution est tout à fait similaire à celui que nous avons développé dans nos dernières analyses : 1. Chose visuelle – 2. Corps propre – 3. Chose tactile/chose substantielle.

A la différence de Carnap, la constitution husserlienne est en apparence plus simple dans la mesure où nous sommes déjà, grâce au schème de chose, entrés dans la sphère de la transcendance. Une fois constituée la structure spatiale de la chose, d'ores et déjà individualisante, il ne reste plus, d'une certaine manière, qu'à la remplir. « L'attribution des qualités aux points de l'espace », pour employer le vocabulaire de Carnap, n'a plus donc ici pour fonction constitutive de *sortir* de la sphère des pures relations entre vécus élémentaires, mais de *remplir* qualitativement le schème spatial, pauvre mais déjà transcendant, de la chose.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 220.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §135, p. 227.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §135, p. 228.

Il est intéressant de noter que le détail du passage d'un espace sensoriel bidimensionnel à un espace extérieur tridimensionnel, qui était l'objet de la constitution de *Chose et espace*, est également à peu près éludé dans les *Ideen II*, comme nous avons pu l'observer dans l'*Aufbau*, où Carnap fait l'économie des espaces intermédiaires qu'il avait étudiés *Der Raum* et « *Dreidimensionalität des Raumes* ». En 1913, l'objectif de Husserl est de constituer le monde dans son ensemble, et cet objectif, qu'il partage avec Carnap et qui justifie notre comparaison systématique, le contraint à laisser de côté certaines constitutions qui éloigneraient la constitution de son fil directeur. Les *Ideen* ne remplacent donc pas ni ne corrigent les constitutions de *Chose et espace*, mais, étant portées par un autre intérêt et suivant un autre fil directeur, elles ne constituent pas la même chose, ni tout à fait de la même manière. Même chez Husserl, *la constitution dépend toujours de ce qu'il s'agit de constituer*, donc du projet constitutif – ce que Carnap revendique quant à lui explicitement. Il n'est donc pas étonnant que des œuvres au projet constitutif semblable comme les *Ideen II* et l'*Aufbau* opèrent un même raccourci par rapport à des œuvres également proches du point de vue du projet constitutif comme *Chose et espace* et les œuvres de Carnap des années 1922-1924. Dans un cas comme dans l'autre, la constitution est décentrée par rapport à la question de l'espace, ce qui ne peut qu'induire certaines modifications de fond.

C'est pourquoi l'ordre de la constitution hussrelienne est extrêmement voisin de celui adopté par Carnap :

- La constitution purement perceptive des choses, avec remplissement du schème spatial par des qualités (« Chapitre II : La Chose intuitive comme telle »)
- La constitution du corps propre, qui donne consistance aux choses en leur conférant un rapport spatial et qualitatif déterminé à moi (« Chapitre III : Les *Aistheta* dans leur relation au corps propre esthétique »)

- La constitution de la chose même à partir de ses modes d'apparition conditionnés par le corps propre. La chose atteint sa véritable essence : elle est matérielle, c'est-à-dire substantielle et objective. Ainsi : « Au lieu de distinguer la chose même dans son identité et ses modes d'apparition, c'est-à-dire ses traits caractéristiques, subjectivement conditionnés, à savoir : qui ont leur consistance en rapport avec moi, mon corps, mon âme. »[1]

Outre ces trois niveaux déjà relevés chez Carnap, la constitution husserlienne fait ressortir trois autres niveaux de la constitution de la chose physique, qui étaient cependant déjà présents chez Carnap, mais qui, chez Husserl comme chez Carnap, nécessiteront l'intervention des autres sujets (et donc la constitution de l'intersubjectivité) pour être véritablement constitués. Il s'agit de :

4. *La chose physique*, qui est le résultat d'une objectivation à partir de la perception, et qui, elle, peut déjà être constituée, sans l'intervention des autres sujets. La chose physique *s'annonce dans la chose même*[2] mais relève constitution d'un niveau supérieur. On retrouvera la même distinction chez Carnap au §136 de l'*Aufbau* « Le monde de la physique » : « Il faut distinguer du monde de la perception constitué par attributions des qualités sensibles, le monde de la physique dans lequel sont attribués de simples nombres, les grandeurs d'états physiques, aux points de l'espace numérique à quatre dimensions. »[3] Dans une autre langue, Husserl, de même, écrit :

> Une nouvelle constitution [s'impose] d'un niveau plus élevé eu égard au fait que [la chose même] est relative à la corporéité de chair pareillement constituée : c'est cette relativité qui exige la constitution d'une chose de la physique s'annonçant dans la chose intuitive. Mais, dans cette relativité, les déterminations géométriques et les « qualités spécifiquement sensibles » jouent un rôle tout à fait différent […] Les déterminations de la géométrie

[1] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 75/115.
[2] Cf. E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 77/117.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §136, p. 228.

> appartiennent à l'objet de la physique lui-même […] mais non pas les qualités sensibles qui relèvent entièrement de la sphère de la nature apparaissante.[1]

La distinction de la chose physique et de la chose sensible et l'idée selon laquelle la chose physique s'annonce dans la chose sensible dont elle n'est pas une forme appauvrie, mais à laquelle sont attribuées des qualités géométriques et non sensibles, est un des points de rencontre les plus remarquables des deux auteurs.

5. Et cela d'autant plus que chez l'un et l'autre, la chose physique rend possible (et se trouve en même temps conditionnée par) le monde *intersubjectif*. La constitution de ce dernier ne pourra être complète qu'au dernier stade de la constitution, comme le prouvent les *Méditations cartésiennes* de Husserl, contemporaines de l'*Aufbau*. Mais la nécessité de faire intervenir l'intersubjectivité dès le niveau de la chose physique démontre la *circularité* de la constitution, ainsi que le fait que *celle-ci ne peut être parfaitement solide qu'une fois entièrement achevée* : l'intersubjectivité ne peut être constituée sans que soit établi le monde objectif, mais celui-ci ne peut être parfaitement constitué que sur la base de l'intersubjectivité. C'est pourquoi Husserl étudie déjà le passage au monde intersubjectif au cœur de la constitution de la chose physique dans les *Ideen II*[2], dans le paragraphe intitulé « Passage de l'expérience solipsiste à l'expérience intersubjective ».

Or, chez Carnap, de même : « La nécessité de cette constitution du monde de la physique repose en outre sur le fait que lui seul et non le monde de la perception rend possible l'intersubjectivité sans ambiguïté et sans contradiction. »[3] Le monde de la perception possède un caractère subjectif qui pose problème pour la constitution de l'intersubjectivité, puisqu' un même objet pourra faire l'objet de constitutions contradictoires chez différents sujets ; seule la chose physique, possédant des caractéristiques objectives reconnaissables par tous, peut permettre la constitution d'un monde intersubjectif cohérent, dont Carnap reporte l'étude au

[1] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 77/117.
[2] Cf. E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 79/119.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §136, p. 228.

§149, et que nous étudierons à sa place propre dans le système de constitution à la fin de ce chapitre.

6. Enfin, la chose physique permet la constitution du *monde de la science*, un monde fondé sur la détermination des propriétés des choses physiques ainsi constituées. Le monde de la science est le monde intersubjectif *objectif*, qui parachève la constitution de la chose matérielle, mais qui ne sera complètement constitué qu'à la fin – ce qui, notamment chez Carnap, se comprend parfaitement puisque le but même de la constitution est de construire un monde pour la science, c'est-à-dire d'établir de manière solide l'ensemble des objets sur lesquels portent les différentes sciences, et dont la chose physique constitue la première condition transcendantale.

§ 33. La constitution des êtres animés

Dans le paragraphe récapitulatif du chapitre IV de l'*Aufbau*, Carnap rappelle que :

> On rencontre les objets suivants dans cet ordre : les classes de qualité, les classes sensibles, le sens de la vue, les positions du champ visuel, les couleurs, l'ordre spatial et temporel, les choses visuelles, mon corps, les autres objets auto-psychiques, les objets physiques, les autres êtres humains, le psychisme d'autrui, les objets spirituels : les objets de toute catégorie en tant qu'objets intersubjectifs.[1]

Nous avons vu à quel point, jusqu'au stade des objets physiques, la constitution carnapienne était proche de celle de Husserl. Il en va de même pour les deux niveaux suivants, celui du monde psychique et celui du monde spirituel.

On retrouve dans le premier de ces niveaux, celui du monde psychique, des éléments extrêmement proches de ceux des *Méditations cartésiennes* ou des *Ideen II*. Ainsi, le « domaine du psychisme d'autrui » (§140) est décrit en ces termes :

> Nous avons auparavant constitué les « autres êtres humains » en tant qu'organismes sensibles semblables d'une certaine manière à mon corps ; ils sont ainsi constitués en tant que choses

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §156, p. 255.

> physiques, mais la constitution des autres êtres humains n'est entreprise que maintenant. Cette constitution consiste à attribuer à un autre être humain des processus psychiques, sur la base des processus psychiques auxquels il est soumis et à l'aide de la relation d'expression déjà constituée.[1]

Toute la difficulté est, comme chez Husserl, de penser une constitution de l'autre *comme autre*, c'est-à-dire comme ayant d'autres processus psychiques que les miens, sur la base de son apprésentation dans des comportements corporels. Cependant,

> il ne peut s'agir que d'une attribution au corps de l'autre, non à son âme qui ne peut être constituée autrement que sur la base de cette attribution, et qui par conséquent n'existe pas encore constitutionnellement pour l'attribution ; ensuite, les processus psychiques attribués sont des processus auto-psychiques.[2]

L'âme d'autrui n'est donc elle-même constituée que sur la base d'une attribution préalable de ses processus psychiques à son corps, ce qui sera essentiel pour comprendre la réponse carnapienne au problème psycho-physique dans le dernier chapitre de l'*Aufbau*. De plus, même dans la constitution du psychisme d'autrui, je n'ai toujours affaire qu'à *mes vécus* ; je ne peux pas vivre les vécus de l'autre à la première personne, mais seulement sur la base d'une attribution de ces vécus à son corps : « Cette séquence complète du vécu de l'autre être humain ne consiste en rien d'autre qu'en un réarrangement de mes vécus et de leurs constituants. »[3]

Comme toujours chez Carnap, la constitution reste constamment dans la sphère de l'immanence dont elle n'est en réalité qu'un réarrangement selon des relations de plus en plus complexes fondées sur la relation fondamentale. Ainsi, les vécus de l'autre se présentent précisément comme ceux de l'autre, mais cela ne les empêche pas d'être constitués uniquement sur la base de la seule relation fondamentale Rap, et ils ne sont donc, en définitive, qu'une variation sur mes propres vécus. En d'autres termes, je ne sors pas à proprement parler de la sphère d'immanence de ma conscience, même lorsque je constitue la conscience d'autrui.

---

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §140, p. 232. Nous soulignons.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §140, p. 232-233.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §140, p. 233.

Comme chez Husserl, « il ressort du mode de constitution du psychisme d'autrui qu'il n'y a pas d'hétéro-psychisme sans corps »[1]. Et c'est en effet sur la base du corps qu'il devient possible de constituer, comme chez Husserl, *par analogie avec le monde auto-psychique*, ce monde hétéro-psychique. Ce processus aboutit à la constitution d'une relation RapM, analogue de la relation Rap pour autrui (M). Mais RapM n'est qu'une branche de la constitution à partir de Rap : « la base auto-psychique n'est pas pour autant abandonnée »[2]. Reste donc à constituer le monde intersubjectif sur la base du monde de l'autre et du monde auto-psychique, ce qui fait l'objet des §§146 à 148. Cette étape fondamentale dans la constitution du monde de la science qu'est la constitution d'un monde intersubjectif nous éloignerait des textes présentement étudiés, et de la problématique des *niveaux* de constitution ; c'est pourquoi nous laisserons ces problèmes de côté pour nous concentrer sur le parallèle entre la constitution des *animalia* chez Carnap et celle, que nous allons maintenant résumer, des *Ideen II*.

La constitution des êtres animés constitue le deuxième niveau du système de constitution des *Ideen II*, et le sommet de l'idéalisme transcendantal husserlien. C'est en effet au niveau du monde psychique qu'est constitué, non seulement le psychisme d'autrui, mais l'*ego* pur. Il y a donc à première vue à ce stade de la constitution une opposition fondamentale entre Husserl et Carnap. Contrairement à ce qui se passe chez Carnap, l'*Ego* pur est lui-même constitué, alors que Carnap se garde bien de constituer l'ensemble des vécus auto-psychiques comme « *Ego* » ou « conscience ». Il est même essentiel pour la constitution que l'ensemble des vécus auto-psychique ne soit pas lui-même constitué, sans quoi seule la constitution en langage « réaliste » serait possible, et nous serions dans une phénoménologie. Car même si chez Husserl l'*ego* pur n'est finalement constitué qu'à un stade avancé de la constitution, il est

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §140, p. 233.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §145, p. 240.

constitué comme l'instance absolue qui « règne » sur le monde[1], et se trouve donc défini comme le préalable à toute constitution, et en particulier à la constitution du psychisme d'autrui. Husserl constitue « l'*Ego*-homme » sur la base de cet *Ego* pur, et non l'inverse, ce qui contresigne l'engagement idéaliste de la constitution husserlienne. L'*Ego*-homme, puis l'Ego réal, sont constitués respectivement à partir de l'*Ego* pur comme « partie intégrante de son environnement »[2] et comme objet transcendant.

C'est donc seulement au niveau de la constitution des autres objets psychiques que la constitution husserlienne rejoint celle de Carnap. Le sujet personnel est décrit comme ayant un corps et comme se signalant dans ce corps[3]. Husserl emploie le concept de manifestation pour décrire cette forme du « s'annoncer » de la *psychè* dans le corps :

> Il y a donc des propriétés psychiques qui sont des « unités de manifestation ». Parmi ces propriétés psychiques, au sens dont nous déployons ici les conséquences, on trouve toute propriété du type personnel, ainsi que le caractère intellectuel […], le caractère affectif, le caractère pratique, toutes ses aptitudes et capacités de l'ordre de l'esprit […] Même sa sensibilité et les dispositions qui lui sont propres et le caractérisent dans son comportement sensible […] sont des propriétés psychiques.[4]

L'emploi du terme « manifestation » là où Carnap emploie le terme « expression » ne doit pas nous conduire à minimiser la proximité de ces deux approches. Ce que Husserl appelle ici « manifestation » correspond en réalité assez précisément à l'« expression » carnapienne, et se distingue au contraire de ce que Carnap, dans son vocabulaire, décrira comme une « manifestation », et qui concernera la manière dont les objets du monde de l'esprit sont constitués. L'important, pour les deux auteurs, est que « toute propriété psychique [ait] un rapport à des groupes connexes déterminés de vécus effectifs et possibles »[5], et que ce rapport soit d'un type déterminé. Dans la suite du texte, autrui se voit

[1] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 103/155
[2] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 108/161.
[3] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 121/178.
[4] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 122/179.
[5] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 122/179.

constitué *par analogie*[1], comme quatrième proportionnelle entre ses comportements et le rapport entre mes propres comportements et mes propriétés psychiques. Husserl, comme Carnap, s'attache à distinguer cette « manifestation originaire par esquisses »[2] de la manière dont les objets du monde physique s'annoncent dans le monde perceptuel, et de toutes les autres formes du « s'annoncer » que mobilisent les autres niveaux de constitution. L'intervention du corps propre dans la constitution des objets psychiques permettra de franchir un dernier pas, et comme chez Carnap, d'entrevoir la possibilité de la constitution d'un monde intersubjectif authentique.

§ 34. Le monde de l'esprit, dernier niveau de la constitution

Le dernier niveau de la constitution concerne les objets spirituels. Chez Carnap, de même que les objets hétéro-psychiques sont constitués sur la base d'une relation d'expression, les objets spirituels dits primaires sont constitués sur la base de la manifestation (en un sens qu'il ne faudra donc pas confondre avec la manifestation husserlienne qui permet de constituer le psychisme d'autrui comme se manifestant dans son comportement) :

> Exemple : La coutume de saluer en retirant son chapeau pourrait être constituée selon la forme suivante : « la coutume de saluer en retirant son chapeau existe chez un peuple à une époque donnée si apparaît chez les membres de ce peuple à cette époque une disposition psychique telle que dans telle ou telle sorte de situations se produit un processus de volonté de tel ou tel type.[3]

Les objets spirituels primaires sont un nouveau niveau de constitution, caractérisé par le fait qu'ils sont obtenus à partir des vécus grâce à la relation de manifestation. Cette relation a été définie au §55 comme la manière dont un objet spirituel *s'annonce* au sein même du vécu (sentiments, idées, aspirations de type religieux, etc.). Le jeu sur les différentes formes du « s'annoncer » des objets d'ordre supérieur dans des objets d'ordre inférieur, véritable

[1] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 124/181.
[2] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, p. 131/189.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §150, p. 247.

nœud de la constitution carnapienne, rappelle les analyses de Husserl, notamment sur la notion de signe, dans la Première *Recherche logique*, mais aussi dans la Cinquième *Méditation cartésienne*. On pourrait exprimer en termes phénoménologiques ce que Carnap énonce ici dans son langage : « Tous les objets spirituels primaires doivent être constitués sur la base de leurs manifestations selon le mode indiqué. »[1] Et de préciser : « C'est à la logique propre aux sciences de l'esprit qu'il reviendrait de rechercher quels objets des divers domaines culturels seront constitués en tant qu'objets primaires. »[2] La constitution reste donc soumise en dernière instance aux sciences sur lesquelles elle s'appuie et qui déterminent l'ordre dans lequel sont constitués les différents objets. C'est pour cette raison que Carnap ne précise pas davantage quels objets spirituels de niveaux plus élevés seront constitués sur la base des objets spirituels primaires qui fournissent, dans leur domaine constitutif propre qui est celui du monde de l'esprit, une nouvelle relation de base, elle-même constituée sur la base de la relation Rap. Parmi les objets spirituels élevés, Carnap constitue le domaine des « valeurs » (§152) qui permettra à la constitution de s'achever, dans la mesure où l'on rejoint ainsi le monde effectif dans toute sa richesse. La constitution des valeurs permet au monde de la science de rejoindre le monde quotidien, dans lequel s'ajoute aux différents objets de la science la valeur que nous leur attribuons.

Quant à la constitution du monde de l'esprit chez Husserl, elle prend une forme tout à fait originale qui la rend difficilement comparable avec celle de Carnap. Husserl part en effet de la difficulté de distinguer âme et esprit, distinction dont les implications sont d'une extrême importance pour la connaissance humaine. La distinction, dont il emprunte le principe à Dilthey à qui il rend hommage au §48[3], fait intervenir des concepts trop étrangers à l'univers carnapien pour être étudiée ici. Nous pouvons simplement noter que, comme chez Carnap, les objectités sociales occupent à ce niveau une place prépondérante et sont en

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §150, p. 247.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §150, p. 247.
[3] E. Husserl, *Ideen II*, 1913, §48, p. 173/246.

quelque sorte constitués comme des objectités spirituelles primaires. L'ordre du normatif est également constitué dans un second temps sur la base des objets spirituels primaires. Et de même que chez Carnap, le monde de l'esprit clôt le système de constitution, mais permet en même temps à celui-ci de retrouver un niveau qui est celui du monde réel, où les objets de la science et les valeurs se trouvent mélangés, de même chez Husserl, le monde de l'esprit, qui achève la constitution, apparaît comme *ontiquement* premier : la constitution atteint également son point de départ, qui n'est autre que le monde axiologisé et normé de l'attitude naturelle.

§ 35. La circularité du système de constitution et la relation de fondation

Un constat s'impose donc au terme de cette analyse des parallélismes entre les deux systèmes de constitution de Husserl et de Carnap : avec le monde de l'esprit, la constitution atteint un niveau qui n'est autre que son propre point de départ, si bien que la constitution apparaît comme circulaire. Mais cette circularité prend, chez Husserl aussi bien que chez Carnap (et non pas respectivement !), deux formes qu'il convient de distinguer : *une circularité proprement constitutive et une circularité logique*.

C'est tout d'abord dans son contenu même que le système de constitution se révèle circulaire. En effet, comme nous l'avons déjà observé au paragraphe précédent, le niveau du monde de l'esprit n'est autre que le niveau où la science (chez Carnap) et la phénoménologie (chez Husserl) peuvent elles-mêmes être constituées comme entités ou phénomènes spirituels. L'achèvement du système de constitution est donc signalé par la possibilité de *constituer le point aveugle de la constitution*, son point de départ, considéré, tout au long de la constitution elle-même, comme une donnée indéfinissable. Cette possibilité d'un retour constitutif sur le fondement inconstituable de la constitution n'est cependant explorée ni par Husserl, ni par Carnap. En effet, la simple possibilité de cette constitution circulaire suffit pour rendre possible la démonstration qui constitue l'objectif de l'entreprise de Carnap depuis le début de l'*Aufbau*, et qui n'est autre que la démonstration de l'unité et de

la *cohérence* du champ des objets de la science. Husserl, quant à lui, laisse à Fink le soin d'étudier, dans la *Sixième méditation cartésienne*, la question du retour de la phénoménologie sur elle-même et de la constitution du regard phénoménologisant lui-même[1].

Cependant, cette *circularité du contenu* du système n'est elle-même qu'une conséquence de ce qu'on pourrait appeler la *circularité formelle* de ce système, et qui est théorisée comme telle dans l'*Aufbau*. En effet, aux §§ 153 à 155 de l'ouvrage, Carnap accomplit un geste inattendu – compte tenu de l'emphase mise dans les premiers paragraphes sur la « relation de base » et de l'importance accordée au choix de celle-ci – en « éliminant » la relation fondamentale du système, c'est-à-dire en la remplaçant à son tour par des relations définies (ou en tout cas définissables) dans le système. En effet, le propre d'une relation fondamentale est d'être introduite comme un concept non défini, précisément parce que ce concept, en tant qu'il fonde le système, ne peut en retour être fondé par lui. Pourtant, Carnap remarque que la subsistance d'un point inconstituable et la nécessité de faire reposer le système sur un élément non défini, est en réalité tout à fait contradictoire avec l'objectif du système de constitution, qui était de prouver que toutes les propositions scientifiques étaient seulement structurelles. Ainsi, après avoir rappelé les grandes conclusions de son système de constitution :

> Tout système de constitution repose sur des relations fondamentales qui sont introduites en tant que concepts fondamentaux non définis. Tous les objets constitués sont ainsi des complexes logiques des relations fondamentales et toutes les propositions du système de constitution sont des propositions portant uniquement sur les relations fondamentales.[2]

Carnap démontre le défi que cela pose à l'épistémologie de l'*Aufbau*, à savoir la thèse du caractère structurel des propositions scientifiques :

---

[1] Cf. E. Fink, *Sixième méditation cartésienne*, Grenoble, Jérôme Million, 1994, notamment §§ 4-5, pp. 72-102. On notera le caractère central de la question de la circularité dans la phénoménologie des années 1920-30, non pas tant chez Husserl que, par exemple, outre Fink, Heidegger et Gadamer.

[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §153, p. 250.

> Mais cette caractéristique des propositions d'un système de constitution ne s'accorde pas avec la thèse précédemment établie selon laquelle les propositions scientifiques sont purement structurelles ou qu'elles pourraient être converties par principe en de telles propositions et devraient l'être au fur et à mesure que la science progresse. Une pure proposition structurelle ne peut contenir que des symboles logiques et aucun concept fondamental non défini d'un domaine quelconque du réel ne doit y apparaître.[1]

Le problème est donc le suivant : est-il possible de clore le système de constitution de manière à le rendre compatible avec la conception de la science qui était à l'origine de ce système ? En d'autres termes, peut-on pousser la formalisation jusqu'à éliminer tout élément non logique ou non défini dans le système ?

> Après avoir poussé la formalisation des propositions scientifiques dans le système de constitution au point qu'elles ne sont plus que des propositions portant sur un petit nombre de relations fondamentales (ou peut-être qu'une seule), se pose alors le problème de la possibilité d'achever cette formalisation en éliminant également des propositions scientifiques ces relations fondamentales en tant que derniers objets non logiques.[2]

L'élimination de la relation fondamentale semble donc rapprocher le système de constitution de l'*Aufbau* d'une axiomatique, au sens où Carnap définit ce terme, par contraste avec le concept de constitution, dans un article de 1927 intitulé « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* ». Une axiomatique est un système déductif qui ne se rapporte à aucun domaine d'objets défini, mais qu'on peut appliquer au réel sans qu'entre en considération le contenu des concepts définis dans ce système. Au contraire, le système de constitution ne définit pas ses concepts implicitement, mais par le biais d'une définition explicite, qui s'exprime dans des termes définis à partir de concepts fondamentaux, mais qui assigne à chaque objet une place déterminée et prend en considération son contenu conceptuel[3]. Le geste de l'*Aufbau* consistant à éliminer ce concept fondamental qu'est la relation « Rap » pose donc la question suivante : un système de constitution qui ne reposerait plus sur une relation fondamentale non logique, mais qui deviendrait un système circulaire qui aurait pour base un

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §153, p. 250.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §153, p. 250.
[3] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927.

concept *défini dans le système* – un tel système serait-il encore un système de constitution, ou tendrait-il à devenir une axiomatique ? Ce problème, crucial pour comprendre la relation du système de constitution de Carnap à celui de Husserl, requerra un développement spécifique[1].

Nous pouvons cependant dès maintenant en saisir l'enjeu concernant la cohérence du concept carnapien de constitution en tant que tel. Il semblerait en effet que le système de constitution ne puisse parvenir simultanément à ses deux objectifs qu'au prix d'une dénaturation. Car pour démontrer l'unité du domaine de la science et surtout pour rendre compte du caractère structurel des énoncés scientifiques, le système doit abandonner sa relation fondamentale, et donc abandonner sa définition même, qui en faisait un ensemble de définitions entièrement construit sur la base de concepts fondamentaux. Or si cela est suffisant pour établir l'unité de la science, force est de constater que la définition même de l'entreprise constitutive met celle-ci en porte-à-faux avec l'épistémologie de l'*Aufbau* et la conception des énoncés scientifiques comme propositions structurelles. *Tout porte donc à croire que pour être cohérent, le système de constitution devrait donc, en réalité, être une axiomatique.*[2]

Carnap rejoint donc ici de manière inattendue un thème husserlien bien connu depuis les travaux de Jacques English [3] : le rapport ambigu qu'entretient Husserl avec l'axiomatisation, et qui hante ses travaux de *Philosophie de l'arithmétique* à *Logique formelle et logique transcendantale*, et que nous étudierons en détail dans le prochain chapitre de ce travail. Tout comme Carnap, et de manière bien plus radicale que lui étant donné le caractère descriptif et non déductif de la phénoménologie, Husserl s'attache en effet à marquer la différence de son entreprise avec l'axiomatique, mais sans parvenir néanmoins à rejeter entièrement celle-ci ni à l'exclure de la phénoménologie. Cette rencontre de Husserl et Carnap dans leur rapport à l'axiomatique n'a bien sûr rien d'étonnant, dans le contexte intellectuel et

[1] Cf. le deuxième chapitre de la présente partie.
[2] Ce n'est qu'à la toute fin de notre travail que nous serons en mesure, grâce au modèle topologique de la constitution, de rendre au système sa cohérence sans supposer sa circularité.
[3] Cf. J. English, « Husserl et Hilbert. La phénoménologie est-elle axiomatisable ? », in J.-F. Courtine, *Phénoménologie et logique*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1996, pp. 83-107.

scientifique de l'Allemagne de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, marquée par les travaux de Hilbert et, juste après la publication de l'*Aufbau*, par ceux de Gödel.

La circularité n'est pas en elle-même un concept spécifiquement husserlien, et on le trouverait bien plutôt, comme nous l'avons déjà signalé, chez Heidegger ou encore Fink. S'il y a donc bien une forme de circularité chez Husserl, qui se signale dans la difficulté à « commencer » la phénoménologie, c'est-à-dire la difficulté à sortir du cercle de l'attitude naturelle pour pénétrer dans celui de l'attitude phénoménologique, celle-ci n'est donc pas proprement thématisée comme elle l'est ici chez Carnap. C'est donc plutôt sur le rapport ambigu de Husserl – et de Carnap – à l'axiomatique que nous sommes amenés à nous pencher. Pourquoi donc la phénoménologie serait-elle tentée par la voie de l'axiomatique ? Peut-elle en effet, en tant que science descriptive puis transcendantale faire une place en son sein pour un système hypothético-déductif ? Ne serait-ce pas courir le risque de détruire les fondements même de la phénoménologie, comme nous l'avons constaté autour des arguments de Schlick ? Et surtout, peut-on concevoir l'œuvre de Carnap comme la réalisation d'un tel projet d'axiomatisation de la phénoménologie ? Ces questions nous amènent à nous interroger sur l'articulation des projets de l'*Aufbau* et de la phénoménologie transcendantale. Le prochain chapitre développera le premier aspect de cette articulation, autour de l'idéal de l'axiomatique.[1]

[1] N.B. : La question de la circularité du système de l'*Aufbau* ouvre également une autre interrogation, portant sur la nature de la notion de « fondation » qui devient, comme nous avons pu l'observer, la véritable relation fondamentale du système. On peut en effet légitimement se demander si le geste accompli par Husserl dans la troisième Recherche logique ne serait pas en définitive une tentative comparable à celle de Carnap, et qui consisterait à édifier un système servant de base à la constitution phénoménologique, mais entièrement construit autour de la notion de fondation ? Il faudrait cependant déterminer si le terme de fondation est employé par Husserl dans le même sens que par Carnap, et dans quelle mesure il s'agit, comme le prétend Carnap, d'un terme logique. La notion de fondation clôt donc le système de constitution et, avec lui, notre tentative d'en déployer le contenu chez Husserl et Carnap, mais ouvre la question de la polysémie des termes clé de l'*Aufbau* et de la phénoménologie, qui fera l'objet du chapitre IV de la présente partie.

Chapitre II : Articulations, I. L'*Aufbau* comme para-phénoménologie

§ 36. La phénoménologie descriptive et l'idéalisation

A première vue, l'idée que l'*Aufbau* pourrait déboucher sur une axiomatique semble placer cet ouvrage en opposition directe vis-à-vis de la phénoménologie husserlienne, laquelle, descriptive, se veut incompatible avec toute démarche déductive. Husserl prend lui-même soin, dans un passage célèbre des *Ideen I*, de creuser l'écart entre la phénoménologie et les sciences « exactes » qui sont seules mathématisables et donc susceptibles d'être exprimées dans un système hypothético-déductif reposant sur un ensemble d'axiomes et dérivant des propositions de ces axiomes *de manière déductive*. C'est avec insistance que Husserl s'attache à démontrer que le caractère essentiellement descriptif de la phénoménologie ne l'empêche aucunement d'être rigoureuse : si les concepts phénoménologiques sont des concepts morphologiques qui rendent impossible et surtout inadaptée toute formalisation de type mathématique, il n'en reste pas moins que ces concepts sont les plus propres à décrire leurs objets, les essences, et qu'ils les caractérisent donc de manière rigoureuse. Husserl prend l'exemple des sciences naturelles pour lesquelles le concept morphologique « en forme d'ombelle » est plus précis et conforme à son objet que le concept géométrique exact d'ovale ou de cercle.

> La géométrie la plus parfaite et sa maîtrise pratique la plus parfaite ne peuvent aucunement aider le savant qui veut décrire la nature à exprimer dans des concepts de géométrie exacte cela même qu'il exprime d'une façon si simple, si compréhensible, si pleinement appropriée, par des mots comme dentelé, entaillé, en forme de lentille, d'ombelle, etc.[1]

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §74, p. 138/236.

Pour qu'un concept soit rigoureux, il faut et il suffit en effet qu'il caractérise univoquement son objet, et qu'il soit suffisamment déterminé pour exclure toute ambiguïté. Si la phénoménologie est donc bien *rigoureuse* dans son traitement descriptif des essences, elle ne peut cependant pas prétendre être *exacte* : « Le propre de la conscience considérée en général est d'être un flux déployé selon différentes dimensions ; si bien qu'il ne peut être question de fixer dans des concepts exacts le moindre objet concret eidétique ni aucun moment qui le constitue immédiatement »[1]. Les concepts phénoménologiques sont donc inexacts « par essence et non par hasard », et c'est précisément pour cette raison qu'ils ne peuvent en aucun cas être mathématisés[2]. C'est par conséquent l'objet même de la phénoménologie qui lui interdit par essence d'utiliser des concepts exacts : non sans paradoxe, à vouloir être exacte, la phénoménologie ne pourrait plus être rigoureuse, puisqu'elle ne pourrait plus épouser la richesse des essences.

Husserl semble donc exclure définitivement du champ de la phénoménologie toute prétention à l'axiomatisation. Ce n'est pas, bien sûr, que la phénoménologie ne laisse aucune place à la formalisation : au contraire, dès les *Recherches logiques*, une partie essentielle du travail de Husserl consiste précisément à définir le sens de la formalisation proprement phénoménologique, et on pourrait même décrire la « percée » phénoménologique comme la découverte d'un nouveau sens ou d'un autre niveau de la formalisation, lequel – en deçà du modèle mathématique et logique devenu, à la fin du XIXe siècle, *le* modèle incontournable de la formalisation – reviendrait à un sens plus originaire et finalement assez aristotélicien du terme. Burt Hopkins, dans son ouvrage d'introduction à la philosophie de Husserl, va même jusqu'à décrire la conception aristotélicienne de l'essence et les « concepts génériques »[3] qui

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, pp. 238-239.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §74, p. 138/236.
[3] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §74, p. 139/237.

en découlent comme l'un des principaux « piliers » de la phénoménologie husserlienne[1]. L'opposition que fait Husserl, au §74 des *Ideen I* – après avoir défini la notion de « concept morphologique » – entre « concepts idéaux » et « concepts génériques » rapproche en effet d'autant plus l'essentialisme husserlien de la théorie aristotélicienne des essences qu'elle l'éloigne plus de la logique des sciences exactes et de l'idéation sur laquelle elles reposent, et qui suppose un passage à la limite que les concepts morphologiques ne peuvent subir.

Les concepts dits « idéaux » se définissent par opposition aux concepts morphologiques qui sont ceux de la phénoménologie : ils ne sont fondés sur aucun « voir » sensible, et ne définissent que des limites que les concepts morphologiques ne pourront jamais atteindre, du fait de leur caractère essentiellement imparfait.

> Les concepts géométriques sont des concepts « idéaux » ; ils expriment quelque chose qu'on ne peut « voir » ; leur « origine », et donc aussi leur contenu, diffèrent essentiellement de ceux des concepts descriptifs en tant que concepts exprimant des essences issues sans intermédiaire de la simple intuition, et nullement des essences idéales. Les concepts exacts ont pour corrélat des essences qui ont le caractère d'idées au sens kantien du mot […] Cette idéation érige les essences idéales en « limites » idéales que l'on ne saurait par principe découvrir dans aucune intuition sensible et dont se « rapprochent » plus ou moins, sans jamais les atteindre, les essences morphologiques considérées.[2]

Les concepts géométriques sont donc transcendants, au sens kantien (et non husserlien) du terme, par rapport aux concepts morphologiques, qui s'en rapprochent asymptotiquement, mais relèvent d'un autre niveau de formalisation. Ces concepts idéaux ne sont pas exclus de la phénoménologie dans la mesure où ils peuvent être validés par un « voir » spécifique, et sont donc en accord avec le « principe des principes » du §24 des *Ideen I* qui stipule que tout ce qui se donne dans une intuition originaire, quelle qu'elle soit, constitue une source valide de connaissance :

[1] B. C. Hopkins, *The Philosophy of Husserl*, Montreal/Ithaca, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 60. D'après la lecture de Burt. Hopkins, l'impossibilité de l'idéation des essences morphologiques et la notion de formalisation généralisante constitueraient une forme de retour à cette position foncièrement aristotélicienne.

[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §74, p. 139/237.

> Toute intuition donatrice originaire est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans « l'intuition » de façon originaire (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne.[1]

Ce principe, qui confère une place aux concepts idéaux au même titre qu'aux concepts morphologiques, en tant qu'objets d'une intuition spécifique, a cependant pour conséquence de rendre impossible la transformation des concepts morphologiques en concepts idéaux, et donc de rendre strictement étanche la frontière entre ces deux types de concepts – ainsi qu'entre les deux types d'objets qui leur correspondent. En effet, la forme d'intuition dans laquelle un objet se donne détermine les limites de ce que nous pouvons en faire : un objet donné dans l'intuition sensible et donc exprimé dans un concept morphologique est donc donné dans des limites que nous ne pouvons pas « outrepasser ». *Ce qui se donne morphologiquement ne peut donc pas être repris dans une intuition idéalisante*. On ne peut pas en conséquence « constituer » au sens carnapien du terme les concepts idéaux à partir des concepts morphologiques, au sens où on ne peut pas traduire en propositions idéales les propositions phénoménologiques formées à partir des concepts morphologiques. Les objets d'une intuition sensible ne peuvent donc pas se réduire à des objets idéaux, à moins de perdre leur *quidditas* même.

Cela ne signifie pas, cependant, que les concepts morphologiques ne puissent faire l'objet d'aucune formalisation ; les concepts phénoménologiques peuvent être formalisés au sens où ils peuvent être ordonnés en genre, espèces, sous-espèces, etc., qui constituent le domaine des « concepts génériques » mais ne peuvent être ordonnés en système déductif. Il y a donc une différence fondamentale entre le rapport des concepts morphologiques aux concepts génériques et le rapport de ces mêmes concepts aux concepts idéaux. En effet, les concepts génériques ne sont que le résultat du prolongement du geste phénoménologique par excellence qui consiste à éliminer tout contenu individualisant :

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §24, p. 43-44/78.

> La phénoménologie ne laisse tomber que l'individuation mais elle retient tout le fonds eidétique en respectant sa plénitude concrète, l'élève au plan de la conscience eidétique, le traite comme une essence dotée d'identité idéale qui pourrait comme toute essence s'individuer non seulement *hic et nunc* mais dans une série illimitée d'exemplaires.[1]

La généralisation ne fait donc rien d'autre que prolonger ce geste inaugural de la phénoménologie en éliminant, outre le fonds *individuant* d'une description, son fonds *individualisant*, à savoir ce qui, précisément, fait de l'essence en question une essence individuelle. Mais, ainsi définie, la généralisation n'est qu'un travail d'abstraction sur les essences individuelles et ne change aucunement leurs propriétés phénoménologiques : si donc les essences morphologiques sont rétives à l'idéation, cette propriété se transmet nécessairement aux essences génériques. Car, contrairement à la généralisation, l'idéation situe les essences sur un autre plan que celui des essences morphologiques, et relève d'une logique toute différente dont rien ne garantit que les concepts morphologiques puissent s'y plier.

En définissant le type de formalisation dont la phénoménologie est capable, Husserl évacue donc toute tentative de l'élever au rang de système déductif : « D'après ce qui précède, l'élaboration de théories déductives est exclue de la phénoménologie. »[2] Cette exclusion semble être sans appel, et la distinction entre procédés descriptifs et procédés déductifs semble bien indépassable. Pourtant, à la fin du §75 des *Ideen I*, Husserl paraît envisager la possibilité de récupérer à un autre niveau de la phénoménologie cette prétention à établir un système déductif. Ainsi il s'interroge :

> Il est vrai que nous laissons sans réponse une question pressante : si l'on considère le domaine eidétique des phénomènes soumis à la réduction (soit dans son ensemble, soit dans l'un quelconque de ses domaines partiels), *y a-t-il une place dans ce domaine, à côté des procédés descriptifs, également pour un procédé idéalisant qui substituerait aux données intuitives des*

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §75, p. 140/239.
[2] Husserl, 1913, §75, p. 140/240.

> *objets idéaux purs et rigoureux ?* Ceux-ci pourraient alors servir d'instrument fondamental pour une *mathesis* des vécus et seraient la contrepartie de la phénoménologie descriptive.[1]

Cette question révèle l'ambiguïté du rejet husserlien de l'exactitude géométrique et plus généralement des systèmes déductifs. Cette ambiguïté est d'autant plus importante pour notre travail qu'elle concerne un point sur lequel on serait tenté, non plus de rapprocher, mais d'*articuler* la phénoménologie husserlienne avec le système de constitution carnapien.

§ 37. L'idée d'une mathesis de l'expérience chez Husserl et le rejet ambigu de l'axiomatisation. A. La figure de Hilbert

La question se pose en effet d'emblée, à la lecture de l'*Aufbau*, de savoir si celui-ci ne serait pas, d'une certaine manière, une tentative de réalisation de cette « *mathesis* des vécus » dont Husserl invoque ici la possibilité. Nous verrons dans le prochain paragraphe du présent chapitre que de nombreux arguments semblent confirmer cette hypothèse que nous devrons cependant infirmer par la suite. Cependant, afin de déterminer avec plus de rigueur les liens entre la phénoménologie, le système de constitution de l'*Aufbau* et cette « *mathesis* des vécus » envisagée au §75 des *Ideen I*, nous devons nous intéresser préalablement au sens et à la portée de cet idéal, ainsi qu'au rapport complexe que Husserl entretient, depuis ses années de formation auprès de Weierstrass, et plus fortement encore depuis sa découverte des *Fondements de la géométrie* de Hilbert en 1899, à la question de l'axiomatique et d'une possible axiomatisation de la phénoménologie. C'est en effet cette ambiguïté de Husserl qui nous permettra de comprendre l'étonnante question du §75 qui semble réintroduire par la petite porte ce que Husserl avait préalablement exclu dans une longue démonstration, à savoir l'incompatibilité de la phénoménologie eidétique avec une entreprise d'idéalisation de type géométrique.

[1] Husserl, 1913, §75, p. 141/241.

Nous rencontrons ici les thèses essentielles développées par Jacques English dans son article de 1996 intitulé « Husserl et Hilbert : la phénoménologie est-elle axiomatisable ? »[1], sur lequel s'appuieront nos analyses. Dans cet article, Jacques English démontre que le programme de Hilbert joue un rôle très particulier dans la genèse de la phénoménologie husserlienne – un rôle qui le place d'emblée dans une position ambiguë. En effet, Husserl ne découvre le projet de Hilbert qu'assez tardivement – et par la force des choses, puisque les *Fondements de la géométrie* ne sont publiés qu'en 1899 –, mais cette découverte fait elle-même fond sur le processus de remaniement de la *Philosophie de l'arithmétique* entrepris par Husserl au cours des années 1890 et qui aboutira, au tournant du siècle, à la naissance de la phénoménologie des *Recherches logiques*. Jacques English remarque notamment que la figure de Hilbert, au moment où Husserl la rencontre dans ses recherches, intervient comme une *synthèse possible* entre les deux figures centrales de sa philosophie que sont Brentano et Bolzano[2]. En effet,

> Il est vrai que ni Bolzano ni Brentano, malgré la fascination qu'ils n'ont pas cessé d'exercer sur Husserl jusqu'à la fin, n'ont jamais pris pour lui une valeur exclusivement positive, tout au contraire, puisqu'il n'a pas cessé de considérer qu'ils étaient restés prisonniers, l'un comme l'autre, d'un certain positivisme, et même d'un certain « naturalisme », ce qui ne pouvait que leur interdire de comprendre la signification pourtant éminemment transcendantale des thèses mêmes qu'ils soutenaient.[3]

Jacques English fait ainsi apparaître la logique de l'évolution de Husserl par rapport à l'intentionnalité brentanienne en mettant au jour le rôle qu'ont successivement joué dans cette évolution les figures de Bolzano et de Hilbert. En effet,

> Comment pouvoir à la fois maintenir l'affirmation que la phénoménologie, pour être une « science rigoureuse, devra prendre nécessairement appui sur des « essences » et sur des « rapports entre des essences », et soutenir que cet ensemble de « lois d'essences » (…)

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », in J.-F. Courtine (éd.), *Phénoménologie et logique*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1996, pp. 83-107.

[2] Hilbert ne sera jamais cité par Husserl sur le même plan que Bolzano ou Brentano, mais l'article de Jacques English démontre que la référence à Hilbert, certes moins explicite, n'en marque pas moins en profondeur le projet phénoménologique à partir de 1899 et jusqu'à la mort de Husserl.

[3] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 86.

> devrait toutefois ne plus avoir quoi que ce soit de commun avec ce qui relèverait d'un a priori analytique formel ?[1]

Si Brentano avait bien vu qu'il fallait passer de la considération des « représentations » à celle des « jugements », il n'était pas parvenu à débarrasser l'intentionnalité de son ancrage psychologique, et donc de sa soumission aux vécus des individus singuliers et à leur variation d'un individu à l'autre. Bolzano offre à Husserl une porte de sortie en proposant un double mouvement, consistant d'un côté à s'élever des « phénomènes physiques » aux « phénomènes psychiques », et corrélativement à ramener les « propositions » fondées sur les « jugements » brentaniens à des représentations d'un niveau supérieur, celles des « vérités en soi » qui, comme le remarque Jacques English, ne sont « plus subjectives mais objectives, et uniquement justiciables d'une *logique*, étant ordonnées en effet entre elles selon des rapports qui ne peuvent pas varier selon les individus singuliers »[2]. Mais à l'inverse, comment cette logique pourra-t-elle s'articuler à son tour aux phénomènes *subjectifs*, qui constituent, comme chez Brentano, l'objet thématique de la phénoménologie ? Doit-elle nécessairement perdre, dans sa confrontation à la subjectivité, son caractère rigoureux – et sa dimension proprement *logique* ?

> Mais toutefois, dès l'instant où, à l'inverse, tous les phénomènes subjectifs dans leur ensemble sont supposés devoir faire à leur tour l'objet d'un traitement explicite, tâche dont Bolzano n'avait nullement nié la nécessité, mais qu'il n'avait pas tenu pour la sienne, alors que c'est celle-là même que Brentano, lui, allait revendiquer, comment admettre que l'orientation thématique du phénoménologue, en revenant en deçà du positionnement de ces « vérités en soi », donc aux niveaux téléologiques supérieurs de l'intentionnalité, se trouve purement et simplement condamnée, pour cela, à ne plus pouvoir être une « science », un « savoir » ou une « doctrine » ?[3]

La question sera donc dorénavant de savoir quelle méthode pourra suivre la phénoménologie pour garantir à la fois sa dimension logique *et* son ancrage dans une subjectivité concrète. Cette question, que nous retrouverons à la source du concept de

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 87.
[2] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 87.
[3] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 88.

constitution dans les textes des années 1890, comme le *Raumbuch* inachevé publié dans le tome XXI des *Husserliana*, fait apparaître le programme hilbertien comme une solution, ou plutôt *comme un modèle du type de solutions que pourrait trouver la phénoménologie pour transformer la « multiplicité disparate de ses premières données »*[1] *en une totalité structurée susceptible de subir un traitement rigoureux*. La phénoménologie ne pourrait-elle pas en effet tendre vers une *typologie* comparable à celle des figures géométriques, qui permettrait de dévoiler la logique des phénomènes concrets ?

> Or, pourquoi ne se permettrait-elle pas d'introduire, en plus, des systèmes d'axiomes, pour faire varier les divers genres de rapports où […] ces vécus peuvent entrer ? N'y a-t-il pas là, même, la tâche d'une « eidétique subjective » ? Et pourquoi cette tâche n'aurait-elle pas, précisément, une affinité manifeste, là où, tour à tour, Brentano et Bolzano s'étaient montrés défaillants, avec l'entreprise qu'avait menée Hilbert ? Se demander, comme le fit si souvent Husserl à partir de 1899, si la phénoménologie était ou non axiomatisable, n'était-ce pas, de sa part, reconnaître qu'il voulait faire subir à cette phénoménologie naissante […] une mutation comparable à celle que Hilbert avait voulu, lui, faire subir à l'ensemble des vérités géométriques qui lui avaient été transmises, et derrière lesquelles il avait fait surgir un système de structures extrêmement puissant […] ?[2]

Le programme de Hilbert ne se présente donc pas comme une solution mais comme un problème – et un problème qui doit guider la phénoménologie sur une voie de sortie de l'impasse dans laquelle les deux figures contradictoires de Brentano et de Bolzano l'avaient placée. De ce point de vue, l'influence que l'idée d'une axiomatisation de la géométrie a exercée sur Husserl est double : à un premier niveau, Hilbert aura servi de modèle pour conduire Husserl à développer un « système de structures » de la conscience comparable à celui des *Fondements de la géométrie*, c'est-à-dire un système de structures à la fois ancrées dans le vécu et ayant par rapport au flux de vécus un rôle constitutif, une fonction transcendantale – car il y a bien, dans le programme hilbertien, une dimension *transcendantale* qui conduira Husserl, après les *Recherches logiques*, à se rapprocher du

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 88.
[2] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 88-89.

courant néo-kantien *pour satisfaire les réquisits du déploiement des structures de la conscience*.

A un autre niveau cependant, Husserl cherchera à appliquer de manière plus poussée encore le programme de Hilbert à la phénoménologie en se demandant si ces structures de la conscience peuvent former un système *véritablement comparable aux structures géométriques*, à savoir une axiomatique au sens strict du terme. Dès les *Recherches logiques*, en effet, l'axiomatique apparaît comme la manière la plus efficace de transformer les « vérités familières » sur lesquelles s'appuie la phénoménologie en théorèmes à caractère scientifique. En effet, « rien ne peut mettre davantage en lumière la valeur des déterminations exactes que la possibilité de fonder déductivement de telles propositions qui nous sont familières sous un autre vêtement. »[1] C'est dans la IIIe *Recherche logique* qu'on trouve à cette époque l'exemple même d'une telle application du modèle hilbertien à l'entreprise phénoménologique, en l'occurrence dans la construction d'une théorie des touts et des parties. Ainsi, au chapitre II §14 :

> Husserl commence par souligner le « grand intérêt scientifique que comporte, dans quelque domaine que ce soit, la constitution d'un système théorique déductif », et ensuite, pour le prouver sur le cas précis du problème qu'il traite alors, celui des rapports entre les « parties physiques et métaphysiques » hérité de la Philosophie de l'arithmétique, il procède par « définitions » et par « théorèmes. »[2]

L'axiomatique joue par conséquent un rôle déterminant dans le développement de la phénoménologie *comme science rigoureuse*. Mais, par là même, elle l'expose à des risques non négligeables : car en appuyant la phénoménologie sur le programme hilbertien, Husserl prend le risque de lier son sort à celui – fragile comme on sait, au regard de l'histoire des mathématiques des années 1920-1930 – du projet des *Fondements de la géométrie*. C'est notamment le cas de l'ouvrage de Husserl le plus profondément marqué par Hilbert, et publié

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, §14, p. 261/45.
[2] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 96.

au moment même où ce programme était remis en cause par les mathématiciens : *Logique formelle et logique transcendantale*. Jacques English souligne même l'obstacle que constitue, à la lecture de ces textes, l'échec du programme de Hilbert, qui agirait comme un spectre qui viendrait hanter et déstabiliser, encore aujourd'hui, la phénoménologie de *Logique formelle et logique transcendantale*. Il est donc nécessaire, aux yeux de Jacques English, *de distinguer la question du caractère axiomatisable de la phénoménologie de la question de la réalisation possible du programme de Hilbert* – ce qui, comme nous le verrons au § 38 du présent chapitre, ne va pas de soi par ailleurs. Ainsi, au sujet de la question de la possibilité d'une axiomatisation de la phénoménologie, Jacques English précise-t-il :

> Ce qui fait gravement obstacle à la compréhension du sens et de la portée d'une telle question, c'est son oblitération par une autre, bien connue, et qui a reçu à peu près toujours une réponse négative, se trouvant liée à ce qu'il est possible d'appeler maintenant l'échec du programme de Hilbert, ou du moins la limitation considérable de son entreprise de fondation des mathématiques depuis qu'en 1931 Gödel a démontré l'impossibilité de démontrer par des procédés finitistes la non-contradiction de l'arithmétique, et plus généralement celle d'un système formel, à l'aide de leurs seules ressources. Car, comme deux ans plus tôt, au §31 de *Logique formelle et logique transcendantale*, Husserl avait paru lier le sort de sa « théorie des systèmes déductifs » et donc de la « doctrine de la multiplicité » à ce programme de Hilbert, en se référant notamment à l'idée d'un système « défini » au moyen d'un « axiome de saturation », on en a vite conclu qu'il y avait eu là , de la part du fondateur de la phénoménologie transcendantale, un dogmatisme démenti par le progrès de la science mathématique, et qui aurait donc dévalorisé complètement la représentation qu'il s'était faite d'une « ontologie formelle.[1]

Laissons pour l'instant de côté la question de savoir si le sort du projet d'une axiomatisation de la phénoménologie est *réellement* détachable des contraintes du concept technique, et donc mathématique, d'axiomatique, et précisons préalablement la nature exacte du projet husserlien d'axiomatisation de la phénoménologie.

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 85.

§ 38. B. Le projet d'une axiomatisation de la phénoménologie et les limites du programme de Hilbert

Ce projet est défini plus précisément aux §§31 à 35 de *Logique formelle et logique transcendantale* portant sur la « Théorie des systèmes déductifs et [la] doctrine de la multiplicité », et définissant la théorie des systèmes déductifs comme « le niveau le plus élevé de la logique formelle »[1]. L'influence de Hilbert est ici éminemment présente, puisque les systèmes déductifs sont alors définis par la propriété de la *saturation*, et donc de la *clôture* sur eux-mêmes.

> Tout système quelconque d'axiomes défini formellement a sans doute son infinité de conséquences déductives. Mais l'idée d'une science nomologique ou, pour parler corrélativement, d'un domaine infini (en s'exprimant d'une manière logico-mathématique, d'une multiplicité) qui doit être dominé par une nomologie explicative, entraîne qu'il n'y a pour ce domaine aucune vérité valable qui ne soit impliquée déductivement dans les « lois fondamentales » de la science nomologique.[2]

Un ensemble infini (comme le flux de vécus) ne pourra donc être une multiplicité à proprement parler qu'à condition qu'on puisse le ramener à un nombre fini de lois fondamentales ; telle est la leçon du programme hilbertien, mais également l'apparente proximité de la multiplicité ainsi définie avec le projet carnapien de l'*Aufbau*. Car ne s'agit-il pas, pour Carnap également, d'établir la cohérence du système de la connaissance en *montrant* (par l'exemple même du système de constitution) qu'il relève d'une multiplicité infinie mais réductible à un ensemble saturé de lois fondamentales ? Le fait qu'il s'agisse de concepts, et non de lois, est-il véritablement un obstacle ? Nous verrons dans le prochain paragraphe de ce chapitre les difficultés que pose, à y regarder de plus près, une telle assimilation. Mais il reste clair, à ce niveau, que Husserl, en définissant la multiplicité en des termes si profondément marqués par le programme hilbertien, expose ce qui sera plus tard défini comme la *mathesis universalis*, aux critiques de Gödel, et plus généralement, lie le sort

[1] E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, §28, p. 78/122.
[2] E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, §31, p. 83/131.

de cette *mathesis* de l'expérience à celui de l'axiomatique de la géométrie. Une affirmation comme la suivante, où Husserl évoque le « caractère insigne d'une *forme par excellence de multiplicité* », peut-elle en effet survivre aux théorèmes de Gödel ?

> Elle n'est pas seulement définie par un système d'axiomes, mais par un système saturé. Ce qui consiste à dire, en réduisant la notion de multiplicité à la forme précise de concept de multiplicité « définie » : Le système d'axiomes définissant formellement une telle multiplicité se distingue par le fait que toute proposition […] devant être construite conformément à la grammaire pure logique à l'aide des concepts […] qui interviennent dans ce système axiomatique, est ou « vraie (c'est-à-dire est une conséquence analytique – purement déductive – des axiomes) ou « fausse » (c'est-à-dire est en contradiction analytique) : *tertium non datur*.[1]

Pour que le concept husserlien de multiplicité soit valide, il faudrait en d'autres termes que toute proposition possible exprimée dans le langage du système d'axiomes soit décidable au sein de ce système – ce qui est exactement le point que nient les théorèmes de Gödel. Or Husserl donne une prise indéniable à la critique de Gödel en définissant son projet de *mathesis universalis* précisément sur la base du concept de multiplicité ainsi défini. Ainsi, la *mathesis universalis* se définit comme répondant positivement au problème esquissé par Husserl au §35 de *Logique formelle et logique transcendantale*, et dont le but est de définir une science comme une multiplicité de vérités rapportées à un domaine unitaire et possédant entre elles une logique :

> Quand le groupe des formes d'axiomes définissant une forme de théorie est-il défini, et corrélativement quand la forme du domaine est-elle une multiplicité mathématique, une multiplicité définie ? Lorsque cette condition est remplie, on a affaire à la forme systématique d'une science « déductive, d'une science « explicative théorique ».[2]

La *mathesis universalis* remplit éminemment ces conditions :

> La *mathesis universalis* est, pour des raisons aprioriques, un règne de construction universelle ; abstraction faite des éléments opératoires, elle est entièrement un règne de transformations opératoires et cependant dominables a priori dans leur infinité. Dans cette

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 85.
[2] E. Husserl, *logique formelle et logique transcendantale*, §35, p. 90/140.

> *mathesis universalis* interviennent en tant que niveau suprême des formes systématiques déductives et aucune autre.[1]

Et d'envisager immédiatement la possibilité de prolonger le travail des *Recherches logiques*, donc la phénoménologie, dans une telle science déductive :

> En suivant notre voie actuelle et donc en nous efforçant d'aller bien au-delà de ce qu'avaient en vue les *Recherches logiques*, c'est-à-dire en tendant vers le déploiement intentionnel de l'idée d'une doctrine de la science, nous trouvons encore un problème qui reste ouvert : au-delà d'une analytique qui se présente comme le premier niveau de ce déploiement, quel a priori pouvons-nous encore atteindre qui soit du ressort de ce qu'on appelle une science ?[2]

« Science » a ici le sens éminent que lui confère la notion de multiplicité définie, mais la possibilité d'une telle science semble maintenant irrémédiablement liée au sort de l'axiomatique hilbertienne. La question se pose dorénavant de savoir si, au-delà des limites du programme de Hilbert, l'idée évoquée ici par Husserl d'une *mathesis* universelle qui serait une *mathesis* des vécus, possède encore un sens, et si la volonté de Jacques English de séparer les deux questions peut effectivement aboutir et redonner sens au projet husserlien. Le projet de Carnap pourrait ici apparaître comme une solution – mais se révélera au contraire condamner définitivement le projet d'une axiomatisation de la phénoménologie, en appliquant explicitement les critiques de Gödel[3] à l'idée d'une axiomatique des vécus.

Dans ce cas, l'échec du programme de Hilbert n'entraîne-t-il pas avec lui deux autres échecs, qui par conséquent pourraient paraître corrélés l'un à l'autre : celui de l'*Aufbau*, que Carnap reconnaîtra lui-même quand il renoncera, dès les années 1930, au projet constitutionnel, et celui, non seulement d'une axiomatique des vécus, mais plus généralement d'une présentation systématique de la phénoménologie ? Ainsi, le « perpétuel report à plus tard d'une *présentation systématique de la phénoménologie*, avec l'abandon, au cours des années 20, de la publication des Livres II et III des *Idées*, et telle qu'elle fut pourtant

[1] E. Husserl, *logique formelle et logique transcendantale*, §35, p. 90/140.
[2] E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, §35, p. 91/141.
[3] Nous verrons que cette application est possible même si, chronologiquement, Carnap n'avait pas eu connaissance des résultats de Gödel.

envisagée encore une fois au début des années 30, mais finalement différée par la rédaction de *La crise* à partir de 1935 »[1] ne vaudrait-il pas comme un constat d'impuissance à systématiser la phénoménologie, et donc une reconnaissance implicite du caractère illusoire de l'idée de *mathesis universalis* déjà envisagée au §75 des *Ideen I* ?

Que ce soit chez Husserl ou chez Carnap, il semblerait en effet que le tournant des années 1920 aux années 1930 ait été, tout comme d'ailleurs dans l'histoire parallèle des mathématiques, le moment ambigu d'une remise en question du modèle axiomatique et, en même temps, d'une ultime tentative de le réaliser pour la « phénoménologie » au sens le plus large, à savoir au sens défini par Jocelyn Benoist comme « pensée qui entend construire méthodiquement la prise du discours sur l'expérience, au sens de la mise en relief d'une logique qui aurait pour vocation de prendre en charge l'expérience elle-même, sur un mode pour ainsi dire « direct ». »[2] Gödel lui-même n'a-t-il pas d'ailleurs, avant d'établir les théorèmes d'incomplétude, tenté une ultime fois de répondre positivement au problème de Hilbert ?

Husserl avait cependant adopté une position complexe par rapport à l'axiomatique dès les *Ideen I*, et même, selon l'analyse de Jacques English, dès la Ve *Recherche logique* :

> Tel est bien le mouvement qui s'amorce dans les années qui suivent la publication des deux tomes des *Recherches logiques*, et qui va conduire Husserl, dans le Livre I des *Idées*, à rejeter la thèse suivant laquelle la phénoménologie pourrait être axiomatisable, et devrait même être axiomatisée, mais toutefois en relançant constamment aussi, comme en avant d'elle-même, cette possibilité pourtant interdite, u sens où elle serait la seule qui, au moins à titre d'analogon, pourrait la conduire à un développement pleinement positif, avec l'établissement d'une « typologie » à la fois rigoureuse et complète.[3]

Telle est la position, apparemment claire et pourtant fort complexe, que Husserl systématise dans les *Ideen I* : d'un côté la phénoménologie est une science eidétique qui se distingue par principe de toutes les sciences mathématiques par son incapacité à s'exprimer en

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 106.
[2] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », 2001, p. 191.
[3] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 100.

un système hypthético-déductif fondé sur un ou plusieurs axiomes de base, mais d'un autre côté elle doit prendre modèle, non pas sur l'exactitude, mais sur la rigueur des sciences mathématiques.

Mais en réalité, la tentation de la géométrie (l'idéal d'une philosophie qui s'établirait *more geometrico* comme, déjà, l'avait voulu Spinoza) déborde largement les limites fixées par cet interdit et l'idéal géométrique imprègne l'ensemble de la conception husserlienne du flux de conscience, et par conséquent de la constitution transcendantale. En effet, comme le remarque Jacques English, quand Husserl définit la conscience comme un flux « déployé selon différentes dimensions », *n'est-ce pas une manière de la définir d'emblée en termes géométriques*, et, tout en maintenant une apparente méfiance vis-à-vis de l'esprit géométrique, n'est-ce pas une manière de rendre nécessaire la position de la question d'un possible devenir axiomatique de la phénoménologie ? Et, de surcroît, n'est-ce pas là une définition de la conscience en termes *topologiques* étrangement proche de la définition carnapienne du même flux de vécus dans l'*Aufbau* sur le modèle de ses réflexions des années 1920 sur l'espace et le concept de dimension – réflexions dont nous ferons état dans la partie finale de ce travail ? Ce qui définit le flux de vécus dans l'*Aufbau* est en effet un nœud de relations, « constituées » sur la base de la relation fondamentale « Rap », selon lesquelles *les vécus se déploient selon diverses « dimensions » définies par les différents niveaux de la constitution*, et où chaque vécu a une coordonnée, une place déterminée. En prenant modèle sur la géométrie, Husserl semblerait donc se rapprocher d'une conception étrangement peu phénoménologique de la conscience, et bien plus proche de l'idée d'un système de coordonnées qui définit la constitution carnapienne. Cette tendance de la phénoménologie husserlienne semble la pousser inévitablement – et non par une simple nostalgie d'un idéal axiomatique que Husserl aurait hérité de ses années auprès de Weierstrass et de sa découverte de Hilbert – vers la question de l'axiomatisation et la rapprocher de l'entreprise carnapienne.

> Car dire que « le propre de la conscience considérée en général est d'être un flux déployé selon différentes dimensions », n'est-ce pas continuer à se placer sous le signe d'une comparaison avec la géométrie, de telle sorte qu'il faudrait répondre maintenant à cette autre question, posée elle aussi ici : « le flux de conscience est-il une multiplicité mathématique authentique ? », non pas, trop simplement, par la négative, mais plutôt par : il y a quand même bien là quelque chose que le phénoménologue a tout à fait le droit de comparer à une multiplicité mathématique même s'il peut douter, en même temps, de la valeur d'une telle comparaison, ou s'en représenter les limites.[1]

Il faut bien que la phénoménologie porte en elle non pas la possibilité d'une axiomatisation, mais *une structure telle que la question de la possibilité de son axiomatisation puisse légitimement se poser*. Par ce mouvement, la phénoménologie se rapproche sensiblement du système de constitution de l'*Aufbau* qui à première vue semble pouvoir se lire comme une axiomatique de l'expérience. En effet, Carnap accomplit ce que Husserl semblait proscrire : une formalisation de l'expérience prise comme totalité fondée sur le flux de vécus, qui n'empêcherait pas, et au contraire supposerait, que subsiste à côté d'elle une science eidétique et descriptive comme la phénoménologie. Mais en établissant l'impossibilité de l'axiomatisation de la phénoménologie sur le problème du caractère descriptif de la phénoménologie et de la dimension morphologique de ses concepts, Husserl se laissait en réalité dès le départ la possibilité d'échapper à son propre interdit. Car à y bien réfléchir, pourquoi une science eidétique serait-elle nécessairement *incompatible* avec une discipline axiomatisée, si celle-ci ne prétend pas couvrir l'intégralité des propositions morphologiques de celle-là ? « Pourquoi la phénoménologie devrait-elle renoncer à employer aussi des axiomes d'appartenance, des axiomes d'ordre ou des axiomes de congruence, quand elle décrit les « vécus intentionnels » ? »[2]

Cette contradiction n'est-elle pas d'ailleurs le prolongement d'une ambiguïté plus profonde encore de la phénoménologie, en tant que confrontation de niveaux apparemment

[1] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 102.

[2] J. English, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », 1996, p. 107.

incompatibles de l'intentionnalité ? Qu'y a-t-il en effet de si profondément différent qu'il faille aussi strictement exclure l'axiomatisation du champ des possibilités de la phénoménologie ?

> Et pourquoi, en privilégiant tour à tour, selon des perspectives assez nettement décalées sans doute, mais nullement incompatibles toutefois, soit les *niveaux généalogiques inférieurs du développement intentionnel* avec la *modalité perceptive*, soit les *niveaux téléologiques supérieurs* avec, à l'autre extrémité, la *modalité signitive ou significationnelle*, ne pourrait-elle pas [la phénoménologie] résorber ainsi [en acceptant l'utilisation d'axiomes] résorber les effets déstabilisateurs d'une distorsion qui se manifestait déjà dans la *Philosophie de l'arithmétique*, et comme elle devait le faire encore près de cinquante ans plus tard dans *La Crise*, en paraissant donner tantôt la préférence aux représentations « propres »sur celles qui sont « impropres », et tantôt au contraire aux représentations « abstraites », et même « formellement abstraites » sur celles qui sont « concrètes » ?[1]

Il y a là, pour Jacques English, une voie pour un possible renouvellement de la phénoménologie et de l'interprétation du corpus husserlien. Mais en posant la question de savoir si l'on trouve dans l'*Aufbau* de Carnap une possible réalisation du projet husserlien d'une *mathesis* des vécus et, peut-être, d'une axiomatisation de la phénoménologie, l'impossibilité d'une axiomatique des vécus va nous apparaître sous un autre jour – et sera renforcée : car si l'opposition entre concepts morphologiques et concepts idéaux semblait laisser insidieusement une place à l'axiomatique de l'expérience *à côté de* la phénoménologie, l'opposition développée par Carnap entre sa propre entreprise et l'axiomatique semble évacuer définitivement la possibilité d'une science axiomatisée de l'expérience ou des vécus, tout en ouvrant la voie à une autre articulation de la phénoménologie descriptive husserlienne et du « système de constitution » carnapien.

[1] J. English, 1996, « Husserl et Hilbert, la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », p. 107.

*§ 39. L'*Aufbau *comme axiomatique ?*

L'*AUFBAU* COMME CONTREPARTIE AXIOMATISEE DE LA PHENOMENOLOGIE ?

Nous avons vu précédemment[1] en quoi la formalisation de la phénoménologie pouvait être considérée – du point de vue du Cercle de Vienne auquel il serait tentant mais historiquement erroné d'assimiler la philosophie de l'*Aufbau* – comme une arme destinée à en faire s'écrouler les fondements. La remarque de Husserl citée ci-dessus, au sujet d'une possible *mathesis* de l'expérience parallèle à la phénoménologie transcendantale, semble inverser le rapport entre la phénoménologie et l'idée d'une axiomatique de l'expérience de telle sorte qu'au lieu de se contredire, ces deux disciplines pourraient s'avérer complémentaires.

La tentation est grande de voir dans ce rapport, explicitement relevé par Carnap au début de l'*Aufbau*[2], une clé de lecture de la relation entre les systèmes de constitution de l'*Aufbau* et des *Ideen*. Les commentateurs de Carnap ne s'y sont pas trompés, à l'instar de Jocelyn Benoist qui résume le problème en ces termes :

> Cette contrepartie [de la phénoménologie transcendantale], n'est-ce pas exactement ce que Carnap a essayé de faire dans l'*Aufbau*, remplissant ainsi une part à jamais non effectuée du programme husserlien ? Ce n'est pas parce que cette part est demeurée à l'état de virtualité du système que le tropisme qu'elle a pu constamment exercer sur lui doit être ignoré : d'un bout à l'autre de son parcours, Husserl a toujours rêvé d'une axiomatisation de la phénoménologie et de ce qu'on pourrait appeler une géométrie des vécus, tout en étant acculé à décliner son impossibilité. N'est-ce pas l'*Aufbau* carnapien qui offre la meilleure contrepartie de son rêve ?[3]

Jocelyn Benoist poursuit en nuançant le rapprochement dont il suggère le principe, et en invoquant l'opposition méthodologique dont nous avons étudié les grandes lignes dans la première partie de ce travail :

---

[1] Cf. la première partie de ce travail, chapitre I, notamment §7.

[2] « En outre, il y a aussi des points de rapprochement avec la visée de Husserl d'une « mathesis » des vécus », in R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §3, p. 60.

[3] J. Benoist, « L'Aufbau comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 212-213.

> Bien sûr, au-delà des différences de méthodes (Husserl s'inspire du Hilbert des Fondements de la géométrie, là où Carnap critique l'idée de « définition implicite » axiomatique et se rapproche plutôt d'un modèle russellien), il ne faut pas non plus négliger ici les différences de statut de l'analyse : une fois de plus, ce que rêve (et ne fait pas) Husserl, c'est un plan de constitution absolu – et ontologique, déterminant de part en part ses objets comme champ de donnée absolue – sur un mode mathématique (ce dont il croit rencontrer ici la possibilité dans l'axiomatique hilbertienne) ; là où Carnap pose plutôt la question du passage, par définition relatif, d'une langue à une autre, et, en quelque sorte de la traductibilité formelle de la phénoménologie – qui relativise aussi bien comme constituant en elle-même une langue.[1]

Outre cette différence effectivement fondamentale, mais que nous étudierons plus en détail dans la dernière partie de ce travail, il ne faudrait pas négliger ce que Jocelyn Benoist décrit ici comme une « différence de méthodes », relative notamment au rapport des deux auteurs à l'axiomatique. Afin d'approfondir cette divergence et d'en saisir les enjeux, il est nécessaire de se référer à un texte contemporain de l'*Aufbau* (mais postérieur à sa rédaction) consacré à la distinction du projet de constitution de l'*Aufbau* et de l'axiomatique.

Dans ce texte intitulé « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* »[2], ce que l'on peut traduire par « Concepts propres et impropres », Carnap apporte, sans pour autant faire référence à Husserl[3], une réponse nuancée à la question husserlienne du §75 des *Ideen I*, consistant à demander si une science parallèle à la phénoménologie eidétique mais reposant sur des concepts idéaux serait envisageable « *soit dans son ensemble, soit dans l'un quelconque de ses domaines partiels* »[4]. En effet, tout l'argument du texte de Carnap revient à affirmer qu'une axiomatique n'est envisageable que pour un domaine partiel de l'expérience, mais que l'expérience en tant que telle, et l'articulation de ses domaines partiels entre eux, ne peuvent être l'objet que d'un système de constitution (celui que Carnap esquisse dans l'*Aufbau*) reposant sur des concepts « proprement » définis par des définitions explicites, et ne

[1] J. Benoist, « L'Aufbau comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p.213.

[2] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927. Nous proposons une traduction complète de ce texte en annexe. La pagination indiquée est celle de l'édition allemande, reproduite en marge de notre traduction.

[3] Il est d'ailleurs probable que Carnap n'ait pas le texte de Husserl en vue lorsqu'il rédige ces pages, mais plutôt l'opposition entre Russell et Hilbert sur la question du fondement des mathématiques – problématique dont nous avons déjà constaté, cependant, qu'elle n'était pas étrangère à Husserl.

[4] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §75, p. 141/241.

peuvent donc en aucun cas être exprimés dans un système de définitions implicites comme une axiomatique.

CONCEPTS PROPRES ET CONCEPTS IMPROPRES

La démonstration de Carnap repose donc sur la distinction, posée dès le début de l'article, entre concepts propres et concepts impropres. Les concepts propres sont ceux pour lesquels, étant donné un objet quelconque réel (ou imaginaire), on peut toujours décider si ce concept s'applique ou non à cet objet. Les concepts « impropres » sont donc les concepts pour lesquels cette question n'admet pas de réponse univoque. Les concepts propres sont de deux types : les concepts réels, qui concernent les objets du monde (et pas seulement les objets physiques : l'année 1927, par exemple, est un objet réel au même titre que cette table ou cette feuille, au sens où chacun de ces objets correspond à un concept réel), et les concepts formels, qui servent uniquement à former des propositions sur les concepts réels. Les concepts réels se caractérisent par leur capacité à faire l'objet d'une définition explicite, c'est-à-dire d'une stipulation que tel nom de concept est exactement équivalent, du point de vue logique, à une proposition formée par des noms d'autres concepts précédemment définis. Carnap exprime ainsi autrement ce qu'il définissait comme « réduction » dans l'*Aufbau*, et en tire des conséquences similaires : en effet, par récurrence, ces définitions explicites finissent par atteindre des concepts indéfinis (*undefinierte*) qui sont simplement posés comme concepts fondamentaux d'un domaine donné (la géométrie, l'économie, les sciences de la nature…). Par exemple, la science du droit pose un certain nombre de concepts (personne, cause, etc.) à partir desquels elle définit tous ses autres concepts. La biologie, de même, commence par poser le concept de métabolisme, ou celui d'ADN, puis définit ses autres concepts à partir d'eux. Chaque domaine – chaque « domaine partiel », pour reprendre l'expression de Husserl – élabore ainsi son « système de constitution » dans lequel tous les concepts propres

du domaine (concepts réels et concepts formels) sont définis *explicitement* sur la base des concepts considérés comme fondamentaux.

Peut-on cependant généraliser ce processus de constitution par définitions explicites à l'ensemble de l'expérience ou celui-ci ne peut-il concerner que ses domaines partiels pris séparément ? Les objets des *différents domaines* peuvent-ils être constitués de cette manière, c'est-à-dire définis les uns sur la base des autres (autrement dit, « réduits » les uns aux autres) ? C'est ici qu'intervient le projet de l'*Aufbau* qui apparaît ici comme une *tentative d'étendre à l'ensemble de l'expérience un principe de constitution déjà pratiqué par toutes les sciences dans leur domaine propre de concepts*. La difficulté provient ici du fait que les différents domaines de la connaissance ne se recoupent pas forcément, et que rien ne permet d'affirmer que les concepts d'une science donnée puissent se réduire à ceux d'une autre science : « Le zoologue peut bien mener des recherches même très précises sur la vache de son point de vue, il ne découvrira jamais son prix. »[1] La zoologie et l'économie peuvent avoir certains objets en commun, il n'en reste pas moins qu'il paraît difficile de définir les concepts de l'une sur la base des concepts de l'autre. Ce n'est d'ailleurs pas ce qu'il s'agira de faire, mais d'ordonner les objets des différents domaines *dans la mesure* où les uns dépendent des autres[2] – ce qui n'interdit pas que plusieurs domaines soient de même niveau dans le système de constitution.

> Pourtant, les concepts des différents domaines ne sont pas reliés les uns aux autres dans une relation qui serait évidente sans plus, mais plutôt dans une véritable relation de dérivation : ils peuvent être dérivés définitoirement les uns des autres, et, ce faisant, être coordonnés dans un unique système de constitution de la science en général. On n'entreprendra pas ici la discussion de cette thèse, faute d'espace pour l'exposer comme il se doit et en prouver la justesse. Cette preuve sera fournie par la « théorie de la constitution » qui sera exposée dans un livre « La construction logique du monde ».[3]

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 357.
[2] Il s'agit très exactement d'une manière alternative de définir la « réductibilité » au sens de l'*Aufbau*.
[3] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 357.

Le projet de l'*Aufbau* est donc conçu ici, avant même d'être distingué de l'axiomatique, comme une entreprise de *définition* : il s'agit bien d'instaurer une relation de *dérivation* entre les différents concepts, mais cette dérivation ne doit en aucun cas être prise pour une *déduction* ; il s'agit bien plutôt d'un complexe de définitions reliées les unes aux autres, d'un complexe de part en part conventionnel, et en aucun cas hypothético-déductif. C'est d'ailleurs précisément sur ce point que Carnap *oppose* ici les concepts propres et les concepts définis implicitement dans des systèmes d'axiomes :

> Outre la susdite introduction de nouveaux concepts par une définition explicite à partir des concepts de base, il existe encore une autre manière de déterminer des concepts : les définitions par des systèmes d'axiomes (abrégé : SA), dites « définitions implicites ». Cette méthode définition se montre fréquemment très fructueuse, en particulier dans différents domaines mathématiques. De même que nous pouvons ordonner les concepts d'un domaine de telle sorte que nous puissions poser au départ des concepts fondamentaux à partir desquels les autres soient dérivables *définitoirement*, nous pouvons de même ordonner les propositions qui forment une théorie d'un domaine quelconque, de telle sorte que nous puissions poser au départ certaines propositions comme « axiomes » ou « propositions fondamentales » à partir desquelles les autres soient dérivables *déductivement*.[1]

La différence entre concepts propres et concepts impropres repose donc sur la manière dont ces concepts sont définis : les concepts propres sont *proprement* définis, tandis que les concepts impropres ne le sont qu'improprement, dans la mesure où leur sens, déterminé par un système d'axiomes et non directement attribué à eux par décision, est *indéfini*, susceptible d'une infinité d'interprétations, et donc indéterminé. La définition implicite est donc une définition indéfinie –dans tout ce que cette notion peut avoir de paradoxal – si bien que les concepts ainsi définis ne sont pas de « vrais » concepts (un des sens de « *eigentlich* »). Nous pouvons voir que Carnap oppose les deux démarches en ces termes : la définition explicite permet d'ordonner les concepts dans une relation de dérivation *définitoire*, tandis que la définition implicite les ordonne de manière *déductive*. Plus précisément, la définition implicite ordonne des *propositions* à d'autres propositions (les axiomes), et non des concepts

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, pp. 359-360. Nous soulignons.

à d'autres concepts comme le fait le système de l'*Aufbau*. Une axiomatique définit un concept *à travers* une proposition, donc de manière oblique, au lieu de construire des propositions *à partir des concepts* ; c'est ce qui fait de la définition par un système d'axiomes une définition « implicite » au sens propre du terme.

Il semblerait que nous ayons atteint ici la contrepartie de l'*Aufbau*, et peut-être même une axiomatique de l'expérience au sens où Husserl en envisageait la possibilité : l'*Aufbau* se définissant comme la construction d'un complexe de concepts reliés entre eux par une relation de dérivation *définitoire*, l'axiomatique serait alors un système hypothético-déductif dans lequel il serait question de déduire certaines propositions à partir d'autres propositions posées initialement comme axiomes. Contrairement donc à ce qui pouvait apparaître au premier regard, l'*Aufbau* ne peut donc en aucun cas être considéré comme une construction *more geometrico* ou hypothético-déductive, et Carnap révèle dans ce texte sa conscience aiguë de l'impossibilité d'ordonner les concepts réels en un système déductif. Si la phénoménologie n'est pas axiomatisable, ce n'est donc pas tant en vertu d'une propriété particulière des concepts phénoménologiques, mais simplement, comme nous l'avons déjà suggéré, parce que les concepts phénoménologiques sont avant tout des concepts réels. Si l'*Aufbau* peut se lire comme la contrepartie formelle d'une phénoménologie, ce ne sera donc pas en tant que contrepartie déductive, ou axiomatique des vécus.

L'INDETERMINATION DES SYSTEMES D'AXIOMES

Il ne peut en effet tout simplement pas y avoir d'axiomatique ou de géométrie pure des vécus, car, par définition, les concepts impropres que définit une axiomatique sont « indéterminés ». Ainsi, pour un système d'axiomes comme le SA peanosien de l'arithmétique[1], on ne peut pas décider si ses cas d'application seront la suite des nombres ou

[1] Cf. R. Carnap, *« Eigentliche und uneigentliche Begriffe »*, 1927, p. 360.

une suite de sphères de tailles différentes ou de points du temps, etc.[1] Il n'y a donc pas d'axiomatique *des vécus*, pas plus qu'il n'y a d'axiomatique des objets physiques ou de n'importe quel domaine déterminé d'objets. Ou s'il y avait une axiomatique des vécus, il faudrait que ce soit une axiomatique suffisamment générale pour avoir dans les vécus un *cas d'application particulier*. C'est à ce niveau du texte que Carnap rejoint la distinction husserlienne entre une axiomatique des vécus en général et l'axiomatique d'un domaine déterminé des vécus.

En effet, la modalité selon laquelle un système d'axiomes peut s'appliquer à des concepts réels interdit à l'axiomatique de s'appliquer à quelque chose comme la sphère des vécus *au sens phénoménologique du terme*. Dans le paragraphe de son article intitulé « La relation entre les concepts réels et les concepts impropres dans le système de la connaissance », Carnap précise en effet que les systèmes d'axiomes ne peuvent s'appliquer qu'à des points déterminés du système de la connaissance, à des théories qui se situent à un niveau déterminé de ce système, *et non à l'ensemble du système*. Dans le passage précédent, Carnap a défini les concepts impropres (déterminés par un système d'axiomes) comme des variables, nécessairement indéterminées, qui pourraient prendre pour valeur tel ou tel concept réel. Ainsi,

> les concepts réels sont constitués niveau par niveau dans la construction systématique de la connaissance de l'effectivité. Chaque concept réel a en vertu de cette construction une relation immédiate à l'effectivité. Au contraire, les concepts impropres flottent pour ainsi dire de prime abord dans les airs. Ils sont introduits par un SA et les propositions ainsi déduites ne forment pas proprement de théorie (car elles n'ont affaire à rien de déterminé), mais seulement un schéma de théorie, une forme vide pour des théories possibles.[2]

L'application du système d'axiome, c'est-à-dire le remplissement de cette forme vide par une théorie déterminée ne peut alors se faire qu'empiriquement, et pour un domaine d'objets également déterminé, comme l'explique Carnap dans la suite de ce texte :

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 362.
[2] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 372.

> Si cependant, dans le système de la connaissance, apparaît un concept réel dont on peut montrer empiriquement qu'il a la propriété formelle signalée dans un concept impropre dans le SA, alors le SA aura trouvé une réalisation : à la place du concept impropre, qui n'est autre qu'une variable, on peut maintenant substituer le concept réel en question. Ainsi les objets de l'espace physique, par exemple (points, droites, etc.) présentent la propriété que les axiomes de la géométrie expliquent par les « points » (au sens impropre), etc.[1]

L'intérêt d'une telle application pour la connaissance~~,~~ est qu'avec ce point d'application, c'est l'ensemble du système d'axiomes qui pourra être appliqué à la théorie ou au domaine d'objets en question – mais encore une fois, seulement à un domaine d'objets déterminé et non à l'ensemble des objets en général :

> Dans le contact entre le concept réel et les axiomes se trouve établie tout d'un coup la liaison à l'ensemble du schéma de théorie reposant sur le SA. Le sang de la réalité empirique afflue par ce point de contact et coule jusque dans les veines les plus ramifiées du schéma jusque-là vide, qui se transforme ainsi en une théorie remplie. Par exemple, la géométrie abstraite se transforme en théorie réelle de l'espace physique.[2]

Comme le montre l'exemple de la géométrie « abstraite » et de la théorie de l'espace physique, il semblerait qu'un système d'axiome ne puisse s'appliquer qu'à un niveau déterminé du système général de la connaissance. Carnap rejoint ici étrangement les conclusions qu'un de ses contemporains développera quelques années plus tard, et qui n'est autre que Gödel. En effet, même s'il est peu probable que Carnap ait eu connaissance des travaux alors non aboutis de celui qui, dans les années 1930, fréquentera avec lui le Cercle de Vienne, on ne peut que s'étonner de la proximité entre les théorèmes dits de l'incomplétude et l'idée carnapienne selon laquelle il est impossible de déterminer un système d'axiome valable pour l'ensemble du champ de la connaissance. Y aurait-il de ce point de vue un parallélisme à établir entre d'un côté l'opposition Carnap/Husserl, et d'un autre côté l'opposition Gödel/Hilbert[3] ?

---

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, pp. 372-373.
[2] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 373.
[3] Ce n'est que dans la dernière partie de notre travail que nous serons en mesure de nuancer ce parallèle. Cf. Troisième partie, chapitre III.

L'IMPOSSIBILITE D'UNE AXIOMATIQUE TRANSCENDANTALE OU CONSTITUTIVE

Avant de nous interroger sur le bienfondé de cette comparaison, posons-en les fondements en tirant les conclusions de l'analyse carnapienne de l'axiomatique pour l'idée husserlienne d'une axiomatique des vécus. Ce que nous apprend l'article de Carnap est que, non seulement l'*Aufbau* ne correspond pas à l'idéal d'une axiomatisation de la phénoménologie, mais que l'idée même d'une axiomatique des vécus *au sens phénoménologique du terme* est en elle-même impensable. En effet, un système d'axiomes ne peut s'appliquer qu'à un domaine d'objets particuliers ; or, les vécus sont-ils, pour Husserl, un domaine d'objets particulier ? Au contraire, tout l'enjeu de la phénoménologie est de montrer que la sphère des vécus est la sphère d'origine de *tous* les objets constitués, et donc *de toutes les sphères d'objets*, et non un ensemble d'objets qui se tiendrait à côté des autres domaines comme les choses matérielles, les êtres vivants, l'économie, la zoologie, etc.

Ce ne serait pas tant une propriété particulière de la sphère des vécus qui rendrait impossible leur axiomatisation, mais bien leur *dimension transcendantale*. Rien n'interdirait en effet aux vécus en tant que tels (ceux qu'étudie la psychologie empirique) de constituer un cas d'application possible pour un système d'axiomes[1] ; mais cela est en revanche impossible pour les vécus en tant que sphère où se constituent ou s'originent tous les domaines d'objets. En effet, les vécus dans leur dimension transcendantale, c'est-à-dire non pas en tant que domaine d'objets spécifique mais en tant que l'unique domaine où se constituent *tous* les domaines d'objets, sont le lieu où tous les objets *prennent sens*. De ce point de vue, la constitution husserlienne partage avec la constitution carnapienne quelque chose de tout à fait essentiel : constituer un objet, c'est lui donner sens, le déterminer en tant que *cet* objet. Or, c'est précisément cela que ne peut en aucun cas faire une axiomatique, toujours d'après l'article de Carnap sur les concepts propres et impropres.

[1] Ce serait, en tout cas, une question empirique et non pas une question de possibilité ou d'impossibilité de principe.

En effet, le propre d'un système d'axiomes est de ne définir ses concepts qu'improprement par une définition implicite, et de leur conférer le caractère de l'indétermination. *Comment donc l'axiomatique pourrait-elle être constitutive, si précisément elle ne constitue rien de l'objet, et ne le détermine d'aucune manière* ? Or, pour Carnap, il est clair que l'axiomatique ne peut aucunement déterminer un objet, le constituer, lui donner sens, c'est-à-dire le définir comme *un certain type d'objet*, un objet correspondant à un certain concept d'un certain niveau dans le système de la connaissance. En effet, contrairement aux concepts dits « propres » et définis explicitement dans un système de constitution, les concepts impropres de l'axiomatique ne permettent pas d'assigner une place à un objet donné :

> Il appartient aux concepts propres que pour chaque objet, on puisse en principe décider si celui-ci tombe ou non sous ce concept ; et cette décision peut toujours être effectuée en pratique, à condition de connaître suffisamment l'objet. Par exemple, étant donnés le concept réel de cheval et une chose quelconque, dans la mesure où le concept est assez précisément délimité et où la chose est suffisamment connue, on peut décider de manière univoque si la chose remplit le concept, c'est-à-dire si c'est un cheval ou non. Pour un concept impropre au contraire, la question de savoir si un objet déterminé tombe sous lui est indécidable en dépit de toute la connaissance qu'on peut avoir de l'objet : elle n'a donc aucun sens.[1]

Que serait une constitution qui ne permettrait pas de décider sous quel concept tombe un objet donné, et à quel niveau du système se situe le concept en question ? Une constitution qui ne déterminerait pas le « *quid* » de l'objet, pour ne pas dire son essence, conserverait-elle encore quelque chose d'une constitution ? C'est ce que montre l'exemple des nombres peanosiens mobilisé par Carnap pour illustrer l'indétermination des concepts impropres. Précédemment, dans l'article, Carnap avait en effet expliqué que le système d'axiomes de Peano définissant un concept impropre de nombre pouvait s'appliquer soit aux nombres à proprement parler (et plus précisément la suite des entiers naturels), soit à d'autres types d'objets : des points de l'espace, des points du temps, des sphères de tailles différentes, etc.

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 162.

Carnap reprend ici cet exemple dans un sens qui démontre l'incapacité d'une axiomatique à *constituer* un objet :

> Prenons l'exemple du concept peanosien de nombre. Nous avons déjà découvert plus haut, comme réalisations de ce concept, certaines suites déterminées : la suite des points de l'espace (physique), des points du temps, ou une suite de sphères, entre autres. Mais la question de savoir si une sphère déterminée donnée est un nombre, n'a aucun sens et n'est pas décidable de manière univoque. Cette sphère n'est en effet un nombre (c'est-à-dire un élément de la suite des nombres ; et donc un nombre déterminé, par exemple zéro ou sept) que si les autres sphères sont prises d'une manière appropriée comme réalisations des autres éléments ; cette sphère n'est cependant pas un nombre, si l'on prend, pour les autres éléments, par exemple des points du temps.[1]

Le système d'axiomes est donc incapable de déterminer ce qu'est la sphère, ni quelle est sa place dans le système de la connaissance : elle ne permet que de lui attribuer une place *à un certain niveau de la constitution*, en l'occurrence au niveau de la suite des sphères – elle donne donc à une sphère déterminée une place *parmi les sphères* mais ne constitue aucunement la sphère en tant que sphère, ni même en tant que nombre. Elle est en conséquence dans l'incapacité, en d'autres termes, de constituer le *concept* de sphère ou l'*objet* sphère, c'est-à-dire la classe des sphères. L'axiomatique ne nous apprend rien de la sphère ni du nombre, ni même de *cette* sphère ou de *ce* nombre : elle ne détermine la place de cette sphère et de ce nombre parmi les autres *qu'à condition* qu'il ait été décidé, à un autre niveau, que le système d'axiomes s'appliquait à une suite de sphères. Mais cette décision ne dépend aucunement du système d'axiomes : elle dépend uniquement du système de constitution.

La leçon de cet exemple est radicale : *l'axiomatique ne peut aucunement être constitutive*, non seulement parce qu'elle n'assigne jamais qu'une place *indéterminée* aux objets et aux concepts, mais également parce qu'il ne peut y avoir de système d'axiomes *qu'à un niveau déterminé du système de constitution*, et non pour l'ensemble des objets de la connaissance. Si donc on considère les vécus, non en tant que domaine d'objet particulier

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 162.

relevant de la science psychologique, mais en tant que sphère où se constituent *tous* les domaines d'objets, en d'autres termes en tant que sphère transcendantale, alors il ne peut pas y avoir d'axiomatique des vécus, pas plus qu'il ne peut y avoir, en général, d'axiomatique transcendantale ou constitutive. L'axiomatique dépend du système de constitution, elle peut s'intégrer à lui en trouvant un cas d'application à un niveau ou un autre de ce système, mais elle ne peut pas être *parallèle* au système de constitution, comme le souhaitait Husserl au §75 des *Ideen I*. Mais Husserl se concentrait alors sur un problème finalement plus aisé à résoudre, en opposant l'axiomatique à la *description* phénoménologique, et donc en opposant concepts morphologiques et concepts idéaux. Dans ce cas, comme il l'entrevoyait lui-même, rien n'interdisait d'envisager une science idéale *parallèle* à la phénoménologie descriptive. Mais en opposant concepts propres et impropres, définitions explicites et implicites, détermination et indétermination, Carnap renforce le problème et le rend inextricable : *l'axiomatique s'oppose plus encore à la dimension transcendantale et constitutive de la phénoménologie* (et, comme nous le verrons, du système de constitution carnapien) *qu'à sa dimension descriptive*. Or, un système d'axiomes ne peut s'appliquer qu'à un niveau déterminé du système de constitution, ce qui rend impossible d'envisager quelque chose comme une axiomatique pour l'ensemble de l'expérience, en d'autres termes *une axiomatique des vécus en tant que sphère de constitution transcendantale*.

§ 40. Axiomatique et incomplétude : les leçons du débat Gödel/Hilbert pour la théorie de la constitution

LA TENTATION HILBERTIENNE

L'impossibilité d'une axiomatique de l'ensemble de l'expérience et la limitation des cas d'application des systèmes d'axiomes à un niveau déterminé du système de constitution, semblent rapprocher les conclusions que tire Carnap dans l'article de 1927 des résultats de Gödel aboutissant aux théorèmes de l'incomplétude de 1931. En effet, dans la suite du

passage sur l'indétermination des concepts impropres, Carnap renforce son argument et exclut définitivement la possibilité d'une axiomatique générale de l'expérience d'une manière étrangement proche des travaux de Gödel, et débouchant également sur une critique de l'axiomatique hilbertienne. Carnap commence par formuler ce qui pourrait paraître comme un contre-argument en vertu duquel il serait possible d'articuler l'axiomatique au système de constitution :

> Nous voyons ici que c'est seulement pour l'ensemble de la suite des sphères que la question a un sens de savoir si le SA se remplit, et par là même, si l'on peut parler ou non d'une suite de nombres ; en d'autres termes, si c'est une progression. Le concept (peanosien) de nombre est donc bien un concept impropre, mais le concept de progression est un concept propre. Ce concept n'est pas défini implicitement dans le SA peanosien, mais bien explicitement (à savoir en tant que la classe déterminée définie par une fonction propositionnelle qui est elle-même le produit logique des axiomes du SA). Dans un SA ne sont donc pas introduits seulement, par définition implicite, un ou plusieurs concepts impropres, mais toujours aussi un concept propre par définition explicite.[1]

On pourrait voir dans ces lignes une manière de redonner une fonction *constitutive* à l'axiomatique, ce qui permettrait éventuellement d'envisager à nouveau la possibilité d'une axiomatique générale de l'expérience. En effet, tout système d'axiomes, en définissant implicitement les concepts d'un certain niveau, définit aussi de manière oblique un ou plusieurs concepts d'un niveau supérieur : par exemple, si le concept de nombre est défini implicitement dans un système d'axiomes définissant une suite de nombres, alors le concept de suite ou, plus précisément ici, de progression, est défini explicitement par ce système. Mais justement, ce mécanisme n'est possible qu'à la condition qu'existe un concept propre englobant l'ensemble des concepts impropres définis implicitement : *il faut donc qu'existe un niveau de constitution supérieur que le système d'axiomes pourrait définir explicitement en s'appliquant aux niveaux inférieurs*. Ainsi, au sujet du concept propre introduit explicitement par le système d'axiomes, Carnap affirme-t-il qu'il ne peut être du même niveau que les concepts mobilisés par le système d'axiomes lui-même :

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 162.

> Mais [ce concept] ne peut pas être utilisé à la place des concepts implicites. Car, contrairement à ceux-là, il n'intervient pas dans le SA, et donc pas non plus dans les théorèmes de la théorie qui se construit sur le SA (dans le SA peanosien et dans les théorèmes de l'arithmétique interviennent des « nombres » mais pas des « progressions ») ; il est toujours un niveau au-dessus du niveau le plus élevé des concepts impropres du SA.[1]

Un système d'axiome introduit donc toujours plus que ce qu'il semble introduire : en introduisant implicitement le concept de nombre, le système d'axiomes ouvre en réalité un niveau supplémentaire dans le système de constitution : le niveau des progressions, qui est défini *explicitement* par l'introduction *implicite* du concept de nombre comme élément d'une progression. Le niveau des progressions pourrait donc en théorie faire lui-même l'objet d'une axiomatisation, et être défini implicitement dans un système d'axiomes de niveau supérieur. Mais ce système ne serait pas non plus complet : il définirait un niveau encore supérieur qui demeurerait indéfinissable *dans le système*, qui ne pourrait pas s'exprimer dans les concepts du système, mais exigerait à son tour un nouvel étage du système de constitution, lui-même axiomatisable, etc.

Cette *incomplétude* des systèmes d'axiomes exclut définitivement l'idée d'une axiomatique de *toute* l'expérience : il faudrait en effet pouvoir imaginer un niveau, défini explicitement par une telle axiomatique, qui serait un niveau encore supérieur de constitution, encore plus fondamental que le niveau fondamental, un niveau encore plus originaire que le niveau des vécus. Il y a dans cette idée un aiguillon pour la recherche phénoménologique, et Husserl lui-même a plusieurs fois tenté d'ouvrir la voie d'une proto-constitution du flux de vécus qui s'ancrerait à un niveau « encore plus transcendantal », si l'on peut dire, que la conscience constituante. Mais cette tentative ne peut déboucher que sur deux possibilités, qui sont l'une et l'autre incompatibles avec l'idée d'une axiomatique telle que nous l'avons développée.

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 162.

1. En effet, dans le cas le plus simple, on pourrait imaginer découvrir une nouvelle sphère, différente de la sphère des vécus, et où ceux-ci viendraient s'ancrer comme en leur source et se constituer comme les vécus qu'ils sont. Cependant, cette solution pose d'emblée un problème qui explique que Husserl ne s'y soit pas intéressé : si l'axiomatique des vécus imposait d'ouvrir un niveau plus fondamental de la constitution, et qui soit autre que les vécus eux-mêmes, alors la phénoménologie perdrait ce qu'elle a de véritablement phénoménologique, à savoir la thèse du caractère originaire des vécus, exprimée dans le « principe des principes » du §24 des *Ideen I*. Une axiomatique des vécus ne serait donc envisageable qu'au prix de la réduction de la sphère des vécus à une sphère particulière elle-même constituée, et donc à la dégradation des vécus qui perdraient leur dimension transcendantale et constitutive. Mais même en admettant que la phénoménologie puisse se résoudre dans une science qui aurait une autre base que celle des vécus, l'impossibilité d'exprimer l'intégralité de l'expérience sous la forme d'une axiomatique demeurerait intacte : car le problème ne serait finalement que repoussé d'un niveau, et se reposerait au niveau supérieur ainsi découvert. L'idéal husserlien d'une axiomatique des vécus aurait donc un autre prix, dans la mesure où il faudrait malgré tout *renoncer à axiomatiser l'ensemble de l'expérience*, et se résoudre à se limiter à l'un de ses niveaux, celui des vécus – car, sous peine de tomber dans un *regressus ad infinitum*, on ne peut axiomatiser les vécus qu'à condition qu'ils n'équivaillent plus à la totalité de l'expérience, à l'expérience *complète.*

2. Reste donc une seconde et ultime possibilité : celle de la circularité du système de constitution, dont nous avons déjà signalé l'existence dans le premier chapitre de cette partie[1]. Au lieu de chercher une autre base que celle des vécus, ne peut-on pas tenter de constituer les vécus à partir d'eux-mêmes, en d'autres termes de *constituer les vécus comme sphère transcendantale sur la base des vécus eux-mêmes* ? La solution est tentante, car elle

[1] Cf. le premier chapitre de cette partie, §35.

offrirait une forme de *complétude* à la phénoménologie qui lui permettrait d'être axiomatisée sans payer le double prix de la régression à l'infini et de la perte du flux de vécus comme fondement absolu. Si les vécus pouvaient *se constituer eux-mêmes comme vécus constituants*, alors la boucle serait bouclée et le système de constitution serait un système clos, axiomatisable, et qui engloberait la totalité de l'expérience. C'est ce geste – dont nous avons pu observer la persistance dans les systèmes de constitution des *Ideen II* et de l'*Aufbau* – que Husserl esquisse dans la constitution de la temporalité interne dès les cours de 1905, mais qui sera surtout repris par Heidegger et Fink. La *Sixième méditation cartésienne* n'est-elle pas en effet une tentative – désespérée ? – d'achever la boucle phénoménologique en constituant l'*Ego* constituant lui-même sur la base de ses propres vécus ? Même si nous avons pu constater l'attirance de Carnap lui-même pour cette forme de parachèvement du système de constitution par sa résolution dans un système clos et circulaire (ce que Carnap tente de réaliser en éliminant la relation fondamentale Rap), son article de 1927 démontre l'*hybris* constitutionnelle que dissimulent ces tentatives.

L'INCOMPLETUDE DES SYSTEMES DE CONSTITUTION

Rappelons en effet qu'un concept propre de niveau supérieur défini obliquement (mais explicitement) par un système d'axiomes de niveau inférieur « ne peut pas être utilisé à la place des concepts implicites » de ce système[1]. Autrement dit, il est impossible d'introduire dans le système d'axiomes une proposition sur le niveau supérieur en question : *il est impossible d'exprimer avec les concepts du système d'axiomes une proposition portant sur le système d'axiomes lui-même*. Nous avons, dans cette critique carnapienne de l'axiomatisation de l'expérience (critique qui s'appliquera aussi bien à sa propre tentative qu'à celle de Husserl), un raisonnement tout à fait similaire à celui qui est développé par Gödel contre l'axiomatique hilbertienne.

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 162.

Le deuxième problème de Hilbert, auquel le théorème de l'incomplétude de Gödel apportera une réponse négative, apparaît en effet assez proche du problème soulevé par Husserl au §75 des *Ideen I* sur la possibilité d'une axiomatique de l'expérience. Nous avons en effet vu que cette question, après analyse de la notion d'axiomatique, prenait la forme suivante : y a-t-il une place, à côté de la phénoménologie, pour une axiomatique de l'expérience qui ne soit pas fondée sur un autre niveau de constitution que celui des vécus, mais qui ait au contraire les moyens logiques de se fonder elle-même ? Ainsi formulée, la question de Husserl se rapproche de la formulation du problème de Hilbert qui constitue effectivement sa source historique : peut-on prouver la cohérence de l'arithmétique ? Peut-on, en d'autres termes, montrer que les axiomes de l'arithmétique ne sont pas contradictoires ? Et surtout, peut-on montrer la cohérence de cette axiomatique *dans le cadre de cette axiomatique*, c'est-à-dire en utilisant les outils de l'arithmétique ?

Les deux théorèmes de Gödel, démontrés en 1931, apportent une réponse négative à ce problème et confirment sur le plan mathématique l'intuition carnapienne concernant l'incomplétude d'une axiomatique qui prétendrait fonder la théorie de la constitution. Le premier théorème pose les conditions du second, qui, de notre point de vue, est le plus important, car le plus proche de l'argument carnapien : « Dans n'importe quelle théorie récursivement axiomatisable, cohérente et capable de formaliser l'arithmétique, on peut construire un énoncé arithmétique qui ne peut être ni prouvé ni réfuté dans cette théorie. »[1] En d'autres termes, une théorie récursivement axiomatisable, c'est-à-dire qui exprime ses axiomes dans son propre langage (comme les théories prétendant fonder l'arithmétique), ne peut pas formaliser l'arithmétique, c'est-à-dire définir les entiers naturels et les principales opérations (addition, multiplication), et rester cohérente, *sans sortir de l'arithmétique*. Une

[1] K. Gödel, *Über formal unentscheidbare Sätze der Principia Mathematica und verwandter Systeme, I.* (« Sur les propositions formellement indécidables des *Principia Mathematica* et des systèmes apparentés ») Monatshefte für Mathematik und Physik, 38 (received 17 novembre 1930, published 1931), p. 173-198. L'énoncé du théorème provient de J. Barkley Rosser, *Extensions of some theorems of Gödel and Church*. Journal of Symbolic Logic, 1 (1936), N1, p. 87-91.

théorie incohérente pourrait prouver tous les énoncés possibles, parce que, ses axiomes étant contradictoires, elle peut tout prouver – si bien qu'elle est vide de sens. Mais pour qu'une théorie soit cohérente, il est en réalité nécessaire qu'elle comporte en elle-même des énoncés qu'elle ne peut ni prouver, ni infirmer, et qui demeurent *indécidables* dans cette théorie.

Gödel précise dans le second théorème que les énoncés qui sont indécidables dans une théorie cohérente sont ceux qui portent sur sa propre cohérence : « Si T est une théorie cohérente qui satisfait des hypothèses analogues, la cohérence de T, qui peut s'exprimer dans la théorie T, n'est pas démontrable dans T. »[1] En d'autres termes, si une théorie prétend démontrer sa propre cohérence, elle est nécessairement contradictoire. *L'incomplétude est une condition de la cohérence*. La leçon pour la phénoménologie autant que pour le système de constitution carnapien – et de manière générale pour toute prétention d'un système de constitution à prendre la forme d'une axiomatique – est radicale : *soit l'axiomatique des vécus accepte de ne pas se fonder elle-même et de recourir à un autre domaine pour conserver sa cohérence, soit elle cherche à se fonder elle-même, devient circulaire, et dans ce cas elle devient incohérente et se vide de son sens*[2]. Une théorie complète et entièrement close sur soi est nécessairement incohérente ; elle ne peut rien dire de rien, et ne peut donc aucunement être considérée comme une constitution.

On pourrait cependant mettre en question la légitimité de l'utilisation de ce théorème – valable pour les théories arithmétiques – dans le cadre de l'axiomatisation de la *phénoménologie* qui, comme l'avait très clairement remarqué Husserl, est une science d'un tout autre type que n'importe quelle science mathématique. Ainsi, si toute théorie récursivement axiomatisable cohérente et capable de formaliser *l'arithmétique* est nécessairement incomplète, cela signifie-t-il nécessairement que la phénoménologie ne

[1] *Ibid.*
[2] Comme Husserl lui-même le reconnaît dans la *Krisis* : « Une mathématique universelle ne peut pas posséder la dignité d'une évidence effective, c'est-à-dire d'une vue de l'essence puisée à une donation de soi-même directe ». E. Husserl, *La Crise des sciences européennes*, §51, p. 197.

pourrait pas être à la fois cohérente, axiomatisée et complète ? C'est sur ce point que l'utilisation par Husserl du modèle axiomatique se révèle d'une profonde ambiguïté, que trahit l'emploi du terme de « *mathesis* des vécus » à la place du terme d'« axiomatique » au §75 des *Ideen I*. En effet, si la *mathesis* des vécus que Husserl appelle de ses vœux correspond bien, comme le montre Jacques English, à une véritable axiomatique, pourquoi ne pas employer ici le terme mathématique moderne auquel Husserl, depuis ses travaux auprès de Weierstrass, s'intéressait de si près ? Pourquoi ne pas expliciter ici la référence à Hilbert qui sous-tend ce passage, et, d'une manière générale, la tentation husserlienne d'axiomatiser la phénoménologie ? Husserl fait certainement ce choix par prudence, afin de conserver la généralité du concept de *mathesis universalis* et ne pas enfermer la phénoménologie dans les contraintes très fortes du concept mathématique d'axiomatique. Mais n'est-ce pas là une manière, précisément, de maintenir une certaine ambiguïté, afin de *conserver à la fois l'idéal du concept mathématique d'axiomatique sans pour autant avoir à en payer le prix, en assumant les contraintes spécifiques de ce concept*. Ainsi, à prétendre « axiomatiser » la phénoménologie husserlienne, si profondément liée au programme de Hilbert, sans prendre en compte les conséquences, quant au concept même d'axiomatique, des théorèmes de Gödel, ne commettrions-nous pas l'erreur tant de fois dénoncée par Wittgenstein : celle d'employer un terme sans en assumer les conséquences ?

RENDRE A L'AXIOMATIQUE SON SENS TECHNIQUE. AXIOMATIQUES PEANOSIENNES ET HILBERTIENNES

La pertinence de l'article de Carnap de 1927 provient précisément de la tentative de définir exactement le concept d'axiomatique au sens technique (mathématique) du terme, afin de déterminer si l'idée d'une axiomatique de l'expérience est légitime. On pourrait alors se demander si Carnap, en tentant dans l'*Aufbau* d'éliminer la relation fondamentale Rap et de la remplacer par un concept définissable au sein du concept de constitution, ne tente pas d'ouvrir

insidieusement la porte qu'il a lui-même fermée en 1927. La chronologie de l'écriture des deux textes permettrait de ce point de vue à Carnap d'échapper à cette accusation d'incohérence : en effet, l'*Aufbau*, publiée en 1928, a en réalité été écrite au cours des années 1924 et 1925, si bien qu'il serait tout à fait légitime de considérer que Carnap aurait tenté de clore le système de constitution de l'*Aufbau* sur lui-même et d'exprimer dans le langage du système les fondements mêmes de ce système, avant de découvrir le caractère illusoire d'une telle démarche. Il est d'ailleurs frappant que l'article de 1927 ne fasse aucune allusion à la possibilité de produire un système des concepts « réels » (donc un système de constitution) qui exprimerait ses concepts fondamentaux dans le langage du système.

Comme Husserl avant lui, Carnap aurait donc été tenté par l'idée d'un système capable de déduire ses propres concepts de base comme l'axiomatique hilbertienne prétendait fonder ses propres axiomes. Carnap démontre en outre comme Husserl un intérêt pour l'idéal de scientificité dont est porteuse l'axiomatique développée au tournant du XIXe et du XXe siècle aussi bien par Hilbert que par Russell. Mais si Husserl écrit les *Ideen I* dans l'enthousiasme suscité par la publication des ouvrages de Hilbert, Carnap publie ses textes au moment où les recherches sur fondements des mathématiques démontrent les limites du programme de Hilbert, avant même la publication des résultats de Gödel dans les années 1930. Le rejet de l'axiomatique n'est donc pas aussi franc chez Carnap qu'il le sera plus tard, au moment où, de toute façon, il aura renoncé à l'idée d'un système de constitution. De ce point de vue, l'*Aufbau* et l'article de 1927 appartiennent bien à une période de transition et de remise en question, en philosophie première autant qu'en mathématiques. Il est alors tout à fait remarquable qu'au moment même où Husserl publie *Logique formelle et logique transcendantale*, ouvrage si profondément marqué par le programme de Hilbert, comme nous avons pu le constater grâce aux travaux de Jacques English, Carnap remette si explicitement en question l'idéal hilbertien.

Car la fin de l'article de 1927 va plus loin encore dans la démonstration de l'impossibilité d'une axiomatisation du système de constitution de l'*Aufbau*. En effet, une telle axiomatique serait non pas une « axiomatique peanosienne », qui déjà requerrait l'ouverture d'un niveau supérieur de constitution, mais une « axiomatique hilbertienne », reposant non pas sur *un* concept défini implicitement, mais sur *plusieurs concepts de base* (en l'occurrence, au moins deux : une relation et un élément de base, à savoir la relation « rappel de ressemblance » et les vécus autopsychiques). Or, une telle axiomatique ne peut absolument pas se suffire à elle-même et fonder le système de constitution, si bien que, non seulement l'analyse de Carnap démontre que l'axiomatique ne peut être que secondaire par rapport au système de constitution, mais encore *ce système lui-même doit chercher son fondement hors de soi*. En effet, « l'indétermination des concepts impropres est encore plus grave dans le cas où par l'intermédiaire du SA sont définis implicitement non pas un concept, mais plusieurs concepts en même temps. »[1]

Ce serait bien là le cas du système de constitution de l'*Aufbau* s'il était axiomatisé, car on ne pourrait savoir que le système d'axiomes en question s'applique au système de constitution particulier fondé sur les vécus et la relation de rappel de ressemblance *qu'à condition que ces deux concepts soient déterminés en même temps*. Le système de constitution ne pourrait donc devenir un cas d'application de l'axiomatique que si, d'un autre point de vue supérieur à ce système, on parvenait à déterminer que deux ensembles, les vécus et les relations entre vécus, correspondent aux concepts implicitement définis dans les axiomes de ce système. Il faudrait donc que le système de constitution repose lui-même sur une autre science capable de prédéterminer ses concepts fondamentaux, voire d'en fournir une proto-constitution.

La suite de l'argument de Carnap nous permettra de préciser ce point :

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 163.

> Le SA peanosien se présente sous une forme telle qu'il n'introduit qu'un seul concept (et non pas précisément le concept de nombre, comme, pour des raisons de facilité, nous l'avons souvent dit, mais plutôt la relation « suite de nombres »). Un exemple connu de SA avec plusieurs concepts fondamentaux est le SA hilbertien de la géométrie : aux concepts fondamentaux appartiennent trois classes : les points, les droites, les plans, et trois relations : l'incidence, la relation « entre » et la congruence (des droites). Dans le cas du concept de nombre, nous avons découvert que son extension n'était pas décidable dans chaque cas particulier comme pour les concepts propres, mais qu'au moins, pour l'ensemble de la suite, on pouvait décider si elle était une réalisation ou un modèle formel du concept de nombre. Au contraire, dans le cas du concept (hilbertien) de « point », on ne peut même pas décider pour l'ensemble de la classe si elle peut être considérée ou non comme une classe de points ; car cela dépend toujours de l'interprétation simultanée des cinq autres concepts de base du SA.[1]

Comme dans le système d'axiomes hilbertien, les concepts de base du système de constitution se caractérisent par le fait qu'ils ne sont pas *autonomes*. Le système de constitution ne repose pas sur un concept de base « vécus autopsychiques » et un autre concept distinct « relation rappel de ressemblance », mais sur une relation d'un niveau plus complexe encore qui s'exprimerait comme la relation de rappel de ressemblance *entre vécus autopsychiques*, voire comme *la relation entre cette dernière relation et la relation de fondation « Fond »*. En langage carnapien, on pourrait dire que la relation de base du système (que nous pouvons nommer R_B), s'exprimerait ainsi[2] :

R_B = (Rap^ve)^Fond Df.

Ainsi, la définition de la relation de base du système de constitution serait *le produit logique de la relation de fondation (Fond) et des deux concepts de base du système*, les vécus (ve) et le rappel de ressemblance (Rap). Il en va donc ici exactement comme dans l'axiomatique hilbertienne dont Carnap développe ainsi l'analyse :

> Exemple : Admettons que l'espace physique soit euclidien et infini. Il en résulte une réalisation du SA hilbertien, si nous comprenons sous le terme « points » (hilbertiens) les points de l'espace physique, sous « droite » les droites physiques, etc. C'est là précisément la réalisation en vue de laquelle fut originairement construit le SA euclidien. Il y a cependant

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 163.
[2] La formule n'est pas de Carnap (de même que la relation « R_B ») mais repose sur la symbolique qu'il développe, et est reproduite aux pp. 341-342 de la traduction française de l'*Aufbau*.

> bien d'autres réalisations du SA qui se rapportent également à l'espace physique. Par exemple, le SA est rempli lorsqu'on prend pour classe des « points » la classe de tous les points physiques à l'exception d'un unique point P, pour classe des « droites » la classe des cercles qui passent par P, comme classe des « plans » la classe des sphères physiques passant par P […]. Si l'on venait maintenant à poser la question de savoir si la classe des points physiques à l'exception d'un point déterminé P remplit le concept de point (hilbertien), alors cette question ne serait pas décidable de manière univoque. Cette classe remplit en effet le concept de point seulement si on prend pour classe des « droites » la classe des cercles passant par P, et si les autres concepts sont réalisés comme décrit ci-dessus ; au contraire, la classe en question ne remplit pas le concept de point si l'on prend pour classe « droites » la classe des droites physiques (quoiqu'il y ait une autre réalisation dans laquelle cette classe remplit le concept de droite).[1]

Si le système de constitution devait donc être axiomatisé, il faudrait découvrir le niveau auquel ses concepts de base *et leur relation* (qu'on pourrait qualifier de « métarelation » au regard des relations Fond et Rap qui s'y trouvent elles-mêmes reliées) sont déterminés, de sorte que le système de constitution puisse apparaître comme une réalisation possible du système d'axiomes et que ses concepts de base remplissent les concepts implicitement définis dans ce système d'axiomes. Ainsi le concept de la relation de base du système R_B serait-il l'équivalent de la relation H dont parle Carnap à propos de l'axiomatique hilbertienne dans le passage suivant :

> On peut également définir explicitement dans le SA hilbertien, comme dans tout SA, un *concept propre* déterminé. Si nous désignons les trois classes fondamentales du SA par p, d, pl, et les trois relations de base par In, E, C[2], alors *ce concept propre est la relation à six membres H*, dont les arguments sont désignés par les six variables des concepts fondamentaux :
> H = p^d^pl^In^E^C [produit logique des axiomes] Df [3]

Contrairement au concept peanosien de nombre, les concepts du système d'axiomes hilbertien ne sont pas des concepts autonomes : la question de leur réalisation n'a de sens que dans la mesure où les autres concepts de base du système sont également réalisés. Carnap résume très clairement cette distinction dans le tableau ci-dessous :

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 163.
[2] Il s'agit respectivement des points, droites et plans, et des relations Incidence, Entre et Congruence.
[3] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 164. Nous soulignons.

Vue d'ensemble des décidabilités (à lire par colonne)[1]

	1. Concepts propres Ex : Cheval	2. Concepts impropres autonomes Ex : nombre (peanosien)	3. Concepts impropres non autonomes Ex : point (hilbertien)
La validité du concept est *indécidable* pour :		Un nombre particulier	Un point déterminé, une classe complète de points
Décidable pour :	Un cheval particulier	Une suite complète de nombres	Un système des 6 concepts de base

QUELLE AXIOMATIQUE SERAIT L'AXIOMATIQUE DE L'EXPERIENCE ?

Si la question a donc un sens de savoir quel type d'axiomatique pourrait correspondre au système de constitution tant carnapien que husserlien, la réponse est qu'il s'agirait d'une axiomatique similaire au système d'axiomes hilbertien, et n'introduisant que des concepts impropres non autonomes. Pour savoir si un tel système d'axiomes pourrait s'appliquer au système de constitution, il faudrait donc savoir si l'ensemble des concepts de base du système de constitution réalise ce système d'axiomes. Or, il n'est pas entièrement impossible que le système de constitution de l'*Aufbau* possède les moyens de prouver qu'il est un cas d'application d'un système d'axiomes de l'expérience. En effet, le système de constitution carnapien possède, contrairement à la phénoménologie husserlienne, toutes les caractéristiques d'un système axiomatisable, même si, comme nous l'avons vu, Carnap lui-même semble admettre l'impossibilité de son axiomatisation.

Tout d'abord, Carnap, contrairement à Husserl, admet que le système de l'*Aufbau* n'est qu'un système possible parmi d'autres, voire qu'il n'est qu'un exemple de système de constitution, car seules importent aux yeux de Carnap la *possibilité* et la *forme* du système de constitution. De ce point de vue, Carnap ne réclame pas que les « vécus » et la relation « Rap » soient les seuls concepts qui pourraient se présenter comme cas d'application d'une axiomatique de l'expérience, alors que Husserl, tout en envisageant la possibilité d'une

[1] R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927, p. 164.

mathesis des vécus, supposait déjà que les vécus devaient posséder l'exclusivité des applications possibles de la *mathesis* en question. Ainsi *le système d'axiomes correspondant au système de constitution de l'Aufbau possède bien une caractéristique que la mathesis husserlienne ne pourrait pas posséder, et dont Carnap montre qu'elle est une propriété nécessaire de tout système d'axiomes : ses concepts sont en réalité des variables, dont la classe des vécus et la relation Rap ne sont que des cas d'application possibles*. Mais, surtout, le système de constitution carnapien ne possède pas, ou du moins pas entièrement[1], la dimension transcendantale de la phénoménologie des *Ideen*, et en tout cas pas la même prétention à développer une philosophie *première* qui soit au fondement de toute connaissance. Au contraire Carnap admet que le système de constitution lui-même n'est pas entièrement premier, mais prend sa source dans ce que nous pouvons nommer une « phénoménologie naturelle »[2].

Ce concept nous invite à repenser entièrement les relations entre l'axiomatique, la phénoménologie et le système de constitution carnapien. En effet, deux questions se posent d'emblée :

1. Si le système de constitution reposait sur une autre science, fût-elle en réalité pré-scientifique (« naturelle »), cela signifierait-il que cette « phénoménologie naturelle » pourrait être le lieu où les concepts implicitement définis par le système d'axiomes trouveraient leur définition explicite, où les concepts de base du système pourraient apparaître comme des cas d'application possibles d'une axiomatique de l'expérience ? Dans ce cas il faudrait bien

[1] Cf. nos analyses dans le chapitre II de la première partie de ce travail.

[2] Au §106 de l'*Aufbau*, Carnap explique en effet que le contenu du système de constitution repose sur les résultats des sciences du réel *et de la phénoménologie*, non pas au sens de la phénoménologie transcendantale husserlienne, mais de la manière dont nos vécus nous apparaissent à nous-mêmes, naturellement ». « En ce qui concerne le contenu du système de constitution représenté, soulignons à nouveau de manière expresse qu'il ne peut s'agir que d'un essai à titre d'exemple. *Ce contenu dépend du contenu des acquis des sciences du réel, et en particulier pour les niveaux inférieurs, de la phénoménologie des perceptions et de la psychologie* » (R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §106, p. 198). Nous parlerons de « phénoménologie naturelle » pour distinguer cette science pré-constitutive de la phénoménologie à proprement parler. Le sens et la légitimité du terme « naturel » nous apparaîtront dans les analyses du prochain chapitre, ainsi que dans les nombreuses occurrences de ce terme dans notre travail.

admettre que si la phénoménologie husserlienne ne peut être axiomatisée, le système de constitution de l'*Aufbau*, quant à lui, remplit toutes les conditions pour l'être. Rien n'interdit en effet d'imaginer un système d'axiomes qui viendrait s'appliquer au système de constitution *grâce à la « phénoménologie naturelle »*, laquelle garantirait que ses concepts de base remplissent bien les concepts implicites définis par le système d'axiomes.

2. Cette phénoménologie « naturelle » est-elle identique, ou tout au moins liée, à la phénoménologie à proprement parler, c'est-à-dire, en ce qui concerne notre travail, la phénoménologie husserlienne ? Quelles relations se jouent entre la phénoménologie naturelle, la phénoménologie husserlienne et le système de constitution de l'*Aufbau* ? La réponse à cette question devrait nous conduire à réarticuler les systèmes de constitution de Husserl et de Carnap, car si la phénoménologie ne peut elle-même être axiomatisée, ne peut-elle pas en revanche servir de fondement à une axiomatique qui s'appliquerait au système de constitution de l'*Aufbau* et rendrait possible une « construction logique du monde » ? N'est-ce pas d'ailleurs le sens du projet de Husserl dans *Logique formelle et logique transcendantale* que de conférer ce rôle fondationnel à la phénoménologie ?

Chapitre III : Articulations, II : La phénoménologie dans le système de l'*Aufbau*.

*§ 41. L'ancrage de l'*Aufbau *dans une « phénoménologie naturelle »*

LA PHENOMENOLOGIE DES INDICES OU PHENOMENOLOGIE NATURELLE

Au fil de l'*Aufbau*, Carnap ouvre en effet la voie à une autre interprétation possible du rapport entre son système de constitution et la phénoménologie : en effet, si le but de la constitution est d'ordonner les objets de telle sorte que les objets de niveau supérieur puissent être constitués sur la base des objets de niveau inférieur, et si la constitution doit être véritablement une simple « reconstruction » et non une création de notre esprit qui tendrait vers un idéalisme subjectif, alors il faut bien que, d'une manière ou d'une autre, l'ordre des phénomènes nous soit déjà donné et soit pour ainsi dire *pré-constitué* :

> Le problème de la forme du système se ramène donc à la question suivante : comment les différentes catégories d'objets doivent-elles être ordonnées de sorte que les objets des niveaux les plus élevés puissent toujours être constitués à partir des objets des niveaux inférieurs, les premiers étant donc réductibles aux seconds ? Pour résoudre ce problème, nous devons donc examiner les différentes catégories d'objets en fonction de leur réductibilité respective.[1]

Qu'est-ce à dire, sinon que le système de constitution devra nécessairement s'appuyer sur une science capable de définir dans quel ordre les différents objets peuvent être constitués ? Or, cette discipline pré-constitutive est d'emblée décrite par Carnap comme reposant sur les « indices » que les objets du niveau inférieur laissent dans les objets du niveau supérieur et qui réciproquement permettent de reconnaître les niveaux les plus

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §53, p. 126.

fondamentaux dans les objets les plus complexes. N'y a-t-il pas, dans ce terme d'indice, une visée proprement phénoménologique de Carnap ? En effet, sur quoi repose la phénoménologie, sinon sur les indices que, d'un côté les « choses » laissent en se « signalant » dans le vécu, et d'un autre côté, ceux que la conscience laisse de son activité constituante dans les « objets », et qui donnent au phénoménologue une prise sur la noèse dans le noème lui-même ?

Carnap définit en effet la notion d'indice dans des termes étonnamment transcendantaux, puisque liés à l'idée qu'un type donné d'objets pourrait fonctionner par rapport à un autre type d'objets comme sa *condition* nécessaire et suffisante. L'indice, défini comme une condition suffisante d'un fait, serait donc le premier pas vers la découverte de la condition *nécessaire* de ce fait, et donc le préalable à la question de la constitution de ce fait :

> La preuve de la réductibilité d'un objet consistera à établir une condition à la fois nécessaire et suffisante de son état de choses fondamental. Il s'agit alors de savoir si l'on peut établir une telle condition pour tout état de choses fondamental. Pour résoudre cette question, nous employons le concept d'indice (*Kennzeichen*) scientifique. L'indice d'un fait est une condition suffisante de ce fait. Mais toute condition suffisante ne saurait faire office d'indice. Conformément à l'usage linguistique, nous ne faisons usage du terme « indice » que pour les conditions auxquelles le fait est habituellement reconnu.[1]

Un *Kennzeichen* est à proprement parler ce grâce à quoi une chose est connue. Carnap prend ici l'exemple du baromètre et de la pression atmosphérique : la hausse du premier correspondant à un indice de la hausse la seconde, elle fonctionne donc comme une condition suffisante de la connaissance de la pression atmosphérique – ce grâce à quoi la hausse de la pression est connue[2]. Sans se risquer encore à parler de phénoménologie, on peut donc affirmer qu'au fondement même du système de constitution, il est nécessaire de se référer à une description de la manière dont les différents niveaux d'objets se signalent les uns dans les

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §49, p. 121.

[2] Il n'est pas anodin que l'on retrouve, aux deux extrémités de la pensée de Husserl, un intérêt également très marqué pour la notion de signe, sur laquelle repose, en grande partie, la recherche phénoménologique. On pensera, par exemple, à la Première des *Recherches logiques* sur l'indice et le signe, ainsi qu'au travail des *Méditations cartésiennes* sur la notion d'apprésentation.

autres. Cette science des signes ou des indices, qui détermine quel objet est condition suffisante de la connaissance de quel autre objet, pré-constitue donc les différents niveaux de réalité pour que puisse se poser ensuite la question proprement transcendantale consistant à savoir quel objet pourra être considéré comme une condition *nécessaire* de la connaissance de quel autre objet. On voit cependant immédiatement que cette science, qui semble entretenir une parenté certaine avec la phénoménologie *descriptive* ne pourra aucunement être identifiée à la phénoménologie *transcendantale* puisqu'elle se situe par définition en-deçà du niveau de la question transcendantale et comme un préalable à cette question[1].

Pourtant, il s'agit bien là d'une phénoménologie, au moins au sens faible d'une ontologie déterminant l'ordre dans lequel les différentes sphères d'objets s'articulent les unes aux autres sur la base de la sphère des vécus auto-psychiques définie comme sphère d'objets fondamentale. Comment en effet les différentes sphères d'objets pourraient-elles être distinguées et pré-articulées sans se référer à une ontologie minimale, à savoir une ontologie intuitive, non encore rationnalisée, une ontologie « naturelle », qui détermine l'ordre d'un monde « construit » sur une base auto-psychique ? Le système de constitution, dont la tâche sera de clarifier définitivement le champ de la connaissance en conférant un caractère logique aux relations entre les différentes sphères d'objets, ne pourra cependant le faire que sur la base d'une pré-clarification intuitive et descriptive du vaste domaine des objets.

> Le problème des catégories d'objets et de leurs relations mutuelles est particulièrement important parce que la théorie de la constitution a pour but la construction d'un système des objets. Ce système en définitive devra faire apparaître […] notamment la distinction des « sphères d'objets », ce qui constitue un test significatif pour la forme retenue par la théorie de la constitution, puisqu'elle pose la thèse de la possibilité de dériver les concepts de tous les objets d'une unique base commune.[2]

[1] Nous préciserons la nature descriptive de cette science pré-constitutive dans le chapitre V de la présente partie.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §17, p. 77.

Comment pourrait-on être assuré que la théorie de la constitution ne conduit pas à une impasse si la phénoménologie « naturelle » qui traverse de part en part notre expérience quotidienne du monde ne nous donnait pas à l'avance la certitude intuitive de l'unité du monde des objets, et de leur réductibilité au vécu ? Car Carnap, dès le début de l'*Aufbau*, avait tout de suite affirmé que la science à elle seule ne donnait aucun indice suffisant d'une unité aussi englobante. La possibilité du système de constitution repose donc sur l'ontologie dont nous avons décrit les grandes lignes chez Husserl et Carnap dans le premier chapitre de cette seconde partie de notre travail, et qui définit la cartographie des différentes sphères d'objets.

SPHERES D'OBJETS ET PARENTE DE SPHERES

L'importance d'une telle ontologie pré-constitutive apparaît au grand jour dans la définition que Carnap propose de la notion de sphère d'objet : « Par sphère d'un objet, nous entendons la classe de tous les objets qui lui sont apparentés. »[1] Plus précisément, le texte allemand dit : « La classe de tous les objets qui ont avec lui une *parenté de sphère* (*sphärenverwandt*) », c'est-à-dire l'ensemble des objets qui peuvent aller avec un objet donné dans une même fonction propositionnelle, qui peuvent donc être ensemble des arguments admissibles pour cette fonction : « Deux objets ont une parenté de sphère quand il y a dans une fonction propositionnelle une place d'argument pour laquelle ces deux objets constituent des arguments admissibles. »[2]

Le concept de sphère d'objets est donc à première vue très éloigné du concept husserlien de sphère ou de région d'objets, concept dont la portée est clairement ontologique, là où le concept carnapien de sphère semble n'être que logique. En effet, dans les exemples que donne Carnap aux §§28 et 29 de l'*Aufbau*, la notion de sphère d'objets semble ne recevoir qu'un sens logique et, surtout, relatif à une fonction propositionnelle donnée. En effet,

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §29, p. 73.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §29, p. 73.

« Hambourg » et « Paris » sont des concepts apparentés *relativement à la fonction propositionnelle* « … est une ville d'Allemagne », puisque l'un et l'autre sont des arguments admissibles de cette fonction, puisque dans les deux cas la valeur de vérité de la proposition « Hambourg est une ville d'Allemagne » et « Paris est une ville d'Allemagne » peut être déterminée, si bien que les deux propositions font sens. En revanche, « Lune » est sans parenté de sphère avec « Hambourg », non pas pour une raison ontologique ou dans l'absolu, mais parce que, relativement à la fonction propositionnelle considérée, « Lune » n'est pas un argument recevable puisque « il n'est pas valable de dire si [ce concept : Lune] tombe ou ne tombe pas sous le concept [ville d'Allemagne] »[1].

Pourtant, la dimension ontologique du concept carnapien de sphère d'objet est une conséquence directe de cette définition – ce qui démontre bien ce que nous commençons à percevoir dans l'*Aufbau*, et que Quine avait déjà critiqué, c'est-à-dire la prégnance de la dimension transcendantale de la construction logique du monde, même lorsque celle-ci, en apparence, est la plus purement logique. En effet, loin d'affirmer que les sphères d'objets ainsi définies sont nécessairement relatives aux fonctions propositionnelles considérées, *Carnap en tire une conclusion ontologique*. En effet, en considérant un nombre suffisant de propositions, il est possible de déterminer des distinctions de sphères, et de produire ainsi une véritable ontologie qui reposerait sur le nombre de propositions dans lesquelles deux objets donnés peuvent être des arguments recevables. On aurait ainsi des objets fortement apparentés qui pourraient être les arguments de nombreuses propositions communes, et au contraire des objets très peu apparentés qui ne seraient des arguments admissibles que d'un nombre très limité de propositions très générales.

Carnap prend l'exemple d'une pierre et de quatre propositions : « la pierre est rouge », « la pierre pèse cinq kilogrammes », « la pierre se trouve en Suisse » et « la pierre est dure ».

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §29, p. 73.

Ces quatre propositions révèlent une parenté de sphère extrêmement forte entre cette pierre déterminée, rouge, de cinq kilogrammes, dure et située en Suisse, et cette *autre pierre* déterminée, bleue, de dix kilogrammes, dure et située en France. En effet, la seconde pierre est un argument parfaitement admissible des quatre propositions puisque chacune d'entre elles admet alors une valeur de vérité déterminée. Au contraire, *l'aluminium* est apparenté à la pierre, mais moins fortement et dans une sphère plus large : en effet, l'aluminium est un argument admissible dans le cas des fonctions propositionnelles « … est rouge » et « est dur », mais pas dans le cas des fonctions « … pèse 5 kilogrammes » ou « … se trouve en Suisse », puisqu'il s'agit d'une substance et non d'un objet physique individuel. Ainsi, le jeu des fonctions propositionnelles a permis de distinguer plusieurs sphères : la sphère des pierres individuelles, la sphère des objets physiques numériquement déterminés, la sphère des substances (indénombrables) et la sphère plus large des objets physiques. Un objet logico-mathématique comme le nombre 3 ou le théorème de Pythagore ne serait un argument admissible d'aucune des quatre fonctions considérées, si bien qu'il appartient à une sphère tout à fait distincte. Ainsi Carnap suggère la richesse des sphères d'objets que la *méthode de la confrontation des fonctions propositionnelles* permet de mettre au jour :

> Série d'exemples d'objets : Objets physiques : une pierre déterminée, l'aluminium ; objets psychiques : un souci particulier, unique, la vivacité de monsieur N. ; objets spirituels : la constitution de l'Empire, l'Expressionisme ; objets biologiques : la race mongole, la transmission des caractères acquis ; objets logico-mathématiques : le théorème de Pythagore, le nombre 3 ; phénomènes sensibles [« objets phénoménologiques sensibles », *Sinnesphänomenol Gegenstände*] : la couleur verte, une mélodie donnée ; objets de la physique : le quantum élémentaire d'électricité, la température de fusion de la glace ; objet éthique : l'impératif catégorique ; objet temporel : le jour actuel.[1]

N'y a-t-il pas dans ces distinctions, reposant sur la seule méthode de distinction des sphères par parenté selon un nombre illimité de fonctions propositionnelles, *la visée et l'ampleur ontologique d'une phénoménologie* ? Certes, Carnap ajoute lui-même qu'en

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §31, p. 96.

étendant cette méthode à l'ensemble des propositions possibles, on finirait par éliminer la notion même de parenté de sphère puisqu'aucun objet ne serait plus apparenté à aucun autre. En effet, on trouvera toujours une proposition pour laquelle deux objets ne peuvent pas constituer ensemble des arguments recevables :

> L'absence de parenté de sphère des objets de la série [citée ci-dessus] entre eux signifie que chacun d'eux est le représentant d'une sphère d'objets différente. Puisque l'on peut facilement prolonger à volonté la liste de telle sorte que tous les objets soient sans parenté les uns avec les autres, il apparaît que le nombre des différentes sphères d'objets est grand ; pour l'instant du moins, on ne peut entrevoir encore si ce nombre est fini.[1]

Si ce nombre était infini, la notion de sphère perdrait tout son sens, car tout objet deviendrait à lui seul une sphère dont il serait le seul élément. Ainsi la notion de sphère perdrait tout son intérêt pour le système de constitution : en effet, distinguer les sphères d'objets n'a d'autre fonction, pour Carnap, que d'éviter les problèmes liés à la « confusion des sphères »[2] – comme d'ailleurs chez Husserl, même si, comme toujours, la prétention de bâtir une ontologie qui vaille pour elle-même est bien plus marquée chez Husserl. Mais précisément, le nombre des sphères d'objets n'est pas infini, car parmi les sphères d'objets, certaines distinctions apparaissent relatives à d'autres, et d'autres, au contraire, semblent revêtir un caractère absolu. Il s'agira, d'un côté des distinctions de sphères entre, par exemple, la pierre et l'aluminium, et d'un autre côté des *niveaux de constitution*.

N'y a-t-il pas dans cette distinction une proximité patente avec la théorie des genres et des essences qui ouvre le premier chapitre des *Ideen I* de Husserl ? Les distinctions de sphères eidétiques peuvent également se poursuivre jusqu'à atteindre le grain de l'individualité :

> Chaque chose matérielle possède sa propre spécification eidétique, et, au sommet, la spécification générale de la « chose matérielle en général », avec une détermination temporelle

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §31, p. 97.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §30, p. 94-95.

> en général, une durée, une figure et une matérialité en général. Tout ce qui appartient à l'essence de l'individu, un autre individu peut aussi le posséder […][1]

Si les spécifications eidétiques sont de prime abord générales, elles peuvent donc tout aussi bien se poursuivre jusqu'à atteindre l'individualité même de l'individu, puisque toutes les propriétés d'un individu, même les plus fines, peuvent en droit appartenir également à un autre individu, si bien qu'il est toujours possible de considérer chaque individu, en tant qu'il possède une essence individuelle, comme constituant une sphère d'objets dont il serait le seul élément.

§ 42. « Phénoménologie naturelle » et motivation de la constitution

LA JUSTIFICATION DES DECISIONS ARBITRAIRES ET LES DEFINITIONS D'USAGE

Ces distinctions de sphères primordiales définissent ainsi, chez Carnap comme d'ailleurs chez Husserl, les « niveaux de constitution » dont le système de constitution sera la mise en forme :

> Nous qualifions de « niveaux de constitution » ces domaines sans parenté de sphère les uns avec les autres, chacun d'entre eux formant un domaine de quasi-objets par rapport au domaine précédent. Les niveaux de constitution sont donc les sphères d'objets qui, par la constitution des objets les uns sur la base des autres, sont organisés hiérarchiquement en un système de constitution.[2]

Ce texte paraît être en contradiction flagrante avec l'affirmation précédente, selon laquelle aucun objet ne serait entièrement apparenté à aucun autre, et surtout réciproquement selon laquelle *aucune sphère d'objets ne serait entièrement distincte d'une autre*, puisqu'on pourrait toujours découvrir une fonction propositionnelle qui admettrait à titre d'arguments valables des objets des deux sphères considérées. Le problème qui se pose ici est en réalité d'une extrême importance : si vraiment la seule méthode de distinction de sphères, donc le seul outil proprement ontologique du système de constitution, était l'accumulation de

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §2, pp. 9/18.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §41, p. 110.

fonctions propositionnelles, alors quel moyen y aurait-il pour déterminer où arrêter cette accumulation ? Quelles fonctions propositionnelles considérer et lesquelles ne pas prendre en compte ? N'y aurait-il là qu'un choix arbitraire du philosophe ou du logicien qui effectuerait le système de constitution ? Dans ce cas, toute distinction des niveaux de constitution serait-elle également admissible ? C'est toute la question de l'arbitraire du système de constitution qui se pose ici.

Or, Carnap répond à cette question d'une manière apparemment très claire, mais en réalité très complexe. D'un côté, en effet, Carnap affirme, comme nous l'avons déjà constaté, le caractère résolument arbitraire de tout système de constitution ; mais d'un autre côté, Carnap semble toujours rechercher un fondement, voire une *justification* de ce choix prétendument arbitraire, et qui porte ici sur la détermination des différents niveaux de constitution et donc plus immédiatement sur la détermination des fonctions propositionnelles à prendre en compte dans l'établissement des parentés de sphères entre objets. En effet, *si par principe l'arbitraire est effectivement au cœur de l'Aufbau, Carnap se place toujours, dans les faits, dans une posture de justification*. Plus que de l'arbitraire, c'est donc une *décision* qui est au cœur de l'*Aufbau* ; et il faut entendre par là une décision *motivée*. Or, c'est en effet tout particulièrement dans le choix des niveaux de la constitution et dans le passage de l'un à l'autre, que cette décision est la plus nécessaire et que la question de sa motivation sera la plus cruciale[1].

Carnap distingue en effet deux démarches différentes dans le déploiement du système de constitution. Tout d'abord, lorsqu'il s'agit de constituer un objet d'un certain niveau *à partir d'objets du même niveau*, il faut et il suffit d'en donner une définition explicite en utilisant les concepts de la même sphère d'objets :

[1] Nous retrouvons donc ici la question déjà abordée des « sauts ontologiques ». Cf. Première partie, Chapitre II, §15 et §18.

> Dans le cas le plus simple, on peut fournir un symbole composé de symboles déjà connus qui peut toujours être placé à la place du nouveau symbole d'objet quand celui-ci doit être éliminé. Telle est la constitution par définition explicite, le nouveau symbole est défini comme équivalent au symbole composé.[1]

Ainsi, on peut aisément définir le nombre 2 explicitement sur la base du nombre 1, lequel aura été préalablement défini : il suffit en effet de dire « 2 = Df 1 + 1 », c'est-à-dire « 2 se définit comme la somme de 1 et de 1 ». Mais une telle définition explicite n'est possible que dans le cas d'objets ayant une certaine parenté de sphères, comme ici les nombres 1 et 2 qui appartiennent à la même sphère des nombres entiers naturels.

Lorsqu'il s'agit au contraire de définir un objet sans parenté de sphère avec les objets précédemment définis (et *a fortiori* un objet d'un niveau de constitution différent des objets déjà définis), il n'est plus suffisant de proposer une définition explicite, mais il faut au contraire recourir à une *définition d'usage* « puisque ce n'est pas le nouveau symbole, lequel n'a en lui-même aucune signification, mais son usage dans toutes les phrases qui est défini. »[2] En effet, l'objet n'ayant aucune parenté de sphère avec les objets déjà définis, « son nom ne désigne isolément rien qui ait un rapport de sens avec d'anciens objets »[3], c'est-à-dire avec des objets déjà définis par définition explicite. Pour reprendre l'exemple des nombres entiers naturels, Carnap démontre ainsi que le concept de nombre premier ne peut pas être défini par une définition explicite, contrairement aux nombres 2, 3, etc. ; car la définition du nombre premier aura nécessairement la forme suivante : « Les nombres premiers = Df les nombres qui » ou « les nombres pour lesquels » »[4] ; or, comme le remarque Carnap, les définitions sous la forme « ceux qui… » pourraient passer pour des définitions explicites, mais ne sont en réalité que des définitions d'usage. En effet, elles ne font qu'*indiquer un usage possible* du concept en question, en affirmant qu'il est *« ce pour qui » une proposition donnée a un sens* :

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §38, p. 106.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §38, p. 106.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §38, p. 106.
[4] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §39, p. 107.

« Le concept de nombre premier n'est pas un véritable objet comparé aux nombres 1, 2, 3… *Il ne peut être défini que par l'usage en indiquant quelle signification doit avoir une phrase du type « a est un nombre premier »*, dans laquelle a est un nombre. »[1]

En d'autres termes, la définition d'usage n'emploie que des termes déjà définis (ici, le concept de nombre, et, par exemple, le concept de dénominateur), mais elle ne peut pas définir directement le nouveau concept grâce aux anciens : elle ne peut que déterminer le sens des propositions dans lesquelles le nouveau concept est introduit. Or, cela nous conduit à un constat : *pour pouvoir définir un concept par une définition d'usage, il faut donc déjà savoir employer ce concept et maîtriser son usage. Il convient en conséquence que la prise de ce concept sur la réalité soit déjà construite*. Or, s'il est vrai que, comme l'affirme Jocelyn Benoist dans le texte déjà cité, le projet phénoménologique au sens le plus large se conçoit comme la construction de la prise de nos concepts (notre langage, le *logos*) sur la réalité, alors il faut bien reconnaître que, *si l'*Aufbau *n'est pas à proprement parler une phénoménologie, il repose néanmoins nécessairement sur une phénoménologie*, c'est-à-dire une science qui construise, en amont de toute constitution, le rapport des différents niveaux de constitution aux objets réels.

LA PRISE DES CONCEPTS SUR LES PHENOMENES ET LE PROBLEME DE LA MOTIVATION

Comment en effet pourrait-on produire une définition d'usage si la prise du concept sur les phénomènes n'était pas déjà assurée, sans donc que cette définition soit *motivée* ? Là où le système de constitution repose, non sur une définition explicite, mais sur une définition d'usage, il est donc nécessaire qu'il s'appuie sur cette phénoménologie pré-constitutive que nous avons appelé précédemment « phénoménologie naturelle ». Or, « c'est toujours par une définition d'usage que se produit le passage à un nouveau niveau de constitution »[2], et, par

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §39, p. 107-108. Nous soulignons.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §40, p. 108.

conséquent, *l'ancrage de l'*Aufbau *dans une phénoménologie naturelle est indispensable, au moins pour fonder le passage d'un niveau à un autre du système de constitution*. Or, ce constat a le mérite de clarifier un point que nous avions laissé sans réponse : comment expliquer l'étonnante proximité des ontologies des *Ideen II* et de l'*Aufbau* ? La raison de ces coïncidences est dorénavant claire : l'*Aufbau* repose lui-même sur une phénoménologie qui, quoique non encore transcendantale ou constitutive, est cependant porteuse d'une ontologie, c'est-à-dire d'une hiérarchisation des objets selon la logique – proprement phénoménologique – de l'apparaître. Selon quelle logique, dans quel ordre et selon quelle hiérarchie les différents objets se phénoménalisent-ils, c'est-à-dire apparaissent-ils dans le vécu ? Cette question n'est pas celle de la seule phénoménologie transcendantale, mais de toute phénoménologie, et donc également celle de l'*Aufbau* par l'intermédiaire de la « phénoménologie naturelle » où Carnap fonde les définitions d'usage qui lui permettent de bâtir son système de constitution[1].

Corrélativement à sa capacité à fonder les distinctions et, en général, les *décisions* ontologiques opérées par l'*Aufbau* de sorte que celles-ci ne soient pas purement arbitraires mais motivées, la phénoménologie naturelle à l'arrière-plan du système de constitution fonctionne également comme une *garantie de la réalisabilité du système de constitution, c'est-à-dire de sa capacité à englober tous les objets possibles de la science*. En effet, ici encore, comment le système de constitution pourrait-il s'assurer que la totalité des objets de la science auront une place dans le système ?

> Après avoir discuté du problème des formes de niveaux et trouvé qu'il fallait construire les différents niveaux du système de constitution par des définitions de classes et de relations, se pose à présent un second problème, celui de la forme du système, de la forme globale du

[1] Nous pressentons donc ici une possibilité de réponse à la critique élaborée au chapitre II de la première partie de ce travail, selon laquelle le passage d'un niveau de constitution à un autre imposerait à Carnap de sortir de la neutralité métaphysique de l'*Aufbau* pour tomber dans l'idéalisme. En effet, si le passage d'un niveau à un autre reposait sur une phénoménologie *naturelle*, il se pourrait que les définitions d'usage (dont celles du « est à » reproché par Quine à Carnap) ne requièrent aucune forme d'idéalisme transcendantal.

> système de constitution. Comment la construction des niveaux doit-elle être menée afin que la totalité des objets de la science y prenne place ?[1]

Or, n'est-ce pas précisément là le but de l'édification d'un système de constitution des concepts de la science ? L'*Aufbau* n'a-t-il pas pour but ultime de démontrer l'unité de la science en prouvant qu'il est possible *en pratique* de réunir tous les concepts et donc toutes les théories fondées sur ces concepts en un unique système ? « Les objets des différentes catégories doivent maintenant être organisés en un système. »[2] Pour atteindre son objectif, la construction logique du monde doit être systématique, c'est-à-dire à la fois organisée logiquement et exhaustive. Or, de même que la logique de l'organisation des phénomènes doit être fondée dans une phénoménologie propédeutique, de même cette dernière est nécessaire pour vérifier l'exhaustivité de la constitution. En effet, la phénoménologie interroge la totalité du monde objectif et des différents niveaux d'objectivité quant à la manière dont ils apparaissent dans le vécu. La phénoménologie est nécessaire en amont de la constitution dans la mesure où elle élucide le problème de l'apparition des différents objets dans la conscience, et établit ainsi une liste des différents objets déjà hiérarchisés et articulés entre eux et sur une base auto-psychique.

Mais cette phénoménologie pré-constitutive n'a-t-elle pas alors déjà une dimension transcendantale ou constitutive ? En effet, dans l'élucidation des rapports des différents objets à l'expérience, n'est-ce pas le *droit* de ces objets que la phénoménologie tente de fonder ? Ne s'agit-il pas nécessairement dans une telle démarche d'interroger la légitimité des différents objets en les ramenant à une conscience transcendantale ? Est-il réellement possible de détacher la phénoménologie de sa dimension transcendantale et d'invoquer comme fondement du système de constitution une phénoménologie purement descriptive qui se contenterait d'être pré-constitutive et laisserait le problème transcendantal de la légitimité au seul système

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §46, p. 118.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §46, p. 118.

de constitution ? Peut-on intégrer la phénoménologie au système de constitution sans introduire avec elle une autre forme de constitution et une autre manière de poser la question transcendantale ? Mais dans ce cas, ces deux disciplines transcendantales sont-elles compatibles et peuvent-elles encore s'articuler ensemble comme le faisaient, en apparence, la phénoménologie « naturelle » et le système de constitution ?

§ 43. La phénoménologie est-elle intégrée au système de constitution comme une de ses interprétations possibles ?

LANGAGE REALISTE DE LA CONSTITUTION ET ATTITUDE NATURELLE

Nous avons vu que l'ancrage de l'*Aufbau* dans une « phénoménologie naturelle » était au fondement du système de constitution à base auto-psychique, dans la mesure où elle représente un point de vue dans lequel ce système apparaît comme un cas d'application du « système de constitution de la science » en général, sur le modèle par ailleurs très différent des cas d'application d'un système d'axiomes. Or, on pourrait être tenté, ici encore, de surévaluer la prégnance d'une certaine forme de phénoménologie dans le système de constitution de l'*Aufbau.* En effet, en se fondant sur certains textes de l'*Aufbau*, il est possible de donner, outre cette fonction pré-constitutive, un autre rôle à la phénoménologie, qui serait par là-même effectivement intégrée au système de constitution. Parmi ces textes, les paragraphes 99 à 104 de l'*Aufbau* semblent ouvrir la voie à une nouvelle articulation de la phénoménologie et du système de constitution carnapien, où celle-là deviendrait une « interprétation » ou un « langage » possibles de celle-ci. De même donc que le §75 des *Ideen* semblait permettre d'intégrer l'*Aufbau* au projet phénoménologique husserlien, l'introduction d'un langage constitutionnel marqué par la présence d'une conscience constituante, ne permet-elle pas de redonner toute sa dimension transcendantale à la constitution carnapienne et, ainsi, y intégrer le projet constitutif husserlien ?

Dans le chapitre consacré aux « Formes de représentation d'un système de constitution », Carnap définit les quatre langages dans lesquels il va, à titre d'exemple, formuler la construction logique du monde. Seul le premier langage, le langage symbolique ou logistique, permet en effet d'exprimer de manière adéquate la constitution : en effet, c'est un langage totalement neutre dans la mesure où il ne présuppose aucune *interprétation* de la nature des relations entre concepts ; il est donc en cela conforme aux principes de l'épistémologie carnapienne tant à l'époque de l'*Aufbau* que, plus tard, dans le cadre du positivisme logique du Cercle de Vienne, puisqu'un énoncé scientifique se définira alors précisément par l'établissement d'un lien purement formel entre deux phénomènes, sans que celui-ci soit interprété quant à sa nature, d'un point de vue alors qualifié de « métaphysique ». Cependant, Carnap propose trois « traductions » du langage constitutionnel symbolique qui en sont autant d'interprétations plus ou moins neutres.

Le premier de ces langages (le deuxième donc, du système, puisque le premier langage est le langage symbolique) est de ce point de vue la plus fidèle et la moins engagée métaphysiquement de ces interprétations, puisqu'il s'agit d'une simple « traduction » du langage logistique en langue naturelle[1]. Mais au niveau du troisième langage, les énoncés constitutifs ne sont pas simplement traduits, mais transcrits dans une langue qui leur confère un sens (sur)déterminé en ramenant les concepts du langage symbolique (traduit en langue naturelle) à des objets connus intuitivement ou de manière pré-constitutive. Or, le langage réaliste a deux fonctions, l'une purement explicative, destinée à faciliter la compréhension du système de constitution, l'autre réellement pré-constitutive, qui tend à rapprocher ce langage de celui de la « phénoménologie naturelle » que Carnap invoquait à l'arrière-plan (plutôt qu'au fondement) du système de constitution. D'emblée cependant, la fonction explicative du

[1] Cf. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §95, p. 183.

langage réaliste lui confère un lien étroit avec la phénoménologie naturelle, en mettant au jour la concordance entre les objets du système de constitution et les objets de l'expérience :

> En vérité, il n'est pas toujours facile de reconnaître qu'un objet constitué correspond à un objet connu déterminé, car les formes schématiques de constitution apparaissent de prime abord étranges. Il est tout aussi difficile de reconnaître au début sur une carte routière la reproduction schématique d'un paysage. La traduction d'un objet dans le langage réaliste facilite la reconnaissance de cette concordance. Cette traduction en effet traduit le fait que certaines propriétés, en tant que caractères distinctifs, appartiennent à l'objet visé et seulement à lui.[1]

En d'autres termes, le langage réaliste explicite ce que nous avons pu observer au paragraphe précédent, à savoir la relation fondamentale existant entre le système de constitution et l'expérience effective exprimée dans une phénoménologie pré-constitutive ; il permet d'assurer la concordance entre l'objet constitué et l'objet pré-constitué, et apporte ainsi à l'objet constitué la richesse des déterminations de cet objet dans l'expérience effective. Car la traduction en langage réaliste n'est pas une simple interprétation du système qui viendrait s'ajouter à lui comme de l'extérieur et de manière postérieure, mais comporte au contraire une véritable dimension pré-constitutive.

> L'objet constitué doit (…) être représenté comme la reconstruction rationnelle d'un objet déjà constitué de manière mi-rationnelle mi-intuitive dans la vie quotidienne ou la science. Son nom guide par conséquent le choix du symbole et la définition cherche aussi à montrer que tel objet connu peut être déduit, d'après son concept rationnel, de tels ou tels concepts fondamentaux suivant telle ou telle forme.[2]

Carnap décrit bien ici la relation à double sens qui unit, de manière quasi-circulaire, la langue de la constitution, la langue réaliste, et derrière elle l'expérience « quotidienne » déterminée par la phénoménologie naturelle. En effet, le langage réaliste est ici représenté comme un guide *y compris pour le langage symbolique*, puisque c'est lui qui détermine le choix des symboles et ramène le système de constitution à la vie « mi-rationnelle mi-intuitive » qui est précisément celle que décrit la phénoménologie naturelle. Mais la

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §98, pp. 186-187.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §98, p. 186.

phénoménologie dont il s'agit ici est précisément « réaliste » : il s'agit d'une description de l'expérience, du point de vue des vécus auto-psychiques puisque cette description réaliste suit l'ordre du système de constitution, et il s'agit donc bien en ce sens d'une phénoménologie en un sens minimal du terme, et non d'un « réalisme » au sens où une interprétation grossière de ce terme pourrait nous conduire, et qui désignerait quelque primat du monde matériel sur les vécus. Le réalisme du langage réaliste ne doit donc aucunement être confondu avec un réalisme du monde physique ou, autrement dit, un réalisme matérialiste.

En quel sens, donc, le langage réaliste est-il réaliste ? *Au sens où, précisément, il s'oppose à un autre langage qui, lui, serait transcendantal*, même s'il n'en recevra jamais le nom. Le langage réaliste de Carnap n'est pas ici sans rappeler l'« attitude naturelle » de la phénoménologie husserlienne : le réalisme désigne ici une manière de considérer les objets comme ils se donnent (dans une phénoménologie « naturelle »), sans que soit remise en question leur place dans le système de la connaissance, ni surtout leur *réalité*. Les objets sont ici pris d'emblée comme existant, et comme existant avant toute constitution, au niveau exact dont la constitution doit produire une reconstruction rationnelle, et que Carnap décrit comme celui d'une connaissance « mi-rationnelle, mi-intuitive »[1], de même que l'attitude naturelle, chez Husserl, désigne le niveau où les objets sont donnés tout constitués, de telle sorte que la question de leur constitution et de leur réalité ne se pose même pas. Ainsi la « phénoménologie naturelle » que nous avons repérée en amont du système de constitution est à son tour intégrée à ce système sous la forme d'un langage qui a ceci de « réaliste » que, comme l'attitude naturelle husserlienne, il se situe sur un plan où la question transcendantale ne se pose pas encore, et où les objets sont pris immédiatement comme ils se donnent.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §98, p. 186.

LE LANGAGE CONSTRUCTIONNISTE FICTIF ET LE DONNE PHENOMENOLOGIQUE

Reste à savoir si, outre cette forme très minimale – et finalement très peu phénoménologique – de phénoménologie, le système carnapien n'intègre pas également sa forme transcendantale qui n'interprèterait plus les objets du système de constitution de manière réaliste mais au contraire comme le produit d'une conscience effectivement constituante. Y a-t-il une place, en d'autres termes, à côté de la phénoménologie naturelle et *dans le cadre du système de constitution*, pour une phénoménologie *transcendantale* qui se comporterait vis-à-vis de cette dernière comme la phénoménologie des *Ideen* par rapport à l'attitude naturelle ?

C'est le rôle que semble jouer, dans l'*Aufbau*, le quatrième langage de la constitution ou « langage de la construction fictive ». Déjà le langage réaliste introduisait un premier niveau d'interprétation du langage constitutionnel et une première représentation intuitive du système de constitution, donc un premier « remplissement » possible – car c'est, au fond, de cela qu'il s'agit – des concepts constitués dans ce système ; mais avec le langage de la construction fictive, c'est la possibilité d'une interprétation transcendantale de la construction logique du monde que Carnap met en jeu[1]. En effet, ce que va opérer ce langage n'est pas autre chose qu'une traduction de la constitution en termes de procédure effective, donc en termes de constitution des objets par une instance que tout, à première vue, semble rapprocher d'une conscience constituante.

> Les définitions constitutives n'y sont plus [dans ce langage] interprétées comme donation de nom (comme dans les deux premiers langages), ni comme caractérisation d'objets connus (comme dans le troisième), mais comme règles opératoires d'une procédure constructive. En introduisant certaines fictions appropriées, qui doivent être comme des processus concrets et la traduction de la constitution dans ce langage, satisfait ainsi au mieux le besoin de représentation intuitive.[2]

[1] Il s'agit là d'une interprétation du système lui-même, et non pas comme précédemment une interprétation méta-philosophique de la position de Carnap vis-à-vis de l'idéalisme transcendantal.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §99, p. 187.

Ce langage repose donc sur la fiction d'une conscience qui effectue la constitution selon le programme fixé par le langage symbolique, et, ici encore, se mêlent dans ce langage deux fonctions : une fonction purement *explicative* et une fonction *constitutive* qui pourrait même s'avérer modifier le rapport du système de l'*Aufbau* à l'idéalisme transcendantal. Carnap attribue en outre et de prime abord au langage constructionniste une *fonction régulatrice* :

> Tandis que la traduction réaliste guide la construction sur le plan du contenu par un contact constant avec les faits scientifiques, le langage constructif a davantage un effet régulateur du point de vue formel. Il élimine, pour ainsi dire automatiquement, dès les considérations préparatoires, un essai de constitution qui ne rattache pas d'une manière purement formelle le nouvel objet aux anciens, dans la mesure où cette constitution ne peut pas être exprimée de manière constructive, c'est-à-dire comme une règle pour établir une liste constitutive.[1]

Ainsi, un système de constitution incomplet du point de vue formel, c'est-à-dire qui sauterait une étape et ne permettrait pas de rattacher un chaînon au reste de la chaîne constitutive, achopperait sur la traduction en langage constructionniste car l'entité constituante (A) serait incapable de produire une construction effective de l'objet en question. La possibilité ou l'impossibilité de traduire une étape donnée du système de constitution en langage constructionniste fonctionnerait donc comme une lame de rasoir discriminant les constructions logiques insuffisantes. Or, la traduction en langage constructionniste repose sur un certain nombre de *fictions* prises comme postulats, et sans lesquelles l'idée même d'une procédure constructive serait impensable.

Ces postulats définissent ainsi une forme de conscience, qui, en acquérant une dimension transcendantale, perd la dimension phénoménologique que nous avons observée à l'œuvre dans la « phénoménologie naturelle ». En effet, les présupposés du langage constructionniste se résument à établir un *atomisme* strict qui, paradoxalement[2], éloigne le système de l'*Aufbau* de la phénoménologie : en effet, pour qu'une construction effective soit

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §99, p. 187.

[2] Il n'y a certes de paradoxe dans cette idée que dans la mesure où l'assimilation du langage constructionniste fictif à la phénoménologie husserlienne peut paraître, dans une lecture superficielle de l'*Aufbau*, aller de soi.

possible, il est nécessaire de postuler un « donné » brut non traité, et donc de séparer abstraitement le donné de son traitement par la conscience que Carnap définit comme une « synthèse cognitive ». Or, Carnap, loin des préjugés qui pèseront plus tard sur son œuvre, reconnaît d'emblée le caractère fictionnel d'un tel « donné » brut :

> Le « donné » n'existe jamais dans la conscience à l'état de matériau brut, non traité, mais toujours déjà au sein de combinaisons et de configurations plus ou moins complexes. La synthèse cognitive, le traitement du donné pour former et représenter des choses, la « réalité », se produit le plus souvent sans intention, ni selon une procédure consciente.[1]

Cette affirmation du caractère fictionnel du « donné » du langage constructionniste pourrait paraître s'opposer à la conception phénoménologique de la donnée absolue qui est celle de la « chose même ». Mais au contraire, en rejetant l'idée que le donné serait effectivement dans la conscience « à l'état de matériau brut et non traité », en rejetant donc une forme d'atomisme comme étant *constitutionnellement nécessaire mais phénoménologiquement fausse*, Carnap se rapproche très fortement de la position husserlienne. Plus précisément, Carnap rapproche *la phénoménologie naturelle dans laquelle le donné est donné* de la phénoménologie à proprement parler, à savoir la phénoménologie husserlienne en tant qu'elle refuse de considérer le donné sous une forme atomiste. Car par contraste avec le postulat d'un donné atomique apparaît la véritable conception carnapienne du donné, celle dont le système de constitution va être la reconstruction rationnelle – reconstruction qui exige, certes, de mettre en place la fiction d'un donné brut. L'exemple que donne ici Carnap démontre cette proximité d'arrière-plan entre la phénoménologie et le système de constitution :

> Quand on regarde une maison, elle est perçue dans une intuition immédiate comme objet physique, sa face cachée non perçue est co-pensée ; il est pensé qu'elle continue d'exister quand on détourne les yeux et c'est la maison déterminée que l'on connaît qui est reconnue en

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188. On remarquera par ailleurs l'emploi, à deux reprises au moins, du terme de « conscience » par Carnap.

> elle, etc. sans avoir d'ordinaire à accomplir un enchaînement d'inférences dans une pensée explicite.[1]

Carnap ne signe pas ici un acte d'allégeance à la phénoménologie husserlienne, mais ce holisme foncier fait bien plutôt référence à un vaste courant de pensée dont la phénoménologie elle-même serait l'expression, mais qui inclurait aussi l'analyse des sensations machienne, la psychologie de la forme, le néo-kantisme, et de nombreux autres mouvements philosophiques de la première moitié du XXe siècle. La proximité avec la phénoménologie husserlienne n'en est cependant pas moins réelle, notamment lorsque Carnap suggère que la science elle-même, contrairement à ce qu'une lecture hâtive de l'épistémologie de l'*Aufbau* pourrait laisser croire, fonctionne dans les faits sur la base de ce donné complexe pré-constitué par la conscience et non directement sur le « donné brut » :

> Dans la science en général, le traitement, la formation et la reconnaissance de l'objet ont lieu le plus souvent de manière intuitive et non suivant la forme rationnelle d'inférences logiques. Exemple : le botaniste effectue dans la perception d'une plante particulière son objectivation en tant qu'objet physique sans une activité consciente de la pensée, de même la reconnaissance de cet objet comme une plante de telle ou telle espèce est le plus souvent intuitive.[2]

Et de poursuivre : « Que cette synthèse cognitive, à savoir la formation de l'objet, son identification ou sa classification en espèces, s'opère de manière intuitive, a l'avantage de la simplicité, de la rapidité et *de l'évidence*. »[3] Cette référence à l'évidence doit nous arrêter. Le vécu concret est ici décrit, dans des termes proches de ceux de Husserl, comme « évident », et *Carnap semble même ici fonder sur lui l'évidence scientifique*, ou plus précisément une certaine forme d'évidence scientifique, laquelle devra certes être complétée par une démarche rationnelle, mais n'en demeure pas moins fondamentale pour la science (en tant qu'activité effective de la conscience du scientifique). Massivement, la connaissance fonctionne sur la base d'une construction intuitive qui garantit son évidence et définit le champ de la

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188. Nous soulignons.

« phénoménologie naturelle » sur laquelle va pouvoir s'appuyer la constitution. Car celle-ci n'est autre qu'une reconstruction rationnelle de ce donné déjà construit, et ce n'est que pour les besoins de cette reconstruction que le donné brut est abstrait du donné effectif (le donné proprement phénoménologique et complexe) et séparé de ce que Carnap nomme, ici encore dans un vocabulaire post-kantien très proche de celui qu'emploie Husserl dans les *Ideen*, son « traitement aperceptif » :

> L'ensemble de la réalité que la connaissance construit d'une manière avant tout intuitive, est reconstruite rationnellement dans le système de constitution. Le botaniste doit se demander lors de la reconstruction de l'identification de la plante : qu'est-ce qui a été véritablement vu dans le vécu de reconnaissance et qu'est-ce qui appartient à son traitement aperceptif.[1]

Le « vécu de reconnaissance » est donc un phénomène complexe qui mêle inextricablement le donné brut à la synthèse cognitive, et ne peut être épuré que par un mouvement d'abstraction :

> Mais [le botaniste] ne peut séparer ces deux composantes réunies dans le résultat que par abstraction. C'est ainsi par abstraction que la théorie de la constitution doit séparer dans la reconstruction rationnelle, le donné pur et ce qui est traité, non pas pour tel cas particulier mais pour l'ensemble du courant de conscience.[2]

En rappelant ici le paragraphe 64 de l'*Aufbau*, où Carnap affirme non seulement qu'« à l'origine du système de constitution, les vécus doivent être pris comme ils se donnent », mais que « les positions de réalité et d'irréalité qui les accompagnent ne sont pas conservées mais « mises entre parenthèses » et qu'ainsi, « on pratique […] la réduction phénoménologique (« époché ») au sens de Husserl »[3], comment ne pas être frappé par l'allégeance que Carnap semble faire, ici, à la phénoménologie – et non plus seulement à la phénoménologie naturelle, mais, avec la réduction au pur vécu et l'idée d'une construction

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §100, p. 188.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §64, p. 138.

effective du monde par une conscience constituante (en tout cas ce que tous ces textes poussent à identifier à une conscience), à la phénoménologie transcendantale ?

§ 44. Ambiguïtés de la fiction d'une conscience constituante

Pourtant, comme nous le verrons autour d'autres questions comme celle de l'intentionnalité, c'est au moment où Carnap semble le plus se rapprocher de la phénoménologie qu'il s'en distingue au contraire le plus fortement. En effet, le danger serait ici pour nous d'oublier que toutes ces caractéristiques de la « conscience » du langage de la construction fictif sont, précisément, décrites comme *fictives*, ce qui place d'emblée cette traduction du langage constitutionnel en porte-à-faux vis-à-vis de la phénoménologie transcendantale. Carnap va même jusqu'à dire que *pour construire une entité constituante destinée à effectuer la construction fictive du monde, il est nécessaire de distordre la réalité*. Ainsi, la phénoménologie qui à première vue semblait correspondre trait pour trait à la « conscience » du système de constitution carnapien, va de ce fait même être déconstruite et critiquée comme profondément abstraite voire *fautive dans sa description même de la conscience*[1].

Ainsi, lorsque Carnap évoque la fiction de la « rétention du vécu », nécessaire à la construction fictive et ici encore étonnamment proche des résultats descriptifs de la phénoménologie husserlienne, il ajoute immédiatement que cette « fiction », quoique nécessaire, *n'est pas conforme à la réalité*[2]. La rétention, comme le savait déjà Husserl, est en effet nécessaire à une construction effective de la réalité, car si le vécu n'est pas retenu dans la conscience au moment où il cesse d'être présent, aucune synthèse ne peut avoir lieu et on ne

[1] Il est étonnant de voir comment Carnap, ce faisant, élabore une argumentation typique de Husserl lui-même, que nous avons déjà vue à l'œuvre dans la critique husserlienne de Mach, et que nous étudierons en détail autour de la question du phénoménalisme et de la critique d'Avenarius dans le prochain chapitre (chapitre IV) et le suivant (chapitre V).

[2] Entendons par là : la réalité « descriptive » de la phénoménologie naturelle.

peut donc aucunement « séparer » le donné brut de son traitement synthétique, puisque l'idée même d'une synthèse devient impensable. Ainsi :

> Cette fiction de la séparation temporelle [la séparation du vécu brut et de son traitement par la conscience] n'est utilisable que si nous supposons encore que le vécu n'est pas oublié mais gardé en mémoire par A ou enregistré, puisque sinon il n'y aurait dans la seconde période aucun matériau disponible pour le traitement. Cette possibilité fictive de rétention du donné diverge de la réalité sur plusieurs points. Tout d'abord, il y a dans la vie réelle beaucoup de choses qui sont oubliées. Ensuite, ce n'est pas habituellement le vécu brut qui est gardé en mémoire, mais un matériau traité de niveau plus élevé comme les objets physiques ou hétéro-psychiques.[1]

Il est probable que Carnap ne vise pas ici directement la phénoménologie husserlienne mais, comme souvent, plutôt d'autres tentatives de reconstruction rationnelle de la perception comme celle de Mach dans l'*Analyse des sensations*. Cependant, il est indéniable que la critique carnapienne s'applique ici à la phénoménologie husserlienne, dont il dévoile deux points obscurs : celui du rapport de la rétention à la mémoire effective avec sa capacité d'oubli, voire son devenir inconscient ; et celui de la nature de ce qui est effectivement retenu dans la mémoire, quant à la question de savoir si ce vécu rétentionnel est ou n'est pas déjà constitué.

Le cœur de la critique carnapienne de la phénoménologie ne tient cependant pas à ces divergences sur le détail de la description du « courant de conscience », mais concerne la nature même de la réduction transcendantale. Certes, le langage 4 de la constitution confirme l'idée que l'*Aufbau* repose bien sur quelque chose de comparable à la réduction phénoménologique telle que Husserl la définit notamment dans les *Ideen I*, mais loin d'être le résultat d'une « conversion du regard » qui resterait fondée sur une intuition, cette réduction est décrite ici comme une pure *fiction* et un acte de reconstruction purement rationnel et abstrait. Si la phénoménologie transcendantale était effectivement ce que désigne Carnap à travers l'idée d'un langage constructionniste et si, ainsi, elle acquérait une place au cœur du

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §101, p. 189.

système de constitution carnapien, *elle entrerait cependant en contradiction flagrante avec son postulat le plus fondamental, que Husserl nomme le « principe des principes »*. Ce principe, énoncé au §24 des *Ideen I* comme le principe le plus important de la phénoménologie, et auquel nous avons déjà fait appel à plusieurs reprises, stipule en effet que :

> Toute intuition donatrice originaire est une source de droit pour la connaissance ; tout ce qui s'offre à nous dans « l'intuition » de façon originaire (dans sa réalité corporelle pour ainsi dire) doit être simplement reçu pour ce qu'il se donne, mais sans non plus outrepasser les limites dans lesquelles il se donne alors.[1]

Or, ce que la critique carnapienne souligne, c'est que *la construction fictive doit nécessairement, pour les besoins de la reconstruction rationnelle du monde, outrepasser les limites dans lesquelles le donné se donne*. Est-ce à dire que la phénoménologie est en contradiction avec elle-même ? Certainement pas : il s'agit plutôt de dire que *la phénoménologie transcendantale n'est pas et ne peut en aucun cas être ce que désigne Husserl comme une des traductions possibles de son système de constitution*. Car précisément, Carnap ne fait pas droit, dans son système, à une intuition spécifiquement phénoménologique qui donnerait de manière *originaire* le pur vécu en deçà des constructions et des positions de réalité qu'il va subir. Il y a donc bien la place pour un donné premier et concret dans le système de l'*Aufbau*, un donné tout à fait conforme à la description que la phénoménologie en fait après avoir accompli la réduction, mais ce donné ne peut rester qu'une construction fictive car il ne repose pas sur une intuition directe.

La phénoménologie husserlienne repose ainsi sur une conversion du regard qui transforme l'intuition de l'attitude naturelle en une intuition proprement phénoménologique tournée sur le pur vécu ; mais la « phénoménologie » du langage 4 de l'*Aufbau* n'a au contraire rien d'un regard ou d'une intuition d'un type nouveau : elle ne se rapporte à

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §24, pp. 43-44/78.

« l'attitude naturelle » (ou, pour le dire dans les termes de Carnap, à la « phénoménologie naturelle ») que comme à un ensemble de « résultats » qui vont pouvoir subir, abstraitement, une reconstitution à partir de vécus pris comme *atomes de connaissance*. Il y a bien, dans les deux cas, « réduction », mais là où la réduction phénoménologique ouvre sur un voir, la « réduction phénoménologique » dont parle Carnap au §64 de l'*Aufbau* n'est en réalité rien de plus que le « réductionnisme » qui définit la théorie de la constitution.

Ainsi, Carnap ne reconnaît en définitive qu'une seule forme de phénoménologie, celle qu'il place à l'origine pré-constitutive de son système et qu'il décrit comme une phénoménologie « naturelle », celle qu'on peut légitimement rapprocher, non pas de la phénoménologie transcendantale, mais de « l'attitude naturelle » qui, chez Husserl, est précisément pré-phénoménologique et non pas proprement phénoménologique. *« Phénoménologie » n'a donc en définitive pas d'autre sens chez Carnap que celui d'une discipline pré-scientifique qui définit un étagement des différents types d'objets avec pour base les vécus auto-psychiques*[1]. Mais il serait illusoire de vouloir trouver dans l'*Aufbau* quelque chose comme une phénoménologie transcendantale, même lorsque Carnap, avec le langage constructionniste fictif, semble bien conférer à son système de constitution un sens – ou plutôt une traduction et une interprétation – transcendantal. Si la tentation de l'idéalisme transcendantal est donc bien présente dans l'*Aufbau*, celui-ci n'y a pas les caractéristiques d'une phénoménologie, mais d'une fiction rationnelle[2].

Il y a donc bien en définitive un caractère paradoxal de la relation entretenue par le système de constitution carnapien avec la phénoménologie transcendantale : *lorsque Carnap*

[1] Il y a donc bien une relation fondamentale et irréductible entre phénoménologie, même en ce sens élargi, et ontologie.

[2] Carnap retrouve ici un thème qui avait été le sien dans un article de 1925 consacré à la constitution d'un espace tridimensionnel. Dans cet article, que nous étudierons en détail dans la partie de ce travail consacré à l'espace comme terrain d'essai du concept de constitution, Carnap évoque en effet déjà l'idée d'une « fiction » constitutive ou transcendantale, quoiqu'en un sens différent puisque ce n'est pas le pur donné, défini comme « expérience de premier ordre » (*Erfahrung erster Stufe*), mais au contraire le donné « traité » ou « expérience de second ordre » (*Erfahrung zweiter Stufe*) qui s'avère avoir un caractère « fictif ».

fonde son système sur une phénoménologie, celle-ci doit être « naturelle » et non transcendantale, et lorsqu'il confère une dimension transcendantale à la construction logique du monde, celle-ci perd sa dimension phénoménologique. C'est ici que Carnap rejoint l'analyse de Schlick dont nous sommes partis au début de ce travail : si l'*Aufbau* ne peut pas et ne pourra jamais être une phénoménologie transcendantale, ce n'est pas que Carnap lui refuse l'ancrage phénoménologique dans l'expérience ni la prise en charge d'une dimension transcendantale ; c'est seulement qu'il ne laisse aucune place à une *intuition* qui donnerait le « pur vécu » en personne. *L'intuition a chez le premier Carnap bien plus que chez Schlick une véritable place, mais elle ne peut dépasser le niveau de l'attitude naturelle où elle joue un rôle pré-constitutif, et non pas un rôle constitutif, donc transcendantal*. Que reste-t-il donc, en définitive, de la phénoménologie si celle-ci est coupée de la constitution ? Qu'en reste-t-il sinon l'idée que tous les phénomènes, et par conséquent tous les objets de l'expérience quotidienne et de l'expérience scientifique, sont « réductibles » (en un sens carnapien, dé-phénoménologisé) au vécu ? Mais si cette « réduction » n'a plus de caractère transcendantal, si elle acquiert un sens uniquement « réductionniste », peut-on encore parler ici de phénoménologie, ou ne devrait-on pas s'en tenir au terme de « phénoménalisme » qui ferait signe, non pas vers Husserl, mais vers Mach ? Nous retrouvons donc ici, au croisement de la constitution et de la description, et plus profondément au croisement des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap, la figure de Mach, qui nous conduira, au terme de cette deuxième partie, à réévaluer la notion de phénoménalisme et de lui conférer une place, tant chez Husserl que chez Carnap.

§ 45. La figure de Mach – deuxième lecture : phénoménologie et phénoménalisme chez Carnap

LA CONSTRUCTION LOGIQUE DU MONDE SANS SUJET

Le système de constitution carnapien s'oppose en effet à la phénoménologie transcendantale husserlienne sur question du sujet et de son rôle dans la constitution. Que l'*Aufbau* ait une dimension transcendantale, c'est ce que les analyses des derniers paragraphes nous ont confirmé ; en effet, en conférant une place dans le système à un concept, Carnap répond à la question de son droit, de sa légitimité, c'est-à-dire de sa scientificité. Mais chez Carnap, la question transcendantale est, comme nous venons de le voir, détachée de ce qui, chez Husserl, est son fondement même : le sujet transcendantal. En effet, le moi n'est jamais, dans l'*Aufbau*, considéré comme le fondement, mais bien plutôt comme le résultat de la constitution ; la constitution ne peut donc aucunement être le résultat de l'activité d'un moi, ce qui modifie en profondeur le sens de certains concepts polysémiques comme la « réduction » ou le « vécu ».

Pourtant, nous avons vu qu'il serait tentant d'assimiler le « A » qui effectue la constitution dans le langage 4 de Carnap à une conscience comparable à l'*ego* transcendantal husserlien, une conscience qui construirait effectivement les objets selon une règle – laquelle règle serait donnée par le système de constitution qui est un système arbitraire, et non, comme dans la phénoménologie transcendantale, par les choses elles-mêmes. Or, dans un article important, Moulines démontre que l'assimilation du A du langage 4 à une conscience est un contresens qui remettrait en question toute la portée de l'*Aufbau*, et précisément le sens particulier que possède dans cet ouvrage la question transcendantale.

> Il est important d'introduire dès le départ le « langage du sujet fictif », comme l'appelle Carnap, c'est-à-dire une interprétation plus ou moins explicite de l'observateur idéal en termes [de machine] computationnelle. La machine est programmée de telle sorte que durant une longue période de temps, elle reçoit en *input* un énorme flux d'expérience. Carnap affirme qu'on peut se représenter son sujet fictif (notre observateur idéal computationnel) de telle sorte

> que sa « vie » consiste en deux phases : durant la première, il reçoit un flux d'expérience, et durant la seconde, il ne fait plus d'expériences mais les (quasi-)analyses dans le but de parvenir à extraire de l'input les items phénoménaux en les construisant. On pourrait reformuler cela de manière plus réaliste en affirmant que : la machine fonctionne un certain temps en « expérimentant » ce qui se trouve autour d'elle ; puis elle arrête d'expérimenter et commence à appliquer les règles opératoires de construction qui ont été programmées en elle dans le but de dériver les items phénoménaux dont elle a besoin ; si ces derniers s'avèrent incomplets ou incohérents d'une manière ou d'une autre (ce qui se produira probablement), elle se remet en mode « marche » et recommence à expérimenter ; au bout d'un certain temps, elle s'arrête à nouveau, et ainsi de suite.[1]

Nous sommes ici à l'opposé de la phénoménologie husserlienne : en effet, une telle machine computationnelle serait certes capable de saisir le vécu comme une donnée à traiter et à combiner afin de définir des objets (et c'est bien là un sens légitime des termes « vécu » et « donnée »), mais elle ne pourrait aucunement *vivre* le vécu. Or, le concept phénoménologique de vécu ne se caractérise-t-il pas précisément par l'intensité de son « vivre » qui en fait la seule source de droit pour la connaissance ? Telle est la réponse de Husserl à la question transcendantale : la légitimité d'un objet ne peut venir que d'une source (et c'est là le principe des principes), à savoir le vécu en tant qu'il est intimement et intensément vécu par un sujet vivant. La conscience husserlienne ne peut aucunement être comparée à une machine à qui manquerait nécessairement la dimension du vivre qui fonde la phénoménologie sur le vécu et lui interdit de traiter celui-ci comme un simple objet de construction formelle.

C'est pourquoi les termes de « vécu » et de « donné » sont, chez Carnap, profondément paradoxaux, puisque le donné n'est pas un « donné pour… » ou un « donné à… », et que le vécu n'est jamais considéré comme effectivement vécu – ou en tout cas sa dimension proprement vécue est exclue du système de constitution[2]. Tout simplement, il

[1] C. U. Moulines, « Making sense of Carnap's *'Aufbau'* », *Erkenntnis*, vol. 35, No. 1/3, *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach* (Jul. 1991), p. 274.

[2] Nous laisserons de côté pour le prochain chapitre la question inspirée de Wittgenstein qui consisterait à se demander si, par conséquent, avec les concepts de vécu et de donné Carnap ne commettrait pas la faute grammaticale consistant à utiliser ces termes sans prendre en charge leurs contraintes grammaticales spécifiques.

manque au vécu une dimension essentielle : son appartenance à un sujet. En effet, au §65 de l'*Aufbau*, Carnap exclut définitivement le sujet, non pas du système de constitution en lui-même, puisque le sujet sera constitué comme tous les autres objets, mais de la base du système, donc du niveau où se joue la constitution et qui n'est autre que le niveau du vécu. De ce point de vue, Carnap est ici fidèle à une tradition empiriste qu'on peut faire remonter à Locke, et qui conçoit le flux de vécus indépendamment du présupposé d'une conscience ou d'un sujet unique. Ainsi, Carnap affirme que le système de constitution ne peut pas partir du fait que le vécu soit lié au moi : « Le fait d'être lié au moi n'est pas une propriété originaire des éléments fondamentaux, du donné. »[1] Or, cette affirmation prend très vite une dimension anti-idéaliste qui oppose directement Carnap à Husserl sur ce point.

En effet, Carnap nie l'existence à un niveau pré-constitutif d'une distinction entre sujet et objet, et refuse de considérer la relation au sujet comme constitutive des phénomènes : « On doit même contester l'existence souvent admise d'une dualité quelconque dans le vécu fondamental telle qu'une « corrélation entre objet et sujet » par exemple […]. De même, le fait d'être lié au moi ne se trouve pas à l'origine dans les différents domaines sensibles. »[2] Carnap reprend ici une critique qui remonte à un philosophe pourtant très éloigné de l'univers carnapien : Nietzsche qui, critiquant le *cogito* cartésien, aurait été d'accord avec Carnap lorsque celui-ci affirme, au sujet des théories qui supposent dès le départ la distinction entre un sujet et un objet : « Ces théories sont victimes d'un préjugé dont le langage porte principalement la responsabilité du fait de la forme sujet-prédicat des phrases. »[3] L'idée même d'un *a priori de corrélation*, que Husserl situe au cœur de sa théorie de la constitution, est donc soumise ici à une critique empiriste qui marque la distance entre ces deux univers philosophiques.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 141.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 141.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 141.

Cependant, dans le détail de cette critique, la référence à Ernst Mach se détache clairement et définit la pointe de la critique carnapienne. En effet, la distinction entre le sujet et l'objet est présentée par Carnap comme le *résultat* de la constitution, qui partirait d'un flux neutre et indifférencié pour, progressivement, se différencier et faire ressortir en son sein différents « territoires », comme le physique et le psychique[1]. Ainsi, le moi, loin de constituer la base du système, ne serait constitué que tardivement dans le système, et simultanément aux autres *egos et* à la définition du monde physique comme monde des objets, c'est-à-dire comme s'opposant au monde du sujet.

> Les expressions « base auto-psychique » et « solipsisme méthodologique » ne doivent pas être interprétées comme si on posait au commencement une séparation entre le moi, le « *ipse* », et les autres sujets ou comme si l'un des sujets empiriques était isolé et déclaré sujet cognitif. Au début, il ne peut être question ni des autres sujets, ni du moi. Ce n'est qu'à un stade tardif et simultanément qu'ils sont constitués, l'un avec l'autre. »[2]

Ce n'est donc qu'une fois accomplie la constitution que les vécus pourront être définis comme *mes* vécus et non pas au début, même si les nécessités du langage obligent Carnap à employer le terme d'« auto-psychisme » pour définir la base du système. Se confirment ici deux dimensions du système de constitution que nous avons déjà observées : tout d'abord sa circularité, puisque ce n'est qu'à la fin que la base du système pourra être définie comme ce qu'elle est, c'est-à-dire comme base *auto-psychique* ; mais aussi la nécessité de son ancrage dans une phénoménologie pré-constitutive, car si le système de constitution ne peut pas lui-même définir sa base comme auto-psychique, il faut bien qu'à un autre niveau, pré-constitutif et non encore rationnel, nous ayons une prise sur cette base et que nous puissions la distinguer du monde physique et du monde hétéro-psychique afin de rendre possible le système de constitution. Ce n'est en effet qu'une fois accomplie la constitution que les vécus pourront être définis comme vécus du moi, ce que Carnap précise grâce à l'exemple ci-dessous :

---

[1] Le cinquième chapitre de cette partie sera thématiquement consacré au partage du physique et du psychologique dans le contexte général du phénoménalisme et de l'empiro-criticisme.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 140.

> Il est possible de clarifier ce fait par une analogie. Si nous constituons à partir des nombres 1, 2, 3, etc. d'abord le zéro et les nombres relatifs correspondants, puis graduellement les nombres rationnels, réels et complexes, nous dirons finalement pour caractériser notre région d'origine au sein du domaine d'ensemble des nombres que nous avons pris pour éléments premiers les nombres réels entiers positifs. Au début de la constitution, la qualification des éléments comme réel, positif, entier, n'a aucun sens ; on ne peut les définir ainsi qu'après la constitution des domaines des nombres complexes, négatifs, ou fractionnaires.[1]

Seul le système dans son ensemble peut donner sens aux distinctions initialement posées, et qu'il est donc nécessaire d'avoir puisées à une autre source. C'est ainsi que Carnap explique par analogie avec cet exemple arithmétique l'impossibilité de poser un moi au fondement du concept de constitution.

> De même la qualification des éléments fondamentaux de notre système de constitution comme « auto-psychiques », c'est-à-dire comme « psychiques » et comme « miens », n'a de sens qu'une fois constitués les domaines du non-psychique (à savoir tout d'abord le physique) et du « non-moi ».[2]

CARNAP ET MACH

Or, loin de signaler une connivence entre Carnap et l'idéalisme de Fichte, cette référence au non-moi, constitué en même temps que le moi et par contraste avec lui, démontre l'ancrage de l'*Aufbau* dans la référence à l'*Analyse des sensations* machienne. Nous pouvons donc préciser les relations triangulaires existant entre Husserl, Mach et Carnap en complétant nos précédentes analyses du §20[3] sur le rapport entre la phénoménologie husserlienne et le phénoménalisme machien par une analyse du rapport entretenu par Carnap avec celui qui deviendra l'une des références majeures du Cercle de Vienne.

Carnap précise en effet en ces termes l'affirmation citée ci-dessus selon laquelle le terme « auto-psychique » n'aurait en réalité de sens qu'une fois accomplie la constitution :

> Mais [la qualification des éléments fondamentaux comme auto-psychiques] est alors particulièrement importante pour faire la différence avec les autres formes de système dont la base réside dans le psychisme en général ou le physique. Ce n'est de même qu'eu égard au

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 140-141.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 141.
[3] Cf. Première partie, chapitre II, §20.

> système dans son ensemble et non pour les éléments fondamentaux en tant que tels que ces autres qualifications de la base ont un sens. Avant la construction du système, la base, dans chaque forme de système, est neutre, c'est-à-dire en elle-même ni physique ni psychique.[1]

Dans l'*Analyse des sensations*, Mach développe une description de la constitution du champ visuel qui semble se rapprocher étrangement de ces textes de l'*Aufbau*. En effet, le geste premier de la philosophie de Mach consiste à aplanir toutes les distinctions ontologiques traditionnelles, notamment la distinction entre le moi et le non-moi, en les réduisant systématiquement aux sensations. Cette réduction de tous les objets à leur pur apparaître dans l'immanence de la conscience est illustrée par le célèbre croquis de Mach, dans lequel le corps propre apparaît *sur le même plan* que les objets extérieurs, et qui démontre que la distinction entre l'intérieur et l'extérieur, le moi et le monde, est simplement *construite* et que seules sont données les sensations et les connexions entre sensations. Nous avons déjà noté, au §20 de ce travail, que la seule donnée effective est, plus encore que les sensations elles-mêmes et leurs différents types (les souvenirs, volitions, etc. désignés par les lettres grecques α, β, γ…, les couleurs, les sons, etc. désignés par les lettres A, B, C…, et les sensations liées à mon corps, notées K, L, M…), l'ensemble des *connexions* entre les sensations :

> On oppose d'ordinaire le complexe du Moi α, β, γ…, K, L, M… au complexe appartenant au monde des corps, A, B, C… Parfois aussi, α, β, γ… est identifié au moi, et K, L, M…, A, B, C… le sont au monde corporel en général. A première vue, A, B, C… semble indépendant du Moi, et opposé à lui comme quelque chose d'autonome qui lui fait face. Mais cette indépendance n'est que relative, et ne résiste pas à un examen plus approfondi.[2]

Là donc où on s'attendrait à constater une indépendance stricte entre les « catégories » d'objets, il y a en réalité une connexion profonde qui brouille les frontières et interdit à l'analyste d'isoler un phénomène psychique (par exemple) de tout phénomène perceptif ou

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §65, p. 141.
[2] E. Mach, *Analyse des sensations*, tr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Paris, Jacqueline Chambon, 1996, p. 13.

kinesthésique, donc d'isoler les éléments α, β, γ… de leurs connexions avec les éléments A, B, C… ou K, L, M…[1]

La réalité est donc réduite au seul donné accessible dans l'immanence de la conscience, et qui n'est autre que la connexion de complexes de sensations différents, mais qui évoluent simultanément, voire corrélativement. L'analyse machienne du lien entre sensations kinesthésiques et sensations extérieures, déjà tributaire des études de Helmholtz que nous étudierons au début de la troisième partie de ce travail, aura sur Husserl l'influence que nous avons déjà notée, et qui aboutira aux recherches sur la constitution de l'espace dont le cours de 1907 donne les résultats. Cependant, l'insistance de Mach sur le caractère premier des connexions entre sensations a pu avoir sur l'*Aufbau* une influence plus déterminante encore que la seule thèse, finalement plus classique, de la réduction du monde aux sensations. On voit bien comment Carnap a pu trouver dans cet aspect des positions de Mach une inspiration déterminante pour son travail, dans la mesure où la priorité des connexions entre sensations sur les sensations elles-mêmes offraient une prise déterminante à la logique des relations dont il tenait le principe de Russell. C'est ce qui apparaît dans certains passages de l'*Analyse des sensations*, comme le suivant :

> Le monde n'existe pas pour nous sous la forme d'entités énigmatiques, qui en corrélation avec une autre entité tout aussi énigmatique, le Moi, produiraient des « sensations », seules choses accessibles à la connaissance. Les couleurs, les sons, les espaces, le temps… sont pour nous, au demeurant, les éléments ultimes, les seuls dont nous pouvons rechercher la complexion donnée. C'est en cela que consiste, en vérité, le fond de la réalité pour le chercheur. Cette recherche ne doit pas être entravée par des agrégats préconstruits, ou par des démarcations temporaires instituées à des fins pratiques (le corps, le moi, la matière, l'esprit). Il faut bien

[1] « Beaucoup de changements dans α, β, γ… sont induits par le biais de ceux de K, L, M dans A, B, C…, et inversement (ainsi lorsque de vives représentations se transforment en actions, ou lorsque l'environnement occasionne des changements perceptifs dans notre corps […] A l'examen, il s'avère que A, B, C… est *toujours* codéterminé par K, L, M… Un cube, vu de près, nous semble grand, et petit de loin, différent selon qu'il est perçu par l'œil droit ou par l'œil gauche ; il est dans certains cas dédoublé ; et si nous fermons les yeux, invisible. Les propriétés d'un seul et même corps apparaissent donc modifiées par le nôtre et conditionnées par lui. Mais où est donc en réalité ce *même* corps, dont l'apparence est si diversifiée ? Tout ce que l'on peut dire, c'est que des complexes A, B, C… différents sont associés à des complexes K, L, M… différents. » E. Mach, *Analyse des sensations*, tr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Paris, Jacqueline Chambon, 1996, p. 15.

> plutôt qu'au cours de la recherche elle-même s'élaborent des formes de pensée appropriées, comme il en va pour chaque science particulière[1]

Ce passage décrit une forme de phénoménalisme dont Carnap est de toute évidence largement tributaire, et dont nous étudierons la portée au cours des deux prochains chapitres. Cependant, il est nécessaire de noter d'emblée que la proximité de Carnap et de Mach ne se limite pas au simple principe d'un retour aux sensations par-delà les catégories prédéfinies – au contraire, nous verrons que la description proposée « phénoménologie naturelle » au fondement du système de constitution est finalement plus proche de la description phénoménologique husserlienne que de la pure description phénoménaliste de Mach, précisément en tant qu'elle donne du monde une image déjà hiérarchisée et distinguée en catégories distinctes dont il s'agit d'élaborer la reconstruction rationnelle. C'est au contraire dans l'idée que les sensations se donnent dans leur connexion qui permettra à Carnap de concilier le phénoménalisme (et derrière lui, l'empirisme) avec l'appareil logistique de l'*Aufbau*. Ce n'est cependant qu'au cours des prochains chapitres que nous pourrons mesurer la complexité de cette combinaison des deux approches apparemment opposées du phénoménalisme et du logicisme : le prochain chapitre mesurera l'écart entre phénoménologie et phénoménalisme en s'intéressant à la polysémie des termes clés de la constitution (fondation, intentionnalité, donné, vécu) ; le chapitre V assignera une place à l'entreprise de constitution carnapienne dans le champ des phénoménalismes auxquels nous aurons associé la phénoménologie husserlienne ; enfin, la troisième partie de ce travail déploiera le modèle topologique grâce auquel Carnap accomplit la combinaison du phénoménalisme ainsi redéfini et du logicisme.

[1] E. Mach, *Analyse des sensations*, tr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Paris, Jacqueline Chambon, 1996, p. 31.

Chapitre IV : *Parallèles, II*. Fondation, intentionnalité et vécu : faux parallèles et oppositions.

§ 46. La **Fundiertheit** *est-elle un concept logique ?*

L'enjeu architectonique de la fondation chez Carnap

La distinction entre le phénoménalisme carnapien et la phénoménologie husserlienne est à l'origine d'un phénomène dont nous avions signalé précédemment l'existence, mais que nous n'avons pas encore traité thématiquement : la polysémie des termes cardinaux de la constitution comme les concepts de fondation, d'intentionnalité, de vécu et de donné – et bien sûr, en dernière instance, le concept même de constitution, qui dans ces deux contextes finalement fort différents, s'avèrera posséder un sens très différent, et à la polysémie duquel nous consacrerons le dernier chapitre de cette partie. Dans notre analyse de la circularité des systèmes de constitution, nous avons signalé que le concept de fondation, que Carnap place au cœur de l'*Aufbau* en le substituant *in extremis* à la relation fondamentale « Rap », semblait faire signe vers l'ontologie phénoménologique, laquelle est, depuis la IIIe *Recherche logique*, entièrement bâtie sur une logique de la fondation. La question se pose donc de savoir dans quelle mesure le concept carnapien (et purement logique, tout au moins en théorie) de fondation est redevable de ce concept husserlien (et ontologique) tel qu'on peut le retrouver par exemple dans les *Recherches logiques*, mais aussi bien dans les *Ideen* ou *Logique formelle et logique transcendantale*.

A première vue, le concept carnapien de fondation semble se détacher fortement de son équivalent dans la phénoménologie husserlienne par le simple fait que Carnap lui confère

un sens purement « logique ». En effet, pour remplir sa fonction et clore le système (le « compléter » au sens où le système de constitution deviendra, grâce au concept de fondation, un système *complet*), il est nécessaire que le concept de fondation soit défini comme un concept logique – car il faut qu'il ne subsiste plus un seul concept fondamental non logique autre que les concepts définis dans le système. Nous avons vu, en effet, au sujet de la circularité du système de constitution[1], que l'élimination de la relation fondamentale Rap et son remplacement par le concept de fondation étaient nécessaires pour que l'*Aufbau* soit cohérent avec son postulat de départ, selon lequel les propositions scientifiques sont purement structurelles, et ne peuvent donc pas comporter en elles de symboles non logiques ou non réductibles à des symboles logiques :

> Une pure proposition structurelle ne peut contenir que des symboles logiques et aucun concept fondamental non défini d'un domaine quelconque du réel ne doit y apparaître. Après avoir poussé la formalisation des propositions scientifiques dans le système de constitution au point qu'elles ne sont plus que des propositions portant sur un petit nombre de relations fondamentales (et peut-être une seule), se pose alors le problème de la possibilité d'achever cette formalisation en éliminant également des propositions scientifiques ces relations fondamentales en tant que derniers objets non logiques.[2]

Si le concept de *Fundierung* n'était pas un concept purement logique, Carnap ne ferait que substituer un concept non logique (le concept de fondation) à un autre concept non logique (le concept de la relation Rap) au fondement du système de constitution ; dans ce cas les propositions scientifiques seraient toutes réductibles à des relations fondamentales qui ne seraient pas purement logiques, si bien que les propositions scientifiques ne seraient pas de pures propositions structurelles, ce qui entrerait en contradiction directe avec l'épistémologie de l'*Aufbau*. C'est donc la cohérence de l'*Aufbau* qui, comme nous l'avons déjà remarqué, est en jeu ici, à savoir la concordance de l'ontologie et de l'épistémologie qui y sont développées. Le concept carnapien de fondation n'est-il donc effectivement que logique et parvient-il par

[1] Cf. le chapitre I de cette partie, §35.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §153, p. 250.

conséquent à sauver la cohérence du système de constitution en le débarrassant de tout ancrage non logique ?

AMBIGUÏTES DU STATUT DU CONCEPT DE FONDATION

A première vue, la « définition » que donne Carnap de la *Fundierheit*, c'est-à-dire du fait d'être fondé, est tout sauf logique et semble compromettre la portée de son argument : « Nous qualifierons de « relations fondées » des relations qui correspondent à une relation « naturelle » susceptible d'appartenir au vécu, dont les termes ordonnés ont donc en commun quelque chose d'empirique. »[1] Il est nécessaire de corriger, conformément à la note du traducteur de l'*Aufbau* lui-même, la traduction de la fin de cette phrase : en effet, dans le texte allemand, les termes ordonnés par les relations fondées ont en commun « *etwas Erlebbares* », quelque chose qui « appartient au vécu », qui est « de l'ordre du vécu », et non « quelque chose d'empirique ». Cette traduction accentue la difficulté qu'on peut rencontrer à considérer le concept de fondation ainsi défini comme un concept purement logique : car comment un concept défini par son rapport au vécu, donc par rapport à un domaine déterminé d'objets, pourrait être « purement » logique au sens carnapien du terme ? Carnap renoncerait-il ici à la logique formelle au profit d'une logique matérielle au fondement même de son système ? Ce n'est bien sûr pas le cas : le concept de fondation est bel et bien un concept logique au sens fort du terme, mais il l'est de manière complexe et, pourrait-on dire, *seulement négativement*. En effet, Carnap précise :

> L'explication donnée de la propriété d'être fondé (*Fundierheit*) ne prétend pas être une définition mais seulement faire comprendre ce que l'on entend par là. Ce concept est indéfinissable. En tant que concept le plus élémentaire du système de constitution, il ne peut être dérivé des concepts constitués. Il ne se laisse pas davantage dériver des concepts de base usuels de la logique formelle. Mais il n'appartient pas non plus à un domaine matériel extra-logique déterminé comme d'ordinaire tous les concepts non logiques.[2]

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §154, p. 252.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §154, p. 252.

Tout d'abord, donc, la « définition » du concept de fondation en termes de *rapport entre une relation déterminée* (comme la relation fondamentale Rap dans le cas du système de constitution à base auto-psychique) *et les vécus*, n'était précisément pas une définition, mais une « explication ». En d'autres termes, le concept de fondation étant indéfinissable, on ne peut que *montrer* ce qu'il signifie sans jamais pouvoir en fournir une véritable définition. Il ne s'agit même pas ici d'une définition d'usage comme c'était le cas pour le passage d'un niveau à un autre du système de constitution : il s'agit véritablement d'une non-définition, si bien que l'inscription de la notion de fondation dans le vécu est en réalité simplement de surface, purement explicative, et non pas un élément définitoire du concept de fondation. En d'autres termes, la définition du concept de fondation ne lui enlève aucunement son statut de concept logique.

Cependant, le texte de Carnap cité ci-dessus démontre également l'ambiguïté du statut de ce concept fondation. Puisque celui-ci n'est un concept logique que négativement, alors d'un côté il ne peut être dérivé des concepts du système, mais d'un autre côté, il ne fait pas non plus partie des « concepts usuels de la logique formelle ». En d'autres termes, *Carnap introduit dans la logique un concept qui, à l'origine, est un concept extra-logique*. La *Fundierheit* est en effet un concept extra-logique qui s'applique à tous les domaines d'objets quels qu'ils soient, et qui est le seul concept de ce type à ne pas dépendre d'un domaine d'objets et donc à ne pas relever d'une constitution dans le système de l'*Aufbau*. *Il s'agit donc bien d'un concept logique, mais qui confère à la logique une dimension nouvelle, qu'il serait tentant de rapprocher de l'idée husserlienne d'une logique matérielle*. Avec le concept de fondation, Carnap aurait-il donc bravé l'interdit de Schlick et franchi le pas vers une logique, et donc un *a priori*, matériels ?

§ 47. Fondation et ontologies matérielles chez Husserl et Carnap

L'ONTOLOGIE PHENOMENOLOGIQUE

Si on se reporte aux textes de Husserl consacrés thématiquement à la notion de fondation, à commencer par les premiers chapitres de la IIIe *Recherche logique*, on ne peut que constater que l'utilisation par Carnap du concept de fondation fait tendre l'*Aufbau* vers une ontologie matérielle qui semble supposer l'idée d'un *a priori* synthétique ou matériel et rentrer en ainsi en opposition avec les grands principes qui seront plus tard ceux du Cercle de Vienne, mais sont déjà, à cette époque, ceux de Schlick. En effet, au §11 de la IIIe *Recherche*, consacré à « la différence entre les lois matérielles et les lois formelles ou analytiques »[1], Husserl démontre que toutes les lois concernant les questions de *dépendance* sont nécessairement des lois synthétiques et ne peuvent être des lois formelles ou analytiques : « Or, il est clair, sans aller plus loin, que toutes les lois ou toutes les nécessités se rapportant aux différentes espèces de dépendances entrent dans la sphère de l'*a priori* synthétique. »[2] Cependant, et c'est là la spécificité de la phénoménologie à partir des *Recherches logiques*, le synthétique *a priori* ou, plus précisément, l'*a priori* matériel, appartient bel et bien à la logique, mais à une logique distincte de la logique purement formelle : une logique matérielle à portée ontologique. Ainsi la distinction entre l'analytique formel et le synthétique ne recoupe pas la distinction carnapienne entre le logique et l'extra-logique, si bien que le concept de fondation se trouve chez Husserl dans une même ambiguïté par rapport aux frontières traditionnelles de la logique. Husserl préfèrera déplacer ces frontières pour faire une place au concept de fondation ; Carnap préfèrera au contraire conserver le statut ambigu de ce concept tout en préservant le sens purement formel de la logique. Ainsi Husserl distingue :

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 252/35.
[2] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 252/36.

> Toute loi pure qui inclut des concepts concrets d'une manière qui ne souffre pas *salva veritate* une formalisation de ces concepts (en d'autres termes toute loi de ce genre qui n'est pas une nécessité analytique) est une loi synthétique *a priori*. Les particularisations de ces lois sont des nécessités synthétiques, parmi lesquelles il y a aussi naturellement des particularisations empiriques comme, par exemple, ce rouge est différent de ce vert. Ce que nous venons d'exposer devrait suffire pour montrer clairement la différence essentielle entre les lois qui se fondent sur la nature spécifique des contenus, lois auxquelles se rattachent les dépendances, et les lois analytiques et formelles qui, se fondant en tant que lois pures sur les « catégories » formelles, sont indifférentes à toute « matière de connaissance.[1]

Ainsi s'ouvre un domaine purement logique, car *a priori* et ne tenant pas compte du contenu individuel des connaissances, et cependant matériel, dans la mesure où les lois de la dépendance qui reposent sur le concept de fondation nécessitent la prise en compte des spécificités matérielles des concepts : en effet, ces lois sont telles que leurs concepts ne peuvent pas être formalisés et débarrassés de leur contenu synthétique sans perdre leur sens.

L'ELABORATION D'UNE ONTOLOGIE DEDUCTIVE

Or, qu'il y ait là une véritable logique, et non simplement une généralisation de propriétés empiriques des différents domaines d'objets, c'est ce qui ressort de la tentative husserlienne d'une élaboration des lois de la dépendance en un système *déductif* qui servira de soubassement logique au reste des *Recherches logiques*, et notamment à la découverte des relations de fondation entre les actes intentionnels de la conscience dans les Ve et VIe *Recherches*. Ainsi la loi de la fondation est source de droit d'une logique proprement déductive :

> Un contenu α est relativement dépendant à l'égard d'un contenu β ou encore à l'égard de l'ensemble total de contenus déterminés par β et par toutes ses parties, quand il y a une loi pure se fondant sur la particularité des genres de contenus en question, loi d'après laquelle en général un contenu du genre pure α ne peut exister *a priori* que dans ou en connexion avec d'autres contenus de l'ensemble total déterminé par β de genres purs de contenus. Là où une telle loi fait défaut, nous dirons que α est indépendant relativement à β.[2]

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 256/40.
[2] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 258/42.

La présence d'une loi pure qui détermine un rapport de fondation entre les contenus α et β permet donc de déduire la dépendance ou l'indépendance de α par rapport à β, et peut être déclinée en plusieurs théorèmes qui constituent une logique purement *déductive* de la fondation. Ainsi la loi de la transitivité de la dépendance est démontrable *a priori* : « Ce qui est indépendant ou dépendant par rapport à un β conserve aussi cette même propriété en ce qui concerne chaque tout β' par rapport auquel β est indépendant, ou, suivant les cas, dépendant. »[1] Au §14 de la IIIe *Recherche*, Husserl tirera même de cette loi un ensemble de théorèmes qui en dérivent *déductivement*, et fonctionnent comme une logique de la fondation, logique matérielle puisque régissant les rapports entre les domaines d'objets, mais s'appliquant cependant à tous les domaines possibles d'objets :

> La loi énoncée […] n'est pas une proposition empirique, mais elle n'est pas non plus une loi d'essence immédiate, elle est susceptible comme maintes lois analogues d'une démonstration a priori. Rien ne peut mettre davantage en lumière la valeur de déterminations rigoureuses que la possibilité de fonder déductivement de telles propositions qui nous sont familières sous un autre vêtement. Nous allons nous attarder quelque peu sur ce sujet en raison du grand intérêt scientifique que comporte, dans quelque domaine que ce soit, la constitution d'un système théorique déductif.[2]

Nous avons déjà observé autour des analyses de Jacques English en quoi ce texte révélait l'influence de l'axiomatique sur la phénoménologie husserlienne, et notamment sur la logique matérielle qui constitue le soubassement des *Recherches logiques* et sera reprise, plus tard et sous une autre forme, dans *Logique formelle et logique transcendantale*. Nous avons en outre déjà souligné les limites d'un tel projet. Cependant, outre ces questions liées au caractère déductif de ce système qui éloignaient la logique matérielle husserlienne de la construction logique du monde carnapienne, il est malgré tout nécessaire de remarquer la grande parenté des deux projets. En effet, même si le système de constitution carnapien ne peut être une axiomatique de l'expérience et ne saurait être constitué en un système déductif,

[1] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 260/44.
[2] E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, IIIe Recherche, p. 261/45.

il n'en demeure pas moins que *l'idée d'une construction logique du monde fondée sur une logique de la fondation, elle-même dans un rapport complexe à la logique formelle et à l'expérience, n'est pas si éloignée de l'intention de Husserl dans les* Recherches logiques. Nous consacrerons la dernière partie de notre travail à la question du modèle logique qui sous-tend l'*Aufbau*, d'un côté, et la phénoménologie husserlienne, de l'autre.

Contentons-nous pour l'instant de souligner la parenté que la notion de fondation révèle entre les deux systèmes : les lois de la fondation, à savoir les lois de la logique matérielle chez Husserl et les lois de constitution des différents niveaux de la connaissance chez Carnap (en d'autres termes toutes les lois d'une construction logique du monde) sont elles-mêmes définies comme des lois fondées. Husserl précise en effet, dans la 2e édition des *Recherches logiques*, dont nous avons cité le texte ci-dessus, que les lois dont il propose une élaboration en un système déductif, ne sont pas « des lois d'essence immédiates » : elles seront définies, plus tard dans les *Recherches*, comme des lois fondées relevant d'actes intentionnels eux-mêmes fondés. En d'autres termes, la logique matérielle ou logique de la fondation est elle-même une logique fondée, c'est-à-dire qui repose sur une relation de fondation avec le vécu.

LA FONDATION COMME ULTIME FORMALISATION

Ne retrouve-t-on pas ici exactement les termes dans lesquels Carnap, au §154 de l'*Aufbau*, définissait la notion de fondation ? Nous avons en effet remarqué que le seul élément d'explication que le système de constitution pouvait donner de la notion de « relation fondée » était le pur rapport au vécu, le simple fait qu'il soit nécessaire de fonder cette relation fondée dans le vécu, sans que ce rapport puisse être précisé. Le rapport de fondation ne peut être déterminé ou défini, car sinon il perdrait son statut de concept logique indéfinissable, mais il possède une seule caractéristique, celle, commune avec son équivalent husserlien, de *poser comme nécessaire un certain rapport au vécu concret*. La détermination

de ce rapport restera en dehors du système de constitution chez Carnap, comme son point aveugle sans quoi il perdrait son statut de logique ; chez Husserl, au contraire, la détermination de ce rapport constituera le cœur de la théorie de l'intentionnalité. Mais c'est pourtant bien ce rapport nécessaire au vécu qui place sur un même plan l'ontologie matérielle *a priori* husserlienne et la construction logique du monde de Carnap, à savoir, sur le plan des relations fondées et d'un certain ancrage dans le vécu.

Cependant, est-ce une logique matérielle que vise ici Carnap, lorsqu'il définit le concept de fondation comme un concept logique ? Non, car sinon il devrait renoncer au primat de la logique formelle des relations, laquelle devrait reposer sur une logique d'un autre ordre qui soit fondée sur le vécu. *La relation de fondation doit être une pure relation formelle et toutes les relations matérielles doivent apparaître comme des cas particuliers de cette relation fondamentale*. *Loin d'ouvrir la possibilité d'une logique matérielle, le concept de fondation a pour fonction de ramener l'ensemble des relations matérielles constituées dans l'Aufbau à la logique formelle*, et plus précisément à la logique des relations : la fondation est donc le lien entre la logique formelle et ce qu'on pourrait en effet décrire comme une logique matérielle ou une ontologie (à savoir le système de constitution lui-même), mais *elle se situe entièrement du côté de la logique formelle*. Il s'agit de « l'ultime formalisation du système », et non de son retour à un niveau inférieur de formalisation :

> Nous allons montrer avec l'exemple de notre système de constitution comment opérer l'élimination des relations fondamentales, et par là, l'ultime formalisation du système de constitution, étant entendu que « fond » peut être considéré comme un concept logique fondamental. Nous définissons ainsi la relation fondamentale Rap qui n'était pas définie : Rap est l'unique relation fondée suivant laquelle on peut constituer de telle ou telle manière un objet donné (qui reste à choisir) de niveau suffisamment élevé, qui se comporte empiriquement de telle ou telle manière.[1]

Cette ultime formalisation est donc double. Elle permet en effet, tout d'abord, d'atteindre un niveau de généralité formelle où la relation fondamentale d'origine du système

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §155, p. 253.

(Rap) apparaît comme un *cas particulier* d'une relation logique. Ainsi la relation Rap pourra être définie, puisque le système de constitution disposera dorénavant d'un point de vue englobant où elle pourra recevoir une définition explicite. *La relation « Rap » sera donc définie comme la seule particularisation de la relation « fond » qui corresponde à une certaine description*, à savoir qui permette de constituer n'importe quel objet de telle ou telle manière.

En outre, la relation « fond » est purement formelle du point de vue de son rapport au vécu. En effet, Carnap précise bien que ce rapport au vécu ne fait pas partie de la *définition* de la relation de fondation, mais seulement de son explication, c'est-à-dire *de sa traduction*. Tout se passe comme si la relation au vécu, au lieu d'être constitutive de la nouvelle relation fondamentale, n'en était qu'une interprétation possible. Ce que révèle la relation de *Fundierheit*, ce n'est donc pas que le système de constitution aura un ancrage dans le vécu, mais simplement qu'il est en relation nécessaire avec quelque chose d'extérieur à lui, mais qui ne sera précisément jamais défini. Que cette chose soit le vécu, cela relève donc d'une *interprétation* de cette relation fondamentale, et ne la définit aucunement.

Il y a là de la part de Carnap un geste profondément anti-phénoménologique : tout d'abord la relation au vécu n'est plus considérée comme nécessaire ou essentielle, mais simplement comme une *interprétation possible de la véritable relation fondamentale*, qui n'est qu'une relation formelle selon laquelle le système est inextricablement *lié à quelque chose qui ne peut être intégré à lui*, et qui, dans le cas particulier du système de constitution à base auto-psychique, est effectivement le vécu ; ensuite, et surtout, la relation du système au vécu est aplanie, traitée comme une relation formelle et non transcendantale : la « fondation » n'a précisément plus le sens qu'elle a dans la phénoménologie constitutive. En effet, la fondation n'est plus chez Carnap que le nom d'une relation entre deux entités, *deux systèmes* (que nous pouvons caractériser dans le cas de l'*Aufbau* comme système de constitution à base

auto-psychique et phénoménologie naturelle) extérieurs l'un à l'autre, et cette relation relève des lois de la logique formelle : par exemple, elle est transitive (puisque si une relation A est fondée sur une relation B et que la relation B est fondée sur une relation C, alors A est également fondée sur C) et asymétrique (puisque si A est dépendant de B, B est, dans le cas de la fondation, indépendant de A). En d'autres termes, la « fondation » ne signifie rien d'autre qu'une « relation transitive et asymétrique qui relie ensemble deux systèmes extérieurs l'un à l'autre », si bien que cette relation est dénuée de toute verticalité, et donc de tout ce que le terme de « fondation » comporte chez Husserl d'implications transcendantales et proprement ontologiques. Finalement, dire que le système de constitution est « fondé » au sens carnapien de la notion de fondation, ce n'est absolument pas dire qu'il serait « fondé » au sens husserlien, c'est-à-dire qu'il serait dépendant dans son existence même et quant à sa connaissabilité (donc un en sens transcendantal) de quelque chose comme le vécu. Ce sens transcendantal de la fondation ne serait, pour Carnap, qu'une *interprétation* possible du concept logique pur de fondation. Il s'agit donc bien là du premier des grands faux-amis de la confrontation entre Husserl et Carnap.

PHENOMENOLOGIE ET PHENOMENALISME

Au moins cette notion nous permet-elle de préciser quelques points laissés en suspens par nos analyses précédentes, et de déterminer avec plus de précision la relation entre la phénoménologie husserlienne et le phénoménalisme carnapien. En effet, pour qu'un tel sens de la fondation soit seulement possible, *il est nécessaire que le système de constitution aplanisse toutes les relations entre vécus*, et les traite toutes comme de simples *reconfigurations* du vécu. Ainsi, l'idée que le système de constitution serait un système hiérarchique *vertical* (où un niveau serait « fondé » sur un autre au sens où les actes intentionnels peuvent être « fondés » chez Husserl) est partiellement inexacte : le système de constitution n'est qu'un déploiement des relations *horizontales* entre les vécus, relations qui

présentent en elles des rapports de dépendance logique, mais qui *demeurent cependant intégralement dans l'immanence du vécu*. Dire que la couleur est fondée sur l'existence d'un objet spatial, ce n'est donc pas dire que le vécu de couleur n'est possible que sur le fondement d'une position préalable d'un objet, mais simplement que l'ensemble des vécus qui constituent, de manière immanente, la couleur, sont nécessairement reliés à l'ensemble des vécus immanents qui constituent l'objet, par une relation elle-même immanente. Jamais la constitution carnapienne ne sort de l'immanence du vécu ; jamais les relations (et parmi elles les relations de fondation qui hiérarchisent entre eux les concepts des différentes relations) ne sont autre chose que des configurations de l'espace immanent dessiné par l'ensemble des vécus auto-psychiques ; en d'autres termes, *jamais le phénoménalisme carnapien ne s'élève véritablement au-dessus de la sphère des vécus*, si bien que concevoir la construction logique du monde de manière verticale comme la phénoménologie nous a habitués à concevoir toute forme de constitution, c'est simplement *interpréter* les relations par ailleurs purement formelles et horizontales que déploie le système de constitution.

Par conséquent, même lorsque le système de constitution se réfère à un extérieur et lorsqu'il semble faire signe vers une phénoménologie naturelle comme à son fondement, il ne s'agit là encore que d'une relation horizontale et non transcendantale. Ou plutôt, la question transcendantale demeure présente, dans la mesure où il s'agit bien de savoir à quelle condition logique le système de constitution est effectivement réalisable, mais elle perd sa dimension verticale : le système de constitution est nécessairement dans une certaine relation à un autre système, mais on ne saurait ni déterminer plus précisément ce rapport de « fondation », ni caractériser cet extérieur comme une phénoménologie naturelle. Ces caractérisations sont en effet possibles, mais simplement comme des interprétations possibles de la notion de fondation, et ne font donc pas à proprement parler partie du système. Nous pouvons donc apporter ici une précision à nos analyses précédentes :

1. Tout d'abord, en ce qui concerne la question de l'axiomatique, le système de constitution carnapien apparaît effectivement comme un *cas d'application possible* d'une relation indéterminée quant à son sens, et donc définie implicitement. En d'autres termes, il serait possible de concevoir la relation de fondation comme introduisant une axiomatique dont le système de constitution ne serait qu'un cas d'application, qui « remplirait » la pure relation indéterminée « fond » par une relation déterminée « Rap » *et* un certain rapport au vécu, et permettrait ainsi de donner corps à l'axiomatique ou, pour reprendre l'image carnapienne, d'introduire le « sang de la réalité » dans les « veines » du système d'axiomes. Mais pour que le système de constitution apparaisse comme l'application d'un système d'axiomes, il faut que les relations dont il constitue le déploiement soient entièrement aplanies et qu'il perde sa prétention proprement ontologique, à savoir sa prétention à établir la dépendance d'un domaine d'objets quant à son être par rapport à un autre domaine d'objets. Le système de constitution repose donc bien sur une axiomatique, mais au prix de son renoncement à toute prétention transcendantale ou proprement ontologique.

Cependant, Carnap échappe à la critique de Gödel, puisque la relation fondamentale définie comme axiome du système n'est précisément pas définie *dans* le système, mais s'appuie au contraire sur un autre système extérieur au système de constitution, et qu'il n'introduit qu'implicitement et de manière indéterminée. En d'autres termes, seul ce système extérieur permet d'appliquer le système d'axiomes au système de constitution. La circularité que paraissait introduire la substitution de la relation de fondation à la relation « Rap » n'est donc qu'apparente, puisque la relation « fond » ne fait pas réellement partie du système, mais est introduite de l'extérieur comme un élément extra-logique, c'est-à-dire *extérieur à la logique du système lui-même*. Le système de constitution ne prétend donc pas atteindre avec la notion de fondation la complétude au sens hilbertien du terme, mais utilise un point de vue extérieur pour démontrer sa cohérence. Le système de constitution ne prétend donc pas

démontrer *dans son propre langage* sa cohérence (ce qui reviendrait à commettre l'erreur signalée par Gödel), mais mobilise au contraire une notion extérieure à son langage pour l'établir, et accomplir ainsi le projet épistémologique de prouver la cohérence du domaine des objets de la science. En d'autres termes, l'élimination de la relation fondamentale au profit de la relation de fondation, loin de rendre le système de constitution comme complet et circulaire comme nous l'avions suggéré au début de cette partie, l'ancre au contraire dans une relation nécessaire à un autre système[1].

2. Doit-on pour autant affirmer que cet autre système est la « phénoménologie naturelle » dont nous avons défini la nature ? Doit-on affirmer, en d'autres termes, que le recours à cette « phénoménologie naturelle » est le seul moyen de mener à bien la démonstration de la cohérence du domaine de la science ? Sans être inexactes, ces affirmations méritent cependant d'être précisées : *la caractérisation de ce système extérieur au système de constitution comme une phénoménologie n'est en réalité qu'une des nombreuses interprétations de la relation du système de constitution à un autre système indéterminé*. Cette relation à un système extérieur *indéterminé* est effectivement fondamentale pour établir la cohérence du système, mais l'assimilation de ce système à une phénoménologie (en d'autres termes l'interprétation phénoménologique (naturelle) de la relation en question) n'est quant à elle que fortuite : affirmer que le système pré-constitutif (dans lequel le système de constitution est nécessairement *fondé*) est une phénoménologie naturelle n'a donc qu'une valeur explicative, et n'a surtout de sens que dans le cadre arbitraire d'un système de constitution à base auto-psychique.

3. Enfin, cette « phénoménologie naturelle », laquelle confère au système de constitution un ordre et une dimension phénoménologiques, ne doit pas nous tromper sur la nature

[1] Par conséquent, malgré les réserves que nous avons émises sur cette question, et qui demeurent par ailleurs valables, le projet carnapien d'un système de constitution qui serait un cas d'application d'une axiomatique de la fondation n'est pas sans commune mesure avec le projet husserlien d'une *mathesis* des vécus.

purement horizontale des relations entre vécus dans le système de constitution. Le prochain chapitre précisera le rapport en réalité plus complexe entre la description phénoménologique « naturelle », la description phénoménaliste et la description phénoménologique à proprement parler. Il n'en demeure pas moins vrai que la notion de fondation semble avoir perdu ici tout ce qui, chez Husserl, en faisait le fondement d'une *phénoménologie* : le sens de la fondation de la connaissance dans le vécu n'est plus qu'une relation logique indéterminée et perd sa dimension ontologique, voire transcendantale, et surtout, les vécus sont aplanis de telle sorte que tous les objets constitués ne sont que des complexes immanents de vécus ; par conséquent, loin de faire surgir une réalité d'un ordre supérieur sur la base d'une réalité d'un ordre inférieur, *la constitution carnapienne ne fait que reconfigurer les vécus en établissant la dépendance de certaines de leurs relations par rapport à d'autres relations considérées comme fondamentales*. Ce qui oppose donc le phénoménalisme de Carnap à la phénoménologie porte donc un nom : c'est la capacité du vécu à faire signe vers une transcendance, quelque chose d'extérieur à lui et situé sur un plan qui, précisément, n'est pas celui de l'immanence ou du vécu lui-même. Il s'agit, en d'autres termes, de l'intentionnalité.

§ 48. L'intentionnalité chez Carnap : un concept phénoménologique dans le système de constitution ?

Pourtant, l'intentionnalité n'est pas à proprement parler bannie du système de constitution carnapien, qui semble au contraire lui conférer un rôle déterminant. On pourrait voir dans ce geste une véritable prise en compte de la phénoménologie dans l'*Aufbau*, voire un argument pour considérer l'*Aufbau* comme une forme de phénoménologie qui ne se nommerait pas. Ce rapprochement de Husserl et de Carnap autour de la question de l'intentionnalité, pour paradoxal et inattendu qu'il soit, est en effet fondé sur un texte de la fin de l'*Aufbau*, et nous impose de préciser la nature des « relations » entre vécus et objets dans le système de constitution.

C'est au §164 consacré à « l'essence de la relation intentionnelle » que Carnap semble faire droit à l'intentionnalité en lui conférant une place constitutionnelle, et semble même tenter d'opérer une synthèse entre les philosophies intentionnelles comme la phénoménologie husserlienne (qu'il cite aux côtés de Brentano) et la logique des relations sur laquelle repose la construction logique du monde. Les termes dans lesquels l'intentionnalité est décrite ne peuvent en apparence que rappeler la manière dont Husserl lui-même définit ce concept : en effet, tout en précisant qu'il laisse de côté la question de savoir si *tous* les vécus sont intentionnels, Carnap définit l'intentionnalité comme une relation entre un vécu orienté sur une chose et la chose en question, celle-ci n'étant pas prise comme un objet existant hors de la conscience, mais comme le contenu même de la représentation :

> La relation intentionnelle lie un processus psychique pourvu d'un contenu et son contenu, par exemple ma représentation momentanée de la cathédrale de Cologne et cet édifice en tant que contenu ou visée de cette représentation. Au domaine de la relation appartiennent donc les processus psychiques « ayant une intention », orientés vers quelque chose, comme les perceptions, les représentations, les sentiments (dans la mesure où ils se rapportent à quelque chose), etc. […] Soit par exemple la relation intentionnelle entre un vécu perceptif donné d'un arbre et l'arbre visé en lui ; par « arbre visé », on ne doit pas entendre l'arbre qui « se présente dans la perception », lequel peut être également l'objet d'un rêve ou d'une hallucination.[1]

On retrouve là une thèse spécifiquement phénoménologique : l'objet intentionnel n'est pas détachable du vécu dans lequel il se donne et du caractère intentionnel de ce vécu. Ainsi, l'objet perçu n'est pas l'objet « réel », extérieur, mais seulement l'objet en tant qu'objet *de perception*, qui ne pourra donc être visé par un autre vécu intentionnel (le rêve, l'hallucination) qu'au prix d'une transformation de son mode de donnée. Il semblerait donc qu'il y ait ici une référence directe à l'intentionnalité husserlienne, et plus précisément à sa forme noético-noématique telle qu'elle est développée dans les *Ideen I* que Carnap cite en marge de son texte. Il suffit pour vérifier la conformité de cette définition avec la

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.

phénoménologie des *Ideen* de se référer au texte cité par Carnap, à la page 64 de l'édition allemande.

Certes, Husserl répond d'emblée à la question que Carnap prend soin d'écarter, en affirmant que l'essence même du vécu en général est d'être intentionnel : « D'une façon générale l'essence de tout *cogito* actuel implique qu'il soit la conscience de quelque chose. »[1]

Ce point mérite en effet d'être provisoirement laissé de côté pour nous permettre de nous concentrer sur le *sens* de l'intentionnalité chez Husserl et Carnap ; mais ce désaccord se révélera symptomatique de l'opposition plus fondamentale encore des deux philosophes sur la question de l'intentionnalité, telle que nous l'étudierons dans la suite de ce paragraphe. Reste en effet qu'à première vue, les trois points de la définition carnapienne de l'intentionnalité correspondent exactement à la définition husserlienne :

1. Tout d'abord, Carnap précise bien que la relation intentionnelle a lieu entre un vécu et l'objet en tant qu'il est visé par ce vécu, et non pas entre un vécu et un objet réel extérieur à la conscience, ce que Husserl prenait déjà soin de noter :

> Il faut bien faire attention qu'il n'est pas question ici d'une relation entre quelque événement psychologique, qu'on appellerait le vécu, et un autre existant réel de la nature du nom d'objet – ou d'une liaison psychologique qui se produirait entre l'un et l'autre dans la réalité objective.[2]

De même, le vécu intentionnel de la cathédrale de Cologne n'est-il pas pour Carnap une relation à la cathédrale elle-même mais « à cet édifice en tant que contenu ou visée de ma représentation »[3].

2. Tous les vécus de perception, de représentation, et, ce qui est moins évident, les sentiments, sont définis par Carnap comme intentionnels, et plus précisément comme intentionnels « *dans la mesure* où ils se rapportent à quelque chose ». Ainsi, le vécu n'est

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §36, pp. 64/115.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §36, pp. 64/116.
[3] Cf. le texte ci-dessus. R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.

intentionnel que dans une certaine mesure, mais comporte en lui une part non intentionnelle *dans la mesure* où il ne se rapporte *pas* à quelque chose. Ici encore, Husserl propose la même distinction : « On voit aisément que tout moment réel inclus dans l'unité concrète d'un vécu intentionnel ne possède pas lui-même le caractère fondamental de l'intentionnalité, par conséquent la propriété d'être une « conscience de quelque chose ».[1] L'exemple choisi par Husserl pour corroborer cette affirmation la rapproche encore du texte de Carnap, notamment par l'emploi du vocabulaire des « *data* de sensation » qui ne peut que faire écho au modèle russellien de l'*Aufbau* :

> Cette restriction concerne par exemple tous les *data* de sensation qui jouent un si grand rôle dans l'intuition perceptive des choses. Dans le vécu que constitue la perception de ce papier blanc, ou plus exactement dans la composante rapportée à la qualité de blancheur du papier, nous découvrons par un déplacement convenable du regard le *datum* de sensation « blanc ». Ce blanc est indissociablement attaché à l'essence de la perception concrète ; il lui est attaché en tant que composante concrète réelle. En tant que contenu qui figure le blanc du papier tel qu'il nous apparaît, il est porteur d'une intentionnalité, mais il n'est pas lui-même la conscience de quelque chose.[2]

Il y aurait donc une certaine similitude entre la manière dont le vécu intentionnel se rapporte, chez Husserl, à ses composantes réelles non intentionnelles, et la manière dont Carnap décrit, ou plutôt suggère, le rapport, au sein même du vécu, entre une part intentionnelle et une part non intentionnelle.

3. Tout comme Husserl, Carnap précise qu'au niveau du vécu intentionnel, la question de la réalité de l'objet visé est mise entre parenthèses, et ne change rien à ce vécu en tant que tel : « Que l'arbre visé corresponde à un arbre irréel [comme dans le cas du rêve ou de l'hallucination] ou à un arbre réel est secondaire et n'entre pas encore en ligne de compte pour ce qui concerne l'immédiateté du vécu. »[3] La question de la réalité se surajoutera par la suite à

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §36, pp. 65/117.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §36, pp. 65/117-118.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.

la relation intentionnelle mais n'affecte pas cette relation en elle-même, comme Husserl, depuis les débuts de la phénoménologie, n'a cessé de le rappeler.

4. Enfin, Carnap semble reconnaître à l'intentionnalité un statut particulier, en affirmant que « cette relation est spécifique et non réductible à autre chose », dans la mesure où « selon la conception usuelle de la relation intentionnelle, ces processus psychiques intentionnels se projettent d'une manière propre vers l'objet « intentionnel » ou visé qui ne leur est pas identique »[1]. Est-ce à dire, en proposant une lecture phénoménologisante de l'*Aufbau*, que Carnap reconnaîtrait l'*irréductibilité* de la relation intentionnelle aux relations de base du système de constitution, faisant *de facto* de cette relation une nouvelle relation fondamentale, comme elle l'est effectivement dans la phénoménologie husserlienne ? La phénoménologie n'est-elle pas en effet simplement un système de constitution avec pour relation fondamentale la relation intentionnelle ? Et dans ce cas l'irréductibilité que Carnap semble reconnaître ici à l'intentionnalité ne constituerait-elle pas de fait une assimilation des deux systèmes de constitution ?

§ 49. Conséquences anti-phénoménologiques de la place de l'intentionnalité dans le système de constitution

L'APLANISSEMENT DE LA RELATION INTENTIONNELLE

Bien sûr, il n'en est rien. L'irréductibilité que Carnap reconnaît à l'intentionnalité n'est pas une irréductibilité constitutive, mais simplement la reconnaissance de la spécificité de la relation intentionnelle, donc au contraire la reconnaissance de la nécessité de la constituer dans le système de constitution. En effet, si l'intentionnalité ne peut être assimilée à une famille de relations déjà constituée, alors cette relation ne peut être légitimée qu'à condition de recevoir une place dans le système de constitution – donc à condition d'être constituée, ce qui nous place aux antipodes de la conception husserlienne de l'intentionnalité. Loin donc de

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.

placer l'intentionnalité au cœur de l'*Aufbau*, Carnap démontre au contraire qu'elle n'est qu'une configuration possible de la relation fondamentale, et qu'elle peut donc être réduite à cette relation.

L'intentionnalité, en d'autres termes, serait réductible à la logique des relations. En effet, lorsque Carnap souligne l'écart constitutif entre le vécu intentionnel et son objet, en affirmant que « ce qui est exact dans cette interprétation, c'est que le vécu et son objet intentionnel ne sont pas identiques »[1], il n'entend pas cet écart au sens ontologique que lui confère Husserl, mais en un sens purement phénoménaliste et immanent à la sphère des vécus :

> Du point de vue de la théorie de la constitution, l'arbre visé est un certain ordre déjà très complexe des vécus dont nous disons que l'arbre est leur objet intentionnel ; ce faisant, ces vécus sont des unités qui ne peuvent être divisées mais seulement organisées selon divers ordres, et ici, dans l'ordre qui représente l'arbre visé. Nous reconnaissons ainsi que la relation intentionnelle lie en général un vécu et un ordre du vécu si les deux conditions suivantes sont remplies : premièrement, le vécu doit appartenir à cet ordre et deuxièmement, cet ordre doit être l'une des formes de constitution dans lesquelles sont constitués les objets du type de la réalité.[2]

Le déplacement par rapport à l'intentionnalité husserlienne est majeur : l'intentionnalité ne désigne plus ici la capacité de la conscience à sortir de soi en se tournant vers un objet qui, faute d'être effectivement extérieur à elle comme un objet « réel », est cependant toujours *posé comme extérieur*. Au contraire, l'intentionnalité devient chez Carnap une relation immanente entre des vécus, puisqu'elle relie un vécu à un « objet », mais que cet « objet » n'est autre qu'un ensemble de vécus organisé selon un complexe de relations définies par le système de constitution, et réductibles à la relation fondamentale Rap. L'objet intentionnel n'est pas un objet posé comme extérieur, mais au contraire un amas de vécus *dont le vécu intentionnel fait partie*. *Le vécu est donc défini comme une partie réelle de son*

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.

objet intentionnel[1], mais la relation intentionnelle désigne le rapport spécifique entre ce vécu et l'ensemble de vécus dont il fait partie :

> La relation d'un élément au complexe relationnel d'une structure déterminée dans lequel il est inséré, est une des relations les plus importantes de la théorie appliquée des relations. La relation intentionnelle n'est rien d'autre que cette relation pour un domaine déterminé, à savoir entre un vécu (ou un constituant du vécu) et un ordre de structure du type de la réalité.[2]

Il ne s'agit ni plus ni moins ici que d'une *élimination en règle du concept phénoménologique d'intentionnalité* : l'extériorité vers laquelle l'intentionnalité permettait de tendre, est soudainement ramenée à l'immanence du vécu, et la relation vécu-objet n'est plus qu'une *relation aplanie entre un élément et le complexe dont il est un élément*.

LA DESTRUCTION DE L'INTENTIONNALITE PHENOMENOLOGIQUE

Carnap explicite la destruction de l'extériorité intentionnelle en montrant qu'elle peut se réduire à une forme d'extériorité relevant d'une méréologie toute différente de celle de la IIIe *Recherche logique* et seulement fondée sur la théorie des relations, et en feignant d'intégrer le sens phénoménologique de l'intentionnalité à son système – là où cette intégration prend très clairement le sens d'une désintégration :

> A vrai dire, il n'y a rien à objecter si on exprime cette relation comme un « renvoie à quelque chose d'extérieur à soi-même », dans la mesure où il est clair que le « extérieur à » doit être compris comme non identique ou plus précisément comme rapport englobant. Exemple : on peut citer des exemples de cette relation générale dans d'autres domaines où l'expression de « renvoi » peut également être appliquée. Une plante donnée renvoie au système botanique des plantes ; une certaine tonalité au corps des couleurs, une personne à sa famille, sa nation ou sa hiérarchie professionnelle, etc. La relation intentionnelle est du même type que ces relations.[3]

Que demeure-t-il ici de l'intentionnalité husserlienne ? Nous avons vu que Carnap prenait en compte la majeure partie des propriétés de la relation intentionnelle husserlienne ; mais en faisant une place à cette relation dans le système de constitution, il confère à ses

---

[1] Ce qui n'est possible, bien sûr, que dans la mesure où l'objet lui-même n'est pas autre chose que du vécu, à savoir une configuration ou un complexe de vécus.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 272.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 272.

propriétés un sens profondément différent qui dénature entièrement l'intentionnalité, noyée dans la logique des relations. L'intentionnalité n'est plus qu'un exemple d'une relation bien plus générale, et perd donc toute la spécificité que Husserl lui avait conférée au prix d'un long travail de refonte de la psychologie brentanienne. Ainsi, dans le système de constitution carnapien : « La relation intentionnelle n'est pas […] une relation d'un type tout à fait particulier qui ne se trouverait nulle part ailleurs qu'entre une structure psychique et ce qui se présente à elle. »[1]

Enfin, Carnap déconstruit la thèse husserlienne que nous avions laissé un instant de côté, ici encore en feignant de la prendre en compte et de l'intégrer au système de constitution :

> Si l'on dit qu'il appartient à l'essence d'un vécu de renvoyer intentionnellement à quelque chose, même si l'on n'a pas conscience en tout vécu de son objet intentionnel, cela est également valable en général du point de vue de la théorie de la constitution : il est essentiel pour tout objet qu'il appartienne à certaines structures d'ordre, sinon il ne pourrait absolument pas être constitué et être par conséquent un objet de connaissance.[2]

En d'autres termes, si Carnap répond également positivement à la question de savoir si tous les vécus sont intentionnels, sa réponse consiste cependant à *souligner la banalité de cette thèse, dont il dévoile le caractère quasi-analytique* : un vécu ne peut que renvoyer à quelque chose car un vécu doit forcément appartenir à une « structure d'ordre » ; mais il n'y a pas d'autre « extériorité » que l'extériorité de cette structure par rapport à l'objet, donc une *extériorité purement immanente*. Affirmer que tout vécu est intentionnel, ce n'est donc rien faire d'autre que reconnaître une évidence bien plus générale, à savoir qu'un vécu doit nécessairement se rapporter à un complexe de vécus, et que cette relation entre le vécu et le complexe dans lequel il s'intègre est *constitutive* de ce vécu. Ici encore, donc, l'équivocité des termes de la constitution permet en apparence à Carnap de sauver une thèse proprement

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 271.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 272.

phénoménologique, mais en éliminant de cette thèse la dimension phénoménologique qui, précisément, en rendait l'intégration au système de constitution impossible. *La relation du vécu à son objet est donc banalisée et amputée de sa prise sur une véritable extériorité*.

L'ELIMINATION DE LA CONSCIENCE INTENTIONNELLE

Cette élimination de l'intentionnalité, sous couvert d'une intégration au système de constitution, était cependant inévitable dans le contexte phénoménaliste qui est celui de l'*Aufbau*, et conformément à la théorie purement empiriste du « moi » que Carnap y développe. En effet, derrière la conception de l'intentionnalité et de sa place (fondamentale chez Husserl, secondaire et constituée chez Carnap) dans le système de constitution, c'est la nature même de la conscience et de son rapport au vécu qui est en jeu. En effet, juste avant de s'intéresser à la question de l'intentionnalité, Carnap a énoncé la conception du moi que permettait de dégager son système de constitution : « Le moi est la classe des vécus élémentaires. »[1] Le moi carnapien n'est donc pas défini, comme dans l'empirisme classique, comme un faisceau de vécus :

> On souligne souvent à juste titre que le moi n'est pas un faisceau de représentations ou de vécus mais une unité, ce qui n'est pas en contradiction avec notre thèse. Comme nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, une classe en effet n'est pas une collection, la somme ou le faisceau de ses éléments, mais l'expression d'une unité, de ce qui est commun aux éléments.[2]

Le moi est l'unité de tous les vécus élémentaires, c'est une *classe* ; en d'autres termes, s'il n'est pas une pure collection de vécus, il n'est cependant rien d'autre ou de plus que l'ensemble de ses vécus. Le moi ne se compose pas de ses vécus comme un tout de ses parties, mais il n'est cependant rien de plus qu'un complexe de ses vécus :

> Les classes ne peuvent pas se composer de leurs éléments comme un tout de ses parties. En tant que quasi-objet par rapport à leurs éléments, les classes sont des complexes de leurs

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §163, p. 270.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §163, p. 270.

> éléments, précisément des complexes de leurs éléments indépendants puisqu'elles ne se composent pas de ceux-ci.[1]

Ainsi, non seulement le moi n'est qu'un quasi-objet par rapport à ses vécus, et non un objet premier, mais ses vécus sont même *indépendants* de lui et donc bien premiers par rapport à lui. Malgré le dépassement de la conception empiriste classique du moi, Carnap reste donc fidèle à l'idée finalement nominaliste d'un moi qui ne serait qu'un quasi-objet, et dont les vécus ne dépendraient pas, mais qui émanerait, quoique de manière nouvelle (comme complexe logique plutôt que comme somme), de la totalité des vécus.

Or, si Husserl reconnaît le caractère constitué du moi empirique, lequel est justiciable de l'*épochè* phénoménologique, il fait cependant ressortir un « moi pur » au cœur même du vécu, qui s'oppose frontalement à l'idée carnapienne d'une simple classe de vécus comprise comme quasi-objet :

> Or, si j'opère l'épochè phénoménologique, le « moi un tel » est justiciable, comme l'ensemble du monde selon la position naturelle, de la mise hors circuit ; il ne subsiste que le pur vécu en tant qu'acte avec sa propre essence. Mais je vois également qu'en saisissant ce vécu en tant que vécu humain, abstraction faite de la thèse d'existence, on introduit toutes sortes d'éléments dont la présence n'est nullement nécessaire, et que d'autre part nulle mise hors circuit ne peut abolir la forme du cogito et supprimer d'un trait le « pur » sujet de l'acte : le fait « d'être dirigé sur », « d'être occupé à » […], enveloppe nécessairement dans son essence d'être précisément un rayon qui émane du moi, ou, en sens inverse, qui se dirige « vers le moi » ; ce moi est le pur moi ; aucune réduction n'a prise sur lui.[2]

Le vécu se définit donc dans son essence même par le fait d'être traversé par le moi, et donc par sa *dépendance* vis-à-vis du moi : si le moi empirique se construit sur la base des vécus et peut donc être mis hors circuit, le « pur » moi, au contraire, est une dimension constitutive du vécu lui-même.

En d'autres termes, la pointe de l'argument de Carnap, qui l'oppose non seulement à la théorie husserlienne de l'intentionnalité, mais également à sa conception du vécu et du moi, consiste à *rejeter l'idée que le vécu serait un acte*. N'est-ce pas là, en effet, l'un des

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §37, p. 104.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §80, pp. 160/270.

principaux résultats des *Recherches logiques*, et ce en quoi la dérive progressive de la phénoménologie vers l'idéalisme transcendantal était inévitable ? *Il y a dans le vécu une dimension active et actuelle qui est irréductible*, et la constitution repose tout entière sur cette dimension du vécu, c'est-à-dire *sur le fait que le cogito est sans cesse dirigé sur son vécu, et qu'il l'est toujours actuellement*. Il n'y aurait pas de constitution si le *cogito* ne *vivait* pas actuellement ses vécus, s'il n'en était pas la conscience en acte. Cette dimension du vécu est, bien sûr, le corollaire de la théorie intentionnelle : le vécu contient en lui-même le moi de la même manière qu'il contient l'objet qu'il vise ; non que le moi soit l'analogue ou le reflet subjectif de l'objet, mais il constitue la « face *orientée subjectivement* » du vécu au même titre que l'intentionnalité en constitue la « face orientée objectivement »[1].

Or, c'est précisément cette dimension actuelle de l'être-dirigé-sur, en d'autres termes le fait qu'il ne puisse pas y avoir de relation intentionnelle, et donc d'objet, sans une *conscience actuelle*, que Carnap réfute à la fin du §164 sur l'intentionnalité. Ainsi, au sujet de la comparaison qu'il opère entre la relation qui unit un vécu et son objet d'un côté et de l'autre la relation qui unit une plante au système botanique des plantes ou une couleur donnée au corps des couleurs, et qui constitue le cœur de la redéfinition de l'intentionnalité comme relation d'un élément au complexe dont il est l'élément, Carnap s'oppose l'argument selon lequel, à la différence de l'exemple de la plante, la relation intentionnelle supposerait la *conscience* de son objet, ce qui en ferait une relation d'un autre type :

> Une plante renvoie au système botanique des plantes ; une certaine tonalité au corps des couleurs, une personne à sa famille, sa nation ou sa hiérarchie professionnelle, etc. La relation intentionnelle est du même type que ces relations. Il est vrai que pour un vécu dans lequel apparaît un arbre, on a habituellement conscience de l'acte de viser cet arbre, tandis qu'on a habituellement conscience d'une couleur sans avoir conscience du corps des couleurs. Mais ce n'est qu'une différence de degré : la conscience de l'arbre peut également manquer dans certaines circonstances, quoique relativement rarement chez un homme adulte.[2]

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §80, p. 161/271.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §164, p. 272.

Le lien même qui unit l'intentionnalité au moi, et plus précisément à la nécessité d'une conscience en acte, est donc éliminé, puisqu'il ne constitue plus ici qu'une différence de degré par rapport aux autres formes de relations d'un élément au complexe dont il est l'élément. L'intentionnalité ne possède donc plus une seule des caractéristiques qu'elle avait dans la phénoménologie husserlienne, et que Carnap semblait lui reconnaître : non seulement elle perd avec son intégration au système de constitution sa tension vers une extériorité, mais elle perd sa dimension d'acte pour se réduire à une pure relation logique.

L'ENJEU DE LA RELATION INTENTIONNELLE

Se pose alors une dernière question : l'intentionnalité ainsi définie, comme relation logique et non plus acte d'une conscience, pourrait-elle au moins être considérée comme une relation fondamentale du système de constitution, ce qui permettrait au moins d'opérer un rapprochement des deux systèmes sur le modèle de celui que nous avons proposé dans le premier chapitre de cette partie ? Force est de constater que Carnap n'envisage à aucun moment cette question, malgré sa connaissance de la phénoménologie des *Idées directrices*. En réalité, ce point met au jour la difficulté que l'intentionnalité pose au système de constitution, et qui justifie, non seulement l'élimination de ses propriétés phénoménologiques, mais également la *minimisation de sa portée logique* rendue possible par son intégration à un stade très tardif du système de constitution.

En effet, les propriétés logiques de la relation intentionnelle posent un problème que Carnap ne développe pas, mais qu'un autre paragraphe de l'*Aufbau* évoque à un autre sujet : si elle était au fondement du système de constitution, l'intentionnalité mettrait à mal la nature purement *extensionnelle* du système de constitution. En effet, Carnap a souligné dès le §43 de l'*Aufbau* que le système de constitution reposait sur la « thèse de l'extensionalité » :

> Nous parlons d'une méthode de constitution extensionnelle. Elle s'appuie sur la thèse de l'extensionalité: dans toute proposition portant sur un concept, celui-ci peut être pris en

> extension, c'est-à-dire représenté par son extension (classe ou relation) ; plus exactement, dans toute proposition portant sur une fonction propositionnelle, celle-ci peut être remplacée par le symbole de son extension.[1]

La nécessité de la thèse d'extensionalité, donc la possibilité de remplacer un concept par la classe des objets qui constituent son extension, sans prendre en compte son *intension* ou son contenu conceptuel, est une conséquence des principaux postulats du système de constitution :

> Nous avons vu précédemment que la constitution par une définition d'usage consiste à faire apparaître l'équivalence de deux fonctions propositionnelles. Nous avons en outre considéré que la nouvelle fonction propositionnelle ne peut être déterminée que par son extension et qu'il suffit donc d'introduire à la place de la fonction propositionnelle elle-même son symbole extensionnel au moyen de la définition constitutive.[2]

La définition même de la constitution repose donc sur cette possibilité de ne prendre en charge que l'extension des concepts afin de montrer que deux fonctions propositionnelles sont équivalentes *parce qu'elles ont la même extension*. Or, si l'intension des concepts était prise en compte par le système de constitution, il serait tout simplement impossible de *réduire* au sens carnapien l'un de ces concepts à l'autre, car ce qui change d'un niveau à l'autre du système de constitution, ce qui précisément ne peut pas être réduit, ni d'ailleurs constitué, mais qui relève comme nous l'avons vu d'une *interprétation* du système et non du système lui-même, c'est bien l'intension des concepts. Celle-ci n'a donc pas sa place dans le système de constitution.

Or, s'il reste quelque chose de l'intentionnalité, ne serait-ce qu'une propriété formelle ou logique de cette relation, n'est-ce pas précisément le primat de l'intension sur l'extension ? Des recherches importantes, qui nous éloigneraient des problématiques qui sont ici les nôtres, seraient nécessaires pour établir le lien complexe existant entre intentionnalité et intensionnalité. Il est cependant probable que ce lien constitue l'enjeu fondamental de

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §43, p. 112.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §43, p. 112.

l'élimination par Carnap de la relation intentionnelle, à savoir de sa réduction à une simple relation logique entre vécus. L'idée même d'une méthode extensionnelle s'oppose ainsi terme à terme à l'idée du primat du sens qui est inextricablement liée, dans la phénoménologie husserlienne, au caractère fondamental de la relation intentionnelle. En réduisant l'intentionnalité à d'autres formes de relations, Carnap place donc la relation par laquelle les concepts reçoivent leur intension à un niveau de la constitution suffisamment avancé pour que la prise en compte de l'intension soit secondaire et ne remette pas en cause la méthode extensionnelle de la constitution. La place de l'intentionnalité dans le système de constitution peut donc être considérée comme la pierre de touche d'une opposition profonde de Husserl et de Carnap sur la méthode extensionnelle.

§ 50. Le vécu non vécu et la structuration topologique de la conscience

Le rejet carnapien de l'intentionnalité sous sa forme husserlienne ouvre sur un autre problème de polysémie autour des notions de « donné » et de « vécu », dont l'usage par Carnap semble faire écho à l'usage phénoménologique, tout en revêtant un sens fondamentalement différent qu'il nous appartient de démêler, avant de tirer dans le prochain chapitre les conséquences de ces analyses relatives aux concepts de constitution respectifs des deux auteurs. Nous avons vu que le concept carnapien de vécu était vidé de son caractère d'événement proprement *vécu*, ainsi que de sa dimension *absolue*, puisqu'il était défini comme une fiction ou un *quasi-objet* par rapport aux différents concepts scientifiques considérés. Nous avons également souligné que le vécu carnapien n'était pas le vécu d'une *conscience*, mais au contraire un pur vécu considéré indépendamment de tout ancrage subjectif, un simple atome destiné à rendre possible la constitution, et dont l'assimilation au « vécu conscient » n'était finalement qu'une interprétation possible. Reste donc à éliminer une ultime confusion qu'une lecture de l'*Aufbau* influencée par la phénoménologie risquerait

de nous amener à commettre, en considérant l'ensemble des vécus comme un *flux* au sens phénoménologique du terme.

LE FLUX DES VECUS AUTO-PSYCHIQUES

Il est vrai que, ici encore, Carnap maintient une certaine ambiguïté en employant délibérément un vocabulaire connoté phénoménologiquement pour le vider de son sens spécifiquement phénoménologique. En effet, Carnap lui-même insiste, au §68 de l'*Aufbau*, sur la nécessité de considérer le vécu, non pas comme un atome psychique, mais au contraire comme inséparable du « flux » dans lequel il se donne. L'idée d'un vécu qui serait un atome de sensation comme dans la « phénoménologie » machienne (*sic*.) est en réalité une abstraction et doit être considérée comme telle : elle ne peut donc pas servir de base au système de constitution puisque celui-ci doit suivre l'ordre cognitif ; plus précisément, une construction sur la base d'un donné abstrait comme le vécu atomiste est légitime et réalisable, mais ne pourra pas satisfaire le *choix* de l'ordre cognitif.

> Comme nous attendons de notre système de constitution qu'il prenne également en compte l'ordre cognitif des objets, nous devons partir de ce qui est premier par rapport à toute autre chose sur le plan de la connaissance, du « donné », c'est-à-dire des vécus eux-mêmes dans leur totalité et leur unité achevée.[1]

La description même du flux de vécus comme unité « achevée » nous indique l'importance de l'écart entre les conceptions husserlienne et carnapienne de ce flux. Certes, nous avons vu que Husserl considérait que les vécus pouvaient être vus, à un certain niveau de formalisation, comme relevant d'une multiplicité infinie mais close et en ce sens « achevée », mais cela ne signifiait pas que le flux de vécus lui-même pouvait être défini comme une totalité achevée. Cependant, au-delà de cette différence fondamentale, le holisme de Carnap et l'idée d'une primauté du flux de vécus sur le vécu élémentaire lui-même demeure un point d'ancrage fort de son système de constitution dans la phénoménologie. Le

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §67, p. 144.

flux de vécus est comme chez Husserl un ensemble indémêlable et le traitement des vécus comme entités séparées et discrètes est nécessairement une démarche abstraite :

> Si les vécus élémentaires sont retenus comme éléments fondamentaux, il n'est pas admis pour autant que le flux du vécu soit constitué par des éléments discrets déterminés. On présuppose au contraire seulement la possibilité de propositions portant sur certaines portions du flux du vécu, indiquant que telles portions se trouvent dans un rapport déterminé avec telles autres ; mais on n'affirme pas que le flux du vécu puisse être décomposé de manière nette en ces portions.[1]

Est-ce à dire que nous avons affaire, chez Carnap, à un véritable flux de vécus ? Mais alors comment cette conception serait-elle compatible avec l'idée que le vécu serait sans sujet ? Car un flux de vécus peut-il être lui aussi sans sujet ? Ne définit-il pas nécessairement une conscience, et plus précisément *la vie d'une conscience* ?

En vérité, il manque au flux de vécus carnapien une dimension fondamentale qui interdit de l'assimiler au flux de vécus phénoménologique : la dimension du temps vécu. Le flux de vécus vivant d'une conscience est un flux qui se déploie ou (pour employer le langage de la proto-constitution ou de la quasi-analyse) *se constitue* essentiellement dans la dimension temporelle. Nous avons déjà rappelé au début de cette partie de notre travail que le flux de vécus se constituait en se déployant dans l'espace temporel dans le double mouvement de protention et de rétention – mouvement qui n'est autre que le mouvement même de la vie qui se développe en un double mouvement de tension et de détente (au sens finalement très classique de l'*anima* ou souffle vital). La temporalité « intime » de la conscience est *constitutive* de cette conscience en un sens éminent, puisque c'est elle qui génère la conscience comme unité d'un flux. La temporalité de la conscience n'a donc rien d'une simple « dimension », au sens où l'axe des absides et l'axe des ordonnées constituent les « dimensions » du plan : elle est une dimension constitutive et non pas une dimension construite, une dimension concrète et non abstraite.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §67, p. 145.

MULTIPLICITE TOPOLOGIQUE A *N* DIMENSIONS

Or, c'est exactement le contraire de ce qui définit le flux de vécus carnapien, et cela pour au moins deux raisons :

Tout d'abord, dans l'*Aufbau*, la conscience ou son équivalent ne se constitue pas de manière uniquement temporelle, mais selon plusieurs dimensions – et en droit selon une infinité de dimensions. La conscience n'est donc pas un espace à une dimension comme elle l'est fondamentalement chez Husserl, mais un espace à *n* dimensions, où chaque valeur possible de *n* correspond à une relation constituée dans le système de constitution. Ainsi la conscience se développe selon la dimension de la temporalité, mais aussi des couleurs, des sensations visuelles, des choses physiques, etc., autant de dimensions dans lesquelles les vécus se rapportent les uns aux autres et construisent un espace. Car le modèle de Carnap est ici évident : il s'agit de la *topologie*, qui était déjà à l'origine de son article de 1924 sur la tridimensionnalité de l'espace. Un vécu peut être « voisin » d'un autre vécu selon la dimension de la temporalité, mais être éloigné de ce même vécu selon la dimension de la couleur : si je regarde, par exemple, mon écran changer brusquement de couleur, c'est bien un phénomène de ce type que je perçois, un phénomène construit sur la base de vécus topologiquement proches selon la dimension de la succession temporelle, mais topologiquement éloignés selon la dimension de la couleur. D'une certaine manière, le vécu carnapien, dans ses relations topologiques aux autres vécus et dans sa capacité à former des *espaces* à partir de ces relations, n'est pas sans évoquer la *monade* leibnizienne. Certes, Carnap nie l'idée d'atomes de sensations qui seraient détachables les uns des autres, alors que la monade leibnizienne est par principe refermée sur soi et *en ce sens-là* séparée des autres monades. Mais l'idée que le vécu se définirait comme un nœud de relations qui feraient signe vers d'autres vécus, selon un nombre infini ou en tout cas indéfini de relations, et la conséquence qu'en tire Carnap selon laquelle *cette imbrication topologique des vécus interdit*

de les séparer autrement que par abstraction – ces idées demeurent profondément leibniziennes.

Il y aurait là par conséquent une raison de plus de comparer le vécu carnapien avec son équivalent husserlien, puisque la référence à Leibniz est également un élément important de la conception husserlienne de la conscience. Or, si la référence à la monadologie n'est pas étrangère à Husserl, il n'en va pas de même de la référence à la topologie, qui décrit pourtant plus précisément la conception carnapienne. Husserl, pourtant, évoque à plusieurs reprises des concepts qui peuvent être entendus comme des concepts topologiques, quoique la référence à la topologie ne soit jamais aussi explicite chez lui que chez Carnap – certainement pour des raisons historiques, la topologie se développant au moment de la rédaction des *Ideen* alors que Carnap, dans les années 1920, a accès à des résultats et des notions plus tardifs, comme la notion d'« espace topologique » construite en 1914 par Felix Hausdorff. Ainsi, lorsque Husserl affirme, dans le passage des *Ideen I* déjà étudié sur la notion de multiplicité définie, que « le propre de la conscience considérée en général est d'être un flux déployé selon différentes dimensions »[1], on serait tenté de voir une comparaison avec l'espace topologique, comme le fait par ailleurs J. English dans son article déjà cité[2].

LES DIMENSIONS DU FLUX DE VECUS

Ne commettrait-on pas alors une surinterprétation du texte de Husserl ? Qu'il y ait dans ces lignes une description de la conscience en des termes à connotation géométrique est indéniable, et ce choix obéit même chez Husserl à un but précis : celui de préserver la possibilité d'une comparaison de la phénoménologie avec la géométrie *au moment même* où il exclut la possibilité d'une telle comparaison[3]. Mais ce modèle géométrique est-il ici

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §75, pp. 139/239.
[2] J. English, « Husserl et Hilbert. La phénoménologie est-elle axiomatisable ? », in J.-F. Courtine, *Phénoménologie et logique*, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1996, p. 102.
[3] Nous reviendrons en détail sur le rôle et la place du modèle géométrique dans la phénoménologie husserlienne dans la troisième partie de ce travail.

véritablement prégnant, est-il constitutif de la conscience, ou n'est-il pas plutôt un vêtement dans lequel Husserl habille pour l'occasion la conscience ? N'est-il pas en d'autres termes une description *ad hoc*, qui certes ferait écho à l'idéal géométrique que Husserl n'abandonnera jamais entièrement, mais qui *ne ferait pas appel au concept strictement géométrique de dimension*, en tout cas pas au sens topologique du terme ?

C'est ce qui apparaît si l'on compare cet emploi du terme de dimension avec celui, technique, qu'en fait Carnap dans ses textes des années 1920, où le modèle de la topologie est véritablement constitutif de sa conception du vécu et donc de la conscience – comme nous le verrons plus en détail dans la prochaine partie de ce travail. Pour Carnap en effet, la conscience *n'est rien d'autre* qu'un ensemble de relations topologiques entre les vécus : ce modèle ne vient pas enrichir la description de la conscience comme il le fait chez Husserl, mais définit la conscience elle-même qui se réduit à ces relations. La topologie permet en effet de traiter sur le même plan des données par ailleurs incomparables : les points dans l'espace, les couleurs, les ressemblances, etc., s'organisent tous topologiquement selon des relations de proximité et d'éloignement – le bleu est par exemple plus éloigné du jaune que du vert, au même titre que ma main est plus éloignée de mes yeux que mon nez, ou que deux vécus appartenant à des sphères différentes sont plus éloignés que des vécus appartenant à la même sphère et partageant un nombre important de ressemblances partielles. Ces relations de proximité et d'éloignement définissent autant de *dimensions* selon lesquelles les vécus vont pouvoir se coordonner dans « l'espace topologique ».

La topologie permet donc à Carnap de pousser jusqu'au bout le modèle *phénoménaliste* qui est le sien : le flux de vécus n'étant qu'un espace topologique des vécus, toutes les relations possibles entre les vécus se retrouvent aplanies ainsi que les objets qu'elles définissent et qui ne sont plus que des regroupements de vécus selon des relations de proximité. Mais là où chez Mach ce modèle semblait réduire le donné aux deux dimensions

de l'espace rétinien, chez Carnap au contraire *le « donné » s'enrichit d'une infinité de relations topologiques*. L'espace du système de constitution est un espace à *n* dimensions et c'est ainsi que *la richesse de la conscience peut être préservée dans un cadre strictement phénoménaliste*, et sans faire appel à un extérieur de la conscience, fût-il simplement une visée de la conscience elle-même comme pour l'intentionnalité husserlienne. Or, s'il y a bien dans cette recherche de la richesse du donné et dans le déploiement de toutes les dimensions du vécu, quelque chose d'apparenté à la recherche phénoménologique, le sens que Carnap prête à la notion de dimension l'éloigne définitivement du projet husserlien.

En effet, et c'est là la deuxième raison pour laquelle on ne peut assimiler le flux de vécus carnapien à son équivalent husserlien, Carnap emprunte à la topologie l'idée que les « dimensions » selon lesquelles va se développer le vécu ne sont en réalité que des constructions « fictives ». Loin de déterminer le vécu « en chair et en os » ou « en personne », loin de se donner avec lui dans l'intuition, les dimensions du vécu sont une structure arbitraire fixée par le système de constitution, exactement comme l'espace métrique ou les repères cartésiens dans l'espace sont des constructions arbitraires, une « reconstruction » d'un espace qui, en tant que tel, n'est pas métrique. Il sera nécessaire, pour déployer l'ensemble des conséquences de ce modèle spatial voire topologique de la « reconstruction rationnelle du monde », d'étudier en détail les textes sur l'espace dans lesquels Carnap élabore son concept de constitution au début des années 1920, et de les confronter avec les textes où Husserl, à une autre époque et dans un autre contexte scientifique, étudie la construction de l'espace objectif à partir du vécu – ce qui fera l'objet de la dernière partie de notre travail. Cependant, sans entrer dans le détail, nous pouvons déjà tirer un certain nombre de conséquences de ce concept de dimension et de son application au flux de vécus.

Tout d'abord, la notion de « flux de vécus » repose chez Carnap sur un abus de langage, car si chez Husserl le vécu est fondamentalement marqué par la dimension de la temporalité et prend donc effectivement la forme d'un flux continu, Carnap ne retient au contraire que quelques éléments grammaticaux épars de la notion de flux : la *continuité*, qui interdit de penser les vécus suivant un modèle atomiste et de les considérer comme des entités discrètes ; enfin, l'idée que les vécus sont reliés les uns aux autres selon des *relations de proximité*, relations dont la rétention n'est finalement qu'un exemple. Mises à part ces caractéristiques, Carnap ne retient donc aucun des éléments définitionnels de la notion de flux. La « conscience » est bien plutôt un espace aux ramifications infinies, et dont la structure – arbitraire – est déterminée par une construction rationnelle, celle du système de constitution, qui organise les vécus selon des relations réductibles à une relation fondamentale, *la relation topologique par excellence qu'est le rappel de ressemblance*.

Constituer un concept reviendrait donc à accomplir un geste comparable à celui qu'accomplit le géomètre lorsqu'il définit un espace métrique, en définissant une sorte de « mesure » ou de système de coordonnées arbitraire, mais qui s'appuie sur les relations topologiques existant entre les vécus. De sorte que, si ce modèle topologique s'avérait pertinent pour décrire le geste constitutionnel carnapien, on pourrait alors se demander si la « phénoménologie naturelle » ou « pré-constitutive » que nous avons définie comme la source intuitive du système de constitution, ne consisterait pas finalement à *faire ressortir, avant toute construction fictive, un certain nombre de dimensions saillantes de l'espace topologique de la conscience*[1].

[1] Cela impliquerait que le système de constitution aurait pour rôle principal d'organiser ces différents systèmes de coordonnées entre eux et de les ramener à une seule dimension purement topologique, à savoir la dimension définie par la relation « Rap ». Le système de constitution de l'*Aufbau* ne serait alors que le prolongement et la généralisation du geste déjà accompli par Carnap dans sa thèse de doctorat *Der Raum*. Il sera donc nécessaire, pour déployer le modèle topologique de la conscience, de nous concentrer sur ce texte de 1922. Cf. Troisième partie chapitre II de ce travail.

§ 51. Le donné sans donnée

Avant d'entrer dans le détail du déploiement du concept de constitution carnapien à partir de *Der Raum*, et de mettre au jour une similitude toute différente avec la phénoménologie husserlienne, nous pouvons remarquer que cette définition du vécu comme *entité non discrète organisée dans un espace topologique à n dimensions* remet en cause une idée fondamentale qui paraissait pourtant rapprocher Carnap de Husserl, mais aussi de Mach et d'une certaine forme d'empirisme, à savoir le primat du *donné*. On peut poser à la notion de donné, aussi bien chez Carnap que chez Husserl, deux questions essentielles : qu'est-ce qui est donné ? et en quel sens ce donné est-il donné ? Ce qui revient d'ailleurs à se demander dans quelle mesure le donné ainsi définit prend en charge les propriétés grammaticales du verbe « donner ».

C'est ce que fait Jocelyn Benoist dans un article intitulé « Critique du donné », et sur lequel s'appuieront nos analyses. L'objet de cet article est de proposer une critique de la notion phénoménologique de « donnée », en montrant qu'elle repose sur un abus de l'usage grammatical du verbe « donner » dont elle ne prend en charge que certaines propriétés tout en en négligeant d'autres. Husserl jouerait ainsi sur l'ambiguïté de sa notion de donnée pour préserver à la fois l'idée du don sans pour autant poser, par exemple, la question du donneur : « Cette absence de clarté même n'est pas insignifiante. Elle est le symptôme que l'usage phénoménologique du lexique du « don » viole dans une large mesure la grammaire naturelle de ce lexique, sans que la nature exacte de cette violation soit toujours bien définie. »[1] Cette ambiguïté soigneusement préservée par Husserl lui permet de développer le concept de la *donnée en personne*, de l'auto-donnée :

> La thèse fondamentale de la phénoménologie est bien connue: les choses mêmes peuvent être données. Cette possibilité d'une donnée dans laquelle la chose même est donnée, en d'autres termes d'une « donnée en personne », d'une « auto-donnée » (*Selbstgegebenheit*), est

[1] J. Benoist, « Critique du donné », *Archives de philosophie*, 73/1, janvier-mars 2010, p. 16.

> fondatrice du sens phénoménologique de la donnée en général. Cela ne signifie pas que toute donnée phénoménologique soit auto-donnée, mais que l'auto-donnée est une possibilité essentielle de la donnée phénoménologique.[1]

Or, c'est précisément sur cette notion grammaticalement douteuse d'auto-donnée que repose le concept phénoménologique même de constitution : en effet, si les objets peuvent *se* constituer, c'est bien que le vécu peut *se* donner. Comment donc concilier cette notion d'auto-constitution et d'auto-donnée avec l'idée d'une *conscience* qui accomplit la constitution ? Comment concilier la dimension phénoménologique de la donnée *en personne* avec l'idéalisme que Husserl développe à partir des années 1905-1907 ? Comment, en d'autres termes, concilier la notion phénoménologique de donnée avec la nécessité grammaticale de désigner un donneur et un récepteur de la donnée ? Telle est la tâche impossible que le concept husserlien de constitution doit pourtant remplir : concilier le postulat selon lequel le donné « se donne » et qui définit le « principe des principes » de la phénoménologie, avec le postulat d'une conscience transcendantale sur laquelle repose la constitution. Le chapitre suivant nous permettra de déterminer les apports du concept carnapien de constitution (et de la confrontation des deux systèmes de constitution que nous avons accomplie jusqu'à présent) pour l'explication de ce *paradoxe de la donnée*.

Il est en effet notable qu'une critique du concept de « donné(e) » fondée sur une philosophie du langage ordinaire s'appliquerait *a fortiori* au concept carnapien de donné. Car que ce concept conserve-t-il réellement de l'idée de don ? Les deux questions essentielles du donné se posent ici de manière criante. Qu'est-ce qui, en effet, est donné dans le donné ? Carnap, finalement, ne fait que *repousser toujours plus loin le moment où le donné serait vraiment donné*, le moment où la conscience aurait véritablement *accès* à un donné. Ainsi, le vécu atomique, qu'un empirisme classique serait tenté de définir comme véritablement donné, n'est en réalité qu'une fiction atteinte, non pas par une analyse, mais par une *quasi-analyse* ; il

[1] J. Benoist, « Critique du donné », *Archives de philosophie*, 73/1, janvier-mars 2010, p. 17.

s'agit donc d'un *pseudo-donné*, un *donné construit*, et construit par *abstraction* – donc un donné qui n'en est pas un. Le donné est continu et ne peut être sectionné sans perdre son caractère de donnée.

Devrait-on alors considérer, comme semble le faire Carnap dans les textes déjà cités sur le flux de vécus, que c'est dans ce flux que repose la véritable donnée « en personne » du donné ? En un sens, il n'y a bien que ce flux continu qui soit vraiment donné, et il est même, en un sens, donné avec toute la richesse de ses *n* dimensions. Mais la critique de l'usage abusif de la notion de « flux » par Carnap révèle que ce flux, en tant que tel, n'est précisément jamais donné, mais toujours construit rationnellement et arbitrairement, de même qu'un espace métrique, qui paraît intuitivement « donné », n'est en réalité jamais donné mais toujours construit à partir d'un espace topologique plus fondamental, et dont il n'est qu'une interprétation ou une détermination particulière. Le flux de vécus est donc bien donné à un certain niveau, celui de la phénoménologie naturelle, donc à un niveau pré-constitutif, mais en tant qu'il entre dans un système de constitution, il perd sa dimension de donnée et relève au contraire d'une structuration purement arbitraire dans un espace topologique à *n* dimensions.

Que reste-t-il donc ici du concept « véritable », c'est-à-dire usuel, de donné ? Non seulement l'idée du donneur et même du récepteur s'est évanouie, plus encore que chez Husserl, avec l'idée héritée de Mach d'un « donné sans sujet », mais *disparaît chez Carnap l'idée même que la donnée serait un don en personne, l'idée même que quelque chose serait effectivement donné dans la donnée*. Le donné n'est jamais véritablement donné, ou plutôt sa véritable donnée est toujours reportée, soit qu'elle se révèle n'être qu'une « quasi-donnée » ou une « pseudo-donnée » comme dans le cas du vécu atomique, soit qu'elle se révèle être en réalité déjà une construction fictive sur un donné qui, finalement, n'est jamais atteint dans le système de constitution. *Le donné représente donc le point aveugle du système de constitution*,

et cela pour une raison très simple : il correspond à la base du système qui, en tant que telle, ne peut pas être définie dans le système.

C'est l'apport de ce qu'on pourrait appeler la *critique gödelo-carnapienne des systèmes clos* qui signe ici l'impossibilité pour Carnap de revenir à une conception du donné comparable à celle de Husserl, mais aussi à celle de Mach, malgré le phénoménalisme foncier dans lequel se développe l'espace topologique du pseudo-flux de vécus. Pour Husserl, la base du système de constitution, était donnée en personne, elle définissait ainsi le donné éminent, le donné par excellence, à partir duquel tous les objets venaient se constituer. Pour Carnap, le donné définit bien la base du système et ce à partir de quoi tous les concepts et tous les objets vont être constitués, mais c'est au contraire précisément ce caractère fondamental du donné qui interdit de le considérer comme véritablement donné, car il est impossible de définir dans un système, quel qu'il soit, les objets ou les concepts sur lesquels il repose. Le donné carnapien est donc plus qu'un donné sans sujet : c'est un donné sans donnée, qui ne conserve plus rien des propriétés grammaticales du verbe « donner », et tombe donc plus encore que le concept husserlien sous la critique du langage ordinaire.

Chapitre V : Donation de sens et *Nachkonstruktion* : le concept de constitution chez Husserl et Carnap, II. Phénoménologie et phénoménalisme

§ 52. La structuration immanente du flux de vécus et le partage physico-psychologique.

La structuration topologique du vécu que nous avons vue à l'œuvre dans le système de constitution carnapien constitue la base des études qui vont suivre, car elle définit le niveau le plus fondamental de la constitution, y compris, quoiqu'en un sens élargi qu'il nous reste à déterminer, chez Husserl. Il s'agit cependant, avant d'entrer dans le détail de la topologie constitutionnelle, de mesurer l'écart que ce modèle creuse, de prime abord, avec la phénoménologie intentionnelle, ainsi que de déterminer plus précisément la position très particulière que ce modèle donne à Carnap dans le champ du phénoménalisme dont nous avons pu observer l'influence déterminante dans son œuvre. C'est le rapport même de la constitution à la phénoménalité (au-delà des césures toutes faites, mais finalement très obscures, entre « phénoménologie », « phénoménalisme » et « phénoménisme ») qui se trouve engagé dans cette question de la structuration immanente des vécus, et que nous étudierons autour des quatre figures de Husserl, Carnap, Mach et Avenarius.

Car c'est au niveau du donné ou de la phénoménalité que commencent à se distinguer les constitutions respectives de Husserl et de Carnap, et nous pouvons dès à présent énoncer les termes dans lesquels nous opèrerons cette distinction, à savoir autour de la distinction

mathématique classique entre des structures fortes (algébriques) et des structures faibles (topologiques). En effet, nous verrons que Carnap conçoit aussi bien que Husserl le vécu comme structuré de manière pré-constitutive ; mais là où *Husserl attribue à la phénoménalité elle-même des lois déjà très déterminées* – donc des structures fortes –, Carnap cherche au contraire à *mettre au jour le niveau de structuration le plus faible possible* pour pouvoir effectuer la constitution. Toute la question sera alors de savoir si avec une structuration *minimale*, extrêmement faible, voire négligeable, qui serait une structuration *logique*, la constitution serait réellement possible. Ne faudrait-il pas une structuration intermédiaire, à savoir une structuration précisément topologique, pour obéir au principe d'économie tout en maintenant la possibilité d'une constitution qui devra toujours, comme nous l'avons vu, s'appuyer sur une pré-constitution ?

Ce problème trouve son expression la plus rigoureuse dans un texte de 1915 où Husserl critique Avenarius, et que les éditeurs des *Husserliana* ont placé en appendice au tome XIII consacré à la phénoménologie de l'intersubjectivité (*Zur Phänomenologie der Intersubjektivität*), et dont une partie est traduite en français par Jacques English sous le titre : *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie* (*Aus den Vorlesungen Grundprobleme der Phänomenologie, Wintersemester 1910/11*)[1]. L'intérêt de ce texte pour notre travail est qu'il critique l'immanentisme d'Avenarius, et par son intermédiaire, de l'école machienne, *dans les termes mêmes de cette doctrine*, puisqu'il démontre que la distinction entre la réalité transcendante et la subjectivité immanente est une distinction *descriptive*, c'est-à-dire qu'elle est inscrite au niveau même de l'immanence du vécu. La différence entre phénoménologie et phénoménalisme ne serait donc pas une différence métaphysique, mais, aux yeux de Husserl, dépendrait de la capacité à décrire *véritablement* le vécu comme il se donne, selon les critères mêmes du positivisme d'Avenarius. Ainsi, ce que manque Avenarius n'est pas autre chose

[1] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991, pp. 196-199/218-226.

qu'un fait massif, et de toute première importance pour notre propos : que la constitution est inscrite et visible au niveau même de l'expérience, et qu'on ne peut pas décrire *authentiquement* et *fidèlement* la phénoménalité si l'on ne présuppose pas la constitution comme son fondement inapparent.

La stratégie argumentative de Husserl consiste à placer la description phénoménologique sur le terrain même du phénoménalisme, à savoir, précisément, comme une pure description du « monde naturel » comme celui-ci se donne immédiatement dans l'expérience. Ce faisant, Husserl présente *de facto* la phénoménologie comme une forme de positivisme, et son désaccord avec Avenarius comme un désaccord *sur le contenu descriptif de l'expérience* et non comme un désaccord doctrinal. La recherche d'une conformité au donné immédiat au-delà de toute théorisation constitue en effet le motif commun au phénoménalisme et à la phénoménologie, en tant que positivismes fondés sur une description de la phénoménalité :

> Le premier essai d'une description pure de « ce qui est trouvé d'avance » chez Avenarius, et la tendance, à elle-même non entièrement certaine ni claire, est : ne pas faire de « théories » ; tenir au loin toutes convictions théoriques préalables ; décrire ce qui est « donné » exactement comme il est donné […]. Avant toute théorie, le monde est donné. Toutes les visées, légitimes ou illégitimes, populaires, superstitieuses, scientifiques, toutes se rapportent au monde déjà donné d'avance. De quelle façon se donne à moi le monde ? Que puis-je immédiatement énoncer, en le décrivant immédiatement d'une manière générale tel qu'il se donne lui-même […] ? Avenarius décrit, sans que là-dessus il se comprenne lui-même, le cadre général du sens du monde en expérience immédiate.[1]

Cet accord fondamental sur le « retour » à la phénoménalité même, pour reformuler le slogan profondément positiviste des *Recherches logiques* dans un sens néo-machien, se double d'un rejet commun de toute forme de réalité « en soi » qui serait extérieure au monde, au sens où elle ne serait pas « donnée » dans l'expérience immédiate. L'idée d'une chose en soi qui serait inconnaissable, l'idée donc d'une réalité « plus réelle » qui serait cachée dans et

[1] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991, p. 196/218-219.

derrière le phénomène, est une idée profondément opposée à l'esprit positiviste, au moins dans son versant phénoménaliste[1], et Husserl reconnaît à Avenarius la pertinence de sa mise en garde contre ces « arrières-mondes » supposés étrangers au « monde naturel » :

> Qu'est-ce que le monde ? Ce que je trouve par description et théorisation ; et la théorisation n'est que le prolongement de la description, une description plus largement enveloppante. Chercher plus n'a pas de sens. Avenarius recherche cela. Il demande : y a-t-il un sens à délaisser le concept « naturel » de monde ? Prenons-y garde ! On prétend que le monde est entièrement autre, que cela n'est pas le monde effectif, qu'il est la simple apparition d'un monde transcendant, inconnaissable, etc. Quelque chose peut-il m'obliger à rendre autre le concept naturel de monde, à dire que ce monde donné est une simple apparition en moi, apparition de l'homme faisant l'expérience, qu'il est quelque chose dans son cerveau, etc. ?[2]

Il y a une absurdité certaine à vouloir sortir du « monde naturel », c'est-à-dire dépasser la description du monde comme il se donne, et il y a une absurdité plus grande encore à concevoir cet outre-monde à la fois comme « le monde effectif », et donc à prétendre à la fois qu'il serait le but ultime de la connaissance et, en même temps, inconnaissable. C'est cette conséquence purement grammaticale de la notion de connaissance (on ne peut pas chercher à connaître ce qu'on considère en même temps comme hors de portée de notre esprit) que Kant avait déjà découverte, sans aller cependant, aux yeux des phénoménalistes (et phénoménologues), jusqu'au bout de ses implications, c'est-à-dire sans admettre que cela rendait caduque la théorie même de la chose en soi.

Le monde n'est pas autre chose que le « monde naturel », le « monde de l'expérience » dans la pureté de sa donnée ; et la leçon que Husserl en tire pour la phénoménologie elle-même est de première importance pour notre étude : le « monde phénoménologique », le monde accessible par la réduction phénoménologique et qui n'est autre que le *fondement descriptif de la constitution*, n'est pas lui-même un monde « extérieur » au monde de

[1] Ce qui ne préjuge pas, malgré l'anachronisme foncier de cette question, du « positivisme » de la philosophie kantienne elle-même, dans la mesure où la position de la chose en soi comme inconnaissable est indissociable de l'idée selon laquelle la seule connaissance valide est précisément la connaissance de la phénoménalité, et que la connaissance du phénomène est une connaissance certaine, car fondée sur des principes universels et nécessaires.

[2] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991 p. 196-197/219.

l'expérience. La seule chose dont je dispose est le monde *en tant que monde naturel*, et toute théorie valide et non métaphysique (y compris la théorie de la constitution) fait fond sur la description de ce monde comme il m'apparaît. Cela signifie que la phénoménologie s'entend de prime abord comme un phénoménalisme, mais cela ne signifie pas qu'elle se limite au phénoménalisme. En effet, il manque précisément au phénoménalisme (tel qu'Avenarius le systématise après Mach) une prise en compte des différences fondamentales qui structurent le plan d'immanence de la phénoménalité, et qui ne sont accessibles que dans l'attitude phénoménologique.

Avenarius a donc raison de prôner une description du « monde naturel » en tant que monde de l'expérience, il a donc raison d'accomplir une réduction au pur vécu, mais il manque un aspect fondamental de la description du monde, que ne peut découvrir que la réduction phénoménologique, laquelle suppose une « conversion du regard » et non la supposition d'un outre-monde. Cet aspect du « monde naturel » inaccessible à la description naïve (« naturaliste ») est en réalité double : il s'agit en effet tout d'abord de la différenciation de ce que nous avons présenté comme les « niveaux » du feuilletage constitutionnel, mais il s'agit plus profondément de la distinction, plus fondamentale encore, entre l'immanence et la transcendance, en tant que celle-ci se présente dans l'immanence (et se présente *comme transcendance*).

Tout d'abord, donc, la description par Avenarius du monde naturel pèche par excès de neutralité, et ne parvient pas à saisir la différence pourtant descriptive qui existe entre les différents « groupes » d'objets.

> Tout cela, ce sont des facteurs trouvés d'avance ; et il s'agit de distinguer les différents facteurs trouvés d'avance, les choses, les sujets, les Je énonçant et trouvant d'avance, les vécus qui trouvent d'avance, les apparitions dans lesquelles quelque chose apparaît, les visées dans lesquelles quelque chose est visé, etc., en face de l'apparaissant, du visé, etc. […] Avenarius

> commence à décrire ; mais il n'atteint pas la réduction phénoménologiquement pure, *les différents champs de facteurs trouvés d'avance* […][1]

Les différences ontologiques fondamentales sont inscrites dans l'immanence même du vécu, pour une raison que seule la phénoménologie parviendra à expliquer : parce que le vécu lui-même est porteur de la visée intentionnelle et donc de la loi de son ordonnancement, et plus généralement de la motivation de la constitution. C'est là l'enseignement majeur de ce texte : toute organisation théorique – et nous avons vu à la fin de la première partie de ce travail en quel sens la constitution est de part en part un problème théorique – repose sur une description préalable du monde tel qu'il se donne immédiatement, si bien que la constitution repose ultimement sur la description du vécu dans son immanence. Mais si la description d'Avenarius ne parvient pas à *voir* ces différences au sein du monde naturel *comme des différences descriptives* (et pourtant ontologiques), c'est que ce « voir » présuppose une conversion du regard, et qu'il s'agit là précisément du second aspect de la description phénoménologique que manque la théorie d'Avenarius. C'est pourquoi il est nécessaire de compléter le texte que nous venons de citer :

> Avenarius commence à décrire, mais il n'atteint pas la réduction phénoménologique pure, les différents champs de facteurs trouvés d'avance, l'immanent trouvé d'avance au sens du *datum* réel de conscience, du noématique et de l'ontique, les facteurs particuliers trouvés d'avance, qui s'appellent réalités, et leur relation d'essence à des apparitions, à des éléments qui sont appréhendés, et avec lesquels les apparitions se constituent, etc. Il reste accroché au naturalisme. Il n'apporte pas la différence du trouvé d'avance au sens du réellement immanent et du saisi tangent dans la perception immanente, etc. Le commencement chez Avenarius est bon ; mais il y reste bloqué.[2]

Les limites de la description « naturaliste » d'Avenarius consistent donc en son refus d'interpréter les différences descriptives entre les différents « facteurs » du monde naturel comme des différences de strates constitutionnelles. Car tel est, au fond, le sens de la

[1] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991, p. 199/224. Nous soulignons.

[2] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991, p. 199/224

conversion phénoménologique du regard : nous apprendre à *voir* au sein même de l'immanence du vécu la trace de la transcendance, et donc plus généralement à saisir le monde naturel *comme* monde constitué. La réduction phénoménologique a donc pour but, contrairement à la réduction naturaliste, de faire saillir la constitution dans la description même du vécu du monde, c'est-à-dire là même où la constitution est déjà opérée et n'est donc pas immédiatement apparente – au moins au regard non converti. C'est d'ailleurs en ce sens que Jacques English interprète cette critique husserlienne d'Avenarius, et à travers lui de toute l'école phénoménaliste :

> Si donc la réduction amorcée par Avenarius échoue, et si vite, c'est parce qu'*elle n'a pas su présupposer derrière elle cette immense constitution transcendantale antérieure*, s'exerçant dans les dimensions de la vie intentionnelle, et impliquant, pour pouvoir thématiquement transparaître, non pas une négation quelconque, et absurde, de la *Realität*, mais, simplement, de façon complémentaire et non contradictoire, un réinvestissement systématique du sens de tout ce qui est subjectivement *reell*.[1]

Pour que la constitution puisse « transparaître » à même la « réalité », il suffit donc de tourner un regard phénoménologiquement pur sur le vécu, et voir en lui le mouvement constitutif à l'œuvre, c'est-à-dire « réinvestir le sens » du vécu en tant que vécu intentionnel constituant une ré*a*lité. La mise au jour de la dimension constituée du monde naturel est donc bien, de prime abord, une question sémantique, puisque c'est bien le « *sens* de tout ce qui est subjectivement *reell* » qu'il s'agit de redécouvrir en tant que porteur du partage entre le « *reell* » et le « *real* » de par sa dimension intentionnelle.

La « percée » phénoménologique ne signifie donc pas autre chose que la découverte suivante : il n'y a pas de « monde naturel » qui se situe en-deçà du partage entre « monde physique » et « monde psychologique », pour reprendre les termes d'Avenarius, ou, dans les termes propres de la phénoménologie, entre l'objectif et le subjectif, le « *real* » et le « *reell* ». A n'importe quel niveau, y compris au pur niveau de son apparition phénoménale, le monde

[1] E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, 1910, Appendice XXII (1915) : « Philosophie immanente. Avenarius », Paris, PUF, 1991. Note du traducteur, p. 225-226. Nous soulignons

apparaît comme résultant d'une constitution préalable, si bien que le problème le plus général de la constitution est précisément de savoir selon quelles lois et en vertu de quelle nécessité s'opère ce partage, qui n'est autre que le sens même du monde (et qui est donc, d'une certaine manière, le sens de tout sens), entre le « *real* » et le « *reell* ». C'est cette dimension du *logos* qui constitue l'objet propre de la phénoménologie en tant que logique et sémantique[1], donc en tant que théorie de la constitution du monde dans les vécus.

§ 53. La constitution comme « reconstruction rationnelle » du partage physico-psychologique

LE « MONDE NATUREL » CARNAPIEN

C'est en ce sens plus qu'en tout autre que la portée de l'*Aufbau* est *spécifiquement* phénoménologique (et non plus *généralement*, comme nous l'avions rappelé après Jocelyn Benoist au début de ce travail, à savoir comme théorie de la construction de la prise du *logos* sur l'expérience). C'est aussi pour cette raison que l'idée d'une « reconstruction rationnelle » de la structure du monde, loin de s'opposer massivement à l'idéalisme transcendantal phénoménologique, en constitue au contraire une dimension fondamentale. Car la critique husserlienne d'Avenarius éclaire un aspect central de l'*Aufbau* carnapien, qui explicite son rapport à la phénoménologie husserlienne, et qui n'est autre que la notion déjà définie de « phénoménologie naturelle ».

En effet, la « phénoménologie naturelle » trouve son objet propre dans le « monde naturel » *au sens défini par Husserl* dans sa critique d'Avenarius. *Si le monde décrit de manière pré-constitutive par la « phénoménologie naturelle » était un monde pré-ontologique, vierge de tout partage, alors il serait impropre à fonder l'entreprise de constitution logique qui est celle de Carnap*. Il est au contraire nécessaire que le monde « naturel » présente certaines discontinuités ontologiques pour se prêter à une constitution. Or, nous pourrions

[1] Cf. les résultats de la première partie de ce travail.

caractériser de la manière suivante la différence, sur ce point, entre la conception husserlienne et la conception carnapienne de cette découverte *phénoménologique* de la discontinuité du plan d'immanence lui-même : cette découverte est, chez Husserl, proprement sémantique, alors qu'elle d'abord, chez Carnap, un problème épistémologique. Pour Husserl, en effet, il s'agit de saisir, dans le flux même de l'immanence, une rupture de sens, un écart ontologique que Husserl interprète comme un « abîme de sens ». La grammaire même du vécu interdit de passer *de manière continue* du « sens » du vécu en tant qu'immanent à son « sens » en tant que vécu *d'une chose qui apparaît et qui se constitue*. L'introduction d'une discontinuité dans la grammaire du vécu est une nécessité sémantique au sens où elle s'inscrit dans le sens même de ce qui est décrit dans le « champ de données phénoménologiques pures » que constitue la conscience. Il serait tout simplement dénué de sens d'appliquer le même modèle grammatical à la chose transcendante qu'au vécu immanent, et il faut donc sortir de la sémantique de l'immanence (reposant sur les notions d'inclusion, de « partie réelle » d'un tout, sur la transitivité du « vivre », etc.) pour rendre compte du sens des choses. Qu'une chose ne soit pas *dans la conscience*, c'est ce que tous les philosophes savaient avant Husserl, mais c'est ce qu'a seule pu établir en toute rigueur la description phénoménologique du partage sémantique entre le langage du transcendant et le langage de l'immanent, donc la découverte de la *discontinuité* fondamentale du « monde naturel ».

Chez Carnap, la discontinuité du monde naturel demeure moins marquée, si bien que la constitution pourra probablement en offrir un modèle différent, mais elle est cependant indéniable, car ancrée dans le partage épistémologique entre les différentes sciences. En un certain sens, il serait même possible d'affirmer que la discontinuité du monde naturel est à l'origine même du problème épistémologique dont est porteuse la théorie de la constitution, dans la mesure où celui-ci peut se définir comme une tentative de réduire toute discontinuité

ontologique – et donc toute discontinuité entre les différentes sciences existantes – à un unique système continu.

> Si un système de constitution des concepts ou des objets du type que nous avons indiqué s'avère possible, il s'en suit que les objets ne se répartissent pas en domaines *disjoints*, qu'il n'y a au contraire qu'un domaine d'objets et donc une seule science.[1]

Lorsque nous avons cité précédemment cet énoncé de l'enjeu épistémologique de l'*Aufbau*, nous n'avons pas relevé l'importance qu'y jouait la notion de discontinuité. Or, cette notion de « disjonction » (qui introduit déjà le vocabulaire topologique que nous placerons, au cours de la prochaine partie de ce travail, au cœur même de la constitution carnapienne) est en réalité la clé même de la constitution. S'il y a constitution, ou plus précisément s'il y a une quelconque nécessité à bâtir un système de constitution, c'est parce que le monde naturel, tel qu'il se donne dans l'attitude naturelle, *mais plus encore dans la science*, est un monde profondément discontinu. Le feuilletage ontologique du monde, loin d'être négligeable au niveau de la description phénoménologique naturelle, est au contraire *tellement clivant qu'il occulte la continuité plus profonde que peut seule révéler une constitution complète du monde à partir d'un quelconque de ses éléments.*

Telle est, notamment, une des principales leçons de l'analyse carnapienne de la distinction entre système de constitution et axiomatique dans « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », telle que nous l'avons étudiée au cours de cette partie. Si une axiomatique de l'expérience dans son ensemble est impossible, c'est que l'expérience ne forme pas une multiplicité continue, mais qu'elle comporte des niveaux hétérogènes. Or, le passage d'un niveau à un autre requiert, non pas une définition implicite, mais bien une définition explicite de ses concepts, laquelle stipule précisément le niveau auquel se situent ces concepts *dans le « monde naturel »*. C'est pourquoi le système de constitution, rappelons-le, intervient, dans le

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §4, p. 60. Nous soulignons.

système général de la connaissance, *en amont de toute axiomatisation*[1], et c'est pour cette raison qu'il est conçu, par Husserl aussi bien que par Carnap, quoique pour des raisons différentes, comme la nouvelle « philosophie première »[2]. Ces conséquences du constat de la discontinuité du « monde naturel » posent deux problèmes nouveaux : le premier, que nous traiterons dans la prochaine et dernière partie de ce travail, concerne le *modèle du système de constitution*. Quel modèle en effet la logique philosophique du système de constitution peut-elle bien adopter, si elle doit à la fois rendre compte de la discontinuité du monde naturel, réduire cette discontinuité à une continuité plus fondamentale, tout en se situant à niveau plus fondamental encore que n'importe quel système d'axiomes applicable à l'expérience, dans l'un quelconque de ses domaines ? La réponse à ce problème supposera que nous reposions entièrement le problème de la constitution, et repensions l'articulation des entreprises respectives de Husserl et de Carnap. Mais ce problème repose à son tour sur un second, plus immédiat, consistant à se demander ce qu'est, précisément, ce « monde naturel », et donc *à quel niveau le système de constitution acquiert sa prise sur l'expérience* – donc à quel niveau il accomplit son essence phénoménologique.

Rien ne dit en effet que le concept de « monde naturel » d'Avenarius puisse correspondre aussi simplement au « monde » carnapien, y compris dans son interprétation phénoménologique à laquelle nous nous sommes tenus jusqu'ici. Pourtant, à première vue, ce monde de la phénoménologie pré-constitutive possède les caractéristiques principales du « monde naturel » : il se situe tout d'abord à un niveau épistémique antérieur à toute théorisation, puisque, précisément, il est *pré-constitutif*, et c'est en lui que se pose le problème de la continuité, c'est-à-dire la question de savoir si les partages ontologiques qu'il présente peuvent être réduits à une continuité plus profonde. Mais deux problèmes surgissent alors :

[1] Nous avons cependant vu en quel sens, en s'appuyant sur un système extérieur au système de constitution, une axiomatique de la constitution elle-même était éventuellement envisageable.

[2] La conséquence de cela étant, comme nous l'avons vu, que la logique devient *également chez Husserl* la philosophie première, définissant une forme nouvelle, pour ne pas dire marginale, du « logicisme ».

premièrement, si le « monde » de la phénoménologie pré-constitutive carnapienne est, comme nous l'avons dit, le monde tel qu'il apparaît dans le développement effectif des différentes sciences de l'expérience, en quoi est-il encore « naturel » ? Comment peut-il l'être, en tout cas, *au sens husserliano-avénérien*, à savoir en tant que monde pré-scientifique ou pré-théorique ? Et deuxièmement, n'y a-t-il pas chez Carnap un hiatus entre le « monde naturel » et le vécu qui semble définir le « pur donné » ? Or, s'il est impossible d'assimiler le « monde naturel » au monde tel qu'il se donne dans le pur vécu, peut-on encore y voir la moindre parenté avec la visée d'Avenarius telle que la comprend Husserl ?

MONDE NATUREL ET MONDE TRANSCENDANTAL : VERS UN BI-COSMOLOGISME ?

La réponse à cette la question, portant sur le caractère « naturel » du « monde naturel », tient à la mission même du système de constitution, laquelle est *logique* avant d'être *positiviste.* Une lecture téléologique de l'*Aufbau* comme première tentative d'élaboration d'un *positivisme logique* (au sens d'une entreprise logiciste dont la tâche serait *ultimement* d'établir la positivité de la science empirique) ainsi que le thème de la réduction au « pur » donné qui constitue de toute évidence un *leitmotiv* du système de constitution, nous conduiraient à concevoir l'œuvre de 1928 comme une entreprise fondationnelle dont l'objectif premier serait de montrer que toute science empirique reposerait ultimement sur des « propositions de base » portant sur le pur vécu et dont la vérité pourrait être immédiatement déterminée, à la manière des « énoncés protocolaires » de la période viennoise. Cette lecture est loin d'être fautive, mais elle néglige cependant une dimension plus profonde encore du système de constitution, dont le but ultime n'est pas de découvrir un fondement absolu pour la science (et c'est *précisément* cela qui le distingue du projet phénoménologique[1]), mais de démontrer l'unité de son domaine. Ainsi, le choix d'une base auto-psychique pour le système de constitution n'est

[1] Il faudrait se reporter aux textes de la fin des années 1920 et des années 1930, comme les *Méditations cartésiennes* ou la *Krisis* pour trouver chez Husserl un objectif relativement similaire.

guidé par aucune nécessité épistémologique comme il peut l'être dans le positivisme traditionnel (dont Avenarius et Mach sont, de ce point de vue, les représentants au même titre que Husserl) : l'important est que la base choisie permette d'établir l'unité de la science.

Ce qui nous permet d'établir deux points :

1. Tout d'abord, l'idée même d'un monde « naturel » qui serait pré-théorique ou pré-scientifique n'a aucune place dans l'économie de la « reconstruction logique » du monde. Au contraire, le monde sur la description duquel la constitution doit s'appuyer *doit nécessairement être un monde scientifique*, puisque c'est l'unité du monde *en tant qu'objet de la science* qui définit le but de l'élaboration d'un système de constitution. Qu'il y ait un « monde naturel » avant toute théorisation scientifique est une possibilité que n'exclut certes pas Carnap, mais pour la seule raison qu'il ne l'évoque jamais : le seul monde qui nous soit immédiatement donné, le seul monde dont puisse partir un système de constitution – le seul monde, donc, qui réponde au titre de « naturel » – est le monde tel que nous le recevons dans la science, le monde qui se phénoménalise dans les différentes sciences empiriques, et dont la constitution prétend être la reconstruction rationnelle. Ce monde est donc naturel, non pas au sens où il serait pré-scientifique, mais au sens où il n'y a aucun sens à chercher un monde qui soit « plus naturel » : car le monde que nous avons naturellement devant nous, qui est toujours *déjà* donné avant toute constitution (donc toute méta-théorisation du monde), c'est le monde que nous connaissons, grâce aux sciences que nous connaissons. Or, il y a bien, dans ce sens du mot « naturel », un écho très présent de « l'attitude naturelle » de la phénoménologie, celle précisément dont le cours de 1910 (où Husserl critique Avenarius) expose les enjeux : car l'attitude « naturelle » ne consiste précisément pas à atteindre un « monde naturel » qui serait un monde des purs vécus en-deçà de toute coupure ontologique, mais bien plutôt à prendre le monde comme il se donne *naturellement*, y compris et surtout dans la science. L'idée que les sciences fonctionneraient de prime abord sur la base d'une conception *naïve car pré-*

constitutive du monde est, de ce point de vue, parfaitement partagée par Husserl et Carnap, quoique pour des raisons différentes[1]. Qu'est-ce à dire, sinon que l'idée d'un « monde naturel » qui serait au fondement de la constitution n'est aucunement incompatible avec l'épistémologie carnapienne, dans la mesure où c'est précisément le monde de la science qui tient lieu de « monde naturel », au sens où, en tant que monde pré-constitutif, il se tient également dans une position naïve et pré-théorique, à la seule différence près que la théorisation en amont de laquelle se situe le monde ainsi défini n'est pas la théorisation scientifique, mais *la méta-théorisation du monde, philosophique et logique (c'est-à-dire constitutionnelle).*

2. Le deuxième point que permet de souligner le rappel de la visée essentiellement méta-scientifique de l'*Aufbau* permet incidemment de répondre à la deuxième question que nous avons soulevée. En effet, il était légitime de se demander ce que le « monde naturel » tel que nous l'avons défini chez Carnap comporte de commun avec celui qui a été initialement thématisé par Avenarius et repris par Husserl, car rien ne dit que le « monde naturel » carnapien puisse être interprété comme le monde *tel qu'il se phénoménalise immédiatement dans le vécu*. Au contraire, la situation du système de constitution carnapien semble être la suivante : a) la science nous donne un monde discontinu, traversé par différentes coupures ontologiques, et c'est à ce monde que nous avons « naturellement » affaire, si bien que c'est sur lui que doit s'ancrer le système de constitution ; b) à partir de ce monde, le logicien construit un système en le faisant reposer sur *une autre base*, à savoir le vécu auto-psychique, qui ne constitue de prime abord *qu'une région* ontologique du monde naturel ; c) du fait que cette région est utilisée comme base du système, elle définit une multiplicité cette fois-ci *continue* à partir de laquelle toutes les autres régions du monde « naturel » vont pouvoir être reconstituées ; d) donc la région des vécus auto-

[1] Cf. E. Husserl, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, notamment chapitre I, « La crise des sciences comme expression de la crise radicale de la vie dans l'humanité européenne », pp. 8-24.

psychiques définit à son tour un « monde », dans lequel toutes les autres régions d'objets sont données de manière « pure », permettant ainsi d'établir la positivité de toute science constituée sur la base de ce « monde ». En d'autres termes, le « monde naturel » d'Avenarius se trouverait scindé en deux : le monde tel qu'il se donne « naturellement » dans les différentes sciences, dans une attitude « naturelle » pré-constitutive, et le monde tel qu'il ne se donne pas naturellement, mais tel qu'on peut le reconstruire de manière à ce qu'il se donne *absolument*[1] dans le pur vécu. Le monde « naturel » ne serait pas le monde du pur vécu ; au contraire, puisque la réduction au pur vécu serait un geste éminemment constitutionnel, et donc aucunement naturel (puisque nous avons défini le caractère de naturalité par le caractère pré-constitutionnel).

Cette *lecture bi-cosmologique* du système de constitution est séduisante, dans la mesure où elle paraît se rapprocher d'une distinction pseudo-phénoménologique entre « l'attitude naturelle » qui donnerait du monde un premier aperçu naïf, et l'attitude « transcendantale » (pour ne pas employer le terme « phénoménologique » qui prêterait à équivoque) qui inviterait à considérer le monde tel qu'il se donne dans le pur vécu, instaurant une coupure entre le « monde naturel » et le « monde transcendantal ».

L'IDENTITE DU MONDE

Mais la critique husserlienne d'Avenarius a le grand mérite de détruire toute lecture de ce type, que ce soit pour la phénoménologie en tant que telle ou plus généralement pour toute théorie de la constitution : c'est un contresens de vouloir distinguer d'un côté le monde que nous connaissons, avec lequel nous entretenons un rapport quotidien, et qui se caractérise par une grande richesse ontologique marquée par certaines discontinuités plus ou moins fondamentales (en d'autres termes, ce que nous appelons *naturellement* « monde »), et d'un

[1] Dans la mesure, bien sûr, où l'idée même d'un absolu est pensable dans le contexte de la pensée de Carnap.

autre côté le monde prétendument pur, à savoir le monde tel qu'il est censé se donner dans le flux continu des vécus, avant tout partage ontologique, avant toute théorisation, en d'autres termes, le « monde des vécus », ou le monde tel qu'il est vécu. Il est absurde de vouloir assigner à l'un de ces mondes plutôt qu'à l'autre le titre de « monde naturel ». Au contraire, il ne s'agit là que d'un seul et même monde, qui ne subit en lui-même aucune transformation, mais fait l'objet tantôt d'une attitude naturelle et naïve, tantôt d'un regard phénoménologique.

Il est non seulement possible, mais nécessaire, d'appliquer cette lecture au système de constitution carnapien pour en saisir la cohérence : il n'y a pas un monde pré-constitutionnel auquel s'opposerait le monde constitué sur la base des vécus auto-psychiques, mais c'est bien le même monde qui, au départ de l'entreprise constitutionnelle, est décrit comme il se donne dans les différentes sciences, et qui, une fois le système de constitution élaboré, se révèle constructible à partir du pur vécu. Certes, ces deux « mondes » possèdent des propriétés apparemment incompatibles, puisque le monde pré-constitutif est discontinu (c'est même là ce qui le rend nécessaire et utile au système de constitution), alors que le monde constitué sur la base du pur vécu est au contraire continu (puisque toute discontinuité est réduite à un complexe logique à partir d'un même flux continu). Mais ces deux mondes ne sont en réalité qu'un seul et même monde « naturel » et vécu, qui ne subissent pas deux *regards* ou *attitudes* différents, mais deux *modélisations* différentes, l'une discontinue, l'autre continue. Plus précisément, le monde « naturel » est un monde non modélisé, le monde tel qu'il se donne en amont de toute perspective méta-scientifique, alors que le monde constitué est *ce même monde, en tant qu'un modèle lui est appliqué de telle sorte que chacune de ses discontinuités puisse être réduite à une structure continue.* C'est dans cet écart que se situe dorénavant pour nous *le* problème fondamental de la constitution.

Il y a donc bien chez Carnap, comme chez Husserl, un seul monde « naturel » qui peut en même temps être interprété comme un monde constitué à partir du pur vécu, voire un

monde naturel dont les discontinuités mêmes dévoilent sa constituabilité à partir du pur vécu, mais une différence apparaît clairement : chez Husserl, la description fidèle du monde naturel dévoile précisément le caractère irréductible et *absolu* de la différence ontologique fondamentale qui s'y fait jour, alors que chez Carnap, la recherche d'un niveau où ces différences pourraient être réduites à une structure continue, et la recherche d'un niveau de description du monde qui se situerait en amont de ces coupures demeurent le cœur même de l'entreprise constitutive. *Chez Husserl, le dernier mot de la description phénoménologique consiste à dévoiler le caractère indépassable de la distinction entre le « real » constitué et le « reell » inconstitué*, alors que *chez Carnap, cette distinction doit précisément être dépassée et ramenée à une distinction constituable dans le système*[1].

Or, outre la raison épistémologique que nous avons déjà notée, une autre raison, cette fois interne au système de constitution et à sa dimension « logique », explique cette différence : pour Carnap, le « vécu » ne constitue aucunement une région ontologique privilégiée qui possèderait une priorité épistémique absolue, et qui serait absolument inconstituée ; au contraire, le vécu, *comme toute réalité*, est une réalité construite. Certes, dans le système de constitution effectivement choisi par Carnap, pour des raisons pragmatiques dont il s'explique longuement dans l'*Aufbau*, le vécu possède un rôle privilégié ; mais il n'en demeure pas moins abstrait, et s'il ne peut subir qu'une « quasi-analyse » et non une véritable analyse comme les autres objets, c'est simplement pour des raisons de cohérence, à savoir pour éviter la circularité du système, dans la mesure où sa base ne peut pas être elle-même construite *dans le langage du système*. Rien à voir, donc, contrairement à ce que pouvaient laisser penser nos analyses ontologiques du premier chapitre de cette partie, entre la « quasi-analyse » du vécu carnapien, et la « proto-constitution » du

[1] Dans notre étude de l'ontologie des systèmes de constitution de Husserl et Carnap, ainsi que dans le schéma général qui lui était associé, nous avons constaté cette différence cruciale, en notant que, pour Husserl, la construction de la structure de la conscience était de l'ordre de la « proto-constitution », du « degré zéro » de la constitution, et ne pouvait pas être mise sur le même plan que la constitution à proprement parler, ce qui n'était pas le cas chez Carnap.

flux de vécus husserlien. Chez Husserl, le vécu est le résultat d'une proto-constitution pour la simple raison *qu'il n'est pas et ne peut pas être constitué* ; chez Carnap au contraire, la quasi-analyse signifie simplement que, *dans le système effectivement choisi*, le statut de l'analyse du vécu ne peut pas être du même type que le statut de l'analyse des objets constitués à partir de ce vécu. Mais dans un système à base physicaliste, par exemple, le vécu pourrait faire l'objet d'une véritable analyse, et le partage analyse/quasi-analyse, constituable/quasi-constituable se trouverait déplacé.

C'est donc bien, chez Carnap, le même monde qui est considéré à la fois comme objet d'une description « naturelle » pré-constitutive et comme fondé constitutivement dans le « pur vécu », mais cette identité n'est pas exclusive, ni absolue : ce même monde pourrait très bien être *aussi* un monde physicaliste, ou un monde fondé sur n'importe lequel de ses éléments, pourvu que celui-ci possède la propriété formelle de permettre la réduction de tous les autres éléments à ses propres concepts.

§ 54. Le « moment phénoménologique » dans le champ du phénoménalisme

LE CHAMP DU PHENOMENALISME

Pour comprendre la différence entre les systèmes de constitution de Husserl et de Carnap, il faut donc se placer sur le plan de la description « naturelle » du monde qui, en un sens, constitue le point de départ de leurs entreprises respectives, et observer le moment où se séparent la voie husserlienne et la voie carnapienne de la constitution. Notre travail a, pour l'instant, conduit à éliminer certains des points autour desquels on pouvait présumer que ces deux voies tendraient à bifurquer, comme la question de l'idéalisme transcendantal ou du logicisme. C'est paradoxalement avec l'ancrage commun de l'entreprise de constitution dans un geste proprement *phénoménologique* de description pré-constitutive du monde naturel que nous pouvons observer une telle divergence. En effet, la notion de « monde naturel » telle que

la présente la critique husserlienne d'Avenarius a fait apparaître un fond phénoménaliste commun, à partir duquel il devient aisé de distinguer au moins quatre positions différentes vis-à-vis de la phénoménalité. On pourrait même, en un sens, proposer une lecture enchâssée de ces quatre positions, qui seraient les suivantes :

Avenarius (lu par Husserl) proposerait une description imparfaite du monde naturel qui ne prendrait pas en compte sa dimension toujours déjà structurée. Il parviendrait ainsi à une position *phénoménaliste* au sens où elle consisterait bien en une description du monde tel qu'il apparaît dans le vécu, mais non pas une position *phénoménologique* au sens où il négligerait l'apparition du caractère constitué du monde au niveau même de l'immanence. Le monde de ce « degré zéro » du phénoménalisme serait un monde purement immanent et continu.

Mach proposerait avec la théorie des groupes de sensations une *première description du monde comme toujours déjà structuré*, quoique structuré de manière purement immanente, dans un ensemble strictement continu de sensations. Car entre les sensations des différents groupes (A, B, C, …, K, L, M, …), il n'y a pour Mach aucune différence fondamentale qui devrait être prise pour base de la construction du monde, mais seulement une différence descriptive de grain. C'est pourquoi Mach élaborerait une description phénoménaliste plus fidèle qui prendrait en compte le grain ontologique du monde naturel, sans pour autant parvenir à une véritable description phénoménologique. On atteindrait donc avec Mach le niveau d'une proto-théorie de la constitution, qui resterait cependant empêtrée dans une exigence de neutralité inadaptée à l'asymétrie ontologique du monde naturel.

Husserl propose une *description phénoménologique à la mesure la discontinuité fondamentale du monde naturel*. La description phénoménologique n'est alors qu'une description phénoménaliste comme celle

de Mach et même d'Avenarius, mais une description suffisamment neutre et fidèle au donné pour mesurer l'absence de neutralité ontologique du « monde » tel qu'il se donne dans le vécu. La percée phénoménologique dans le champ du phénoménalisme consiste donc à découvrir le caractère premier et *descriptif* de la discontinuité du monde. Méthodologiquement parlant, la spécificité de la phénoménologie consiste en outre à rester de part en part dans cette forme de description, et n'élaborer de constitution que sous la forme descriptive.

Carnap, au contraire, propose un *prolongement de la description sous forme d'une modélisation logico-mathématique* destinée à ramener toutes les discontinuités (qui sont le point de départ) à des continuités, qui ne sont pas plus « réelles » ou plus véritablement « données », mais qui sont malgré tout *constitutivement premières*.

La continuité qu'Avenarius (tel que le lit Husserl) croyait pouvoir établir dans la description même de la réalité phénoménale se retrouve bien, chez Carnap, au sommet du système de constitution, après le détour dialectique par le constat du caractère irréductible de la discontinuité *descriptive* du monde naturel. On obtient donc une structure quasi-circulaire du champ du phénoménalisme :

Continuité (naïve) du monde (Avenarius)
Structuration descriptive du monde (Mach)
Discontinuité irréductible du monde (Husserl)
Modélisation continue de cette discontinuité (Carnap)

Cette structure enchâssée du champ du phénoménalisme permet donc d'établir la spécificité de la position « phénoménologique » de la constitution husserlienne *et* de la construction logique du monde telle que Carnap la théorise, et en même temps de saisir le niveau de différenciation de ces deux entreprises. *Le « moment » phénoménologique du*

phénoménalisme[1] *signe donc le déplacement du problème de la continuité*. Contrairement à Avenarius (toujours tel que le lit Husserl), et même, dans une moindre mesure, Mach, Husserl n'admet pas que le monde puisse être considéré comme donné de manière uniforme, même dans une description entièrement neutre – et Carnap, en appuyant l'étagement constitutif des objets sur le monde tel qu'il se donne naïvement, ne fait pas autre chose. Au contraire, la position phénoménologique revient à considérer que la continuité du monde doit être construite, et ne peut être pensée que comme l'aboutissement du système de constitution.

Nous avons commencé à voir que cette définition de la constitution s'appliquait très aisément à la construction logique du monde telle que Carnap la pense dans l'*Aufbau*. Mais qu'en est-il de la constitution phénoménologique à proprement parler, c'est-à-dire de la constitution telle que Husserl la définit notamment dans les *Ideen* ? N'est-ce pas un contresens que de concevoir la phénoménologie en termes de construction de la continuité, alors que toute une partie du travail de Husserl semble revenir à souligner et renforcer sa discontinuité ? Il est nécessaire, ici comme ailleurs, d'adopter une position nuancée. D'un côté en effet, le geste inaugural de la phénoménologie consiste à prendre la mesure de « l'abîme de sens » qui sépare le mode d'être du vécu et le mode d'être de la réalité, et donc de creuser l'écart entre les deux principales régions du « monde ». Cet écart est même d'une telle ampleur qu'il ne sera plus pertinent, aux yeux de Husserl et, après lui, de Heidegger, de définir le vécu en termes d'appartenance au « monde ». D'un côté, donc, Husserl insiste sur l'irréductibilité de la transcendance à l'immanence, et (*a fortiori*) de l'immanence à la transcendance, conséquence de l'incompatibilité de leur mode d'être respectifs. Mais d'un autre côté, négliger la force de la recherche de continuité dont la phénoménologie est porteuse, ce serait considérer que la description phénoménologiquement pure pourrait s'en tenir au dualisme ainsi révélé, et donc se contenter de retrouver, quoiqu'à un niveau peut-être différent,

[1] Le terme de « moment » ne doit pas, cela va de soi, être interprété ici en termes chronologiques, mais plutôt comme une position dans le champ du phénoménalisme.

la distinction classique entre le « psychique » et le « physique », que précisément le phénoménalisme *dans son ensemble* (et cela dès la position que nous avons décrite comme celle d'Avenarius) cherche à dépasser en remontant en amont de sa constitution.

Telle est donc bien la spécificité du moment phénoménologique tel qu'on en trouve l'expression la plus pure chez Husserl : le partage entre « psychique » et « physique » doit en effet être considéré comme constitué, c'est-à-dire comme non *premier*, non immédiatement donné, mais ce partage ne doit pas être constitué sur la base d'un monde « naturel » supposé uniforme et continu, mais *à partir d'une autre discontinuité, plus fondamentale encore, à savoir la coupure entre l'immanence du vécu et la transcendance de la conscience*, donc une coupure entre deux modes d'être et, corrélativement, deux modes d'être-donné. Or, s'il y a bien une leçon de la phénoménologie husserlienne, c'est qu'il n'y a pas de transcendance qui ne se donne *dans l'immanence*, et que la constitution de la transcendance doit toujours pouvoir se penser sur le sol de l'immanence. Qu'il y ait une discontinuité fondatrice entre le mode d'être immanent du vécu et le mode d'être transcendant de la chose n'empêche donc pas, ultimement, que l'être transcendant doive *également* trouver la source de son apparition et de sa constitution (donc la validation de sa réalité) dans le vécu. La phénoménologie repose donc aussi bien sur la distinction descriptive des deux principales régions de l'être que sur l'établissement de leur *corrélation*. Et qu'est-ce à dire, sinon que *cette corrélation rétablit* (à un niveau absolument premier, mais au prix de l'élaboration de la théorie de la constitution) *la continuité de l'être* telle qu'elle semble se perdre dans la description phénoménologique pure ?

LA DESCRIPTION COMME LIGNE DE PARTAGE

Il y aurait donc, de ce point de vue, un certain parallélisme entre l'idée husserlienne de *corrélation* entre le vécu constituant et l'objet constitué et l'idée carnapienne d'une *relation* constitutive entre le vécu auto-psychique et, par exemple, les « choses physiques », en tant

que constituables sur la base du vécu. Nous avons étudié dans le chapitre précédent les limites d'une assimilation de l'intentionnalité husserlienne à une relation pensée sur le modèle de la logique des relations de l'*Aufbau*. Le problème est ici différent, et pourrait se résumer ainsi : y aurait-il un parallélisme entre la notion carnapienne de complexe logique et la notion husserlienne d'*a priori* de corrélation ?

La réponse à ce problème nous permettra de préciser la spécificité de la position de Carnap dans le champ du phénoménalisme par rapport à la position phénoménologique « pure » telle que la définit Husserl, en nous amenant à différencier le type de continuité que Husserl, d'un côté, et Carnap, de l'autre, cherchent à établir sur le fond du monde « naturel » discontinu. Nous pouvons cependant dès maintenant établir la différence la plus obvie entre la constitution husserlienne et la construction logique carnapienne en tant que voies d'élaboration de la continuité du monde sur la base de descriptions « phénoménologiques »[1]. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'une différence de méthode, laquelle, cependant, se révélera lourde de conséquences. Cette différence est extrêmement simple, et revient en dernière instance à rappeler que la phénoménologie husserlienne est de part en part descriptive, et que la construction logique du monde est, précisément, une construction logique – mais ces termes ont dorénavant pour nous une signification et une portée nouvelles.

Nous avons constaté que la découverte de la discontinuité du monde était le résultat d'une pure description – description neutre mais *phénoménologique* – et que la constitution définissait la tentative de reconstruire une continuité fondamentale sur fond de cette discontinuité. La question est donc de savoir *comment* cette continuité peut être (r)établie, c'est-à-dire comment la constitution peut être effectuée. La position phénoménologique pure (husserlienne) est très claire : c'est le *prolongement de la description phénoménologique* au-delà du constat du partage de l'immanence et de la transcendance, qui définit le « problème de

[1] Ce terme, ainsi que celui de « description », doit bien sûr être interprété avec les nuances que nous avons présentées tout au long de cette partie pour s'appliquer au système de constitution de l'*Aufbau*.

la constitution », et qui établit un *a priori* de corrélation entre la réalité transcendante et le vécu immanent. En d'autres termes, la phénoménologie ne sort jamais de la description qui définit son point de départ, mais elle confère à cette description, non sans paradoxe, une dimension constitutive. Au contraire, la position carnapienne repose certes sur une description phénoménologique préalable, mais quitte le sol de la *description pour élaborer un modèle continu de la discontinuité du monde*.

Là où la phénoménologie pure reste de part en part descriptive, la logique des phénomènes telle que Carnap la conçoit comporte un moment d'élaboration logique qui, loin d'être descriptif, fonctionne sur la base de *définitions* (explicites) et comme une *modélisation* de la réalité telle qu'elle se donne de prime abord. La « description phénoménologique *naturelle* du monde » est donc bien, conformément à la visée d'Avenarius telle que l'interprète Husserl, une description pré-théorique, et le partage entre le versant husserlien et le versant carnapien du moment « phénoménologique » du phénoménalisme est le résultat d'une divergence sur le niveau où la « théorie » doit être réintroduite. Pour Husserl, la constitution peut tout entière s'effectuer sur le sol de la description, donc *avant toute position théorique*, et la phénoménologie est ainsi, idéalement, entièrement pré-théorique ; pour Carnap, au contraire, la constitution désigne une entreprise de part en part théorique qui, sur la base du niveau pré-théorique, se définit comme « reconstruction logique du monde », c'est-à-dire modélisation du monde à partir de définitions constituantes. On retrouve donc ici la divergence qui constituait le point de départ de notre étude : la constitution husserlienne, en tant que purement descriptive, possède le caractère de la *nécessité*, alors que la constitution carnapienne, en tant que définitoire et modélisante, comporte nécessairement une part *d'arbitraire*.

§ 56. Le problème psycho-physique et la continuité : corrélation et complexes logiques

LA CORRELATION NOETICO-NOEMATIQUE AU CŒUR DU PROBLEME DE LA CONTINUITE

Nous trouvons donc, chez Husserl et Carnap, deux manières tout à fait distinctes de penser une seule et même chose, à savoir la relation fondamentale unissant les deux hémisphères du monde « naturel » : la subjectivité et l'objectivité. La phénoménologie husserlienne prétend établir sur le pur plan de la description une corrélation constitutive entre la subjectivité et l'objectivité conçues comme deux faces du même vécu. Pour Carnap, au contraire, toute tentative d'élaboration d'une corrélation est nécessairement métaphysique, car seule est possible la construction d'une relation *formelle*, purement logique et strictement immanente, entre les différents complexes logiques qui forment la trame discontinue de la structure du monde. Se cristallise donc dans ces deux sens de la « relation » entre subjectivité et objectivité, une dimension centrale de l'opposition Husserl/Carnap.

La corrélation entre la réalité et la conscience fait partie des thèses les plus célèbres de la phénoménologie husserlienne, et nous avons vu que cette corrélation culminait dans la phénoménologie de la raison, lorsque Husserl définit le problème général de la constitution d'un objet en termes de validation des « séries réglées d'apparences » dans lesquelles se donne cet objet. La conscience est donc source de toute réalité à la fois en tant qu'origine de toute donation *et* en tant qu'instance de toute validation. Cependant, la corrélation même entre réalité et conscience se noue à un niveau inférieur, plus profond encore, de la description « phénoménologiquement pure » des « structures de la conscience », à savoir dans l'établissement, au sein même du vécu, de la « corrélation noético-noématique ». Husserl, dans les *Ideen*, met son lecteur en garde à plusieurs reprises sur la confusion possible entre la relation objet/sujet et la relation noème/noèse :

> Nous devons nous pénétrer de cette idée que le parallélisme entre l'unité de l'objet « visé » selon tel ou tel noème, de l'objet désigné par son « sens », et les configurations de la conscience qui le constituent (« *ordo et connexio rerum – ordo et connexio idearum* ») ne doit pas être confondu avec le parallélisme de la noèse et du noème, entendu en particulier comme parallélisme des caractères noétiques et des caractères noématiques correspondants.[1]

Il ne faut donc pas confondre le problème général de la constitution, comme fondation de « l'unité de l'objet visé » dans des « configurations de la conscience » avec le problème de l'articulation entre noèse et noème au sein du vécu. Cependant, à un autre niveau de lecture, c'est bien au niveau de la corrélation noético-noématique que s'unissent la face objective et la face subjective du vécu. D'une certaine manière, il est même possible de lire les *Ideen* comme une recherche, dans les profondeurs de plus en plus inaccessibles de la conscience, de l'origine phénoménologique de l'articulation de l'objectivité à la subjectivité. Or, si la découverte de la structure noético-noématique de la conscience constitue la pointe de ce mouvement, c'est pour la simple raison que cette structure ancre l'articulation objet/sujet dans le vécu lui-même. Plus précisément, *la structure noético-noématique fonctionne comme une proto-forme de l'articulation objet/sujet au niveau même du vécu*, et donc au sommet du mouvement de réduction phénoménologique. Grâce à la structure noético-noématique, la relation entre le sujet et l'objet peut être *constituée* sur la base d'une pure description du vécu, car c'est au niveau de cette structure que s'origine le sens de la distinction ontologique fondamentale entre les constituants du vécu possédant le caractère du « *reell* » et son contenu « *real* ». C'est pourquoi Husserl attribue à la découverte de la structure noético-noématique de la conscience la responsabilité du caractère *transcendantal* de la constitution :

> Si l'on a pu nommer « transcendantale » la réduction phénoménologique et également la sphère pure du vécu, c'est parce que cette réduction nous fait découvrir une sphère absolue de matières et de formes noétiques dont les combinaisons de nature déterminée impliquent, en vertu d'une nécessité eidétique *immanente*, cette propriété étonnante : avoir conscience de

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §98, p. 208/345. Cette distinction est essentielle : la structure noético-noématique n'est pas elle-même une opposition sujet/objet, mais une forme constitutionnellement antérieure à ce partage, qui au contraire donne sens à ce partage dont était partie la description phénoménologique.

> telle ou telle chose déterminée ou déterminable donnée à la conscience ; cette chose est le vis-à-vis de la conscience elle-même ; elle est autre par principe, irréelle, transcendante ; *nous atteignons ici à la source ultime* d'où l'on peut tirer la seule solution pensable en réponse aux problèmes les plus profonds de la théorie de la connaissance, concernant l'essence et la possibilité d'une connaissance objectivement valable du transcendant.[1]

La réduction devient transcendantale quand elle permet de construire la corrélation objet/sujet au niveau même de l'immanence, c'est-à-dire à un niveau où celle-ci ne peut pas être encore déterminée comme une corrélation entre un « objet » et une « conscience » ou un « sujet », se situant en amont de cette distinction même. Ainsi, la structure noético-noématique du vécu atteint-elle le niveau où la discontinuité fondamentale du monde se ramène, non pas à une unité indifférenciée, mais à une autre forme de continuité, celle qui est établie par une corrélation dans laquelle à la fois se distinguent et s'unissent les deux faces du vécu que sont ses composantes noético-hylétiques et son sens noématique.

> La « réduction » transcendantale exerce l'épochè à l'égard de la réalité ; mais c'est à l'élément qu'elle conserve de cette réalité qu'appartiennent les noèmes avec l'unité noématique qui réside en eux-mêmes ; ils enveloppent aussi par conséquent la matière dont la réalité naturelle accède elle-même à la conscience et y est donnée de manière spéciale. Une fois qu'on a reconnu qu'il s'agit ici de relations eidétiques et donc absolument nécessaires, un vaste champ est offert à l'étude, celui des relations eidétiques entre le noétique et le noématique, entre le vécu de conscience et le corrélat de conscience[2]

L'unité constitutionnellement première du monde est donc bien la conscience, en tant que celle-ci établit un socle à la fusion du vécu et de son « corrélat ». L'unité de ce que la description phénoménologique trouve toujours déjà distingué, à savoir l'unité du subjectif et de l'objectif, trouve ici sa source, au cœur même de l'immanence de la conscience où pénètre la pointe de la description pure : non pas donc qu'il faille confondre l'articulation sujet/objet avec l'articulation noèse/noème, mais parce que cette dernière fonctionne, phénoménologiquement et constitutionnellement, *comme une proto-forme de l'abîme de sens qu'avait déjà atteint la description, à un niveau antérieur de la réduction*. Mais au niveau du

[1] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §97, p. 204/340. Nous soulignons.
[2] E. Husserl, *Ideen I*, 1913, §97, p. 204-205/340.

pur vécu où s'origine cette discontinuité du monde, celle-ci se présente de manière articulée, à savoir comme une corrélation.

PARALLELISMES ET CORRELATIONS

Husserl prend cependant soin de distinguer cette corrélation d'un simple parallélisme qui serait pensé comme une simple correspondance de processus distincts qui présenteraient entre eux, conformément à une certaine forme d'empirisme, une simple *ressemblance formelle* – à savoir deux processus qui seraient simplement *isomorphes*.

> On serait tenté de conclure : il existe bien un *parallélisme* entre noèse et noème, mais tel qu'on est contraint de décrire les configurations par leurs deux faces et selon leur correspondance eidétique. Le plan noématique serait le lieu des unités, le plan noétique, le leu des multiplicités « constituantes » […]. Quelle que soit la part d'exactitude contenue dans une telle interprétation, les conclusions tirées ne sont pas absolument correctes, même si la plus extrême prudence a été apportée dans cette difficile question. Les parallélismes qui jouent ici – et il y en a plusieurs qui empiètent trop aisément l'un sur l'autre – sont grevés de grandes difficultés qui appellent encore pas mal d'élucidations. *Il faut soigneusement garder présente à l'esprit la différence entre les vécus noétiques ou concrets, les vécus avec tous leurs moments hylétiques, et les noèses pures, en tant que simples complexes de moments noétiques*. En outre il nous faut respecter la distinction entre le noème complet et (par exemple dans le cas de la perception) « l'objet comme tel qui apparaît ».[1]

La corrélation noético-noématique est plus et autre chose qu'une isomorphie qui permettrait d'établir une relation de correspondance entre deux processus qui ne seraient pas apparentés de manière originaire. C'est la raison pour laquelle la corrélation en question pose l'opposition noèse/noème *sur la base d'une continuité plus profonde* ; mais c'est aussi la raison pour laquelle elle est incommensurable avec l'unité d'un tout autre type qu'établit Carnap, dans des termes apparemment proches, entre le subjectif et l'objectif – ou plus précisément, le psychique et le physique (conformément au vocabulaire en un sens plus classique utilisé par Avenarius).

La position de Carnap sur la question de la relation « psycho-physique » contredit en effet terme à terme la théorie husserlienne de la corrélation noético-noématique. Nous avons

[1] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, §98, p. 207/343-344.

déjà noté que la relation constitutionnelle existant entre les vécus auto-psychiques et les choses physiques réductibles à ces vécus était une pure relation logique, qui n'existait pas « essentiellement » entre ces choses, mais signifiait uniquement que les concepts physiques pouvaient, dans un certain langage, être indifféremment remplacés par des complexes logiques portant sur des concepts psychiques, à titre d'argument dans toutes propositions portant sur ces concepts. Nous ne reviendrons donc pas ici sur ce point, et laisserons donc de côté cet aspect du traitement par Carnap de la relation psycho-physique, au profit d'un autre aspect de ce problème, que nous n'avons pas encore évoqué à ce stade et que Carnap traite, en un sens, plus explicitement. Il s'agit du problème, apparemment étranger à Husserl (et en tout cas distinct de la question de la corrélation noético-noématique), de la relation entre les processus psychiques et les processus cérébraux.

Malgré l'éloignement de ces deux problèmes dans leur formulation et dans leurs enjeux apparents (le rapport entre le physique en tant que constitué dans le psychique d'un côté, et de l'autre le rapport causal possible entre les processus physiques et les processus psychiques), il faut cependant bien admettre qu'ils constituent deux manières de poser le même problème du recouvrement possible de la discontinuité, instaurée à l'origine de la constitution par la description phénoménologiquement pure, entre le domaine « psychique propre » et le domaine physique. *L'analyse carnapienne de la relation psycho-physique se situe d'ailleurs explicitement sur le même terrain que la distinction phénoménologique entre la conscience et les objets*, à savoir sur le plan « immanent » des vécus auto-psychiques. Carnap commence en effet tout d'abord, dans un geste typique du « phénoménalisme » de l'*Aufbau*, par ramener le problème psycho-physique tel qu'il a pu se poser dans l'histoire de la métaphysique sur le terrain de l'analyse logique du vécu auto-psychique, *en affirmant que c'est sur ce terrain seulement que ce problème a un sens*. C'est la raison pour laquelle Carnap

critique une manière habituelle de poser le problème psychophysique – manière dont il trouve un exemple frappant chez Du Bois-Reymond :

> Si en revanche nous supposons de même une connaissance extrêmement poussée du cerveau humain… notre connaissance de tous les processus matériels qui s'y déroulent sera achevée […]. Mais quant aux processus spirituels eux-mêmes, on voit que malgré une connaissance extraordinaire de l'âme, ils nous seraient tout autant incompréhensibles que maintenant […] Quelle liaison peut-on concevoir entre d'une part des mouvements déterminés de certains atomes de carbone, d'hydrogène, d'azote, d'oxygène, etc. aient une telle importance […] On ne peut en aucune manière comprendre comment de leur action combinée pourrait naître la conscience.[1]

Le problème ainsi présenté est, à proprement parler, absurde, pour la simple raison qu'il n'est pas posé sur le seul terrain où il peut faire sens, à savoir sur le plan des vécus auto-psychiques. En effet, en proposant une *observation* des processus psychiques d'autrui et de leur liaison avec des processus physiques, on commet ce que Carnap nomme, dans l'*Aufbau*, une *confusion de sphères* : on ne fait alors que comparer *deux séries de processus physiques*, c'est-à-dire deux séries de même niveau constitutionnel, au lieu de poser la question proprement constitutionnelle du rapport entre une série de processus physiques et une série de processus *psychiques*.

> Nous pourrions tout d'abord penser que nous avons bien affaire dans cette observation à l'état de choses dont il est question dans le problème psychophysique. Il ne peut cependant pas s'agir de l'observation caractéristique de l'état de choses en cause, car nous ne sommes pas ici en présence de deux séries parallèles de processus appartenant à des domaines différents, mais de deux séries parallèles de processus physiques : la série des observations visuelles du miroir cérébral et la série des observations auditives des paroles prononcées […]. Ce que nous observons, ce sont deux séries de processus physiques qui manifestent un certain parallélisme, certes complexe, mais qui n'est pas de principe plus problématique que n'importe quel parallélisme entre processus physiques.[2]

La raison en est que le problème psycho-physique, *y compris quand il est formulé en termes de relations psycho-cérébrales*, n'a de sens que dans le cadre de la théorie de la

[1] E. Du Bois Reymond, *Über die Grenzen des Naturerkennens*, Berlin/Leibzig, 1872, cité par R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §166, p. 275.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §167, p. 275-276.

constitution, c'est-à-dire *sur la base de l'opposition constitutionnelle entre le psychisme propre et le physique en général*.

> L'emploi du langage constitutionnel rend plus manifeste encore *l'impossibilité principielle d'observer l'état de chose fondamental du problème psycho-physique chez un autre être humain*. Les deux séries parallèles sont constituées l'une comme suite de processus physiques du corps de l'autre être humain et l'autre comme suite de processus hétéro-psychiques qui sont attribués constitutionnellement à ce corps. Mais l'attribution de l'hétéro-psychisme au corps de l'autre consiste à lui affecter un psychisme propre exclusivement en fonction des processus physiques de ce corps. Qu'il existe alors un parallélisme entre les processus physiques de ce corps et ce qui lui est attribué apparaît trivial et ne requiert aucune explication. Poser le problème psychophysique à partir du psychisme d'autrui reviendrait alors à la situation de quelqu'un qui, ayant pris l'habitude de se représenter Zeus en colère à chaque roulement de tonnerre, se demanderait finalement comme il se fait que la colère de Zeus et le tonnerre apparaissent à chaque fois en même temps.[1]

Il y a une circularité évidente à poser le problème psychophysique sur la base de processus psychiques qui sont eux-mêmes constitués à partir des processus physiques auxquels il s'agit de les relier. Par conséquent, le problème psychophysique n'a de sens que posé au sein du vécu auto-psychique. Cependant, là encore, Carnap précise quel type de relation psychophysique s'établit ainsi dans le vécu – et c'est cette précision qui nous permettra de distinguer précisément cette relation du modèle husserlien de la « corrélation » (même si, encore une fois, les deux analyses ne se situent pas strictement sur le même plan, quoique l'une et l'autre interrogent la même discontinuité).

C'est en effet en termes de « parallélisme » que Carnap analyse constitutionnellement le rapport psychophysique – et un parallélisme pensé en termes d'association, au sein du vécu, de deux « constituants » appartenant aux deux séries différentes. Ainsi, si l'on observe ce qui se passe dans notre cerveau (du point de vue physique) avec ce qui se passe dans notre esprit quand nous imaginons quelque chose (donc du point de vue psychique), nous avons alors affaire à « l'état de choses fondamental » de la relation psychophysique, qui nous apparaît de la façon suivante :

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §167, p. 276.

> Nous avons affaire à une suite temporelle de vécus élémentaires. Si nous décomposons constitutionnellement ces vécus en leurs constituants (plus exactement leurs quasi-constituants), on observe deux suites de constituants qui se déroulent parallèlement : dans chaque vécu de la suite, on trouve un constituant de chacune des deux suites de constituants ; si deux constituants apparaissent une fois associés, ils apparaîtront désormais ensemble dès lors que l'un d'eux se manifeste. Nous qualifierons en général de « parcours parallèle des constituants » l'apparition de deux suites de constituants du vécu liées de cette manière. Comme nous le verrons, un tel parcours parallèle se produit entre les types les plus variés de suites de constituants.[1]

Cette précision finale explique la raison pour laquelle cette analyse de Carnap peut légitimement être généralisée au point de décrire la relation psychophysique *en général* et non seulement la relation des processus cérébraux aux processus psychiques – et donc la raison pour laquelle le type de relation établie ici peut être, malgré ces différences, confronté à la « corrélation » husserlienne. Car rares sont les passages de l'*Aufbau* qui offrent une prise aussi directe à la confrontation avec la perspective phénoménologique : l'idée qu'on trouverait dans le vécu deux « constituants » (l'un appartenant à une « suite physique », l'autre à une « suite psychique ») qui seraient concomitants et descriptibles en termes de « parallélisme », définit très précisément le type d'interprétation de l'unité noético-noématique du vécu qu'écarte Husserl dans les textes que nous avons cités. En raisonnant en termes de « constituants » du vécu, et malgré la précision qu'il ne s'agit que de « quasi-constituants », Carnap nie le fait pourtant *descriptif* que l'opposition constituant/constitué est inscrite au sein même du vécu, et donc que *même au niveau du vécu il est descriptivement incorrect de traiter sur le même plan la dimension immanente et la dimension transcendante du donné*. Le regard phénoménologiquement converti sait seul reconnaître la dissymétrie fondamentale entre ce que Carnap traite indifféremment comme les deux « constituants » du vécu – si bien que, pour résumer, Carnap néglige (ou plutôt évacue), avec la théorie des relations sur laquelle repose son système, tout l'apport de la méréologie de la *Troisième*

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §168, p. 277.

Recherche logique[1], dont l'importance pour la phénoménologie en général ne nous apparaît, par contraste, que plus nettement.

C'est donc bien en un sens le débat entre le modèle corrélationniste et le modèle fourni par la logique des relations que l'on peut lire à l'arrière-plan du célèbre paragraphe de l'*Aufbau* où Carnap élimine le « problème psychophysique métaphysique »[2]. En effet, l'argument de Carnap revient précisément à limiter l'interprétation du parallélisme entre processus physiques et processus psychiques à la vision que Husserl, précisément, cherchait à dépasser. Toute corrélation pensée sur le modèle de la corrélation noético-noématique serait en réalité *métaphysique*.

> Comment doit-on interpréter le parallélisme des suites de constituants ? Constitutionnellement, et donc du point de vue de la science (rationnelle), on doit seulement établir ici que le donné n'est pas seulement ordonnable en général, mais l'est à un degré et d'une manière tels que l'on peut constituer des suites parallèles. La question de l'interprétation de ce résultat n'appartient pas au domaine de la science comme on le voit déjà au fait que les concepts à l'aide desquels on l'exprime ne peuvent faire l'objet d'une constitution ; car les concepts d'interprétation, d'élucidation, de fondement en ce sens n'ont aucune place dans un système de constitution des objets de la connaissance (et pas seulement dans notre type de système). La question de l'interprétation de ce parallélisme appartient bien plus à la métaphysique.[3]

La position du problème psychophysique dans le système de constitution est donc limitée par le rejet de toute interprétation « métaphysique » de cette relation, c'est-à-dire, tout simplement, de toute interprétation en général dans la mesure où une interprétation est toujours extra-logique. Carnap souligne par ailleurs le caractère profondément machien de cette manière d'opposer la question des relations d'essences (métaphysiques) et celle de la *dépendance fonctionnelle* (scientifique), ce qui confirme une nouvelle fois l'influence du

---

[1] Cf. E. Husserl, *Recherches logiques*, 1900-1901, Troisième recherche, notamment chapitre II : « Réflexions sur une théorie des formes pures des touts et des parties », t. II/2, pp. 261/45 sqq.

[2] Il ne s'agit pas, en vertu du principe méthodologique de notre travail, d'affirmer que Carnap aurait *effectivement en vue la théorie de Husserl*. Cela serait une lecture insoutenable, dans la mesure où Carnap parle de la relation entre le cerveau et le vécu, là où Husserl s'intéresse à la chose physique en tant que constituée dans le vécu. Il s'agit bien plutôt pour nous de lire le texte de Carnap comme une clé d'explication du rapport plus général du système de constitution de l'*Aufbau* avec celui de la phénoménologie du point de vue de la critique de la « corrélation ».

[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §169, p. 278.

phénoménalisme positiviste sur son œuvre. C'est bien là la pointe de l'opposition entre les conceptions husserlienne et carnapienne des relations constituantes : pour l'un comme pour l'autre, la constitution établit une continuité *relationnelle* entre des aspects du vécu de prime abord disjoints. Mais cette continuité est fonction, chez Husserl, d'une loi d'essence établissant une *corrélation* irréductible entre les deux ordres de réalité en question, tandis qu'elle est, chez Carnap, analysable en purs termes d'isomorphie et de « proximité formelle ». La constitution husserlienne établit au cœur du vécu une continuité *essentielle* forte dans la discontinuité phénoménologiquement première du monde ; la constitution carnapienne établit seulement des relations formelles – ou, plus précisément, topologiques.

§ 57. Continuité et discontinuité : le problème général de la constitution

RETOUR SUR LE PROBLEME DE L'AXIOMATISATION DE L'EXPERIENCE

Nous pouvons, au terme de la deuxième partie de ce travail, nous appuyer sur les principaux acquis de ces chapitres pour réélaborer le problème de la constitution, tel qu'il se pose au-delà de l'opposition entre ses versions husserlienne et carnapienne. Nos analyses ont établi quatre points concernant la nature de la constitution, qui se rajoutent aux relations plus générales établies dans la première partie entre idéalisme transcendantal, logicisme et sémantique. 1. Tout d'abord, nous avons constaté le sol phénoménaliste commun à Husserl et Carnap, que nous avons décrit comme *sol phénoménologique* pour le distinguer de la position d'Avenarius telle que la présente (et la simplifie) Husserl. 2. Nous avons ensuite qualifié la thèse générale de ce « moment phénoménologique » (« pur » chez Husserl et « constructionniste » chez Carnap) de la manière suivante : le monde tel qu'il se donne naturellement, et tel qu'il peut être décrit à même le vécu, est *toujours déjà structuré*, c'est-à-dire comporte certaines *discontinuités constituantes*. 3. Nous avons enfin décrit le geste constitutionnel comme une tentative d'élaborer un modèle continu de cette discontinuité

(descriptivement chez Husserl, définitionnellement chez Carnap). 4. Nous avons préalablement exclu la possibilité de considérer ce modèle comme un modèle *axiomatique*. C'est ce quatrième point que le présent chapitre devrait nous permettre de préciser, en ramenant le problème de l'axiomatisation de la phénoménologie au problème plus général de la modélisation de la discontinuité. Nous nous contenterons ici de soulever le problème, que nous traiterons dans la dernière partie de ce travail.

Le constat de la discontinuité du monde tel qu'il apparaît dans la description phénoménologique pure, ainsi que la position du problème de la construction de cette discontinuité sur la base d'un modèle *continu*, expliquent à la fois l'intérêt de Husserl pour le modèle axiomatique et le constat d'échec de toute entreprise d'axiomatisation de l'expérience. L'intérêt de Husserl pour le modèle axiomatique tient à ce qu'un système d'axiomes est une structure relativement forte, par comparaison à une structure de type logique – au sens de la pure logique formelle. D'un côté, donc, l'axiomatisation de l'expérience constituerait une formalisation ou une idéalisation de l'expérience dont nous avons noté le caractère excessif, mais elle demeurerait cependant plus structurante qu'une construction purement formelle de l'expérience sur la base de la seule logique. Or, le système de constitution carnapien n'est pas non plus une construction purement formelle de l'expérience *en ce sens-là*, c'est-à-dire au sens d'une dérivation déductive de tous les concepts de l'expérience à partir du concept logique d'« objet » en général ; cela, le système de constitution ne peut pas l'être précisément en vertu de son ancrage dans une description phénoménologique préalable, et en tant que sa définition comme *logische Nachkonstruktion der Welt* implique qu'il ne peut jamais fonctionner que comme *modèle* du monde, et reposer sur des *définitions*. C'est pour cette raison que le système de constitution pouvait à première vue être confondu avec une axiomatique de l'expérience, et qu'il était nécessaire, pour Carnap, de l'en distinguer fermement.

A un premier niveau de lecture, il eût donc été séduisant de poser l'axiomatisation comme idéal régulateur de la formalisation phénoménologique de l'expérience, et la dérivation purement logique des concepts de l'expérience comme modèle général de la constitution logique carnapienne – en d'autres termes, de décrire la *forme* phénoménologique comme relevant d'un modèle mathématique du formel, et la *forme* ou la *structure* carnapienne comme relevant d'un modèle purement logique. Mais, au moins du côté de Carnap, nous voyons qu'une telle vision serait en réalité caricaturale et conduirait à négliger un aspect essentiel de sa conception de la constitution : car les différents objets ne sont pas, chez Carnap, élaborés à partir d'une forme vide qui décrirait une non-structure fondamentale, à partir de laquelle toutes les structures pourraient être dérivées de manière parfaitement arbitraire ; au contraire, la constitution s'ancre dans la structure déjà relativement forte des vécus en tant que toute réalité mondaine leur est réductible. Toute réalité se définirait comme un déplacement (donc comme la mise en mouvement) de ces structures, selon un modèle plus *topologique* que *logique*. Le modèle topologique permettrait de rendre compte à la fois du caractère structuré de la base du système de constitution, et de la relative faiblesse de ces structures par rapport au modèle husserlien – que nous continuerons pour l'instant à qualifier d'axiomatique. Car si la topologie présente, pour la géométrie, une forme de structuration que ne peut offrir la pure logique formelle, on sait que celle-ci n'est qu'une structure faible par rapport à celle que peuvent offrir d'autres fondements possibles de la géométrie, comme certains systèmes d'axiomes ou, plus encore, comme les structures algébriques. Or, c'est bien sur la question de la continuité que s'opposent ces modèles, les structures algébriques intégrant la discontinuité, là où le modèle topologique serait seulement continu.

MODELES CONTINUS ET MODELES DISCONTINUS

Au lieu de chercher, donc, chez Carnap et Husserl, une opposition pensée sur le modèle de l'opposition entre formel logique et formel mathématique (au sens d'une

structuration très forte – *algébrique*), il sera préférable de préciser l'opposition plus fine entre topologie et axiomatique. C'est pourquoi une réorientation de notre travail est nécessaire à ce stade de l'élaboration du concept de constitution, réorientation que nous effectuerons selon les trois axes suivants :

1. *Déplacement de l'objet de la constitution*. Nous avons constaté au cours de cette deuxième partie l'ambiguïté des positions, notamment de Husserl, mais également de Carnap, sur la formalisation d'une théorie *générale* de la constitution du monde. Il est donc nécessaire de recentrer notre étude sur un aspect de cette constitution, à savoir le problème de la constitution de l'*espace*. Ce choix n'est pas arbitraire, mais guidé par une triple nécessité : tout d'abord, la constitution de l'espace est primordiale pour la constitution en général, puisque c'est avec l'espace que la conscience (ou, pour Carnap, le système de constitution) élabore un premier niveau de réalité *extérieure* ; ensuite, c'est, trivialement, sur la question de la constitution de l'espace que s'opposent directement les différents modèles de fondation logico-mathématique de la géométrie ; enfin, pour la même raison, la constitution de l'espace peut être opérée à l'aide d'outils géométriques qui lui sont propres par essence, et qui sont par principe exclus de la constitution des autres dimensions de la réalité – ou qui, tout au moins, ne peuvent lui être appliqués qu'indirectement et de manière complexe. Il y a donc une pureté et un caractère premier de la constitution de l'espace qui explique que celui-ci fonctionne comme *terrain d'élaboration des théories constitutives*.

2. *Retour aux textes de jeunesse de Husserl et Carnap*. Non seulement la constitution de l'espace est, en un sens, logiquement première, mais elle l'a également été, chronologiquement, dans la formation des pensées husserliano-carnapiennes de la constitution. La question de la constitution de l'espace n'est pas l'unique source du concept de constitution, chez Husserl pas plus que chez Carnap, mais on trouve dans les premiers textes de l'un et l'autre de ces auteurs une réflexion approfondie sur la formation de nos représentations

spatiales et sur l'agencement objectif des différentes géométries, qui laissent à penser qu'on pourrait y voir une source majeure de l'élaboration des théories constitutives. C'est pourquoi notre travail se concentrera dorénavant sur ces textes de jeunesse, ou en tout cas de transition, où l'on peut saisir à sa source le problème originaire de la constitution.

3. *Articulation du problème de la formalisation de la discontinuité au problème de l'articulation de la logique à la « psychologie »*. La dernière partie de notre travail aura en effet pour première tâche de préciser la divergence entre la constitution husserlienne et la construction logique carnapienne autour du problème de la formalisation de la discontinuité, grâce aux modèles fournis par l'axiomatique et la topologie, notamment. Mais nous serons amenés, sur la base de notre étude des textes de jeunesse en question, à relier cette question logico-mathématique à un problème plus vaste, qui n'est autre que la question de l'articulation de la logique à la « psychologie ». Or, ce problème est à double détente, puisqu'il s'agit tout d'abord d'éliminer toute tentative de fonder la logique sur la « psychologie », et ensuite de substituer à la psychologie une science qui se situerait sur le même terrain, et rendrait compte, *de manière non psychologique*, du fondement conscientiel et de l'origine de nos représentations de l'espace.

REDEFINITION DU PROBLEME DE LA CONSTITUTION

Nous proposerons ainsi une lecture, tout à fait classique par ailleurs, de l'origine de la phénoménologie comme intersection de deux problématiques : le problème mathématico-logique du fondement des mathématiques, tel qu'il se pose à la fin du XIXe ~~siècle~~ et au début du XXe siècle, et le problème transcendantal de l'articulation de la logique *objective* à la représentation subjective. Car, dès les premiers textes de Husserl, et notamment dès son esquisse de « livre sur l'espace » (*Raumbuch*), c'est bien le problème général de l'idéalisme transcendantal qui se trouve posé, au moins sous un de ses aspects que nous avons précédemment distingués : *comment l'objectivité des mathématiques peut-elle s'articuler à la*

subjectivité de la donation de toute idéalité ? Ce problème, que Husserl posait encore en termes d'articulation des mathématiques en tant que science idéale à la *psychologie* dans *Philosophie de l'arithmétique*, trouve dans le *Raumbuch* une formulation plus générale qui conduit Husserl à se rapprocher des positions qui seront celles de la phénoménologie en tant que théorie de la constitution. Mais il s'agit au fond d'une forme, modernisée grâce à l'apport de la réflexion métamathématique sur les fondements de l'arithmétique et de la géométrie, de la question transcendantale telle que Kant la posait déjà en 1781 : comment la connaissance mathématique est-elle possible – c'est-à-dire comment les mathématiques peuvent-elles recevoir une valeur objective ? La redéfinition husserlienne de l'objectivité (qui correspond à ce que Dominique Pradelle nommera « renversement anti-copernicien ») est intrinsèquement liée au modèle mathématique qui, depuis ses premières œuvres, est le sien ; cette double origine de la phénoménologie explique en outre la permanence de l'idéal axiomatique tel que nous l'avons relevé, y compris dans la période clairement étiquetée comme « idéaliste transcendantale ».

Or, malgré les différences fondamentales que nous avons tenté d'établir, la philosophie du premier Carnap peut également s'expliquer comme le croisement de ces deux problématiques, transcendantale et logico-mathématique. La question de l'articulation de la logique objective du monde (ne devrait-on pas parler de sa « syntaxe logique » ?) aux vécus auto-psychiques, qui n'est en apparence qu'une question incidente du système de constitution (puisque cette question ne se pose que dans un système particulier, à base auto-psychique), croise dans la philosophie du premier Carnap la question de la possibilité de fonder les mathématiques sur la logique. Les textes de Carnap sur l'espace nous permettront de préciser ce double ancrage de sa pensée, dans la mesure où la limitation de la constitution à *un objet*, à savoir l'espace, neutralise un des aspects du problème de la constitution. En effet, l'*Aufbau* ajoutait au problème transcendantal et au problème logico-mathématique un troisième

problème, méthodologique, consistant à déterminer dans quelle mesure une constitution de type russellienne pouvait être étendue à l'ensemble de l'expérience. En se limitant à l'objet « espace », cette dimension du problème disparaît, puisque la constitution de l'espace peut, au moins en théorie, se penser exclusivement en termes mathématiques – et plus précisément géométriques. Restent donc les deux problèmes qui définissent une forme particulière de phénoménalisme que nous avons dorénavant la possibilité de qualifier de *phénoménologique* : le problème du modèle mathématico-logique du fondement des mathématiques (que nous déploierons en termes de formalisation du discontinu), et le problème transcendantal de l'articulation des contenus idéaux aux vécus subjectifs – et donc, lointainement et en un sens profondément remanié, à la psychologie[1].

[1] Le remaniement du sens de la psychologie sera à mettre en rapport avec la révolution du sens de la logique qui constitue le cœur de l'entreprise phénoménologique de constitution. Il y aurait ainsi une « révolution phénoménologique de la psychologie » équivalente à la révolution logiciste accomplie, comme nous l'avons vu, par Husserl.

Troisième partie : L'enracinement de la constitution logico-mathématique dans des processus psychiques

Chapitre I :
De la constitution logico-mathématique pure à l'introduction des systèmes kinesthésiques.

Chapitre II :
Modèle topologique et modèle logico-psychologique dans *Der Raum* de Carnap et le projet de *Raumbuch* de Husserl.

Chapitre III : (se) constituer :
donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, III. Continuité, discontinuité et objectivité.

Chapitre Premier : De la constitution logico-mathématique pure à l'introduction des systèmes kinesthésiques

§ 58. L'espace comme terrain d'essai des théories de la constitution et le modèle logico-mathématique

Le phénoménalisme de l'*Aufbau* permet donc à Carnap d'envisager la constitution des objets comme une structuration immanente des vécus auto-psychiques, dont les lois pourraient être celles, arbitraires, de la logique des relations, et non celles, fondées dans les vécus eux-mêmes, de l'intentionnalité. Nous avons cependant observé que la reconstruction logique ainsi effectuée possédait une limite : le caractère formel des propositions logiques imposait l'intervention d'une science pré-constitutive susceptible de donner un sens déterminé aux différents concepts constitués. Tout comme Husserl, qui conserva dans toute son œuvre l'idéal d'une *mathesis* des vécus malgré sa conscience aiguë du caractère illusoire de cette entreprise, Carnap cherche également à éliminer toute référence du système de constitution à des éléments non logiques ou non constitués dans le système, tout en affirmant l'impossibilité de construire une axiomatique de l'expérience, c'est-à-dire de traiter celle-ci comme une multiplicité définie ou close sur elle-même.

Cette ambiguïté est une conséquence directe de la pure généralité formelle de la logique qui sert d'outil fondamental à la constitution, notamment chez Carnap mais également, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, chez Husserl. La logique formelle ne pouvant, par nature, traiter d'aucune manière les contenus déterminés des différents objets ou concepts constitués, il est inévitable qu'intervienne, à un niveau ou un autre, la *nécessité de recourir à un intermédiaire pour garantir la prise de la logique sur l'expérience* et fonder

ainsi ce qu'on pourrait appeler, en un sens très large, une phénoméno/logie[1]. Cette clé de voûte de la constitution prend chez Husserl et Carnap une forme en apparence opposée que nous n'avons pas encore étudiée systématiquement. Chez Husserl, c'est de toute évidence l'intentionnalité qui remplit ce rôle, en conférant aux objets une logique objective et pourtant fondée dans les phénomènes, et en renversant ainsi le geste « copernicien » de Kant. La position de Carnap est à l'inverse, dans ces années d'élaboration de sa pensée philosophique, beaucoup plus variable et ambiguë. On peut au moins distinguer trois solutions définies par Carnap pour déterminer la nature de ce chaînon manquant de la constitution censé garantir l'application de la logique à l'expérience, et donc fonder la possibilité même du système de constitution. 1. Dans *Der Raum*, Carnap emprunte à Husserl l'idée d'un *espace intuitif* dans lequel les concepts indéterminés de l'espace formel recevraient un contenu ou un sens déterminé. 2. Dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », Carnap pousse le modèle logiciste à l'extrême en introduisant l'idée d'une *stipulation* qui permettrait d'effectuer le saut entre une « expérience première » purement formelle et une « expérience secondaire » au contenu déterminé. 3. Dans l'*Aufbau*, c'est la référence à une pré-constitution de l'expérience dans une « phénoménologie naturelle » qui permet de considérer le système de constitution comme une « reconstitution rationnelle » du monde, et donc d'éliminer le problème de la légitimité de l'application de la logique à l'expérience. Cette troisième et dernière « solution » est donc en nette rupture par rapport aux deux précédentes, dans la mesure où Carnap remet en cause la légitimité même du problème en faisant tout simplement disparaître la nécessité de recourir à un intermédiaire : en appuyant le système de constitution sur une phénoménologie naturelle et en définissant la constitution comme reconstruction rationnelle des concepts pré-donnés par la description naturelle et scientifique du monde, Carnap permet à la logique d'échapper au tribunal de la raison. En effet, la logique n'affectant en rien le contenu des concepts pré-

[1] Cf. la définition déjà citée de ce terme par J. Benoist dans « Carnap et la construction logique du monde », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001.

donnés et se contentant de les enchaîner selon une relation résolument arbitraire, la question même de sa légitimité cesse de se poser.

Cependant, une lecture approfondie des textes du début des années 1920 de Carnap sur l'espace, avant donc que soit théorisée comme telle la théorie de la constitution, met au jour un autre modèle pour rendre compte de la prise de la logique sur l'expérience – un modèle plus fondamental encore et également capable de contourner le problème de l'application de la logique à l'expérience – et qui n'est autre que le modèle *géométrique*, ou, plus généralement, mathématique. Les révolutions accomplies en géométrie à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, et plus encore peut-être le succès de l'entreprise de fondation de l'arithmétique sur la base de la logistique dans les *Principia mathematica* de Russell et Whitehead, ont montré à Carnap *la possibilité d'une construction mathématique, ou plus précisément logico-mathématique, de la prise de la logique sur des objets au contenu déterminé* (comme les objets arithmétiques ou, par exemple, les espaces métriques dans le cadre de la topologie). On aurait donc tort de ne voir dans le système de constitution carnapien qu'un modèle *logique*, et de négliger ce modèle *mathématique* sans lequel le lien entre la logique et l'expérience ne pourrait pas être construit, ce qui éliminerait la dimension « phénoménologique » de la construction logique du monde. Or l'*Aufbau*, de ce point de vue, tend à effacer la prégnance de ce modèle au profit de la logique des relations. C'est pourquoi un détour s'impose à ce stade de notre travail : pour comprendre la véritable nature de la constitution chez Carnap, il nous faut nous pencher à nouveau sur les textes des années 1920 où Carnap élabore sa théorie de la constitution autour de la question de l'espace. Or nous pouvons dès à présent poser les trois hypothèses qui guideront notre lecture de ces textes :

1. Si l'espace est bien le terrain d'essai de la théorie de la constitution, et restera même dans l'*Aufbau* une des clés de voûte du système, c'est précisément parce que l'espace, contrairement à tous les autres objets du système de constitution, est *directement soumis à une*

science mathématique : la géométrie – ou plus précisément *les* géométries. La géométrie confère en effet à l'espace une propriété insigne pour le système de constitution : elle établit *de manière pré-constitutive* les règles selon lesquelles sera opérée la constitution. En d'autres termes, la géométrie remplit pour l'espace ce rôle « intermédiaire »[1] que l'intentionnalité joue chez Husserl, et qui se trouve au fondement de l'ensemble du système de constitution.

2. Par conséquent, le modèle mathématique est en réalité beaucoup plus fondamental chez le premier Carnap que les trois formes de cet « intermédiaire » de la constitution que nous avons distinguées précédemment (espace intuitif, stipulation et phénoménologie naturelle, respectivement dans *Der Raum*, « *Dreidensionalität des Raumes* » et l'*Aufbau*). Il sera nécessaire, pour établir ce point, de s'intéresser successivement à ces trois textes en les interrogeant du point de vue de leur rapport au modèle mathématique, travail que nous entreprendrons dans les prochains chapitres. Nous verrons alors que les modèles de l'espace intuitif, de la stipulation et peut-être également, quoique de manière moins sensible, de la phénoménologie naturelle, ne sont introduits par Carnap que dans les interstices de la constitution, là où le modèle mathématique se montre défaillant et ne permet pas, à lui seul, d'accomplir la tâche d'une pré-constitution de l'expérience dont la constitution ne serait que la reconstruction rationnelle.

3. Ce modèle mathématique constitue le lien le plus profond entre les théories de la constitution de Husserl et de Carnap. Plus précisément, *la tension entre le modèle logique et le modèle mathématique semble être à l'origine même de l'entreprise de constitution, chez Husserl aussi bien que chez Carnap*, et ce n'est qu'à un stade déjà avancé de l'élaboration de leur système de constitution respectif que Husserl et Carnap privilégieront l'un ou l'autre de ces modèles et développeront, à partir de questions finalement assez similaires, des théories de la constitution aussi différentes que celles des *Ideen* et de l'*Aufbau*.

[1] « Intermédiaire » s'entend ici au sens précisé ci-dessus, à savoir comme ce qui confère à la logique une prise sur l'expérience.

En effet, la lecture comparée de ces textes de Carnap avec les textes de Husserl sur l'espace démontrera *la prégnance de ce même modèle mathématique chez Husserl*, ainsi que la présence, au fondement même de l'entreprise de constitution, d'une tension similaire entre modèle mathématique et modèle logique. Sans aller jusqu'à dire que ce modèle mathématique l'emporterait sur le modèle intentionnel, ce qui serait tout aussi réducteur que de le négliger au profit de la seule intentionnalité, nous chercherons à établir les liens existant entre le modèle mathématique, l'intentionnalité, et le modèle logique, dans la première phénoménologie de Husserl. Nous serons ainsi ramenés à un niveau premier de l'archéologie du modèle de constitution husserlien : la question fondamentale, posée par la *Philosophie de l'arithmétique* et reformulée dans les années 1890 autour du projet d'un « livre sur l'espace » de Husserl, de *l'articulation entre la logique et la psychologie, dans la constitution de l'arithmétique et de la géométrie*. En remontant de l'*Aufbau* à *Der Raum* chez Carnap, et de *Chose et espace* au *Raumbuch* des années 1890 chez Husserl, nous pourrons être en mesure d'établir les sources communes des systèmes de constitution de Husserl et Carnap dans une certaine lecture des fondements des mathématiques, et plus particulièrement de la géométrie.

§ 59. Stipulation et construction mathématique dans « **Dreidimensionalität des Raumes** *» de Carnap*

FICTION, ARBITRAIRE ET CONSTITUTION

Nous avons déjà étudié le rapport complexe de Carnap à l'idéalisme et au néo-kantisme en nous penchant notamment sur un texte mêlant une forme de conventionnalisme aux deux questions transcendantales que nous avons distinguées (question de la possibilité de l'expérience et question de la possibilité de la connaissance objective) : « *Dreidimensionalität des Raumes* »[1]. Nous avons pu observer dans ce texte que l'idéalisme transcendantal, que Carnap prenait pourtant soin d'éliminer dès les premières pages de son article, tendait à

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924.

réapparaître de manière insidieuse dès que la constitution devait franchir un saut ontologique – et en particulier le saut entre l'expérience dite « du monde primaire » et l'expérience « du monde secondaire ». Nous tenterons ici d'*expliquer cette persistance de l'idéalisme transcendantal par les contradictions générées par les deux modèles, respectivement logique et mathématique, à l'œuvre dans cet article de transition*[1]. L'article de 1924 accomplit en effet la transition entre le modèle mathématique de *Der Raum* et le modèle logique de l'*Aufbau*, en soumettant le premier au second, mais sans pour autant éliminer l'idée d'une constitution mathématique. Nous pouvons, à rebours de la démarche de Carnap, tenter de parvenir à une définition de ce modèle mathématique en retrouvant sa trace dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ».

Avant de nous intéresser au détail de la constitution de l'espace dans l'article de 1924, il est nécessaire de distinguer la forme ou la nature de la constitution qu'y accomplit Carnap de l'entreprise de constitution qui sera celle de l'*Aufbau*, et que nous avons déjà étudiée. Le projet constitutif de « *Dreidimensionalität des Raumes* » partage en effet avec la phénoménologie husserlienne une thèse fondamentale, qui ne sera pas thématisée comme telle dans l'*Aufbau*, mais qui donne tout son sens à l'idée d'une « reconstruction rationnelle » du monde. Il s'agit de la thèse du *caractère non manifeste de la constitution*, laquelle n'est accessible, chez Husserl, que dans la seule « attitude phénoménologique » et non dans « l'attitude naturelle » où le monde apparaît toujours déjà constitué. Cette thèse apparaît chez Carnap dans la caractérisation apparemment paradoxale du monde « secondaire » comme monde « manifeste ». Paradoxale, cette caractérisation l'est dans la mesure où la thèse développée par Carnap dans l'article de 1924 est profondément empiriste : c'est seulement en

[1] Nous verrons ensuite, dans le deuxième chapitre de cette partie, que cette transition des années 1922-1928 peut se lire comme le passage d'un modèle mathématique développé dans *Der Raum*, à un modèle logique qui sera celui de l'*Aufbau*. L'article de 1924 constitue l'étape décisive de cette transition puisque Carnap tente d'y soumettre le modèle mathématique à un modèle logique, créant les contradictions dont il sera ici question.

vertu de sa constitution sur la base de l'espace effectivement et immédiatement senti que l'espace physique et l'espace manifeste peuvent faire l'objet d'une connaissance objective.

C'est donc l'espace primaire qui constitue le donné brut et le fondement de toute empiricité, c'est à partir de lui que doivent être constitués l'espace physique et l'espace manifeste, et pourtant l'espace primaire n'est précisément pas « manifeste ». Il n'est, en un sens, jamais donné. L'espace constitué, le monde « secondaire » sont ce qui apparaît, ce dans quoi nous sommes toujours, et la constitution elle-même, ainsi que le monde primaire à partir duquel le monde secondaire est constitué, sont par essence *inapparaissants*. Et pourtant, ce n'est pas ce donné « manifeste » qui garantit l'objectivité de la connaissance, mais un donné reconstitué, qui ne peut être atteint que par ce que Carnap nommera, dans l'*Aufbau*, une quasi-analyse. La phénoménalité révèle ici son ambiguïté : *l'espace constitué est une « fiction » mais ne doit pas et ne peut pas apparaître comme tel*. Les objets qui y sont donnés doivent apparaître et apparaissent effectivement comme immédiatement donnés. A l'inverse, le monde primaire est un monde de données brutes qui n'ont pas encore subi la « transformation » arbitraire qu'opère la constitution, mais il ne peut pourtant qu'être *reconstitué* sur la base du monde secondaire. *Constituer le monde secondaire, cela signifie donc essayer de repenser un processus supposé sous-jacent à l'apparition du monde*, et retrouver le mouvement qui produit ce monde *comme monde manifeste* sur la base du pur donné sensoriel.

La constitution est donc en réalité déjà pensée comme une reconstitution, et cela implique déjà un principe de tolérance : la reconstitution ne peut se servir que des outils que nous possédons – la logique, l'idée de sensation, le postulat d'un monde primaire. On aurait donc tort d'opposer à la thèse de « *Dreidimensionalität des Raumes* » le fait que le monde primaire n'a rien d'une donnée phénoménologiquement première, mais que lui-même est une « fiction » destinée à rendre possible un certain type de discours sur le monde. C'est pour

Carnap une évidence que le choix de la « base » du système de constitution est précisément un choix, motivé par le type de construction que veut effectuer le philosophe, une décision impliquée par le choix tout aussi arbitraire du type de langage qui sera utilisé par la constitution : logique, phénoménologique, réaliste, etc. Et pourtant ce choix arbitraire fait apparaître un sol de pures données pour la constitution, duquel seul le monde secondaire tire sa légitimité. Apparaît ici un chiasme structurant pour le concept de constitution : *la démarche constitutive part d'un monde effectivement donné à qui elle donne un fondement « fictif » (c'est-à-dire construit), et c'est ce fondement qu'elle prend ensuite pour réalité première et à partir duquel elle construit le monde effectif comme une « fiction »*. Or si le vocabulaire de la fiction est absent de la phénoménologie husserlienne, ce chiasme est également au cœur des *Ideen*, à travers l'opposition entre l'attitude phénoménologique et l'attitude naturelle, dans la mesure où ce qui apparaît et qui constitue l'objet propre de la phénoménologie (comme science de l'apparaître) n'est accessible qu'au prix d'une conversion du regard, et ne constitue donc pas le monde « manifeste » au sens de Carnap.

Toute constitution est donc liée à – et fondée dans une quasi-analyse –, et la force de l'article sur la tridimensionnalité de l'espace est de mettre au jour la fragilisation de la métaphysique que ce chiasme de la constitution génère. En effet, l'idée même d'une réalité qui serait première ou non fictive, c'est-à-dire d'une réalité qui n'impliquerait l'introduction d'aucune convention pour être posée, cette idée dont Husserl demeure tributaire en définissant la conscience comme un champ de données *absolues* – cette idée est dorénavant dépourvue de sens. Le chiasme de la constitution est donc la garantie de la constitution contre la métaphysique, c'est-à-dire contre la tentation de poser une sphère d'objets comme ontologiquement première, ou comme « véritable » (« wirklich »)[1] : « Maintenant, lequel, du

[1] Cette définition de la métaphysique serait à rapprocher de celle, implicite, de Quine dans son article « De ce qui est ».

monde primaire ou du monde secondaire, est le monde « véritable » (*die wirkliche Welt*) ? »[1] Pour les réalistes comme pour les idéalistes, poursuit Carnap, seul le monde constitué, le monde secondaire, est réel ou effectif. Pour les positivistes, seul l'est le monde primaire, tandis que le monde secondaire est arbitrairement construit, sur la base de « l'économie » de nos connaissances :

> Nous laissons de côté, au sens propre, cette question transcendante de la métaphysique ; notre compréhension immanente n'a affaire qu'à la constitution interne (*Beschaffenheit*) de l'expérience elle-même, en particulier en distinguant ses facteurs formels en nécessaires et fondés sur le libre choix, que nous nommons respectivement primaires et secondaires, et en étudiant la relation existant entre ces deux modes. *L'expression de « fiction » ne traîne (trägt) en outre aucune connotation métaphysiquement négative*, mais signifie seulement que dans chaque construction, certains facteurs formels nouveaux sont *introduits* : la constitution (*Aufbau*) a donc lieu « comme si » ces facteurs appartenaient également à l'expérience nécessaire, c'est-à-dire primaire.[2]

La constitution doit être libre, et doit donc se tenir éloignée des enjeux métaphysiques qu'elle pourrait traîner avec elle. Carnap emprunte à Vaihinger, qu'il cite au début de l'article, l'outil antimétaphysique par excellence : le « comme si » (*als ob*) de la *Critique de la faculté de juger* kantienne[3]. Grâce au « comme si », la constitution peut être effectuée sans avoir à correspondre à un processus effectif ou à une quelconque *genèse* du monde. Encore une fois, c'est ce qui distingue, depuis Kant déjà, la question transcendantale de la question psychologique. La constitution doit seulement montrer que les objets ne sont pas immédiatement donnés comme tels, et produire un discours capable de répondre à la question qu'ouvre ce constat : comment des objets peuvent-ils s'offrir à notre connaissance sans nous être donnés comme tels ? Le programme de toute philosophie constitutive est donc double : tout d'abord, il faut saisir à même l'objet considéré (ici, l'espace) l'indice de son caractère constitué, la trace de l'écart entre ce qui est manifeste (*gewöhnlich*) et le donné absolu ou primaire ; puis, reste à combler cet écart en retraçant ce cheminement, c'est-à-dire en postulant

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 110.
[2] *Ibid.* Nous soulignons.
[3] Cf. Vaihinger, *Die Philosophie der Als Ob*, Leibizig, 1911.

certaines « données absolues » (non pas effectivement absolues, mais considérées *comme si elles l'étaient*) et en réintroduisant une continuité entre elles et le monde manifeste (*comme si* ce monde avait été généré par une conscience). L'important n'est pas qu'il y ait *telle ou telle* continuité (ce qui serait, aujourd'hui, le travail des sciences cognitives), mais qu'il y ait, *en général*, une continuité, logique ou phénoménologique.

En introduisant la notion néo-kantienne de « comme si », Carnap propose, comme nous l'avons déjà vu, une clé de lecture de l'ensemble de son entreprise de constitution. Le « comme si » définit exactement ce qu'est la reconstruction rationnelle du monde et la mesure dans laquelle elle exclut toute position métaphysique : Carnap ne postule jamais l'existence d'une conscience constituante, mais son système peut être *interprété comme* un idéalisme transcendantal, c'est-à-dire *comme si* une conscience effectuait cette constitution[1]. Mais surtout, comme nous le montrerons dans la suite de ce chapitre, le « comme si » selon lequel se pense l'entreprise de constitution est ce qui rend possible l'élaboration d'un modèle mathématique pour la construction de l'espace à trois dimensions.

L'ESPACE MANIFESTE COMME ESPACE CONSTITUE

Nous suivrons donc successivement la réponse de Carnap aux deux questions fondamentales de l'entreprise de constitution, à savoir : 1. La question proprement *phénoménologique* de la possibilité de faire apparaître l'espace manifeste *comme espace constitué*, et 2. La question *logico-mathématique* de la modalité et de la méthode de cette constitution elle-même. Comment donc faire apparaître l'écart entre le monde manifeste et le donné brut ? Comment peut-on construire, à partir de l'espace manifeste, une expérience plus fondamentale qui puisse servir de fondement à la connaissance de l'espace manifeste lui-

[1] Nous avons observé au §44 de ce travail que le langage « constructionniste fictif » ou langage 4 de la constitution pouvait être lu comme une instanciation de l'interprétation en question.

même ? Cette question est un préalable à la constitution de l'espace à proprement parler sur la base de cette expérience posée comme fondamentale.

Accéder à la constitution de l'espace implique donc de se placer à un point de vue où puisse apparaître *à même l'espace* son caractère constitué. Ce problème, qui sera un des problèmes fondamentaux de la philosophie de Husserl, Carnap l'aborde implicitement dans *Dreidimensionalität des Raumes.* Comme chez Husserl, cette question n'admettra ici qu'une réponse circulaire : c'est la constitution elle-même qui, par la fiction d'un monde primaire et l'étude de sa structure, pourra seule révéler l'écart existant entre ce monde et le monde « secondaire ». Husserl, cependant, possède déjà en 1907, dans son cours sur *Chose et espace*, un outil que Carnap, en porte-à-faux vis-à-vis de la phénoménologie, refuse d'employer : la réduction phénoménologique.

La réduction apparaît donc chez Husserl, comme d'ailleurs en un tout autre sens chez Carnap, comme l'envers de la constitution, dans la mesure où elle permet d'offrir à l'intuition (sur le mode de l'évidence) *l'écart entre le pur donné et le constitué*, c'est-à-dire l'écart que la constitution doit combler. Ce rôle de la réduction, Husserl le rappelle au début du §3 de *Chose et espace* : « Nous effectuons la réduction phénoménologique, nous ne faisons pas appel à l'existence physique comme existence valide et la laissons entièrement hors de question. »[1] La sphère phénoménologique est accessible sur la base d'un changement d'attitude, une autre manière d'observer les phénomènes. Husserl ne cherche pas ici, comme il le fera à partir de 1913, à montrer que cette démarche s'impose pour rendre compte du monde tel qu'il apparaît : *c'est au contraire la mise en œuvre de la réduction, puis la constitution elle-même, qui justifieront après coup notre recours à elles*. En d'autres termes, la réduction n'est pleinement justifiée qu'une fois effectuée la constitution.

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 11/32.

Il en va de même, quoique de manière très différente, pour la méthode de *Dreidimensionalität des Raumes* : Carnap s'efforce de découvrir un moyen d'*accéder à l'écart* supposé exister entre ce qu'il appelle le « monde primaire » et le « monde secondaire ». La démarche de Carnap est, comme celle de Husserl, circulaire : Carnap présuppose arbitrairement ou plutôt construit simultanément les mondes primaire et secondaire, leur attribue par décision un certain nombre de caractéristiques minimales, en déduit certaines propriétés structurelles, et justifie ainsi *in fine* le partage opéré dès le commencement. Carnap concentre son analyse sur un problème apparemment secondaire, mais en réalité central, déjà présent dans *Der Raum* et que nous retrouverons dans un passage important de *Chose et espace* : le nombre de dimensions de l'espace, ou plus précisément *des* différents espaces. Le nombre de dimensions est le critère *mathématique* de distinction entre l'espace primaire et les espaces secondaires : c'est par lui que l'écart entre les deux mondes est creusé, et que la boucle constitutive est bouclée.

L'étude du nombre de dimensions permet donc tout d'abord de distinguer et hiérarchiser les deux principaux *niveaux* de la constitution de l'espace, alors que ce n'est pas un critère suffisant pour élaborer d'autres aspects de la constitution. Le nombre de dimensions ne permet pas en effet de distinguer entre le monde des choses (monde manifeste) et le monde de la science (monde physique). Ces deux mondes ont en effet en commun d'être fondés sur un espace tridimensionnel assorti d'une dimension temporelle (donc un espace « 3+1-dimensionnel »), et ils sont, sous ce rapport, *isomorphes*. Du point de vue logique qui est encore massivement celui de la constitution dans *Dreidimensionalität des Raumes*, ils sont donc équivalents dans la mesure où l'isomorphie définit exactement l'équivalence logique (mais non pas forcément l'équivalence mathématique). Tous deux sont des « *Unformungen* », des transformations du monde primaire, qui quant à lui est bidimensionnel (ou plus

précisément « 2+1-dimensionnel »). Ce n'est qu'au niveau du sens donné à la catégorie de la causalité que se distingueront, dans un second temps, monde physique et monde manifeste.

> La transformation manifeste repose principalement sur les catégories de substance et de causalité. Ici, l'expérience de second ordre a affaire à des choses et à leurs propriétés, et ces propriétés sont de l'espèce des qualités sensibles : couleur, dureté, etc. Les choses font et subissent quelque chose. Elles exercent les unes sur les autres des forces. Les événements sont conçus comme causes et effets. La transformation physique, au contraire, ne connaît aucune relation de causalité au sens d'une causalité effective (Im Sinne einer Wirkung), ni non plus, dans sa forme la plus pure, de substantialité. Elle construit un monde libre de qualités sensibles, dans lequel on ne rencontre que grandeurs de temps et d'espace, ainsi que certaines grandeurs d'existence non pourvues de sens.[1]

Du point de vue du premier niveau de constitution, fondé sur l'étude du nombre de dimensions, ces deux « transformations » (*Umformungen*) de l'expérience primaire en expérience de second ordre sont équivalentes et indistinctes. Elles se distinguent, comme nous le voyons, du point de vue de *l'interprétation* qui y est faite des différentes catégories : dans le monde manifeste, la catégorie de causalité, par exemple, est pourvue d'un sens défini, celui d'une relation causale effective (on retrouve dans « *Wirkung* » la racine de « *Wirklichkeit* ») fondée sur une certaine force ; dans le monde physique, au contraire, les catégories de la qualité (existence), de la causalité, etc., sont interprétées de manière métaphysiquement neutre, elles sont prises comme pures formes simplement déterminables en termes de « grandeurs », donc sur une base mathématique. Une telle différence d'interprétation ou de décision, *sémantique* et non formelle ou syntaxique, relève, pour le premier Carnap, de la *métaphysique*. Elle ne deviendra une question valide que dans la suite du texte, que nous laisserons ici de côté, quand Carnap étudiera l'enchaînement formel existant entre les deux mondes (le titre complet de l'article, « La tridimensionnalité de l'espace et la causalité : une recherche sur la connexion logique de deux fictions », nous indique que cet enchaînement sera opéré sur la base du concept de causalité).

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 107.

Au premier niveau de la constitution, Carnap assimile donc monde physique et monde manifeste pour mieux les opposer au monde primaire, dont l'analyse révèle qu'il est le monde des données sensorielles. D'un autre point de vue, et avec d'autres enjeux, on retrouvera une distinction et une assimilation comparables dans le cours sur *Chose et espace* de Husserl.

> L'appréhension du monde propre à la science a beau s'éloigner considérablement de celle de l'expérience pré-scientifique, elle a beau même enseigner que les qualités sensibles n'ont pas une signification objective aussi immédiate que celle que l'expérience naturelle leur attribue ; il reste cependant que c'est la simple expérience, la perception immédiate, le souvenir immédiat, etc., qui lui donnent des choses qu'elle détermine théoriquement, en s'écartant seulement de la manière habituelle de penser.[1]

Husserl hiérarchise ici les deux « mondes », celui de la science et celui de la simple perception, d'une manière tout à fait semblable à celle de Carnap. On retrouve ainsi la même idée, selon laquelle la constitution du monde physique n'est pas différente, à un certain niveau, de la constitution du monde manifeste. Elle fait intervenir des outils logico-mathématiques qui rendent celui-ci très différent de celui-là, mais cette différence est neutralisée jusqu'à un certain point par la constitution. *Ce n'est qu'une fois constitué le monde manifeste que fait sens la question de la constitution* spécifique *du monde physique*. Il y a donc bien une distinction phénoménologique entre monde de la physique et monde de la perception, mais celle-ci doit être mise entre parenthèses dans la mesure où, physique ou manifeste, il faut déjà constituer *un* monde effectif. D'où une autre constante des théories constitutives : tout ne peut pas être constitué, et la constitution dépend de ce qu'on *veut* constituer, ou encore du type de discours que l'on veut tenir. *L'arbitraire de la constitution est structurant, au même titre que l'arbitraire de la réduction*. En effet, ce qui est « métaphysique » à un certain niveau de la constitution peut s'avérer à son tour constituable à un autre niveau : c'est le cas de toutes les « décisions » dont fait état l'article de 1924 dans la construction de l'espace, et notamment de cette différence entre monde physique et monde manifeste, qui fera l'objet, dans la suite de

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 6/27.

Dreidimensionalität des Raumes ou au §52 des *Ideen I* (sur les qualités premières et secondes), d'une thématisation et d'une constitution proprement dite.

Au premier niveau, cependant, à savoir celui où ces distinctions sont mises entre parenthèses comme relevant de la métaphysique, Carnap concentre son étude sur la distinction de deux couches constitutives fondée sur l'analyse du nombre de dimensions. L'étude comparée du nombre de dimensions de l'espace primaire et de l'espace secondaire a, dans l'économie de « *Dreidimensionalität des Raumes* », la même fonction que la réduction dans *Chose et espace* : *manifester et mesurer l'incommensurabilité des deux mondes* ou des deux niveaux de l'expérience, prouver qu'ils ne sont pas isomorphes, contrairement aux deux interprétations, physique et manifeste, qui définissent l'expérience « de second ordre ». La question que pose l'article de 1924 est donc la suivante : *peut-on substituer un critère de distinction mathématique ou logique à la réduction phénoménologique, donc un critère formel à un critère intuitif, pour fonder la possibilité d'une constitution du monde manifeste ?* Le seul critère du nombre de dimensions est-il suffisant pour dévoiler cet écart constitutif – voire ontologique ? – entre les deux niveaux de notre expérience de l'espace ?

La notion de dimension utilisée dans l'article de Carnap est (ou se veut) purement formelle, et n'est dérivée ni du concept d'espace, ni d'une quelconque pré-notion intuitive de « dimension ». En cela, Carnap s'oppose fermement à la constitution au sens phénoménologique du terme. Pour Husserl, le concept de dimension est toujours déjà *déterminé* et doué d'un sens irréductible : la troisième dimension, par exemple, se présente *comme profondeur*, et non comme une simple valeur indifférente du ND (abréviation de « nombre de dimension » ; en allemand : DZ). *Il y a donc une différence phénoménologique fondamentale entre les différentes dimensions* qui interdit de les traiter indifféremment, ou de les constituer à partir d'une définition purement formelle. Au contraire, la définition carnapienne du ND aplanit cette différence phénoménologique et en élimine tout contenu

intuitif, comme par exemple tout ce que nous entendons de manière pré-conceptuelle par « dimension » dans notre espace perceptif euclidien. La définition carnapienne du critère de distinction ontologique entre monde primaire et monde secondaire sera donc purement formelle, et au point de ne faire appel à aucun concept, même formel, d'*espace*. La notion de « nombre de dimensions » est donc bien une notion logique : elle n'est ni intuitive, ni phénoménologique, ni même géométrique, sinon au sens de la pure géométrie formelle.

§ 60. Définition non phénoménologique du nombre de dimensions

En effet, la définition proposée par Carnap[1] est une définition par récurrence, qui met donc sur le même plan ce que la phénoménologie distingue soigneusement : la première, deuxième, troisième dimension, lesquelles deviennent de simples valeurs d'une variable. Le ND d'un domaine (*DZ einer Bereiches*) est défini pour une classe d'éléments k et une relation de voisinage B. Notons que k et B sont de pures variables indéterminées douées d'une absolue généralité formelle, de sorte que rien n'indique, par exemple, si les éléments en question sont des points de l'espace ou un quelconque autre objet, ou de quelle nature est la relation B. Cette définition commence par une distinction :

> On distingue entre le ND d'une classe « en son élément x » (*in einem ihrer Elemente*) et le ND de la classe en général (*überhaupt*).

Carnap commence par distinguer entre le nombre de dimension d'une classe d'objets en général, et celle de cette classe dans un seul de ses objets. Pour prendre l'exemple de l'espace, qui n'est pas cité ici pour éviter toute interférence de l'espace intuitif dans la définition du ND, considérons un plan *P*, contenant au moins une droite (AB) et les points A, B, C, D, etc. Le plan a « en général » (*überhaupt*) son ND = 2 ; mais en son élément (AB), il a son ND = 1, et en son élément C, le ND = 0. *Cette distinction des deux niveaux est le moteur*

[1] Cf. R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, pp. 111-112. Toutes les citations de cette section sont extraites de ces pages que nous ne portons plus en note.

de la récursivité de la définition, puisque c'est lui qui va permettre la progression du ND selon la suite des entiers naturels. La première étape de la définition pose donc le cas élémentaire où une classe a en un de ses éléments un ND = 0.

> a) La sous-classe (pure ou impure) b de k a « en son élément x » le ND zéro, s'il n'existe aucun élément voisin de x en b.

Le ND d'un élément de b est donc nul si et seulement si aucun y n'est associé à x par la relation B. En d'autres termes, x n'a pas d'éléments voisins dans b, ce qui signifie qu'il n'est « proche », au sens topologique du terme, d'aucun autre point. Intuitivement, un point qui n'est voisin d'aucun autre point est un point isolé, qui ne peut donc pas composer de droite ou de segment, et qui n'a donc aucune dimension, ni d'ailleurs aucune grandeur. L'exemple de l'espace *confirme* donc cette première étape de la définition. L'étape suivante est une simple généralisation à l'ensemble de la sous-classe b de k.

> b) b a en général pour ND zéro si b a pour ND zéro dans chacun de ses éléments.

Une classe de points isolés n'a donc, pour reprendre notre exemple spatial, aucune dimension, puisqu'aucun point ne forme avec une autre de figure susceptible d'avoir une dimension. L'étape suivante est le nœud de la définition :

> c) b a en x le ND = n+1 si pour tout élément y de b non voisin de x, il existe toujours une sous-classe de ND = n séparant x et y en b, mais pas de sous-classe ND = n-1 les séparant.

La transcription de cet énoncé en langage symbolique pose problème, dans la mesure où la notion de « séparation » est un concept *ad hoc* défini précédemment par Carnap. On dit d'une sous-classe a de la classe b qu'elle « sépare deux éléments x et y de b en b » si l'on ne peut pas trouver de « chemin » allant de x à y, ne passant que par des points de b et n'avançant que « de proche en proche » (c'est-à-dire d'éléments de b reliés entre eux par la relation de voisinage B : le chemin est donc nécessairement *continu*), *qui ne passe pas par un point de la sous-classe* a. Cette définition n'utilise donc que des termes formels, et ne fait

aucune référence à l'espace. L'exemple de l'espace est cependant nécessaire pour la rendre intuitive : Carnap prend l'exemple de l'Elbe (sous-classe de la classe des points de la surface terrestre), qui *sépare* Berlin et Munich *en Allemagne* (sous-classe de la classe des points de la surface terrestre), mais *pas en Europe*. En effet, il n'existe pas de chemin continu en Allemagne allant de Berlin à Munich sans traverser l'Elbe, alors qu'un tel chemin existe en empruntant des points d'autres pays européens, c'est-à-dire d'autres sous-classes de la classe des points de la surface terrestre.

A partir de la définition de la « séparation », on peut comprendre la définition c) de la manière suivante : une classe d'éléments a un nombre de dimension immédiatement supérieur à celui de la classe de ses éléments qui est « capable » de séparer deux quelconques de ses autres éléments non voisins, alors qu'une classe de ND inférieur à celle-ci en est « incapable ». Prenons par exemple le cas d'une droite (AB) (classe de points de ND = 1) comportant un point C. C sépare A de B en (AB) dans la mesure où l'on ne peut pas trouver de chemin reliant A et B, n'empruntant que des points de (AB), et ne passant pas par C. En prenant donc n = 0, on obtient donc, d'après la définition, n+1 = 1, ce qui donc la confirme. Prenons maintenant un plan *P* (de ND = 2). Pour tout points A et B non voisins de *P*, il existe nécessairement une droite, sous-ensemble de *P* de ND immédiatement inférieur à lui, qui sépare A et B, dans la mesure où on ne peut pas trouver de ligne continue ne passant que par des points de *P* et reliant A et B sans passer par la droite. Par contre, un point quelconque O ne pourra jamais séparer deux points du plan. Dans le cas de n=1, la définition se trouve donc également confirmée, et ce, dans ses deux parties. Il en va de même par récurrence pour toutes les autres valeurs de n.

La dernière étape de la définition conclut :

> d) b a (en général) pour ND m si m est la plus grande valeur du ND de b dans un de ses éléments.

La définition est complète, dans la mesure où l'on peut maintenant passer de n = 0 à n'importe quelle valeur m de n. La définition du nombre de dimensions est complète, et n'a jamais eu recours à l'intuition, ou à n'importe quel concept non logique (au sens large, incluant les concepts de la géométrie formelle), c'est-à-dire à aucun concept doué d'une quelconque valeur sémantique ou d'un sens déterminé.

> Il suit de la précédente définition du ND que le concept de dimension ne fait en rien référence, en son sens propre, au seul espace… La définition est tout à fait indépendante de la nature du domaine dont il s'agit, de la qualité en question et de la relation de voisinage [particulière] B [dont il s'agit].[1]

La définition du ND est purement formelle, et c'est, pour Carnap, ce qui en fait un outil légitime de constitution. Comme dans *Der Raum*, nous voyons se dessiner ici une dimension essentielle du concept carnapien de constitution : *l'objet, en l'occurrence l'espace manifeste à trois dimensions, est « constitué » lorsqu'il apparaît comme un cas particulier d'un concept formel*. Dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », cette méthode est compliquée par le fait qu'outre la constitution formelle, Carnap esquisse une constitution phénoménaliste de son objet ; mais l'outil principal reste cependant la logique, et ses définitions formelles, puisque c'est elle, ici, qui permet d'opérer la césure entre monde primaire et monde secondaire, en comparant ces deux mondes comme deux cas particuliers d'un même concept formel. Or de ces deux cas particuliers, l'un apparaît comme *construit empiriquement*[2], *voire physiologiquement*, tandis que l'autre apparaît comme *construit par décision, par libre choix*, et relève donc de la « fiction » ou construction. C'est donc bien parce que la définition est formelle qu'elle peut fournir un critère fiable de distinction entre monde primaire et monde secondaire. Sans cela, elle risquerait, comme on a pu le reprocher à la phénoménologie husserlienne, de « plaquer » des catégories propres au monde secondaire (par exemple, la

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 115.
[2] Carnap parle, pour le monde primaire, d'un monde ne comportant que le « contenu nécessaire de l'expérience ». Cf. R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 107.

notion d'espace elle-même, déterminée intuitivement et non purement formelle comme c'est ici le cas) sur le monde primaire.

§ 61. Du monde 2+1-dimensionnel au monde 3+1-dimensionnel : le rôle de la définition du ND

A partir de là, il devient possible de suivre la constitution de l'espace manifeste à trois dimensions, à travers le passage de ND = 2 à ND = 3. Contrairement à Husserl, Carnap n'atteint pas ce qui sera le point de départ de la constitution, l'espace primaire sensoriel, par un effort de pensée (la réduction en tant qu'elle repose sur un regard spécifique), mais en le *postulant*[1] et en le définissant de manière abrupte, et apparemment arbitraire : l'étude du ND de l'espace primaire consistera simplement en un examen systématique des différents sens, dans le but de montrer, en s'appuyant sur la définition du ND (et notamment sur la définition d), qu'*à n'importe quel niveau de l'expérience sensorielle, l'espace primaire a toujours un ND ≤ 2*.

> Le monde primaire (des sensations des sens (Sinnesempfindungen)) est (2+1)-dimensionnel. Pour prouver [cette thèse], nous examinerons séparément les différents domaines sensibles… Ensuite, nous chercherons si, dans la mise en relation de différents sens, nous accédons à une nouvelle dimension.[2]

La thèse de Carnap est la suivante : les domaines formés par les sensations de chaque sens pris séparément, n'ont jamais plus de deux dimensions. Or il existe deux manières pour « mettre en relation » les différents sens : la simple *juxtaposition*, qui ne change rien au nombre de dimensions mais nous maintient au niveau de l'expérience primaire, et la véritable *synthèse* des sens, qui, elle, permet de passer à un ND supérieur, mais nous fait entrer dans l'expérience secondaire. L'expérience secondaire est donc définie comme le lieu d'une synthèse constituante.

---

[1] La constitution se fait ici circulaire, puisqu'elle présuppose la distinction des deux couches qu'elle doit opposer en les constituant.

[2] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 113.

L'exemple du sens de la vue corrobore cette distinction. Nous avons deux champs visuels à deux dimensions, et nous disons traditionnellement que la profondeur naît de leur mise en relation. Du point de vue constitutif, il en va autrement. Chaque champ visuel est bien bidimensionnel au sens précis défini ci-dessus, dans la mesure où les points d'un champ visuel peuvent être « séparés » par une droite (de ND = 1), par exemple la ligne d'horizon. Sans recourir à un concept intuitif de dimension, on pose donc que le ND du champ visuel est 2. « Chaque champ visuel ayant l'aspect d'une mosaïque, est une surface plane ; son ND se détermine ainsi facilement à 2 sur le fondement de la définition précédente. »[1] Or pour Carnap, la simple juxtaposition des deux champs visuels ne suffirait pas à nous faire passer à trois dimensions. Cela ne peut se comprendre que sur le fondement de la définition du ND. Deux plans juxtaposés ne peuvent pas constituer à eux seuls un espace à trois dimensions. On pourrait en effet proposer une représentation intuitive de la démonstration carnapienne en affirmant qu'une droite, par exemple la ligne d'horizon, peut toujours couper les deux champs visuels, donc, topologiquement, les « séparer ». Un ensemble de points à 1 dimension (une droite) peut donc séparer deux points du champ visuel dans celui-ci, ce qui implique, en vertu de la définition du ND, que le champ visuel n'a pour ND que n + 1=2. La simple juxtaposition des deux champs visuels, comme, dans la suite du texte, des différents sens, ne change donc pas le nombre de dimensions : il faut une véritable synthèse (et donc une fiction ou une stipulation) pour mettre à distance les objets, et créer la profondeur. Il faut une décision pour passer de 2 à 3 dimensions, ce qui implique de quitter le sol de l'expérience primaire pour aboutir à l'expérience constituée, « de second ordre ».

C'est donc bien le choix arbitraire d'un critère de distinction défini de manière purement formelle, en l'occurrence le nombre de dimensions de l'espace, qui permet à Carnap d'élaborer la distinction constitutive fondamentale entre « l'expérience de premier ordre » et «

[1] R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes* », 1924, p. 113.

l'expérience de second ordre ». Surgit alors dans le contexte de l'article de 1924 la question qui deviendra centrale dans l'*Aufbau* : comment le « libre choix » ou la « décision » au fondement de la constitution de l'expérience de second ordre sont-ils effectués ? Et plus précisément, sont-ils *purement arbitraire* ou sont-ils *motivés objectivement* ?

Cette question constituait déjà le cœur de la constitution de *l'espace physique* dans *Der Raum*, puisque nous avons déjà observé que celui-ci était *insuffisamment déterminé formellement pour motiver le choix d'un espace formel plutôt que d'un autre comme arrière-plan de sa constitution*. Il était alors nécessaire de s'interroger sur les motivations objectives, pour chaque espace physique, du choix d'un modèle formel. De même dans l'*Aufbau*, nous avons mis au jour la nécessité pour le système de constitution de se référer à une « phénoménologie » pré-constitutive afin de définir les différents niveaux de la reconstruction rationnelle du monde. Dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », la question de la motivation de la constitution se pose sous un angle différent, puisqu'il s'agit de rendre compte d'un *double mouvement*. En effet, il ne s'agit pas seulement pour Carnap de motiver comme dans *Der Raum* ou dans l'*Aufbau*, le passage du formel au matériel, donc d'établir la relation entre une expérience primaire formelle et une expérience secondaire déterminée quant à son contenu, comme c'était le cas, dans *Der Raum*, entre l'espace formel et l'espace physique, ou dans l'*Aufbau* entre la logique des relations et les concepts de la science. Il s'agit bien plutôt, *en plus de cela*, de rendre compte de la relation *mathématique* existant entre l'espace primaire et l'espace secondaire. *Non seulement donc la « décision » permettant le passage à l'expérience de second ordre doit être motivée, mais cette motivation doit pouvoir s'exprimer sous la forme d'une construction mathématique*.

Or la constitution de l'expérience secondaire est, à ce stade de l'article de 1924, insuffisamment motivée. En effet, l'objectif de Carnap dans cet article n'est pas d'effectuer une constitution complète de l'expérience secondaire sur la base de l'expérience primaire,

mais plutôt de distinguer définitivement ces deux expériences en démontrant la bi-dimensionnalité indépassable de l'expérience primaire et la tridimensionnalité de l'expérience secondaire. Il suffit donc, aux yeux de Carnap, d'avoir distingué ces deux niveaux d'expérience et d'avoir ainsi montré la nécessité d'une décision pour passer de l'un à l'autre, sans qu'il soit utile de s'interroger sur la nature exacte de cette décision, ni *a fortiori* sur ses motivations. Pourtant, Carnap s'engage lui-même dans la recherche d'une motivation de la constitution de l'expérience secondaire, c'est-à-dire de l'élaboration d'un espace tridimensionnel sur la base d'un espace bidimensionnel. Or pour rendre compte de ce passage, Carnap n'effectue pas une construction mathématique de l'espace tridimensionnel à partir de l'espace bidimensionnel, mais recourt aux concepts de causalité et de substance, dont il étudie la relation logique à l'espace tridimensionnel – comme l'indique le titre même de l'article : « La tridimensionnalité de l'espace et la causalité, Recherche sur la corrélation de deux fictions ». La causalité est donc la clé de la « fiction » d'un espace tridimensionnel, et donc la motivation de la constitution de l'expérience « de second ordre ». Cependant, la causalité se définit également comme une « fiction », si bien que la question se pose : la causalité peut-elle réellement constituer la motivation de la « décision » à l'origine de la constitution d'un espace tridimensionnel si elle-même est le résultat d'une « décision » ? L'expérience de second ordre naîtrait certes de l'effectuation *simultanée* de deux décisions, et serait donc comparable à un cas d'application d'un système d'axiomes[1], mais rien ne motiverait réellement le passage de l'expérience primaire à l'expérience secondaire, si bien que le monde de l'expérience n'entretiendrait avec le donné brut qu'un lien arbitraire et non objectivement fondé.

La question de la motivation objective de la constitution est en effet une question phénoménologique et il n'y a rien d'étonnant à ce que Carnap se contente d'établir ici la

[1] Rappelons que pour Carnap, l'application d'un système d'axiomes se caractérise par la simultanéité de l'application de tous les axiomes. Cf. R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », 1927.

relation *logique* entre les deux niveaux de l'expérience. C'est donc dans un texte de Husserl que nous trouverons l'élaboration systématique de la constitution de l'espace tridimensionnel sur la base d'un espace bidimensionnel, et non pas dans l'article de Carnap. Nous comprendrons cependant, à la lecture de ce texte de Husserl, l'importance de *l'inconscient phénoménologique* du premier Carnap, grâce à un triple constat : 1. Nous verrons tout d'abord que la question de « *Dreidimensionalität des Raumes* » recoupe presque exactement la question de Husserl dans *Chose et espace*, et que Husserl accomplit donc dans ce texte un programme similaire à celui de Carnap. 2. Ensuite, nous constaterons que Husserl pousse l'élaboration mathématique de l'espace manifeste beaucoup plus loin encore que Carnap. 3. Enfin, nous verrons que *l'élaboration complète d'un modèle mathématique pour la constitution de l'espace requiert l'introduction de systèmes kinesthésiques*, et donc l'attribution de la constitution à une conscience effective. C'est pourquoi la constitution carnapienne de l'espace demeure ambiguë : Carnap exige en effet que la constitution se libère de l'ancrage dans la conscience, et donc de l'idéalisme transcendantal, tout en maintenant l'idéal d'une constitution mathématique complète, et donc d'une motivation objective de la constitution.

§ 62. La nécessité du recours aux systèmes kinesthésiques dans l'élaboration d'un modèle mathématique pour la constitution de l'espace

NOMBRE DE DIMENSIONS ET CONSTITUTION SYSTEMATIQUE DE L'ESPACE DANS LE « COURS SUR LA CHOSE » DE 1907

Un texte de Husserl ressemble de manière étonnante à ce texte de *Dreidimensionalität des Raumes* : le résumé condensé que propose Husserl de son propre cours *Chose et Espace* du semestre d'été 1907, placé par les éditeurs des *Husserliana* en appendice au cours et traduit sous le titre : « Mémoires : Constitution systématique de l'espace / Projet de Husserl ». Ce texte est original sous plusieurs angles : en premier lieu, parce qu'il traite explicitement du

problème du nombre de dimensions de l'espace, et plus spécifiquement du passage d'un monde oculo-visuel à deux dimensions à un monde perceptuel à trois dimensions. En second lieu, du point de vue de la démarche constitutive, Husserl ne se préoccupe ici que de la constitution effective de l'espace (dans ses détails ou son contenu), et *laisse de côté toute question touchant à la méthode* (réduction, etc.) et, notamment, au caractère phénoménologique ou non de celle-ci. Ce texte, que Carnap n'a probablement pas connu, et qui met à distance ce qui distingue le plus fortement leurs systèmes philosophiques, est particulièrement précieux pour nous.

A un premier niveau, la comparaison des deux textes, de Husserl et de Carnap, consacrés au passage d'un espace bidimensionnel à un espace tridimensionnel, révèle la plus grande complexité de l'analyse husserlienne. Le passage de ce qu'on pourra toujours appeler « monde primaire » de la pure sensation à un « monde secondaire »[1] est suivi ici *jusque dans ses détails*. C'est en ce sens que s'opposent l'analyse purement formelle de Carnap, qui ne cherche qu'à distinguer les deux mondes et se contente donc de relever leur différence formelle, et qui, de plus, assigne à une *décision* le passage de l'un à l'autre, et l'analyse phénoménologique, en un sens très large, de Husserl, qui étudie la manière dont le passage d'un stade à l'autre de la constitution est ancré dans des expériences kinesthésiques au moins possibles. Cet ancrage oppose donc déjà radicalement les deux démarches : la constitution est ici *motivée*, et ce de manière parfaitement immanente, dans d'authentiques expériences, tandis que, chez Carnap, elle est précisément, du pur point de vue logique, *immotivée*[2]. Derrière cette différence, cependant, apparaît un important point commun des deux méthodes : ces expériences de pensée que nous propose Husserl, tourner la tête, bouger son corps, etc., ne correspondent aucunement à des expériences *effectives* qu'il s'agirait de reconstituer, mais n'ont pour fonction que de *distinguer, dans la perception, des moments constitutifs abstraits*.

[1] Nous continuerons à employer les termes carnapiens d'expérience « primaire » et « secondaire » afin de faciliter la confrontation des analyses de Husserl avec celles de Carnap.
[2] D'où son caractère purement arbitraire, et, comme nous le verrons aux §§12.1 et 13.2, circulaire.

Il ne s'agit pas de reproduire fictivement une genèse psychologique de la représentation de l'espace, et il en va de même ici que chez Carnap, pour qui la distinction entre monde primaire et monde secondaire est, comme nous l'avons vu, strictement abstraite et opérée, *ad hoc*, pour les fins de l'analyse.

L'aspect abstrait des moments constitutifs distingués par Husserl apparaît dans le caractère négatif des expériences de pensée proposées. Chaque moment de la constitution – et c'est là la spécificité du cours de 1907 – est rapporté à un moment kinesthésique séparable en droit (par exemple le champ oculomoteur), mais cela n'est possible que sur la base d'une expérience négative, comme, par exemple : arrêter de bouger la tête, le corps. Le moment constitutif obtenu est fonction de *ce que j'arrête de faire*, ce qui constitue forme tout à fait originale et incarnée de *réduction phénoménologique*. La réduction, qui dans les textes canoniques de Husserl, met entre parenthèse l'existence du monde par une conversion du regard, se fait ici plus « phénoménologique » encore : elle consiste à mettre de côté certaines dimensions de la perception en effectuant certaines expériences *avec son corps propre*[1]. La « Constitution systématique » se situe déjà dans le contexte de la réduction au sens propre, à savoir dans une attitude d'indifférence par rapport à la réalité du monde. Mais *dans ce cadre, une autre réduction, d'un autre type, est effectuée (et vient se surajouter à la véritable réduction phénoménologique) : celle qui, du monde perceptuel pur dégagé par la conversion du regard, va nous amener à un monde sensoriel pur dégagé par la conversion de l'attitude corporelle par rapport au monde*. La structure husserlienne classique esquisses/objet, qui, normalement, vaut à tous les niveaux de la constitution (l'objet d'une intention pouvant toujours se révéler être une esquisse d'objet pour une autre intention), est ici doublée d'une distinction sensoriel/perceptuel à la fois plus classique et, au regard des autres textes de

[1] Cette méthode kinesthésique présentera cependant un danger, dans la mesure où, comme nous le verrons dans le paragraphe suivant, elle tendra à rapprocher la réduction phénoménologique de la psychologie expérimentale dont Husserl, précisément, tente de se détacher.

Husserl, comme les *Ideen I*, plus originale. La question de savoir dans quelle mesure ces deux distinctions se recoupent ne change rien à leur différence de principe.

LA CONSTRUCTION DE L'ESPACE VISUEL

Il s'agit donc d'étudier, comme Carnap en 1924, le passage d'un espace sensoriel à deux dimensions à un espace perceptuel à trois dimensions. Au début du texte, Carnap distingue deux types d'« élargissement » de l'espace visuel : ceux qui augmentent le nombre de dimensions, et ceux qui ne l'augmentent pas :

> Les élargissements de l'horizon par simples mouvements de la tête (qui exposent une double multiplicité de mouvement) dans la simple rotation sur soi gauche-droite livre seulement un élargissement de la multiplicité de champ bidimensionnelle. Le va-et-vient de la rotation sur soi donne déjà rapprochement et éloignement, donc quelque chose de nouveau : la profondeur. Par conséquent, nous avons deux sortes d'élargissement de l'espace visuel : a) ceux qui augmentent (*erweitern*) le nombre des dimensions ; b) ceux qui n'augmentent pas le nombre de dimensions[1]

Outre cette distinction fondamentale entre les deux types d'élargissement de l'espace visuel, ce texte nous révèle que, même au niveau d'une exposition *systématique* de la constitution (plus proche, en cela, de l'entreprise carnapienne), la définition proposée par Husserl du nombre de dimensions est *intuitive ou phénoménologique*, et non pas formelle comme chez Carnap. Husserl fait en effet appel à notre pré-notion intuitive du nombre de dimensions, et nous renvoie à notre expérience naturelle : « Le simple champ visuel ne constitue pas un horizon tridimensionnel, de même qu'un simple doigt, et de plus inflexible (raide) ne constituerait un horizon tridimensionnel. »[2]

Le point de départ de la constitution est donc acquis sur une base phénoménologique, intuitive et immédiatement évidente, alors que, chez Carnap, la définition de départ était purement formelle. Husserl développe à partir de cette définition phénoménologique quatre étapes constitutives de l'espace visuel tridimensionnel, chacune fondée sur un système

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 307/358.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 307/357-358.

kinesthésique déterminé. Ce sont ces variations kinesthésiques possibles qui déterminent la forme du système de constitution : 1. Seul l'œil bouge, mais tête et corps restent immobiles. 2. Rotation horizontale de la tête, corps immobile, œil mobile. 3. Rotation libre de la tête. 4. Mouvement de l'ensemble du corps, déplacement, et coordination (synthèse) des différents groupes de data kinesthésiques[1]. Les trois premiers niveaux ne posent pas de problèmes particuliers pour la constitution ; le quatrième, véritable passage à la troisième dimension, est plus complexe.

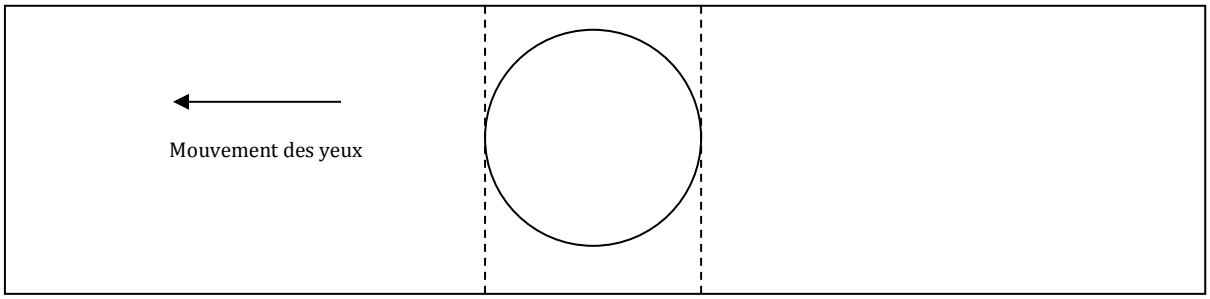
1. Le premier « élargissement de l'espace visuel » permet de passer de la pure sensation immédiate à un véritable champ oculomoteur par le *mouvement des yeux*. « L'espace visuel de premier niveau, l'espace oculomoteur. Seul l'œil est mobile et mû. Cet espace est limité, fixement circonscrit. Il a un point-zéro, auquel est kinesthétiquement coordonnée la position fondamentale des yeux (« droit devant »). »[2] L'espace oculomoteur est donc déjà un espace constitué. Il n'est pas le lieu de donation des purs « data » hylétiques, ni même de la pure réceptivité sensorielle. Le simple fait que cet espace soit coordonné à un mouvement des yeux, c'est-à-dire à un système de variation kinesthésique, en fait un espace constitué. Sur ce point, l'analyse de Husserl est bien plus précise que celle de Carnap, dans la mesure où celui-ci ne définit jamais à quoi correspond réellement le « monde primaire ». Il est probable que, dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », Carnap assimile le monde primaire à l'espace oculomoteur déjà constitué : l'analyse phénoménologique est donc en un sens bien « radicale », puisque le donné qu'elle considère comme point de départ absolu de la constitution est plus fondamental encore que celui dont partait la réflexion de Carnap. Les données phénoménologiques primaires sont les données d'avant toute constitution, plus brutes encore que le « monde primaire » de la constitution de Carnap, et c'est pourquoi la « constitution systématique », qui fait l'économie de cette étape proprement phénoménologique, est bien plus proche de l'entreprise carnapienne que le reste du cours de 1907. Là encore, cette différence entre les deux systèmes est fonction de la différence des méthodes de constitution : Carnap refusant tout appel à des données

[1] On notera ce que cette étude doit à Helmholtz et à une tradition de détermination ou de constitution du Non-Moi par le Moi et dans son interaction avec lui, que l'on pourrait faire remonter au moins à Fichte.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 309/359-360.

intuitives ou phénoménologiques au profit des seuls outils fournis par les mathématiques et la logique, ne peut constituer qu'un espace à partir d'un autre espace[1]. *Der Raum*, en cela, est d'une certaine manière le dernier mot ou la version la plus pure de la constitution. Au contraire, chez Husserl, en cela tributaire de toute une réflexion du XIXe siècle sur la « sensation »[2], on partira d'un donné pré-spatial pour aboutir à un espace déjà bidimensionnel, puis tridimensionnel.

La constitution de l'espace oculomoteur est fondée sur un mouvement kinesthésique déterminé : le mouvement des yeux. C'est la continuité du mouvement qui garantit l'identité de cet espace : *la validité d'une constitution est toujours fonction d'une continuité*. En effet, si le mouvement des yeux n'était pas continu, mais me fournissait des données discrètes, j'aurais à chaque fois affaire à un champ visuel différent, qui ne saurait donc être uni immédiatement, mais requerrait une synthèse *active*. Or ici, l'espace visuel est immédiatement ordonné aux variations kinesthésiques, et la synthèse est donc en quelque sorte portée[3] par la continuité du mouvement, seule garantie efficace pour elle contre l'arbitraire. Les deux schémas suivants décrivent la variation du champ visuel (avec un seul objet, circulaire) par simple mouvement des yeux.

De l'image que voici…

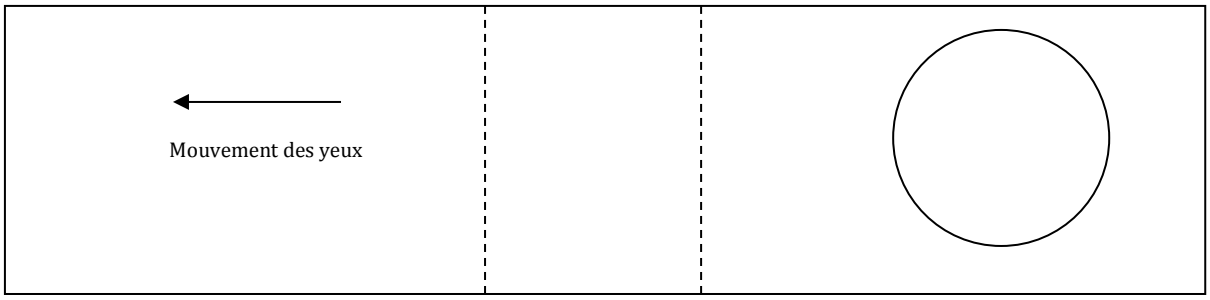


… à la suivante…

[1] Le passage d'un espace à un autre est en effet le seul moyen pour la constitution de n'utiliser que des outils géométriques ; la constitution peut être pensée comme une projection, et c'est là la seule garantie d'exactitude qu'elle puisse recevoir.

[2] Il faudrait montrer ici en détail ce que le concept husserlien de « hylè » doit encore aux réflexions sur la sensation d'un Helmholtz, de la psychophysique, etc., mais aussi et surtout de Brentano.

[3] Nous touchons là à un des problèmes fondamentaux de la constitution : celui de l'interface entre synthèse passive et synthèse active.



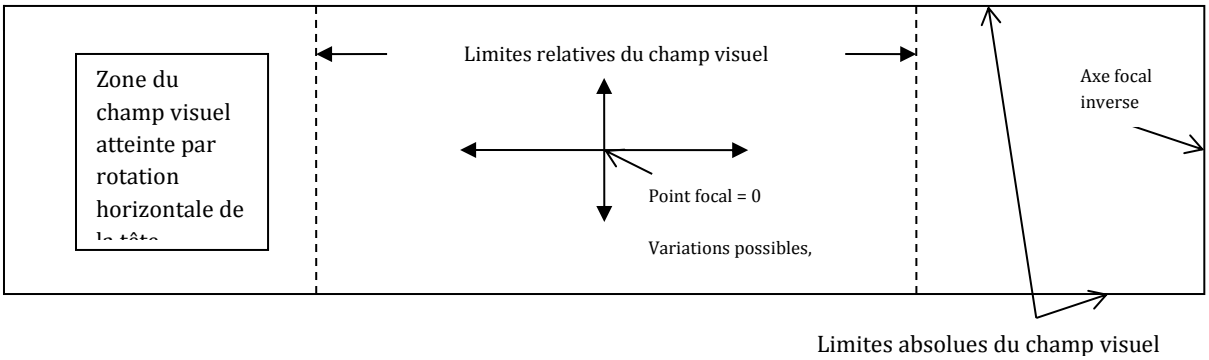
… je ne pourrais pas opérer de synthèse identificatrice, et donc constituer un champ oculomoteur uni, si ma synthèse n'était pas portée par la continuité des variations kinesthésiques auxquelles le déplacement de l'image est ordonné. J'identifie l'objet circulaire comme étant le même dans ces deux images parce que les deux images sensorielles sont reliées entre elles par un déplacement continu de l'objet vers la droite, et que celui-ci est coordonné à un mouvement du regard vers la gauche. L'objet, en même temps que le champ visuel, est donc constitué comme identique sur la base d'une variation kinesthésique continue. Une des principales thèses de *Chose et espace* est en effet que le partage entre l'objectif et le subjectif, fondamental pour la constitution de l'espace et du mouvement objectifs, est fondé sur la différence entre mouvement avec mobilité kinesthésique (mouvement subjectif) et mouvement sans mobilité kinesthésique (mouvement objectif). *La constitution de l'espace oculomoteur implique donc deux choses : la continuité, qui garantit l'unité, et la sensation kinesthésique, qui garantit l'objectivité*. Cela confirme en outre que l'espace visuel bidimensionnel est *déjà* un espace constitué (comme unité et comme objectivité), ou, pour le dire dans les termes de Carnap, une « fiction ».

L'espace visuel est construit autour d'un point-zéro et de deux axes de variation kinesthésique : un axe bas/haut (qui correspond à un mouvement haut/bas du champ lui-même) et un axe gauche/droite (qui correspond à un mouvement droite/gauche des objets dans le champ). Ces deux axes définissent les *deux dimensions* de l'espace, au sens intuitif et non formel du terme. Cet espace à deux dimensions est cependant, à ce stade, un espace limité

par des fronitères infranchissables que Husserl qualifie d'« absolues », dans la mesure où le mouvement des yeux est limité par la fixité de la tête. On dirait, en se plaçant d'un point de vue qui ne peut pas être celui du spectateur, que l'espace ainsi constitué est un demi cylindre de 180° dont le centre serait le centre de la tête, mais phénoménologiquement, l'espace est encore perçu comme plat, avec, réellement, deux dimensions.

2. Avec la deuxième étape de la constitution (rotation seulement latérale de la tête), l'espace garde une structure identique, mais se trouve étendu jusqu'à devenir clos et former un cylindre complet. En partant du point focal O, point-zéro de l'espace visuel, et par déplacement latéral de la tête, on peut en effet élargir à gauche le champ visuel jusqu'à un point focal *inverse*, image et symétrique du point focal derrière ma tête, que nous appellerons A. Le même point peut être atteint par une rotation de la tête vers la droite, ce qui prouve le caractère clos de l'espace visuel constitué à ce second niveau. Husserl décrit le point A comme « l'ombre » du point focal O. « Un espace bidimensionnel clos se constitue par le mouvement de rotation de la tête autour de son axe fondamental, avec une position du corps par ailleurs normale, qui doit rester fixe et immobile… Ce nouvel espace n'a pas de limite vers la gauche ou vers la droite, il est clos. »[1]

Du point de vue du sujet percevant, l'espace visuel ainsi obtenu a donc l'aspect suivant :



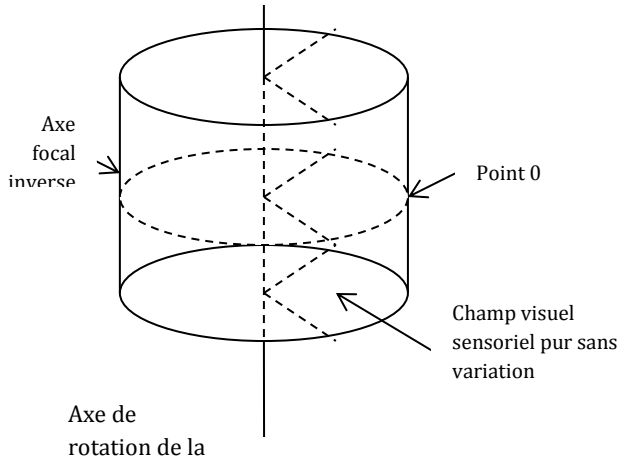
[1] Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 309-310/360-361.

Ce champ visuel est incohérent, dans la mesure où il reçoit une limite absolue vers le haut et le bas (car les déplacements des yeux sont limités dans cette direction), mais transgresse par contre ses limites latérales. En effet, le champ visuel, à son premier niveau de constitution, était jusqu'à présent limité par la simple mobilité des yeux, et n'avait donc de limites que relatives à l'amplitude de ce mouvement ; phénoménologiquement parlant, cependant, ces limites paraissaient absolues. Mais maintenant que je peux bouger la tête vers la gauche ou la droite, ces anciennes limites apparaissent précisément relatives, à savoir dépendantes du mouvement de ma tête, et donc déterminées ou *motivées* par ce mouvement. *L'enrichissement des possibilités kinesthésiques fait donc apparaître les étapes inférieures de la constitution comme relatives, dépendantes et motivées*. Vers le haut et le bas, les limites restent absolues puisqu'elles ne peuvent pas être transgressées par la seule rotation de la tête. Mais vers la droite et la gauche, les zones atteintes par le mouvement de la tête finissent par se recouper, derrière la tête, en un axe focal inverse (a), vertical. Le champ visuel est donc maintenant infini dans un (seul) de ses axes : si ma tête était parfaitement libre, elle pourrait tourner indéfiniment de A à 0 puis de 0 à A. L'espace reste latéralisé, mais la droite et la gauche s'annulent dans la possibilité d'en « faire le tour ».

> Nous avons, à partir de la position fondamentale, une rotation sur soi-même vers la droite, qui idéellement pourrait bien se prolonger si loin qu'elle conduise au même espace oculomoteur et au même système de corps qu'une rotation sur soi idéelle vers la gauche. On peut peut-être aussi concevoir une rotation sur soi-même intégrale.[1]

Autre incohérence fondamentale : l'espace visuel n'est pas perçu à la première personne, phénoménologiquement, de la manière dont il serait descriptible extérieurement et en termes mathématiques. En effet, contrairement au schéma précédent, c'est seulement ainsi que l'on peut représenter l'espace visuel ici obtenu de manière à rendre compte de ses propriétés :

[1] E. Husserl, *Chose et* espace, 1907, pp. 310/361.



Que l'espace visuel soit cylindrique est à la fois phénoménologiquement inapparent du point de vue du sujet percevant, et pourtant impliqué géométriquement par ses perceptions : si je considère une droite perçue parallèle à l'axe gauche-droite, comme par exemple la ligne d'horizon, je peux en effet la retrouver tout autour de moi si je me retourne, sans pour autant jamais la percevoir comme circulaire à un moment déterminé quelconque, mais, au contraire, en la percevant constamment comme rectiligne. L'horizon est phénoménologiquement rectiligne mais géométriquement circulaire. L'espace visuel ainsi constitué est donc profondément instable et *appelle son propre dépassement*[1] : il est fini dans un sens et infini dans l'autre, et il est infini en un sens très particulier, puisque un mouvement infini me fait passer plusieurs fois par le même point. De plus, il comporte une incohérence géométrique : une droite parallèle à l'axe gauche-droite y est un cercle (ce qui signifie, phénoménologiquement, que je pourrais la suivre à l'infini si je pouvais tourner ma tête à l'infini, sans jamais lever ou baisser les yeux), mais une droite perpendiculaire n'a pas cette propriété, et ne peut se présenter que comme segment limité absolument ; et une droite quelconque inscrite dans ce cylindre perceptif, ni parallèle, ni perpendiculaire à l'axe gauche-droite, produirait une étonnante spirale, ce qui est incohérent avec l'expérience

[1] Un dépassement qui s'exprime en termes de *motivation* et non en termes dialectiques, même si nous verrons que la « constitution systématique » du cours de 1907 tendrait à conserver une certaine ambiguïté sur cette question.

phénoménologique effective. Le passage au troisième niveau de la constitution est donc motivé par l'incohérence intrinsèque du second niveau. L'espace du premier niveau était incomplet mais cohérent, celui du second niveau, partiellement complet mais incohérent : seul le troisième niveau sera, dans une certaine mesure seulement, complet et cohérent.

3. L'espace constitué au troisième niveau est donc un espace *riemannien* à deux dimensions, un espace sphérique de courbure positive.

> Si nous prenons l'espace céphalomoteur tout entier, mais feignons que tout ce qui peut constituer la profondeur devienne imperceptible ; donc, qu'il n'entre en jeu ni rotation sur soi, ni dissimulation, ni rotation, qui puissent être amenées à disparaître par la suite de ces mouvements, il naît un espace clos sphérique, supposé que la mobilité de la tête se trouve idéalisée de manière appropriée.[1]

Cet espace est une *résolution de la tension logique* que comportait l'espace de l'étape précédente. En effet, toutes les droites possèdent maintenant la propriété que n'avaient jusqu'ici que les droites parallèles à l'axe droite-gauche : toute droite (s'entend : droite *pour moi*, et non dans l'espace objectif, qui, rappelons-le, n'est pas encore constitué) peut être suivie du regard jusque derrière ma tête, et toutes les droites se recoupent dans un même point focal inverse A. Prenons un exemple : de même que l'horizon apparaissait à chaque instant comme une droite et s'avérait circulaire dans le mouvement latéral de la tête, de même, s'il était possible de se placer sous un arc-en-ciel (ce qui, on le sait, n'est pas le cas), celui-ci *paraîtrait parfaitement rectiligne*, et pourrait cependant être prolongé en haut puis derrière moi, jusqu'à couper l'axe de l'horizon derrière ma tête. Ce nouvel espace est donc cohérent, dans la mesure où tous les corps mathématiques de même structure (deux droites quelconques) ont à nouveau les mêmes propriétés. On sait en effet que dans un espace sphérique (riemannien) à deux dimensions, deux droites non parallèles l'une à l'autre se croisent nécessairement en deux points. Cette propriété du champ visuel confirme qu'il s'agit bien d'un espace riemannien de courbure positive.

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 310/361.

Remarquons que nous sommes ici à un niveau ignoré par Carnap dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », dans un « No-man's land » constitutionnel entre monde primaire et monde secondaire. Dans l'*Aufbau*, Carnap reviendra sur cette thèse et qualifiera l'espace sensoriel d'espace « sphérique clos », comme le fait Husserl dans ces pages. Du point de vue de la confrontation entre les constitutions husserlienne et carnapienne, le résumé de cette troisième étape de la constitution est également intéressant, qui exprime clairement l'opposition des deux concepts : « Tous les corps, précise Husserl, sont jusqu'ici des « *êtres de surface* », dans le meilleur des cas des « êtres sphériques »… Une troisième dimension, une profondeur… »[1] Il suffit de lire un passage symétrique dans l'*Aufbau* pour résumer les différences entre ces deux méthodes, quant à leur caractère respectivement intuitif et formel :

> La relation de voisinage Vp est la relation fondamentale de l'ordre spatial du champ visuel. Ainsi, par exemple, l'énoncé sur la bi-dimensionnalité du champ visuel est un énoncé portant sur une propriété formelle Vp (*la bi-dimensionnalité ne doit donc pas être entendue au sens phénoménal de caractère de surface du champ visuel*).[2]

4. Pour revenir au détail du texte, et au *contenu* de la constitution, venons-en à l'ultime étape de la constitution de l'espace visuel dans la « constitution systématique » de Husserl. C'est au niveau de la quatrième et dernière étape de la « constitution systématique » de l'espace dans le cours de 1907 que nous avons affaire à un élargissement de l'espace qui « augmente le nombre de dimensions ». Avec cette quatrième étape est en effet introduite la profondeur, grâce à l'altération de l'espace riemannien par le mouvement de l'ensemble du corps. Husserl étudie en détail ces mouvements, et la manière dont ils créent une troisième dimension. Du point de vue de la comparaison avec Carnap, ces méandres phénoménologiques, malgré leur rigueur descriptive, ne peuvent pas rentrer en considération. Pour comprendre la nature de la constitution opérée ici, mieux vaut se poser une dernière

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 310-311/361. Nous soulignons.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §89, p. 176. Nous soulignons.

question : pourquoi ne pas avoir constitué, comme Carnap semblait le faire dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », directement l'espace 4 à partir de l'espace 1 ?

Une interprétation possible, qui mettrait l'accent sur l'aspect dialectique de la « constitution systématique », serait la suivante : pour Husserl, l'espace à trois dimensions n'est pas le résultat d'une pure décision immotivée ; le constituer demande au contraire de comprendre la *logique* et les *motivations* de la projection de cet espace à partir d'un espace à deux dimensions. Or l'espace 1 est certes clos, fini et relatif, mais il est cohérent, et ses limites étant absolues, rien en lui-même n'appelle son dépassement. Si nous fermons un œil, et, sans bouger, regardons devant nous, nous n'avons aucune raison de projeter l'image rétinienne dans la dimension de la profondeur. C'est ce que le cinéma présuppose sans cesse : si l'image à l'écran (c'est-à-dire dans un espace possédant les propriétés formelles de l'espace 1) *fait illusion*, c'est qu'elle est en elle-même parfaitement complète et cohérente. En déplaçant mon corps dans un espace à deux dimensions, sans rotation de ma tête, je verrais simplement les objets grandir et rétrécir corrélativement à mon mouvement. Il n'y a là aucune incohérence.

Au contraire, avec l'espace riemannien, certaines incohérences subsistent qui étaient déjà présentes dans l'espace cylindrique de l'étape 2. Tout d'abord, certaines droites (l'horizon, ou l'arc-en-ciel dans le cas idéal où il serait observé de dessous) peuvent être suivies à l'infini et se recoupent derrière moi, alors que d'autres (la bordure de mon bureau, par exemple, ou la ligne d'angle entre deux murs devant moi) n'ont pas cette propriété. De même, on relève une incohérence mathématique importante dès lors qu'on introduit dans l'espace riemannien un déplacement de l'ensemble du corps (j'avance, je recule). En effet, si je perçois par exemple un triangle équilatéral à une distance d, ses angles ont trivialement un angle de 60°, et cette propriété ne change pas si je m'avance ou me recule. Mais à considérer sans appel à la perception effective la pure projection d'un triangle (extérieur, dans un espace

euclidien à trois dimensions) sur une surface riemannienne, celui-ci devrait se déformer si j'avance ou recule, ses angles devenir supérieurs ou inférieurs à ce qu'ils étaient, et ses côtés, courbes[1]. Cet écart entre la perception effective et la perception *que l'on devrait avoir* dans un espace rigoureusement riemannien à deux dimensions, constitue un véritable *motif* pour la projection de l'espace visuel dans une troisième dimension, et donc pour la constitution d'un espace tridimensionnel euclidien sans point focal (décentré). Cela ne signifie pas que le sujet percevant ressentirait un besoin réel de constituer cette dimension ; le sujet n'entre pas ici en ligne de compte, sinon comme point zéro de la perception. Cela signifie seulement que l'on peut reconstituer rationnellement, pour employer le vocabulaire de Carnap, le passage de l'espace bidimensionnel à l'espace tridimensionnel. Carnap attribuait ce passage à une décision ; Husserl, en montrant sa nécessité interne, en montre le caractère phénoménologiquement motivé[2].

Les motifs de la « *Festsetzung* » constituant la troisième dimension, qui chez Carnap étaient tout à fait occultés, sont maintenant éclaircis par l'étude *phénoménologique* de l'espace sensoriel, au prix cependant de l'introduction des systèmes kinesthésiques, et plus précisément au prix de l'élaboration d'un *triangle constitutionnel* comportant un angle phénoménologique, un angle kinesthésique et un angle géométrique. Or nous verrons dans la suite de ce chapitre que la conception de la constitution selon l'articulation de ces trois angles provient directement de la psychologie de Helmholtz, ce qui tendrait à remettre en cause l'étanchéité de la frontière entre phénoménologie et psychologie. L'introduction des systèmes kinesthésiques dans la constitution ne met-elle pas en danger l'indépendance de la constitution par rapport à la genèse psychologique ? Cette question nous conduira, dans le

[1] Cette reconstruction du comportement phénoménologique d'un espace riemannien est largement inspirée par les remarques de Helmholtz dans l'article que nous étudions dans le prochain paragraphe (§ 63).

[2] La distinction ci-dessus entre motivation phénoménologique et motivation effective a beaucoup en commun, comme nous le verrons, avec la distinction entre sujet et sujet phénoménologisant opérée par Fink dans la *Sixième méditation cartésienne*

prochain chapitre de ce travail, à mettre au jour un autre triangle constitutionnel, dans lequel nous trouverons l'origine du problème phénoménologique de la constitution

§ 63. Délester la constitution de l'espace de son ancrage subjectif : A. La genèse kinesthésique-psychologique de l'espace chez Helmholtz

L'introduction des systèmes kinesthésiques dans la constitution de l'espace a donc permis l'élaboration d'un modèle mathématique, mais au prix de la réintroduction de la subjectivité au cœur de la constitution. Or la constitution kinesthésique n'est pas seulement une constitution égologique, ce qui explique la méfiance de Carnap vis-à-vis de ce type de construction, mais elle frôle de près la constitution *psychologique*. C'est pourquoi la nécessité se fait jour, y compris pour Husserl, de distinguer l'étude de la constitution de l'espace sur la base de ces systèmes kinesthésiques de l'étude psychologique de la genèse des représentations de l'espace. Or nous arrivons là à une hypothèse importante : *l'élaboration d'un système de constitution kinesthésique de l'espace fondé sur des constructions mathématiques objectives*, à la place d'un système kinesthésique *psychologique* hérité, comme nous le verrons, de Helmholtz, *définit l'une des étapes fondamentales du développement du concept husserlien de constitution*, et plus précisément de la prise de distance de la phénoménologie avec la psychologie, fût-elle seulement descriptive. L'usage que Husserl *et Carnap* font du modèle kinesthésique (en l'articulant respectivement au modèle mathématique et au modèle logique de leur constitution de l'espace) nous permettra de préciser l'origine commune de leur concept de constitution.

On peut en effet faire remonter à Helmholtz le courant de pensée dont hérite directement Husserl dans *Chose et espace*, et qui continue d'influencer, probablement par l'intermédiaire de Mach, la construction de l'espace par Carnap dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ». Dans un article intitulé « De l'origine et de la signification des axiomes

géométriques »[1], Helmholtz propose en effet une reconstruction psychologique des géométries non euclidiennes, consistant à rendre ces géométries intuitives sur la base de transformations des intuitions de l'espace euclidien à trois dimensions. L'objectif de Helmholtz se comprend comme une tentative de réconcilier les nouvelles géométries avec une thèse fondamentale du kantisme : *l'exigence d'intuitivité* de la géométrie, autrement dit la nécessité pour les axiomes géométriques de pouvoir correspondre à une intuition sensible, et donc de pouvoir se plier au format de celle-ci. Comment en effet le kantisme pourrait-il résister au développement des géométries non euclidiennes s'il n'était pas prêt à renoncer à la *nécessité* de la géométrie euclidienne, et donc à accepter l'idée que d'autres géométries puissent se plier aux lois de notre intuition sensible ? Il faut donc *construire l'intuitivité de l'espace non euclidien*, et donc, pour Helmholtz, en proposer une *constitution psychologique*, dont l'intérêt pour notre travail est qu'elle définit ce par rapport à quoi les constructions carnapienne et husserlienne vont devoir se démarquer.

Pour démontrer que la géométrie euclidienne n'est pas la seule intuitive, Helmholtz commence par écarter la « méthode intuitive » d'Euclide, reposant sur la pratique du tracé et rendant donc incertaine la pureté de la démonstration, dans laquelle on ne peut jamais entièrement exclure qu'une donnée empirique puisse se glisser[2]. A cette méthode s'oppose la

[1] H. v. Helmholtz, « De l'origine et de la signification des axiomes géométriques ». La pagination indiquée est celle de l'édition allemande. La traduction est de nous.

[2] « La grosse difficulté dans ces recherches est, et a toujours été, que tant que la seule méthode suivie est la méthode intuitive d'Euclide, des données de l'expérience de tous les jours viennent bien trop facilement se mêler, avec l'apparence d'une nécessité intellectuelle, au développement logique des concepts. Il est tout particulièrement difficile, en suivant cette méthode, d'être parfaitement sûr que dans aucune des étapes nécessaires à la démonstration, on n'a utilisé, involontairement ou inconsciemment, de données de l'expérience ; et ce, même si celles-ci sont extrêmement générales, ou si, en pratique, l'effectuation de certaines étapes de l'opération nous les a déjà données. A chaque fois qu'un géomètre expérimenté trace une ligne pour les besoins d'une démonstration, il se demande aussi s'il est toujours possible de tracer une ligne de ce type. On sait le rôle essentiel que joue le travail de construction dans le système de la géométrie. A première vue, les constructions apparaissent comme de simples opérations pratiques, introduites pour permettre aux écoliers de s'exercer, mais en réalité, ces opérations posent l'existence de certains objets. Elles montrent au moins la possibilité des points, des lignes droites, ou des cercles que l'exercice imposait de construire, soit inconditionnellement, soit en déterminant d'éventuelles exceptions. Le point qui occupera les recherches qui vont suivre est précisément de cette nature. Le fondement de toute preuve, dans la méthode d'Euclide, consiste à établir la congruence de droites, angles, figures planes, solides, etc. Et

méthode purement formelle de la géométrie algébrique. Cette méthode permet pour sûr de dépasser les limites de notre intuition sensible, mais enlève à la géométrie tout fondement intuitif. C'est pourquoi Helmholtz imagine un procédé de *variation psychologique* nous permettant de « nous représenter » certains des espaces non euclidiens, dans le but, non pas de libérer la géométrie des frontières de l'intuition humaine, mais de déplacer celles-ci *précisément* pour sauver l'exigence kantienne du remplissement intuitif de tout concept. Reste donc à savoir ce qui, dans les géométries formelles, peut se représenter, et ce qui ne le peut pas ; par exemple, il est impossible de se représenter un espace à quatre dimensions car la quatrième dimension introduit un ordre de réalités différent que rien dans notre expérience ne nous permet de penser, alors qu'au contraire un espace sphérique ou pseudo-sphérique est parfaitement représentable [1]. En d'autres termes, l'article de Helmholtz montrera que *l'introduction d'une nouvelle dimension modifie fondamentalement le sens de l'expérience de l'espace, alors que le passage d'un espace euclidien à un espace riemannien n'est qu'une modification formelle qui peut parfaitement s'adapter à l'expérience*, à l'intuition, et plus généralement aux formes de notre esprit, pourvu que les conditions psychologiques adéquates soient remplies.

---

pour que cette congruence devienne intuitive, il faut se représenter les objets en question reportés l'un sur l'autre, sans toucher bien sûr à leur forme ou leurs dimensions. Que cela soit de fait possible et réalisable, nous en avons tous fait l'expérience dans notre prime jeunesse. Mais s'il s'agit de construire des nécessités de pensée sur cette hypothèse d'une libre translation de figures déterminées sans changement de forme dans n'importe quelle partie de l'espace, nous devons nous demander si cette hypothèse ne comporte pas de présupposé que la logique aurait laissé sans preuve. Nous verrons par la suite qu'elle en comporte bel et bien un, et, qui plus est, d'une importance capitale. Le cas échéant, toute preuve par congruence reposerait en réalité sur la seule expérience de certains états de choses ». H.v. Helmholtz, « De l'origine et de la signification des axiomes géométriques », p. 18.

[1] « Tout cela est suffisant pour montrer comment, selon la méthode proposée, on peut dériver des lois connues de notre perception sensible une série d'impressions sensibles de ce que donnerait un monde sphérique ou pseudo-sphérique s'il existait. En faisant cela, nous n'avons jamais rencontré d'inconséquence ou d'impossibilité, pas plus que dans le calcul de ses proportions. Nous pouvons nous former une image d'un monde pseudo-sphérique dans toutes les directions, aussi bien que nous pouvons appréhender son concept. Nous ne pouvons donc pas admettre que les axiomes de notre géométrie soient fondés sur la forme donnée de notre pouvoir d'intuition, voire qu'ils soient tout simplement liés à elle. Il en va autrement des trois dimensions de l'espace. Comme tous nos moyens d'intuition sensible se limitent à un espace à trois dimensions, et comme une quatrième n'est pas une simple modification du donné mais une véritable nouveauté, nous nous trouvons, en vertu de notre organisation corporelle, dans l'impossibilité absolue de nous représenter de manière intuitive une quatrième dimension ». H. v. Helmholtz, « De l'origine et de la signification des axiomes géométriques », p. 36.

La thèse de Helmholtz correspond donc à peu près exactement à la thèse de Carnap dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », puisque l'expérience de premier ordre est définie comme une expérience purement formelle et donc indifférente au type de géométrie par laquelle elle sera traitée, mais en même temps, cette expérience a un nombre de dimensions déterminé, et n'est donc pas, de ce point de vue, *purement formelle*, puisque l'introduction d'une troisième dimension implique le passage à une expérience de second ordre. C'est, encore une fois, la raison pour laquelle *la construction de l'espace dans l'article de 1924 n'est pas purement formelle*, contrairement à celle de *Der Raum* par exemple, mais exige au contraire, au moins en ce qui concerne le nombre de dimensions de l'espace, une référence minimale à l'intuition, ou, devrait-on dire, à la psychologie (ou la phénoménologie[1]), qui seule peut déterminer le nombre de dimensions de l'espace primaire.

Car telle est la leçon fondamentale de l'article de Helmholtz : la possibilité de se placer dans les conditions psychologiques pour se représenter les différents types d'espace est une condition nécessaire de la construction de l'espace, et donc des géométries afférentes. Il faut donc faire varier en pensée notre positionnement dans l'espace (par exemple en imaginant que nous sommes à l'intérieur d'une sphère ou devant un miroir convexe), nos caractéristiques physiologiques (par exemple en imaginant ce que pourraient voir des êtres qui ne possèderaient que deux dimensions), etc. Le caractère empirique de ce procédé de variation « psychologique » exclut toute comparaison avec la variation *eidétique* husserlienne, qui se définira au contraire par contraste avec les expériences de pensée proposées par Helmholtz. Cependant, le procédé helmholtzien combine les exigences de la psychologie empirique avec la nécessité pourtant contradictoire de dépasser les limites de nos habitudes de

[1] Dans la mesure où la phénoménologie se place sur le terrain que la psychologie occupe chez Helmholtz, et qui consiste à déterminer le nombre de dimensions d'un espace donné. C'est en effet le rôle que lui confère Husserl dans *Chose et espace,* mais également le rôle que confèrera Carnap à la « phénoménologie naturelle » dans l'*Aufbau*.

perception, afin de déterminer, non pas ce que nous ne pouvons pas nous représenter dans l'état actuel des choses, mais ce qui *ne peut pas se représenter*.

> Par l'expression souvent employée à tort et à travers « se représenter » ou « être capable de penser comment quelque chose s'est produit », j'entends (et je ne vois pas comment on pourrait la comprendre autrement, sans lui ôter tout son sens) que l'on peut se figurer la série des impressions sensibles que l'on devrait avoir si un cas de ce type venait à se présenter. Or puisqu'on ne connaît aucune impression sensible qui corresponde à un tel phénomène, que personne, jamais, n'a pu observer (comme c'est le cas pour nous du passage à une quatrième dimension de l'espace, et pour les êtres de surface, du passage à la troisième dimension que nous connaissons), on peut dire qu'une telle « représentation » est impossible, de la même manière qu'un aveugle de naissance ne saurait se « représenter » les couleurs, même si quelqu'un venait à lui en proposer une description conceptuelle.[1]

Grâce à cette notion de « représentation », Helmholtz semble atteindre ici un sens de la possibilité et de l'impossibilité très proche de celui que génère, chez Husserl, le processus de variation eidétique, à savoir une possibilité qui dépasse les conditions psychologiques et empiriques de la perception sensible, tout en restant fondée dans une intuition. Cependant, la méthode de Helmholtz diffère en profondeur de la méthode phénoménologique, dans la mesure où le critère d'impossibilité de la représentabilité d'un phénomène s'énonce en ces termes : « on ne connait aucune impression sensible qui corresponde à ce phénomène, que personne, jamais, n'a pu observer ». En d'autres termes, l'impossibilité de la représentabilité d'un phénomène n'est pas totalement distincte de l'impossibilité *de fait*, dans une ambiguïté qui révèle l'ampleur de l'influence sur Helmholtz de la définition kantienne de l'*a priori* comme *a priori* subjectif.

Or si la méthode de Helmholtz diffère de la pratique de la variation eidétique, elle est au contraire extrêmement proche de la méthode kinesthésique que Husserl semble employer dans le cours de 1907. Car la différence est loin d'être évidente, entre d'un côté les expériences de pensée pratiquées par Helmholtz pour créer les conditions psychologiques dans lesquelles les différents espaces non euclidiens, et d'un autre côté les expériences

[1] H. v. Helmholtz, « De l'origine et de la signification des axiomes géométriques », p. 19.

proposées par Husserl pour reconstituer la genèse de l'espace euclidien à partir d'espaces non euclidiens. L'ambiguïté de la position de Husserl provient en effet de la combinaison d'une approche proprement phénoménologique fondée sur le processus de variation eidétique avec un processus de variation kinesthésique directement hérité de la psychologie expérimentale. C'est pourquoi l'introduction des systèmes kinesthésiques à la place du processus de variation eidétique (ou tout au moins l'articulation de la méthode de variation eidétique à la variation kinesthésique) place la construction husserlienne de l'espace dans une proximité délicate avec la psychologie helmholtzienne, et impose à Husserl de définir un sens proprement phénoménologique de la constitution par variation kinesthésique. Il faudra recourir aux analyses *carnapiennes* de la notion de système kinesthésique pour comprendre le danger de l'introduction des systèmes kinesthésiques dans la constitution ainsi que la manière d'échapper à l'ambiguïté de ces systèmes relativement à la psychologie.

§ 64. B. La constitution kinesthésique chez Carnap

En effet, malgré la proximité des constitutions husserlienne et carnapienne de l'espace, respectivement dans *Chose et espace* et dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », Carnap semble éviter d'utiliser le vocabulaire de la kinesthèse qui permet à Husserl d'accomplir une reconstruction détaillée du passage de l'espace « primaire » à l'espace « secondaire », et d'aller ainsi jusqu'au bout du projet de constitution mathématique de l'espace. Chez Husserl, la kinesthèse est pourvue d'un rôle constitutif et son introduction dans *Chose et espace* constitue un premier pas vers l'élaboration d'un système de constitution idéaliste, en faisant intervenir le sujet au cœur de la constitution, dans les limites que nous avons étudiées. Chez Carnap, il faudra attendre l'*Aufbau* pour que le terme de « sens kinesthésique » intervienne dans le système de constitution, dans le paragraphe de « l'ébauche d'un système de constitution » consacré à « mon corps ». La kinesthèse a-t-elle alors un rôle comparable à celui qu'elle tient dans la constitution husserlienne de l'espace, c'est-à-dire un rôle constitutif,

ou bien est-elle, comme tant d'autres concepts phénoménologiques, réduite à un rôle secondaire ?

L'INTEGRATION DES SYSTEMES KINESTHESIQUES A LA CONSTITUTION CARNAPIENNE

Le texte de Carnap est, ici encore, relativement ambigu : d'un côté le « sens kinesthésique » intervient dans la constitution précisément lors du passage du « niveau zéro » de la constitution (ou niveau de la « conscience »[1]) au niveau des choses physiques, donc à un moment crucial de la constitution dont nous avons vu qu'il imposait à Carnap de sortir du modèle logistique pur ; mais d'un autre côté, les sensations kinesthésiques ne sont pas constitutives *au sens que Husserl prête à cette fonction*. En effet, le §129 de l'*Aufbau* consacré à la constitution de l'entité « mon corps » (*Leib*) se prête à trois niveaux de lecture :

1. Tout d'abord, « mon corps » est constitué comme un cas particulier de la classe des « choses visuelles », dont Carnap vient d'établir la règle de constitution aux §§126 et 127. Il semble par conséquent n'être qu'un objet de niveau plus élevé dans le système, ce qui exclurait qu'il entre dans la constitution des choses visuelles elles-mêmes. En outre, les sensations kinesthésiques elles-mêmes sont présentées par Carnap comme un cas particulier des sensations relatives à « mon corps », donc comme le cas particulier d'un cas particulier de sensations :

> 1. Mon corps est constamment à proximité de mon œil (…). 3. Aux parties de la superficie de mon corps correspondent les qualités (ou signes de localisation) du sens de la pression, de sorte qu'une sensation de pression d'une certaine qualité est vécue quand la zone cutanée correspondante est touchée par un autre corps ou par une autre partie de mon corps. 4. Les qualités des sensations kinesthésiques correspondent à des types déterminés de mouvements de mon corps.[2]

[1] Ces termes ainsi que leurs limites sont exposés notamment dans le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 220.

Il n'y aurait donc rien d'autres dans les « sensations kinesthésiques » ainsi définies que certaines qualités sensibles d'un type particulier, qui reposeraient sur la constitution préalable de nombreuses classes de qualités, et n'entreraient donc pas dans la constitution de celles-ci.

2. Pourtant, à un deuxième niveau de lecture, qui correspond à l'interprétation que nous avons proposée de ce passage dans le cadre de la comparaison des systèmes de constitutions de Husserl et de Carnap[1], le « corps propre » et les sensations kinesthésiques dont il est le lieu reçoivent bien un rôle constitutif. En effet, la corrélation de toutes les sensations aux sensations de « mon corps » intervient au cœur de la constitution des choses de la perception, dans la mesure où les perceptions kinesthésiques constituent le lien entre les différentes classes de sensations. En effet, la constitution des choses visuelles, à savoir l'attribution des couleurs aux points du monde, repose sur la constitution du concept de « point de vue », mais non pas sur la constitution du corps propre. Mais comment cet espace de « points de couleurs » et d'objets visibles peut-il être mis en relation avec l'espace des sensations tactiles et, par la suite, avec tous les autres espaces de sensations ? Comment donc résoudre le problème que Carnap définit comme « problème de la correspondance mutuelle des différents « espaces sensibles » »[2] ? C'est bien « mon corps » qui permet d'opérer cette mise en relation des différentes niveaux de la perception. En effet, mon corps se caractérise par une relation privilégiée au centre de toutes les « lignes de vue » qui correspond, en langage réaliste, à l'œil. La localisation de mon corps dans le champ de la perception est donc constante et parfaitement déterminée : en effet, lorsque Carnap énonce que « chaque état de C [mon corps] est très proche du point de vue correspondant »[3], il n'entend pas cette proximité seulement au sens intuitif ou spatial (à savoir que mes yeux seraient proches dans l'espace du reste de mon corps), mais *toujours au sens topologique*. En d'autres termes, la « proximité » des sensations relatives à « mon corps » et des sensations visuelles déterminées par une

[1] Cf. le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail, notamment §§ 31-32.
[2] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §130, p. 221.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §129, p. 219.

certaine « ligne de vue » doit être prise en un sens très fort : elles sont « partiellement identiques » au sens où elles partagent de nombreuses propriétés et appartiennent aux mêmes « cercles de ressemblance ». Les sensations de « mon corps » sont donc liées *topologiquement* aux sensations visuelles, et leur sont donc partiellement identiques.

Or c'est sur cette identité partielle que repose l'attribution des qualités tactiles aux points de l'espace déjà définis dans l'espace visuel. En effet, ce même corps qui entretient avec le centre de la perception visuelle une relation de proximité insigne est doué sur toute sa superficie d'un « sens de la pression » qui lui permet d'éprouver une sensation interne au contact d'un corps externe, c'est-à-dire d'un corps dont les sensations ne font pas partie de la classe de sensations C. Or la proximité constante des sensations de « mon corps » avec le centre de la vision fait de « mon corps » la référence ultime de toute localisation :

> La situation des points tactiles touchés peut être déterminée avec plus de précision que celle des points de couleur vus ; ces points en effet sont au contact de la zone correspondante du corps, il n'y a donc pas à définir ici une distance ou une dimension de profondeur si l'on admet que la situation spatiale de mon corps est déjà déterminée.[1]

Telle est la spécificité du corps propre dans le système de constitution : sa situation spatiale est toujours déterminée, et constitue la base pour la détermination de toute localisation d'un point du monde. Grâce à sa proximité continue par rapport à « mon œil », mon corps peut donc déterminer la position d'un point du monde avec précision sans qu'il soit nécessaire de « définir une dimension de profondeur ». Le corps propre permet donc de déterminer avec précision la position dans le monde, donc de constituer un espace objectif *extérieur* sans pour autant avoir à produire la « fiction » de la profondeur, et donc sans quitter le sol de ce que Carnap nomme, dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », l'expérience « de premier ordre ». La référence aux sensations du corps propre, et plus précisément à *la sensation que ce corps nous donne de son propre positionnement dans l'espace*, permet donc

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §130, p. 220.

de compléter la constitution de l'espace sans sortir de l'expérience purement sensorielle, et sans rendre nécessaire le recours à la « fiction » d'un espace tridimensionnel. C'est pourquoi, à ce deuxième niveau de lecture, le rôle du corps propre et de ses sensations kinesthésiques dans ce texte de l'*Aufbau* n'est pas si différent du rôle que lui prête Husserl dans *Chose et espace*.

3. Pourtant, à un troisième niveau de lecture, la constitution kinesthésique carnapienne diverge de la constitution husserlienne, et cela pour au moins deux raisons.

a) Tout d'abord, comme le signalait déjà notre première lecture de ce texte, Carnap n'accorde pas de rôle constitutif aux sensations kinesthésiques *dans leur spécificité*, mais plutôt à toutes les sensations du corps propre en général, dans leur corrélation avec les sensations se rapportant à des objets « extérieurs ». Or, du point de vue de la constitution, et notamment de son rapport à l'idéalisme transcendantal et à la psychologie, cette généralisation est cruciale. En effet, l'analyse de Carnap est similaire à celle de Mach dans *L'Analyse des sensations* : les sensations du corps propre apparaissent comme des sensations visuelles et tactiles d'un type particulier, mais ne constituent pas un champ d'expériences à part. Plus précisément, dans le vocabulaire topologique de l'*Aufbau*, la seule spécificité des sensations du corps propre est leur constante « proximité » avec le centre de toutes les « lignes de vue ». Il s'agit donc bien d'une spécificité formelle, mais de niveau élevé dans l'élaboration du système de constitution, si bien qu'à un autre niveau, plus basique ou fondamental, il n'y a aucune différence de forme entre les sensations visuelles que Mach nommerait « A, B, C, …» et les sensations visuelles « K, L, M, … ». Pour Carnap, la distinction entre les sensations du corps propre et les sensations visuelles n'a donc de sens qu'au sein du système de constitution et ne peut donc aucunement être considérée comme une différence fondamentale qui serait donnée à un niveau pré-constitutif et définirait ainsi une base pour la constitution. Nous retrouvons donc la même divergence avec Husserl que sur la question de l'introduction de la

troisième dimension de l'espace : *la constitution carnapienne, tout comme l'analyse machienne, aplanit les différences phénoménologiques que Husserl tente de mettre au jour au niveau même de l'immanence, donc avant toute constitution*.

C'est la raison pour laquelle les sensations kinesthésiques *ne peuvent pas*, chez Carnap, recevoir un sens spécifique qui les distinguerait essentiellement des autres sensations corporelles. La méfiance de Carnap sur ce point s'explique, comme chez Wittgenstein, par le fait que la kinesthèse peut toujours être interprétée comme le déguisement d'une constitution métaphysique du sujet qui véhiculerait l'idée que le sujet pourrait se percevoir lui-même en tant que sujet. En effet, la spécificité des sensations kinesthésiques est qu'elles se rapportent à un *mouvement* du corps, et plus précisément à un mouvement *volontaire*. Carnap reconnaît lui-même cette spécificité en reconnaissant la corrélation entre volitions et sensations kinesthésiques :

> On pourrait caractériser [les classes d'objets psychiques non réductibles aux sensations et aux sentiments] à l'aide de certaines corrélations avec d'autres classes sensibles : pour les volitions par exemple, si ces classes existent en tant que catégorie d'objets distincte, serait prise en compte la corrélation avec les sensations kinesthésiques.[1]

Le rapport des sensations kinesthésiques à la volonté, et donc à la subjectivité, apparaît donc, dans l'ordre du système de constitution, *postérieurement à l'apparition des sensations kinesthésiques elles-mêmes*. En d'autres termes, conformément à la logique phénoménaliste de Mach, la distinction entre subjectivité et objectivité n'est qu'une construction fondée sur une base phénoménale neutre : elle n'est qu'une construction sur la base des sensations kinesthésiques, qui ne sont elles-mêmes qu'un type de sensations corporelles, qui ne constituent elles-mêmes qu'une forme parmi d'autres de sensations visuelles, dans un flux d'immanence parfaitement neutre du point de vue de ces distinctions. La différence avec Husserl est alors frappante : dans *Chose et espace*, au contraire, c'est précisément *parce que*

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §131, p. 222.

les sensations kinesthésiques apparaissent, *au niveau même de l'immanence*, comme phénoménologiquement liées aux actes de volition (et donc comme déterminées, *avant toute constitution*, comme résultant d'un mouvement *subjectif*) qu'elles peuvent entrer dans la constitution de la réalité objective. La spécificité phénoménologique des sensations kinesthésiques est donc première, au sens où ces sensations sont d'emblée déterminées *comme sensations subjectives*, ce qui leur permet de servir de sol à l'apparition de l'objectivité comme telle, ce que nous avons défini comme une forme d'idéalisme transcendantal incarné.

b) Cependant, le système de constitution de l'*Aufbau* permet de rendre compte de cette spécificité des sensations kinesthésiques, quoiqu'à un niveau déjà élevé de la constitution, pour une raison que nous avons déjà soulignée à plusieurs reprises : le donné, dans l'ouvrage de 1928, est toujours déjà pré-constitué, toujours déjà pré-structuré pour une reconstruction logique qui n'est par conséquent jamais entièrement conventionnelle. Or il en va autrement dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », et plus généralement dans les textes que Carnap rédige autour de 1924 et dont la première version de l'*Aufbau* fait partie. En effet, dans ces textes de transition, où Carnap adopte un point de vue phénoménaliste sans pour autant renoncer à la constitution *logique* de l'espace à partir de l'espace formel, le donné n'est précisément pas défini comme un donné pré-structuré, mais comme un pur chaos. Rappelons que le titre que Carnap donne en 1924 à l'*Aufbau* n'est autre que « Du Chaos à la réalité ». Or certes, ce chaos comporte un certain nombre de structures, à savoir les relations de voisinage existant entre ses différents éléments, et qui peuvent être exprimées sous la forme d'une topologie, mais précisément cette topologie n'exprime que les propriétés strictement formelles de l'espace en question, et strictement aucune propriété matérielle. En effet, dès que les relations entre les éléments de l'expérience primaire reçoivent un sens déterminé, cela signifie qu'une convention a été introduite, et que nous avons basculé dans l'expérience secondaire. L'expérience primaire ne comporte donc que des structures formelles, mais ne

peut en aucun cas contenir de structures matérielles, c'est-à-dire des « structures » au sens fort que l'*Aufbau* prête à ce terme.

Le texte de 1924 permet donc de confirmer, par contraste, la lecture de l'*Aufbau* que nous avons engagée dans les chapitres précédents : le système de constitution repose bien sur un sol d'*a priori* matériel, qui s'exprime dans les structures sur lesquelles la science fonde ses énoncés, et qui définit très exactement *ce dont la « reconstruction logique (ou rationnelle) » est la reconstruction.* La constitution ne peut être une reconstruction logique que si les structures qui la fondent structurent le donné non seulement formellement, mais aussi matériellement. C'est pourquoi le cas des sensations kinesthésiques ne fait que confirmer une intuition que nous avons pu vérifier sous plusieurs angles différents : la possibilité même du concept de constitution de l'*Aufbau* dépend de l'existence d'une discipline pré-constitutive dans laquelle les différents concepts tirent leur structure avant toute introduction d'un langage conventionnel. Mais l'apport de l'article de 1924 tient à ce qu'il permet de définir plus précisément la nature de cette « phénoménologie » pré-constitutive, ou plutôt du type de structures qu'elle met au jour pour la constitution : les relations que définit cette science ne peuvent être que des relations *topologiques*. La hiérarchie des concepts du système de constitution que nous avons étudiée dans le premier chapitre de la deuxième partie de ce travail, et que nous avons décrite comme « l'ontologie » commune des constitutions respectives de Husserl et Carnap, apparaît donc comme une *topologie des concepts de l'expérience*.

DE LA KINESTHESE LA TOPOLOGIE

Le modèle topologique apparaît donc comme plus fondamental encore que le modèle phénoménaliste que nous avons étudié précédemment. Car la sphère des phénomènes bruts, loin de se définir comme un « chaos » comme le considérait à tort Carnap dans la première version de l'*Aufbau* et dans l'article de 1924, est au contraire une multiplicité régie par des

lois de proximité et d'éloignement qui situent l'ensemble des « vécus » auto-psychiques dans un *espace* qui n'est autre que ce que Husserl définira comme une *sphère d'immanence*. La topologie des vécus est donc l'équivalent exact, dans le système de l'*Aufbau*, de l'immanence au sens phénoménologique du terme. *La constitution s'entend donc bien, chez Carnap également, comme une donation de sens*, mais une donation d'un autre type que la donation phénoménologique.

La donation de sens carnapienne comporte en effet deux dimensions qui, quoique liées, ne doivent pas être confondues :

1. La constitution se définit tout d'abord comme la *détermination d'une relation purement formelle*, donc comme attribution (donation) d'un contenu à un concept ne possédant, au niveau du donné brut, qu'une structure formelle. Ce *passage du formel à l'effectif* (plutôt que du « chaos » à la « réalité ») correspond à ce que « *Dreidimensionalität des Raumes* » décrira comme le passage de l'expérience de premier ordre à l'expérience de second ordre, mais aussi à ce que l'*Aufbau* comprendra sous l'idée d'une réduction de tous les concepts à des relations fondamentales. L'apport de l'*Aufbau* apparaît cependant au grand jour : grâce au fondement de la constitution dans une science pré-constitutive, le passage de la relation fondamentale aux différents concepts constitués peut s'opérer de manière purement formelle. En effet, comme nous l'avons vu, *le passage du formel à l'effectif requiert certes le recours à un élément non formel, mais cet élément ne doit pas nécessairement entrer dans la constitution elle-même*, comme le faisait l'espace intuitif dans *Der Raum* : il suffit en effet que le système de constitution soit *fondé* dans une autre discipline, pré-constitutive, et dont il n'est que la « reconstruction rationnelle » (ou plus précisément la « reconstruction formelle »), *il suffit donc que cet élément non formel soit extérieur au système et fonctionne comme son fil directeur, pour que la constitution elle-même puisse être entièrement formelle. Cette première dimension de la constitution ne repose*

pas tant sur un modèle logique que sur un modèle topologique, dans la mesure précisément où il ne s'agit pas seulement d'appliquer une série de conventions à un chaos informe, mais plutôt de travailler des relations formelles déjà existantes et définissant l'espace d'immanence des vécus auto-psychiques, et donc de donner un sens ou un contenu déterminé à des relations vides de toute détermination.

2. La seconde dimension de la constitution, lointainement héritée de la « cartographie » humienne de l'esprit, mais également liée à la dimension « topologique » que nous venons de décrire, pourrait s'entendre comme une *dimension « topographique »*, et consiste à concevoir un système de concepts (ou système de constitution) sous la forme d'une arborescence. L'idée d'une arborescence décrit en effet précisément le geste carnapien, dans la mesure où cette image véhicule l'idée d'éléments fondamentaux à la base du système de constitution, mais également l'idée d'une ontologie métaphysiquement neutre, et dont la hiérarchie s'entendrait, ici encore, en un sens topologique et non axiologique, dans la mesure où la constitution déploierait dans un même espace tous les objets et aplanirait ainsi toute distinction de transcendance et d'immanence. Nous avons étudié, dans la deuxième partie de ce travail, l'arborescence du système de constitution ébauché par Carnap au quatrième chapitre de l'*Aufbau*, mais on pourrait également représenter le travail de constitution de « *Dreidimensionalität des Raumes* » sous cette forme. Or ce travail de cartographie est crucial car il permet de représenter sous forme vectorielle la *dérivation* d'un niveau de constitution à partir d'un autre, sans pour autant dévier du langage formel, c'est-à-dire sans prendre position sur la nature exacte de cette dérivation. La constitution carnapienne peut ainsi obéir aux principes épistémologiques dont elle est porteuse : de même que la « causalité » ne peut être interprétée scientifiquement en termes de causalité effective, mais ne désigne qu'une relation formelle entre deux éléments, de même la constitution n'est-elle scientifique que dans la

mesure où on se garde d'interpréter les relations de dérivation qu'elle comporte autrement que comme des relations formelles strictement représentables sous la forme d'une arborescence.

C'est pourquoi constituer un concept revient très précisément, chez Carnap, à lui assigner une place dans un système de concepts représentable dans l'espace. C'est ce qui fait l'unité profonde de toute l'œuvre du premier Carnap depuis ses premières tentatives d'élaboration d'un système de constitution dans *Der Raum*, et c'est pourquoi il sera nécessaire, pour compléter l'archéologie du concept de constitution, d'étudier plus en détail le type de constitution que Carnap entreprend dans sa dissertation doctorale.

§ 65. C. La spécificité de la constitution kinesthésique phénoménologique

DEUX APPROCHES DE LA CONSTITUTION DANS LE COURS DE 1907

Or une telle représentation topographique de la constitution n'est pas étrangère au Husserl du cours de 1907, et semble même expliquer comment la phénoménologie de *Chose et espace* échappe au danger de dérive psychologiste que représente l'introduction des systèmes kinesthésiques dans le sillage helmholtzien. Le modèle topographique permettrait ainsi à Husserl de contrebalancer le modèle kinesthésique afin de garantir l'objectivité de la constitution de l'espace. Afin de déterminer dans quelle mesure Husserl avait envisagé la possibilité d'une présentation topographique de la constitution au sens que nous venons de mettre au jour et que nous continuerons à déterminer dans la suite de ce travail, nous pouvons nous pencher sur les deux textes qui constituent le cours sur *Chose et espace*, à savoir le cours à proprement parler et le « Mémoire » qu'en tire Husserl.

Les deux textes de 1907 sont en effet naturellement porteurs de la même thèse : *la perception est par essence orientée*, et cette orientation est déterminée, ou prescrite, par la coordination des *data* sensibles à des *data* kinesthésiques. La différence essentielle entre les deux textes tient plutôt à leur mode respectif d'exposition. Le texte du mémoire propose en

effet une constitution « systématique » de l'espace, ou plus précisément une *exposition systématique* de cette constitution. Ce mode d'exposition de la constitution semble d'ailleurs rapprocher d'autant Husserl de la démarche carnapienne qu'il se distingue de sa démarche habituelle dans ses textes canoniques. Le § 62 de ce travail nous a montré comment fonctionnait cette exposition systématique et quelle était sa méthode. Dans le corps du texte de 1907, au contraire, l'exposition est progressive et proprement phénoménologique : la constitution est fondée sur une réduction, articulée à une description dont elle suit les méandres. Cependant, là n'est pas le véritable intérêt de cette différence de mode d'exposition. L'important est que, tout en restant fondamentalement la même, la thèse de l'orientation de la perception est elle-même modifiée, par le simple fait qu'elle *ne joue pas le même rôle* dans un texte et dans l'autre. Dans le corps du texte du cours, un des enjeux majeurs était de *faire apparaître au niveau même de la perception son caractère orienté*. La phénoménologie ne peut en effet se justifier de constituer l'objet que si elle s'avère capable de montrer le caractère intrinsèquement orienté de la perception, puisque seul ce constat rendra nécessaire l'étude phénoménologique de la perception en termes d'intentionnalité. Dans l'« Exposition systématique », au contraire, Husserl *part* de cette thèse et occulte donc un aspect essentiel de la démarche phénoménologique, lequel correspond à la première question fondamentale de la constitution que nous avons mise au jour au début de ce chapitre[1]. La première phrase de ce texte stipule en effet : « Tout corps se constitue dans une orientation… »[2] S'agissant d'un résumé académique destiné à rassembler le plus de thèses possibles en peu de pages, il est naturel que ce texte de l'Appendice ne suive pas dans ses méandres l'analyse phénoménologique de la perception. Il ne s'agit donc pas pour nous de savoir si Husserl a *voulu* changer de méthode d'un texte à l'autre, ce qui n'est bien sûr pas le cas, mais bien plutôt de savoir si cette différence est susceptible de nous apprendre quelque chose sur la

[1] Rappelons que cette question consistait à s'interroger sur la manière de faire apparaître le caractère *constitué* du monde manifeste.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, pp. 297/347.

signification même de l'entreprise constitutive. Une étude qui n'aurait donc peut-être aucun sens pour une exégèse husserlienne, prend pour nous tout son sens dans la mesure où, de fait, certains équilibres sont renversés entre les deux textes. La thèse de l'orientation de la perception est ainsi ramenée au statut de *postulat* sur la base duquel est opérée la constitution.

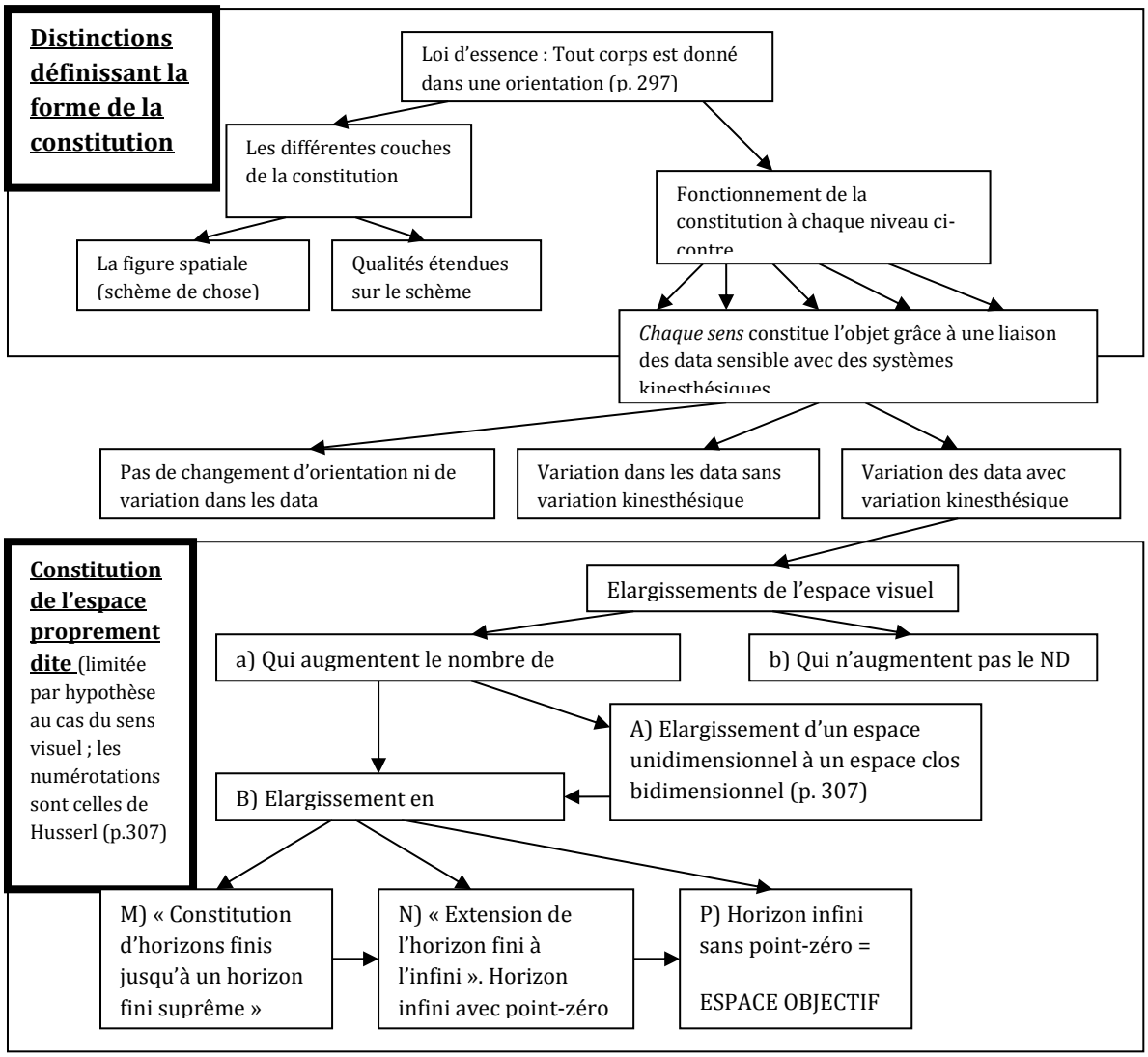
L'autre thèse fondamentale du texte, qui revient à concevoir la constitution d'un espace *objectif* par *décentrement* de l'espace tridimensionnel centré, est elle aussi maintenue, mais pourtant modifiée. En effet, dans le corps du texte du cours, Husserl donne à cette thèse une fonction téléologique, dans la mesure où cette thèse finalise la constitution : dans notre perception, nous avons effectivement affaire à un espace objectif ; qu'est-ce que cela suppose que notre conscience ait constitué ? Dans l'Appendice, au contraire, *la constitution de l'espace est apparemment définalisée*, et la finalité est remplacée par le caractère systématique de l'exposé, procédant étape par étape sans hiérarchie *a priori*. Comme Carnap dans *Der Raum*, Husserl nous donne en effet les moyens de produire un *tableau synoptique* de sa constitution, permettant de situer chaque étape dans l'ensemble du processus, et rendant apparemment impossible toute téléologie constitutive. Le caractère systématique de l'exposition dépend en effet de la neutralité des distinctions sur la base desquelles Husserl produit le « système » de constitution de l'espace.

EXPOSITION CARTOGRAPHIQUE DE LA CONSTITUTION DE L'ESPACE

La constitution devient systématique, en d'autres termes, lorsque Husserl prend garde de ne pas finaliser ses distinctions, mais les expose pour elles-mêmes, *comme si* sa constitution de l'espace était, comme celle de *Der Raum*, purement formelle[1], ou plus précisément correspondait au modèle topologique tel que nous l'avons décrit. Le tableau

[1] Ce qui relève, quoiqu'en un sens très différent du sens canonique, de la neutralité que prône la phénoménologie.

synoptique suivant résume les principales distinctions opérées par Husserl, et qui, à elles seules, produisent une constitution « topographique » de l'espace.



Ce tableau expose la constitution de l'espace objectif comme une simple arborescence[1] : comme dans *Der Raum*, *les distinctions semblent avoir pour elles-mêmes une valeur constituante*, ce qui n'est pas à première vue le cas, habituellement, chez Husserl, même si ce point serait sujet à discussion. L'intérêt de ce tableau est de montrer que le

[1] Les références aux textes de Husserl sont données dans la pagination de l'édition allemande, en marge de la traduction française, pp. 347-358.

moment « espace objectif », s'il est bien le stade ultime du tableau, et donc en un sens l'aboutissement de la constitution, n'est pourtant que le résultat de distinctions progressives qui, quoiqu'elles puissent être finalisées du point de vue de notre expérience effective, demeurent *objectivement neutres*. La question de l'espace objectif est toujours présente, mais ne constitue plus le *fil directeur explicite* de la constitution. Comme dans *Der Raum*, même si l'espace objectif constitue pour nous le seul espace effectif, il peut être interprété constitutivement comme *un des espaces possibles* représentés dans le tableau synoptique. *Chaque distinction peut ici valoir comme constitution d'un espace possible*.

La constitution systématique de l'espace est donc définalisée et occulte tout un aspect de la démarche phénoménologique. En réalité, Husserl ne récapitule ici qu'un aspect du programme constitutionnel, aspect qu'il formule au §43 du cours :

> [Il s'agit d']éclaircir phénoménologiquement la constitution de l'objectivité inchangée dans la multiplicité des apparitions changeantes, ainsi que, de surcroît, les différences entre mouvement de l'objet et mouvement du sujet percevant.[1]

Constituer la chose, pour le phénoménologue, c'est montrer étape par étape sa formation, suivre l'intentionnalité constituante dans sa richesse, dans la progressivité de sa démarche. En faisant varier avec Husserl le mode d'exposition de la constitution, nous pouvons donc distinguer deux dimensions du programme constitutionnel : 1. *l'établissement de thèses générales sur le statut de l'objet constitué ainsi que sur le statut et la méthode de la constitution, et* 2. *le suivi descriptif détaillé de ce processus*. Le texte de la « constitution systématique » nous prouve que ce deuxième aspect peut être étudié indépendamment du premier, que *l'étude des détails de la constitution n'implique pas nécessairement d'avoir tranché préalablement la question de la nature ou de l'essence de celle-ci*. Nul n'a pris autant cette thèse au sérieux que Carnap, qui, au chapitre IV de l'*Aufbau*, produit un système de constitution exposé dans quatre langages : symbolique, naturel, réaliste et constructionniste, si

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §43, pp. 151/185.

bien que les thèses métaphysiques ou générales portant sur la nature de la constitution n'affectent pas son détail. Chez Carnap, mais déjà chez le Husserl de 1907, *le détail de la constitution prend donc le pas sur son essence*. Prise à la lettre, l'exigence de neutralité métaphysique de la phénoménologie ne semble pas exprimer autre chose : la phénoménologie ne doit-elle pas privilégier la description par rapport à la détermination du statut de la constitution ?

FORME ET CONTENU DE LA CONSTITUTION : LE DEPASSEMENT DE LA DEDUCTION TRANSCENDANTALE

La description ou la constitution à proprement parler prennent, avec Husserl et encore chez Carnap, une position fondamentale, à laquelle sont indexées les questions de statut ou de méthode. Ce fait est souvent occulté par la tendance husserlienne à l'inflation des questions méthodiques, que l'on trouve notamment à l'œuvre dans les *Idées directrices pour une phénoménologie I*, mais il reste néanmoins une exigence fondamentale de la phénoménologie. C'est même à ce niveau que la phénoménologie se distingue radicalement de l'entreprise kantienne. A partir d'une même question transcendantale, celle de la possibilité d'une connaissance objective du monde si celui-ci n'est pas immédiatement donné, Kant produit en effet quant à lui une « déduction transcendantale » qui prouve, *en général*, cette possibilité. Selon Husserl, la déduction transcendantale kantienne est insuffisante[1] : pour « déduire » l'objectivité de notre connaissance, il faut pouvoir suivre l'activité intentionnelle dans ses méandres, au fil directeur de la donnée absolue atteinte par la réduction. Cette distinction des approches kantienne et husserlienne mérite d'être éclaircie.

Le chapitre VII de *Chose et espace* peut être interprété comme une tentative de dépassement de la question kantienne[2] : Husserl accède ici à un sens phénoménologique de la

[1] Cf. Husserl, *Philosophie Première*, 1923-1924, t. I, pp. 239/299 sq.
[2] Le thème du dépassement, débordement et retournement husserlien de la question kantienne fait l'objet du travail de Dominique Pradelle, qui a attiré notre attention sur ce point.

constitution *à partir de la question kantienne* ; la « constitution systématique » accentuera ce dépassement en occultant définitivement cette question au profit de la constitution elle-même, définalisée et sans enjeux métaphysiques. Au début du cours de 1907, pourtant, les cartes ne sont pas aussi clairement distribuées : Husserl part d'une pré-définition équivoque de la constitution, ancrée dans les analyses du dernier chapitre de *L'idée de la phénoménologie* : « C'est donc la constitution – je pourrais dire aussi la manifestation originaire – de l'objectité empirique dans l'expérience inférieure, que nous voulons étudier. »[1] Que signifie donc ici « *manifestation originaire* de l'objectité empirique dans l'expérience inférieure » ? Il y a là un double objectif : *descriptif*, puisqu'il s'agit pour le phénoménologue de décrire une manifestation, et *transcendantal*, dans la mesure où ramener l'objectif à l'originaire, c'est le « déduire » au sens kantien, montrer sa légitimité. De plus, ces deux objectifs sont intrinsèquement reliés entre eux : *la description doit être elle-même une déduction transcendantale* ; en manifestant la constitution de l'objectité empirique (ou en décrivant la manière dont l'objectité se manifeste), la description doit *montrer* le fondement de celle-ci dans l'expérience inférieure, et donc déduire son objectivité.

Dans la suite du texte, Husserl radicalise même cet aspect kantien de la question descriptive. La formulation de cette problématique est d'ailleurs étonnamment proche de celle de l'*Aufbau* : « C'est précisément la difficulté fondamentale de la constitution, dans le phénomène, de ce qui est objectif, qui pointe : comment sont possibles des énoncés évidents portant sur une objectité qui n'est pas donnée effectivement dans le phénomène ? »[2] La question (d'inspiration kantienne) de l'objectivité des énoncés portant sur des objets sert donc ici de fil directeur à la constitution. Il s'agit bien de rendre compte du *fait* des énoncés objectifs, donc d'en donner une déduction transcendantale. La question est reformulée dans

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §2, pp. 8/29.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §7, pp. 19/41.

des termes plus proches encore de ceux de Carnap, quelques lignes plus loin dans le même alinéa :

> Comment tout cela doit-il être compris, pour que dans tout le processus de la connaissance ne viennent pourtant jamais à se succéder que des enchaînements de vécus ; et pour que, en dépit de toute l'évidence propre (sous réserve des restrictions adéquates) aux jugements portés sur l'objectité on ne puisse assigner aucune place où l'objet soit réellement dans le vécu ?[1]

La réponse de Husserl semble indexer l'ensemble de l'entreprise constitutive à cette question :

> L'objectité se constitue dans les vécus. Comment doit-on comprendre le se-constituer à ses différents niveaux, en tant que donnée visée se confirmant progressivement ? A quoi ressemble le se-constituer ? Il doit être éclairci, c'est-à-dire que je ne puis me contenter de toute l'évidence des jugements, mais doit amener à la pure donation la conscience d'évidence elle-même en tous ses moments, la poursuivre dans ses mutations et la soumettre à une analyse qui, par un pur regard, établit ce que l'on a ici effectivement devant soi, ce que comporte l'essence de tels enchaînements.[2]

Ce dernier passage vise, pour Husserl, à démontrer la nécessité de la réduction phénoménologique, du changement d'attitude. Husserl opère également ici un déplacement important vis-à-vis de la problématique kantienne :

Pour répondre à la question transcendantale de la possibilité des connaissances objectives, il ne suffit donc pas d'avoir montré que l'objectité « se constitue dans des vécus », mais il faut suivre pas à pas cette constitution, de l'éclaircir dans sa progression même. *La constitution est la seule réponse pertinente à la question transcendantale* : Kant l'avait entrevu dans la *Critique*, Husserl le montre en produisant effectivement une constitution des étants réaux, et Carnap ira jusqu'à essayer de *traduire effectivement* les « énoncés portant sur des objets qui ne sont pas donnés dans le phénomène » en énoncés ne portant que sur les vécus et leur relation fondamentale. *La continuité est frappante entre ces trois tentatives : le*

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §7, pp. 20/41. Nous soulignons
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §7, pp. 20/41.

pas décisif est franchi lorsque la réponse à la question transcendantale n'est plus confiée à une déduction transcendantale définitive, mais au développement effectif de la constitution.

Malgré leurs différences, Husserl et Carnap se rejoignent donc dans l'affirmation du primat du développement effectif de la constitution sur ses enjeux métaphysiques ou même critiques. La constitution est liée à la question transcendantale et à la réponse idéaliste à cette question, mais *l'essentiel de la constitution réside dans son effectuation, une fois mis entre parenthèses ces enjeux métaphysiques*. C'est ce retournement qui fait de la phénoménologie une science *descriptive*, et du chapitre IV de l'*Aufbau* le moment le plus important de l'ouvrage aux yeux de son auteur. La formule déjà citée du §43 du cours de 1907 confirme donc ce retournement. Nous sommes au cœur du cours, et Husserl relance l'analyse en renouvelant le questionnement : « Une très difficile analyse détaillée des apparitions qui entrent dans la synthèse est manifestement nécessaire, et bien plus pénétrante qu'elle n'a été jusqu'ici, pour éclaircir phénoménologiquement la constitution de l'objetité inchangée dans la multiplicité des apparitions changeantes. »[1] A partir du §40 de *Chose et espace*, au début du chapitre intitulé « Récapitulation : les analyses de la perception dans le cadre de la réduction phénoménologique », la question kantienne de départ a trouvé une réponse. Reste donc, sur la base des acquis généraux de la première partie de l'ouvrage, concernant la réduction, l'intentionnalité, la notion de contenu exposant, etc., à *gagner l'analyse proprement phénoménologique*.

Tout le chapitre VII de l'ouvrage peut être interprété comme une transition entre la question philosophique traditionnelle et le type de réponse que la phénoménologie doit seule pouvoir lui apporter. Toutes les analyses précédentes reçoivent le statut de proto-analyses, destinées à fournir les outils de la constitution. En rester à ces thèses générales sur la perception demeurerait une forme de kantisme ; les passages suivants consacrent ce

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §43, pp. 151/185.

dépassement de la question transcendantale kantienne par la question *constitutionnelle* de la phénoménologie, tout en l'articulant à la réduction phénoménologique : « Après avoir clos les considérations générales auxquelles nous ont forcés certaines caractéristiques particulières de la sphère de la synthèse perceptive continue […], la tâche serait d'avancer dans la description. » [1] Les questions générales sont secondaires par rapport aux problèmes descriptifs ; elles constituent un simple préalable à la véritable analyse phénoménologique : « Ce que nous avons en vue, c'est une compréhension analytique et parfaitement claire de la constitution de l'objet-chose dans la perception, c'est-à-dire une compréhension de l'intentionnalité qui lui appartient, de l'être-donné de la chose qui a lieu en elle. »[2]

L'important est de suivre descriptivement la constitution dans son détail. La phénoménologie est tout entière présente dans cette formule : la description comme méthode, l'intentionnalité comme outil et objet, l'être-donné comme exigence, *terminus a quod* et *ad quem*. Suit un abandon de ce qui paraissait être la question directrice du cours dans ses premiers moments : « Nous ne disons pas « au-dehors il y a des choses ; comment pouvons-nous en savoir quelque chose ? » »[3] Cette « question faussée » est ensuite retraduite en langage kantien : « Nous ne disons pas, comme Kant en 1772 ; « Sur quel fondement repose la relation de ce que nous nommons en nous représentation, à un objet existant en soi » »[4] Vient ensuite une nouvelle formulation qui, écrite trente ans plus tard, aurait bien pu être lue comme une critique, certes un peu superficielle et approximative, de Carnap :

> Et nous ne disons pas non plus : « Toute les affirmations et propositions admises sur des choses se réfèrent à des expériences, en définitive à des perceptions. Ces vécus subjectifs sont tout ce qui nous est donné. Puisqu'ils ne sont pas eux-mêmes des choses, qui doivent bien plutôt être en dehors du sujet, il doit exister des raisonnements qui nous donnent occasion, et légitimement, d'admettre des choses au-dehors. Comment ces raisonnements doivent-ils être

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 139/172.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 139/172.
[3] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 139/172.
[4] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 139/172.

formulés, où ont-ils, au sein de la sphère, seule donnée, de vécus de perception subjectifs, leur point d'appui ? »[1]

La réduction phénoménologique exige une neutralité métaphysique qui est incompatible avec ces questions, qui ne doivent servir que de préalable à l'analyse, préalable certes nécessaire, parce que le terrain phénoménologique de la donnée absolue n'est pas immédiatement accessible, et semble ne pouvoir être atteint qu'au terme de réflexions générales ou métaphysiques. C'est là, on le sait, une des principales difficultés à laquelle fut confronté Husserl tout au long de son œuvre : *la phénoménologie semble exiger, pour gagner son propre terrain, un moment non phénoménologique qu'elle doit concilier avec ses exigences « radicales »*. Cette position délicate de la phénoménologie ne va pas sans conférer une certaine ambiguïté à cette discipline : Paul Ricœur, dans ses annotations au premier tome des *Idées directrices*, confirmera ce fait en se demandant à plusieurs reprises *où commence véritablement la phénoménologie*. Ricœur élimine ainsi de la sphère proprement phénoménologique la section consacrée à la « considération phénoménologique fondamentale », c'est-à-dire l'époché : tout ce qui touche aux questions fondamentales ou générales n'appartient pas à la sphère proprement phénoménologique. Même la troisième section des *Idées* ne sera considérée que comme « des exercices de phénoménologie qui accoutument l'esprit à repenser les multiples caractères de la connaissance comme des dimensions originales de l'intentionnalité constituante »[2]. Finalement, il ne reste de véritablement phénoménologique que la quatrième section du tome I et le tome II des *Idées*, à savoir la constitution elle-même. La phénoménologie commence donc là où s'arrête l'intérêt métaphysique pour la question transcendantale, là où celle-ci n'est plus considérée que comme préalable ou point de départ. « Avec de telles questions, si clairement légitimes, croit-

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 139-140/173.
[2] P. Ricœur, notes à la traduction des *Idées directrices pour une phénoménologie* de Husserl, 1913, pp. 120/207.

on, et si pénétrantes, nous n'avons rien à faire. »[1] Nous pourrions préciser, « *plus* rien à faire », tant Husserl a, semble-t-il, choisi de laisser planer une certaine ambiguïté sur la véritable question directrice de son cours, et, en général, de la constitution. La réduction ne laisse pas de côté que les pseudo-évidences de l'attitude naturelle, mais également les questions métaphysiques classiques : « Les choses en soi de la métaphysique, nous les laissons en suspens. »[2] Husserl ne demande ni « comment l'expérience naît »[3], ni quelles sont ses conditions de possibilité, mais « ce qui y réside ». Seul le contenu de l'expérience définit ses conditions de possibilité. Rien en dehors de lui ne doit être pris en compte.

La question transcendantale n'est plus seulement articulée, mais bien indexée à l'analyse descriptive :

> Les conditions de la possibilité de l'expérience sont ce qui vient en premier. Mais « conditions de la possibilité de l'expérience » ne signifie ici rien d'autre, et ne doit rien signifier d'autre, que tout ce qui réside de façon immanente dans l'essence de l'expérience, dans son *essentia*, et lui appartient ainsi irréductiblement. L'essence de l'expérience, dont *l'analyse phénoménologique de l'expérience* est l'investigation, est la même chose que la possibilité de l'expérience.[4]

L'analyse de l'expérience est la même chose que la question de la possibilité de l'expérience, mais sans la couche métaphysique entourant inévitablement cette dernière. La réduction, gagnée sur un terrain transcendantal et peut-être métaphysique, débarrasse finalement la constitution de ce leste. La véritable constitution commence donc au chapitre VII du cours, lorsque les outils ont été arrachés à la métaphysique et utilisés aux seules fins de la description. Si l'élimination de la question kantienne signe bien l'instauration d'une véritable problématique constitutive, alors la « constitution systématique de l'espace » de l'Appendice et le corps du texte du cours (à partir du §43) parlent bien de la même chose. Et de même, dans ce cas, les différences de statut entre les constitutions husserlienne et

[1] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 140/173.
[2] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 140/173.
[3] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 141/174.
[4] E. Husserl, *Chose et espace*, 1907, §40, pp. 141/175. Nous soulignons.

carnapienne doivent pouvoir être occultées au profit d'une étude de leur *contenu* effectif, comme nous l'avons constaté en confrontant la constitution de l'*Aufbau* à celle proposée par Husserl dans les *Ideen II*.

Le rapprochement de la constitution de l'espace dans le cours de 1907 avec le modèle topographique de la constitution de *Der Raum* s'appuierait donc sur les deux constats que nous a offerts la confrontation des deux expositions de la constitution que propose Husserl : l'accent mis sur le contenu de la constitution d'un côté (et malgré la surenchère méthodologique qui semble caractériser la phénoménologie de Husserl), et, de l'autre, la tentative husserlienne d'exposer la constitution de l'espace de manière systématique et *méthodologiquement neutre*. Une différence fondamentale oppose cependant l'approche de Carnap à celle de Husserl : pour Carnap, la constitution ne peut se concevoir comme une topographie de l'expérience (ici, de l'espace) que dans la mesure où elle se conçoit d'emblée suivant un modèle *topologique*. La topographie, ou, si l'on préfère, la représentation spatialisée de la constitution, n'a de sens que dans le cadre d'une constitution topologique des différents concepts d'espace. Chez Husserl, au contraire, la présentation topographique n'est précisément pas essentielle, mais n'est proposée que comme une présentation *possible* de la constitution phénoménologique. Que les différents concepts d'espace ou niveaux de la constitution de l'espace puissent se prêter à une représentation spatialisée n'est qu'une conséquence des contraintes spécifiques d'écriture du « Mémoire » de Husserl et donc d'une synthèse des résultats de l'élaboration constitutive de l'espace dans le cours de 1907, alors que cette même présentation synoptique constitue le cœur de l'entreprise carnapienne.

Cette divergence sur la place accordée au modèle topographique de la constitution est le symptôme d'une divergence plus fondamentale encore sur la place du modèle mathématique, et plus précisément, du modèle topologique, dans les œuvres respectives du premier Carnap et de Husserl, notamment dans la longue période d'élaboration de la

phénoménologie transcendantale, laquelle s'étend, non pas des *Recherches logiques* à cette année 1907, mais bien de la *Philosophie de l'arithmétique* aux *Idées directrices*. En faisant débuter l'élaboration de la phénoménologie husserlienne à ses premières œuvres sur l'arithmétique et la géométrie, nous plaçons délibérément le problème de la place des mathématiques au cœur des transformations que Husserl fait subir à sa pensée, et nous accordons ainsi au modèle mathématique un rôle central dans l'élimination progressive du modèle psychologique, comme nous l'avions déjà entrevu, autour de l'article de Jacques English, sur la question de l'axiomatisation de la phénoménologie[1]. En confrontant ces textes de Husserl à l'œuvre inaugurale de la pensée de Carnap, sa thèse de doctorat *Der Raum*, nous retrouverons la figure de Hilbert au cœur de l'opposition, mais aussi de l'articulation, des concepts de constitution de Husserl et du premier Carnap.

[1] Cf. le deuxième chapitre de la deuxième partie de ce travail, et notamment §§ 37-38.

Chapitre II :
Du modèle topologique au modèle logico-psychologique dans les *Raumbücher* de Husserl et Carnap

*§ 66. Topographie et topologie dans l'*Aufbau

CARTOGRAPHIES TOPOLOGIQUES ET METRIQUES

L'idée d'une cartographie du réel est au cœur de la définition carnapienne de l'entreprise constitutive, et dessine une ligne de force de l'œuvre du premier Carnap, de *Der Raum* à l'*Aufbau*. Car si c'est dans *Der Raum* que s'établit le lien entre constitution, topographie et topologie, il est important de mesurer son importance dans l'œuvre qui signe l'aboutissement des recherches de Carnap avant son entrée au Cercle de Vienne, à savoir l'*Aufbau*. Nelson Goodman va même jusqu'à définir l'ensemble du projet constitutif par la notion de cartographie, en tant que définir la constitution comme cartographie reviendrait à éliminer tout risque de dérive dans une conception psychologico-génétique de la construction du monde :

> La fonction d'un système constructionniste n'est pas de recréer l'expérience, mais bien plutôt de la cartographier. Bien qu'une carte provienne d'observations sur un territoire, elle ne tient pas compte des contours, des couleurs, des sons, des odeurs, et de la vie du territoire […] Une carte est schématique, sélective, conventionnelle, condensée et uniforme. Et ces caractéristiques sont des vertus plutôt que des défauts. Une carte ne fait pas que résumer, clarifier et systématiser ; elle fait saillir des faits que l'on pourrait difficilement apprendre immédiatement de nos explorations […] Il n'existe pas de carte complètement désabrégée, car l'abrégement est intrinsèque à la construction d'une carte.[1]

[1] N. Goodman, « The Significance of *Der Logische Aufbau der Welt* », in Schilpp, *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Illinois, Open Court, 1963, p. 552-553.

Cette formule, déjà relevée par Jocelyn Benoist dans son article déjà cité[1], donne une image claire de la constitution au sens (« constructionniste ») de l'*Aufbau*. Il est pourtant notable que l'interprétation proposée par Goodman de cette dimension cartographique de la constitution ne tient paradoxalement pas compte du lien spécifique qui unit cette entreprise de cartographie du monde au projet d'une modélisation topologique de la constitution. En effet, les caractéristiques de la carte que relève Goodman (conventionalité, uniformité, simplification, clarification, etc.) ne sont pas les caractéristiques des seules cartes, mais bien de tout langage. En insistant sur la dimension linguistique de la cartographie du monde, Goodman contourne donc le problème de la dimension topologique de la constitution. Car *quel* langage, *quel* système symbolique est le langage cartographique pour exprimer mieux que les mots les relations topologiques entre les vécus ? Pourquoi la constitution doit-elle s'entendre comme topographie de l'esprit humain et non dans un autre système de représentations, ou tout simplement dans un autre langage ? C'est par la définition de la cartographie carnapienne que nous pourrons parvenir à l'élaboration du modèle topologique de la constitution.

La constitution, comme nous l'avons vu, est sous-tendue par une certaine description du monde ; comme une carte, elle est fondée sur des *observations*, et n'est pas une pure construction de l'esprit. C'est à ce niveau que nous pouvons placer la dimension phénoménologique (au sens large) de la constitution ; mais l'essentiel du travail – le travail proprement *théorique* – consiste à traduire ces observations dans un certain langage, les résumer, les symboliser, les articuler à de purs concepts logiques, en un mot les « reconstruire rationnellement ». La carte et la constitution *sont intrinsèquement* conventionnelles, et c'est là tout leur intérêt. Nous avons vu que cette thèse soutenait déjà le projet de « *Dreidimensionalität des Raumes* » en 1924 : bien sûr, la distinction entre monde primaire et

[1] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 206.

monde secondaire était une distinction arbitraire, opérée par Carnap pour rendre possible un certain type de discours, logique et géométrique, sur la constitution de l'espace manifeste ; mais c'est précisément en vertu de cette schématisation que la distinction était intéressante. *La constitution accepte l'arbitraire dans la mesure où celui-ci permet de faire saillir certaines structures du monde*. Il ne s'agit donc pas d'exposer la genèse effective de nos représentations de l'espace et du monde ; cela, même la phénoménologie husserlienne ne le fait pas. Toute constitution, mais surtout celle de Carnap, se situe sur un terrain qui n'est pas celui de la psychologie ou des sciences cognitives ; toute constitution est un discours dont la syntaxe est de part en part arbitraire (disons : choisie arbitrairement), et dont la sémantique l'est dans une large mesure. Mais ce discours doit être isomorphe, à un certain niveau, avec la structure du monde – dans la mesure où une carte doit être isomorphe à ce dont elle est la carte.

La spécificité de la carte carnapienne du monde, par opposition par exemple à celle que proposera la constitution husserlienne, c'est de ne s'intéresser, comme déjà dans *Der Raum*, qu'aux rapports topologiques entre les objets décrits. Pour filer la métaphore, la phénoménologie propose une carte, schématique, partielle, mais *faisant droit à toutes les dimensions de l'objet*, une carte à la hauteur de l'essence pleinement déterminée des choses. Or qu'est-ce qu'une carte qui prendrait en charge toutes les dimensions de l'objet cartographié ? Il s'agirait d'une carte-limite, une carte absolue qui déborderait les limites de la grammaire de la carte. C'est pourquoi la phénoménologie se situe à la fois en dehors du régime carnapien de la cartographie et fonctionne cependant comme son idéal régulateur : la carte topologique de Carnap ne pourrait être univoque qu'à condition de prendre en charge un nombre in(dé)fini de dimensions des choses, et donc de déborder les limites fixées par la grammaire des cartes.

La phénoménologie ne donne pas une image du monde au sens où Husserl critique l'emploi de ce terme, mais la carte qu'elle construit reproduit les rapports entre les choses

dans leur richesse et dans leur essence. Au contraire, la cartographie carnapienne, conforme en cela à ses exigences anti-métaphysiques, ne considère les rapports entre les choses que dans leur dimension topologique, sans prendre en compte la nature ou l'essence de leurs relations. La phénoménologie s'éloignerait ainsi d'autant du modèle topologique qu'elle nous donnerait des points de repère fixes, déterminés, dans l'espace de la constitution – des points « absolus » comme les vécus. Au contraire, conformément au modèle topologique explicitement revendiqué par Carnap, sa propre carte du monde, à savoir la carte des concepts de la science, ne nous donne que des *vecteurs*, ou de pures connexions vides de tout contenu :

> Considérons la carte des voies ferrées, par exemple celle du réseau eurasiatique. Comme cette carte n'est pas dessinée à l'échelle, mais déformée comme il est habituel dans les indicateurs, voire de manière plus importante encore, elle ne fournit pas les distances mais reproduit pourtant exactement les connexions du réseau ; en termes géométriques, elle indique non les propriétés métriques mais topologiques du réseau.[1]

La carte carnapienne correspondrait donc plutôt aux *schémas* des géographes plutôt qu'à leurs *cartes*. En outre, elle ne contient aucun nom, mais ne reproduit que le jeu des relations : elle est proprement topologique. Par contraste, la carte husserlienne comporte des données métriques, une échelle, certains noms, non pas d'objets individuels, mais de catégories d'objets, d'essences, etc. Si donc la carte carnapienne du monde est une carte topologique, la « carte phénoménologique du monde » serait donc quant à elle une carte *métrique*, en un sens intimement lié à la nature même de la phénoménologie : car la phénoménologie se conçoit dès les *Recherches logiques* comme la science du remplissement – et *le remplissement n'est pas autre chose que la mesure*. Contrairement à Carnap, pour qui la mesure incombe aux sciences empiriques et non à la logique, Husserl rejetterait l'idée d'une pure carte topologique du monde qui ne prendrait pas en charge la question du remplissement, donc d'une carte strictement non métrique.

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §14, p. 73.

La cartographie carnapienne est cependant également paradoxale, et s'écarte tout aussi fortement de la grammaire de la carte : car le propre d'une carte topologique est de pouvoir ne pas être dessinée, mais décrite en termes purement formels. La topologie n'est pas une géométrie proprement représentable : *sa seule véritable expression est formelle*. C'est pourquoi l'analyse de Goodman demeure profondément pertinente : c'est avant tout en tant que *langage* que l'idée d'une carte du monde possède une place dans le système de constitution de l'*Aufbau*. *L'essence de la constitution au sens de l'*Aufbau *est d'être formalisée* ; toute autre forme de constitution est une interprétation de la constitution dans des termes qui ne sont pas les siens. Ainsi, Carnap proposera, comme nous l'avons expliqué, des traductions de la constitution dans trois langages différents, le langage ordinaire, le langage réaliste et le langage constructionniste, mais ces langages n'ont pas plus de valeur que n'en aurait une figure que dessinerait le géomètre pour visualiser intuitivement un complexe de relations topologiques trop difficile à maîtriser en termes purement formels. Pour visualiser la carte topologique, il est en effet toujours possible de la *projeter* sur une carte métrique. L'exemple du réseau ferroviaire eurasiatique montre qu'une simple description structurelle (topologique) peut permettre de rapporter les différents nœuds ferroviaires à des noms de ville sur une carte métrique.

L'UNIVOCITE DE LA CONSTITUTION

La question de la projection de la carte topologique du monde sur une carte métrique unique pose le problème central de la constitution de l'*Aufbau*, à savoir le problème de l'univocité de la caractérisation structurelle qu'opère la constitution : « Comment est-il possible de caractériser sans équivoque tous les objets d'un domaine déterminé sans qu'un objet quelconque soit directement montré et sans faire appel à quelque objet extérieur au

domaine ? »[1] La constitution doit fournir un schéma du monde tel qu'aucun terme du schéma ne renvoie explicitement à un terme du monde, mais tel qu'il soit en droit possible d'interpréter l'ensemble du schéma comme s'appliquant à l'ensemble des objets du monde – ce qui nous renvoie, sous un autre angle, à nos analyses sur la notion de cas d'application d'un système d'axiomes chez Carnap[2]. Ce pari n'est accompli qu'à la fin du système de constitution, lorsque Carnap efface la valeur sémantique de la relation de base « Rap ». Le système est construit au fil directeur d'une description du monde, de même qu'une carte est construite sur la base d'informations sur les différents territoires ; elle schématise ces informations comme la carte du géographe, et les libère de toute référence explicite aux objets du monde en les formalisant. Mais ce système formel est cependant encore « attaché » au monde par le fait que la relation « Rap » a un contenu intuitivement déterminé. Supprimer la relation « Rap » à la base du système, c'est détacher le système de son ancrage dans le monde. Il se passe ici comme si nous avions construit la carte topologique du réseau eurasiatique en prenant un point d'appui déterminé, un nœud ferroviaire particulièrement important, par exemple Frankfurt. Lorsque toute la carte serait élaborée ou construite, elle comporterait encore cependant un nom propre. C'est donc seulement en supprimant ce nom propre que la carte deviendrait un pur système topologique, formel et autonome.

Mais le nom « Frankfurt » garantissait son application *univoque* au monde, si bien que rien ne garantit plus que la carte des réseaux ferroviaires eurasiens ne pourrait pas être interprétée comme, par exemple, la carte des réseaux nord-américains, si par hasard ceux-ci étaient isomorphes avec ceux-là, ou bien la carte des relations sociales dans un village de France, si l'on venait à substituer à « Frankfurt » le nom d'un habitant de ce village, ou encore la carte des influx nerveux de telle ou telle partie de mon corps, etc. ? Comment garantir l'univocité de l'application du système de constitution, si celui-ci atteint son stade ultime, et

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §14, p. 72.
[2] Cf. le deuxième chapitre de la deuxième partie de ce travail, §39.

élimine son point d'ancrage dans le monde ? Cette équivocité est la conséquence directe des exigences formalistes du modèle topologique sur lequel repose la constitution de l'*Aufbau*.

> La possibilité d'un système univoque de caractérisation au sein d'un domaine d'objets existe par principe, même sans l'aide de monstrations. Certes cette possibilité n'est pas donnée dans tous les cas et pour un domaine d'objets quelconque, on ne peut décider a priori si elle existe ou non. La question de cette possibilité est particulièrement importante pour le domaine global des objets de la connaissance. Ici aussi on ne peut en décider a priori ; cependant, comme nous le verrons plus tard, admettre cette possibilité est la présupposition nécessaire pour la possibilité d'une science purement rationnelle qui dépasse la subjectivité.[1]

Par rapport à *Der Raum*, l'*Aufbau* franchit donc un pas important : il est possible de *parier que le système de constitution ait une correspondance univoque avec le réel* ; il est possible qu'il s'applique au réel sans faire intervenir de décision réellement arbitraire, mais toujours motivée par la structure effective du monde[2]. C'est précisément ce que montre la substitution d'une variable à la constante Rap, au §155 de l'*Aufbau*. En effet, la relation Rap peut être définie comme *l'unique relation permettant de dériver les autres objets dans tel système de constitution donné* (celui établi par l'« Ebauche d'un système de constitution ») ; en d'autres termes, la relation Rap est la seule relation à avoir avec les autres relations des rapports isomorphes avec ceux déterminés par le système des concepts de la science. *Rap est le seul objet du monde auquel puisse correspondre la variable* : « Nous définissons ainsi la relation fondamentale Rap qui n'était pas définie : Rap est l'unique relation fondée suivant laquelle on peut constituer de telle ou telle manière un objet donné (qui reste à choisir) de niveau suffisamment élevé, qui se comporte empiriquement de telle ou telle manière. »[3]

Le système de constitution a donc une application unique dans le monde. Il est donc univoque. Il suffit d'interpréter un de ses termes, et il s'applique tout entier au monde, dont il reproduit la structure ; et le §155 franchit un dernier pas : l'interprétation de cet unique terme

[1] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §13, p. 72.
[2] Rappelons que cette structure ne peut elle-même être donnée qu'extérieurement au système de constitution, au niveau de la « phénoménologie naturelle » dont nous avons postulé le caractère sous-jacent à la constitution.
[3] R. Carnap, *Aufbau*, 1928, §155, p. 253

n'est pas le résultat d'une décision arbitraire, mais est imposée par la forme même du système de constitution, qui a donc en quelque sorte *en lui-même* un rapport univoque avec le monde. En d'autres termes, la syntaxe logique du monde est si précise qu'elle tient lieu d'une sémantique. La constitution n'est donc pas seulement la carte de la structure formelle du monde ; elle a une dimension matérielle inséparable de sa forme, et c'est là le propre de toute constitution.

DE L'AXIOMATIQUE A LA TOPOLOGIE : PREMIERE APPROCHE

L'article de 1927, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* », nous a appris les limites de cette prétention du système de constitution à fonctionner comme un système d'axiomes qui trouverait une application univoque dans le monde. Le propre d'un système d'axiomes est de ne pas avoir de cas d'application univoque dans le réel, ou, plus précisément, dans un ensemble de concepts propres. Les systèmes définis dans un système d'axiomes ne sont déterminés que formellement, mais n'ont pas d'objet correspondant dans le monde : ils requièrent, pour en avoir, une décision concernant l'ensemble du système d'axiomes. La syntaxe peut ici être remplie par n'importe quelle sémantique cohérente avec elle. Mais précisément, le modèle de la cartographie n'est plus un modèle axiomatique, mais un modèle topologique : il ne s'agit plus d'appliquer un système d'axiomes au système de constitution, mais de projeter une carte topologique sur une carte métrique, c'est-à-dire une carte comportant des noms d'objets déterminés. Contrairement au système d'axiomes, la carte topographique peut en effet en droit être tellement précise, peut comporter tellement de dimensions différentes que, sans jamais se confondre avec la carte métrique, elle peut cependant garantir l'univocité de sa projection sur la carte métrique qui est celle de la description pré-cosntitutive du monde. En d'autres termes, *le système de constitution précise si bien les relations entre les objets du monde que si une équivoque n'est pas impensable en droit, elle est impossible en fait*. Le pari est gagné : les descriptions purement structurelles et

topologiques des rapports entre les différents objets du monde sont suffisantes pour ne supporter qu'une unique interprétation.

La pure logique, poussée jusqu'au bout, doit donc pouvoir déterminer univoquement son ancrage dans le monde. Que ce projet soit effectivement accompli est une autre question ; mais le §155 de l'*Aufbau* nous semble prouver qu'il est encore possible, pour Carnap, d'y croire. On peut certes imaginer deux points du monde isomorphes du point de vue de la constitution, et voir en cette possibilité le signe de l'échec de l'entreprise carnapienne. Mais, à en croire le §155 de l'*Aufbau*, ce n'est précisément pas le cas. *Seules les singularités inintéressantes du point de vue constitutif ne peuvent pas être constituées*, c'est-à-dire faire l'objet d'une intégration univoque dans le système rationnellement reconstitué de la connaissance. Il faudrait être phénoménologue pour ne pas se satisfaire de la construction dont l'*Aufbau* démontre la possibilité. C'est ce que note Jocelyn Benoist dans les lignes suivantes :

> Carnap imagine ainsi une méthodologie pour cerner de façon structurale (formelle) la singularité. Et pourtant, cette méthode pourrait, en théorie, aboutir à un échec. Il se peut que, du point de vue relationnel, en ayant épuisé toutes les relations imaginables, deux points demeurent parfaitement indistincts, contre l'évidence intuitive de leur distinction […] On peut voir là une sorte d'échec de l'analyse structurale, autrement dit de la construction logique du monde, à cerner la singularité. Mais c'est aussi qu'elle n'a pas à le faire : cette singularité-là, en tout cas, ne l'intéresse pas. Seule l'intéresse celle d'une situation qui peut être représentée logiquement, comme un cas particulier logique. De ce point de vue, il y a une différence évidente avec le structuralisme phénoménologique, qui est un structuralisme intuitif, dans lequel cette forme-là de singularité ultime, intuitive non représentable logiquement, doit aussi pouvoir être pensée et mesurée dans son processus de constitution[1]

Carnap entend donc dresser une carte univoque du monde, mais une carte topologique, et la « carte métrique » de la phénoménologie, qui entend penser, peser et mesurer les choses à l'aide de la constitution, franchit les limites de la philosophie légitime, à savoir la philosophie logique – ou topologique. La construction logique du monde est strictement

[1] J. Benoist, « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 207.

délimitée par ce que la pure syntaxe logique peut exprimer : même si cette syntaxe peut déborder sur la sémantique (l'ontologie formelle sur l'ontologie matérielle), elle ne peut et ne doit le faire que dans la stricte mesure où cela lui permet de s'appliquer de manière univoque à des objets du monde. La construction logique du monde n'est donc pas autre chose que la syntaxe logique, lorsque celle-ci prétend être syntaxe *du monde* lui-même. Or la porosité de la frontière entre syntaxe et sémantique – à savoir l'idée que la syntaxe pourrait en droit déboucher sur une sémantique – demeure, telle quelle, profondément paradoxale. C'est pourquoi le modèle topologique nous paraît être le modèle le plus fondamental de la constitution carnapienne : ce qu'on peut difficilement expliquer dans les termes d'une opposition entre syntaxe et sémantique s'explique aisément en termes de projection d'une carte topologique sur une carte métrique – et donc plus fondamentalement, dans les termes de la topologie.

§ 67. L'origine du modèle topographique de constitution dans Der Raum

Il faut remonter à *Der Raum* pour trouver l'origine du sens topographique de la constitution, ainsi que de sa liaison à la topologie et, plus généralement, aux contraintes spécifiques de la constitution de l'*espace*. Nous avons déjà constaté, dans le chapitre de ce travail consacré à la question de l'idéalisme dans l'œuvre de Carnap[1], que ce dernier poursuivait dans *Der Raum* un idéal de constitution logique ou mathématique, mais se trouvait contraint de recourir à une instance extra-logique, l'intuition, pour garantir le passage de l'espace formel à l'espace physique. Nous avions alors laissé sans réponse la question de savoir ce qui distinguait constitution logique et constitution mathématique, et s'il était possible d'assigner à la démarche carnapienne un de ces modèles plutôt que l'autre. Nous pouvons d'ores et déjà émettre l'hypothèse suivante, sur la base des remarques précédentes sur le rôle de la topologie dans l'*Aufbau* : la topologie offre précisément à Carnap la

[1] Cf. Chapitre II de la première partie, et notamment §§ 15-18.

possibilité de combiner ces deux modèles qui pourraient paraître, par ailleurs, incompatibles. Si cette hypothèse était valide, il serait alors nécessaire de remettre en question l'opposition par ailleurs éclairante entre une constitution phénoménologique qui reposerait sur un modèle mathématique du formel et une constitution carnapienne qui reposerait exclusivement sur un modèle logique. Il est nécessaire, pour préciser ce point, de distinguer les deux niveaux de constitution dont *Der Raum* est le lieu, et qui correspondent, l'un à une construction mathématique de type topologique, l'autre à une construction en apparence purement logique. Or, dans *Der Raum*, non seulement Carnap combine l'approche logique et l'approche mathématique en proposant une constitution de l'espace finalement plus complexe (mais peut-être moins cohérente) que la constitution *logique* du monde de l'*Aufbau*, mais il intègre cette distinction au système lui-même, dans une mise en abyme qu'il nous appartient d'étudier dans la suite de ce chapitre.

RUSSELL ET HILBERT DANS *DER RAUM*

François Schmitz, dans son ouvrage sur le Cercle de Vienne[1], souligne en effet l'importance de la distinction opérée par Carnap entre la théorie de l'espace formel *à la Russell* et *à la Hilbert*, dans le cadre de la problématique générale de *Der Raum*, qui revient comme nous l'avons vu à s'interroger sur la possibilité d'une réconciliation des théories formelles de l'espace avec l'intuition pure de l'espace à laquelle les philosophes continuent d'attribuer un rôle transcendantal, comme fondement de la géométrie. Selon le Russell des *Principia Mathematica*, la théorie formelle de l'espace n'est en effet qu'une branche particulière de la théorie des relations, appliquée à des suites continues à plus d'une dimension. La géométrie n'est alors qu'une branche de la logique, et fonctionne comme elle uniquement par définitions : il est théoriquement possible, comme le rappelle François Schmitz en citant le §412 des *Principia* « d'élaborer les définitions rigoureuses des différents

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009.

espaces dont découlent les différentes géométries, sans [faire intervenir] des indéfinissables ou des propositions primitives »[1]. En d'autres termes, une construction purement formelle de l'espace repose sur des définitions qui ne font intervenir aucun concept extra-logique, ni même aucun axiome, mais qui définissent explicitement les différents espaces en spécifiant leurs propriétés formelles.

La constitution topographique de l'espace menée par Carnap dans *Der Raum* est de ce point de vue profondément russellienne. En effet, ce que représente le tableau synoptique des concepts d'espace que nous avons reproduit en annexe de ce travail n'est autre que cette méthode de spécification purement formelle des différents espaces, selon deux critères qui se rapportent respectivement aux propriétés formelles (homogénéité, isotropie, valeur de la courbure, etc.) et au niveau ou au « rang » de ces espaces, c'est-à-dire à leur nombre de dimension – une suite continue de suites continues est un continuum « de deuxième rang » ou de « deuxième ordre » (*zweiter Stufe*), et donc un espace à deux dimensions, une suite continue de suites continues de suites continues est un continuum de troisième ordre et définit donc un espace à trois dimensions, et ainsi, par récurrence, une suite continue de *n*-ième ordre constitue un espace à *n* dimensions. Le nombre de dimensions n'est donc pas, comme nous l'avons déjà constaté dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », un critère intuitif mais bien un critère formel, au même titre que l'homogénéité ou l'isotropie, voire le critère formel le plus fondamental, puisqu'il définit le niveau du continuum en question – et de manière purement formelle. Ces critères permettent donc de définir tous les espaces possibles *explicitement*, sans qu'il soit pour autant nécessaire d'employer le moindre concept extra-logique, ce dont le principe de l'arborescence est la représentation la plus simple.

Il est donc possible d'effectuer sur les concepts d'espace une constitution dont nous avons vu qu'elle était impossible pour l'ensemble de l'expérience, grâce aux remarques de

[1] B. Russell, *Principia Mathematica*, §412, cité par F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 75.

Carnap dans « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* ». En effet, nous avions vu qu'un système de constitution de l'ensemble de l'expérience qui fonctionnerait par définitions explicites devait recourir, non seulement à des concepts logiques, mais également à des concepts fondamentaux ou « de base » qui ne pouvaient pas eux-mêmes être définis dans le système, et en constituaient ainsi la limite extra-logique. Nous avions alors émis l'hypothèse selon laquelle cette impossibilité d'une constitution explicite *et* purement logique du « monde » dans son ensemble, c'est-à-dire de l'ensemble de l'expérience, n'impliquait cependant pas l'impossibilité d'une telle constitution *à un niveau donné de l'expérience*. Or le cas de *Der Raum* confirme clairement cette hypothèse : du fait de l'ancrage du concept fondamental de la théorie formelle de l'espace (le concept de continuum) dans la logique formelle, il est en effet possible de définir explicitement tous les concepts d'espace (donc toutes les formes possibles de ces *continua*) sans sortir de la logique formelle, c'est-à-dire sans mobiliser un concept extra-logique comme, dans l'*Aufbau*, celui de vécu auto-psychique.

La constitution de *Der Raum* peut donc être décrite comme une *constitution pure*[1], au sens où elle met en pratique au niveau de l'espace ce que l'*Aufbau* ne peut effectuer au niveau de l'ensemble de l'expérience, à savoir une constitution purement logique *à la Russell*.

Cependant, Carnap intègre également à son système de constitution de l'espace la construction « à la Hilbert », que François Schmitz définit, dans le chapitre sur *Der Raum* de son ouvrage sur le Cercle de Vienne, par contraste avec la méthode russellienne. La théorie russellienne a pour conséquence qu'on ne peut jamais définir *un* espace, mais toujours seulement *une classe d'espaces* possédant les mêmes propriétés formelles, ce dont l'*Aufbau* tirera les leçons en définissant l'extension des concepts constitués dans le système comme une classe d'objets, et non un ensemble d'objets. Il serait alors possible de définir directement les

[1] La possibilité de cette « constitution pure » repose cependant sur la possibilité de dériver le concept de continuum de la pure logique formelle. C'est pourquoi le passage de *Der Raum* où Carnap effectue la construction de la logique formelle et, par suite, de la géométrie formelle, est d'une importance particulière. Cf. R. Carnap, *Der Raum*, 1922, pp. 9-14.

différents espaces physiques comme autant d'éléments des différentes classes ainsi définies, c'est-à-dire comme autant d'objets possédant les propriétés formelles déterminées par la théorie formelle pure de l'espace. *On aurait alors une constitution purement logique de l'espace physique*, puisque le principe rappelé à plusieurs reprises par Carnap dans l'*Aufbau* serait respecté, selon lequel une classe d'espaces (donc un espace formel) ne se compose pas de ses éléments (les espaces physiques), mais en détermine seulement les propriétés formelles. Il n'y aurait alors aucune place pour l'intuition pure de l'espace, et pour la détermination de chaque espace comme un *objet* particulier saisissable dans une *intuition d'essence* (*Wesenserschauung*)[1]. *Il faudra tout le travail de l'*Aufbau *pour que Carnap parvienne à concevoir les classes d'objets comme étant elles-mêmes des objets (et dont concevoir l'équivalence exacte de l'objet et du concept), et comprendre ainsi comment un objet peut être donné de manière non intuitive, mais conceptuelle*. Au stade de *Der Raum* – et entre autres pour des raisons de principe, relatives, notamment, à la volonté de Carnap d'intégrer toutes les conceptions de l'espace à son système de constitution, y compris les conceptions à première vue incompatibles avec la construction « à la Russell » – Carnap choisit au contraire de combiner l'approche logiciste de Russell avec une conception de l'espace où celui-ci serait défini comme objet et permettrait ainsi de laisser une place à l'intuition pure de l'espace : à savoir l'approche axiomatique de Hilbert.

Au lieu de reposer sur des définitions explicites de concepts, la constitution « à la Hilbert » procède en déterminant des entités par le biais de définitions implicites :

> On peut cependant – et cela est plus rapide – procéder à la manière « hypothético-déductive » des italiens ou de Hilbert et se contenter de spécifier directement par des postulats, les propriétés et relations que l'on admet être celles d'entités que l'on « définit implicitement » par là. En ce sens, un « espace formel est une structure ordonnée d'un certain genre » qui ne se rapporte pas, ajoute Carnap, aux « entités habituellement désignées comme spatiales : triangles, cercles, etc., mais à des termes en relation, dépourvus de signification, à la place desquels on peut mettre des choses de différents types (nombres, couleurs, degrés de parenté,

[1] Rappelons que c'est ainsi que Carnap définit l'espace intuitif (*Anschauungsraum*) dans le chapitre de *Der Raum* consacré à ce concept. Cf. R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 23.

> cercles, jugements, hommes, etc.) si tant est qu'entre elles, existent des relations satisfaisant des conditions formelles déterminées[1]

Dans une telle construction, le rapport à l'intuition *de l'espace* est certes occulté, mais non pas le rapport *à l'intuition en général*, et le rapport des concepts aux objets spatiaux est même remplacé, non par des propriétés formelles au sens où elles seraient détachées de tout rapport à des objets, mais au contraire par *un rapport à des objets en général*, selon une conception du formel très proche de la conception husserlienne. Le passage au formel reposerait en effet, non pas sur l'élimination de tout fondement objectal de la géométrie, mais sur une idéalisation qu'il ne serait pas absurde de rapprocher de la méthode husserlienne de variation eidétique. La construction des concepts d'espace à la Hilbert implique donc, contrairement à la constitution à la Russell, le recours à un espace intuitif *au sens d'un espace fondé sur une intuition d'essence*, et c'est donc cette référence à Hilbert qui justifie l'introduction de l'espace intuitif dans *Der Raum*, et qui fonde ainsi le rapprochement de *Der Raum* et de la phénoménologie husserlienne.

Selon François Schmitz, cependant, la distinction entre la méthode russellienne et la méthode hilbertienne de constitution de l'espace peut être négligée dans le cadre des recherches de Carnap dans *Der Raum*. :

> A vrai dire, pour ce qui nous intéresse, il n'y a pas de différence fondamentale entre une présentation à la Hilbert et une présentation à la Russell ; pour simplifier : ce qui est postulat dans le premier cas, se transforme en définition dans le second et une géométrie dans le second sens prend la forme hypothétique : si un système de relations (entre des entités non spécifiées) a telles et telles propriétés, alors telles et telles conséquences s'ensuivent ; alors que dans le premier cas on pose axiomatiquement lesdites propriétés, après quoi on déduit les théorèmes. Mais les axiomes ainsi posés ne sont pas « vrais » au sens habituel, puisqu'ils ne font que spécifier les propriétés d'entités indéterminées. Ils ne le deviennent que si l'on en trouve une interprétation ; on peut alors admettre que les théorèmes déduits sont « vrais » de cette interprétation, tout comme on peut admettre que, pour la même interprétation, on peut

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 75-76. Les citations de Carnap sont extraites de la p. 5 de *Der Raum*.

> détacher les antécédents des implications russelliennes et poser comme « vrais » les conséquents, *i.e.* les théorèmes.[1]

Cette différence est effectivement négligeable dans le chapitre de *Der Raum* consacré à l'espace formel, et Carnap traite d'ailleurs ces deux modèles sur le même plan. En effet, si on s'en tient au niveau formel, il n'y a, entre la présentation à la Hilbert et la présentation à la Russell, qu'une différence de point de vue, voire une simple différence de vocabulaire, si l'on en croit la simplification proposée par François Schmitz. Les géométries hilbertiennes s'articulent entre elles sur la base des espaces dont elles sont la théorie, donc sur la base des entités qu'elles traitent, alors que chez Russell elles se définissent comme une branche possible de la théorie générale des relations, comme un système hypothétique de relations d'un certain type. Mais il ne s'agit là de rien d'autre que de deux *interprétations* différentes d'une seule et même chose, qui n'est autre que la topographie des concepts d'espace.

LA TOPOGRAPHIE AU-DELA DES DIFFERENCES METHODOLOGIQUES

Ce point est tout à fait central pour rendre compte du projet de Carnap dans *Der Raum* ainsi que du rapport de ce texte aux conflits entre logiciens et mathématiciens et, plus directement pour nous, de son rapport à la phénoménologie husserlienne. Il en va en effet de la constitution topographique de l'espace proposée par Carnap dans *Der Raum* comme de la constitution « logiciste » de l'*Aufbau* : le langage constitutif (en l'occurrence le tableau synoptique des concepts d'espace et son explication dans le chapitre sur l'espace formel de *Der Raum*) est strictement neutre par rapport aux débats existant dans les domaines de la philosophie et de la pensée mathématique et logique. Ainsi, la présentation synoptique ou cartographique des concepts d'espace n'est *ni* une présentation « à la Hilbert » *ni* une présentation « à la Russell », mais bien plutôt une représentation dont la spatialisation démontre le *caractère méthodologiquement neutre*. En interprétant ce système de constitution

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, note 1 p. 76.

comme un ensemble de définitions purement logiques déterminant explicitement des classes d'espaces (donc en un sens russellien) ou au contraire comme un complexe de systèmes d'axiomes applicables à des objets définis implicitement (donc en tirant le système de constitution du côté de Hilbert), nous effectuons une *stipulation* tout à fait comparable aux choix de langages qui, dans l'*Aufbau*, déterminent les différentes interprétations du système de constitution[1].

Plus qu'une différence de vocabulaire, il s'agit donc bien d'une différence de langage, mais au sens où une constitution de type topographique comme celle de *Der Raum* doit nécessairement être interprétée dans un certain langage, tout en étant en elle-même parfaitement neutre par rapport à ces langages, se situant à un niveau constitutionnel encore plus basique. S'il est donc pertinent de négliger, dans la lecture de *Der Raum*, la différence entre une présentation à la Hilbert et une présentation à la Russell, comme le propose François Schmitz dans la note citée ci-dessus, c'est en réalité pour une raison très profonde que l'auteur de l'ouvrage sur le Cercle de Vienne n'évoque pas : la différence Hilbert/Russell est écartée parce que la constitution topographique de *Der Raum* se situe précisément en deçà de cette distinction, à un niveau de présentation neutre par rapport aux distinctions entre définition implicites et explicites, entre définitions et axiomes, entre classes et objets, etc. Seule une constitution topographique pouvait accomplir la gageure d'aplanir toutes les oppositions dans le domaine des mathématiques et de la logique, dont celle, malgré tout si cruciale en ce début de XXe siècle, entre Hilbert et Russell.

Car, à un autre niveau de lecture de *Der Raum*, l'opposition entre Hilbert et Russell, loin d'être négligeable, constitue une clé du texte. Car une question demeure, à laquelle nous n'avons apporté qu'une réponse provisoire : pourquoi donc l'auteur de l'*Aufbau* et futur membre du Cercle de Vienne qu'est Carnap fait-il référence, au cœur de sa thèse de doctorat,

[1] On pensera ici aux langages réaliste et constructionniste fictif, parmi d'autres langages possibles, dont nous avons fait état précédemment dans notre travail.

à l'espace intuitif, et, ce qui est pire encore, le définit sur la base du concept husserlien d'intuition des essences ? Nous avons expliqué la présence de l'espace intuitif dans *Der Raum*, non comme un signe d'allégeance à une certaine forme de néo-kantisme dans laquelle on pourrait classer indifféremment Driesch, Husserl et Bauch, mais comme un signe de l'inconscient idéaliste du premier Carnap, qui ne disparaîtra véritablement de son œuvre que tardivement, bien après l'*Aufbau*, voire jamais si l'on en croit la critique quinienne. Cette analyse demeure valable à ce stade de notre étude, en vertu de la tendance déjà étudiée de Carnap à mobiliser une référence discrète à la conscience dès que le système de constitution doit franchir un saut ontologique comme, ici, celui existant entre l'espace formel et l'espace physique. Mais pourquoi donc définir l'intuition en question (l'intuition de l'espace intuitif) comme une intuition d'essence, et surtout comme le lieu du déploiement des systèmes d'axiomes ?

L'USAGE METAPHILOSOPHIQUE DE L'OPPOSITION HILBERT/RUSSELL

Au terme de notre étude la réponse à cette question paraît claire : non seulement Carnap intègre à son système de constitution de l'espace l'opposition entre Hilbert et Russell, en définissant leurs présentations respectives des espaces formels comme deux interprétations d'un même système méthodologiquement neutre et purement topographique des concepts de l'espace, mais encore Carnap *utilise cette opposition à un niveau métaphilosophique* en combinant les deux approches dans l'articulation de l'espace intuitif à l'espace formel. C'est pour cette raison que l'espace intuitif est défini comme le lieu des systèmes d'axiomes : l'espace formel, construit sur la base de définitions purement logiques, ne pourrait se plier qu'à une présentation « à la Russell » si, par ailleurs, des axiomes ne pouvaient être *donnés* sur la base d'une intuition. S'il est donc nécessaire que le système de constitution soit neutre par rapport à l'opposition Russell/Hilbert et laisse par conséquent une place à la présentation hilbertienne *à côté* de l'explication logiciste donnée par Carnap (mais dont nous avons vu

qu'elle n'est qu'un langage possible dans lequel peut être interprétée la constitution topographique), *alors il est nécessaire que des espaces puissent être donnés intuitivement*.

Il est donc nécessaire de réévaluer le niveau exact où se situe l'espace intuitif de *Der Raum*. Nous l'avons en effet défini comme le niveau où les théories formelles de l'espace devenaient à proprement parler des géométries, et où les suites continues de *n* niveaux devenaient à proprement parler des *espaces* à *n* dimensions. Nous avons également expliqué que l'espace intuitif permettait de sélectionner, parmi l'ensemble des concepts formels d'espace, ceux qui pouvaient, en vertu de leur structure formelle, recevoir un contenu intuitif. En d'autres termes, l'espace intuitif pourrait être décrit comme le lieu où les concepts logiques « vides » de tout contenu recevraient un corps spatial. Mais en réalité, *l'espace intuitif est plus généralement le lieu où ces concepts reçoivent un objet*, qui n'est pas nécessairement un « espace » au sens où nous nous représentons naturellement la signification de ce terme. En prenant la mesure de la définition carnapienne de l'espace intuitif comme espace des *axiomes*, ne pourrait-on pas aller jusqu'à considérer que l'espace intuitif de *Der Raum* serait le pendant hilbertien de l'interprétation logiciste de la constitution topographique que Carnap propose dans le premier chapitre de l'ouvrage ?

Car en réalité, loin de sélectionner *quelques* espaces formels comme candidats admissibles au statut d'espaces intuitifs, comme le faisait d'une certaine manière Helmholtz dans le texte étudié précédemment, Carnap semble au contraire, à travers son concept d'espace intuitif, suggérer que *tous les espaces formels présentés dans le tableau synoptique des concepts d'espace peuvent recevoir un contenu intuitif*, à la seule condition, que François Schmitz explique dans son ouvrage sur le Cercle de Vienne, que ces espaces puissent être considérés comme *localement euclidiens*. *Ce n'est donc pas au niveau de l'espace intuitif mais bien au niveau de l'espace physique que se fait la « sélection » des espaces formels*, en vertu d'une décision qui n'a d'autre critère que la pertinence du modèle formel d'espace en

question pour élaborer une théorie scientifique du monde physique (comme, notamment, la théorie de la relativité qui constitue une des références majeures de *Der Raum*). Carnap généralise donc le concept d'espace intuitif de telle sorte que le système des concepts intuitifs d'espace finisse par recouper exactement le système des concepts formels d'espace. Il est donc tout à fait possible de considérer que ces deux systèmes correspondent respectivement à l'interprétation russellienne et à l'interprétation hilbertienne du système de l'espace en général, dont la seule représentation effectivement neutre serait la représentation spatiale ou cartographique.

Ce déplacement de l'espace intuitif du côté de l'espace formel semble éloigner définitivement le projet de *Der Raum* de la conception husserlienne de l'espace. Mais au contraire, le fait que Carnap choisisse précisément le modèle de la *Wesenserschauung* pour fonder une présentation de l'espace formel à la Hilbert est du plus grand intérêt pour mieux comprendre l'articulation de son entreprise de constitution avec celle de Husserl, non seulement dans les *Idées directrices*, mais dans l'ensemble de son œuvre depuis la *Philosophie de l'arithmétique*. Si tel était le cas, *Der Raum* ne ferait pas autre chose que confirmer le rapprochement que nous avons déjà établi entre l'entreprise de Husserl et le projet de Hilbert, et nous permettrait ainsi de définir en quel sens exactement une constitution de type phénoménologique pourrait s'articuler à une approche purement formelle de type russellien.

§ 68. L'articulation Russell/Hilbert comme clé de lecture de l'articulation Carnap/Husserl

LA DOUBLE IDEALITE DES ESSENCES DE L'ESPACE INTUITIF

Le choix de l'intuition d'essences pour définir le type d'intuitions qui définit l'espace intuitif, comme espace des axiomes, n'est certes pas un choix neutre. Carnap justifie ce choix par une définition de l'intuition d'essence que nous avons déjà citée, en insistant sur

l'indépendance de l'essence par rapport au fait : « Il ne s'agit pas ici, comme Husserl l'a montré, des faits au sens de l'effectivité de l'expérience, mais de l'essence (« Eidos ») de certaines entités. »[1] L'essence s'oppose donc au fait, mais il ne faudrait pas rapprocher pour autant excessivement la thèse de Carnap d'une thèse leibnizienne qui ferait de l'espace des essences un espace parallèle à l'espace des faits où toutes les figures géométriques auraient leur pendant nécessaire et universel – un espace, donc, peuplé de triangles en soi, de cercles en soi, indépendamment des propriétés métriques déterminées que ceux-ci peuvent avoir dans telle ou telle figure effective. L'intuition dont il est ici question reste l'intuition d'un espace topologique, et non la simple idéalisation des figures empiriques. Qu'il soit possible, sur la base de l'espace physique, d'accomplir ce travail d'idéalisation et de parvenir ainsi à un espace intuitif pur de toute contamination factuelle, n'empêche pas que, dans la présentation de Carnap, *c'est par rapport à l'espace formel que l'espace intuitif prend son sens et sa légitimité*, et donc par rapport à l'espace topologique qui forme la base de la constitution formelle de l'espace.

Or, à lire plus précisément la définition carnapienne de l'espace intuitif et de l'intuition d'essence, on voit que celle-ci, loin de se rapporter à un ensemble de figures « en soi », ne se rapporte qu'aux axiomes, et se trouve ainsi *doublement détachée de la facticité* : « Seules les propositions fondamentales doivent être tirées de l'intuition. »[2] Si la sphère des entités tombant sous une intuition d'essence correspond exactement au domaine des axiomes, c'est donc que le sens du détachement de l'essence par rapport au fait doit être réévalué : les « essences » de l'espace intuitif sont non seulement détachées des faits comme les entités géométriques pures sont détachées des figures effectivement tracées, mais en outre ces essences sont indépendantes des faits au sens où les axiomes sont indépendants des espaces auxquels ils s'appliquent. Le rapport entre l'espace intuitif et l'espace physique n'est donc pas

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 22.
[2] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 23.

seulement un rapport d'idéation qui rapprocherait sans nuance les « essences » dont Carnap fait ici état des « essences » phénoménologiques qui semblent pourtant lui servir de modèle ; il serait en effet réducteur de concevoir le passage de l'espace physique à l'espace intuitif comme un passage à la limite comparable au processus de variation eidétique husserlien.

D'une certaine manière, Husserl se montre ici plus profondément empiriste que Carnap, en ancrant l'idéalité de l'essence dans l'effectivité. Car en définissant l'espace intuitif comme espace des axiomes, Carnap déplace au contraire l'idéalité des « essences », et en modifie profondément le sens. Le statut de l'idéalité des essences spatiales dans *Der Raum* est révélateur de la conception carnapienne globale de l'idéalité – et donc des objets constitués. Car les essences spatiales de *Der Raum* ne trouvent pas leur modèle – malgré l'allégeance que Carnap semble faire à la phénoménologie husserlienne – dans les résultats des *Recherches logiques* ou de la première partie des *Ideen I* sur « Le fait et l'essence », mais bien plutôt dans les propres résultats de Carnap dans son article sur l'axiomatique, « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », dont nous avons déjà montré qu'il constituait l'un des nœuds de l'opposition entre Husserl et Carnap. La position de Carnap sur le statut des essences intuitives semble en effet reposer sur la synthèse de différents modèles dont la cohérence n'est pas immédiate, et dont on ne peut réellement rendre raison qu'en se référant à la vision de l'axiomatique présentée dans l'article de 1927.

Tout d'abord, en effet, Carnap utilise le modèle kantien pour construire le rapport entre espace physique et espace intuitif en termes de *subsomption* d'un cas empirique sous une règle *synthétique a priori* : « Dans les principes de l'espace intuitif, nous nous trouvons devant les propositions synthétiques *a priori* au sens kantien. »[1] Les espaces physiques fonctionneraient donc comme des cas empiriques que l'intuition « d'essence » permettrait de subsumer sous des règles formelles, qui, sans intuition *a priori*, demeureraient inapplicables à

[1] R. Carnap, *Der Raum*, 1922, p. 63.

l'expérience. A lire ces analyses de *Der Raum* à la seule lumière de Kant, on se trouve donc dans la situation, très paradoxale pour un auteur dont la pensée est si profondément associée à l'empirisme logique, de devoir *séparer l'opposition analytique/synthétique de l'opposition* a priori/a posteriori. Car contrairement à la lecture schlickienne de Kant, dont nous avons vu qu'elle visait, *in fine*, à réduire le concept de jugement synthétique *a priori* à une forme étendue d'*analycité*, la lecture carnapienne fait bien droit à un *authentique* concept d'*a priori* synthétique. Car grâce à l'intuition d'essence (qu'on ne peut décrire autrement ici que comme une *intuition a priori*), les propositions portant sur l'espace intuitif sont bien dans la situation, impossible aux yeux de Schlick, d'avoir un rapport direct à un *objet* (et donc un rapport indirect à l'expérience), tout en étant directement fondées sur des propositions formelles, et donc entièrement *a priori*. Le modèle de l'intuition d'essence permet donc à Carnap d'aller plus loin encore dans l'*apriorité* de cet *a priori* synthétique que ne pouvait le faire Kant, enfermé dans la géométrie euclidienne. D'une certaine manière, pourtant, Kant avait bien vu le caractère limité et non « absolu » de la géométrie euclidienne – il avait même vu, sans pouvoir pour autant le formuler explicitement, que la détermination de l'espace physique comme espace *euclidien* était nécessairement arbitraire, quoiqu'en un sens très éloigné de l'usage carnapien de ce terme – puisqu'il considérait que la géométrie en question n'était *a priori* que relativement à la forme de l'esprit humain et l'expérience résultant de l'application de cette forme aux phénomènes.

Nous avons vu que Helmholtz tentait de modifier ce cadre kantien afin de rendre compte des géométries non euclidiennes en démontrant qu'elles pouvaient, elles aussi et au prix de certaines contraintes (l'espace ainsi constitué devant être au moins *localement* euclidien), devenir intuitives. Mais ce faisant, Helmholtz restait profondément fidèle aux exigences du kantisme, en préservant la dépendance de la géométrie dans son ensemble par rapport à l'intuition *a priori* toujours soumise aux formes (non nécessaires, mais, en un sens,

arbitraires) de l'esprit humain. On mesure ici l'écart séparant Carnap de Kant, y compris d'un Kant qui aurait été libéré du carcan euclidien. Car ce n'est certes pas par extension de l'intuition *naturellement euclidienne* à une intuition élargie que Carnap prétend construire une intuition *entièrement libérée de tout ancrage dans l'expérience effective*, donc entièrement *a priori* ; l'espace intuitif ne s'entend pas de prime abord dans sa relation à l'expérience, mais bien au contraire, c'est son lien à l'espace formel qui le définit, *dans le but de creuser l'écart entre intuition et expérience*, et de montrer ainsi que toute détermination de l'espace physique *comme tel ou tel* est nécessairement *arbitraire*, et repose sur une décision libre. Un abîme, pourrions-nous dire en détournant la formule de Husserl, sépare l'expérience et l'intuition, cet abîme même que toute la philosophie kantienne avait pour but de combler. Car si l'intuition confère bel et bien un objet à l'espace formel, cet objet n'est certes pas un objet d'expérience, mais la simple *substitution d'une constante à une variable*. Or c'est précisément à Husserl que Carnap emprunte le modèle de cette *substitution*.

Le modèle explicite de Carnap est ici la relation existant chez Husserl – *au niveau des essences* et donc par opposition au monde des « faits » d'expérience – entre « essences formelles » et « essences matérielles ». Certes, l'utilisation de ce modèle permet de révéler une certaine parenté entre le formel et l'intuitif, tous deux élevés à un niveau de généralité et d'universalité *essentielles* radicalement distinctes de la facticité empirique de l'espace physique. Cependant, à un autre niveau, l'utilisation de l'opposition husserlienne entre ontologie régionale et ontologie formelle (par opposition à la science empirique) s'avère égarante, précisément du fait de sa juxtaposition avec le modèle kantien. Il y aurait même, chez Carnap, une forme d'incohérence, consistant à emprunter un aspect du modèle husserlien tout en en rejetant les aspects véritablement fondamentaux.

En effet, ce que Carnap retient de Husserl, et notamment des analyses du §13 des *Ideen* auxquelles il fait référence à la p. 60 de *Der Raum*, n'est pas autre chose que la

distinction des deux relations possibles de l'essence au fait : la généralisation et la formalisation. François Schmitz insiste sur ce point, dans le chapitre de son ouvrage sur *Le Cercle de Vienne* consacré à *Der Raum*, en citant le §13 des *Ideen* où Husserl précise cette distinction :

> Quand on remplit ces formes logiques vides […], l'opération à laquelle on procède diffère totalement de la spécialisation jusqu'aux ultimes différences. On peut le vérifier n'importe où : c'est le cas, en particulier, quand on passe de l'espace à la « multiplicité euclidienne » : on ne généralise pas, mais on s'élève à la généralité « formelle ».[1]

Cette distinction est certes cruciale : remplir une forme vide et particulariser un concept général sont deux gestes incommensurables. Mais l'interprétation que donne Carnap de cette distinction est fautive à de multiples égards. Nous nous limiterons ici aux deux causes principales de l'écart qui s'instaure ici entre l'intuition d'essence husserlienne et son substitut carnapien, et suivrons, pour la première de ces raisons, les analyses de François Schmitz.

1ERE RAISON : SUBSTITUTION ET FORMALISATION

Ce dernier remarque en effet que cet écart est inscrit dans l'exemple même par lequel Carnap prétend illustrer la distinction husserlienne :

> Carnap pense retrouver ces deux types de distinctions à travers l'exemple suivant : (a) n x m = m x n (relève de l'ontologie formelle), (b) 3 groupes de 4 choses contiennent à eux tous autant de choses que 4 groupes de 3 choses (relève de l'ontologie régionale », (c) il y a ici 3 boîtes contenant 4 billes et là 4 boîtes contenant 3 billes et il y a autant de billes ici que là (factuel). De (a) à (b), on passe par *substitution*, alors que de (b) à (c), on passe par *subsomption* ; autrement dit (a) est une forme vide qui ne fait qu'exprimer une propriété formelle de la multiplication (sa commutativité) et ne concerne aucune entité en particulier, alors que (b) exprime la validité de (a) pour des choses et groupes de choses matérielles quelconques. Ces choses et groupes de choses en général que mentionne (b) sont à leur tour particularisés par (c).[2]

[1] E. Husserl, *Idées directrices*, §13, p. 48-49, cité par F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 89.

[2] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 89. Nous avons déjà abordé cette distinction entre substitution et subsomption dans un chapitre antérieur de notre travail, mais sans remarquer l'ambiguïté de cette référence à Husserl dans le contexte des analyses carnapiennes.

Dans une note à son analyse, François Schmitz explique que la distinction entre « substitution » et « subsomption » est ici équivalente à la distinction husserlienne entre « formalisation » et « généralisation ». En effet, la subsomption consiste à déterminer qu'un concept particulier (le concept de « 3 billes » par exemple) « tombe » sous un concept général, ce qu'il serait absurde de dire par exemple du concept de « 3 choses », lequel ne « tombe » pas sous le concept formel « m ». C'est bien plutôt la notion de substitution qui, associée à l'idée husserlienne de formalisation, pose problème. Or de ce point de vue, Carnap commet un double contresens – ou plutôt détourne volontairement la théorie husserlienne de deux manières :

1. Tout d'abord, Carnap utilise la distinction ci-dessus pour définir l'espace intuitif comme un intermédiaire entre l'espace formel (dont il serait l'individuation) et l'espace physique (qui serait sa particularisation). Or pour Husserl, il n'en est rien ; au contraire, les essences matérielles se trouvent tout autant « individuées » que les « essences formelles », et se situent de ce point de vue sur le même plan, à savoir celui de l'idéalité eidétique.

> Pour autant que l'on puisse comprendre précisément ce que veut dire Husserl dans les premières pages des *Ideen I* dont s'inspire Carnap, il paraît difficile d'y lire ce qu'en tire ce dernier. La relation du formel au matériel, qui conssite à fournir un contenu aux formes vides de la « *mathesis universalis* », ne se tient pas seulement entre ontologie formelle et ontologie régionale, mais également entre ontologie formelle et science factuelle, empirique. L'exemple même que prend Husserl juste avant [ce passage] en témoigne : « il est clair que toute inférence déterminée, par exemple celle dont on use en physique, est l'individuation d'une forme d'inférence purement logique déterminée » ; ainsi, pour Husserl, dans une science factuelle comme la physique, on trouve des « individuations » des formes vides logico-mathématiques. Si l'on reprend l'exemple de Carnap ci-dessus, cela signifie que (c) est tout autant que (b) une « individuation » de (a).[1]

Il y a donc, *à côté du rapport entre faits et essences matérielles*, un rapport *direct* entre faits et essences formelles, dont le système de *Der Raum* ne peut pas rendre compte, paradoxalement pour l'empiriste logique que deviendra Carnap. Le statut même de l'espace

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 89.

intuitif, intermédiaire entre l'espace formel et l'espace physique, impose en effet de radicaliser l'opposition husserlienne entre formalisation et généralisation, en superposant cette distinction avec une distinction étrangère à l'univers de Husserl, entre un espace formel défini en termes russelliens, et un espace physique défini par décision sur la base de l'espace formel.

2. Mais surtout, Carnap transforme en profondeur le sens du rapport entre ontologie formelle et ontologie régionale en le décrivant en termes d'individuation. François Schmitz construit ici très clairement l'opposition entre Husserl et Carnap. Pour Husserl, en effet, la définition même des « essences matérielles » stipule qu'elles ne peuvent pas être interprétées comme des « individuations » d'essences formelles. Sans cela, leur validité serait d'ailleurs analytique, et non synthétique *a priori* :

> Les vérités synthétiques *a priori* que l'on trouve dans ces ontologies régionales ont précisément comme caractéristique, pour Husserl, de *n'être pas* des « individuations » des formes pures de la *mathesis universalis* ; c'est très exactement pourquoi elles sont non pas analytiques, mais synthétiques : « Toute essence régionale détermine des vérités eidétiques « synthétiques », c'est-à-dire des vérités qui ne sont pas de simples particularisations de vérités ontologiques formelles. Le remplacement des termes déterminés considérés, par des indéterminés, ne produit aucune loi de logique formelle, comme c'est le cas pour toutes les vérités nécessaires « analytiques » (*Ideen*, §16, p. 56). L'originalité de la thèse husserlienne est qu'à chaque région de l'expérience correspond une science « matérielle » mais purement eidétique, fondée sur une intuition d'essence ; les vérités *a priori* incluses dans ce genre de « science » (ontologie régionale) ne valent que pour la région correspondante et n'ont donc pas la validité purement formelle des vérités de la *mathesis universalis* leibnizienne.[1]

On ne peut donc pas analyser le « remplacement de termes déterminés » par des termes indéterminés comme une formalisation au sens où cela aboutirait à générer une loi purement formelle, car on ne peut pas passer par simple substitution d'une vérité synthétique *a priori* à une vérité analytique, ni à l'inverse d'une vérité analytique à une vérité synthétique, fût-elle *a priori*. Il faut donc corriger la lecture kantienne de l'espace intuitif, mais non pas pour lui substituer une lecture husserlienne : l'espace intuitif ne relève tout simplement pas du « synthétique *a priori* » au sens husserlien aussi bien que kantien.

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 90.

> Or (b), ci-dessus, n'est qu'une instanciation (particularisation) de (a), comme le souligne Carnap lui-même, et n'est donc pas une « vérité synthétique *a priori* » appartenant spécifiquement à la région « nature ». Plus généralement, comme on l'a vu, Carnap admet que la géométrie « intuitive » n'est qu'un remplissement des formes vides d'une géométrie formelle, de sorte que toutes les vérités « intuitives » ne sont que des instanciations/particularisations d'énoncés figurant dans la géométrie formelle ; en d'autres termes, toutes les vérités « intuitives » deviennent des « vérités » formelles (analytiques) par dé-matérialisation, ce qui va directement à l'encontre de la thèse de Husserl.[1]

La différence fondamentale avec Husserl tient donc très précisément à la raison pour laquelle les concepts de l'espace peuvent, chez Carnap, se représenter sous la forme d'un tableau synoptique, dans une cartographie à trois niveaux dont nous avons déjà évoqué la structure. La raison est en effet que *l'espace intuitif n'a aucunement pour fonction de déterminer matériellement l'espace formel au sens où il en délimiterait les principales régions* auxquelles il confèrerait une structure. L'espace intuitif n'est pas l'équivalent de ce que serait, chez Husserl, une ontologie régionale de l'espace[2], pour la simple raison que *c'est au niveau de l'espace formel que se distinguent les différents concepts de l'espace,* et que se construit l'ontologie formelle de l'espace. Mais pour Carnap, il n'y a tout simplement pas d'un côté une ontologie formelle de l'espace qui en déterminerait les principales structures, indépendamment de tout contenu matériel, et d'un autre côté une ontologie matérielle qui déploierait ces structures générales en différentes catégories matérielles : au contraire, il est possible de déterminer *formellement* les différentes régions ou catégories de concepts d'espaces, et ce n'est donc pas au niveau de l'intuition qu'on atteindrait quelque chose de comparable à une ontologie matérielle.

François Schmitz analyse cet écart entre les conceptions husserlienne et carnapienne par l'éclectisme affiché de *Der Raum* :

---

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 91.

[2] Notons au passage que cette expression serait elle-même problématique dans le contexte de la phénoménologie husserlienne, puisque l'espace se définit précisément comme la structure d'une région de l'être.

> On ne peut qu'en conclure que Carnap superpose délibérément les deux types de distinctions husserliennes évoquées plus haut : distinction entre les « ontologies » d'une part, distinction entre les relations matériel/formel et particulier/général (du moins général au plus général) d'autre part. Quelle leçon tirer de cela ? […]. Sans doute est-ce le jeu d'une thèse universitaire, mais cela témoigne également de l'esprit œcuménique de Carnap dont le souci affiché était, comme on l'a vu, de concilier des positions philosophiques divergences.[1]

Cette explication est certes indiscutable, mais nous pouvons aller plus loin, en nous concentrant sur le rapport que ce texte de *Der Raum* construit entre la conception husserlienne des essences et la conception carnapienne de l'espace intuitif *comme espace de l'intuition des essences*. Ainsi, la leçon de ce passage pourrait bien être qu'*il n'y a pas, chez Carnap, cette différence fondamentale entre ontologie formelle et ontologie matérielle* qui rend possible l'articulation insigne que la phénoménologie opère entre le formel et le transcendantal. L'espace intuitif est certes le lieu où les propriétés formelles de l'espace reçoivent un objet, et c'est en cela qu'il est bien *intuitif* ; l'espace intuitif est certes par ailleurs le lieu d'une intuition des *essences* par opposition aux faits ; mais l'espace intuitif n'est pas le lieu d'élaboration d'une ontologie régionale de l'espace, car ce travail est en réalité entièrement formel et, donc, analytique.

2E RAISON : LA PORTEE ONTOLOGIQUE DU FORMEL

C'est là la deuxième cause de l'écart que nous signalions précédemment entre la conception husserlienne de l'espace intuitif et l'interprétation qu'en donne Carnap : l'espace formel étant, chez Carnap, d'emblée cartographiable (ses structures purement formelles étant donc suffisamment déterminables pour rendre possible une ontologie qui prendrait la forme d'une topographie des concepts de l'espace, et reposerait sur un modèle topologique), il ne peut être conçu comme un réservoir de formes vides *et indifférenciées* qui trouveraient dans l'espace intuitif une ramification, mais bien plutôt, comme un ensemble de *structures*. Ces structures formelles sont vides de tout objet, et doivent être *remplies*, mais ce remplissement

[1] F. Schmitz, *Le Cercle de Vienne*, Paris, Vrin, 2009, p. 91.

ne peut s'analyser sur le modèle de l'opposition entre essences formelles et essences matérielles : il se comprend sur le modèle de la substitution d'une constante à une variable. On observe donc un chiasme entre la conception husserlienne et la conception carnapienne du rapport entre les structures formelles et les essences matérielles :

- Pour Husserl, il n'y a de ramification ontologique qu'au niveau de l'ontologie régionale, donc des essences matérielles ; mais les essences formelles ont autant rapport à un objet que les essences matérielles – seulement, un objet purement formel, indéterminé quant à son contenu matériel.
- Pour Carnap, l'espace formel est déjà le lieu d'élaboration d'une ontologie complète de l'espace, qui n'est que redoublée par l'espace intuitif ; par contre, seuls les concepts intuitifs (correspondant, peu ou prou, aux essences matérielles) ont un objet, puisque les concepts formels se définissent précisément par l'absence de tout objet.

Seule l'*Aufbau* proposera véritablement une synthèse entre ces deux conceptions symétriques, en proposant *une ontologie formelle qui aurait pourtant un rapport direct à des objets, à savoir des classes, et dont les concepts seraient donc remplis sans avoir recours à une intuition, et donc sans sortir (tout au moins en théorie) de l'analycité pure*. Mais au niveau de *Der Raum*, l'articulation entre le formel et l'intuitif repose sur un retournement du modèle husserlien, au détour duquel *Carnap conserve l'idée d'une ontologie ramifiée de l'espace qui trouverait un objet dans une intuition d'essence*, mais en abandonnant les conditions que Husserl assignait au développement d'une telle ontologie matérielle de l'espace, et qui déterminaient, entre autres, son rapport à l'ontologie formelle et, plus généralement encore, le sens ou le statut de son idéalité. En conservant l'idée d'un espace intuitif, Carnap accomplit cependant un geste que la suite de son œuvre rendra impossible, et qui n'est autre que l'intégration d'une approche à la Hilbert au modèle globalement russellien

qui est celui de sa théorie de la constitution. L'opposition Hilbert/Russell que Carnap construit dans *Der Raum* peut donc être interprétée comme une des clés de lecture de l'ouvrage, au sens où le recours à l'espace intuitif s'expliquerait par la volonté de Carnap de combiner l'approche logiciste avec l'axiomatique dans une même constitution œcuménique de l'espace.

§ 69. La question de Der Raum *comme reformulation de la question du* Raumbuch *de Husserl*

LES « LIVRES SUR L'ESPACE » DE HUSSERL ET CARNAP

La détermination du rapport entre l'espace formel et l'espace intuitif sur le modèle de la substitution d'un objet (un espace défini implicitement par un système d'axiomes) à une variable éloigne donc significativement le projet carnapien de constitution de l'espace du modèle husserlien auquel il emprunte pourtant son cadre général. Il serait vain de chercher à minimiser cette différence en la ramenant à une interprétation possible de la distinction phénoménologique entre ontologie formelle et ontologie matérielle, dans la mesure où l'écart du projet carnapien s'explique de toute évidence par la superposition d'un modèle étranger à l'univers philosophique de Husserl, et non pas seulement par une interprétation divergente des analyses phénoménologiques du §13 des *Ideen*. Pourtant, au-delà de ces différences, le projet même de Carnap rencontre de manière plus profonde encore un projet que Husserl ne mènera jamais à bien, mais dont il laisse, dans la décennie précédant la publication des *Recherches logiques*, un certain nombre de traces écrites, rassemblées par les éditeurs des *Husserliana* sous le titre de « Projet d'un livre sur l'espace »[1]. Dans les premiers feuillets de ce brouillon, Husserl précise le cadre général de ce qui deviendra le problème de la constitution, ainsi que

[1] Les manuscrits des esquisses du *Raumbuch* de Husserl ont été transcrits et publiés dans le volume XXI des *Husserliana : Studien zur Arithmetik und Geometrie, Texte aus dem Nachlass (1886-1901)*, Dodrecht/Boston/Londres, Kluwer Academic Publishers, 1983. Ci-après noté : E. Husserl, *Raumbuch*.

le sens et la portée du recours à un « espace intuitif », en-deçà de la distinction entre son interprétation carnapienne et son interprétation véritablement phénoménologique.

Au-delà de cette question, cependant, la proximité entre le projet de *Raumbuch* de Husserl et *Der Raum* de Carnap est étonnante – et cela d'autant plus qu'il est tout à fait impossible que Carnap ait eu accès à ce texte de Husserl. On peut en effet distinguer au moins trois aspects communs aux deux projets, lesquels fournissent un cadre général à toute théorie de la constitution : (1) Le constat de la multitude et de l'hétérogénéité des différents concepts d'espace – constat qui trouvera sa formulation générale, dans la théorie de la constitution, sous la forme de la thèse de la discontinuité du monde, dont nous avons vu qu'elle engendrait la nécessité de la constitution, comme modélisation continue de cette discontinuité. (2) Le problème de la détermination du lien unissant l'espace de la géométrie et l'espace de l'intuition, dans le cadre des révolutions accomplies dans les domaines des mathématiques et de la logique, avec pour résultat d'accroître l'abîme séparant le formel et l'intuitif – problème qui n'est autre que le problème général, pour la théorie de la constitution, de l'articulation du formel et du transcendantal, qui constituait la ligne directrice de notre étude de ce concept. (3) L'élaboration de trois types de problèmes, psychologiques, logiques et métaphysiques, dont l'articulation détermine le cadre général du concept de constitution – lequel apparaît par conséquent comme la combinaison de plusieurs approches, qui requièrent chacune une redéfinition complète : la logique dans le sens de l'élargissement à la subjectivité, la métaphysique dans le sens d'un questionnement transcendantal détaché de tout idéalisme, et la psychologie dans un sens « anti-psychologiste » qui constituera le cœur du projet « phénoménologique ». Nous constaterons que si les niveaux (1) et (2) de ce questionnement proto-constitutif correspondent assez précisément au « programme de Hilbert », dont nous avons constaté l'importance dans l'élaboration du programme constitutionnel de Husserl, le niveau (3) s'écarte quant à lui de ce programme, et ouvre un questionnement plus vaste qui

permettra d'intégrer l'entreprise carnapienne de *Der Raum* au champ des études rendues possibles – et nécessaires – par ce questionnement.

LA PLURIVOCITE DU CONCEPT D'ESPACE

C'est dans le feuillet n°4, rédigé en 1892-1893 et portant le titre « Les différentes significations du terme 'espace' », que Husserl développe une thèse typique de la réflexion postérieure aux révolutions logico-mathématiques de la fin du XIXe siècle (ou contemporaine de ces révolutions) : le caractère plural des concepts d'espace, qu'il ne s'agit plus d'abord de réunir sous un seul concept, mais bien de distinguer fermement.

Nous avons constaté l'importance que cette même thèse jouait dans le projet carnapien de *Der Raum*, et nous avions alors distingué *deux niveaux de différenciation des concepts d'espace*, relatifs respectivement : au mode d'appréhension de ces espaces (empirique, intuitif ou formel) et aux propriétés formelles de ces espaces (déterminables au niveau de l'espace formel selon plusieurs critères comme le nombre de dimensions, la mesure de courbure, la présence d'une métrique, etc.). De ce point de vue, Husserl se démarque ici du Carnap de *Der Raum* en envisageant un seul niveau de distinctions, autour duquel se différencient quatre types d'espace : l'espace de la vie quotidienne, l'espace de la géométrie pure, l'espace de la géométrie appliquée, et l'espace de la métaphysique :

> Les distinctions suivantes sont de la première importance. Le terme « espace » peut signifier : 1. L'espace de la vie quotidienne, l'espace que nous connaissons avant et en dehors de la science et qui sert de fondement à toute « intuition externe ». 2. L'espace de la géométrie pure, qui repose sur une « intuition géométrique ». 3. L'espace de la géométrie appliquée, c'est-à-dire de la science de la nature. 4. L'espace de la métaphysique, l'espace véritablement transcendant.[1]

Toutes les autres distinctions apparaissent alors comme secondaires, soit parce qu'elles sont en réalité dénuées d'importance, comme les équivoques dont le début de ce

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, Manuscrit 4, *Hua XXI*, p. 270.

feuillet rend compte[1], soit parce qu'elles ne constituent que des ramifications d'un de ces quatre concepts d'espace – notamment de l'espace de la géométrie pure, lequel comprendra, comme nous le verrons, l'ensemble des concepts que Carnap range dans la catégorie d' « espace formel », tout en leur attribuant d'emblée un lien à l'intuition.

Or cette distinction fondamentale, qui définit les quatre niveaux de la constitution de l'espace, s'intègre d'emblée dans un cadre, non pas phénoménologique, mais pré- ou proto-phénoménologique, à savoir autour de la question de l'*idéalité* de l'espace et de son lien avec l'intuition. Or de ce point de vue, la position de Husserl annonce la position qui sera celle des *Ideen* (et que reprendra Carnap, avec les nuances que nous avons relevées) tout en négligeant certaines distinctions qui deviendront, avec la « percée » de la phénoménologie, centrales. Car si d'un côté le concept d'« intuition géométrique » semble annoncer l'« intuition d'essences » qui fondera la connaissance géométrique et définira, chez Carnap, l'« espace intuitif », force est d'admettre que la quadripartition de l'espace proposée dans le *Raumbuch* ne recoupe aucunement les trois niveaux de l'idéalité définis par les faits, les essences matérielles et les essences formelles, ni donc la tripartition carnapienne du concept d'espace en espace physique, intuitif et formel.

Or ce qui semble manquer à la quadripartition de l'espace, c'est une place pour l'espace *formel*, en tant que distinct de l'espace fondé sur une intuition, fût-elle « géométrique ». Ce « manque » s'explique pourtant aisément, et annonce au contraire le sens que pourrait avoir, chez Husserl, l'idée d'un espace formel : il n'y a pas de différence fondamentale, c'est-à-dire de différence constitutive, relative à l'idéalité de l'espace, entre « espace formel » et « espace intuitif », parce que *toute géométrie, même formelle, est en un sens fondée sur une intuition géométrique*. C'est là, nous l'avons vu, la pointe de la distinction entre les conceptions husserlienne et carnapienne de la géométrie : pour Carnap, la géométrie

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, Manuscrit 4, *Hua XXI*, p. 268.

formelle présente des structures vides qui sont remplies à un second niveau par une intuition d'essence ; pour Husserl au contraire, les essences formelles possèdent d'emblée un ancrage intuitif, quoique dans une intuition d'un autre type. Il n'y a pas et il ne peut y avoir, chez Husserl, de niveau de la constitution qui exclue par principe la possibilité d'un remplissement. C'est pourquoi, en un sens, la position du *Raumbuch* s'inscrit plus directement en opposition à la position carnapienne de *Der Raum* que ne le fera la distinction plus complexe du §13 des *Ideen* : il y a bien une « intuition géométrique », qui unit en un seul niveau ce que Carnap sépare en deux, l'espace formel et l'espace intuitif, l'espace fondé sur la logique et l'espace fondé sur des systèmes d'axiomes.

A l'inverse, Husserl distingue deux niveaux de ce que Carnap réunira sous le titre d'« espace physique », et instaure ainsi un double lien entre la géométrie et l'espace de l'expérience, lequel est décrit d'un côté comme « espace de la vie quotidienne » (espace de l'intuition externe), et d'un autre côté comme « espace de la science de la nature ». Or ce double lien n'est pas un lien symétrique, si l'on considère que l'ordre de la quadripartition de l'espace est un ordre *constitutif*, voire un ordre *génétique* : « Nous avons apparemment affaire ici à une suite génétique de niveaux d'élaboration dont l'investigation constituera notre tâche. »[1] La distinction des quatre « niveaux » de l'espace est donc bien une distinction constitutive – mais présentée dans un cadre où le concept de constitution n'a pas été encore clairement distingué de la notion de genèse. Malgré cette différence fondamentale, qui pose le problème du rapport de la constitution à la psychologie, on constate que l'ordre de cette « suite de niveaux » présente l'intuition géométrique comme *fondée* sur l'intuition « quotidienne » de l'espace – une fondation dont on ne sait pas encore si elle est psychologique, logique ou phénoménologique, mais qui s'oppose frontalement à la

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, Manuscrit 4, *Hua XXI*, p. 270-271.

conception carnapienne, dans laquelle la connaissance de l'espace *physique* est constitutivement secondaire par rapport à la connaissance de l'espace formel.

Mais précisément, à un second niveau, Husserl semble retrouver la distinction carnapienne entre l'espace géométrique (non pas défini par l'articulation intuitif/formel mais par la fondation de l'intuition géométrique sur l'intuition sensible « quotidienne ») et l'espace physique *en tant qu'espace de la connaissance scientifique*. Husserl réarticule ainsi les deux concepts de l'espace physique que Carnap distinguera dans son article de 1924, « *Dreidimensionalität des Raumes* » : l'espace « ordinaire » (*gewöhnlich*) et l'espace « physique » ; au lieu de considérer comme Carnap ces deux formes d'espace comme une « transformation secondaire » d'un espace primaire défini comme espace purement formel, Husserl les oppose constitutivement, l'espace ordinaire étant défini comme espace « primaire » car reposant sur une intuition libre de toute construction (et devenant donc ipso facto la *base* de la constitution), et l'espace physique des « sciences de la nature » étant au contraire une construction *fondée* sur l'élaboration des espaces géométriques. L'intérêt de cette répartition des deux niveaux de l'espace de l'expérience est de *rendre trivial un problème que ni le modèle des* Ideen *ni celui de* Der Raum *ne parviennent à résoudre simplement*, et qui n'est autre que l'articulation d'un espace intuitivement perçu comme euclidien (ou tout au moins, à en croire l'article de Helmholtz, comme *localement* euclidien) avec l'espace de plus en plus complexe requis par les sciences de la nature – quoique, contrairement à Carnap, Husserl propose ce modèle *avant* la découverte de la relativité générale qui rendra *inévitable* la réponse à ce problème. Rien ne s'oppose plus, en effet, à la coexistence d'un espace *intuitivement* euclidien et d'un espace *scientifiquement* multiforme, si ces deux espaces sont séparés par un niveau de constitution de l'espace où celui-ci est élaboré *géométriquement* et sur la base d'une intuition spécifique, certes fondée sur l'intuition

« ordinaire » mais capable d'atteindre un niveau supérieur d'idéalité – et donc de se libérer des contraintes de l'intuition sensible.

Husserl précise l'articulation de ces trois niveaux de la constitution dans le paragraphe de son esquisse de *Raumbuch* intitulé « L'espace de l'intuition et l'espace de la géométrie », qu'il décrit lui-même comme le commencement de la constitution de l'espace[1]. L'espace géométrique se définit en effet comme une transformation conceptuelle de l'espace intuitif, mais doit en outre à son tour être saisi dans une intuition, si bien que la fondation de la géométrie dans l'intuition est double. Le travail conceptuel de la géométrie est par conséquent fondé sur l'intuition, dans un mouvement directement opposé à la théorie carnapienne de l'espace dans *Der Raum*, où l'intuition est au contraire nécessairement fondée dans l'espace formel, lequel est un pur espace *conceptuel* car *logique*. La suite du texte du *Raumbuch*, à laquelle est consacré le prochain paragraphe, montre en effet que c'est sur le terrain de la psychologie que sont gagnées les distinctions entre les différents concepts d'espace qui, chez Carnap, se déploient au niveau de l'espace formel, et donc de la logique.

§ 70. La constitution et les trois questions d'une philosophie de l'espace

La position que Husserl développe dans ses esquisses d'un « livre sur l'espace » paraît s'opposer terme à terme à la position carnapienne, en présentant une articulation inversée de l'élaboration formelle et de l'intuition. Reste que le problème même de l'articulation entre le formel et l'intuitif définit le cadre général dans lequel va émerger la nécessité d'une constitution de l'espace, c'est-à-dire d'une élaboration hiérarchique (Husserl ose même ici le terme « génétique ») des différents concepts d'espace, et la mise au jour de la continuité existant entre ces concepts apparemment hétérogènes et se présentant comme une suite discontinue. Cette suite est définie par Husserl comme, mot-à-mot, une « suite de niveaux »,

[1] Cf. E. Husserl, *Raumbuch*, Manuscrit 4, *Hua XXI*, p. 271 : « Nous commençons naturellement par l'espace de la vie quotidienne ».

si bien que le rapprochement avec une constitution « à la Carnap » pourrait sembler légitime. Cependant, la mise en mouvement de cette suite de niveaux n'est pas décrite, à première vue, en termes d'ordonnancement logique, mais de *genèse* – si bien que le sens premier de la constitution serait bien celui d'une genèse des différents niveaux d'élaboration de l'espace. Une lecture possible de la constitution husserlienne s'inscrit donc dans l'introduction, à ce niveau de la constitution, du vocabulaire de la genèse : Husserl poserait pour la première fois le problème de la constitution dans un contexte encore psychologiste, donc en termes de genèse des représentations de l'espace, et ce n'est qu'après le travail – « logiciste », comme nous l'avons vu – des *Recherches logiques*, qu'il abandonnerait ce point de vue génético-psychologique pour élaborer un problème « logique » de la constitution. Et il serait même possible, alors, de lire la constitution idéaliste transcendantale comme la synthèse de ces deux modèles, une fois accomplie la dé-psychologisation de la notion de genèse, devenue « constitution ».

Cette lecture dialectique du développement de la phénoménologie transcendantale est cependant mise à mal par la manière dont ce problème de la « genèse », comme proto-problème de la constitution, est effectivement posé dans les esquisses du *Raumbuch*. Car loin de se réduire à une question psychologique, la genèse en question articule en réalité *déjà* une série de problèmes psychologiques *à une série de problèmes logiques*, aboutissant à une position déjà transcendantale et dépsychologisée de la genèse-constitution des représentations de l'espace. De ce point de vue, loin de constituer une étape « psychologiste » de la problématique de la constitution, le *Raumbuch* s'inscrit dans le contexte des réflexions de Husserl, au début des années 1890, sur les limites du psychologismes qu'il considère déjà, grâce notamment aux remarques de Frege, comme source de l'échec de la construction de l'idéalité de l'arithmétique qu'il avait élaborée dans *Philosophie de l'arithmétique*. C'est dans le cadre du redéploiement des problèmes encore massivement psychologistes de cet ouvrage

inaugural que naît la problématique de ce qui deviendra la constitution, et qui se déploie, selon Husserl, en trois groupes de problèmes distincts :

PROBLEMES PSYCHOLOGIQUES

Les problèmes psychologiques, tout d'abord, concernent l'ancrage de la représentation de l'espace dans l'immanence de la conscience. Or Husserl soulève deux types de questions, respectivement descriptives et génétiques, et faisant respectivement signe vers les questions psychologiques traditionnelles et les questions transcendantales.

Les questions descriptives concernent la nature de l'objet qui est présent de manière immanente lorsque nous nous représentons l'espace, lequel objet se trouve interrogé selon différents critères traditionnels, comme l'identité, l'intuitivité, l'adéquation, etc. :

> Nous devons nous interroger ici sur ce qui est présent, lorsque nous nous représentons l'espace, en tant qu'objet effectif et immanent de la représentation ; en outre, s'il est toujours identique ou bien différent […] En d'autres termes, la question se pose de savoir si la représentation (*Vorstellung*) effective que nous avons à chaque fois possède le caractère d'une intuition ou d'une représentation (*Repräsentation*), et dans ce dernier cas, si elle possède le caractère d'une représentation (*Repräsentation*) intuitive ou inintuitive (adéquate ou inadéquate) de ce que nous appelons espace.[1]

On ne négligera pas l'importance de ces questions psychologiques, dans la mesure où elles permettent à elles seules de dégager les différents sens du concept d'espace dont nous avons vu qu'ils constituaient les « niveaux » d'une genèse-constitution de l'espace. Par exemple, c'est au niveau des questions psychologiques descriptives que peut être atteinte la distinction déjà étudiée entre espace intuitif et espace géométrique, dans la mesure où la seconde repose sur une représentation « conceptuelle » qui s'oppose, à première vue, à la nature intuitive de la première : « Si nous avons une représentation inadéquate, encore faut-il rechercher si celle-ci possède le caractère d'une représentation conceptuelle en général ou à certaines conditions, comment elle se comporte vis-à-vis des intuitions correspondantes, si

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 1, p. 262.

elle peut ou non être fondée sur ces dernières. »[1] C'est donc bien sur un sol descriptif que sont atteintes les premières distinctions de la constitution de l'espace, mais une description qui est clairement psychologique et non phénoménologique, car en apparence enfermée dans les grandes dichotomies de la psychologie post-brentanienne.

Doit-on par conséquent rejeter ces distinctions et considérer que ce point de départ psychologique enferme l'ensemble de la « constitution » de l'espace dans un psychologisme dont on sait que Husserl le rejettera fermement dès les années suivantes ? Certes non, car une des leçons les plus importantes de l'entreprise de constitution *de Carnap* est la suivante : *la manière dont les distinctions fondamentales du système de constitution* (la méthode de la mise au jour pré-constitutive d'une discontinuité) *est sans conséquence sur le développement du système lui-même*. C'est la raison pour laquelle l'*Aufbau* peut reposer sur une « phénoménologie naturelle » sans être nécessairement descriptive – c'est la raison pour laquelle « *Dreidimensionalität des Raumes* » peut concentrer le problème de la constitution de l'espace sur la question du nombre de dimensions – et c'est, enfin, la raison pour laquelle l'ensemble des concepts de l'espace de *Der Raum* repose ultimement sur les distinctions atteintes au niveau du seul espace formel. *Il n'y a, finalement, que la phénoménologie pleinement développée*, comme celle des *Ideen* par exemple, *qui prétende posséder une cohérence méthodologique absolue*, et traiter la constitution du monde elle-même de manière tout aussi descriptive que la détermination pré-constitutive de ses différentes tranches ontologiques. Mais au stade de l'élaboration de la pensée de Husserl que représentent les esquisses du *Raumbuch*, l'ancrage de la constitution dans une description psychologique préalable ne doit en aucun cas nous conduire à considérer la constitution elle-même comme « psychologiste », et entrer ainsi dans le jeu de Husserl lui-même consistant à cristalliser

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 1, p. 262.

l'ensemble des innovations de la « percée » de la phénoménologie dans les *Recherches logiques* autour de la seule question du rapport à la psychologie.

Car les questions « génétiques », qui constituent l'autre groupe de questions « psychologiques » et s'articulent aux questions « descriptives », posent quant à elles un problème déjà tourné vers un devenir non psychologique de la question constitutive :

> Les questions précédentes étaient dans l'ensemble descriptives (*deskriptive*). Il s'agissait de décrire (*Beschreib[en]*) les phénomènes et de déterminer dans chaque cas les dispositions dans lesquelles ils sont tissés. Il y a cependant en outre des questions génétiques. Comment cette somme de contenus […] que recouvre le nom « espace » est-elle produite ? Quels sont les contenus originaires à partir desquels ils ont été construits, individuellement et généralement, et comment, en vertu de quelles lois et de quelles formes de relations, ont-ils été construits à partir d'eux ? Ces derniers éléments psychiques, ou plus précisément conscients, ont-ils en outre des antécédents en dehors de la conscience, et lesquels sont-ils ? Si le terme « espace » repose sur une multiplicité de concepts dont la cohérence n'est pas due au pur hasard mais à des relations génétiques, alors nous devons nous demander comment les éléments intuitifs impropres (*uneigentlichen*) élaborés à un stade tardif [du système] proviennent des éléments originaires et primitifs, et par le biais de quelles transformations, dispositionnelles ou conscientes, extra-logiques ou logiques.[1]

Ces questions regroupent sous le terme de « genèse » des problématiques très différentes, présentant d'un côté l'espace comme une somme de contenus psychologiques, et d'un autre côté du point de vue de sa relation logico-psychologique à des concepts. La conséquence de cette présentation des questions psychologiques génétiques semble donc être que celles-ci se trouvent toujours mêlées à des questions proprement logiques, et qu'il est impossible de traiter jusqu'au bout une question psychologique sans poser, simultanément, le problème logique correspondant. Ainsi, la psychologie ne se contente pas d'aborder l'espace sur le plan de sa dimension subjective, mais comporte d'emblée une dimension logique ; ou plus précisément, la psychologie ne peut pas se substituer à la logique mais seulement compléter le travail de déploiement des « motifs logiques » de la formation de la connaissance spatiale par un travail de mise au jour de ses « motifs naturels » : « Un travail psychologique serait également d'expliquer l'origine et l'étendue de la science de l'espace, non pas

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 1, p. 263.

seulement d'après ses motifs logiques, mais *également* d'après ses motifs naturels. »[1] La psychologie est inséparable de la logique, dans la mesure où elle repose sur la mise au jour préalable des « motifs logiques » de la connaissance de l'espace.

De là à lire dans la « psychologie » ainsi définie un prolongement de la logique dans la sphère subjective comparable à celui que nous avons défini comme une des principales dimensions du « logicisme » husserlien, il y a un abîme qu'on se gardera bien de franchir. Certes, la psychologie, dans sa dimension descriptive et génétique, est nécessairement liée à la question de la logique objective des contenus ; certes, il y a là quelque chose de comparable à la synthèse qu'accomplira Husserl, dans les *Recherches logiques*, entre la psychologie brentanienne et la logique de Bolzano ; mais à ce stade du texte, le rapport de la psychologie à la logique demeure indéterminé, et la simple liaison de la psychologie à la logique (qui est également un motif d'auteurs très éloignés de Husserl sur d'autres plans comme, par exemple, Mill) n'est pas suffisante pour faire du *Raumbuch* une première version de la constitution phénoménologique.

Reste que les questions « psychologiques » posent, sous le double point de vue de la description et de l'analyse génétique, un problème qui, quant à lui, est véritablement central dans le développement de la théorie de la constitution, et qui n'est autre que le problème « phénoménaliste » de l'ancrage de nos différents concepts d'espace dans l'immanence de la conscience. Car toutes les questions que nous avons distinguées, et qui constituent la nébuleuse des « questions psychologiques » de l'espace, s'entendent sur le sol de ce phénoménalisme, lequel est certes encore défini en termes psychologiques, mais n'en pose pas moins les fondements du phénoménalisme *phénoménologique* que nous avons décrit comme la base de la constitution. Car c'est bien à une réduction à l'immanence que nous invitent les questions psychologiques, posant ainsi à l'envers la question de la constitution :

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 1, p. 263.

qu'est-ce qui est immanent quand je me représente l'espace et comment passe-t-on, génétiquement, de cette immanence à ma représentation ? La position des problématiques psychologiques en termes de rapport à l'immanence définit bien le cadre phénoménaliste du problème de la constitution tel que nous l'avons déployé.

PROBLEMES LOGIQUES

Les problèmes logiques inscrivent quant à eux le problème de la constitution de l'espace dans un cadre non seulement logiciste, mais transcendantal, en posant d'emblée la question de l'articulation du travail conceptuel à l'intuition, essentielle pour comprendre, par exemple, la spécificité et la légitimité de l'espace *géométrique*, ainsi que de l'articulation de l'espace à notre connaissance en général :

> Une question logique concernant l'espace considèrera également la représentation de l'espace en relation à nos fins en matière de connaissance et demandera si elle est suffisante au regard de ces objectifs, et sinon, quelle transformation logique elle doit subir pour le devenir […] Si donc le nom « espace » correspond à une intuition, alors la question se pose de savoir comment elle peut être « conceptualisée » de manière appropriée ; si au contraire le nom « espace » correspond à une représentation inintuitive, voire pleinement conceptuelle, alors la question se pose de savoir comment elle pourrait être remplacée par un concept logique.[1]

Le problème logique fondamental de la construction de l'espace se résume ainsi à interroger, dans une perspective finalement très proche de l'idéalisme transcendantal kantien, la manière dont l'espace fonde une connaissance, à savoir une science de l'espace :

> L'espace fonde une science de l'espace. Ici apparaissent de nouveaux problèmes. Comment est-il tout simplement possible pour un concept ou même pour une intuition de fonder une science tout entière ? Plus encore : Comment cette science, au stade où elle est parvenue historiquement, peut-elle être évaluée logiquement ?[2]

Or il est intéressant, pour le développement futur de la théorie de la constitution, que Husserl décrive cette logique de l'espace, *en tant que liée à une psychologie de l'espace*, comme une partie fondamentale de la philosophie première. La réponse aux questions logico-

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 2, p. 264.
[2] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 2, p. 264.

psychologiques sur la genèse et la structure objective de l'espace ainsi que sur le lien de cette structure aux contenus immanents de la conscience, en d'autres termes, la logique même de l'espace dans ses dimensions objectives et subjectives, est le fondement de la logique en général :

> La psychologie de l'espace et la logique de l'espace, sur lesquelles reposaient les questions précédentes, ont une signification fondamentale pour la philosophie. On sait l'importance de la stimulation que la psychologie a pu tirer des recherches précises sur l'espace […] Cela est d'autant plus vrai de la logique. Tant que manque une compréhension profonde de la géométrie (comme des mathématiques en général), il ne saurait être question d'une véritable logique de la déduction […] [Toutes ces recherches] sont en outre fondamentales pour la métaphysique, aussi bien en termes de méthode qu'en termes de contenu[1]

Nous en arrivons à un point où les réflexions de Husserl dans ces esquisses de *Raumbuch* rejoignent celles de Carnap dans *Der Raum*, en culminant dans l'élaboration d'un lien indestructible entre la géométrie et la logique – la géométrie fournissant le modèle et le fondement de la logique dans son ensemble. *La géométrie cristallise la dimension transcendantale de la logique*, ce qui signifie, pour Husserl, qu'elle construit pour la première fois le lien nécessaire entre la conceptualisation et l'intuition en culminant dans une « intuition géométrique ». Dans l'espace – et donc dans la géométrie en tant que connaissance pure de l'espace – la logique trouve son premier objet, c'est-à-dire le premier niveau d'une articulation possible entre le travail conceptuel et l'intuition. Mais c'est également ce qui se produit dans *Der Raum* : grâce l'articulation interne à la géométrie entre le « formel » et l' « intuitif », cette science est bien le lieu où la pure logique des formes reçoit son tout premier objet, un objet déterminable formellement (dans l'espace formel) mais saisissable dans une intuition spécifique (l'intuition d'essences qui définit l'espace intuitif), et donc la science où s'articulent pour la première fois le formel et le transcendantal, et qui définit donc le premier niveau ou le premier objet de la constitution. Husserl nous donne ici la formulation la plus

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 2, p. 265.

radicale, mais également la plus originaire dans l'élaboration du problème de la constitution : la géométrie est en elle-même transcendantale, voire « métaphysique ».

PROBLEMES METAPHYSIQUES

Car la « logique de l'espace » dont nous avons déployé les principaux problèmes n'est pas seulement le fondement d'une métaphysique, mais plutôt les questions logiques, pour peu qu'elles soient bien posées, c'est-à-dire en relation avec les questions psychologiques adéquates, *sont en elles-mêmes des questions métaphysiques*, et il n'y a pas de question métaphysique légitime qui ne soit pas réductible, en dernière instance, à une question logique :

> La géométrie a toujours joué, pour toutes les formes de rationalisme de Descartes à Kant, le rôle d'idéal de scientificité sur lequel la métaphysique devait s'orienter dans ses moyens et ses objectifs […] Les recherches en question ont cependant une importance immédiate pour la métaphysique de l'espace. Elles constituent son fondement indispensable. Que l'espace soit intuition ou concept […], que les concepts et jugements fondamentaux de la géométrie soient empiriques ou *a priori* […] – ces questions, et toutes celles qui s'y rapportent, ne sont pas de simples questions logiques, mais elles sont le fondement, direct ou indirect, de questions métaphysiques. L'importance des recherches psychologiques pour la métaphysique a toujours été reconnue ; mais celle des recherches logiques n'a pas été suffisamment remarquée.[1]

Les questions « métaphysiques » ainsi définies sont d'emblée posées, cependant, en termes *transcendantaux* :

> Si l'on devait désigner maintenant les problèmes qui appartiennent à une métaphysique de l'espace, nous obtiendrons à peu près les suivants : L'espace de notre représentation a-t-il une valeur métaphysique, c'est-à-dire comporte-t-il ou non quelque chose d'effectif en un sens supposé transcendant ? Le cas échéant, est-il une image précise de son corrélat métaphysique ?[2]

Le problème que pose Husserl dans ses esquisses de *Raumbuch* est donc bien une forme primitive du problème de la constitution, et également le *fondement de l'entreprise constitutive en tant que celle-ci repose de prime abord sur une explicitation du sens*

[1] E. Husserl, *Raumbuch*, *Hua XXI*, Manuscrit 2, p. 265.
[2] E. Husserl, *Raumbuch*, Hua XXI, Manuscrit 2, p. 266.

éminemment transcendantal de la géométrie. La problématique du *Raumbuch* ne coïncide pas en effet avec les problématiques constitutives que développeront, chacun de leur côté, Husserl et Carnap, mais elle annonce cependant, tout comme *Der Raum* par ailleurs, certains de ses aspects essentiels. On peut résumer ainsi l'apport du travail de Husserl dans ces esquisses autour des points suivants :

- L'articulation de trois questionnements, psychologique, logique et métaphysique, qui n'atteignent leur sens et leur portée respectifs qu'à condition d'être posés ensemble. C'est ainsi seulement lorsque se trouve mesurée la portée logique de toute question psychologique, et plus encore la portée métaphysique (transcendantale) de tout problème logique, que la question de la constitution de l'espace est posée adéquatement. On mesure cependant à la fois la proximité que ce questionnement établit avec le projet de construction de l'espace de Carnap dans *Der Raum*, et l'écart qui se creuse entre les deux réalisations. Car sous une autre forme, Carnap pose bien les mêmes questions que Husserl, en s'interrogeant sur le lien entre l'espace intuitif (dégagé, cependant, de toute référence à la psychologie), l'espace formel (logique), et leur fonction transcendantale, en tant que condition de possibilité de l'espace physique et, plus précisément, de toute connaissance s'y rapportant. Mais là où le processus constitutif s'enclenche, chez Husserl, au niveau des questions psychologiques, en tant que celles-ci dévoilent la diversité des concepts d'espace et la possibilité de les articuler génétiquement, ce même processus se trouve, chez Carnap, inversé, puisque c'est dans l'espace formel que se produit ce dévoilement, à savoir la mise au jour des différentes formes d'espaces et leur articulation possible en un système formel unique.

- Cependant, dans le *Raumbuch* comme, par ailleurs, dans *Der Raum*, *c'est bien à la logique qu'incombe le devenir transcendantal du problème de la constitution*. Car si la psychologie pose bien le problème de l'origine et de la légitimité de la connaissance de l'espace, elle ne fournirait une réponse que partielle et empirique (« du point de vue naturel »),

si cette question n'était pas, d'abord, une question logique. Ce qui fait que la constitution de l'espace se distingue de la genèse en prenant en charge la question transcendantale de la possibilité de la connaissance de l'espace, ce qui transforme donc un problème simplement psychologique en problème transcendantal et métaphysique, ce qui, donc, occupe le rôle de pivot de la constitution, n'est pas autre chose que la logique, qui prend déjà, dans le *Raumbuch*, une place nouvelle et fondatrice.

- Enfin, deux acquis apparaissent d'une importance particulière dans le cadre des thèses souvenues dans le présent travail. Tout d'abord, Husserl établit dans le *Raumbuch* le rôle fondamental, pour la constitution, de la géométrie, et cela à deux niveaux : méthodologiquement et « *sachlich* », c'est-à-dire relativement à l'ordre des choses, à la dimension ontologique même de la constitution. En d'autres termes, non seulement la géométrie fournit, notamment grâce à l'axiomatique, un modèle pour toute théorie de la connaissance, mais surtout elle occupe, ainsi que l'espace qui fonctionne comme son corrélat objectal, une place basale pour la constitution dans son ensemble. C'est par l'espace, en effet, que la conscience parvient à sortir pour la première fois d'elle-même, et atteint un objet extérieur, et c'est donc la géométrie qui définit le premier niveau de la connaissance de ce monde extérieur dont il sera désormais possible d'étudier la constitution. La constitution de l'espace est donc à la fois la constitution de la première couche ontologique du monde, mais elle est en outre méthodologiquement supérieure à toute constitution, car elle peut reposer sur une science parfaitement accomplie et dont on peut envisager, déjà au début des années 1890, qu'elle puisse être entièrement axiomatisée. C'est pour des raisons comparables, mais plutôt liées au lien insigne que la topologie instaure entre la logique et la géométrie, que Carnap considère également, dans *Der Raum* aussi bien que dans l'*Aufbau*, que la constitution de l'espace est à la fois première et « pure », car réalisable de manière purement logico-mathématique.

- On peut, pour finir, remarquer que la constitution de l'espace du *Raumbuch* utilise le modèle logico-psychologique pour les raisons mêmes pour lesquelles Carnap utilise le modèle topologique : pour établir la discontinuité foncière du champ défini par les différents concepts d'espace, et pour en élaborer un modèle continu. On en revient ici au point de départ des *Raumbücher* respectifs de Husserl et Carnap, qui n'est autre que le constat (préalable à la constitution) de la pluralité des concepts d'espace – constat établi sur la base de la description psychologique chez Husserl, et sur la base d'une étude formelle chez Carnap. Deux points font de ce constat la source possible d'un système de constitution : tout d'abord, le fait que, dans le *Raumbuch*, cette différenciation des concepts d'espace prenne la forme d'une suite hiérarchisée, une « suite de niveaux », et non pas d'une simple juxtaposition de concepts hétérogènes ; ensuite, le fait que cette suite de niveaux soit réarticulée génétiquement de manière à former un *ensemble dynamique*. Nous pouvons ainsi préciser ce qui nous est déjà apparu comme le cœur de l'entreprise constitutive dans son ensemble : la mise au jour d'une *discontinuité* de l'objet de la constitution, mais une discontinuité hiérarchique, et *l'élaboration d'un système continu dynamique pour réduire cette discontinuité*.

Chapitre III : (se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, III. Continuité, discontinuité et objectivité

§ 71. L'axiomatique comme échappatoire à la psychologie

CONSEQUENCES DU GLISSEMENT DE L'ARITHMETIQUE VERS LA GEOMETRIE

Malgré les avancées du programme du *Raumbuch* dans le sens d'une théorie de la constitution, force est de constater que Husserl, à ce stade de sa pensée, n'atteint les problématiques constitutives que dans un cadre psychologique. Certes, la logique occupe ici une place prépondérante qui annonce le travail futur de la phénoménologie en tant que programme « logiciste » et sémantique, mais elle reste cependant soumise, en dernière instance, aux « questions psychologiques » qui conduisent à l'élaboration de la *dialectique de la discontinuité et de la continuité de l'espace*, laquelle définit le programme de sa constitution. On peut ainsi comprendre le mouvement qui s'opère, toujours dans le cadre de la psychologie descriptive directement héritée par Husserl de Brentano, autour des esquisses du *Raumbuch*, de la manière suivante : *le déplacement du problème de la fondation des mathématiques de l'arithmétique vers la géométrie accélère la prise de conscience par Husserl (et cela dès la publication de* Philosophie de l'arithmétique) *du caractère objectif des questions d'ordre constitutif, et le conduit ainsi à abandonner, progressivement, le primat du point de vue psychologique au profit d'une logique objective des phénomènes qui deviendra la phénoménologie*.

Or, c'est précisément l'ancrage direct de la représentation de l'espace dans l'intuition sensible, et le fait que, par conséquent, la géométrie travaille nécessairement sur un *objet*,

l'espace, dont nous avons vu qu'il était le « premier » objet de tout système de constitution – c'est ce rapport particulier de la géométrie à l'objectivité qui *interdit de considérer le formel géométrique sur le modèle du formel arithmétique* mis au jour par Husserl dans *Philosophie de l'arithmétique*, et réintroduit nécessairement un réalisme que Husserl avait cru éliminer, et qui conduira, finalement, à la conception de la logique des *Recherches logiques*. L'évolution du projet constitutif, de *Philosophie de l'arithmétique* où il ne porte pas encore ce nom jusqu'à l'élaboration du problème général de la constitution dans les *Ideen*, va clairement dans le sens de l'affirmation de plus en plus forte de l'*objectivité* de toute question constitutive, relevant, non pas d'une psychologie, mais d'une logique. La mise au premier plan de la géométrie, dès les années 1892-1895, constitue une étape décisive de ce processus.

Les premiers signes de cette évolution sont en effet déjà contenus dans le déplacement opéré par Husserl entre *Philosophie de l'arithmétique* et les premiers textes relatifs au projet d'un « livre sur l'espace », dans un cadre pourtant extrêmement proche, voire autour d'un même problème. Car le projet général auquel répondent les textes du *Raumbuch* n'est autre que le projet brentanien de *Philosophie de l'arithmétique*, consistant à retracer l'origine intuitive de nos concepts – comme le concept de nombre ou, ici, celui d'espace – et, plus spécifiquement, à expliquer l'acquisition des concepts formels en les ramenant à leur fondement intuitif. Cependant, le type de réponse apporté par l'analyse du premier Husserl reposait, dans une parenté évidente (quoique nuancée) avec les travaux contemporains de Frege, sur une certaine conception des *ensembles* dont l'application possible à la géométrie est plus que douteuse. Car un nombre n'est pas autre chose qu'un concept secondaire, c'est-à-dire un concept se rapportant à la réflexion sur certains actes psychiques ; en l'occurrence, le concept de nombre est le résultat d'une réflexion sur les actes méréologiques de la conscience, par lesquels celle-ci peut associer des objets hétérogènes pour former des touts (A + B) ou des ensembles [A, B], et, corrélativement, les énumérer. En d'autres termes, l'arithmétique traite

des opérations mentales et non, comme le langage ordinaire nous le laisse croire, d'entités abstraites qui « existeraient » en dehors de nous et du monde, et qu'il s'agirait de « relier », sur le mode de l'*adaequatio rei et intellectus*, aux objets du monde. Les opérations mathématiques ont certes une dimension objective, dans la mesure où l'abstraction leur confère une véritable idéalité douée d'une logique propre, mais cette logique est cependant soumise, en dernière instance, à la description psychologique – et repose donc, en dernière instance, sur des conditions subjectives.

Or, si la position de Husserl change autour des esquisses du *Raumbuch*, ce n'est pas tant pour des raisons de principe ou de méthode qu'en vertu des propriétés spécifiques des concepts géométriques par rapport aux concepts arithmétiques, de leur comportement différent par rapport à la conscience, et, enfin, du sens insigne de leur idéalité. Car sur le plan méthodologique, force est de constater que le programme du *Raumbuch* ne diffère de celui de *Philosophie de l'arithmétique* qu'à la marge. En effet, en posant simultanément des questions d'ordre psychologique, logique et métaphysique, et en les ramenant, en dernière instance, aux questions psychologiques, Husserl ne fait rien d'autre que réaffirmer le primat de la méthode de la psychologie descriptive sur l'analyse logique, ou plutôt la soumission de celle-ci à celle-là, et demeure donc dans le cadre défini par *Philosophie de l'arithmétique* et, plus lointainement, par Brentano.

TYPOLOGIE DES CONCEPTS DE CONSTITUTION SELON LES AXES DU PROGRAMME DU *RAUMBUCH*

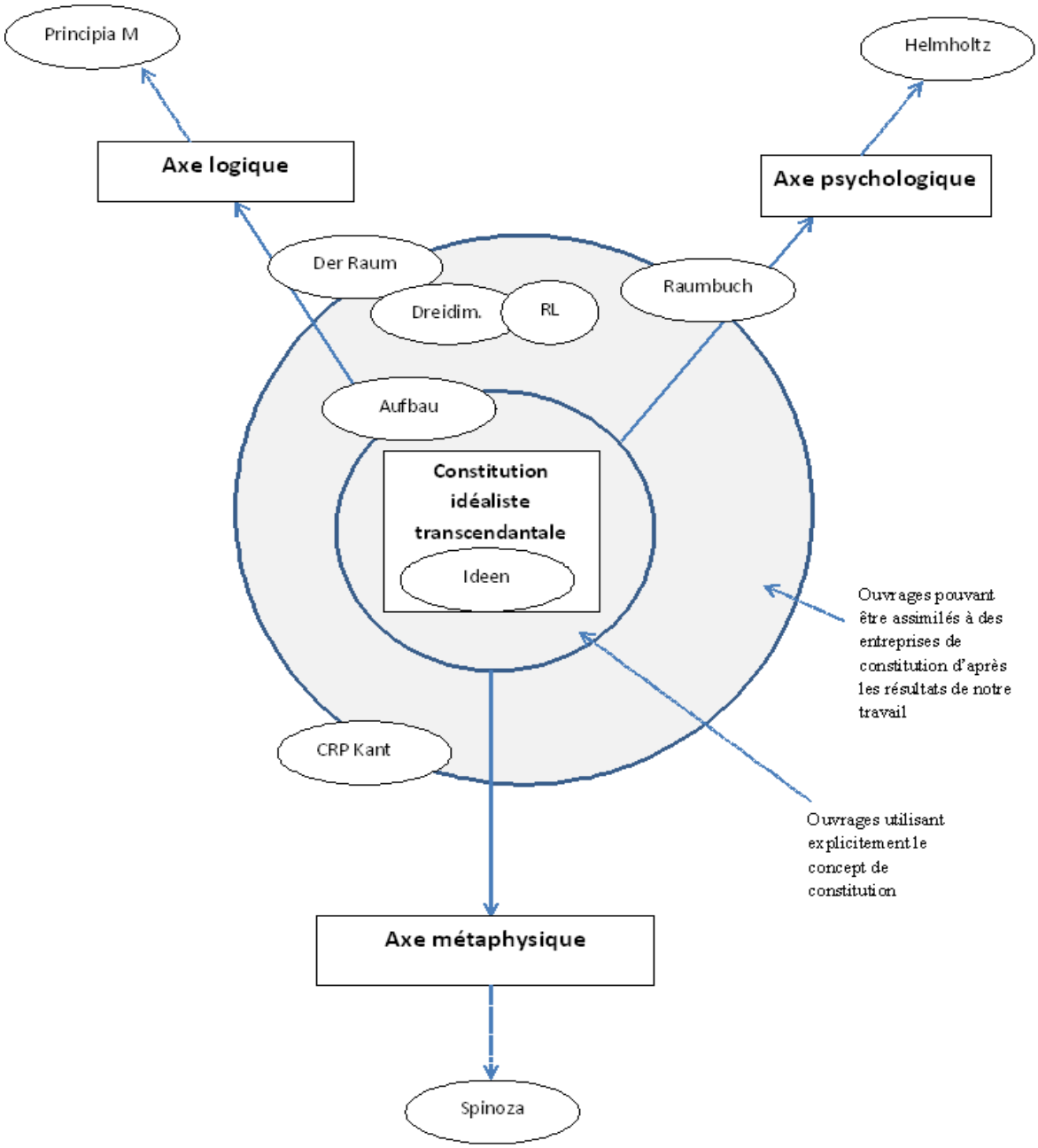
Cela n'empêche cependant aucunement de considérer les esquisses du *Raumbuch* comme une étape importante du développement des problématiques constitutives qui deviendront explicitement celles de la phénoménologie à partir du « tournant transcendantal » de la première décennie du XXe siècle. D'une certaine manière, la continuité existant entre l'approche du *Raumbuch* et celle de *Philosophie de l'arithmétique* nous impose de redéfinir le programme de l'entreprise constitutive en un sens très large qui permettrait d'inclure ces

textes aussi bien que les *Ideen* et que l'*Aufbau* : car s'il est légitime de parler de « constitution » pour désigner le travail de Carnap dans l'*Aufbau*, un tel élargissement du concept de constitution par rapport à son sens idéaliste transcendantal défini par Husserl est bel et bien nécessaire. Et si la constitution peut désigner la reconstruction rationnelle des concepts de la science autant que le déploiement de la transcendance dans les purs vécus, alors on ne peut légitimement interdire d'appliquer ce concept à la constitution logico-mathématique « pure » de *Der Raum*, à la description proposée par Husserl dans le *Raumbuch* de la genèse psychologique de concepts spatiaux doués de structures logiques indépendantes, ou encore, à la limite, à la genèse de l'arithmétique telle que la représente la *Philosophie de l'arithmétique.*

La confrontation des concepts husserlien(s) et carnapien(s) de constitution nous impose donc de nous représenter la définition du concept de constitution *en général* dans une typologie semblable à celle qui est proposée par Wittgenstein, dans les *Recherches philosophiques*¸ pour le concept de « jeu » – et donc selon une structure elle-même topologique. Or, il est possible, pour définir les grands axes de cette typologie, d'utiliser précisément les trois « types de questions » de l'introduction du *Raumbuch* (psychologique, logique et métaphysique), dont le croisement dessine le programme le plus général de la constitution, et dont l'équilibrage délimite les différentes positions possibles dans le champ de la philosophie constitutive. Ainsi, un axe « psychologique » définirait les entreprises constitutives articulant les trois questions (psychologique, logique et métaphysique) en prenant pour point de départ et fil directeur la question psychologique (question de la genèse des représentations) ; un axe « logique » ne définirait pas une constitution purement logique, mais une constitution articulant les trois questions du point de vue premier de la question logique, etc. Au croisement de ces trois axes se dessinerait le concept « typique » de la constitution, qui se définirait par l'équilibrage parfait des trois questions, au prix d'une

redéfinition de chacun des trois termes, et qui ne serait autre que le concept idéaliste transcendantal de constitution des *Ideen*. La proximité et l'éloignement par rapport à ce concept typique ou standard de la constitution dessinerait les frontières nécessairement floues de l'usage légitime de ce concept. Le schéma suivant représente une telle typologie des concepts de constitution centrée sur la constitution idéaliste transcendantale comprise comme

Schéma 1 : Les concepts de constitution classés selon les axes du *Raumbuch*



redéfinition :

§ 72. Le rôle de la géométrie dans la réarticulation des questions psychologiques et logiques

La typologie des concepts de constitution engendrée par le triple questionnement du *Raumbuch* met également en lumière le rôle joué par les réflexions sur l'espace menées respectivement par Husserl et par Carnap, et qui tendent à faire converger deux positions originairement opposées, définies d'un côté par le programme logiciste pur des *Principia Mathematica* qui par exemple constitue la référence explicite de l'entreprise constitutive de Carnap, et de l'autre côté par la tradition psychologique dont se réclame encore Husserl dans *Philosophie de l'arithmétique*[1].

LA GEOMETRIE CHEZ HUSSERL ET LE REDEPLOIEMENT DE LA QUESTION DE LA CONSTITUTION

La géométrie, et notamment la géométrie axiomatisée qui se développe au moment même où Husserl élabore ce qui deviendra la phénoménologie, impose en effet à Husserl de repenser l'articulation de la logique et de la psychologie qu'il avait esquissée dans *Philosophie de l'arithmétique*. En effet, s'il était possible de concevoir les nombres entiers naturels comme des abstractions de l'opération psychologique du décompte, et, sur cette base, de construire l'ensemble de l'arithmétique, cela est impossible dans le cas de la géométrie. L'opération psychologique du décompte présentait une *structure suffisamment forte* pour que sa seule réflexion puisse engendrer les nombres entiers naturels, mais l'opération psychologique de la représentation de l'espace est au contraire trop indéterminée pour fournir un fondement à une axiomatique de la géométrie. Un des apports majeurs de la réflexion sur

[1] Il serait également possible, sur la base de l'article de G. Lebrun, « Le rôle de l'espace dans l'élaboration de la pensée kantienne » (in *Kant sans kantisme*, Paris, Fayard, 2009, pp. 51-70), de démontrer que les réflexions de Kant sur la géométrie ont également eu pour effet de lui faire abandonner la réflexion métaphysique pure pour « inventer » la position idéaliste transcendantale, et se rapprocher ainsi d'un questionnement « constitutif ».

les géométries non euclidiennes, que ce soit dans le texte de Helmholtz cité précédemment ou dans *Der Raum* de Carnap, est en effet le suivant : l'intuition ne peut décider à elle seule de la structure de l'espace et de l'axiomatique qui s'y applique. La représentation de l'espace est trop indéterminée pour servir de fondement à une géométrie, *y compris à la géométrie euclidienne*. Les arguments de Helmholtz et de Carnap sont en un sens opposés, mais aboutissent tous deux à cette conclusion : pour Helmholtz, de nombreux espaces peuvent devenir intuitifs, car de nombreux espaces sont localement euclidiens, si bien que même en admettant que notre représentation de l'espace est ultimement euclidienne, elle ne peut suffire à déterminer à quelle structure spatiale et à quel système d'axiome nous avons affaire ; pour Carnap, l'intuition ne fait que donner un objet et un « aspect » spatial aux pures structures logiques définies au niveau de l'espace formel, si bien que rien ne permet de sélectionner *un* espace éminemment intuitif. Dans tous les cas, *la représentation de l'espace ne peut devenir le fondement d'une géométrie* comme la représentation des ensembles d'objets pouvait être le fondement de l'arithmétique, car sa structure est trop indéterminée pour définir un système d'axiomes, et donc pour délimiter un espace comme pouvait encore le faire Kant : car il faudrait que la représentation de l'espace dans l'intuition soit nécessairement euclidienne comme elle l'était chez Kant pour servir à elle seule de fondement à la géométrie (euclidienne).

En d'autres termes, la géométrie ne peut être considérée comme le seul résultat d'une réflexion sur l'acte de représentation de l'espace à cause de la faible détermination structurelle de cette « représentation ». Il faudrait une étude équivalente à celle de Jean-François Lavigne sur le développement de l'idéalisme transcendantal phénoménologique pour déterminer avec précision le rôle qu'a pu jouer la géométrie (et l'impossibilité de la fonder de manière symétrique par rapport à l'arithmétique) dans le développement de la pensée de Husserl, et notamment dans le glissement, représenté dans le schéma ci-dessus (schéma 3), de

la théorie de la « constitution » clairement « psychologique » (c'est-à-dire où l'articulation des trois axes de la constitution est opérée au fil directeur de la « question psychologique ») de *Philosophie de l'arithmétique* à l'élaboration d'un programme *logique* à partir des *Prolégomènes à la logique pure*. Nous ne pourrons qu'indiquer ici quelques pistes suggérées par nos analyses précédentes :

- La géométrie établit un lien entre logique et ontologie en définissant les structures formelles comme autant d'objets, ce que révèle l'articulation chez Carnap des espaces formels avec des systèmes d'axiomes saisissables dans une intuition d'essence. Les systèmes de concepts géométriques sont *toujours en même temps* des systèmes d'objets, et les constructions formelles sont saisissables dans l'intuition au même titre que n'importe quel objet.
- La géométrie impose de développer un nouveau concept d'intuition : car l'intuition ne peut plus désigner les conditions subjectives sous lesquelles un objet peut nous apparaître ; au contraire, l'intuition doit être à la mesure des géométries non euclidiennes, au sens où il devient nécessaire de rendre intuitif des structures spatiales qui *ne sont précisément pas* celles de l'intuition sensible. Il est donc nécessaire de détacher l'intuition de la simple intuition sensible, et de rendre compte de la possibilité de saisir intuitivement des objets construits formellement et dépassant les conditions subjectives normales de l'intuition. La géométrie joue ici un rôle opposé à celui qu'elle jouait chez Kant, puisque Kant croyait voir en la géométrie (euclidienne) la preuve que les conditions de possibilité de la connaissance synthétique *a priori* n'étaient autres que les conditions subjectives selon lesquelles un objet pouvait nous être donné – alors qu'ici, la géométrie impose à l'intuition de dépasser les formes subjectives de la sensibilité pour n'obéir qu'aux *formes objectives des différents concepts d'espace*, c'est-à-dire aux lois définies par les systèmes d'axiomes des différentes

géométries. La géométrie impose donc, en d'autres termes, de concevoir l'intuition en termes objectifs et non plus subjectifs.

- C'est pour cette raison en particulier que la géométrie joue un rôle essentiel dans le tournant « anti-copernicien » accompli par Husserl, en transformant en profondeur le sens de l'entreprise constitutive. Car le problème de la constitution de l'espace ne peut pas se réduire au problème de la genèse de la *représentation* de l'espace, comme Husserl commence à le percevoir dans le *Raumbuch*. Au contraire, la géométrie met au jour le fait que toute représentation de l'espace est en dernière instance soumise à des lois objectives, lesquelles sont certes saisissables dans l'intuition, mais dictent à l'intuition sa forme et ses possibilités, au lieu d'être dépendantes de formes subjectives supposées préexistantes. En d'autres termes, le problème psychologique de la genèse des représentations est dorénavant soumis au problème logique de la structure des représentations spatiales. Or, il est possible de situer précisément la naissance de la phénoménologie – *et de la constitution à proprement parler* – à ce point où la logique prend la place de la psychologie sur son propre terrain, c'est-à-dire où le problème *psychologique* de la genèse des représentations est indexé au problème *logique* des lois objectives de l'espace (et plus généralement du monde).

Or, plus que la géométrie en général, c'est bien la géométrie *axiomatisée* qui semble jouer ici un rôle fondamental dans la réélaboration du problème constitutif par Husserl. C'est à ce moment de son parcours philosophique que semble ainsi se nouer le lien qui unira l'entreprise phénoménologique dans son ensemble au programme de Hilbert.

LA GEOMETRIE CHEZ CARNAP : NECESSITE D'ANCRER LA CONSTITUTION LOGIQUE DANS LES VECUS

Les révolutions accomplies en géométrie au tournant du XIXe et du XXe siècle ont également joué dans la philosophie de Carnap un rôle fondamental, en fournissant à la fois un modèle et une base à la constitution. De ce point de vue, l'acte fondateur de la philosophie de

Carnap, l'acte par lequel la tentative de « constitution logiquement pure » de l'espace dans *Der Raum* est véritablement dépassée pour culminer dans le concept de constitution de l'*Aufbau*, n'est autre que l'assimilation déjà étudiée de l'espace formel topologique à l'espace de « l'expérience primaire » dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ». En effet, c'est en déclarant que l'espace topologique (qui fonctionne comme une structure encore indéterminée laissant la place à une infinité d'interprétations et d'axiomatiques possibles) est le seul espace véritablement « donné », que Carnap rend possible une constitution *à la fois arbitraire et fondée en dernière instance sur une base déjà structurée*. Ainsi, on peut retracer l'origine du concept de « constitution par *traduction* » tel que le présente Carnap dans l'*Aufbau* jusque dans *Der Raum*, voire affirmer que le concept sémantico-logique de « traduction » dérive lui-même du concept mathématique-topologique de *projection*.

Le lien entre ces deux termes est particulièrement visible dans ce texte de transition qu'est « *Dreidimensionalität des Raumes* ». « Constituer » l'espace manifeste ou l'espace physique, c'est-à-dire reconstituer le processus logique qui conduit à former cet espace sur la base de l'espace donné, cela ne signifie pas « traduire » les concepts de l'espace manifeste en concepts de l'espace formel. Nous retombons ici sur la même particularité de l'espace et de la géométrie dont nous avons noté l'importance dans le développement de la phénoménologie husserlienne : les « concepts » géométriques sont des concepts au statut très particulier, du fait de la possibilité constante de les saisir dans une intuition, ou du fait, si l'on préfère, de leur liaison à des « objets ». C'est pour cette raison même que le concept de « traduction » se révèle inadéquat pour décrire le processus par lequel une certaine structure spatiale (une droite dans un espace topologique à deux dimensions) peut être « traduite » en une autre structure spatiale (une droite dans un espace métrique euclidien à trois dimensions) : il ne peut y avoir de « traduction » spatiale pour la simple raison qu'un espace n'est pas un langage. Mais cela ne nous interdit cependant pas de noter la *parenté évidente entre l'acte sémantico-*

logique de traduction et l'acte géométrique de projection. Il apparaît même, au terme de ce travail, que la conception carnapienne de la traduction au cœur de la constitution de l'*Aufbau* prend en réalité modèle, non sur la « traduction » à proprement parler – ou sur la notion de synonymie telle que la dénonce Quine, et qui se trouve inextricablement liée à la question de la traduction – que, précisément, sur l'idée d'une projection.

On pourrait même, pour forcer le trait, lire l'ensemble de l'œuvre de Carnap comme *un vaste mouvement de détachement de la notion de traduction de son modèle originairement topologique (la projection), dans une tentative de plus en plus marquée de redonner à la « traduction » toute son ampleur sémantique*. C'est pourquoi il y a bien, chez Carnap, un « tournant sémantique » *et même un tournant analytique*, dont l'*Aufbau* constitue l'étape essentielle, puisque c'est dans l'*Aufbau* que la constitution topologique pure de *Der Raum* et, encore, de « *Dreidimensionalität des Raumes* », devient *également* une constitution sémantique, et que le modèle de la projection cohabite avec celui de la traduction. Car la sémantique de l'*Aufbau* demeure largement tributaire du modèle géométrique des textes antérieurs : traduire un énoncé comportant les termes a, b, c, en un énoncé ne comportant que les termes b, c, ce n'est pas faire autre chose que projeter une certaine structure d'un espace défini par « a, b, c » à un espace défini par « b, c ». Grâce au modèle de *Der Raum*, on peut comprendre ce que sont, dans le cadre de cette interprétation topologique de la constitution, ces « termes » : a, b, c désignent tout ce qui détermine la nature et les principales propriétés d'un espace donné. On peut donc exprimer la constitution carnapienne en ces termes :

Soient, par exemple, une unité de mesure « m_1 », une mesure de courbure « k_1 », un nombre de dimensions « n_1 », etc., qui définissent les structures formelles d'un espace E_1, et soient m_2, k_2 et n_2 les valeurs respectives (constantes) de l'unité de mesure m, de la mesure de courbure k et du nombre de dimensions n définissant un espace E_2. « Traduire » une structure spatiale A de l'espace E_1 en une structure spatiale A' de l'espace E_2, ne signifie donc pas

autre chose que « projeter » A dans E_2, de telle sorte que A' soit isomorphe à A dans le cadre formel défini par les constantes définissant E_2.

On peut suivre ce modèle de traduction de *Der Raum* à l'*Aufbau*. Dans *Der Raum*, c'est en effet, comme nous l'avons vu, en modifiant la valeur de certaines variables (comme, entre autres, l'unité de mesure, la mesure de courbure et le nombre de dimensions) que l'on peut constituer un espace donné à partir d'un autre. Ainsi, on peut définir un espace métrique homogène *riemannien* à trois dimensions en modifiant la mesure de courbure d'un espace métrique homogène *parabolique* à trois dimensions. On passe donc d'un espace euclidien E_e défini par m_e, k_e (= 0) et n_e (= 3) à un espace E_r défini par m_r, k_r (> 0) et n_r (= 3), simplement en modifiant la valeur de k, les autres constantes demeurant identiques. Il s'agit bien là d'une « constitution » au sens où cette modification de valeur d'une constante, toutes choses égales par ailleurs, définit bien la *règle* grâce à laquelle toute figure de E_e peut être transformée en une figure de E_r.

Ce modèle de constitution présente cependant deux cas particuliers, qui sont à l'origine du modèle de l'*Aufbau*. Il s'agit tout d'abord du cas où l'on passe d'un espace défini par des constantes à un espace défini par certaines constantes *et des variables non déterminées*. Ainsi, on peut passer d'un espace métrique riemannien à 3 dimensions à un espace métrique riemannien à *n* dimensions. Ensuite, il s'agit du cas plus complexe où une des variables est tout simplement éliminée, au sens où elle cesse de définir l'espace en question : c'est ce qui se produit dans le cas (particulièrement important pour la suite du développement de la constitution carnapienne) du passage d'un espace topologique à un espace métrique. On passe en effet alors d'un espace défini par les variables m, k, n, à un espace simplement défini par les variables k, n. L'espace topologique pur n'attribuerait de valeur déterminée à *aucune* des variables en question, qui pourraient être éliminées les unes à la suite des autres.

N'y a-t-il pas là une parenté certaine entre cette forme de réduction et la constitution au sens de l'*Aufbau* ? En passant d'un espace métrique de courbure k à n dimensions à un espace topologique de courbure k à n dimensions, n'a-t-on pas précisément éliminé la variable « m » de toutes les propositions portant sur n'importe quelle figure spatiale ? A l'inverse, en projetant l'espace topologique sur l'espace métrique en question, n'a-t-on pas découvert la « règle constitutive » de « m », c'est-à-dire la condition selon laquelle une figure définie dans un espace pour lequel « m » ne constitue pas un paramètre peut être projetée dans un espace défini par une valeur déterminée de « m » ? Cette parenté entre les modèles topologique (la projection) et sémantique (la traduction) ne signifie pas qu'il faille substituer une lecture topologique de l'*Aufbau* à la lecture sémantique, mais impose simplement de mesurer la permanence du modèle topologique dans le modèle sémantique lui-même. La combinaison de ces modèles nous permet en effet de rendre compte de certaines difficultés que nous avons jusqu'à présent laissées en suspens :

1. Tout d'abord, l'apport du modèle topologique tient à au caractère fondamental, en géométrie, de l'équivalence concept/objet dont nous avons déjà noté l'importance dans la philosophie constitutive de Husserl. En effet, c'est la combinaison du modèle topologique et du modèle sémantique de la « traduction » qui explique que toute « traduction » de propositions portant sur des concepts en propositions portant sur d'autres concepts soit en même temps une « traduction » d'un objet en un autre objet, donc une *réduction* avec toute la portée *ontologique* de ce terme. En effet, toute « traduction » d'un concept en un autre concept se confond avec la projection d'un objet d'un espace défini par certains paramètres en un espace défini par d'autres paramètres : la réduction se définit par ce double mouvement de traduction et de projection.

2. Or, la topologie offre à Carnap une possibilité que le modèle géométrique de Husserl ne pouvait lui offrir, à savoir la possibilité d'étendre ce modèle à l'ensemble de la

constitution du monde, non par analogie, mais effectivement. En effet, on peut décrire en termes topologiques les relations existant entre les couleurs, entre les sons, entre les objets spirituels, etc., exactement au même titre qu'il est possible de décrire en termes topologiques les relations existant entre des figures proprement « géométriques ». Il est donc possible de considérer *tous* les niveaux de la constitution comme autant d'espaces topologiques : les couleurs, par exemple, s'organisent dans un espace selon des relations de proximité et d'éloignement, et selon des lois de transformations continues, le bleu pouvant, de proche en proche, dériver vers le vert, puis le jaune, etc. Constituer un « espace » comme l'espace des couleurs sur un autre « espace » (comme l'espace des sensations de couleur) revient donc à définir une règle de projection de toutes les structures de l'espace des sensations de couleur dans l'espace des couleurs, et de déterminer ainsi les lois de proximité et d'éloignement ainsi que les lois de transformation de l'espace des couleurs sur la base des lois de l'espace des sensations. Cette définition de la constitution comporte au moins les deux conséquences suivantes :

3. Tout d'abord, elle permet de *définir le système de constitution lui-même comme une topologie d'espaces topologiques, ou méta-topologie*. En effet, la constitution peut être définie, comme nous l'avons déjà noté, comme une représentation topographique des concepts de la connaissance, selon des lois topologiques. Or si chaque niveau de la constitution, donc chaque ensemble de concepts (les couleurs, les sensations, etc.) se présente également sous la forme d'un espace topologique, alors l'ensemble du système est une topographie d'espaces topologiques articulés les uns aux autres selon des lois de proximité et d'éloignement, et *selon une loi de transformation continue qui n'est autre que la constitution elle-même*. Constituer, c'est établir une loi permettant de passer de manière continue d'un espace topologique de concepts à un autre espace topologique de concepts. Le modèle de la projection à proprement parler (la projection d'un espace formel dans un espace physique,

modèle utilisé notamment dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ») est à vrai dire dépassé dans l'*Aufbau*, au profit d'un modèle de projection d'un espace topologique dans un autre espace topologique, et la constitution se comprend alors comme une règle de transformation continue. On comprend ainsi comment Carnap résout, dans l'*Aufbau*, à la fois le problème de la modélisation continue du monde (saisi de manière discontinue dans la phénoménologie naturelle) et le problème épistémologique de l'unité de la science, dans la mesure où chaque science peut être décrite comme un espace topologique de concepts, et que chacun de ces espaces présente une isomorphie telle qu'il puisse être projeté dans un autre espace topologique selon une loi de transformation continue.

4. A cette définition du système de constitution comme méta-topologie des concepts s'ajoute une seconde conséquence du modèle topologique : la combinaison du modèle topologique de la projection et du modèle sémantique de la traduction dans le concept de constitution de l'*Aufbau* est très précisément la condition de possibilité de l'équivalence concept/objet, qui ne trouve donc pas son modèle véritable, comme nous l'avions suggéré, dans la théorie husserlienne des essences catégoriales, mais plutôt dans la géométrie, selon le modèle déjà élaboré dans *Der Raum* autour de l'opposition-articulation entre la présentation « à la Russell » et la présentation « à la Hilbert ». *Un système de traduction des concepts ne peut fonctionner que s'il repose, en dernière instance, sur un système de projection des objets*. Par conséquent, ce ne sont pas deux, mais quatre systèmes qui se trouvent articulés dans l'*Aufbau* :

- Un système *sémantique* de concepts, selon lequel des concepts sont définis par d'autres concepts selon la relation hiérarchique bien connue à partir d'un nombre minimal de concepts de base.

- Un système *ontologique* d'objets, qui s'organisent en classes (définies selon des relations exprimables en termes topologiques) et en régions, et définissent un feuilletage du monde.
- Un système *topologique* d'espaces, qui n'est pas thématisé comme tel par Carnap mais dont l'importance est révélée par l'étude des textes antérieurs et qui fonde l'ensemble de la constitution.
- Enfin, un système *logique* de langages : chaque région d'objet définit un certain langage, à savoir le langage nécessairement utilisé par la science de cette région, et qui utilise certains concepts et certaines règles de construction. La traduction de l'*Aufbau* ne se contente donc pas de définir un concept par un autre concept, mais passe plutôt d'un langage comprenant certains concepts à un langage ne les comprenant pas. C'est pourquoi il ne faut pas confondre cette logique des langages avec la sémantique des concepts : la constitution d'un nouveau concept permet en réalité de définir les règles d'un nouveau langage.

2. D'où une remarque supplémentaire sur l'apport du modèle topologique : l'*Aufbau* porte implicitement une thèse linguistique importante, et qui servira de fondement au développement ultérieur de la philosophie de Carnap : non pas tant que les langages se définissent comme des espaces topologiques (ce qui, malgré tout, mériterait d'être réfléchi), mais que les différents langages s'articulent entre eux selon des relations topologiques, et qu'une traduction n'est jamais qu'une loi de transformation et de projection d'un langage dans un autre. Traduire consisterait ainsi à projeter une structure dans un autre espace sur la base d'une isomorphie saisissable dans chacun des espaces définis par les règles et les concepts de ces langages.

§ 73. Continuité, structuration et idéalisme

LE PROBLEME DE LA CONTINUITE ET LA SOLUTION DE RECHANGE A L'IDEALISME

Le modèle topologique ainsi défini permet enfin de répondre aux deux principaux problèmes soulevés par notre étude de la constitution carnapienne. Tout d'abord, la définition de la constitution comme une présentation topologique d'espaces topologiques reposant sur une règle de transformation continue explique la manière dont Carnap répond au problème de la discontinuité du monde. Nous avons en effet noté que certaines discontinuités, comme celle qui existe entre le niveau des vécus et le niveau des choses physiques, étaient si structurantes qu'elles semblaient déborder les limites de la constitution, et requérir un appel ponctuel à la conscience constituante. C'est en tout cas cette limite que comportait la constitution *comprise comme constitution logique ou sémantique*, dans la mesure où le passage à la chose physique impliquait d'utiliser un terme non logique et non défini constitutivement, à savoir la relation « est à ». Ce problème disparaît en réalité si l'on considère que la constitution sémantique repose, non pas sur une constitution idéaliste transcendantale sous-jacente, mais sur une constitution topologique : la relation « est à », qui permet d'attribuer les couleurs aux points de l'espace, ne serait plus alors que le symbole d'une relation topologique selon laquelle l'espace des couleurs se trouverait projeté sur « l'espace des points de l'espace », à savoir sur l'espace objectif à proprement parler.

En vérité, cette solution ne résout pas réellement le problème, mais le pose plutôt en d'autres termes. En effet, rien ne dit qu'il soit effectivement possible de projeter l'espace des couleurs sur l'espace défini par les « lignes de vues » et les « points du monde » ; il s'agit bien là d'un problème constitutif à part entière. Mais la question n'est plus de savoir comment introduire un nouveau terme, ce qui, comme nous l'avons vu, suppose que le monde soit déjà donné à la conscience et que l'usage de ce terme soit ainsi déjà défini de manière pré-constitutive. La question devient la suivante : la règle permettant de passer de l'espace des

points du monde à l'espace des couleurs est-elle une règle de transformation *continue* ? Le système de constitution comporterait donc deux types de relations entre les différents espaces conceptuels : certains concepts présentent entre eux une relation de *proximité* telle qu'on peut passer de l'un à l'autre par transformation continue ; certains concepts au contraire présentent une relation d'éloignement qui rend, sinon impossible, en tout cas difficile, le passage de l'un à l'autre par transformation continue. Mais *le modèle topologique permet en droit de réduire toute relation d'éloignement à une relation de proximité, et donc de rendre possible à tous les niveaux de la constitution la construction d'une règle de transformation continue*.

Ainsi, le problème, soulevé par Quine, de l'introduction non constitutionnelle du terme « est à » pourrait être éliminé, en considérant que le sens du nouveau terme est garanti, non pas par une conscience pré-constituante qui ancrerait la constitution dans une forme d'idéalisme transcendantal larvé, mais par une relation *objective*, et descriptible en termes topologiques, entre l'espace des couleurs et l'espace des points du monde. *C'est dans ce renversement du fondement de la constitution que nous croyons voir le rapprochement le plus important de l'entreprise constitutionnelle de Carnap avec la phénoménologie constitutive husserlienne.*

LE PROBLEME DE L'OBJECTIVITE COMME PROBLEME STRUCTURANT DE LA PHENOMENOLOGIE

Il est important de ne pas se méprendre sur le sens de cette affirmation paradoxale. Nous avons en effet observé l'importance de l'idéalisme transcendantal dans la définition du projet constitutif de Husserl à partir du cours de 1907 sur *Chose et espace*, et plus encore dans les *Ideen*, si bien qu'il ne pourra pas s'agir pour nous d'utiliser la référence à Carnap pour éliminer ou minimiser la portée idéaliste de la phénoménologie transcendantale husserlienne[1].

[1] Un tel usage de Carnap serait cependant possible, mais ancrerait notre travail dans un tout autre aspect des études husserliennes contemporaines, tout à fait fondamental dans la compréhension de la phénoménologie, et notamment de l'unité du projet husserlien des *Recherches logiques* aux œuvres des années 1910-1920 ; cependant, cette lecture de Husserl nous paraîtrait fausser la compréhension de

De même, si nous avons pu noter l'importance du modèle géométrique dans le développement de la phénoménologie husserlienne, force est de constater que la topologie en tant que telle ne semble pas en donner la moindre clé de lecture, contrairement à l'axiomatique hilbertienne qui demeurera fondamentale dans l'ensemble de l'œuvre de Husserl. Si le modèle topologique rapproche la constitution carnapienne de la phénoménologie husserlienne, c'est bien plutôt dans la mesure où la topologie offre au système de constitution un fondement *objectif* comparable à celui qu'offrent à la phénoménologie les lois d'essences, mais malgré tout compatible avec l'affirmation du caractère *arbitraire* du système de constitution.

Car il est un problème que notre propos a soulevé sans y apporter de réponse satisfaisante : comment le système de constitution peut-il s'appuyer sur une *description* pré-constitutive (« phénoménologique »[1]) du monde tout en étant, malgré tout, arbitraire ? Comment la constitution peut-elle être considérée à la fois comme ayant l'objectivité d'une phénoménologie et la liberté sémantique et formelle d'une logique ? La réponse à ce problème se trouve dans la confrontation de Carnap avec la phénoménologie husserlienne, ainsi que dans le modèle mis en place par Carnap lui-même dans « *Dreidimensionalität des Raumes* ». Si la constitution repose à la fois sur une description objective du monde et sur une décision arbitraire, c'est que *le monde tel qu'il se donne descriptivement et objectivement (c'est-à-dire tel qu'il se donne dans la phénoménologie naturelle) est un espace topologique*, donc un monde structuré mais auquel peut être appliqué arbitrairement n'importe quel langage, ou plutôt, un monde dont la structure peut être projetée *arbitrairement* dans n'importe quel langage.

Le modèle de « *Dreidimensionalität des Raumes* » est ici tout à fait central : c'est dans ce texte en effet que Carnap décrit pour la première fois l'expérience primaire, le donné brut,

---

l'opposition et de l'articulation des projets constitutifs de Husserl et de Carnap que nous avons esquissée.

[1] Ce terme est employé dans le sens développé au chapitre V de la deuxième partie de notre travail, à savoir comme position dans le champ du phénoménalisme.

ce qui peut donc, phénoménologiquement, être décrit, comme un espace de pures relations formelles, lequel se trouve projeté, sur la base d'un acte de *décision*, en un espace métrique à trois ou quatre dimensions, dans un langage utilisant les concepts de « causalité » et de « substance » (le langage de l'expérience secondaire ordinaire) ou dans un langage n'utilisant pas ces concepts, mais plutôt le concept de grandeur mathématique (espace secondaire physique). La constitution ainsi conçue est bien arbitraire, puisqu'elle projette toutes les structures de l'espace primaire dans un espace dont les paramètres sont fixés arbitrairement, ou si l'on préfère, parce qu'elle projette la sémantique du monde primaire dans un langage possédant une autre grammaire, définie par d'autres lois et d'autres concepts ; mais cette constitution est cependant *objective*, parce que tous les objets de l'expérience physique ou de l'expérience ordinaire de second ordre sont *directement fondés* dans des relations topologiques saisissables « phénoménologiquement » dans l'expérience primaire, donc dans une *préformation topologique des objets*. Quoique cette formation topologique pré-constitutive des objets soit saisissable dans la conscience, ou plus précisément dans le vécu, force est de constater qu'elle confère au système un ancrage dans l'*objectivité*.

Comparer directement l'*objectivité topologique*[1] du système de constitution carnapien au pouvoir de structuration objective que possèdent, chez Husserl, l'intentionnalité et les lois d'essence dont elle est porteuse, reviendrait à forcer le concept d'intentionnalité husserlien dans un modèle avec lequel nous avons vu qu'il était incompatible[2], erreur que nous nous garderons de commettre. Le rapprochement avec Husserl est en réalité plus profond, et concerne le projet phénoménologique lui-même, dans son rejet de la psychologie et également de l'idéalisme transcendantal *kantien*, voire à vrai dire dans son rejet de *toute forme d'idéalisme*. Car si la phénoménologie husserlienne se pense elle-même comme idéalisme transcendantal, c'est en un sens profondément nouveau, résolument objectif et opposé à toute

[1] Ce terme permettrait de décrire la constitution carnapienne tout à la fois en référence au « réalisme structural » de Schlick, et en décalage par rapport à lui.
[2] Cf. Chapitre IV de la deuxième partie de notre travail, §§ 48-49.

forme de subjectivisme. La critique husserlienne de l'idéalisme subjectif est bien, en ce sens-là, une critique de tout idéalisme, et l'idéalisme transcendantal des *Ideen* détruit en réalité tout ancrage de la constitution dans une subjectivité *précisément en tant que subjectivité*. La pointe de la « révolution anti-copernicienne » accomplie par Husserl tient en effet, comme le montre Dominique Pradelle dans son ouvrage sur « le sujet transcendantal chez Kant et Husserl »[1], au recentrement de la constitution de la question des facultés du sujet à la question de l'objet pris comme fil directeur. La grande force de la phénoménologie husserlienne est en effet d'avoir accompli une désubjectivation des facultés de l'esprit telles que l'idéalisme transcendantal kantien les supposait, en articulant la constitution de la transcendance à une pré-constitution du sujet lui-même. Ainsi, la constitution, quoiqu'opérée par une conscience transcendantale, a cependant un rétro-effet sur la constitution du sujet lui-même, qui permet à Husserl d'éliminer la dimension subjective de la constitution, résolument ancrée dans le sol de l'objectivité.

Nous ne développerons pas davantage ce problème, dans le cadre de ces remarques conclusives de notre travail. Notons simplement que l'ouvrage de Dominique Pradelle offrirait une possibilité de prolongement à notre travail, en replaçant la confrontation Husserl/Carnap dans un mouvement plus large de *désubjectivation de la constitution* qui partirait de Kant et passerait par Husserl pour aboutir, entre autres, aux deux figures de Cavaillès et de Carnap. Par opposition au subjectivisme supposé de la « constitution » transcendantale kantienne, la phénoménologie husserlienne définirait une exigence d'objectivité, mais mobiliserait, pour fonder cette objectivité, le modèle métaphysiquement lourd des « essences » ; Cavaillès utiliserait un modèle mathématique pour reformuler la phénoménologie en termes purement objectifs ; Carnap, comme nous avons pu l'observer, combinerait une approche logique (et sémantique) avec une approche topologique, dans le même but de rendre à la constitution son objectivité.

[1] D. Pradelle, *Par-delà la révolution copernicienne, Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF, 2012.

Car le thème carnapien de l'arbitraire de la constitution ne doit pas cacher la visée *objective* qui est celle de l'*Aufbau*, et que l'on peut faire remonter à la tentative d'assimilation du donné sensoriel à un espace topologique dans « *Dreidimensionalität des Raumes* », voire à la tentative de constitution « pure » de l'espace sur la base de relations géométriques objectives dans *Der Raum*. *C'est en ce sens que l'entreprise carnapienne se rapproche d'une visée proprement phénoménologique : l'apparition phénoménale du monde ne révèle pas tant les structures subjectives de notre conscience que les lois objectives selon lesquelles les objets peuvent et doivent être constitués*.

LA STRUCTURATION IMMANENTE DE LA CONSCIENCE ET L'ARTICULATION A LA PHENOMENOLOGIE

En effet, l'apport principal du modèle géométrique est, précisément, de donner un fondement objectif à la constitution. C'est la raison pour laquelle les lois de la géométrie continueront à jouer chez Husserl, malgré ses propres mises en garde, un rôle d'idéal régulateur pour les lois phénoménologiques ; mais c'est également la raison pour laquelle la constitution carnapienne ne parviendra jamais à se détacher pleinement du modèle topologique mis en place avant l'*Aufbau*, et ne sera donc jamais pleinement une « construction *logique* du monde », pour la simple raison que *la logique perd ce que la géométrie offre, et qui n'est pas autre chose que l'objectivité*.

L'intérêt du modèle topologique carnapien est en effet de rendre possible un phénoménalisme strict qui aplanisse toutes les relations entre les phénomènes à la manière de Mach ou d'Avenarius *tout en respectant la discontinuité de la donation pré-constitutive du monde* dans la « phénoménologie naturelle ».

Rappelons en effet que le modèle topologique semble jouer à deux niveaux distincts de la constitution. A un premier niveau, nous avons pu observer, plus tôt dans notre travail[1],

[1] Cf. La deuxième partie de notre travail, chapitres III (notamment §45) et V (notamment §§52-53 et 57).

que la sphère « d'immanence » de la conscience, le flux de vécus en tant que tel, pouvait être décrit comme un espace topologique, les vécus s'articulant les uns aux autres selon des relations de voisinage et selon des lois de transformation continue. Nous avons vu que cette sphère d'immanence ordonnée en espace topologique était la base de la constitution, correspondait au résultat de l'investigation descriptive d'une « phénoménologie naturelle », et était structurée de manière immanente de telle sorte que toute discontinuité était à la fois prise en compte et réduite à une continuité. A un deuxième niveau, que nous avons mis au jour dans la section précédente de ce chapitre (§ 72), nous avons vu que le système de constitution *dans son ensemble* se présentait à son tour comme la construction d'un espace topologique dont les différents éléments étaient les espaces topologiques définis par les différents niveaux de la constitution.

Une conclusion majeure s'impose alors pour notre étude : ces deux espaces topologiques, l'espace de l'immanence de la conscience et le méta-espace de la constitution, ne sont en réalité qu'un seul et même espace. C'est même là ce qui rend possible la conception carnapienne de la constitution comme *reconstruction* du monde.

Cette conclusion peut s'expliquer intuitivement ou topologiquement. Intuitivement, on peut en effet poser la question suivante : qu'est-ce que la « phénoménologie naturelle » dont nous avons parlé ? Nous l'avons décrite à la fois comme la description pure du vécu en tant que donné, et nous avons en même temps affirmé qu'elle définissait le fondement pré-constitutif du système de l'*Aufbau* en tant qu'elle révélait l'ordre d'une constitution possible du monde, et notamment les relations existant entre les différentes sciences et les différents concepts scientifiques. Qu'est-ce à dire, sinon que *ce que décrit la « phénoménologie naturelle » est à la fois l'immanence de la conscience et l'articulation des différentes sciences*, donc d'une certaine manière le système de constitution lui-même ? En d'autres termes, ce qui

apparaît à même le vécu n'est pas autre chose que l'ordonnancement des objets tel qu'il est fixé par les différentes sciences empiriques.

Topologiquement, il est possible de préciser cette identité de la manière suivante : l'espace topologique des vécus, qui sert de fondement au système de constitution et qui définit l'immanence de la conscience[1], est isomorphe à l'espace topologique dans lequel s'ordonnent les différents niveaux de la constitution. En réalité, il ne s'agit là que de deux caractérisations ou deux « interprétations » d'un *même* espace, celui même qui est accessible à la « phénoménologie naturelle ». Cet espace peut en effet être lu comme un espace de vécus entretenant entre eux des relations topologiques de voisinage et obéissant à des lois de transformations continues, et dans ce cas il peut être lu comme le fondement de la constitution ; mais ce même espace peut également être lu comme l'espace des vécus *en tant que celui-ci comporte déjà l'intégralité des concepts de la science*, et donc déjà l'intégralité des espaces topologiques définissant les différents niveaux de la constitution. En d'autres termes, la constitution est bel et bien une *reconstruction rationnelle* simplement parce que ce qui est « constitué » sur la base de l'espace topologique des vécus n'est rien d'autre que cet espace lui-même, pris comme système de la science et non plus comme sphère d'immanence. La constitution elle-même n'ajoute rien à ce système et ne détermine aucune nouvelle relation entre les vécus, mais elle dévoile comment les relations entre les vécus peuvent être interprétées comme la face phénoménale des relations entre les différents concepts de la science et les différents niveaux d'une ontologie. Le système de constitution n'est par conséquent qu'une projection du flux de vécus lui-même.

[1] Rappelons une dernière fois, à la fin de ce travail, que nous employons ce terme pour des raisons de simplicité, et sans présumer de la présence d'une conscience *à proprement parler* dans l'*Aufbau*.

REMARQUE SUR UNE APPLICATION POSSIBLE DU MODELE TOPOLOGIQUE A LA PHENOMENOLOGIE HUSSERLIENNE

Le modèle topologique offre donc à la constitution un fondement plus solide que le modèle sémantique de la traduction, dans la mesure où la topologie confère à Carnap les outils pour ramener le problème constitutionnel à un problème de réduction de toute discontinuité à une continuité, et pour le résoudre par les lois de transformations continues que sont les règles constitutives. Ce modèle permet en outre, comme nous l'avons noté, de préserver la dimension *objective* de la constitution sans renier sa dimension idéale, que Husserl croyait devoir éliminer de la phénoménologie constitutionnelle. Il est donc nécessaire de se demander dans quelle mesure, à côté de la phénoménologie descriptive *et à côté de sa possible/impossible formalisation axiomatique*, ce modèle topologique aurait une place dans la phénoménologie husserlienne. Cette question appelle encore une fois plusieurs niveaux de réponses :

1. Au premier abord, l'application du modèle topologique à la constitution phénoménologique en tant que telle est clairement exclue, et cela pour au moins deux raisons. Tout d'abord, les arguments sur l'idéalité des concepts géométriques *et* sur l'impossibilité d'axiomatiser l'expérience *dans son ensemble*, valent *a fortiori* pour le modèle topologique, puisque, comme nous l'avons vu, la topologie suppose une formalisation encore plus importante que l'axiomatique. Or si, pour Carnap, ce niveau de formalisation encore supérieur est ce qui permet à la topologie de réussir là où l'axiomatique ne peut qu'échouer (pour les raisons mises au jour dans « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* »), c'est-à-dire à s'appliquer à l'expérience dans son ensemble et non seulement à l'un de ses niveaux, il faut bien reconnaître que cette formalisation maximale éloigne d'autant plus la topologie de la finesse descriptive de la phénoménologie qu'elle ne la rapproche de la logique formelle. Si une axiomatique de la phénoménologie est inenvisageable, alors une topologie phénoménologique serait un oxymore. La deuxième raison, qui est liée à la question de la

formalisation, tient au rapport déjà étudié de Husserl à la question de la continuité : certes, la phénoménologie prétend ramener toute discontinuité à une continuité, mais cette continuité est toujours *structurée et asymétrique*, et prend la forme d'une corrélation. Or la topologie n'est pas le modèle le mieux adapté pour rendre compte des relations de ce type. A rechercher à tout prix un modèle mathématique pour décrire ce niveau très fondamental de la constitution, il faudrait un modèle qui présente des structures fortes – plus fortes encore que l'axiomatique hilbertienne –, par exemple un modèle algébrique. Car si la topologie présente l'intérêt, pour Carnap, de présenter des structures plus fortes de la pure logique formelle, sans pour autant sortir du cadre strictement formel de la constitution, elle se révèle au contraire bien trop faible pour rendre compte de la structure profondément discontinue et asymétrique du monde husserlien. Malgré la prégnance du modèle géométrique dans la phénoménologie husserlienne, nous pouvons donc affirmer que le modèle topologique n'est pas adéquat pour décrire la constitution phénoménologique dans son ensemble, et que le rapprochement avec Carnap est, sur ce point, exclu.

2. A un second niveau, cependant, et dans des couches plus profondes encore de la constitution, le modèle topologique offre une clef de lecture de la phénoménologie fondamentale – à savoir le niveau de description où se constitue la conscience elle-même. On sait en effet, notamment grâce aux analyses de 1904-1905 sur la conscience interne du temps[1], que le flux de vécus se constitue selon les axes rétentionnel et protentionnel, et que les vécus eux-mêmes s'articulent entre eux de manière pré-constitutive selon des relations de proximité et d'éloignement – ces concepts étant pris en un sens très large, non sans rapport avec le sens carnapien, puisque la proximité peut être spatiale, temporelle, mais également qualitative. Une telle description de la proto-constitution de la conscience n'est-elle pas topologique ? La rétention n'est-elle pas une loi de transformation continue, dans laquelle le passé, qui se

[1] E. Husserl, *Pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF,

présente dans la mémoire-souvenir comme *détaché* du présent (donc présentant une discontinuité), est constitué sur la base du présent par modification continue de ses propriétés phénoménologiques ? La protention n'est-elle pas également une transformation de ce type ? De plus, l'*espace* vécu à ce niveau n'est-il pas sans cesse constitué par le passage continu de l'indéterminé au déterminé, du perçu au non perçu, et par la transformation également continue de l'horizon en objet thématique de la perception ? Ainsi, l'espace euclidien à deux dimensions de la perception oculaire unique, l'espace riemannien à deux dimensions de la perception oculaire tournant autour de l'axe central de la tête, l'espace euclidien à trois dimensions de l'espace objectif, ne sont-ils pas des projections d'un espace topologique à plusieurs dimensions (selon les axes de la temporalité vécue, de la spatialisation, de la qualité de perception, de la clarté, de l'adéquation, etc.) qui serait défini par le flux de vécus lui-même, *au sens où il se proto-constitue dans la temporalité ?* Ne serait-il pas même envisageable de réduire en dernière instance cet espace topologique à plusieurs dimensions à un espace topologique *à une seule dimension*, celle du développement rétentionnel/protentionnel du vécu ? Nous nous contenterons de suggérer la possibilité d'un tel modèle, sur la base de la confrontation de la phénoménologie avec le système de constitution topologique carnapien. L'élaboration complète d'un tel modèle, qui permettrait de rendre à la phénoménologie son rapport intime à la géométrie, réclamerait en effet un nouveau travail, dont nous ne pouvons ici qu'entrevoir la possibilité.

3. Cette simple possibilité est cependant suffisante pour nous indiquer le type d'articulation que cette modélisation topologique (non pas de la phénoménologie elle-même ou de la constitution phénoménologique du monde, mais de la proto-phénoménologie ou proto-constitution de la conscience comme flux de vécus) peut nous permettre de construire entre les systèmes de constitution de Husserl et de Carnap. Cette articulation correspond à celle que nous avons élaborée sur la base du concept intuitif de « phénoménologie naturelle »,

mais pourrait trouver dans le modèle topologique un fondement objectif et rigoureux. Si l'on admet que la proto-constitution du sujet peut être ramenée à un espace topologique à une dimension, à savoir la dimension temporelle (au sens protentionnel/rétentionnel), elle est en effet isomorphe au flux de vécus carnapien (dont la dimension est définie par la relation « Rap » ou « rappel de ressemblance »). La base de la constitution husserlienne (à savoir le flux de vécus en tant que donnée absolument première accessible à la description phénoménologique) et la base de la constitution carnapienne (à savoir le flux de vécu en tant que niveau de phénoménalité accessible à la description phénoménologique « naturelle » et porteur des distinctions entre les différentes sciences) peuvent donc être décrites, sinon comme identiques comme pouvaient le suggérer nos analyses précédentes, en tout cas comme *isomorphes*.

L'articulation possible entre les systèmes de constitution de Husserl et de Carnap est donc, comme nous l'avions suggéré et comme Husserl lui-même avait fourni les moyens de le penser au §75 des *Ideen*, une articulation essentiellement méthodologique : le système de constitution carnapien et le système phénoménologique comportent tous deux une base isomorphe accessible par description pré-constitutive et probablement réductible à un espace topologique à une dimension, structuré par des lois de transformations continues, mais dans lequel pourraient se constituer des discontinuités. Cette base phénoménale de la constitution, sa modélisation topologique possible et son accessibilité descriptive définissent la dimension *phénoménaliste* de la constitution, et rapprochent Husserl et Carnap des entreprises de Mach et d'Avenarius dans les limites que nous avons pu relever.

La phénoménologie se définit alors par l'approfondissement descriptif de l'espace des données immanentes de la conscience, et cet approfondissement lui permet de révéler, au sein même de ces vécus, une asymétrie (la relation intentionnelle par exemple), une discontinuité (entre le transcendant et l'immanent) et une structure forte (la corrélation noético-noématique)

qui exclut par principe de prolonger le modèle topologique et de l'appliquer à la constitution dans son ensemble, qui semble même devoir échapper à toute idéalisation de type géométrique. A l'inverse, le système de constitution carnapien se contente de la mise au jour d'un espace topologique des vécus pour le développer par les seules lois de transformation continues, et générer à partir de lui une infinité d'espaces topologiques qui se trouvent, en dernière instance, contenus en lui, au sens où ils peuvent par principe être projetés à partir de l'espace topologique accessible par description pré-constitutive.

On peut ainsi rendre compte à la fois de l'opposition de Husserl et Carnap dans leur rapport à la formalisation, à l'axiomatisation, à la géométrie ou à la logique, et de la différence méthodologique entre les systèmes, notamment dans leurs rapports à la description et à la modélisation. Enfin, on peut expliquer pourquoi l'articulation des systèmes de constitution de Husserl et Carnap ne peut être qu'indirecte : on ne peut articuler la constitution topologique-définitionnelle de Carnap à la phénoménologie descriptive-constitutive husserlienne, tant le rapport de ces deux entreprises à la phénoménalité s'avère différent ; mais on peut articuler *les deux systèmes* à une « phénoménologie » pré-constitutive révélant la structure pré-constitutive de la conscience. L'articulation des systèmes est donc nécessairement triangulaire, et repose en dernière instance sur la dimension *phénoménaliste* de la constitution, comme construction de la prise du discours sur les phénomènes.

§ 74. Donation de sens et Nachkonstruktion *au fil directeur du problème de la continuité*

Cette articulation des systèmes de constitution de Husserl et Carnap et la redéfinition du problème constitutif en termes de discontinuité et de continuité, nous conduisent à réinterroger l'opposition, autour de laquelle nous avons centré nos analyses, entre une constitution (phénoménologique) qui se penserait essentiellement comme donation de sens, et une constitution logique du monde qui se définirait comme « *Nachkonstruktion* »,

reconstruction rationnelle du monde. Nous avons déjà suggéré, dans le chapitre V de la deuxième partie de ce travail, les limites de ce partage entre les philosophies constitutives de Husserl et de Carnap, en désignant « donation de sens » et « *Nachkonstruktion* » comme deux dimensions transversales de la constitution, qui ne seraient pas plus adéquates pour opposer Husserl et Carnap que le « logicisme », l'« idéalisme transcendantal » ou le « phénoménalisme »[1].

Cela est particulièrement visible dans le cas de la notion de « donation de sens », puisque nous avons noté, dès le début de notre travail, que le système de constitution lui-même, en tant que sémantique du monde, ne faisait pas autre chose que *donner sens* aux concepts constitués, en les ramenant à des concepts déjà définis, et en leur attribuant une place dans le système – ce qui, comme nous l'avons vu, était déjà le projet de Carnap dans *Der Raum*. Nous pouvons maintenant, grâce à l'interprétation topologique de l'*Aufbau*, distinguer deux niveaux de cette constitution comme donation de sens : 1. La constitution à proprement parler donne sens à des concepts en les intégrant à un processus de transformation continue dans lequel chaque concept est défini par ses relations de proximité et d'éloignement par rapport à d'autres concepts du système ; cette donation de sens demeure strictement dans le cadre de l'espace topologique de la constitution. 2. Mais il est également possible, à un second niveau, de « donner sens » à des concepts au sens où la projection d'un espace topologique sur un espace métrique *donne sens* aux structures de cet espace. Il s'agit là d'une tout autre donation de sens, laquelle fonctionne comme une *interprétation* de l'espace purement topologique de la constitution, et déborde donc ses frontières. Une telle *donation de sens interprétative* définit très exactement la fin de la science et le début de la métaphysique.

[1] Rappelons cependant que dans chacune de nos analyses, nous n'avons pas éliminé ces critères comme non pertinents, en aplanissant les différences entre la phénoménologie et le système de l'*Aufbau*, mais avons tenté de faire apparaître ces différentes dimensions comme présentes au cœur des projets des *deux* philosophes, quoiqu'à des degrés divers et en des sens parfois fortement divergents.

Il y a donc bien dans la constitution carnapienne l'idée fondamentale d'une donation de sens, mais calquée sur un modèle projectif qui l'éloigne radicalement de la donation de sens qu'opère la constitution phénoménologique. Car, chez Husserl, ce n'est pas la transposition de l'espace des purs vécus dans un autre espace, qu'il soit topologique ou métrique, qui définit la donation de sens, mais la découverte, au sein même du vécu, de la présence d'un autre espace, transcendant, dont on ne peut pourtant pas dire qu'il soit « projeté » dans l'espace immanent. Que la chose se constitue dans le flux de vécus signifie bien que la chose apparaît à même l'espace d'immanence, mais de telle sorte qu'il serait absurde de chercher une quelconque bijection entre l'espace dans lequel la chose apparaît et l'espace du monde objectif constitué. Le rapport de la chose à l'espace des vécus ne doit pas se penser en termes de projection, mais en termes d'*idéalité*, et l'espace des vécus présente la spécificité insigne de contenir et en même temps d'être structuré par des idéalités, dans une relation qui ne peut être décrite en termes géométriques, mais par le seul concept d'intentionnalité – et qui peut encore moins être aplanie dans un espace topologique.

> N.B. : Il serait nécessaire, pour compléter le tableau de la « donation de sens » constitutive, d'ajouter un troisième type de donation de sens (et par là de constitution), qui s'ajouterait à la donation de sens comme constitution d'une idéalité chez Husserl et à la donation de sens comme projection et définition explicite chez Carnap : il s'agirait de la donation de sens par définition implicite telle que l'effectue l'axiomatique hilbertienne, et telle que Carnap l'oppose à la constitution par définition explicite.

Or, si toute constitution est profondément une donation de sens à des objets (ou à des concepts), il faut bien reconnaître que *toute constitution est aussi une reconstruction rationnelle du monde*. Cette affirmation est obvie, mais ne peut cependant acquérir la plénitude de son sens qu'au prix de l'interprétation topologique de la constitution que nous avons proposée. En effet, il est tout d'abord possible d'affirmer naïvement que la constitution phénoménologique est nécessairement aussi une reconstruction rationnelle, puisque le phénoménologue ne fait finalement que réfléchir l'acte par lequel la conscience constitue

effectivement le monde : constituer un objet ne serait alors pas faire autre chose que reconstruire l'acte selon lequel l'objet *se* constitue pour la conscience. Cette affirmation, pour évidente qu'elle soit, ne trouvera pourtant sa formulation phénoménologique rigoureuse que dans la *Sixième méditation cartésienne* de Fink, lorsque sera thématisée la nature du « faire » phénoménologique. Cependant, le sens que ces analyses confèrent à la « reconstruction » demeure cependant très éloigné de la « reconstruction rationnelle » carnapienne, dans ce qu'elle peut avoir d'arbitraire et d'uniquement structurel. Si « reconstruction rationnelle » il y a dans l'entreprise phénoménologique de constitution, il faut en chercher le sens au cœur de l'entreprise carnapienne.

Or, qu'est-ce que reconstituer rationnellement le monde pour Carnap, si l'on admet le modèle topologique que nous avons construit ? Il s'agit simplement de *retrouver dans l'espace topologique des vécus auto-psychiques* la trace d'une possible construction de l'ensemble de l'espace topologique des concepts de la science. *Il s'agit de découvrir dans un espace défini par une seule dimension (la relation « Rap », laquelle, cependant, est susceptible d'être infiniment ramifiée) les structures susceptibles d'être projetées dans un espace infiniment plus complexe à n dimensions, dans lequel tous les objets du monde et tous les concepts de la connaissance trouvent une place*. Il s'agit donc de retrouver dans les vécus, non pas l'origine absolue du monde comme dans la phénoménologie transcendantale, mais la possibilité de faire de l'espace des vécus l'espace minimal, c'est-à-dire défini par un minimum de lois et de dimensions, à partir duquel tous les espaces possibles de concepts de la connaissance pourraient être construits par projection. Cette base est donc bien arbitraire et elle-même construite, mais elle peut cependant légitimement être considérée comme l'absolu de la constitution, au sens d'un espace au-delà duquel un système de constitution déterminé ne peut plus aller, sans perdre la possibilité de constituer l'ensemble de l'expérience[1].

[1] Nous pouvons remarquer, en outre, que les principes présidant au choix de cet espace topologique comme base de la constitution sont déjà profondément pragmatiques, puisqu'il s'agit toujours de

Il est évident que la phénoménologie transcendantale s'oppose à cette conception « relativiste » de l'absolu de la constitution, et ne peut être ainsi définie comme « reconstruction rationnelle » du monde. Ce que la phénoménologie partage, en réalité, avec cette dimension de la constitution carnapienne, c'est l'idée que *la plongée au cœur de la phénoménalité peut à elle seule nous permettre de reconstituer la manière dont notre conscience se donne des objets*. Certes, la phénoménologie utilise pour parvenir à cette reconstruction les seuls outils de la description, là où la constitution carnapienne utilise une modélisation dont nous avons observé le caractère arbitraire, mais c'est cependant bien dans le champ de la phénoménalité que Husserl aussi bien que Carnap découvrent le caractère constitué du monde, ainsi que la nature même de la constitution. Or, qu'est-ce que l'acte du phénoménologue, cet acte que Fink et Husserl cherchaient, dans les années 1930, à définir, sinon l'acte de découvrir le processus de constitution du monde, et d'en proposer une reconstruction rationnelle ?

chercher à définir un espace minimal, c'est-à-dire obéissant à un minimum de lois. On voit donc naître ici un des thèmes majeurs de la philosophie postérieure de Carnap.

Remarques conclusives

Le résultat de notre travail, dont le précédent chapitre présente les conclusions, est donc d'avoir déplacé la confrontation de la phénoménologie husserlienne avec le système de constitution carnapien en brouillant successivement les différentes frontières traditionnellement établies (le logicisme, l'idéalisme, le phénoménalisme, l'axiomatique, la logique et les mathématiques pour ne citer que les principaux critères), et en proposant un modèle (topologique) susceptible d'expliquer certaines dimensions communes des projets constitutifs respectifs de Husserl et de Carnap, ainsi que certaines de leurs divergences. Ce travail et le type de solutions proposées possèdent cependant des enjeux plus larges dont nous suggérons les grandes lignes dans les remarques conclusives suivantes.

§ 75. L'inscription du problème de la constitution dans l'histoire de la philosophie

La première de ces remarques concerne l'inscription du problème de la constitution dans l'histoire de la philosophie, et la distance existant entre les regards de Carnap et celui de Husserl sur leurs projets constitutionnels respectifs. On sait en effet que Carnap a renoncé, dès son entrée au Cercle de Vienne, au projet de constitution logique du monde tel qu'il l'avait esquissé dans l'*Aufbau*, au profit d'une vision *physicaliste* du monde et d'un recentrement de sa philosophie sur l'analyse logique de la syntaxe du langage. Carnap conservera du projet de constitution l'idée que l'analyse logique ne peut faire l'économie d'une sémantique, et que la logique possède toujours une dimension ontologique. Cependant, la constitution ne représentera jamais pour Carnap qu'une étape du développement de *sa* pensée, et donc une étape importante mais malgré tout limitée du développement de la philosophie analytique.

Pour Husserl au contraire, la phénoménologie constitutive est présentée, dès les années 1920, mais surtout dans les textes des années 1930 regroupés dans *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, comme l'aboutissement de toute l'histoire de la philosophie, au moins depuis Kant et Descartes.

Une lecture alternative du rôle de la constitution – et notamment de la constitution telle que la conçoivent Husserl et Carnap – dans l'histoire de la philosophie est cependant possible, en tant qu'étape dans le déploiement d'un problème bien plus large, qui est précisément le problème de la réduction de la discontinuité à la continuité. Or le problème de la discontinuité se pose au moins depuis Platon : qu'est-ce qui, dans le monde, permet de faire le lien entre les différentes choses ? Qu'est-ce qui permet de retrouver le Même dans l'Autre, l'identité dans l'altérité ? Qu'est-ce qui permet de dire que cette belle jeune femme, cette marmite, cette richesse, cette vie confortable, sont « belles » ? Qu'est-ce qui donne leur unité et leur continuité à ces éléments discrets, et qui donc les rend connaissables, c'est-à-dire susceptibles d'être embrassés dans un même système ? C'est, on le sait, les « idées » ou les « formes », selon l'insistance que l'on veut mettre sur leur relation à notre connaissance (leur subjectivité, en d'autres termes) ou sur leur présence au cœur même des choses (leur objectivité) ; mais c'est, surtout, le *bien*, que le *Phédon* définit comme le « lien »[1] de toutes les choses, ce qui, en d'autres termes, ramène toutes les choses à une continuité fondamentale, et, ce faisant, rend raison de toutes les choses.

La constitution n'est au fond que l'expression de ce même problème : quel est le lien du monde, ce qui relie entre elles les différentes choses, les articule à la conscience et, ce faisant, leur donne sens ? Peut-on trouver un principe unique qui permette, en d'autres termes, de construire toutes les choses *dans leurs différences* ? Le champ des différentes tentatives de résolution de ce problème correspond à une grande part de l'histoire de la philosophie :

[1] Cf. Platon, *Phédon*, 100a.

Descartes tentera dans les *Méditations* IV à VI de reconstituer le monde dans sa richesse sur la base du *cogito* ; Spinoza élaborera un système permettant de déduire (« *more geometrico* ») les principales modalités de l'être et même l'éthique qui s'y trouve fondée ; Kant établira de manière définitive la possibilité de fonder la connaissance dans les structures subjectives de la conscience ; Fichte proposera une construction de l'opposition même entre le sujet et l'objet à partir de la stricte égalité « Je = Je » ; Russell envisagera d'étendre le principe d'une constitution du monde sur la base de la théorie logistique développée dans les *Principia Mathematica*, etc. Quelle est donc la place de la constitution husserliano-carnapienne dans le champ du problème de la réduction de la discontinuité du monde ? Les axes définis par le présent travail nous permettent de préciser l'adresse de la constitution telle que nous l'avons interprétée :

- La constitution se définit tout d'abord par contraste avec l'idéalisme transcendantal *kantien*, dans la mesure où elle se présente comme une réponse à la question de la possibilité de la connaissance objective. La constitution est objective, et ne peut se contenter de dévoiler les structures subjectives de la conscience comme fondement de tout *a priori* cognitif – et cela, elle l'est *y compris* dans sa version idéaliste transcendantale, ce terme ne pouvant être appliqué à la phénoménologie husserlienne qu'au prix d'une redéfinition importante.
- La constitution se définit comme un projet logiciste, mais, par contraste avec le projet russellien, reposant ultimement sur une sémantique. La constitution diverge de la genèse psychologique des représentations en se posant *d'abord* comme un problème *logique*, et en réélaborant dans les termes de cette logique les problèmes traditionnellement monopolisés par la psychologie.
- La constitution se définit également par opposition à toute élaboration *déductive* de l'expérience, et se distingue ainsi aussi bien du projet spinoziste que du projet fichtéen ; plus directement, la constitution s'oppose à l'idée d'une axiomatisation de l'expérience, en

proposant une autre manière de traiter (selon d'autres modèles mathématiques) l'espace immanent des vécus.

- Enfin, la constitution articule l'exigence d'objectivité à un ancrage phénoménal, qui l'apparente à des projets par ailleurs différents comme ceux de l'empiro-criticisme, et la distingue de nombreuses autres entreprises philosophiques en tant que projet éminemment *phénoménologique* – à savoir comme une tentative de construction systématique de la prise du discours sur les phénomènes[1], accomplie sur le sol même de la phénoménalité.

La spécificité de la constitution husserliano-carnapienne tient donc à un certain positionnement dans le contexte post-kantien de la recherche d'un principe unique de construction de l'intégralité de l'expérience du monde. Kant avait marqué ce champ d'investigations philosophiques par la découverte de la fonction transcendantale de la logique, mais au prix d'une assimilation de la logique aux formes subjectives de l'esprit humain. Chez Husserl et chez Carnap, le formel et le transcendantal rompent avec leur ancrage subjectif, dans une tradition directement héritée de Bolzano et, plus généralement, de la « tradition logique autrichienne »[2], pour s'articuler à l'objectivité qui récupère, à contre-courant du mouvement initié par Descartes et poursuivi par Kant, la responsabilité ultime de la structure du monde et la loi de sa constitution.

C'est pourquoi les problématiques constitutives sont, contrairement à ce qu'elles peuvent paraître à première vue, profondément liées au problème contemporain du réalisme, tel qu'il est aujourd'hui posé aussi bien du côté de la philosophie analytique (par Searle ou Travis par exemple) que du côté continental (par J. Benoist, R. Barbaras, D. Pradelle entre autres). La constitution n'a pas pour but ultime de rendre à la conscience *en tant que subjectivité* son emprise sur la construction logique du monde, mais bien plutôt de ramener toute constitution à un fil directeur objectif. Le phénoménalisme même, dont nous avons noté

[1] Nous faisons référence ici, en la prolongeant, à la formule déjà citée de Jocelyn Benoist.
[2] Cf. J. Benoist, *L'a priori conceptuel, Bolzano, Husserl, Schlick*, Paris, Vrin, 1999.

l'importance dans l'élaboration des pensées respectives de Husserl et de Carnap, n'a d'autre but que d'assurer à la connaissance un ancrage dans un monde donné objectivement, et saisissable dans une description adéquate *pré-constitutive* dans laquelle la constitution trouve un espace de pures données qu'elle se limite à développer, en prolongeant la description pré-constitutive par une description constitutive (pour Husserl) ou par une modélisation sémantico-topologique (chez Carnap).

§ 76. Tradition logique autrichienne et tradition idéaliste allemande

Il y a, de ce point de vue, quelque chose d'égarant dans la construction *a posteriori* par Husserl d'une téléologie de la phénoménologie transcendantale, comme aboutissement de la tradition cartésiano-kantienne, et comme alternative aux contresens métaphysiques de la science moderne. Il serait même tout à fait erroné, du point de vue de la compréhension de la phénoménologie transcendantale *et* de l'empirisme logique, d'opposer une tradition idéaliste qui ne rejoindrait l'objectivité que par un long détour par des formes plus ou moins détournées de subjectivisme (tradition dans laquelle s'inscrirait la phénoménologie des *Ideen* comme son aboutissement), à une tradition scientifique et réaliste qui, partant de Bolzano, aboutirait à l'idée d'une reconstruction logique du monde libérée de toute idée de genèse psychologique. Pire encore, on fausserait entièrement la compréhension de ces projets, et même de leurs différences indéniables, en assimilant ces deux traditions à une tradition allemande d'un côté et une tradition autrichienne de l'autre. A côté des travaux déterminants des commentateurs de Husserl sur l'importance de la tradition logique autrichienne dans son œuvre, notre travail a tenté de montrer l'importance des thèmes traditionnellement associés aux diverses formes d'idéalisme « allemand » chez Carnap. La « tradition logique autrichienne » ne naît-elle pas en réalité *avec* le Cercle de Vienne (et dans un contexte politique très particulier) dans une reconstruction *a posteriori* (et téléologique) tout à fait

comparable à celle proposée par Husserl pour la phénoménologie transcendantale dans la *Krisis* ?

Cette lecture, dont le présent travail a tenté de proposer une déconstruction systématique, mais dont Husserl et Carnap sont partiellement responsables, pèche notamment par son absence de prise en compte du développement respectif des pensées des deux auteurs, et du contexte philosophique et scientifique dans lequel émergent leurs problématiques. C'est une telle réarticulation du sens des entreprises constitutives de Husserl et Carnap à leur origine respective dans les premiers textes de ces auteurs et dans des traditions philosophiques plus vastes, que nous avons consacré notre travail. Ainsi, considérer la phénoménologie transcendantale comme l'aboutissement d'une tradition idéaliste post-kantienne reviendrait à oublier que le problème même auquel la phénoménologie transcendantale apportera une solution n'est pas un problème idéaliste, mais une tentative de combiner la genèse psychologique des représentations dont Husserl hérite le principe de Brentano, avec une visée proprement logiciste, marquée par les révolutions accomplies en logique, en mathématiques, et plus fortement encore, en géométrie. Or Husserl ne parvient pas directement à une formulation idéaliste transcendantale de la solution de ce problème : au contraire, l'idéalisme phénoménologique viendra se greffer sur une phénoménologie déjà construite, selon des modèles différents voire opposés à l'idéalisme. L'idéalisme permettra à Husserl de préciser un modèle *objectif* de la constitution, un modèle marqué par les grandes entreprises de fondement des mathématiques de la fin du XIXe siècle, marqué notamment par le programme de Hilbert, les recherches de Frege, etc. *L'idéalisme advient à la phénoménologie parce qu'il apporte un éclairage au problème fondamental de l'articulation de la question de la genèse des représentations à la question de la logique objective des contenus de représentations ; l'idéalisme advient parce qu'il permet paradoxalement de consolider l'ancrage de la constitution dans l'objectivité, et non parce que la phénoménologie proviendrait directement*

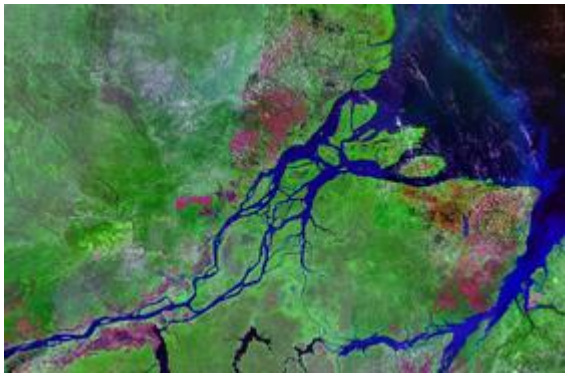
d'une tradition idéaliste. La phénoménologie est tout entière marquée par la question transcendantale, mais l'idéalisme ne constitue qu'une étape, décisive certes, de son développement.

Or on peut tenir le même raisonnement, à l'inverse, au sujet de Carnap. Il y a bien, dans l'*Aufbau*, et même dans les œuvres précédentes, les prémisses de ce qui deviendra, peu après, l'empirisme logique. La construction logique du monde peut même être interprétée comme une forme d'analyse logique qui aurait pour fonction de rendre à la science son sol de positivité tout en dessinant une frontière stricte entre science et métaphysique. Mais ici encore, ce type de doctrine doit être reconduite à la diversité de ses origines, et non pas être interprétée comme l'aboutissement nécessaire d'une pensée qui convergerait téléologiquement vers ce qui sera le Cercle de Vienne. La pensée de Carnap est en effet résolument ancrée dans un contexte transcendantal, qu'il soit hérité de Bruno Bauch, de Cassirer ou de Husserl. Son ancrage dans les révolutions logico-mathématiques du début du siècle ne se réduit pas au projet défini par Russell, mais intègre aussi les apports de l'axiomatique hilbertienne, et, plus encore, de la topologie qui atteint sa formulation quasi-définitive dans les années 1920. Le véritable apport de l'*Aufbau* consiste donc, par rapport aux textes où naissent ces problématiques, dans la reformulation de la constitution essentiellement topologique, et plus généralement logico-mathématique, dans les termes d'une sémantique, et à travers la problématique de la traduction. C'est alors seulement que la pensée carnapienne devient, à proprement parler, une analyse logique, mais il serait tout à fait exagéré de délaisser une telle diversité d'apports pour réduire l'analyse logique carnapienne à une tradition « logique » ou « sémantique » frégéo-russellienne, que Carnap ne rejoint en réalité qu'après plusieurs formulations d'une problématique profondément transcendantale. *Carnap ne développe donc une analyse logique que dans la mesure où elle lui fournit des outils solides pour accomplir le programme d'une constitution continue du monde qui soit*

fidèle à la pure constitution logico-mathématique envisagée dans Der Raum, *mais sans en posséder les limites et les présupposés*.

§ 77. Métaphores fluviales et schisme phénoménologico-analytique

C'est la raison pour laquelle les métaphores fluviales stimulantes de Michael Dummett sont malgré tout source de contresens. *Il n'y a pas, en philosophie, et moins encore dans le cas de Husserl et de Carnap, de ligne de partage des eaux*. Car si le Rhin et le Danube prennent leur source à quelques kilomètres de distance, ils sont malgré tout issus de courants indépendants les uns des autres et qui, malgré leur proximité, demeurent hétérogènes et séparés les uns des autres. Il n'est pas seulement vrai que Husserl et Frege développent des pensées relativement semblables à la même époque, en distinguant par exemple le sens, l'objet et la référence, mais il faut également prendre conscience du contexte commun dans lequel ces pensées naissent : le renouvellement de la question des fondements des mathématiques, la remise en cause de la psychologie empirique, l'idéalisme transcendantal, influencent autant le « logicisme » de Frege que celui de Husserl, et le « tournant analytique » ou « sémantique » passe contemporainement par Frege autant que par Husserl.



A construire une métaphore fluviale, on préférera celle de l'Amazone, qui certes n'aboutit que dans *un* océan, mais présente l'intérêt de comporter d'innombrables affluents, et surtout de se séparer en de nombreux points

pour s'assembler à nouveau bien plus loin dans sa course, et de ne se scinder définitivement, non pas en deux, mais en d'innombrables méandres, dans les derniers kilomètres de son parcours. La métaphore du Rhin et du Danube impose une lecture linéaire et nécessairement téléologique de la tradition phénoménologique et de la tradition analytique, deux traditions qui n'atteindraient véritablement leur sens qu'une fois leur parcours historique (partiellement commun, mais malgré tout distinct) noyé dans les océans où ils se jettent résolument. Notre lecture amazonienne du schisme phénoménologico-analytique à travers la confrontation de Husserl et de Carnap aura tenté d'expliquer les différents courants par les obstacles naturels rencontrés sur leur chemin (problèmes philosophiques, mathématiques, logiques, etc.), et non téléologiquement par les océans auxquels ils aboutissent.

Au-delà de toute métaphore, ce travail s'appuie sur une vision recomplexifiée du contexte d'élaboration des systèmes constitutifs de Husserl et de Carnap, qui avaient été jusqu'à présent étudiés de manière décisive séparément, dans des travaux dont il fallait tirer les conséquences pour apporter des précisions à la compréhension de la préhistoire respective *et commune* de la phénoménologie et de la philosophie analytique. La phénoménologie husserlienne ne peut pas plus que la philosophie « analytique » de Carnap s'expliquer par des « traditions » séparées, mais par la manière dont, à un moment donné du développement de leur pensée, certaines méthodes et certains outils ont pu paraître, pour l'un et l'autre de ces auteurs, fournir des solutions à des problèmes plus anciens, et en grande partie communs. Si la phénoménologie naît avec Husserl et la philosophie analytique avec le Cercle de Vienne, on peut donc affirmer que ces deux traditions ne sont en réalité que le résultat d'équilibrages complexes entre des mouvements bien plus larges, comme l'idéalisme transcendantal, le logicisme, la « tradition sémantique », le phénoménalisme, ou encore les deux grands courants de fondation des mathématiques au début du XXe siècle, chez Russell et chez

Hilbert, voire la topologie naissante et les travaux de Gödel, contemporains du développement de la philosophie du premier Carnap.

Annexes

Annexe 1 :
Tableau synoptique de la constitution des concepts de l'espace dans *Der Raum*.

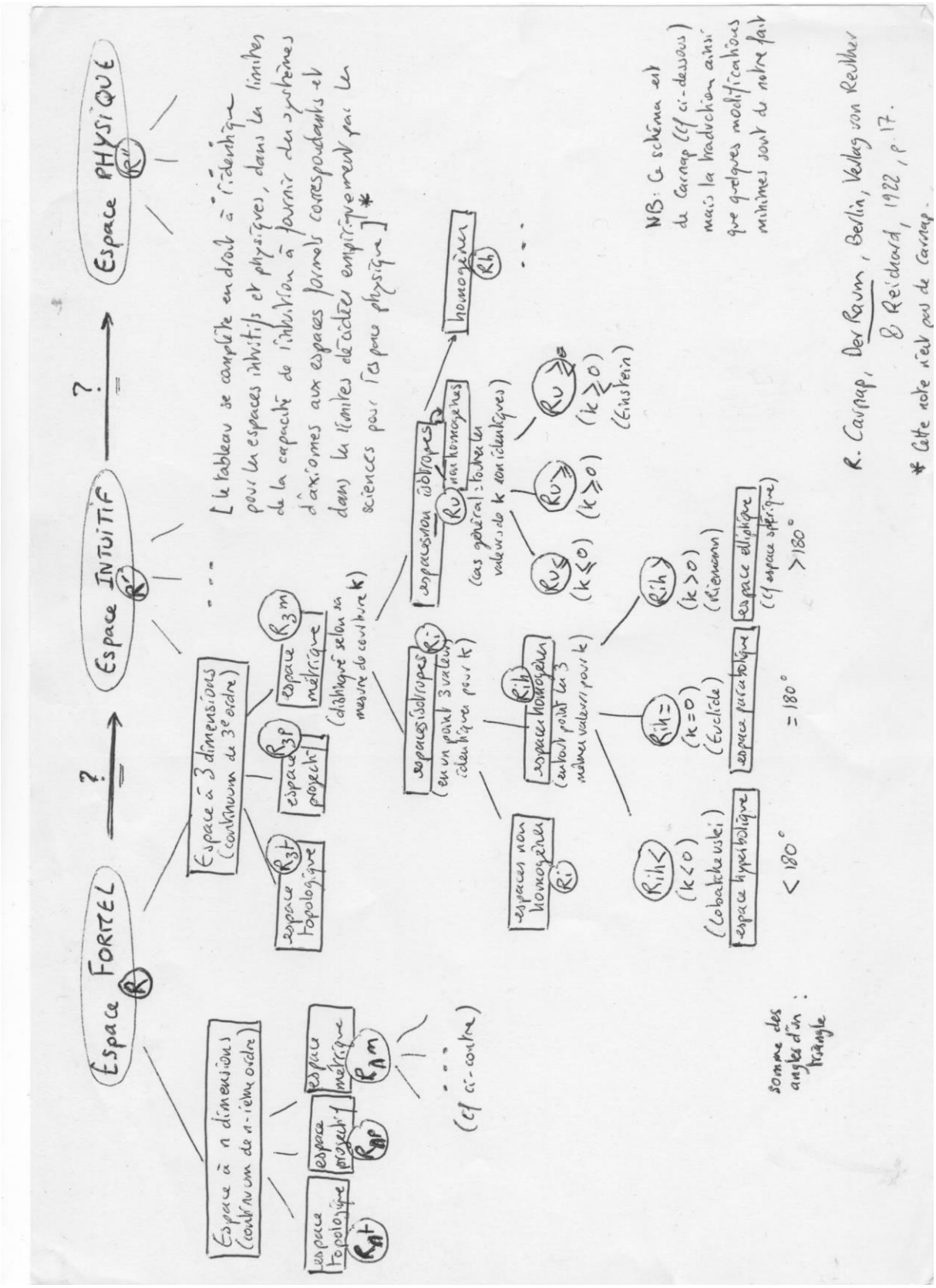
Annexe 2 :
Tableau synoptique des systèmes de constitution de l'*Aufbau* et des *Ideen II*.

Annexe 3 :
Compte-rendu de la thèse de Franzisca Thron, *Subjekt und Gegenstand : zur Konstitution der Außenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*.

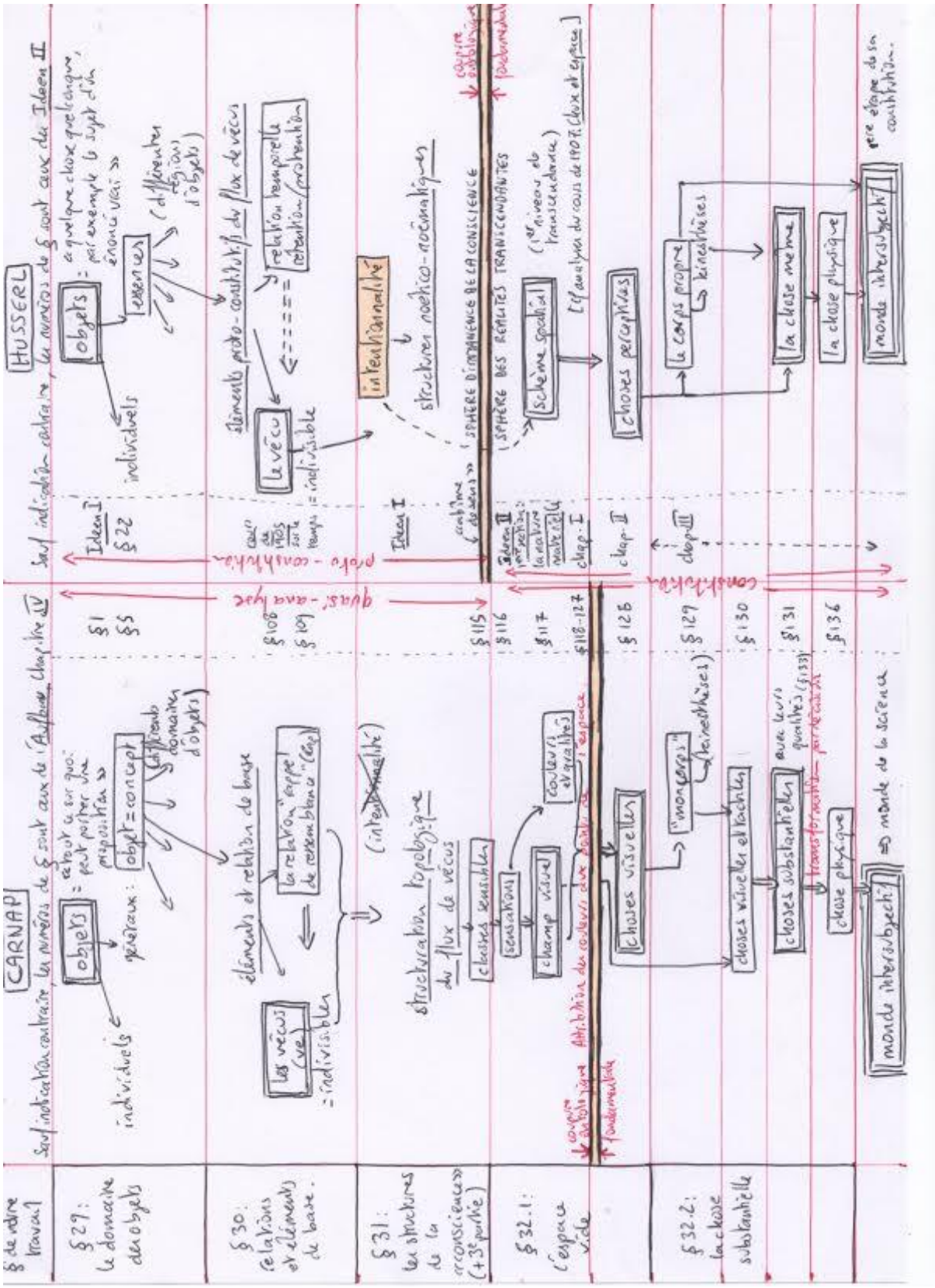
Annexe 4 :
Traduction de l'article de R. Carnap, « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität* » (1924) (extraits étudiés dans ce travail).

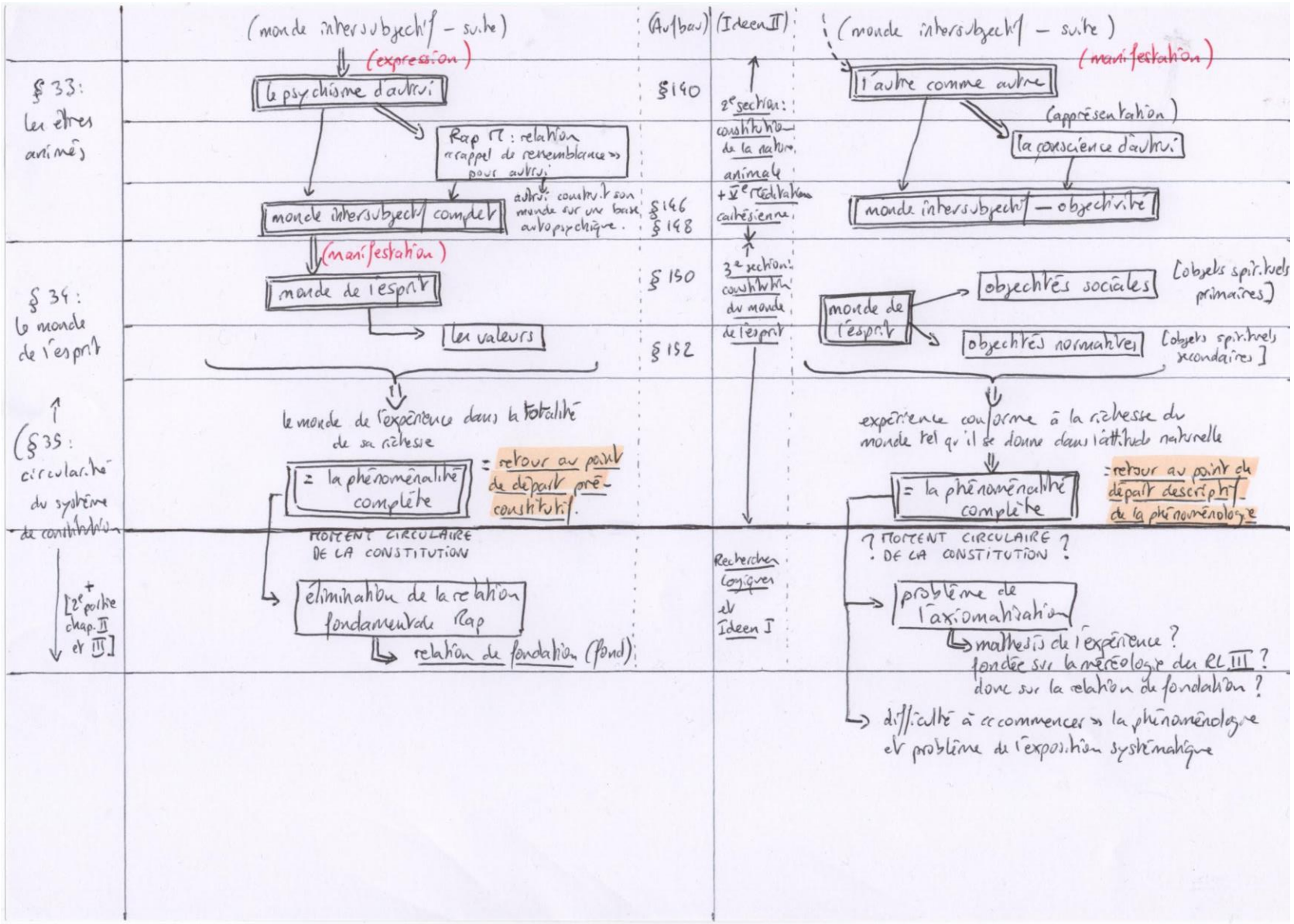
Annexe 5 :
Traduction intégrale de l'article de R. Carnap, « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* » (1927).

Annexe 1 : tableau synoptique de la constitution des concepts de l'espace dans *Der Raum*


Espace FORTEL
Espace INTUITIF
Espace PHYSIQUE
[Le tableau se complète en droit à l'identique pour les espaces intuitifs et physiques, dans la limites de la capacité de l'intuition à fournir des systèmes d'axiomes aux espaces formels correspondants et dans les limites décidées empiriquement par les sciences pour l'espace physique]*
Espace à n dimensions (continuum de n-ième ordre)
espace topologique
espace projectif
espace métrique
(Cf ci-contre)
Espace à 3 dimensions (continuum de 3e ordre)
espace topologique
espace projectif
espace métrique
(distingué selon la mesure de courbure k)
espaces non homogènes
espaces isotropes (en un point 3 valeurs identiques pour k)
espaces homogènes (partout point les 3 mêmes valeurs pour k)
espaces anisotropes
(cas général : toutes les valeurs de k non identiques)
non homogènes
homogènes
(k < 0) (Lobatchevski)
(k = 0) (Euclide)
(k > 0) (Riemann)
espace hyperbolique
espace parabolique
espace elliptique
(Cf espace sphérique)
< 180°
= 180°
> 180°
(k ≤ 0)
(k ≥ 0)
(k ≥ 0)
(Einstein)
somme des angles d'un triangle
NB : Ce schéma est de Carnap (Cf ci-dessous) mais la traduction ainsi que quelques modifications mineures sont de notre fait
R. Carnap, Der Raum, Berlin, Verlag von Reuther & Reichard, 1922, p. 17.
* Cette note n'est pas de Carnap.

Annexe 2 : tableau synoptique des systèmes de constitution de l'*Aufbau* et des *Ideen II*


CARNAP
HUSSERL
§ de notre travail
§29 : le domaine des objets
§30 : relations et éléments de base.
§31 : les structures de la « conscience » (+3e partie)
§32.1 : l'espace vide
§32.2 : la chose substantielle
objets
individuels
objet = concept
les vécus (ve)
éléments et relation de base
structuration topologique du flux de vécus
classes sensibles
sensations
champ visuel
couleurs et qualités
choses visuelles
"mon corps"
choses visuelles et tactiles
choses substantielles
chose physique
monde intersubjectif
monde de la science
quasi-analyse
proto-constitution
constitution
Idéen I
Idéen II
Idéen III
objets
essences
le vécu
intentionnalité
structures noético-noématiques
SPHÈRE DES RÉALITÉS TRANSCENDANTES
schème spatial
choses perceptives
le corps propre
la chose même
la chose physique
monde intersubjectif


(monde intersubjectif – suite)
(expression)
le psychisme d'autrui
Rap M : relation « rappel de ressemblance » pour autrui
autrui construit son monde sur une base autopsychique.
monde intersubjectif complet
(manifestation)
monde de l'esprit
les valeurs
le monde de l'expérience dans la totalité de sa richesse
= la phénoménalité complète
= retour au point de départ pré-constitutif.
MOMENT CIRCULAIRE DE LA CONSTITUTION
élimination de la relation fondamentale Rap
relation de fondation (fond)
§ 33 : les êtres animés
§ 34 : le monde de l'esprit
(§ 35 : circularité du système de constitution
+ [2e partie chap. II et III]
(Aufbau)
§ 140
§ 146
§ 148
§ 150
§ 152
(Ideen II)
2e section : constitution de la nature animale + Ve Méditation cartésienne
3e section : constitution du monde de l'esprit
Recherches logiques et Ideen I
(monde intersubjectif – suite)
(manifestation)
l'autre comme autre
(apprésentation)
la conscience d'autrui
monde intersubjectif – objectivité
monde de l'esprit
objectités sociales
[objets spirituels primaires]
objectités normatives
[objets spirituels secondaires]
expérience conforme à la richesse du monde tel qu'il se donne dans l'attitude naturelle
= la phénoménalité complète
= retour au point de départ descriptif de la phénoménologie
? MOMENT CIRCULAIRE DE LA CONSTITUTION ?
problème de l'axiomatisation
mathesis de l'expérience ?
fondée sur la méréologie des RL III ?
donc sur la relation de fondation ?
difficulté à « commencer » la phénoménologie et problème de l'exposition systématique

Annexe 3 : Compte-rendu de la thèse de Franzisca Thron, *Subjekt und Gegenstand : zur Konstitution der Außenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*

La thèse de doctorat de Franziska Thron, consacrée au problème de la relation objet/sujet chez Husserl et Carnap, est parue à la fin de l'année 2013. Le titre de cet ouvrage, *Subjekt und Gegenstand : Zur Konstitution der Außenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*, semble l'inscrire dans une perspective similaire à celle que nous avons développée dans notre propre travail. Pourtant, une lecture attentive de ce texte souligne la différence de point de vue qui oppose sa problématique à la nôtre, et permet de considérer nos analyses respectives comme complémentaires, même lorsque, sur certains points, elles semblent se recouper.

La thèse de Franziska Thron se distingue en effet de la nôtre sur le plan du contenu autant que de la méthode. D'un point de vue méthodologique, tout d'abord, l'auteur de *Subjekt und Gegenstand* fait le choix d'étudier l'opposition Husserl/Carnap en termes résolument dialectiques : la première partie du livre, exclusivement consacrée à Husserl, s'attache à souligner la spécificité du point de vue et de la démarche phénoménologiques, en approfondissant, comme nous le verrons dans la suite de cette recension, l'ancrage de la constitution phénoménologique dans l'évidence de l'*Ego* – la deuxième partie, construite dans une symétrie évidente avec la première, et exclusivement consacrée à Carnap, met au jour les contraintes spécifiques et, le plus souvent, anti-phénoménologiques ou en tout cas anti-idéalistes, du système de constitution carnapien – et la troisième partie, enfin, propose une synthèse des deux perspectives, sous le titre de « *Perspektiven eines Vergleichs : Husserl und Carnap* ».

Ce parti-pris méthodologique s'oppose au nôtre, dans la mesure où nous avons cherché à traiter les différents aspects de la constitution simultanément chez Husserl et chez Carnap, afin d'éviter toute confrontation directe et massive des doctrines des deux auteurs. Notre propre parti-pris présentait cependant le danger de noyer les différences frontales entre les deux doctrines en n'apportant d'éclairage que sur certains de leurs aspects ; c'est pourquoi

un travail comme celui de Franziska Thron constitue la contrepartie méthodologique de nos analyses, et permet notamment de clarifier les oppositions que certains critiques, comme G. E. Rosado Haddock, ont pu choisir de négliger.

La différence majeure entre nos travaux respectifs tient cependant, plus encore qu'à cette différence méthodologique, à l'angle d'attaque de la confrontation Husserl/Carnap, que nous menons au fil directeur du concept de constitution lui-même (et plus précisément de l'opposition entre le « se-constituer » phénoménologique et la *Nachkonstruktion* carnapienne), alors que Franziska Thron l'aborde dans la perspective de l'articulation objet/sujet. Le postulat de notre perspective revient à affirmer que la question du sujet, qui occupe une position prépondérante dans la philosophie après Descartes et, bien sûr, Kant, ne constitue pas le véritable enjeu du positionnement respectif de Husserl et de Carnap. Par opposition à la genèse psychologique, ou, d'une tout autre manière, par opposition à la synthèse constituante kantienne, la problématique constitutionnelle nous semble être, aussi bien chez Husserl que chez Carnap, une problématique éminemment objective, ce qui signifie que la constitution prend son point d'ancrage, non pas tant dans le sujet transcendantal (qui, au fond, n'apparaît que chez Husserl, et seulement à partir des années 1907-1913) que dans le concept logique d'objet. Aborder le problème de la constitution chez Husserl et Carnap en termes d'articulation objet/sujet conduit donc nécessairement à des résultats qui, pour être de toute évidence pertinents, n'en sont pas moins clairement distincts des nôtres.

Car le tableau que *Subjekt und Gegenstand* dresse de la confrontation des deux auteurs est, de ce point de vue, fort différent du nôtre. Le point de départ de Franziska Thron consiste en effet en une analyse de la réduction phénoménologique comme découverte de l'évidence du *cogito*. Loin de contester cette analyse inattaquable, remarquons simplement qu'elle creuse l'écart entre la perspective phénoménologique et la perspective carnapienne sur la constitution. Car comment concilier cet idéalisme transcendantal foncier avec la vision de la constitution carnapienne (comme pure analyse logique du langage) que l'auteur déploie dans la deuxième partie de son ouvrage ? La solution de Franziska Thron consiste, dans la partie synthétique de son travail, à accentuer le rôle du sujet chez Carnap, en décrivant la réduction carnapienne comme une radicalisation de l'*épochè* husserlienne – radicalisation qui aurait pour effet de dégager une base subjective solipsiste pour la constitution. L'étude du concept de quasi-analyse comme preuve de l'« irréductibilité » du sujet carnapien fonde ainsi un rapprochement que nous avons choisi, dans notre travail, d'éviter, en distinguant la quasi-constitution du « sujet » carnapien de la *proto*-constitution husserlienne de la conscience. Le

sujet connaissant, au cœur de l'étude de Carnap menée par Franziska Thron au chapitre X de son ouvrage, semble remplir dans la perspective de *Subjekt und Gegenstand* le rôle que remplit, dans notre travail, le système objectif de la connaissance en tant que référence première du système de constitution carnapien.

Le travail de Franziska Thron présente cependant de nombreux points de rapprochement avec le nôtre, avec notamment deux thèses similaires aux nôtres : la thèse de la centralité du problème de l'espace dans le déploiement du concept de constitution, et la mise au jour de l'importance du contexte philosophique de la fin du XIXe siècle et du début du XXe pour la compréhension des problématiques constitutionnelles de Husserl et de Carnap. La première de ces thèses est développée dans le premier chapitre de la partie synthétique du livre de Franziska Thron : l'auteur étudie en effet les « trois significations du concept d'espace » telles que Carnap les développe dans *Der Raum*, et démontre l'importance architectonique du concept (husserlien) d'espace intuitif. L'auteur interprète l'articulation de ces trois concepts d'espace comme un modèle possible d'articulation de la phénoménologie et du positivisme logique – interprétation qui demeure cependant en opposition avec la thèse développée dans le chapitre II de la troisième partie du présent travail. Cette analyse débouche en outre sur une opposition entre la « phénoménologie » et le « positivisme pur » (*echter Positivismus*) – opposition dont nous avons précisément tenté de nous démarquer tout au long de ce travail –, si bien que ne demeurent pour Franziska Thron, en dernière instance, que deux dimensions communes aux doctrines radicalement opposées de Husserl et de Carnap : la problématique générale de l'effectivité (« *Das Wirklichkeitsproblem* »), et le rôle de l'intersubjectivité dans l'élaboration d'un monde objectif.

Ces deux points, et notamment le dernier, que nous n'avons étudié qu'à la marge de notre travail, rejoignent cependant un aspect central de notre travail : la référence au contexte néo-kantien et plus généralement à la théorie de la connaissance du tournant des XIXe et XXe siècles. La dissymétrie entre les résultats de notre thèse et de celle de Franziska Thron tiennent notamment à la présence, dans notre travail, de la référence à Mach, que l'auteur de *Subjekt und Gegenstand* a choisi de secondariser par rapport à la référence néo-kantienne, probablement à cause de l'ancrage de son questionnement dans le concept d'*Ego*, et dans sa volonté d'interpréter la constitution en général, et en particulier chez Carnap, en termes de construction de l'effectivité *à partir d'une base solipsiste interprétée assimilée, comme chez Husserl, à une véritable subjectivité*.

Nous conclurons cette brève recension par un bref résumé de *Subjekt und Gegenstand, Zur Konstitution der Außenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*. Dans la première partie, l'auteur présente la « *Gegenstandskonstitution* » d'un point de vue phénoménologique : le premier chapitre expose le problème de la réduction phénoménologique, en partant du constat de l'intentionnalité de la conscience (ce qui oppose d'emblée la perspective phénoménologique à la perspective carnapienne). Cette analyse conduit à la mise au jour du rôle de l'évidence égologique dans la construction de l'objectivité, en relation avec la notion d'intuition d'essences. L'auteur démontre ensuite que l'ontologie husserlienne est inséparable de la thèse de l'intentionnalité. Ce tableau anti-carnapien de la phénoménologie est cependant compensé par un dernier chapitre consacré à la constitution de l'espace.

La deuxième partie de l'ouvrage aborde le système de constitution carnapien par sa dimension anti-phénoménologique que l'auteur déploie à partir de la notion de neutralité métaphysique, laquelle se trouve liée à l'arbitraire de la constitution. La constitution carnapienne est définie comme constitution par définition liée à l'analyse logique du langage. L'étude de Carnap rejoint celle de Husserl lorsque l'auteur développe la base solipsiste de l'*Aufbau* en démontrant qu'elle résulte d'une radicalisation de l'*épochè* phénoménologique. Cette partie s'achève sur une étude de *Der Raum*, centrée sur l'articulation de l'espace formel à l'espace intuitif.

La troisième partie du livre utilise la distinction des trois formes d'espace pour établir un point de rencontre entre Husserl et Carnap. Dans le dernier chapitre, Franziska Thron étudie les conséquences ontologiques des concepts de constitution husserlien et carnapien, pour aboutir à la mise au jour d'un intérêt commun aux deux auteurs pour la question de l'intersubjectivité.

Annexe 4 : Traduction d'extraits de « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität* » de Carnap (1924)

[105][1]

La tridimensionnalité de l'espace et la causalité
Recherche sur la relation entre deux fictions

Introduction

De l'examen humien du concept de causalité à la doctrine du « en tant que » de Vaihinger, le résultat suivant est devenu toujours plus évident : la causalité, comprise comme rapport de cause à effet, est une fiction dont le fondement est la relation vécue d'une volonté agissante à son action. Dans l'expérience, nous ne trouvons pas une telle relation de causalité, encore moins dans l'« expérience de premier ordre », si nous entendons par là, comme nous le ferons ci-dessous, le donné immédiat dans son ordre primitif. Cette expérience de premier ordre renvoie à **[106]** la conception contemporaine des simples « successions invariables » ou régularités telles que des événements déterminés suivent régulièrement d'autres événements déterminés.

Au regard de cette conception, les pages suivantes doivent montrer que la *fictivité* va encore plus loin. Notre première thèse s'énonce ainsi : *le cours des événements dans l'expérience (de premier ordre) ne présente aucune régularité ; celle-ci est donc aussi déjà une fiction*.

Et notre conception de la fictivité déborde également la précédente sur un autre point. Que la construction (*Konstruktion*) d'un espace de quatre dimensions ou plus soit une fiction, cela n'a plus besoin d'être prouvé. C'est ce point que notre deuxième thèse dépasse : *l'espace tridimensionnel est lui aussi déjà un élargissement fictif de l'espace bidimensionnel de l'expérience (primaire).*

[1] La pagination est celle de l'édition allemande.

Le véritable objectif des considérations suivantes ne se résume pas toutefois à mettre en évidence ces deux fictions, qu'il est facile de reconnaître comme telles, et qui ont peut-être déjà été exposées comme telles auparavant, dissimulées dans un autre mode d'expression que le nôtre. Il s'agit plutôt du lien entre les deux. Le nombre de dimensions de l'espace et la régularité des événements n'ont jusqu'ici guère été mis en relation l'un avec l'autre (il faudrait peut-être mentionner l'indication par Weyl d'une invariance intégrale de la multiplicité quadridimensionnelle). Voici donc notre troisième thèse : *La fiction de la tridimensionnalité de l'espace (qui équivaut à la quadridimensionnalité des événements du monde) est une conséquence logique de la régularité des événements*.

I. L'expérience de premier et de second ordre. Le monde primaire de la sensation et les mondes secondaires fictifs des choses et de la physique

La critique menée contre le concept kantien d'expérience, particulièrement du côté du positivisme, nous a appris que pour tous les facteurs formels à qui Kant attribue la nécessité, il n'en va absolument pas toujours ainsi. L'expérience sensible présente certes nécessairement un certain ordre spatial et temporel, et en outre les relations qualitatives déterminées du semblable et du dissemblable. Cependant, la mise en relation de certains éléments d'expérience avec des « Choses » douées de « propriétés », et en outre l'ordonnancement de certains **[107]** éléments d'expérience avec d'autres comme avec leurs « causes », ne sont absolument pas nécessaires, c'est-à-dire conditions de toute expérience possible. Que cette transformation advienne ou non, et aussi, dans une large mesure, la manière dont elle a lieu, il s'agit bien plutôt d'une affaire de libre choix. Nous désignons comme « expérience de premier ordre » l'expérience qui ne comporte que des formes nécessaires, et comme « expérience de second ordre » toutes ses transformations effectuées par la suite.

De la liberté de choix mentionnée ci-dessus suit que d'une unique expérience de premier ordre peuvent être engendrées plusieurs sortes d'expériences de second ordre, en fonction de la transformation qu'on lui apportera par la suite. Nous distinguerons principalement deux sortes de transformations de ce type : la transformation « ordinaire » (*gewöhnliche*) et la transformation « physique ». Elles correspondent respectivement à l'expérience de second ordre telle que nous en avons l'habitude dans la vie quotidienne, et à celle de la physique (théorique). Cette distinction est toutefois assez grossière, et on ne peut qu'en indiquer les contours ; dans les deux cas, il y a encore de nombreuses sous-sortes.

La transformation « ordinaire » emploie principalement les catégories de substantialité et de causalité. Ici, l'expérience de second ordre a affaire à des choses et à leurs propriétés, et

plus précisément à des propriétés du type des qualités sensibles : couleur, dureté, etc. Les choses font et subissent quelque chose. Elles exercent leur force les unes sur les autres. Les événements sont interprétés comme des actions ou comme des causes.

La transformation « physique », au contraire, ne connaît pas de rapport de causalité au sens que cela peut avoir dans une *action*, ni non plus, sous sa forme pure, de substantialité. Elle construit un monde libre de qualités sensibles, dans lequel ne subsistent que des grandeurs d'espace et de temps et certaines grandeurs d'états non sensibles. Dans la forme la plus pure [de cette transformation], ces trois sortes de grandeur n'ont aucun caractère commun avec la spatialité, la temporalité ou la qualité sensible ; ce sont bien plutôt de pures déterminations numériques, c'est-à-dire des *termes de relation*. Pour des raisons de clarté, nous conserverons cependant les dénominations d'espace, de temps, d'événement, de changement, etc. La relation entre cette sorte d'expérience de second ordre et celle de premier ordre est établie par une classification ; par exemple, une certaine forme périodique de la répartition des grandeurs d'états (s'exprimant physiquement comme une oscillation électrique **[108]** d'une fréquence déterminée) située à une place déterminée du monde physique correspond à la couleur verte qu'à un moment déterminé je trouve à une place déterminée de mon champ visuel[1]. Les événements de la physique n'agissent pas les uns sur les autres, quoique cela ait pour eux la valeur d'une dépendance qui doit être comprise comme une pure relation mathématique fonctionnelle ; la manière dont cela a lieu fera l'objet d'une discussion plus précise au paragraphe III.b.

Comme cela va de soi, la transformation « ordinaire » mobilise un grand nombre de fictions, tandis que la transformation physique doit en réalité être traitée comme une fiction unique, prodigieuse et systématique. La hardiesse de ces deux fictions ne deviendra véritablement claire qu'au paragraphe II.c, où l'on montrera qu'elles entreprennent toutes les deux d'augmenter le nombre de dimensions.

Nous désignerons le contenu de l'expérience de premier ordre comme « monde primaire ». C'est donc celui-ci qu'on trouve dans le contenu (qui n'a, d'une manière ou d'une autre, jamais encore été clarifié) de la sensation. Il correspond *grosso modo* assez bien à ce que l'on a désigné dans la théorie de la connaissance (*Erkenntnistheorie*) comme le donné (Rehmke) ou le Gignomène (Ziehen), bien que lui [le contenu de la sensation] ait d'une certaine manière, comme nous le montrerons plus tard, bien d'autres propriétés que celles qu'on lui attribue dans ces théories. La philosophie néo-kantienne ne connaît pas le monde

[1] Sur la relation de classification et sa signification pour le système du monde physicaliste, on trouvera des précisions dans Carnap, « Sur la tâche de la physique », *Kantstudien* XXVIII, 1923 [note de Carnap].

primaire, car sa conception selon laquelle les formes de l'expérience de second ordre seraient nécessaires et évidentes, l'empêche de reconnaître la différence entre les mondes primaire et secondaire. Son véritable résultat, lequel est d'avoir démontré que la fonction de la pensée était de produire des objets, vaut pourtant toujours, et sert même de fondement à notre conception du monde secondaire. Nous ne traiterons pas ici la question de savoir si l'expérience primaire ne serait pas elle aussi composée de deux composants, qui seraient un chaos originaire de sensations et certains facteurs synthétiques qui changeraient ce chaos en un ordre. Car il ne s'agit pas ici de s'interroger sur l'origine de l'expérience, mais d'examiner les propriétés qu'elle a lorsqu'elle est là comme « expérience », c'est-à-dire comme contenu de connaissance (*Erkenntnisinhalt*) ; la première question relève de la théorie de la connaissance (*Erkenntnistheorie*), ou, à proprement parler, de la métaphysique ; la seconde appartient à ce qu'on ne pourrait pas mieux désigner que par l'expression de Rehmke **[109]** : « science fondamentale ». Les éléments d'une telle expérience tiennent toujours déjà ensemble par certaines relations (par exemple le contact spatial de deux sensations de couleur simultanées dans le champ de vision). Le minimum de ces relations, donc l'ensemble de celles-là, parce qu'elles ne sont jamais absentes du moment qu'on prend l'expérience en ce sens, constitue l'ordre de l'expérience de premier ordre.

[…][1]

Par l'expression « monde secondaire », nous comprenons le contenu de l'expérience de second ordre. Dans les raisonnements suivants, nous choisissons la plupart du temps le « monde physique » pour le représenter ; car, en vertu du caractère méthodique de sa construction, il est plus homogène et plus facilement compréhensible conceptuellement que le « monde ordinaire » avec toutes ses fictions, son anthropomorphisme, et dans la pluralité de ses variantes.

Lequel est, maintenant, le monde « effectif[2] », le primaire ou le secondaire ? D'après l'avis unanime des philosophies idéalistes et réalistes, ainsi que de l'opinion habituelle de la recherche en physique et de la vie ordinaire, c'est la construction du monde secondaire qui aboutit à l'élaboration (*Aufbau*) du monde « effectif ». La philosophie positiviste, au contraire, n'accorde l'effectivité qu'au monde primaire, le monde secondaire n'étant qu'une transformation arbitraire élaborée sur les fondements de l'économie. Abandonnons cette question transcendantale proprement métaphysique ; notre discussion immanente n'a affaire

[1] Nous ne traduisons pas ici les exemples proposés par Carnap. Le signe « […] » correspond systématiquement aux exemples en question, y compris au milieu d'un paragraphe de la présente traduction.

[2] Le terme « *wirklich* » désigne ici l'effectivité : le monde « véritable » en tant que monde « effectif ».

qu'à la composition[1] de l'expérience elle-même, en particulier à la division de ses différents facteurs formels **[110]** en [facteurs] nécessaires et [facteurs reposant sur une] liberté de choix, que nous appelons [respectivement] primaires et secondaires, et à la relation existant entre ces deux types. De même, l'expression « fiction » ne porte ici aucun caractère de valeur métaphysiquement négatif, mais signifie plutôt que dans cette constitution-là, certains nouveaux facteurs formels sont ajoutés : la constitution (*Aufbau*) se produit ainsi « comme si » ces facteurs aussi appartenaient à l'expérience nécessaire, donc primaire.

II. Le nombre de dimensions (ND)

A) LE CONCEPT DU ND D'UN DOMAINE

La question du ND d'un domaine se pose dans les domaines les plus distincts, aussi bien sensibles que non sensibles. Elle n'est cependant pas claire telle quelle. Sa réponse requiert à chaque fois que soit établie une classe et une relation pour lesquelles elle soit valable.

Tout d'abord, il faut indiquer à chaque fois la classe d'objets qui doivent valoir comme « éléments ». Il y a souvent là plusieurs possibilités, y compris dans une seule et même région.

> Exemple : Notre espace habituel a pour ND 3 quant à la classe des points, 4 quant à celle des droites, 9 quant à celle des Ellipsoïdes. Nous disons donc aussi : la classe des points de l'espace a pour DN 3, etc.

On définit souvent une classe en indiquant dans quel cas deux objets de la région doivent être regardés comme identiques. […] Ensuite, il faut établir quelle relation doit avoir valeur de relation de voisinage entre les éléments. […] **[111]** La plupart du temps, on a l'habitude de mentionner le ND d'une région ou de s'enquérir à son sujet sans mentionner expressément la classe d'éléments et la relation de voisinage auxquelles il se réfère. Cela est admissible lorsqu'on veut simplement comprendre quelle classe et quelle relation sont visées. [Mais] ce n'est absolument pas toujours le cas.

Pour la définition du ND, certains concepts auxiliaires sont requis. Soient, dans un domaine déterminé, la classe k et la relation R ; nous dirons donc d'une sous-classe de k qu'elle est « de rang R » lorsque ses éléments peuvent être ordonnés de telle sorte que chacun se tienne par rapport au suivant dans la relation R. De deux éléments x et y qui appartiennent

[1] Il s'agit ici de la manière dont le monde est constitué, autrement dit de sa « nature » ou de sa composition (*Beschaffenheit*)

à la sous-classe b de k, nous disons qu'ils sont « séparés dans b » par la sous-classe a, lorsqu'il n'y a pas, en b, de x et de y reliés par R qui ne comprenne pas au moins un élément de a.

Exemple. k : l'Europe, B : le voisinage spatial. Berlin et Munich sont « séparés par l'Elbe en Allemagne » (pas en Europe !) car il n'y a pas de ligne entre elles en Allemagne qui ne comprenne un point de l'Elbe.

Définition du ND d'une région par rapport à une classe d'éléments k et une relation de voisinage R. Nous distinguons le ND d'une classe « dans l'un de ses éléments » et le ND de la classe en général.

a) La sous-classe b (authentique ou inauthentique) de k a « dans son élément x » le ND *nul* s'il n'y a aucun élément avoisinant x dans b.

b) b a (en général) le ND nul si b a le ND nul dans tous ses éléments.

c) b a en x le ND n+1 s'il existe toujours, pour tout élément y non voisin de x, une sous-classe séparant x et y dans b avec pour ND n, mais non pas toujours une sous-classe les séparant avec pour ND n-1

d) b a (en général) le ND m si m est le plus grand ND de b dans un de ses éléments.

Pour m=0, (d) est en conformité avec (b). Les plus grands ND *nuls* sont définissables régressivement par (c) et (d). […]

[112] Il y a, dans la région de la sensation, trois sortes de relations de voisinage : celle-ci se rapporte en effet à des propriétés soit spatiales, soit temporelles, soit encore d'une autre espèce. La dimension à laquelle se rapporte B se nomme par conséquent dimension spatiale, temporelle, ou qualitative. […]

De la définition du ND donnée ci-dessus, il résulte que le concept de dimension ne se rapporte pas seulement, pour ainsi dire en vertu de son sens propre, à l'espace, mais qu'il peut être transposé à d'autres de ces qualités (temps ou qualités sensibles) par le seul moyen d'une symbolisation spatiale. La définition est complètement indépendante de la nature de la région, de la qualité en question et de la relation de voisinage B.

La question psychologique visant à déterminer si la représentation du voisinage et du rang serait **[113]** éventuellement toujours dans une relation spatiale avec quelque qualité non spatiale, demeure parfaitement intouchée et n'entre pas dans la discussion.

Opérons les constats suivants pour la prochaine recherche. Celle-ci ne s'occupera pas des dimensions qualitatives, mais seulement des dimensions spatiales et temporelles. Quand nous désignons une région comme étant (n+m)-dimensionnelle, il faut toujours entendre par là qu'elle a n dimensions spatiales et m temporelles. Dans ce qui suit, m est toujours égal à 1.

Doit valoir comme identique tout ce qui occupe un même espace et un même temps. La relation de voisinage B sera une relation spatiale ou temporelle.

Ainsi, il faudra montrer par exemple que le monde ordinaire et également le monde physique sont (3+1)-dimensionnels.

B) LE MONDE PRIMAIRE (DE LA SENSATION) EST (2+1)-DIMENSIONNEL.

Pour prouver le principal contenu de la thèse de ce paragraphe, à savoir que le monde primaire n'a que deux dimensions spatiales, les données des différents sens (et donc depuis un sujet individuel) devront être traitées séparément[1]. Nous rechercherons si par hasard une dimension supplémentaire de la région pourrait surgir de la coordination de plusieurs sens, et finalement si cela est éventuellement possible par la prise en compte des « autres hommes ».

1. *Le sens de la vue*. La totalité des sensations visuelles s'ordonne dans la série des vécus momentanés. Chaque vécu momentané se compose de deux classes de sensations de couleurs ordonnées spatialement, à savoir celles des deux champs visuels. Chaque champ visuel a pour ainsi dire l'aspect d'une mosaïque ; elle est pure surface. Il est aisé, sur le fondement de la définition données plus haut, de fixer son ND à 2. […] **[114]** Le « voir corporel », la perception de l'étalement en profondeur des choses, ne relève pas de l'expérience de premier ordre, mais d'une interprétation, et, en outre, de manière assez considérablement complexe. […]

En ce qui concerne le concours d'autres sens (la sensation tactile, la sensation musculaire ; l'accommodation rétinienne et le mouvement corporel), nous en parlerons plus tard. Constatons pour l'instant que la classe des sensations visuelles simultanées se compose de deux sous-classes bidimensionnelles, et qu'elle est donc par là-même également bidimensionnelle.

[…] **[117]**

C) LE MONDE SECONDAIRE (PHYSIQUE) EST (3+1)-DIMENSIONNEL

Que le monde secondaire soit (3+1)-dimensionnel, et cela aussi bien comme monde ordinaire que comme monde physique, personne n'en doute.

La question de l'identité de ces quatre dimensions, qui joue un rôle fondamental dans la théorie de la relativité, n'a aucune importance pour notre réflexion. Dans ladite théorie, il ne

[1] Nous ne traduisons cependant que le premier paragraphe de la démonstration de Carnap, consacré au sens de la vue. La démonstration de la bi-dimensionnalité des espaces des autres sens repose en effet sur un raisonnement similaire.

s'agit certes pas, comme dans notre questionnement, d'un plus ou moins grand ND, mais seulement de la relation unissant les dimensions entre elles, dont le nombre 4 n'est par ailleurs jamais remis en question.

Tantôt on cherche à déduire *a priori* le nombre 3 de dimensions de l'espace. Tantôt on imagine pouvoir découvrir ce nombre empiriquement, avec cependant un plus haut niveau de certitude que pour les autres faits. En réalité on ne peut le reconnaître ni *a priori* ni *a posteriori*, car on ne peut tout simplement pas le reconnaître, mais seulement le déterminer, le choisir : le monde primaire a (comme le paragraphe précédent l'a démontré) un ND inférieur. Que ce choix ait été effectué jusqu'à présent de manière instinctive dans les recherches empiriques, et sans qu'intervienne la conscience d'une liberté de choix, cela n'enlève rien à la réalité de cette liberté et de cette possibilité qui peut dorénavant être accomplie en pleine conscience. En effet, le choix conscient déterminera le même ND que le choix opéré jusqu'à présent instinctivement : les deux types de monde secondaire, ordinaire aussi bien que physique, seront construits comme mondes (3+1)-dimensionnels. S'il est cependant essentiel de voir que ce ND est déterminé par un choix, il est plus important encore de voir que la causalité et la déterminité valant dans le monde secondaire se tient dans une relation étroite avec ce choix ; c'est ce que nous montrerons au paragraphe IV.

Annexe 5 : Traduction de l'article « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* » de Carnap (1927)

« Concepts propres et impropres »

I. Les concepts propres

Un concept est (dans le langage de Kant) un prédicat de jugements possibles, ou (dans le langage de la logistique) une fonction propositionnelle. Il est essentiel, pour un concept, de valoir pour certains objets déterminés et de ne pas valoir pour d'autres. Un troisième terme est exclu. La question de savoir si un objet déterminé (ou plusieurs objets dans le cas des concepts de relation) tombe ou non sous le concept est donc univoque et pourvue de sens ; quant à savoir si nous avons en pratique la possibilité de poser cette question en vue d'une décision, cela est indifférent ici.

Les concepts d'un certain domaine, par exemple ceux de la géométrie ou de la science économique, peuvent être ordonnés de la manière suivante : certains concepts indéfinis sont posés au début et c'est à l'aide de ces « *concepts fondamentaux* » que les autres concepts sont définis. On peut ainsi, dans la science du droit par exemple, poser comme concepts fondamentaux les concepts de cause, de personne, de volonté, d'action et tous les concepts semblables ; puis, à l'aide de ces concepts, on peut dériver tous les autres concepts du domaine, soit immédiatement, soit à l'aide d'un intermédiaire. Une telle *dérivation* se produit dans une *définition explicite*, c'est-à-dire en stipulant qu'un nouveau nom déterminé de concept doit avoir la même signification qu'une expression formée d'anciens concepts, c'est-à- dire ou bien de concepts déjà définis auparavant, ou bien des désignations des concepts fondamentaux. Soit une telle dérivation d'un concept : nous dirons de lui qu'il est « *constitué* » sur la base des concepts fondamentaux de ce

domaine. De cette manière, les concepts d'un certain domaine peuvent être ordonnés en un « système de constitution ».

Sur ce que sont les « concepts réels » et les « concepts formels » ainsi que sur leur liaison, seules quelques précisions rapides seront données, car ces concepts « propres » sont suffisamment connus. Une recherche plus détaillée sera menée dans le champ moins exploré des concepts « impropres ».

A. LES CONCEPTS REELS

Le type de concepts le plus important, celui qui est exploité par presque toutes les sciences, est celui des concepts réels, c'est-à-dire des concepts d'objets effectifs (par ex. vertébré, Paris, l'année 1927). (Bien entendu, les concepts d'objets non effectifs mais ayant le style de l'effectivité, comme le concept de licorne, appartiennent également aux concepts réels; nous ne nous étendrons pas sur le problème que cela soulève). Tous les concepts d'un autre type sont seulement des moyens pour acquérir des connaissances sur les concepts réels.

Les concepts réels se divisent en premier lieu dans les différents domaines de la science de la nature et de la culture. A l'intérieur de chaque domaine, ils peuvent être ordonnés, comme nous l'avons dit, en un système de constitution. Les concepts de domaines différents au contraire semblent tout d'abord ne pas être reconductibles les uns aux autres. Ils peuvent bien parfois se rapporter aux mêmes choses du monde extérieur (par ex. le concept de vache en zoologie et en science économique), mais à partir de points de vue si différents qu'ils paraissent incomparables (la zoologie, par exemple, peut bien de son point de vue mener des recherches mêmes très précises sur la vache, elle ne découvrira jamais son prix). Pourtant, les concepts des différents domaines ne sont pas simplement reliés les uns aux autres dans une certaine relation qui serait évidente sans plus, mais plutôt dans une véritable relation de dérivation : ils peuvent être dérivés définitoirement les uns des autres et, ce faisant, être coordonnés dans un unique système de constitution de la science en général. On n'entrera pas ici dans la discussion de cette thèse, faute d'espace pour l'exposer comme il se doit et en prouver la justesse. (Cette preuve sera fournie par la « théorie de la constitution » qui sera exposée dans un livre : « La construction logique du monde ».) On ne donnera ici que de courtes indications, montrant, dans quelques cas, la voie à suivre pour découvrir cette dérivation, et laissant au moins, dans d'autres, entrevoir sa possibilité.

Soient les concepts du perceptuel-physique (par ex. la figure spatiale, la longueur et la largeur, la couleur, la dureté, etc.). On peut alors montrer que les concepts de certains autres domaines, par exemple ceux de la biologie ou de la psychologie, qui n'ont pas ou pas seulement trait au perceptible, se construisent à partir desdits concepts : car nous exigeons des concepts de ce domaine (au moins de ses concepts fondamentaux, à partir desquels les autres sont dérivés) que leur soient attribués des signes de reconnaissance. Ces signes de reconnaissance doivent être perceptibles et conduisent ainsi à une définition des concepts en question sur le fondement des concepts du perceptuel-physique. Par exemple, le concept biologique d' "organisme" n'est pas un concept physique ; il ne se construit pas non plus à partir de concepts physiques, mais à partir d'autres concepts biologiques, comme les concepts de métabolisme, de reproductibilité, etc. Cependant, ces concepts (ou encore d'autres concepts biologiques à partir desquels ils seraient à définir), dans la mesure où ils doivent être bel et bien des concepts légitimes de la science empirique, doivent avoir des signes de reconnaissance d'ordre perceptible, et, de la sorte, doivent pouvoir être définis à l'aide de concepts physiques (par ex. « Métabolisme » désigne un processus qui a tel ou tel signe de reconnaissance perceptible). Le psychologue doit lui aussi, pour chaque processus ou état (s'il ne les ramène pas à d'autres concepts psychiques plus simples), déterminer à quel processus perceptible par les sens on peut reconnaître si l'état existe ou non chez un sujet soumis à l'expérience.

Dans une telle définition par signes de reconnaissance ou « constitution » d'un concept, celui-ci n'est évidemment en aucun cas épuisé. C'est seulement sa place dans le système des concepts qui est indiquée, de la même manière que le serait un point de la surface de la terre par sa longitude et sa latitude ; ses autres propriétés doivent être établies dans une recherche empirique et exposées dans la théorie du domaine en question. Mais pour que cette exposition se rapporte à quelque chose de déterminé, encore faut-il en indiquer la constitution (dans notre comparaison : les coordonnées géographiques).

Les concepts des domaines supérieurs, par exemple l'histoire de la religion ou la sociologie, peuvent à leur tour être constitués à partir des concepts psychiques ; les concepts physiques, que nous avons pris jusqu'ici pour base, sont à leur tour ramenés à d'autres concepts plus fondamentaux encore. On arrive finalement à montrer que le système de constitution de tous les concepts scientifiques est constructible sur la base d'une très petit nombre de concepts fondamentaux.

B. LES CONCEPTS FORMELS

Lorsqu'il s'agit de donner la dérivation d'un concept réel à partir d'autres concepts ou de former une proposition à propos des concepts réels, nous avons besoin, outre les mots pour ces concepts, de signes de relation qui ne désignent aucun concept réel (ce que nous faisons en utilisant par exemple, dans la langue des mots, les mots "et", "ou", "tous", "ne... pas", "si... alors", "le même", etc.). Ils aident certes à exprimer quelque chose sur l'effectivité ; mais rien ne leur correspond en propre dans l'effectivité, ils donnent seulement forme aux propositions. Bien qu'ils n'aient aucune signification autonome, il est cependant d'usage de parler de "concepts" qui seraient désignés à travers eux ; ces "concepts logiques" ou "concepts formels" sont cependant (pour autant déjà qu'on accepte de les reconnaître comme des concepts) d'un tout autre type que les concepts réels.

Appartiennent également aux concepts formels, outre les concepts logiques fondamentaux, tous ceux qu'on peut dériver d'eux. Et cela, il n'y a pas que les concepts de la logique au sens restreint qui le soient, mais également les nombres et les autres concepts de l'arithmétique et de l'analyse. La preuve en est fournie par Russell et Whitehead, qui ont érigé un système de constitution complet des concepts formels, dans lequel tous les concepts formels (à l'exception, à ce jour, des concepts géométriques) sont dérivés d'un petit nombre de concepts logiques fondamentaux. Sont requis comme *concepts fondamentaux*: 1. Les propositions : p ; 2. L'affirmation ou « vrai » : $\vdash$ p ; 3. L'incompatibilité : p/q ; 4. La fonction propositionnelle : φx ; 5. « Tout » : (x). φx. Comme tous les autres concepts formels, les nombres sont également dérivés à partir de là au moyen de définitions explicites progressives ; pour distinguer les nombres ainsi définis des « nombres peanosiens », qui sont définis implicitement et dont nous parlerons plus tard, nous les appellerons « *nombres russelliens* ».

II. Les concepts impropres

A. LA DEFINITION IMPLICITE

Outre la susdite introduction de nouveaux concepts par une définition explicite à partir des concepts de base, il existe encore une autre manière de déterminer des concepts : les définitions par des *systèmes d'axiomes* (abrégé : SA), dites « *définitions implicites* ». Cette méthode de définition se montre fréquemment très fructueuse, en particulier dans différents domaines mathématiques.

De même que nous pouvons ordonner les concepts d'un domaine de telle sorte que nous puissions poser au départ des concepts fondamentaux à partir desquels les autres soient dérivables définitoirement, nous pouvons de même ordonner les propositions qui forment une théorie d'un domaine quelconque, de telle sorte que nous puissions poser au départ certaines propositions comme « *axiomes* » ou « propositions fondamentales » à partir desquels les autres soient dérivables déductivement.

Exemple. Les cinq propositions suivantes forment un SA de l'arithmétique, ce qui signifie qu'à partir de ces propositions, tous les théorèmes arithmétiques sont dérivables. Dans les axiomes apparaissent les concepts de *nombre* (naturel : 0, 1, 2...) et de *successeur* (immédiat).

1. Il y a un et un seul nombre de départ (c'est-à-dire un nombre qui n'est le successeur d'aucun autre nombre ; à savoir 0)
2. Tout nombre, à l'exception du nombre de départ, est successeur d'un et d'un seul autre nombre.
3. Tout nombre a un et un seul successeur.
4. On ne rencontre aucune répétition dans la suite des nombres (c'est-à-dire : que l'on passe d'un nombre quelconque à son successeur, puis au successeur de celui-là, etc., on ne revient jamais au nombre d'où l'on est parti). (De 3. et 4. s'ensuit que la suite des nombres est infinie)
5. Tout nombre peut être atteint à partir du nombre de départ en un nombre fini d'étapes. (L'apparence de cercle provenant de l'emploi de l'expression « un » en 1., 2., 3., et « nombre fini d'étapes » en 5., provient simplement de la manière courte dont nous nous exprimons ici, et disparaît dans une formulation exacte)

Ce SA peanosien (il renvoie originairement à Peano, même s'il prend ici la forme simplifiée que lui donne Russell) s'entend à première vue comme répondant à la question : que savons-nous des nombres ? On présuppose alors que le mot « nombre » a déjà une signification déterminée, car sinon, la question n'aurait tout simplement aucun sens ; et on donne la réponse en se donnant certains états de choses sur les nombres, et même un nombre suffisant pour permettre de dériver les autres états de choses à partir d'eux.

Maintenant, le SA peut aussi être interprété de manière très différente : nous prenons les mots « nombre » et « successeur » pour nouveaux, et non plus comme des *termini* pourvus de signification, puis nous déterminons qu'ils doivent désigner les concepts qui ont une constitution (*Beschaffenheit*) donnée dans le SA. Ici, le SA ne présuppose donc

plus rien, mais il détermine d'abord une classe qui s'appellera alors « les nombres », et une relation qui s'appellera alors « successeur ». Au contraire de la détermination de concepts par définition explicite discutée précédemment, les nouveaux concepts ne sont pas ici rattachés aux anciens, mais sont simplement établis sur la base de la constitution formelle (*Beschaffenheit*) qu'ils ont en eux ; d'où la dénomination « *définition implicite* » pour cette détermination de concepts dans un SA.

Le terme « la classe des nombres » ou plus précisément « la suite des nombres » (car il s'agit ici d'une classe *ordonnée* d'une manière déterminée) ne signifie alors rien d'autre que « ce qui se comporte comme l'indique le SA peanosien ». Nous nommons « nombres peanosiens » les nombres définis implicitement de cette manière, pour les différencier des « nombres russelliens » dont nous avons parlé précédemment, définis explicitement à partir de concepts logiques fondamentaux.

B. Les cas d'application d'un SA

Cette définition implicite des nombres est une méthode tout à fait recevable pour introduire le concept de nombre ; on peut la mettre en œuvre lorsqu'on tient la définition explicite des nombres à partir d'un fondement quelconque pour moins appropriée ou pour tout à fait impossible. Mais elle a l'inconvénient de pas donner seulement *une* classe de nombres, mais plusieurs différentes, en ce qu'il y a plusieurs interprétations différentes ou « *cas d'application* » d'un SA. Car un SA est satisfait par n'importe quelle suite d'objets qui possède au minimum ces propriétés : elle doit être infinie sans comporter de répétition, avoir une première mais pas de dernière valeur, et chaque valeur doit pouvoir être atteinte à partir de la première en un nombre déterminé d'étapes. Il y a des cas d'application sous des concepts réels, les « réalisations » du SA, et également sous des concepts formels, les « modèles formels » du SA. Une réalisation de notre SA est par exemple cette suite de points dans l'espace physique : le point qui constitue le coin droit du rebord de cette table, le milieu entre ce coin et le coin de gauche, le milieu entre ce point et le coin de gauche, etc. (c'est-à-dire les points du rebord de coordonnées 1, ½, ¼, etc.). Des suites de sphères ou de points du temps, etc., peuvent également être des réalisations du SA. Parmi les cas d'application dans le domaine des concepts logiques (et arithmétiques), donc parmi les « modèles formels », on trouve par exemple : 1. La suite des nombres (définie à la manière de Russell) ; 2. la suite des nombres à partir de 5 ; 3. la suite des fonctions a, ax, ax^2, etc. Le premier modèle cité, la suite des nombres (*Anzahlen*), est celui pour lequel on a

mis en place le SA ; mais, comme nous le voyons, le SA et avec lui la définition implicite qu'il exprime, ne s'applique pas seulement dans ce cas, mais dans une infinité d'autres cas, à savoir tous les cas qui conviennent avec celui-ci quant à la propriété formelle évoquée plus haut, la structure. Les suites possédant ces propriétés se nomment « progression » en théorie des relations. Les réalisations et modèles formels dont nous venons de parler sont des exemples de progressions. La définition implicite de la suite des nombres ne détermine donc pas *univoquement*[a] la suite des nombres, mais seulement que la classe des progressions, dont un des éléments déterminé est la suite des nombres (au sens *propre*), mais dont n'importe quel autre élément peut être pris comme suite des nombres (au sens impropre).

Tout SA a-t-il alors, à l'instar de celui que nous venons d'examiner, plusieurs cas d'application, et plus ou moins autant de réalisations que de modèles formels ? Nous devons éliminer le cas d'un SA contenant une contradiction, car un tel SA n'a évidemment aucune réalisation, ni aucun modèle formel. La question de savoir si un SA ne contenant aucune contradiction a une, plusieurs, ou aucune réalisation est ordinairement considérée comme une question empirique. Nous préférons laisser en suspens le problème de savoir si cette conception est exacte ou si l'on peut affirmer l'existence *a priori* d'autant de réalisations que l'on voudra (c'est-à-dire en tant que tautologies). (On trouve mêlé à cela le problème de savoir si l'axiome de choix et l'axiome d'infinité sont des propositions à propos l'effectivité, comme l'entendent Russell et Wittgenstein, ou seulement des tautologies, comme les autres propositions logiques). En tout cas, un SA ne contenant aucune contradiction a une quantité infinie de modèles formels. (Cette thèse ne vaut pas non plus à tous les points de vue, mais, énoncée à ce niveau de généralité, seulement pour le point de vue habituellement adopté en mathématiques, pour lequel « existence logique » a la même signification que « non contradiction » ; pour l'*intuitionisme* (Weyl et Brouwer) au contraire, on ne peut affirmer l'existence que de ce qui est présenté constructivement ou dont on peut donner au moins une méthode de construction en un nombre fini d'étapes. De ce point de vue, « il y a » un modèle formel dès lors qu'on peut en construire un ; dès lors qu'un est connu, on peut donner une méthode pour en dériver autant d'autres que l'on voudra ; si on en a ne serait-ce qu'un, il y a donc un nombre infini de modèles formels).

C. MONOMORPHIE

Dans la plupart des SA, les différents modèles formels – et aussi bien les réalisations – présentent d'importantes différences entre eux. Dans d'autres SA, ce n'est pas le cas. Expliquons ce point par un exemple.

Représentons-nous, comme réalisation du SA suivant, une famille de trois personnes ; la relation « père de » et également les chaînes de paternité, sont irréflexives (c'est-à-dire personne n'est père ou ancêtre de soi-même), et en outre la relation de paternité est intransitive (c'est-à-dire personne n'est père de ses petits-enfants) ; elle peut donc être prise pour un cas d'application de R.

SA1. I. Le domaine de R a trois valeurs ; 2. R et les chaînes de R sont irréflexives ; 3. R est intransitive (en symboles : C'R 3. R_{po} $J.R^2 - R$).

Les réalisations (et également les modèles formels) peuvent maintenant avoir au moins deux formes différentes : par ex. 1. un homme avec un fils et un petit-fils ; 2. un homme avec deux enfants. Ces formes sont formellement différentes ; une différence est, par ex., que R est univoque dans le premier cas et pas dans le second. La différence formelle des cas d'application peut également s'exprimer en disant qu'il existe des propositions (par ex., « R est univoque ») qui ne peuvent être ni dérivées ni contredites à partir du SA. Considérons maintenant le SA I comme une définition implicite du concept R ainsi introduit : cela signifie que ce concept a et a seulement la propriété que lui confère le SA I. Puisque de R, il n'est vrai, ni qu'elle soit univoque, ni qu'elle ne soit pas univoque, alors *la règle du tiers exclus ne vaut pas pour ce concept*.

Nous formons donc un nouveau SA en ajoutant un nouvel axiome :

SAIIa : 1, 2, 3 comme précédemment ; 4. Il n'y a qu'un terme successeur.

On peut maintenant introduire la deuxième forme de famille. (On peut aussi former un SAIIb en ajoutant la négation de (4) à la place de (4) : c'est alors seulement la première forme de famille qui intervient encore). Toutes les réalisations et tous les modèles formels du SAIIa sont "*isomorphes*" entre eux, c'est-à-dire que deux quelconques de ces cas d'application peuvent être reproduits de manière univoque l'un par l'autre de telle sorte que la relation R soit toujours présente dans les paires en question. Pour cette raison, nous disons du SA qu'il est "monomorphe", c'est-à-dire déterminé par une seule forme, et tout énoncé qui (en dehors des signes logiques) ne contient que R est, quant à SAIIa, soit vrai soit faux ; nous disons du SA qu'il est « *défini par décision* ».

Dans le passage de SAI à SAIIa, le SA est donc devenu à la fois « défini par décision » et monomorphe. Et ceci vaut en général : *qu'un SA soit défini par décision, il sera également monomorphe et vice-versa*. Il est facile de comprendre cela dans notre exemple. En effet, qu'un SA non contradictoire comme SAI ne soit pas défini par décision, cela signifie qu'il existe une proposition s au sujet du ou des concepts de SA1 qui ne peut être déduite ni comme vraie ni comme fausse. On peut en effet ajouter sans contradiction comme nouvel axiome à SAI, d'une part s, d'autre part aussi la négation s', d'où naîtront les deux systèmes non contradictoires SAIIa et SAIIb. Puisqu'il existe maintenant pour chaque SA non contradictoire au moins un modèle formel (nous n'avons ici besoin que de cette thèse modeste en lieu et place de la précédente, selon laquelle il en existe un nombre infini), il existe donc au moins un modèle de SAIIa et de SAIIb. Pour le modèle de SAIIa vaut l'axiome s, et pour le modèle de SAIIb, la négation s' de celui-ci. Les modèles se distinguent donc par une propriété formelle, et ne peuvent donc pas être isomorphes. Cependant, les deux modèles sont également des modèles de SAI, car les axiomes de SAI appartiennent aussi à SAIIa et SAIIb et sont par conséquent remplis dans les deux modèles. SAI a ainsi deux modèles non isomorphes, et n'est donc pas lui-même monomorphe, mais « *polymorphe* ».

D'autre part, qu'un SA ne soit pas monomorphe, cela signifie qu'il existe deux modèles non isomorphes du SA. Il existe donc une propriété formelle qui intervient dans un des modèles mais pas dans l'autre, donc également une proposition qui ne comprend que des concepts du SA et qui est exacte dans un modèle et non dans l'autre. Il se peut donc que ni la proposition ni sa négation ne soit déductible du SA, car dans le premier cas, le second modèle ne serait pas possible, ni le premier dans le second cas. Le SA n'est donc pas défini par décision. Ainsi se trouve prouvée notre thèse selon laquelle *les concepts « définis par décision » et « monomorphes » ont la même extension*. Nous pouvons également qualifier de « *complet* » un SA qui comporte ces deux propriétés coïncidentes. Cette désignation doit exprimer le fait qu'il n'est pas possible d'ajouter un nouvel axiome à un SA de ce type de manière indépendante et sans contradiction (car alors l'axiome comprendrait de nouveaux concepts) ; car puisque le SA est défini par décision, toute proposition qui comprend seulement les concepts du SA est soit déductible, donc dépendante des anciens axiomes, soit en contradiction avec le SA. D'où suit qu'il n'est pas possible de réduire le nombre de cas d'application d'un concept défini implicitement dans un SA complet, sans l'aide d'un nouveau concept.

Du point de vue intuitionniste, le fait d'être défini par décision est une propriété problématique parce que non démontrable en général ; « complétude » signifie simplement ici monomorphie

Pour ce qui est de la terminologie : « défini par décision » (O. Becker) ou « saturé » (B. Merten). « Monomorphe – polymorphe » (H. Feigl) ou « catégorique – disjoint » (Veblen) ou « individuel – général » (Couturat) ou « suffisant » (Huntington, cf. Couturat et Fraenkel) ou « complet » (Fraenkel, Weyl).

Pour ce qui est du problème de la décidabilité, cf.aussi Behmann et Fraenkel.

Le concept de complétude dans l'axiome de complétude hilbertien ne se réfère pas au SA mais au système des éléments se manifestant dans le SA. Il existe des relations entre cette complétude et celle du SA en question, mais elles n'ont pas encore été explorées de très près.

La coïncidence du fait d'être défini par décision et de la monomorphie a été mise au jour par Dubislav.

Nous étendrons les désignations « monomorphe » et « polymorphe » aux *concepts* définis implicitement à partir des SA. Les concepts définis dans un SA monomorphe sont monomorphes. Les concepts définis dans un SA polymorphe sont en règle générale également polymorphes ; un tel concept (dans un SA qui définit au même titre plusieurs concepts) peut toutefois être également monomorphe, à savoir quand en dépit de la polymorphie du modèle du SA lui-même, les parties du modèle correspondant à ce concept sont isomorphes.

D. L'INDETERMINATION DES CONCEPTS IMPROPRES

Les concepts définis implicitement se distinguent logiquement des concepts propres d'une manière si essentielle qu'on doit de prime abord avoir des scrupules à les appeler tout simplement « concepts ». Nous conserverons cependant cette dénomination eu égard aux besoins de la langue, principalement en mathématiques, par exemple en géométrie (et particulièrement en géométrie pure, où l'on n'a pas affaire aux concepts réels des figures de l'espace physique, mais plutôt à des concepts définis implicitement dans un SA géométrique). On s'exprime d'habitude sur ce point comme si l'on avait affaire à des concepts de « point », « droite », « entre », etc., qui répondraient à toutes les exigences d'un concept légitime. Puisque cependant cette dernière expression n'est pas exacte, nous limiterons notre concession terminologique en appelant « concepts impropres » les concepts définis implicitement.

Nous avons déjà rencontré une *distinction entre les concepts propres et impropres* : la règle du tiers exclus, qui vaut sans exception pour les concepts propres, et ne vaut pas pour tous les concepts impropres, à savoir : pas pour les concepts polymorphes.

Une deuxième différence concerne tous les concepts impropres. Il appartient à l'essence des concepts propres que pour chaque objet, on puisse en principe décider si celui-ci tombe ou non sous le concept ; et cette décision peut être effectuée en pratique grâce à une connaissance suffisante de l'objet. Par exemple, pour le concept réel cheval et une chose quelconque considérée, dans la mesure où le concept est assez précisément délimité et où la chose est suffisamment connue, on peut décider de manière univoque si la chose remplit le concept, c'est-à-dire si c'est un cheval ou non. Pour un concept impropre au contraire, la question de savoir si un objet déterminé tombe sous lui est indécidable en dépit de toute la connaissance qu'on peut avoir de l'objet ; elle n'a donc aucun sens. Prenons l'exemple du concept peanosien de nombre. Nous avions déjà découvert plus haut, comme réalisations de ce concept, certaines suites déterminées : la suite des points de l'espace (physique), des points du temps, ou une suite de sphères, entre autres. Mais la question de savoir si une sphère déterminée prise en considération est un nombre, n'a aucun sens et n'est pas décidable de manière univoque. Cette sphère n'est en effet un nombre (c'est-à-dire un élément de la suite des nombres ; et donc un nombre déterminé, par exemple le zéro ou le sept) que si les autres sphères sont prises d'une manière appropriée comme réalisations des autres éléments ; cette sphère n'est cependant pas un nombre, si l'on prend, pour les autres éléments, par exemple les points du temps. Nous voyons ici que c'est seulement pour l'ensemble de la suite des sphères que la question a un sens de savoir si le SA se remplit, et par là même, si l'on peut parler ou non d'une suite de nombres ; en d'autres termes, si c'est une progression. Le concept (peanosien) de nombre est donc bien un concept impropre, mais le concept de progression est un concept propre. Ce concept n'est pas défini implicitement dans le SA peanosien, mais bien explicitement (à savoir en tant que la classe déterminée dont la fonction propositionnelle définissante est le produit logique des axiomes du SA). Dans un SA ne sont donc pas introduits seulement, par définition implicite, un ou plusieurs concepts impropres, mais toujours aussi un concept propre par définition explicite. Mais celui-ci ne peut pas être utilisé à la place des concepts implicites. Car, contrairement à ceux-là, il n'intervient pas dans le SA, et donc pas non plus dans les théorèmes de la théorie qui se construit sur le SA (dans le SA peanosien et dans les théorèmes de l'arithmétique interviennent des "nombres" mais pas des « progressions ») ; il est toujours un niveau au dessus du niveau le plus élevé des concepts impropres du SA.

L'indétermination des concepts impropres est une chose encore différente de l'indétermination bien connue qui intervient surtout dans les concepts généraux. Par exemple, le concept de cheval n'est pas déterminé relativement à la couleur, car beaucoup de chevaux sont bruns, et beaucoup ne le sont pas. Il en va

de même pour un concept impropre, par exemple celui de nombre (peanosien) : beaucoup de nombres sont des nombres premiers, d'autres non, et ainsi le concept lui-même n'est pas déterminé relativement à cette propriété. Mais ici, il s'agit encore d'une autre sorte d'indétermination. Tandis que dans le cas du concept cheval, se trouve déterminée de manière univoque au moins la réalisation, c'est-à-dire la classe des objets effectifs pour laquelle vaut le concept, à savoir l'unique classe déterminée des chevaux, dans le cas du concept nombre, la réalisation est elle aussi indéterminée : il y a plus d'une classe d'objets effectifs qui puisse être prise pour une classe de nombres. (Ce qui signifie que chacune de ces réalisations doit être prise pour classe *des* nombres, et non pas pour une sous-classe de la classe des nombres ; tandis que d'une certaine manière la classe des chevaux blancs ne peut être dite classe *des* chevaux, mais sous-classe de la classe des chevaux)

L'indétermination des concepts impropres est encore plus grave dans les cas où à travers le SA sont définis implicitement non pas *un* concept, mais plusieurs concepts en même temps. Le SA peanosien se présente sous une forme telle qu'il n'introduit qu'un seul concept (et non pas précisément le concept de nombre, comme, pour des raisons de facilité, nous l'avons souvent dit, mais plutôt la relation « suite de nombres »). Un exemple connu de SA avec plusieurs concepts fondamentaux est le SA hilbertien de la géométrie ; aux concepts fondamentaux appartiennent trois classes : les points, les droites, les plans, et trois relations : l'incidence (le reposer-sur), la relation « entre », et la congruence (des droites). Dans le cas du concept de nombre, nous avons découvert que son extension n'était pas décidable dans chaque cas particulier comme pour les concepts propres, mais qu'au moins, pour l'ensemble de la suite, on pouvait décider si elle était une réalisation ou un modèle formel du concept de nombre. Au contraire, dans le cas du concept (hilbertien) « point », on ne peut même pas décider pour l'ensemble de la classe si elle peut être considérée ou non comme une classe de points ; car cela dépend toujours de l'interprétation simultanée des cinq autres concepts de base du SA.

Exemple : Admettons que l'espace physique soit euclidien et infini. Il en résulte une réalisation du SA hilbertien, si nous comprenons sous le terme "points" (hilbertiens) les points de physiques, sous "droite" les droites physiques, etc. C'est là précisément la réalisation en vue de laquelle fut originairement construit le SA euclidien. Il y a cependant bien d'autres réalisations du SA qui se rapportent également à l'espace physique. Par exemple, le SA est rempli lorsqu'on prend pour classe des "points" la classe de tous les points physiques à l'exception d'un unique point P, pour classe des "droites" la classe des cercles qui passent par P, comme classe des "plans" la classe des sphères physiques passant par P, et pour incidence, relation "entre" et congruence certaines réalisations qu'il convient de choisir. Si l'on venait maintenant à poser la question de savoir si la classe des points physiques à l'exception d'un point déterminé P remplit le concept de point (hilbertien), alors cette question ne serait pas décidable de manière univoque. Cette classe-là remplit en effet le concept de point si l'on prend pour classe des "droites" la classe des cercles passant par P, et si les autres concepts sont réalisés comme décrit ci-dessus ; au contraire, la classe en question ne remplit pas le concept

de point si l'on prend pour classe "droites" la classe des droites physiques (quoiqu'il y ait une autre réalisation dans laquelle cette classe remplit le concept de droite).

On peut également définir explicitement dans le SA hilbertien, comme dans tout SA, un *concept propre* déterminé. Si nous désignons les trois classes fondamentales du SA par p, d et pl, et les trois relations de base par In, E et C, alors ce concept propre est la relation à six membres H, dont les arguments sont désignés par les six variables des concepts fondamentaux :

H = ^p^d^pl^In^E^C [...(produit logique des axiomes)...] Df

Sur la base de ces considérations, nous appellerons « *concept (impropre) non autonome* » un concept impropre introduit dans un SA en même temps que d'autres concepts, parce que la question (non seulement, comme pour les autres concepts impropres, de savoir s'il s'applique à un cas particulier, mais aussi) de savoir s'il vaut pour l'ensemble de l'extension considérée, est indécidable ; seule est décidable la question de savoir si un système donné est une réalisation simultanée de l'ensemble du système de concepts du SA en question. Un concept impropre qui est le seul concept implicitement défini dans son SA se nomme un « concept (impropre) autonome ».

VUE D'ENSEMBLE DES TYPES DE CONCEPTS

I. Concepts propres :
1. Concepts réels / 2. Concepts formels

II. Concepts impropres :
1a. Concepts monomorphes autonomes. 1b. Concepts monomorphes non autonomes
2a. Concepts polymorphes autonomes. 2b. Concepts polymorphes non autonomes

VUE D'ENSEMBLE DES DECIDABILITES (A LIRE PAR COLONNE)

	1. Concepts propres Ex : cheval.	2. Concepts impropres autonomes Ex : nombre (peanosien)	3. Concepts impropres non autonomes Ex : point (hilbertien)
La validité du concept est *indécidable* pour :		Un nombre particulier	Un point déterminé, une classe de points complète
Décidable pour :	Un cheval particulier	Une suite de nombres complète	Un système des 6 concepts de base

E. LES CONCEPTS IMPROPRES SONT DES VARIABLES

Les deux différences citées entre les concepts propres et impropres ne vont pas au cœur du problème, mais n'en sont que des symptômes. La différence essentielle tient à ce que *les concepts impropres sont des variables, tandis que les concepts propres sont des constantes.* Le signe d'une constante a une signification déterminée ; un complexe de signes formant un énoncé, dans lequel intervient un tel signe, a une valeur de vérité déterminée (vérité ou fausseté). Au contraire, le signe d'une variable n'a pas de signification déterminée, mais ne désigne qu'une place vide (« place de l'argument ») dans laquelle on doit introduire des signes de constantes. Les choses formées comme des propositions, mais comprenant un ou plusieurs signes de variables, donc des places vides, ne sont tout simplement pas des énoncés (seulement des signes de « fonctions propositionnelles ») ; elles ne deviennent des propositions que par l'introduction de signes de constantes.

Dira-on maintenant que les énoncés de l'arithmétique (peanosienne) ou de la géométrie (hilbertienne) ne sont pas des énoncés, puisqu'ils comprennent des signes de concepts impropres, donc des variables ? Tels quels, à vrai dire, ce ne sont pas des énoncés, mais des fonctions propositionnelles. Mais ils valent cependant comme de très utiles abréviations d'énoncés propres, sur le fondement d'une convention tacite. Un tel signe formé comme un énoncé, dans lequel se trouvent des signes des variables d'un SA déterminé, remplace en effet en l'abrégeant l'énoncé qui se présenterait ainsi (cf. L'exemple suivant) : tout d'abord un préfixe « Tout » qui comprend toutes les variables du SA et se réfère à l'ensemble de la proposition d'implication, puis le signe du produit logique de tout axiome du SA comme *implicans*, puis le signe de l'implication, enfin le signe formé comme un énoncé dont il est question, comme *implicatum*. Ici donc, les variables n'interviennent plus que comme variables apparentes.

Prenons comme exemple le SA peanosien dans une forme telle que la classe z des nombres et la relation N de suite (de nombres) se présentent comme les deux concepts impropres du SA, et le théorème arithmétique « il y a une quantité infinie de nombres » ou « z est une classe infinie » (c'est-à-dire une classe dont les éléments peuvent être reproduits de manière univoque dans une sous-classe stricte de lui-même). Alors, comme le montre cette expression, ce n'est pas, au sens fort, un énoncé, mais seulement l'expression d'une fonction propositionnelle avec pour variable z. Il vaut cependant comme abréviation de l'énoncé : « (z, N) : ...z...N... (ici : le produit logique de l'axiome). →.z ε cl s refl » ; soit, avec des mots : « pour n'importe quelle classe z et n'importe quelle relation R, il est vrai que : si z et N ont telles ou telles propriétés et relations (à savoir remplissent les axiomes du SA), alors z est une classe infinie ».

Nous avons ainsi établi qu'*un concept impropre est une variable qui contient un renvoi à un SA déterminé*. Plus précisément : le signe d'un concept impropre est le signe d'une variable qui se réfère tant et si bien à un SA déterminé que les signes propositionnels dans lesquels il intervient doivent être complétés par l'adjonction déterminée d'un axiome du SA à un énoncé propre.

Dans un SA, en dehors des concepts logiques et des variables qui sont définis implicitement dans le SA comme concepts impropres, peuvent également intervenir des concepts réels, que l'on considère dès lors comme déjà connus. On préconise alors certaines limitations pour les valeurs possibles des variables : pour un concept défini implicitement dans un tel SA, il n'y a parfois aucun modèle formel, mais seulement des réalisations ; le nombre des réalisations possibles (aucune, une ou plusieurs) dépend donc dans certains cas de l'empirie, et dans d'autres cas, est logiquement déductible. Sur ces concepts impropres définis implicitement dans un SA avec des concepts réels, aucune recherche n'a encore été menée jusqu'ici.

4. III. *La relation entre les concepts réels et les concepts impropres dans le système de la connaissance*

Les concepts réels sont constitués niveau par niveau dans la construction systématique de la connaissance de l'effectivité. Chaque concept réel a en vertu de cette construction une relation immédiate à l'effectivité. Au contraire, les concepts impropres flottent pour ainsi dire de prime abord dans les airs. Ils sont introduits par un SA et les propositions ainsi déduites ne forment pas proprement une théorie (car ils n'ont affaire à rien de déterminé), mais seulement un schéma de théorie, une forme vide pour des théories possibles. Si cependant, dans le système de la connaissance, apparaît un concept réel dont on peut montrer empiriquement qu'il a la propriété formelle signalée dans un concept impropre dans le SA, alors le SA aura trouvé une réalisation : à la place du concept impropre, qui n'est autre qu'une variable, on peut maintenant substituer le concept réel en question. Ainsi les objets de l'espace physique, par exemple, (points, droites, etc.) présentent la propriété que les axiomes de la géométrie expriment par les « points » (au sens impropre), etc. ; à la classe p peut maintenant être substituée la classe des points physiques, etc. Dans le contact entre le concept réel et les axiomes (celui-là satisfaisant ceux-ci) se trouve également établie tout d'un coup la liaison à l'ensemble du schéma de théorie reposant sur le SA. Le sang de la réalité empirique afflue par ce point de contact et coule jusque dans les veines les plus ramifiées du schéma jusque-là vide, qui se transforme ainsi en une théorie remplie. (Par exemple, la géométrie abstraite se transforme en théorie réelle de l'espace physique.) Le déploiement des concepts impropres et la dérivation des propositions valant pour eux signifient donc l'établissement de théories

vides en réserve pour une application future. La fécondité de ce type de travail repose sur ce que les théories-schémas établies pourront être appliquées de multiples façons ; le même schéma peut trouver un point de contact en différents points du système de l'effectivité. En outre, si l'on ramène à maints égards au libre choix le fait de donner une forme aux concepts réels, il est tout à fait possible de considérer aussi la formation des concepts comme résultant du contact avec un SA (si possible pur, ou déjà établi pour d'autres concepts).

Résumé

Les concepts réels forment l'objet propre de la connaissance. On peut les ordonner en un système doué d'unité en les ramenant les uns aux autres et tous ensemble *in fine* à une petite base de concepts fondamentaux. (La preuve ne sera pas fournie ici.) Les concepts formels (concepts logiques et arithmétiques) ne valent que comme moyen pour parvenir à l'exposition de la connaissance des concepts réels ; les soi-disant connaissances des concepts formels (par exemple les connaissances mathématiques) sont des tautologies.

A ces deux types de concepts, en tant que « concepts propres », s'opposent les « concepts impropres », lesquels sont implicitement définis dans un SA (système d'axiomes). Ce n'est qu'en vertu des besoins de la langue qu'ils s'appellent « concepts », mais ils sont proprement des variables. Les valeurs de ces variables peuvent être aussi bien des concepts formels que des concepts réels, car un SA a parmi ses cas d'application aussi bien respectivement des « modèles formels » que des « réalisations ». Si tous les modèles formels sont isomorphes, alors le SA et les concepts impropres définis dans le SA sont dits « monomorphes », et dans le cas contraire, « polymorphes ». Pour les concepts polymorphes, la règle du tiers exclus ne vaut pas. Si tout énoncé sur les concepts du SA peut être démontré vrai ou faux, alors le SA est dit « défini par décision ». Si le système est défini par décision, il est donc également monomorphe et vice versa ; il est alors dit « complet ». Lorsque dans un SA un seul concept impropre peut être dérivé, alors celui-ci est dit « autonome » ; lorsque plusieurs peuvent l'être en même temps, ils sont alors dits « non autonomes ». Pour un concept propre, son application est décidable dans tous les cas particuliers ; pour un concept impropre autonome, celle-ci n'est pas décidable, mais seulement l'existence d'une application en général ; pour un concept impropre non autonome, cela n'est pas décidable, mais seulement l'existence d'une application du système de tous les concepts allant ensemble.

Le traitement d'un concept impropre sur la base de son SA est seulement une théorie- schéma qui devient par contre une théorie (réelle) propre dès qu'elle a trouvé empiriquement une réalisation de son concept. La méthode de formation des concepts impropres est féconde en vertu des multiples possibilités d'application d'un même concept.

Index nominum

A

AUSTIN John L., 49
AVENARIUS Richard, 34, 355, 409-416, 419-423, 427-432, 436, 442, 586, 592

B

BAUCH Bruno, 18, 25, 76, 85, 114, 534, 605
BECKER Oscar, 17, 21, 631, 644
BENOIST Jocelyn, 1, 3, 27-29, 55, 62-63, 86, **172-179**, 182-183, 198, 216, 233-235, 244, 303, 307-308, 343, 404-405, 416, 452, 518, 525, 602
BERGSON Henri, 65-66
BERKELEY, 9, 19, 51

C

CARUS A. W., 133
CASSIRER Ernst, 24, 25, 40, 113-119, 605
CATON Hiram, 134, 136, 137, 162
COBB-STEVENS Richard, 48-53
COFFA Alberto, 196
COURTINE Jean-François, 62, 63, 286, 295, 400
CREATH Richard, 134

D

DERRIDA Jacques, 9
DESCARTES René, 10, 50, 51, 182, 197, 561, 600-602
DRIESCH Hans, 17, 25, 534
DU BOIS REYMOND Emil, 438
DUMMETT Michael, 15, 47, 54, **196-198**, 202, 204, 606

E

EINSTEIN Albert, 126
ENGLISH Jacques, 286, **295-306**, 325-326, 375, 400, 410, 415, 516
EUCLIDE, 126, 134, 489

F

FICHTE Gottlieb, 75, 364, 478, 601
FINK Eugen, 284, 287, 322, 487, 595, 597
FISETTE Denis, 134
FOUCAULT Michel, 44
FREGE Gottlob, 15, 18, 20, 47, 49, 114, 116, **196-205**, 220, 228, 252, 554, 566, 604, 606
FRIEDMAN Michael, 22-24, 28, 47, 116, 134

G

GEIGER Moritz, 21
GÖDEL Kurt, 40, 252, 287, **299-303**, 314, **318-326**, 381-382, 608
GOMPERZ Theodor, 26
GOODMAN Nelson, 23, 517-518, 521

H

HAACK Susan, 23
HEIDEGGER Martin, 21, 44, 51, 73, 171, 182, 284, 287, 322, 429
HELMHOLTZ Hermann von, 3, 130, 366, 478, 479, **487-492**, 535, 539, 552, 570-571
HILBERT David, 16, 37, 40, 83, 226, 286-287, **294-308**, 314, 318, 323-326, 400, 516, **527-536**, 546-548, 573, 579, 604, 608
HOPKINS Burt, 51, 246, 290-291
HUME David, 51, 156, 178, 182-183

I

INGARDEN Roman, 21

J

JACOBY, 17
JAGNOW René, 134

K

KANT Immanuel, 7-8, 10, 16, 18, 23-24, 28, 32-33, 40, 51, 55, **59-65**, 76, 81, 108, 115-118, 122, 124, 127, 135, 143-144, 170, 174, 182, 192, 196, 198, 225, 260, 412, 447, 452, 459, 508-512, 539, 540, 561, 570-572, 585, 600-602, 615, 623, 643, 644, 646, 649-655
KOBATCHEVSKY Nicolaï I., 126

L

LANDGREBE Ludwig, 17, 20
LAPOINTE Sandra, 134
LAVIGNE Jean-François, 45, 170, 571
LEIBNIZ Godfried W., 400
LOCKE John, 51, 156, 263, 362

M

MACH Ernst, 16, 30, 34, 40, **174-183**, 220, 271, **355-367**, 401, 404-409, 413, 421, 427-429, 488, 497-498, 586, 592
MARBURG (ECOLE DE), 106-107
MAYER Verena, 27, 28, 235, 255
MEINONG Alexius, 244
MORAN Dermot, 1, 3, 45
MORMANN Thomas, 134
MOULINES Carlos, 24, 151, 360-361

N

NATORP Paul, 17

P

PEANO Giuseppe, 133, 316, 627
PLATON, 93, 245, 600
PRADELLE Dominique, 1, 3, 30, 144, 174, 179, 447, 508, 585, 602
PRADO C. G., 44
PROUST Joëlle, 24
PRZYWARA Pawel, 134

Q

QUINE Willard Van Orman, 23, 29, 124, **153-160**, **166-170**, 261, 337, 344, 458, 575, 582

R

RICHARDSON Alan, 23-28, 47, 113-121, 144
RICKERT Heinrich, 25
RICOEUR Paul, 45, 187
RIEMANN Bernhard, 77, 126
ROMANO Claude, 30, 55, 65
ROSADO HADDOCK Guillermo E., 18, 27-29, 76-77, 84, 127, 132-133, 235
ROSSER J. Barkeley, 323
ROY Jean-Michel, 29, 194-208, 221
RUSSELL Bertrand, 17, 22, 30, 37, 40, 47, 83, 100, **113-117**, 129, **196-203**, 204, 205, 218-220, **224-228**, 235, 252, 308, 326, 366, 453, **527-536**, 547, 579, 601, 605, 607, 626-629

S

SCHELER Max, 56-59, 171
SCHILPP Paul A., 18, 23, 151, 517
SCHLICK Moritz, 20, 41, 43, 47-48, **54-76**, 81, 84, 86, 106-107, 110, 143, 287, 359, 372-373, 539, 584, 602
SCHMITZ François, 30, 134, 527-535, 541-545
SCHOLZ Heinrich, 21
SCHUHMANN Karl, 17, 18
SCHUPPE Wilhelm, 17
SEARLE John, 44, 602
SEBESTIK Jan, 197
SOULEZ Antonia, 197
SPINOZA Baruch, 221, 304, 601
STONE Abraham, 134
STRAWSON Peter F., 49

V

VAIHINGER Hans, 459, 614
VIENNE (CERCLE DE), 20-21, 30-32, 47, 54-55, 73-74, 81, 109-110, 116, 196-197, 220, 307, 314, 347, 364, 373, 517, **527-535**, **541-545**, 599, 603, 605, 607

W

WEIERSTRASS Karl, 294, 304, 325
WHITEHEAD Alfred N., 100, 117, 219, 224-225, 453, 626
WITTGENSTEIN Ludwig, 49, 68, 196, 325, 361, 498, 568, 629

Z

ZIEHEN Theodor, 26, 616

Index rerum

A

ABSTRACTION, 63, 66, 78-79, 98-100, 123, 252, 293, 301, 354, 392, 397, 400, 406, 567
ALGEBRE, 13, 410, 444-445, 490
ANALYTIQUE, 7, 15, 22-29, **43-64**, 76, 155, **194-205**, 214, 249, 296, 301-302, 373-374, 390, 512, 539, 543, 545, 575, 599, 602, 606-607, 674-681
ARITHMETIQUE, 35, 40, 44, 100, 133, 171, 200, 215, 219, 226, 286, 295, 298-299, 306, 312, 320, 323-324, 364, 447, 453, 455, 516, 536, 554, 565-567, 570, 571, 626-627, 633, 636
AXIOMATIQUE, 32, 40, 58, 81, 84, 132, 167, 195, 199-200, 207-208, 226, 285-289, 294, **298-332**, 375, 381-382,418-419, 443-447, 451, 524, 530, 538, 547, 563, 565, 570, 582, 589, 595, 599, 605
AXIOMATIQUE
de l'expérience, 32, **302-332,** 418, 451
axiomatisation, 37, 40, 80, 107, 111, 235, **286-294**, 299, 300, **302-332**, 419, 443-444, 516, 593, 601
axiomes, 82, 85, 86, 127, 133, 140, 162, 297, 300, **302-332**, 444, 473, 488-492, 524, **528-538**, 551, 571-572, 593, 601, **626-638**
système d'axiomes (SA), 132, 137-138, 226, 301; **302-332**, 346, 381, 419, 443, 473, 522, 524, 547, 571, **626-638**

B

BASE
auto-psychique, 17, 25, 31, 119, 160, 167, 169, 236, 237, 239, 252, 259, 260, 279, 335, 345-346, 363, 372, 378, 382, 420, 447
physicaliste, 239, 426

C

CARTE, 88, 89, 348, 509, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 524, 525
cartographie, 218, 336, 502, 517, **518-525**, 544
topographie, **515-525**, 545, 578
CATEGORIAL, 61, 62, 63, 103, 105
CAUSALITE, 50, 163, 273, 463, 473, 502, 583, 614, 615, 616, 621
relation causale, 150, 463
CHAOS, 8, 11, 14, 136, 165, 499-501, 617, 678
CIRCULARITE, 218, 225, 251, 276, **283-287**, 321, 324, 348, 363, 369-370, 381, 425, 428, 439, 461-462, 470, 475, 479, 480, 483-484
CLASSE, 25, 34, 79, 80, 102, 155, 181, 218, 234, 239, 264-265, 270-271, 317, 319, **328-331**, 336, 391-395, 466-468, 494, 496, 529, 618-620, 627-628, **633-637**
cercle de ressemblance, 254, 259, 264, 496
CONCEPT
catégorial, 102, 110
formel, 78, 79, 80, 102-105, 125, 126, 133, 161, 309, 469, 535, 536, 542, 546, 566, 623, 625, 626, 628, 635, 638
général, 93, 147, 541, 542, 633
idéal, 99-101, 207, 291, 292, 306, 308, 318, 569
morphologique, **289-293**, 306, 318
CONSCIENCE, 8, 9, 12, 19, 22, 24, 36, 45, 68-70, 75, 82, 103, 107, 108, 116, 121, 129, 130, **138-192**, 200, **205-214**, **248-271**, 278-279, 290, 293, 297-298, 304-305, 312, 320, 334, 345-346, **350-366**, 374, **384-405**, 414, 417, 425, 430-438, 445, 451, 458, 460, 474, 494, 505, 510, 534, **555-567**, **581-606**, 621
constituante, 160, 161, 166, 169, 320, 346, 350, 355, 460, 581
transcendantale, 212, 345, 405, 585
intentionnelle, 391
CONSTRUCTION
constructionnisme, 82, 110, 141, 151, 153, 209, **350-358**, 442, 460, 507, 517-518, 521, 533
CONTINU, 19, 161, 168, 210, 217, 249, 352, 403, 406, 417, 418, **422-432**, 442-444, 467-468, 479-480, 488, 496, 512, 527, 528, 535, 548, 564, 578, 581, 586-594, 605
CONTINUITE, 23, 48, 49, 50, 52, 72, 83, 86, 117, 161, 166, 171, 184-185, 209, 217-218, 261-

262, 265, 269, 403, 418, 419, **428-436**, 442, 444, 460, 479, 480, 510, 553, 565, 567, 580, 587-589, 593, 600
CORPS PROPRE, 266, **270-277**, 281, 365, 476, 486, **493-497**, 522
COULEUR, 62-64, 70, 97, 147, 168, 210, 263, 265, 267, 269, 277, 338, 365, 366, 380, 389, 393, 399, 401, 463, 492, 495-496, 517, 530, 577-578, 581-582, 615-617, 620, 624, 633

D

DECIDABILITE, 301, 317, 328, 329, 330, **631-638**
DECISION, 13, 14, 73, 118, 119, 123, 132, 136, 138, 142, 163, 224, 228, 261, 311, 316-317, 340-344, 458, 462-464, **469-475**, 486-487, 523-524, 535, 540, 543, 583, 623, 630, 631, 632, 638
DEDUCTION, 37, 79, 81, 95, 141, 192, 198, 311, 508-511, 560
DEFINITION CONSTITUTIVE, 216-226, 253, 264, 272, 350, 395
DERIVATION, 103, 107, 126, 201, 220, 310-312, 443, 444, 502, 623, 624, 625, 637
DESCIPTION
de structure, 88, 98, 521
DESCRIPTION, 12, 14, 49, 53, 88, **94-100**, 108, 127, 152, 178, 180-181, 191-192, 211-216, 251, 253, 293, 318, 334, 349, 355-359, 365, 367, 378, 383, 397, 400, 401, 411-418, 421, **425-437**, 443, 452, 492, 504, 508-514, 518, 521-524, 556-558, 564-568, 583, 587, 590-597, 603
de propriété, 94-97
de structure, 98-100
DISCONTINU, 13, 418, 422, 424, 431, 433, 444, 448, 553, 579, 590
DISCONTINUITE, 83, 161, **416-449**, 548, 556, 564-565, **581-593**, 600, 601
DONATION DE SENS, 14, 38, 39, 41, 144, **185-190**, 207-208, 231, 409, 449, 501, 565, 593-595
DONNE, 17, 93, 156, 164, 189, 228, **350-361**, 401-407, 441, 457-460, 473, 478, 499-500, 583, 614, 616
DONNEE, 13, 55, 65, **69-72**, 98, 140, **173-184**, 211, 220, 225, 244, 257, 281, 283, 308, 310, 317, 336, 338, 342, 351, 352, 360, 361, 365-366, 371, 384, 389, 393, 404-407, 411-412, 435, 457, 489-490, 497, 508-513, 523, 534, 591, 619, 627
DUALISME, 176, 429

E

EGO, 3, 17, 70, 120, 151, **178-183**, 250, 274-279, 322, 360, **362-366**, 391-394, 411-412, **478-486**
ELEMENTS FONDAMENTAUX, **247-253**, 362, 364, 398, 502
EMPIRICITE, 134, 183, 457
EMPIRIQUE, 59, 82-85, 93, 107-108, 114, 117, 123-127, 131, 133, 145-147, 179, 183, 188, 314-315, 363, 371, 374, 392, 420, 421, 489-492, 509, 520, 537-542, 549, 561-562, 587, 621, 625, 629, 637
ESPACE
bidimensionnel, 137, 261, 269, 274, 462, **471-487**, 614, 620
espace formel, 31, **77-85**, 91, **123-142**, 161, 452, 472, 499, **526-562**, 571, 574, 578
euclidien, 78-79, 126, 138, 164, 262-269, 328, 466, 487-492, 535, 539, 552, 571-576, 590, 634
formel, 534-535, 572
homogène, 83, 125, 161
hyperbolique, 161
intuitif, 18, 31, 48, **76-86**, 91, 106, 114-115, **123-131**, 138-140, 161, 452, 454, 466, 501, **530-562**
ordinaire, 552
parabolique, 78, 126, 161, 576
physique, 17, 77, 83, **122-140**, 160-161, 263, 314, 328, 457, 472, **526-552**, 562, 574, 578, 628, 632, 634, 637
primaire, 142-143, 265, 457, 462, 465, 470, 472, 491, 552, 584
quadridimensionnel, 615
riemannien, 78, 164, 484-490, 576, 591
secondaire, 462, 465, 472, 583
spatialité, 17, 261, 262-263, 268, 616
topologique, 125, 266, **400-407**, 537, **574-596**
tridimensionnel, 17, 137, 142, 261, 262, 269, 274, 358, 399, 458, 462, 463, 473-479, 487, 497, 505, 614, 615

ESSENCE, 10, 14, 53-58, 70-75, 82-**114, 127**, 130, 137, 172, 188-193, 207, 213, 244-245, 254-256, 275, 289-295, 324, 339, 340, **384-392**, 419, 435, 457, 503, 507-521, 530, **534-551**, 560, 579, 585, 632
eidétique, 50, 57, 65, 71, 82, **85-97**, 193, 207, 246; 290;-297, 303, 305, 308, 339-340, 434-436, 491-492, 531, 538, 542-543
eidos, 85, 90, 246, 537
relation d'essence, 85, 91, 414, 441,
loi d'essence, 107, 192, 295, 375-376, 442, 583-584
ETAT DE CHOSES, 96, 122, 247, 334, 438, 439
EXPERIENCE, 16, 46, 50, 59, 70, 74-76, 81, 84-87, 107, 108, 117-121, **129-144**, 150, 156, 157, 162-166, 173, 175, 190, 192, 195, 198, 234, 235, 261, 276, 294, **301-310**, 318-323, 330, 336, 345, 348, 358, 359, 360, 376, **411-420**, 442-444, 448, **451-477**, 483, 489-491, 496, 499-501, 507, 509, 514-517, 528, 529, 537-540, 543, 551-552, 574, 583, 589, 596, 601, 602, 614-620, 625
primaire, 135, 137, 143-144, 163-165, 261, 463, 470-472, 499, 574, 583
secondaire, 139, 144, 164-165, 262, 452, 470-472, 499, 583
EXTENSION, 40, 56, 60-64, 69, 102, 141, 146, 147, 156, 193, 195, 199, 220-224, 267, 272, 328, 395, 529, 540, 631, 634-635
EXTENSIONNALITE, 394, 395
EXTRA-LOGIQUE, 83, 371, 372, 373, 381, 441, 526, 528, 529, 557

F

FICTION, **137-143**, 151, 153, 163, 166, 209, 213, 244, **350-360**, 396, 402-406, 455-463, 469-473, 480, 496, 533, 614-618
FONDATION (RELATION DE), 3, 27, 60, 106, 122, 147, 154, 183, 200, 210, 219, 228, 245, 260, 274, 283, 295, 328, 329, 350, 366, 372, **376-381**, 413-414, 427, 431, 447, 600
FORMALISATION, 40, 63-64, 78-79, 86, 96, 99-100, 104, 285, **289-293**, 305, 307, 370, 374-377, 397, **443-448**, 541-543, 589, 593
FORMEL, 11, 31, 37, 46, 56-64, 72-91, 98-105, 110, **123-142**, 161-162, 195, 219, 229, 252, 265, 269, 296, 299, 309, 328, 347, 351, 373, 444, 451, 452, 459-472, 480, 485, 499-502, **521-578**, 590, 602, 615, 618, **623-638**

G

GENESE, 7-9, 16, 45-47, 108, 129, 141, 170, 186, 208, 213, 295, 459, 476, 487, 488, 493, 519, 551, **554-560**, 563, 568, 573, 601-604
GENETIQUE, 21, 122, 517, **551-558**
GEOMETRIE, 39, 40, 46, **77-89**, 100, 118, 134, 142, 161, 165, 171, 188, 194, 221, 245, 260, 275, 276, **289-314**, 328, 400, **444-455**, 466, 469, 479, 483, **487-492**, **516-595**, 604, 623-637

H

HOLISME, 353, 397

I

IDEALISATION, 96, 111, 289, 294, 443, 531, 537, 592
IDEALITE, 63, 100, 204-208, 229, 447, 536-554, 567, 589, 595
IDEATION, 95, 96, 100, 291, 293, 538
IDENTITE, 13, 79, 94, 176, 212, 223, 251, 254, 257, 264, 265, 275, 293, 423, 426, 479, 496, 555, 587, 600, 620
IMMANENCE, 12, 36, 40, 146, 167-169, **175-184**, 212, 221, 241, 243, 250, 251, **258-269**, 278, 365, 366, 380, 383, 388, 389, **410-417**, **427-437**, 498-502, 555, 558, 560, 586-595, 602
INDECIDABILITE, 316, 323-324, 330, 633-635
INTENSION/INTENSIONNALITE, 395
INTENTIONNALITE, 12, 17, 26, 36, 51, 68, 168, 175, 176, 184, 208, 221, 231, **255-258**, 269, 271, 295, 296, 306, 355, 367, 369, 377, **383-396**, 402, 431, **451-455**, 504, 507, 511-513, 584, 595
INTENTIONNEL, 12, 36, 40, 69, 168, 176, **255-260**, 266, 270, 302, 305, 306, 374, 376, 379, **384-396**, 409, 414, 415, 455, 508
INTERSUBJECTIF, **275-279**, 410
INTUITIONNISME, 52, 67, 77, 631, 672
IRREEL, 8, 147, 386, 435

K

KINESTHESE, 164, 180, 271, 272, 366, 449, 451, **474-503**

L

LANGAGE
constitutionnel, 13, 264, 346, 347, 350, 355, 439
constructionniste fictif, 82, 151, 153, 209, **350-358**, 521
réaliste, 150, 269, 271, 272, **346-350**, 495, 521
LIBRE CHOIX, 137-138, 163, 459, 469, 472, 615, 637
LOGIQUE
complexe logique, 36, 88, 168, 176, 218, 225, 392, 424, 431
construction logique, 8, 12, 16, 21, 28, 37, 81, 92, 95, 96, 120, 151, 169, 185-186, **190-195**, 214, 220, 227, 230, 233, 234, 238, 307, 308, 310, 345, 347, 350, 359, 360, 375-377, 380, 384, 428-431, 446, 453, 472, 518, 525, 586, 602, 605, 624
logique des phénomènes, 10, 11, 15, 83, 205-207, 297, 432
logique des relations, 13, 37, 154, 158, 167, , 219-221, 227, 234, 238, 247, 366, 377, 384, 388, 390, 431, 441, 451, 453, 472
logique formelle, 13, 14, 16, 38, 74-76, 79, 83, 85, 98, 125-126, 162, 229, 300, 302, 371-372, 376-377, 379, 443, 451, 529, 543, 589
logique matérielle, 16, 74, 76, 229, **371-377**,
logique transcendantale, 10, 33, 118, 124, 162, 183, 192, 201, 204, 206, 222, 286, **299-302**, 326, 332, 369, 375
logique pure, 44, 58, 67, 81, 125, 203, 244, 373, 375, 572
logistique, 60, 100, 118, 124, 162, 167-169, 226, 367, 453, 494, 601, 623

M

MANIFESTATION, 177, 237, 280-281, 509
MATERIEL, 48, **54-65**, 72-76, 86-90, 98, 106-110, 131, 349, 371-374, 438, 472, 500, 542-546
MATHEMATIQUES, 3, 13, 16, 24, 37, 67, 83, 86, 100, 109, 117, 118, 125, 141-142, 157, **161-166**, 194, 198, 199, 225-227, 298-299, 303, 308, 311, 326, 338, 446, 447, 455, 464, 479, 482, 484, 488, 516, 533, 542, 548, 549, 560, 565, 567, 599, 604-607, 626, 629, 632, 638
MATHESIS, 17, 203, 235, 294, 300-307, 325, 331-382, 451, 542, 543, 679
mathesis de l'expérience ou des vécus, 294, **301-307**, 325, 331, 382, 451
MATIERE, 11, 69, 122, 150, 193, 229, 366, 374, 434, 435, 559
MEREOLOGIE, 218, 389, 440
METAPHYSIQUE, 9, 35, 66, 91, 106-107, 115-116, **145-152**, 160, 165, **170-189**, 197-198, 214, 230, 259, 298, 344, 347, 410, 413, 433, 437, 441, **458-465**, 498, **508-514**, 520, 548-549, **560-570**, 594, 603, 605, 617
META-TOPOLOGIE, 578-579
MODELE
algébrique, 217, 590
logique, 37, 40, 165, 376, **453-456**, 488, 502, 527
mathématique, 37, 40, 164-165, 171, 290, 444, 447, **453-456**, 460, 474, 488, 515, 527, 585, 589, 602
métaphysique, 585
psychologique, 516
topologique, 37, 40, 216-217, 248-249, 286, 367, 403, 444, 449, **500-505**, **515-526**, 545, 564, **577-596**
MONDE
cosmologie, 423
de l'esprit, **280-283**, 679
intersubjectif, **276-281**
mondain, 187-188, 194-195, 444
physique, **154-169**, 184, **261-268**, 281, 349, 363, 415, **462-464**, 536, 616, 617, 620
MOUVEMENT, 23, 47, 103, 113, 123, 144, 196, 209, 242, 259, 296, 303, 305, 354, 398, 415, 434, 444, 457, 472, **477-486**, 498-499, 507, 553-554, 565, 575, 577, 585, 602, 620

N

NEANT, 9
NEO-KANTISME, 25, 28, 47, 64, 86, **113-120**, 153, 162, 170, 183-184, 196, 353, 455, 534
NIVEAU DE CONSTITUTION, 166, 281, 319, 323, **342-344**, 463, 482, 502, 552

O

OBJECTIF, 1, 7, 14, 16, 30, 35, 47, 49, 72-77, 82, 102-103, 117-124, **136-145**, 150, 152, 164, 170, 179, 180, 184, 190, 191, 192, 203-210, 217, 221, 229, 236, 252, 259-262, **272-286**, 296, 345, 385, 402, 415, 420, 434-436, 446-447, 452, 455, 457, 464, 472, 473, 480, 484, 488, 489, 496, 499, 505-510, 558-567, 572, 573, **581-595**, 601-604, 614
ŒIL, 164, 221, 271, 366, 478, 486, **494-496**
ONTOLOGIE, 3, 9, 13, 40, 74-75, 87, 91-99, 106, 110, 143, **150-189**, 200, 212, 213, 221, 227-244, 251, 252, 299, 308, 335-344, 358, 365, **369-388**, 414-434, 456, 465, 466, 500, 502, 526, 534, **540-579**, 588, 599

P

PHENOMENOLOGIE
naturelle, 13, 50, 105, 169, 253, 331-333, **340-358**, 367, 379-382, 403, 406, 416, 452, 454, 491, 523, 556, **579-591**
para-phénoménologie, 231, 289, 679
PHILOSOPHIE
analytique, 15, 29, 43, **46-54**, 76, 200, 203, 249, 599, 602, 607
constitutive, 459, 568, 577
POINT DU MONDE, 496
PROJECTION, 142, 143, 261, 266, 269, 479, 486, 521, 524, 526, **574-580**, 588, **594-596**
PROPOSITION
a priori, 57, 58
analytique, 24, 58, 61, 674
empirique, 57, 375
fonction propositionnelle, **222-224**, 319, **336-341**, 395, 623, 626, 633, 636
synthétique, 107, 538
PROPRIETE, 58, 59, 63, 77, 82, 88-98, 125, 128, 131, 150, 163-168, 176, 215, 219, 238, 240, 244, 253, 258, 259, 268, 270, 277, 280, 293, 300, 312-315, 331, 340, 348, 362, 366, 371-375, 386, 389, 394, 395, 404, 407, 424, 426, 434, 454, 462, 463, **482-486**, 496, 499, 520, 528-531, 537, 541, 545, 549, 567, 575, 590, 615, 616, 619, 625, 628-637
PSYCHOLOGIE, 9, 16, 19, 33, 35, 40, 70, 104, 128-129, 141, 172, 176, 186, **199-219**, 234, 251, 266, 269, 296, 315, 318, 331, 353, 363, 385, 390, 409, 415, 416, **446-459**, 476, **487-492**, 497, 517, 519, **548-573**, 584, 601-606, 619, 624
anti-psychologisme, 36, 49, 548,
psychologisme, 40, 44, 49, 128, 199, 204-205, 226, 249, 503, 554, 556
empirique, 315, 491, 606

Q

QUASI-ANALYSE, 251, 252, 253, 254, 255, 265, 398, 405, 425, 457, 458
quasi-objet, 222, 340, 391-392, 396

R

RAPPEL DE RESSEMBLANCE (RAP), 181, 247, 248, 264-266, 278, 282, 285, 304, **322-330**, 369-372, 377-381, 388, 403, 522, 523, 591, 596
REAL, 150, 175, 187, 254, 280, 415, 425, 434, 510
REDUCTION, 8, 17, 23, 26, 31, 43, 157-160, 173-174, **213-226**, 248, 293, 309, 321, **354-366**, 392, 396, **412-426**, 434, 435, 461-465, 470, 475, 476, 501, 504, **508-514**, 558, 576, 577, 588, 600, 601
épochè, 17, 43, 44, 194, 354, 392, 435, 513
réductibilité, 58, 64, 105, 110, 157, 159, 199, **215-226**, 238-241, 269, 300, 310, 333-336, 359, 370, 387-388, 403, 437, 444, 498, 592
REEL, 8, 50, 77, 81, 89, 103-105, 110, **143-151**, 175, 187, 210, 215, 244, 269, 283, 285, 309-316, 326, 331, 343, 364, 370, 384-388, 414, 415, 425, 434, 459, 487, 517, 523, 524, **623-638**
REGLE CONSTITUTIVE, 158, 209, 224, 226, 577, 580, 588
RELATION
intentionnelle, 12, 221, 255, 270, **384-396**, 592
FONDAMENTALE, 181, 221, 247-248, 255, 264, 266, 278, 284-287, 304, 322, 325, 348, 358, 369-372, 377, 378, 381, 387, 388, 394, 403, 433, 485, 501, 510, 523
REMPLISSEMENT, 257, 266-267, 272, 274, 313, 350, 490, 520, 544-545, 551
RHIN ET DANUBE, 15, 29, 35, 606, 607

S

SCIENTIFIQUE, 6, 23, 53, 74, 88, 97, 104, 118, 119, 137, 145, 150, 152, 156, 189, 194, 202, 205, 219, 220, 244, 251, 284-287, 298, 331, 334, 347, 351, 353, 358, 359, 370, 375, 396, 402, 411, 420-424, 441, 452, 464, 502, 536, 552, 587, 603, 604, 625
SE-CONSTITUER, 14, 36, 38, 54, 72-74, 102, 123, 137, 145, 175-181, 191, 197, 210, 211, 214, 240, 241, 248-251, 258, 263, 268, 315, 318, 321, 322, 398, 399, 405, 407, 414, 417, 481, 504, 510, 590, 592, 595
SEMANTIQUE, 11, 29, 49, 156, **172-190**, **196-216**, 228, 244, 415, 416, 417, 442, 463, 469, 519, 522-526, 565, **575-607**
SPHERE
confusion de sphères, 438
d'objets, 149, 168, 315, **335-341**, 458
STIPULATION, 119, 121, 132-137, 142, 163-166, 219, 261, 264, 291, 309, 357, 418, 452-455, 471, 504, 533, 543
STIPULER, 219, 264, 291, 357, 418, 504, 543
STRUCTURE, 12, 13, 35-38, 68, 69, 73, **78-106**, 117, 124, 133-143, 149, 189, 219, 228, 230, **247-267**, 273, 305, 389, 390, 402, 403,416, 424-435, 443, 444, 461, 476, 481, 484, 500, 501, 519, 523, 530, 535, 544, 560, **568-593**, 602, 628
structuration, 11-14, 139, 166, 176, 228, 230, 257, 396, 406-410, 444, 451, 499, 580-586
pré-structuration, 12, 13, 40, 230,
SUBJECTIF, 9, 16, 35, 40, 49, 60, 82, 107, 144-148, **173-189**, 203-206, 221, 229, 258, 259, 272, 276, 296, 297, 333, 393, 396, 415, 434-436, 446, 448, 480, 488, 492, 499, 512, 557, 558, 560, 567, 572, 573, 584, 586, 601, 602
SUBSOMPTION, 131, 538, 541, 542
SUBSTANCE, 338
SUBSTITUTION, 127, 131, 169, 197, 201, 381, 523, **540-547**
SYMBOLE, 223, 342, 348, 395, 581, 676
SYMBOLIQUE, 67, 328, **347-351**, 467, 507
SYNTHETIQUE, 24, 29, 39, 48, **56-65**, 73, 114-119, 252, 356, 373, 374, 538, 543, 544, 572, 672
SYSTEME SYMBOLIQUE, 67, 72, 518

T

TELEOLOGIQUE (LECTURE), 10, 172, 174, 420, 505, 603, 607
TEMPS, 18, 19, 24, 28, 37, 45, 59, 63, 68, 73, 83, 87, 95, 96, 103, 123, 125, 133, 154, 157, 159, 176, 188, 191, **200-205**, 211, 242, 244, 248, 276, 283, 303, 305, 313-317, 327, 360, 364, 366, 398, 412, 424, 428, 439, 463, 480, 491, 572, 577, 587, 590, 595, **616-620**, 628, 633-638
temporalité, 248, 322, 398-403, 591, 616
rétention, 249, 355-356, 398, 590
protention, 398, 590-591
TETE, 164, **475-591**
TOTALITE, 22, 119, 147, 157, 181, 205, 251, 271, 297, 305, 321, 322, 344, 345, 392, 397, 620
TOURNANT
analytique, 15, **196-202**, 575, 606
phénoménologique, 202, 206
sémantique, **196-206**, 575
TRADUCTION, 6, 8, 13, 25, 32, 49, 99, 104, 132, 187, 194, **214-224**, 240, 247, 269-272, 308, 328, **347-358**, 371, 378, 489, 506, 513, **574-580**, 588, 605, 609, 614, 617, 623, 664-671, 679, 681
TRANSCENDANCE, 36, 151, 152, 167-169, 177, 186, 210-213, 228, 241, 243, 248, 250, 251, 257, 260, 261, 262, 263, 266, 269, 273, 280, 291, 383, 412-417, 429-435, 502, 549, 561, 568, 585, 592, 595
TRANSCENDANTAL
idéalisme --, 10, 19, **33-41**, 83, 106, **107-121**, **135-154**, 160, **166-190**, 196, 198, 204, 206, 212-214, 279, 344, 350, 351, 358, 393, 416, 426, 442, 446, 455, 460, 474, 497, 499, 559, 571, 582, 584, 594, 601, 606, 607
philosophie --, 18, 33, 160
question ou problème --, 25, 41, 81, 82, 108, **116-121**, 127, 128, **136-152**, 162, 169, 170, 190, 193, 194, 211, 230, 335, 345, 349, 360, 361, 380, 446, 447, 459, **508-514**, 563, 605
TRANSFORMATION, 80, 97, 159, 163, 166, 197, **220-225**, 292, 384, 424, 457, 463, 552, 553, 559, 578-581, 586, 590, 594, 615, 616, 617

loi de transformation continue, 578, **586-592**

V

VECU
auto-psychique, 12, 19, 30, 51, 119, 121, 169, 227, 237, 241-242, 246, 249, 251, 263, 267, 277-279, 327, 329, 358, 363,-364, 379, 422, 424, 430, 437-439, 447, 451, 501-502, 529, 596
hétéro-psychique, 119, 146, 241-242, 251, 279-281, 356, 363, 439

Bibliographie

La première section de cette bibliographie répertorie les œuvres constituant le corpus de ce travail. Les sections suivantes constituent une bibliographie sélective et rassemblent les ouvrages et articles cités ou au moins utilisés dans l'élaboration de notre travail.

1. Corpus étudié

1. 1. ŒUVRES DE HUSSERL

Les œuvres de Husserl citées sont répertoriées ici par ordre chronologique de rédaction. Le tome correspondant des Husserliana *est indiqué ensuite, ainsi que, le cas échéant, la traduction française. L'édition des* Husserliana *est celle des* Œuvres Complètes *éditées sous la responsabilité des Archives Husserl de Louvain et publiées aux Editions M. Nijhoff, La Haye, puis, à partir de 1980, par Kluwer Academic Publishers, Dodrecht/Boston/London.*

- (1890) *Philosophie der Arithmetik, mit ergänzenden Texten (1890-1901)* (Hua XII, 1970), tr. J. English, *Philosophie de l'arithmétique*, Paris, PUF, 1992.
- (1892-1898) *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, (Hua XXI, 1983), tr. B. Brisart à paraître.
- (1900-1901) *Logische Untersuchungen*, (*Hua XVIII*, *XIX/1*, et *XIX/2* 1975/1984) tr. H. Elie, A.-L. Kelkel, et R. Schérer, *Recherches Logiques*, t. I, *Prolégomènes à la logique pure*, t. II/1 et II/2, *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, t. III, *Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance*, Paris, PUF, 1959/1962
- (1905) *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)* (*Hua X*, 1966), tr. H. Dussort, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris, PUF, 1964
- (1907a) *Die Idee der Phänomenologie, Fünf Vorlesungen* (*Hua II*, 1950), tr. fr. A. Lowit, *L'idée de la phénoménologie*, Paris, PUF, 1970.
- (1907b) *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, (*Hua* XVI, 1973), tr. J.-F. Lavigne, *Chose et espace, leçons de 1907*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée, 1989.
- (1913a) *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*
  1. *Erstes Buch (Hua III/1*, 1950*)*, tr. P. Ricoeur, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950.
  2. *Zweites Buch : Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, (*Hua IV/*2, 1952), tr. E. Escoubas, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures, livre second, Recherches phénoménologiques pour la constitution*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée, 1982.

3. *Drittes Buch : Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften* (*Hua V*, 1952), tr. D. Tiffeneau, *La phénoménologie et les fondements des sciences, Idées directrices pour une phénoménologie, t. III*, Paris, PUF, 1993.
- (1913b) « Esquisse d'une préface aux *Recherches Logiques* (1913) », tr. J. English, in *Articles sur la logique (1890-1913)* Paris, PUF, 1975, pp. 352-407.
- (1918-1926) *Analysen zur passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungs-manuskripten*, (*Hua XI*, 1966), tr. B. Bégout, J. Kessler, *De la synthèse passive*, Grenoble, J. Million, 1998.
- (1923-1924) *Erste Philosophie (1923-1924) : Kritische Ideen-geschichte*, (*Hua VII*, 1956) tr. A.L. Kelkel, *Philosophie première, t. I, Histoire critique des idées*, Paris, PUF, 1970.
- (1925) *Phänomenologische Psychologie, Vorlesungen SS 1925*, (*Hua IX*, 1962), tr. P. Cabestan, N. Depraz, A. Massù, in *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, Paris, Vrin, 2001.
- (1928) *Formale und Transzendentale Logik*, Versuch einer Kritik der logischen Vernunft, (Hua XVII, 1974), tr. S. Bachelard, Logique formelle et logique transcendantale, Paris, PUF, 1957.
- (1929) *Cartesianische Meditationene und Pariser Vorträge* (Hua I, 1950), tr. coordonnée par M. B. de Launay, *Méditations cartésiennes*, Paris, PUF, 1994.
- (1935) *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie*, (*HuaVI*, 1954), tr. G. Granel, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, 1976.
- Correspondance : *Husserliana-Dokumente, Band III/3 et III/4*, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, 1993.
- *Husserl Kronik, Husserliana, Dokumente, Band IV*

1. 2. ŒUVRES DE CARNAP

- (1922) *Der Raum, Kant-Studien*, Ergänzungsheft 56, 1922 ; repr. Vaduz/Liechtenstein, Topos Verlag, 1991.
- (1922-1925) *Vom Chaos zur Wirklichkeit*, manuscrit publié et traduit dans B. Andrieu et F. Félix (éds.) *Construction et réduction : textes inédits sur le physicalisme (1922-1955)*, Lausanne, L'Age de l'Homme, 2011.
- (1923) « Über die Aufgabe der Physik und die Anwendung des Grundsatzes der Einfachstheit », *Kant-Studien*, 23, 1923, pp. 90-107.
- (1924) « Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität. Eine Untersuchung über den logischen Zusammenhang zweier Fiktionen », *Annalen der Philosophie*, IV, pp. 105-130. Extraits de traduction en annexe de ce travail.
- (1925) « Über die Abhängigkeit der Eigenschaften des Raumes von denen der Zeit », *Kant-Studien*, 30, 1925, pp. 331-345.
- (1926) *Physikalische Begriffsbildung*, Karlsruhe, Braun.
- (1927) « Eigentliche und uneigentliche Begriffe », *Symposion : Philosophische Zeitschrift für Forschung und Aussprache*, Bd. 1, H. 4 pp. 355-374. Traduction intégrale en annexe de ce travail.

- (1928) *Der Logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1998, tr angl. Rolf A. George, *The Logical Structure of the World*, London, Routledge-Kegan Paul, 1967, trad. fr. T. Rivain, *La construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2002.
- (1928b) *Scheinprobleme in der Philosophie*, Berlin, Felix Meiner. Tr. anglaise : *Pseudo-Problems in Philosophy*, Berkeley, The University of California Press.
- (1928c) *Untersuchungen zur allgemeinen Axiomatik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000.
- (1930) « Die alte und die neue Logik », *Erkenntnis*, Bd. 1, H. 1, tr. fr. du général Vouillemin, *L'ancienne et la nouvelle logique*, Paris, Hermann, 1933.
- (1931) « Die logizistische Grundlegung der Mathematik », *Erkenntnis*, Bd. 2, H. 23, pp. 91-105.
- (1932) « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », *Erkenntnis*, 2, 219-241. « The Elimination of Metaphysics Through the Logical Analysis of Language », tr. Angl. Rolf A. George, *in Logical Positivism*, A. J. Ayer (ed.), New York, Macmillan, 1959, pp. 59-81, tr. fr. in Soulez, A. (ed.), *Manifeste du cercle de Vienne et autres essais*, Paris, PUF, 1985.
- (1937) *The Logical Syntax of Language*, London, Routledge and Kegan Paul, 1967.
- (1937b) « Logical Foundations of the Unity of Science », in O. Neurath, R. Carnap et C. Morriss (éds.), *Foundations of the Unity of Science, Towards an International Encyclopaedia of Unified Science*, vol. 1, Chicago, University of Chicago Press.
- « Quine on Analycity », in R. Creath, *Dear Carnap, Dear Van*, pp. 427-432.
- (1963) « Intellectual Autobiography », in P. A. Schlipp (ed.), *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Ill., Open Court, pp. 3-84.

CREATH, R. (éd.) *Dear Carnap, dear Van, The Quine-Carnap Correspondence and Related Works*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1990

2. Œuvres discutées par Husserl et Carnap

AVENARIUS R. (1905), *Der menschliche Weltbegriff*, Leibzig, O. R. Reisland.

BECKER O. (1923) *Beiträge zur phänomenologischen Begründung der Geometrie und ihrer physikalischen Anwendungen*, in *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*, VI, Halle, Niemeyer.

BERGSON H. « Introduction à la métaphysique », *in La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF 1965, pp. 177-227.

BOLZANO B. (1837) *Wissenschaftslehre*, Seidel.

- « Beiträge zu einer begründeteren Darstellung der Mathematik“, tr. Angl. „Contribution to a Better Grounded Presentation of Mathematics“, *in* W. B. Ewald (éd.) *From Kant to Hilbert*, vol. 1., Oxford, Clarendon Press, 1996, pp. 176-224.

BRENTANO F. (1874) *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, Leibzig, Meiner, 1924, tr. fr. M. de Gandillac, *La Psychologie du point de vue empirique*, Paris, Aubier, 1944.

CASSIRER E. (1910) *Substance et fonction*, tr. P. Caussat, Paris, Minuit, 1977.

DESCARTES R. (1641) *Meditationes de prima philosophia*, éd. Adam-Tannery, t. VII et *Méditations métaphysiques*, T. IX.

- (1647) *Principes de la philosophie*, dans *Œuvres de Descartes*, Ch. Adam et P. Tannery (éd.), vol. 2, Paris, Vrin.

DRIESCH H. (1923) *Ordnungslehre, Ein System des nicht-metaphysischen Teiles der Philosophie*, Iéna, Eugen Diederichs.

EINSTEIN A. (1918) *Geometrie und Erfahrung*, réimpr. In *Sidelights of Relativity*, New York, Dover, 1921.

FREGE G. (1884) Die Grundlagen der Aritmetik, Breslau

- (1891a) « Funktion und Begriff », Iéna, tr. fr. C. Imbert, in Ecrits logiques et philosophiques, Paris, Seuil, 1971.

- (1891b) « Über Begriff und Gegenstand », tr. fr. C. Imbert, in Ecrits logiques et philosophiques, Paris, Seuil, 1971.

- (1892) « Über Sinn und Bedeutung », Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik, 100, nouvelle traduction par J. Benoist, in Laugier, 2009.

- (1893) (1903) *Grundgesetze der Aritmetik*, Iéna, 1893, rééd. 1903.

- « Compte rendu de *Philosophie der Aritmetik* de Husserl », *in* C. Imbert (éd.), *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971.

FREGE G. et D. HILBERT (1900), Correspondance, tr. fr. in Rivenc et Rouilhan, 1992.

GÖDEL K., *Collected Works III*, Oxford, Oxford University Press, 1996.

HELMHOLTZ H. V. (1850) *Handbuch der physiologischen Optik*, Leibzig, L. Voss.

- « Über den Ursprung und Bedeutung der geometrischen Axiome », in *Schriften zur Erkenntnistheorie*, Springer, 1921.

HILBERT D. (1899) *Grundlagen der Geometrie*, Leibzig et Berlin, tr. P. Rossier, *Les Fondements de la géométrie*, Paris, Dunod, 1971.

HUME D. (1738) *Traité de la nature humaine*, tr. A Leroy, Paris, Aubier Montaigne, 1973.

- (1757) *Enquête sur l'entendement humain*, tr. M. Malherbe dans *Essais et Traités sur plusieurs sujets*, III, Paris, Vrin, 2004, pp. 35-186.

KÖHLER W., « Gestaltprobleme und Anfänge einer Gestalttheorie, Übersichtsreferat », *Jahresberichte über die gesamte Psycgologie*, III, pp. 512-539.

JACOBY G. (1925) *Allgemeine Ontologie der Wirklichkeit, I*, Halle.

LOCKE J. (1690) *An Essay concerning Human Understanding*, tr. Fr. J.-M. Vienne, *Essai sur l'entendement humain*, Paris, Vrin, 2001.

MACH E. (1886) *Die Analyse der Empfindungen*, Iéna, tr. fr. F. Eggers et J-M Monnoyer, *L'analyse des sensations*, Nîmes, Editions Jacqueline Chambon, 1996.

- (1905) *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, Barth, tr. fr. M. Dufour, *La connaissance et l'erreur*, Paris, Flammarion, 1908.

MEINONG A. (1899) « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception, *in* D. Fisette, G. Fréchette (éd.), *A l'Ecole de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin.

- (1904) *Théorie de l'objet*, trad. Fr. J.-F. Courtine, M. De Launay, Paris, Vrin.

- (1907) « Über die Stellung der Gegenstandstheorie im System der Wissenschaft », *Mind*, New Series 18.

NATORP P. (1910) *Die logischen Grundlagen der exakten Wi,ssenschaften*, Leibzig et Berlin

- (1912) *Allgemeine Psychologie nach kritischer Methode*, Tübingen

PEANO G. (1894) *Notations de logique mathématique (introduction au* Formulaire de Mathématique*, publiée par la* Revista di matematica), Turin.

PLATON, *Œuvres complètes*, tr. fr. L. Robin, Paris, Gallimard, 1950.

POINCARE H. (1902) *La Science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion, 1968.

- (1909) *Science et Méthode*, Paris, Flammarion.

- (1913) Dernières pensées, Paris, Flammarion, 1919.

REICHENBACH H. (1920) *Relativitätstheorie und Erkenntnis a priori*, Berlin.

- (1924) *Axiomatik der relativitischen Ram-Zeit-Lehre*, Braunschweig, Vieweg, repris in H. Reichenbach, Gesammelte Werke, Vol. 3, Braunschweig, Vieweg, 1979.

- (1928) *Philosophie der Raum-Zeit-Lehre*, Berlin et Leibzig, 1928.

RIEMANN B. (1859) « Sur les hypothèses qui servent de base à la Géométrie », tr. L. Laugel dans *Œuvres mathématiques de Riemann*, Paris, Librairie Scientifique A. Blanchard, 1968, pp. 280-299.

RUSSELL B. (1904) « Meinong's Theory of Complexes and Assumptions », *in* D. lackey (éd.) *Essays in Analysis*, New York, George Braziler.

- (1905) « On Denoting », *Mind*, New Series 14, pp. 479-493. Trad. Fr. J.-M. Roy, « De la dénotation », *Ecrits de logique philosophique*, Paris, PUF.

- (1910) *Philosophical Essays*, New York, Simon and Schuster ; tr. Fr. F. Clementz, J.-P. Cometti, *Essais philosophiques*, Paris, Payot.

- (1913) *Theory of Knowledge : the 1913 Manuscript*, London, Routledge (1992) ; tr. Fr. *Théorie de la connaissance : le manuscript de 1913*, Paris, Vrin.

- (1914a) *Our Knowledge of the External World*, Open Court, Londres-Chicago, 1914, Allen and Unwin, Londres, 1926.

- (1914b) « The Relation of Sense-Data to Physics », *Scientia* 16, pp. 1-27, repris in : *The Collected Papers of Bertrand Russell*, vol. 8, Londres, Allen and Unwin, 1986, pp. 5-26, tr. fr. G. Bourgin revue par Russell, « Les Rapports des données sensorielles avec la physique », *Scientia* 16, supplément pp. 3-34.

- (1967) A*utobiography*, London, Unwin.

RUSSELL B. et WHITEHEAD (1903) *Principia Mathematica*, London, Norton.

SCHLICK M. (1913) « Gibt es intuitive Erkenntnis ? », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie*, vol. 34, pp. 472-488.

- (1917) *Raum und Zeit in der gegenwärtigen Physik*, Berlin.

- (1918) *Allgemeine Erkenntnislehre*, Berlin, tr. fr. C. Bonnet. *Théorie générale de la connaissance*, Paris, Gallimard, 2009.

- (1926) « Erleben, Erkennen, Metaphysik », Kant-Studien, 31, 1926, pp. 146-158, tr. Anne Guitard, dans *Le Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, sous la direction d'A. Soulez, Paris, PUF, 1985.

- (1930) « Gibt es ein materiales Apriori ? », *Gesammelte Aufsätze 1926-1926*, Vienne, Gerold & Co, 1938, pp. 19-30.

VAIHINGER H. (1911) *The Philosophy of the « As if »*, tr.angl. C. K. Ogden augmentée d'une « Autobiography », Londres, Routledge & Kegan Paul, 1935. *Die Philosophie des Als Ob*, Leibzig.

WITTGENSTEIN L. (1921) « Logisch-philosophische Abhandlung », *Annalen der Nat. u. K. Philosophie*, 14, pp. 185-262, tr.angl. C. K. Ogden, *Tractatus Logico-Philosophicus*,

1922, préf. B. Russell, Londres, Routledge and Kegan Paul, tr.fr. P. Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.

3. Œuvres influencées par le projet constitutif en relation à notre travail

CAVAILLES J. (1976) *Sur la logique et la théorie de la science*, Paris, Vrin.

- (1994) *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann.

FINK E. (1966) « Die Phänomenologie Edmund Husserls in der gegenwärtigen Kritik », in Studieren zur Phänomenologie (1930-1939), La Haye, Nijhoff, 1966, tr. fr. par D. Franck, « La philosophie phénoménologique d'Edmund Husserl face à la critique contemporaine », De la phénoménologie, Paris, Les éditions de Minuit, 1974.

- (1988) *VI. Cartesianische Meditation, Teil 1. Die Idee einer transzendentale Methodenlehre*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht/Boston/London, 1988, tr. fr. N. Depraz, *Sixième Méditation cartésienne, L'idée d'une théorie transcendantale de la méthode*, Grenoble, J. Millon, 1994.

GOODMAN N. (1941) *A Study of Qualities*, Ph. D., thèse publiée en 1990, New York, Garland Publishing.

- (1951) *The Structure of Apparence*, Harvard University Press, Cambridge, 1951/Bobbs-Merrill, New York, 1966, tr. P. Livet, *La Structure de l'apparence*, Paris, Vrin, 2005.

- (1963) « The Significance of *Der Logische Aufbau der Welt* », in Schlipp (1963), pp. 545-558.

HEIDEGGER M. (1927) *Sein und Zeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 1986.

JACOB P. (éd.) (1980) *De Vienne à Cambridge*, Paris, Gallimard.

KUHN T. (1957) *The Copernician Revolution*, Cambridge, Harvard University Press.

- (1962) *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press.

LAUGIER S. et AMBROISE B. (ed.)(2009) *Philosophie du langage, Signification, vérité, réalité*, Paris, Vrin.

LEVINAS E. (1947) *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 1947/1978.

LEWIS D. (1986) *On the Plurality of Worlds*, Oxford, Blackwell.

QUINE W. B. (1953) « Two Dogmas of Empiricism », in *From a Logical Point of Viex*, Cambridge, Massachusetts-London, England, Harvard University Press, 1953, tr. fr. P. Jacob, in Jacob (1980)

- (1960) *Word and Object*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1960, tr. fr. J. Dopp et P. Gochet, *Le Mot et la chose*, Paris, Flammarion, 1978, réédition Flammarion Champs, 2000

- (1969) « Epistemology Naturalized », in *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, pp. 69-90.

- (1981) « Goodman's Ways of Worldmaking », in *Theories and Things*, Cambridge, Massachustts-London, England, Harvard University Press, 1981

- (1985) *The Time of my Life*, Cambridge, Mass., MIT Press

- (1995) *From Stimulus to Science*, Cambridge, Massachusetts-London, England, Harvard University Press

WAGNER P. et LAUGIER S. (ed.) (2004) *Philosophie des sciences, Naturalismes et réalismes*, Paris, Vrin

4. Littérature secondaire / Husserl

BARBARAS R. (2004) *Introduction à la philosophie de Husserl*, Chatou, Les Editions de la Transparence

BENOIST J. (1997) *Phénoménologie, sémantique, ontologie : Husserl et la tradition logique autrichienne*, Paris, PUF

- (1999) *L'a priori conceptuel. Bolzano, Husserl, Schlick*, Paris, Vrin.

- (2003) « Phénoménologie et ontologie dans les *Recherches logiques* », in Benoist, J., et Courtine, J.-F. (D1.1, 2003), pp. 111-124.

- (2010) « Critique du donné », *Archives de philosophie*, 73/1, janvier-mars 2010.

BENOIST J. et COURTINE J.-F. (éd.) (2003) *Les Recherches Logiques, une œuvre de percée*, ouvrage collectif publié avec la traduction de Husserl, *La Représentation vide*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée.

BERNET R. (1994) *La vie du sujet. Recherches sur l'interprétation de Husserl dans la phénoménologie*, Paris, PUF.

- (2003) « Sur le sens de l'idéalisme husserlien : les modes d'être des objets et la conscience intuitive », in Benoist, J., et Courtine, J.-F., pp. 225-249

BOEHM R. (1959) « Husserl et l'idéalisme classique », *Revue philosophique de Louvain*, n°57, pp. 349-396.

- (1959b) « Les ambiguïtés des concepts husserliens d'« immanence » et de « transcendance » », *Revue philosophique de la France et de l'Etranger*, n°149, pp. 481-527.

BRISART R. (2003) « La théorie de l'objet dans les *Recherches logiques* de Husserl », in Benoist, J., et Courtine, J.-F. (D1.1, 2003), pp. 125-139.

CAYLA F., (1991) *Routes et déroutes de l'intentionnalité*, Combas, L'Eclat.

Chisholm R. (1960) (éd.) *Realism and the Background of Phenomenology*, Atascadero, CA, Ridgeview.

CLAESGES U. (1964) *Husserls Theorie der* Raumkonstitution, Phaenomenologica, n°19, Den Haag, Nijhoff.

CLAESGES U.(1976) « Phänomenologische Konstitution », in Joachim Ritter und Karlfried Gründer (ed.), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, B. 4 : I-K, Schwabe & Co., Basel, pp. 1004-1005.

COURTINE J.-F. (2007) *La Cause de la phénoménologie*, Paris, PUF.

DERRIDA J. (1953) Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl, Paris, PUF, 2010.

- (1962) Introduction à Husserl, *L'Origine de la géométrie*, Paris, PUF.

DRUMMOND J. (1990) *Husserlian Intentionality and Non-Foundational Realism : noema and object*, Dordrecht, Kluwer.

ENGEL P. (2006) *L'intentionnalité et ses modes*, Paris, PUF.

ENGLISH J. (1996) « Husserl et Hilbert : la phénoménologie est-elle axiomatisable ? », in *Phénoménologie et logique*, Jean-François Courtine (ed.), Paris, PENS, 1996, pp. 83-107.

FICHANT M. (1997) : « 'L'espace est représenté comme une grandeur infinie donnée' : la radicalité de l'Esthétique », *Philosophie*, n°56, p. 20-48, repris *in* M. Fichant, *Kant*, Paris, Ed. du Cerf, 2008, pp. 7-46.

FISETTE D. (2003) « La doctrine de la science dans les Recherches logiques », in Benoist, J., et Courtine, J.-F. (D1. 2003), pp. 143-164.

FISETTE D. et LAPOINTE, S. (éd.) (2003) *Aux Origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris, Vrin, Québec, Presses Universitaires de Laval.

GOMEZ-ROMERO I. (1995) « La teoría husserliana de la constitución en *Ideas I* : planteamiento fundamental de la fenomenología », *Anales del seminario de historia de la filosofía*, 12, pp. 91-105.

HARTMANN P. (1954) « Die Rolle der Sprache in Husserls Lehre von der Konstitution. Ein Beitrag zur Erkenntnis der Leistung der Sprache », *Der Deutschunterricht*, 6, pp. 29-55.

HILL C. O. (1995) « Husserl and Hilbert on Completeness », in J. Hintikka (éd.), *Essays on the Development of the Foundation of Mathematics*, Dordrecht, Kluwer.

- (1997) « Did George Cantor Influence Edmund Husserl ? », *Synthese* 113(1), pp. 145-170.

HOPKINS B. (1997) (éd.) *Husserl in Contemporary Context*, Dordrecht, Kluwer.

- (2010) *The Philosophy of Husserl*, Ithaca, McGill-Queen's University Press.

INGARDEN R. (1959a) « Le problème de la constitution et le sens de la réflexion constitutive chez Husserl », in *Husserl, Cahiers de Royaumont, Philosophie III*, Paris, Minuit, pp. 242-264.

- (1959b) tr. fr. Jacques Taminiaux, « De l'idéalisme transcendantal chez Husserl », in *Husserl et la pensée moderne/Husserl und das Denken der Neuzeit. Actes du deuxième congrès internation de phénoménologie Krefeld, 1-3 novembre 1956, édités par les soins de Herman Leo van Breda et Jacques Taminiaux*, (*Phenomenoligica 2*), Martinus Nijhoff, La Haye, 1959, pp. 204-215 .

- (1975) *On the Motives which led Husserl to Transcendental Idealism*, Dordrecht, Kluwer.

LANDGREBE L. (1981) *The Phenomenology of Edmund Husserl. Six Essays*, Ithaca, NY, Cornell University Press.

LAVIGNE J.-F. (2005), *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1901-1913)*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée.

LAVIGNE J.-F. (2003) « La prétendue 'neutralité métaphysique' des Recherches logiques : quelques leçons d'une lecture fidèle de la première théorie phénoménologique de la connaissance (1900-1901) », in Benoist, J., et Courtine, J.-F., *Les Recherches Logiques, une œuvre de percée*, ouvrage collectif publié avec la traduction de Husserl, *La Représentation vide*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée. pp. 183-202.

LOHMAR D. (2003) « Sur les motifs et la préhistoire de la réduction transcendantale dans les Recherches logiques », in Benoist, J., et Courtine, J.-F. *Les Recherches Logiques, une œuvre de percée*, ouvrage collectif publié avec la traduction de Husserl, *La Représentation vide*, Paris, Presses Universitaires de France, Epiméthée, pp. 203-225.

MARION J.-L. (1989) *Réduction et donation, Recherches sur Husserl, Heidegger et la phénoménologie*, Paris, PUF.

MARION J.-L. (2003) « Le concept large de logique et de logos. La logique et le donné », in Benoist, J., et Courtine, J.-F. (D1. 2003), pp. 283-300.

MAYER V. (2008), *Edmund Husserl, Logische Untersuchungen*, Berlin, Akademie Verlag.

Mohanty J.N. (1976) *Edmund Husserl's Theory of Meaning*, The Hague, Nijhoff.

MONETA G. C. (1974) « The Refinement of the Concept of Constitution », *Research in Phenomenology*, 4, pp. 19-24.

MORAN D. (2000) *Introduction to Phenomenology*, London/New York, Routledge.

MORMAN T. (1991) « Husserl's Philosophy of Science and the Semantic Approach », *Philosophy of Science 58*, pp. 61-83.

MURPHY R. T. (1966) « Husserl and pre-reflexive Constitution », *Philosophy and Phenomenological Research*, 26, 1965-66, pp. 100-105

PETITOT J. (1992) « Phénoménologie naturalise et morphodynamique : la function cognitive du synthétique *a priori* », *in* J.-M. Salanskis (éd.), *Intellectica : Numéro spécial « Philosophie et sciences cognitives »*, vol. 17, pp. 79-126.

- (1995) « La réorientation naturaliste de la phénoménologie », *Archives de Philosophie*, 58/4, Sciences cognitives et Phénoménologie, pp. 631-658.

PRADELLE D. (2000) *L'archéologie du monde, Constitution de l'espace, idéalisme et intuitionnisme chez Husserl*, Dodrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, Phaenomenologica 157.

- (2008) « La constitution des idéalités est-elle une création », *Les Etudes philosophiques*, n°2, Paris, PUF, pp. 227-251.

- (2008b) « Solipsisme et stratification méthodique », commentaire de la Cinquième Méditation cartésienne, 1ere partie (§§42-48), *in* J.-F. Lavigne (éd.), *Les* Méditations cartésiennes *de Husserl*, Paris, Vrin, pp. 135-174.

- (2012) *Par-delà la révolution copernicienne : Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris, PUF.

RICHIR M. (1976) *Au-delà du renversement copernicien*, Phanomenologica n°73, Den Haag, M. Nijhoff.

ROMANO C. (2010) *Au Cœur de la raison : la phénoménologie*, Paris, Gallimard, 2010.

ROSADO HADDOCK G.E., "Husserl's Philosophy of Mathematics : its Origin and Relevance", *Husserl Studies 22*, 2006, pp. 193-222.

ROTENSTREICH, N. (1973) « Ambiguities of Husserl's notion of Constitution », in Dale Riepe (ed.), *Phenomenology and natural existence*, State University of New York Press, Albany, NY, pp. 151-170.

SMITH D. et MCINTYRE R. (2007) *Husserl*, New York, Routgledge.

SCHNELL A. (2007) *Husserl et les fondements de la phénoménologie constructive*, Grenoble, J. Millon.

SOKOLOWSKI R. (1964) *The Formation of Husserl's concept of Constitution*, (*Phenomenologica 18)*, Martinus Nijhoff, La Hague.

SPIEGELBERG H. (1971) " 'Intention' and 'Intentionality' in the scholastics, Brentano and Husserl", *in* H. Spiegelberg (éd.), *The Context of the Phenomenological Movement*, The Hague, Martinus Nijhoff.

STRÖKER E. (1984) « Intentionalität und Konstitution. Wandlungen des Intentionalitätskonzepts in der Philosophie Husserls », *Dialectica*, 38, 1984, pp. 54-73, repr. in Ströker, Elisabeth, *Phänomenologische Studien*, Frankfurt a. M., V. Klostermann, 1987.

TITO J. M. (1990) *Logic in the Husserlian Context*, Northwestern University Press.

TYMIENIECKA A.-T. (1964) « Ideas as the Apriori of the phenomenological Constitution », *Kant-Studien*, 55, pp. 368-383.

ZAHAVI D. (1992a) « Constitution and Ontology. Some Remarks on Husserl's ontological Position in the *Logical Investigations* », *Husserl-Studien*, 9, 1992, pp. 111-124.

- (1992b) *Intentionalität und Konstitution. Eine Einführung in Husserls Logische Untersuchungen*, Kopenhagen.

- (2008) « Intentionalität und Bewusstsein », in Mayer, *Edmund Husserl, Logische Untersuchungen*, Berlin, Akademie Verlag, pp. 139-157.

5. Littérature secondaire / Carnap

ACHINSTEIN P. et BARKER S. F. (éd.), *The Legagy of Logical Positivism*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1969.

AWODEY S. et CARUS A.W. (2001) « Carnap: Completeness and Categoricity », *Erkenntnis* vol 54, pp. 145-172.

AWODEY S. et Klein, C. (éd.) (2004) *Carnap brought home*, Chicago et La Salle, Open Court, 2004.

AYER A. J. (1936) *Language, Truth and Logic*, New York, Dover, 1936/1946.

- (1959) *Logical Positivism*, New York, The Free Press.

BERGMANN G. (1967) *The Metaphysics of Logical Positivism*, Madison, The University of Wisconsin Press.

CATON H. (1975) « Carnap's First Philosophy », *The Review of Metaphysics*, Vol. 28, N°4 (June 1975), pp. 623-659.

CIRERA R. (1994) *Carnap and the Vienna Circle*, Amsterdam, Rodopi.

COFFA A. (1991) *The Semantic Tradition from Kant to Carnap*, Linda Wessels (ed.), Cambridge, Mass., Cambridge University Press, 1991.

- (1986) « Le positivisme logique, la tradition sémantique et l'a priori », *in* J. Sebestik, A. Soulez (éd.), *Le Cercle de Vienne : doctrines et controverses*,, Paris, Meridiens Klincksieck.

FRIEDMAN M., CREATH R, (ed.) (2007) *A Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, Cambridge University Press.

FRIEDMAN M. (1987) « Carnap's *Aufbau* Reconsidered », Noûs, 21, pp. 521-545.

- (1999) *Reconsidering Logical Positivism*, Cambridge, U.K., Cambridge University Press, 1999.

- (2000) *A Parting of the Ways : Carnap, Cassirer, and Heidegger*, Chicago, The University of Chicago Press.

HINTIKKA Jaakko (éd.) (1975) *Rudolf Carnap, Logical Empiricist*, Dordrecht, Reidel.

JACOB P. (1980) *L'Empirisme logique*, Paris, Minuit.

JOERGENSEN J. (1951) *The Development of Logical Positivism*, International Encyclopedia of Unified Science, Chicago, University of Chicago Press.

KRAFT V. (1953) *The Vienna Circle*, New York, The Philosophical Library.

KRAUTH L. (1970) *Die Philosophie Carnaps*, Vienna, Springer.

LAUGIER S. (1992) *L'anthropologie logique de Quine*, Paris, Vrin.

- (1997) « De Quine à Carnap, l'empirisme logique aujourd'hui », *Revue internationale de philosophie*, n° spécial *Quine*, 1997.

- (1999) *Recommencer la philosophie, la philosophie américaine aujourd'hui*, Paris, PUF.

- (ed.) (2001) *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin.

MORMANN T. (2000) *Rudolf Carnap*, Munich, C. H. Beck.

- « Geometrical Leitmotifs in Carnap's Early Philosophy », article non publié, disponible sur Internet.

MOULINES C. U. (1991) « Making Sense of Carnap's *Aufbau* », *Erkenntnis*, 35, Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach, Woflgang Spohn (ed.), Dordrecht, Kluwer, pp. 263-286.

NORTON B. G. (1977) *Linguistic Frameworks : A Re-Examination of Carnap's Metaphilosophy*, La Haye, Mouton.

PROUST J. (1986) *Questions de forme. Logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Paris, Fayard.

- (1987) « Formal Logic as Transcendental in Wittgenstein and Carnap », *Noûs*, 21, pp. 501-520.

RAUZY J.-B. (2001) « Sur l'ontologie de l'*Aufbau* », *in* S. Laugier (éd.) *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, pp. 111-133.

- (2008) « Intensions, signification et propriétés », *Les Etudes philosophiques*, n° 84, 2008/1, pp. 29-48.

RICHARDSON A. W. (1990) "How not to Russell Carnap's *Aufbau"*, in A. Fine, M. Forbes, and L. Wessels (ed.), *Proceedings of the Philosophy of Science Association Meetings 1990*, vol. 1, East Lansing, MI : Philosophy of Science Association, 1990, pp. 3-14.

- (1998) *Carnap's construction of the world: the Aufbau and the emergence of logical empiricism*, Cambridge, UK, New York, Cambridge University Press.

RICHARDSON A. W., et GIERE, R. (1996) *The Origins of Logical Positivism*, Minnesota Studies in the Philosophy of Science, University of Minnesota Press.

RUNGGALDIER E. (1984) *Carnap's Early Conventionnalism*, Amsterdam, Rodopi.

SACKUR J. (2005) *Formes et faits, Analyse et théorie de la connaissance dans l'atomisme logique*, Paris, Vrin.

SCHILPP P. A. (ed.) (1963) *The Philosophy of Rudolf Carnap*, La Salle, Illinois, Open Court.

SEBESTIK J. et SOULEZ A. (éds.) (1986) *Le Cercle de Vienne, doctrines et controverses*, Paris, Méridiens Klincksieck.

VULLEMIN J. (1969) « La constitution selon Carnap : la construction logique du monde », *L'âge de la science*, n°4, oct-déc. 1969, pp. 303-333.

6. Ouvrages/Articles sur Husserl et Carnap

Les ouvrages et articles cités dans cette section sont ceux exclusivement consacrés à la confrontation de Husserl et de Carnap ainsi que des ouvrages proposant une confrontation plus large de la phénoménologie et du Cercle de Vienne et qui ont été utilisés dans l'élaboration de notre travail.

BEARNEY M. (2004) « Carnap's Conception of Explication : From Frege to Husserl », *in* Awodey, S. et Klein, C. (éd.), *Carnap brought home*, Chicago et La Salle, Open Court, 2004, pp. 117-150.

BENOIST J. (2001) « L'*Aufbau* comme phénoménologie », in S. Laugier, *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin.

COBB-STEVENS R. (1990) *Husserl and Analytic Philosophy*, Dordrecht/Boston/London, Kluwer Academic Publishers, tr. fr. E. Paquette, *Husserl et la Philosophie analytique*, Paris, Vrin, 1998.

DURFEE H.A. (1976) *Analytic Philosophy and Phenomenology*, The Hague, Nijhoff.

FISETTE D. (1994) *Lectures frégéennes de la phénoménologie*, Combas, L'Eclat.

FOLLESDAL D. (1958) « Husserl and Frege : A contribution to elucidating the origins of phenomenological philosophy », *in* L. Haaparanta (éd.), *Mind, Meaning and Mathematics*, Dordrecht, Kluwer.

FOURNIER, J.-B. (2013) « Structure, essence et formalisation : l'*a priori* matériel chez Husserl et Carnap », *in* J. Benoist et T. Paul, *Le Formalisme en action*, Paris, Hermann, pp. 171-195.

HAAPARANTA (1994) *Mind, Meaning and Mathematics : Essays on the Philosophical Views of Husserl and Frege*, Dordrecht-Boston, Kluwer.

HADDOCK G. E R. (2008), *The young Carnap's unknown master : Husserl's influence on* Der Raum *and* Der logische Aufbau der Welt, Aldershot, England ; Burlington, VT, Ashgate.

- (2006) « Releyendo al joven Carnap : Estudio crítico de *Der Raum*, 1922 », Departamento de Filosofia, Universidad de Puerto Rico-Rio Piedras (publié sur Internet).

HADDOCK G. E R. et HILL C. (2000) *Husserl or Frege ? Meaning, Objectivity and Mathematics*, Chicago, Open Court.

HINTIKKA J. (1995) "La dimension phénoménologique", *in* J.-M. Roy (éd.), *Signification, phénoménologie et philosophie analytique*, vol. 1., Paris, PUF.

- (1996-1998) *Selected Papers*, Dordrecht, Kluwer.

JAGNOW R. (2003) "Carnap, Husserl, Euclide et l'idée d'une géométrie matérielle", in Fisette et Lapointe (D1.1, 2003), pp. 41-59.

KITCHEN F. J. (1980) *An Investigation of Husserl's relevance to Carnap's early philosophy*, Michigan State University, East Lansing (MI), PhD.

MAYER V. E. (1991) « Die Konstitution der Erfahrungswelt. Carnap and Husserl », *Erkenntnis*, 35 (1-3), *Special Volume in Honor of Rudolf Carnap and Hans Reichenbach*, W. Spohn (ed.), Dodrecht, Kluwer, pp. 316-339.

- (1992) « Carnap und Husserl », in Bell, D., et Vossenkuhl, W. (éd.), *Wissenschaft und Subjektivität*, Berlin, Akademie Verlag, 1992.

MAYS W. et BROWN S. C. (1972) *Linguistic Analysis and Phenomenology*, Lewisburg, Bucknell University Press.

MOHANTY J. (1972) « Husserl's Theory of Meaning », *in* F. Elliston, P. Mc Cormick (éd.) *Husserl : Expositions and Appraisals*, Notre Dame, University of Notre Dame Press.

- (1982) *Husserl and Frege*, Bloomington, Indian University Press.

PRZYWARA P. (2005) « Husserl's and Carnap's Theories of Space », Ph. D., article publié sur Internet.

ROY J.-M. « Carnap's Husserlian Reading of the *Aufbau* », in Awodey, S. et Klein, C. (éd.), *Carnap brought home*, Chicago et La Salle, Open Court, 2004.

- (2003) « Sauver les phénomènes intentionnels : intentionnalité, représentation et symbole », *in* J. Petitot, F. Varela, B. Pachoud, J.-M. Roy (éd.), *Naturaliser la phénoménologie : Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris, CNRS Editions.

- (2010) *Rhin et Danube, Essai sur le schisme phénoménologico-analytique*, Paris, Vrin.

RYCKMAN T. (2007) « Carnap and Husserl », in Friedmann et Creath, *A Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge, Cambridge University Press.

SARKAR S., « Husserl's Role in Carnap's *Der Raum* », in Bonk, T. (éd.), *Language, Truth and Logic : Contributions to the Philosophy of Rudolf Carnap*, Dordrecht, Kluwer, 2003.

STONE A. D. (2008) « On the Sources and Implications of Carnap's *Der Raum* », article publié sur Internet.

TRAGESSER R. S. (1972) « Eidetic analysis, informal rigor and a phenomenological critique of Carnap's notion of explication », *Philosophy and phenomenological research*, 33, 1972-1973, pp. 48-61.

THRON F. (2013) *Subjekt und Gegenstand: Zur Konstitution der Aussenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap*, München, Karl Alber.

UEBEL T. (1991) (éd.), *Rediscovering Logical Positivism*, Dordrecht, Kluwer.

7. Articles sur les autres auteurs cités et autres ouvrages utilisés

ALBERTAZZI L., JACQUETTE D. et POLI R. (2001) *The school of Alexius Meinong*, Aldershot, Hants, England ; Burlington, VT, Ashgate.

ALBERTAZZI L. (2006) *Immanent Realism : an Introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer.

BACCA D. G. (1934) *Introducción a la lógica moderna*, Barcelona, Editorial Labor, Bibliotheca de iniciación cultural.

BENOIST J. (2003) *Brentano et son école*, *Les Etudes Philosophiques*, vol. Janvier-Mars, Paris, PUF.

BLANCHE R. (1955) *L'Axiomatique*, Paris, PUF.

COMETTI J.-P., Mulligan, K. (2001) *La Philosophie autrichienne de Bolzano à Musil : histoire et actualité*, Paris, Vrin.

DESANTI J.-T. (1968) *Les Idéalités mathématiques*, Paris, Ed. du Seuil.
DUMMETT M. (1981) *The Interpretation of Frege's Philosophy*, London, Duckworth.
- (1993) *Origins of Analytical Philosophy*, London, Duckworth. Tr. Fr. M.-A. Lescourret, *Les Origines de la philosophie analytique*, Paris, Gallimard, 1991.
ENGEL P. (1997) « L'anti-psychologisme est-il irrésistible ? », *in* M. Marion, A. Voizard (éd.), *Frege : logique et philosophie*, Paris, L'Harmattan.
FINDLAY J. N. (1963) *Meinong's Theory of Objects and Values*, Oxford, Clarendon Press.
HANNA R. (2001) *Kant and the Foundations of Analytic Philosophy*, Oxford-New York, Clarendon Press-Oxford University Press.
HIRSCH M. (1976) *Differential Topology*, New York, Springer.
IMBERT C. (1992) *Phénoménologies et langues formulaires*, Paris, PUF.
LEBRUN G. (1970) *Kant et la fin de la métaphysique*, Paris, Armand Colin, rééd. Le Livre de Poche.
- (1993-2009) « Le rôle de l'espace dans l'élaboration de la pensée kantienne », in *Kant sans kantisme*, Paris, Fayard, 2009, pp. 51-70.
MARSCH R. (1956) *Bertrand Russell : Logic and Knowledge*, New York, Capricorn Books.
RESCHER N. (éd.), *The Heritage of Logical Positivism*, Lanham, University Press of America, 1985.
SIMONS P. (1987) *Parts, A Study in Ontology*, Oxford, Clarendon Press.
- (1992) *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht, Kluwer.
- (1992 b) « On What there isn't : the Meinong-Russell dispute », *in* P. Simons (éd.), *Philosophy and Logic in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht, Kluwer.
SMITH B. (1994), *Austrian Philosophy : the Legacy of Franz Brentano*, Chicago, Open Court.
VERNANT D. (1993) *La philosophie mathématique de Bertrand Russell*, Paris, Vrin.
- (2003) *Bertrand Russell*, Paris, Garnier Flammarion.
VUILLEMIN J. (1971) *La logique et le monde sensible*, Paris, Flammarion.

Table des matières

Introduction 7
§1. Présupposés, I. La constitution comme genèse de la réalité 7
§2. Présupposés, II. La constitution comme structuration du chaos 11
§3. Présupposés, III. Husserl et Carnap 15
Remonter le Rhin et le Danube 15
Sur une possible influence de Husserl sur Carnap : Remarque méthodologique 16
Revue de la critique 22
Corpus étudié 30
§ 4. Structure et plan de ces recherches 35
Les quatre dimensions de l'opposition Husserl/Carnap 35
Les trois axes de la confrontation 37
Confrontation dialectique 38
Tableau synoptique des recherches suivantes 39
Première partie :
La constitution ou la redéfinition de la question transcendantale 41
Chapitre premier : De l'intuition à la constitution. Husserl, Schlick et Carnap. 43
§ 5. Projet d'une mise hors-jeu des notions de philosophie analytique et de phénoménologie 43
Epochè méthodologique 43
Husserl sans phénoménologie 44
Carnap au-delà de l'« analyse » 46
§ 6. L'intuition, pomme de discorde entre Husserl et Schlick 48
L'intuition et le schisme phénomémologico-analytique 48
La « coupure cartésienne » 50
Circularité de la lecture de Cobb-Stevens 52
§ 7. De l'a priori matériel à l'intuition dans « *Gibt es ein materiales Apriori ?* » de Schlick 54
Les grandes lignes de la critique schlickienne de la phénoménologie 54
A priori matériel ou *a priori* synthétique : La nature propositionnelle de l'*a priori* 56
Lectures de l'*a priori* kantien : le problème de l'intuition 60
§ 8. L'élargissement du concept d'analycité : socle commun à la phénoménologie et à l'empirisme logique 62

§ 9. L'accès intuitif à l'a priori, au cœur de l'opposition entre Schlick et Husserl 64
Les trois niveaux de l'opposition Schlick/Husserl 64
L'« intuition » phénoménologique tombe-t-elle sous la critique de Schlick ? 66
Stérilité épistémique de la plongée intuitive au cœur de l'objet 68
L'articulation intuitive de l'objet à un système d'objets 69
§ 10. Conclusion : De l'intuition à la constitution. Husserl, Schlick et Carnap 72
§ 11. L'ambiguïté du premier Carnap sur la question de l'intuition 76
Der Raum et l'espace intuitif 76
L'espace formel et l'élimination du contenu intuitif de l'espace 78
Nécessité d'une articulation de l'espace formel à un espace intuitif 80
La relation espace formel/espace intuitif est-elle une relation logique ? 83
De l'intuition à l'intuition d'essences : première interprétation de l'espace intuitif dans *Der Raum* 84
§ 12. La notion de structure, reformulation logique de la notion d'essence ? 86
L'accès intuitif à l'*a priori* structurel ou eidétique 86
Faits et essences 87
Inséparabilité 90
Essences, structures et ontologies régionales 91
Concept et objet 92
Description de propriété, description de relation et « états de choses » 94
Structures et essences formalisées 98
Essences catégoriales et concepts idéaux 99
§ 13. Carnap et l'*a priori* matériel 106
Elimination du problème et introduction de la question de l'idéalisme transcendantal 106
Remarque conclusive : L'accès intuitif à l'*a priori* 109
Chapitre II : Husserl, Carnap et l'idéalisme transcendantal 113
§ 14. Thèmes kantiens dans l'œuvre de Carnap 113
La fonction critique de la première philosophie de Carnap 114
Programme logiciste et question transcendantale 116
Carnap, Cassirer et les deux sens de la question transcendantale 117
§ 15. La tentation de l'idéalisme transcendantal chez Carnap, I. Conventionnalisme et intuition dans *Der Raum* 121
L'inspiration (néo-)kantienne de *Der Raum* 121
Tableau synoptique et constitution logique pure de l'espace 125
Limites de la constitution logique « pure » et recours à l'intuition 127
Le rôle constitutif de l'intuition dans *Der Raum* 130

Constituer par stipulation : primat de la constitution « formelle-logique » sur la constitution « intuitive-matérielle » ... 132

§ 16. La tentation de l'idéalisme transcendantal chez Carnap, II. Mondes secondaires et décisions ... 136

Phénoménalisme et idéalisme transcendantal ... 136

Constitution « effective » et reconstruction rationnelle ... 140

La constitution comme interprétation des structures phénoménales et la question de l'idéalisme ... 141

§ 17. La critique de l'idéalisme transcendantal comme position métaphysique ... 145

Neutralité métaphysique et idéalisme ... 145

La constitution et les limites de la science ... 148

§ 18. La critique quinienne de l'inconscient idéaliste de Carnap ... 154

La critique quinienne du réductionnisme carnapien ... 154

Réduction et constitution ... 158

L'idéalisme dans les interstices de la constitution : le problème des « sauts » ontologiques ... 160

Le cas de l'*Aufbau* et la thématisation d'une constitution sans sujet ... 166

§ 19. La possibilité d'une position non idéaliste de la question transcendantale chez Husserl ... 170

Husserl et l'idéalisme transcendantal ... 170

L'idéalisme dans les interstices des *Recherches logiques* ... 172

§ 20. Husserl et Mach – première lecture ... 174

Le sol phénoménaliste des Recherches logiques et de l'Analyse des sensations ... 174

Le « moi » de la phénoménologie des *Recherches logiques* ... 178

La phénoménologie au-delà du phénoménalisme ... 182

Chapitre III : (Se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, I. Idéalisme transcendantal et logicisme ... 185

§ 21. La constitution idéaliste transcendantale des *Ideen* ... 185

L'idéalisme du sens : l'absolu conscientiel comme absolu sémantique ... 186

L'essence logique de la constitution ... 188

§ 22. Constitution logique et phénoménologie de la raison ... 190

§ 23. Quelle logique est la logique constitutionnelle ? ... 194

L'adresse de l'opposition entre « construction logique » et « constitution transcendantale » ... 194

La place de la logique dans la constitution ... 195

Le programme logiciste de Husserl ... 198

Logicisme et « tournant sémantique » ... 202

§ 24. Le fondement de la constitution dans la logique subjective et l'idéalisme transcendantal comme accomplissement du « programme logiciste » 206
Sémantique et donation de sens 207
La contrepartie idéaliste transcendantale de la sémantique phénoménologique 210
La logique au fondement de l'idéalisme transcendantal phénoménologique 212
§ 25. Traduction, logique et sémantique : la constitution comme construction logique 214
Un système de constitution réductionniste 215
Origine épistémologique du problème de la continuité 217
§ 26. L'arbitraire dans l'interstice entre réduction et constitution 222
La constitution comme invention de langages 222
La positivité des structures et la question de l'ontologie 227

Deuxième partie :

Vrais parallélismes et fausses relations, confrontation et articulation des systèmes de constitution de Husserl et de Carnap 231
Chapitre Premier : *Parallèles, I.* Confrontation des systèmes de constitution des *Idées directrices* et de l'*Aufbau* 233
§ 27. La confrontation des ontologies comme propédeutique à une articulation des systèmes de constitution 233
§ 28. Correspondances entre les principaux niveaux de la constitution 235
Similitudes ontologiques 235
Le principe du feuilletage du monde selon l'ordre cognitif 237
L'ordre cognitif et le choix d'une base auto-psychique 239
§ 29. Le domaine de la constitution : les objets (ou concepts) 244
§ 30. Les éléments et relations de base et la proto-constitution du flux de vécus 246
§ 31. Niveau zéro de la constitution : la structure de la conscience ou le niveau auto-psychique 249
La spécificité (onto)logique du domaine des vécus auto-psychiques 249
Analyse et quasi-analyse 252
Les structures de la conscience 254
§ 32. Premier niveau de la constitution : les choses physiques 260
L'espace, premier niveau de l'extériorité ou de la transcendance 260
Le schème spatial 263
La chose substantielle 268
§ 33. La constitution des êtres animés 277
§ 34. Le monde de l'esprit, dernier niveau de la constitution 281
§ 35. La circularité du système de constitution et la relation de fondation 283

Chapitre II : Articulations, I. L'*Aufbau* comme para-phénoménologie 289
§ 36. La phénoménologie descriptive et l'idéalisation 289
§ 37. L'idée d'une mathesis de l'expérience chez Husserl et le rejet ambigu de l'axiomatisation. A. La figure de Hilbert 294
§ 38. B. Le projet d'une axiomatisation de la phénoménologie et les limites du programme de Hilbert 300
§ 39. L'*Aufbau* comme axiomatique ? 307
L'*Aufbau* comme contrepartie axiomatisée de la phénoménologie ? 307
Concepts propres et concepts impropres 309
L'indétermination des systèmes d'axiomes 312
L'impossibilité d'une axiomatique transcendantale ou constitutive 315
§ 40. Axiomatique et incomplétude : les leçons du débat Gödel/Hilbert pour la théorie de la constitution 318
La tentation hilbertienne 318
L'incomplétude des systèmes de constitution 322
Rendre à l'axiomatique son sens technique. Axiomatiques peanosiennes et hilbertiennes 325
Quelle axiomatique serait l'axiomatique de l'expérience ? 330
Chapitre III : Articulations, II. La phénoménologie dans le système de l'*Aufbau* 333
§ 41. L'ancrage de l'*Aufbau* dans une « phénoménologie naturelle » 333
La phénoménologie des indices ou phénoménologie naturelle 333
Sphères d'objets et parenté de sphères 336
§ 42. « Phénoménologie naturelle » et motivation de la constitution 340
La justification des décisions arbitraires et les définitions d'usage 340
La prise des concepts sur les phénomènes et le problème de la motivation 343
§ 43. La phénoménologie est-elle intégrée au système de constitution comme une de ses interprétations possibles ? 346
Langage réaliste de la constitution et attitude naturelle 346
Le langage constructionniste fictif et le donné phénoménologique 350
§ 44. Ambiguïtés de la fiction d'une conscience constituante 355
§ 45. La figure de Mach – deuxième lecture : phénoménologie et phénoménalisme chez Carnap 360
La construction logique du monde sans sujet 360
Carnap et Mach 364
Chapitre IV : *Parallèles, II.* Fondation, intentionnalité et vécu : faux parallèles et oppositions. 369
§ 46. La *Fundiertheit* est-elle un concept logique ? 369
L'enjeu architectonique de la fondation chez Carnap 369

Ambiguïtés du statut du concept de fondation 371
§ 47. Fondation et ontologies matérielles chez Husserl et Carnap 373
L'ontologie phénoménologique 373
L'élaboration d'une ontologie déductive 374
La fondation comme ultime formalisation 376
Phénoménologie et phénoménalisme 379
§ 48. L'intentionnalité chez Carnap : un concept phénoménologique dans le système de constitution ? 383
§ 49. Conséquences anti-phénoménologiques de la place de l'intentionnalité dans le système de constitution 387
L'aplanissement de la relation intentionnelle 387
La destruction de l'intentionnalité phénoménologique 389
L'élimination de la conscience intentionnelle 391
L'enjeu de la relation intentionnelle 394
§ 50. Le vécu non vécu et la structuration topologique de la conscience 396
Le flux des vécus auto-psychiques 397
Multiplicité topologique à *n* dimensions 399
Les dimensions du flux de vécus 400
§ 51. Le donné sans donnée 404
Chapitre V : Donation de sens et *Nachkonstruktion* : le concept de constitution chez Husserl et Carnap, II. Phénoménologie et phénoménalisme 409
§ 52. La structuration immanente du flux de vécus et le partage physico-psychologique. 409
§ 53. La constitution comme « reconstruction rationnelle » du partage physico-psychologique 416
Le « monde naturel » carnapien 416
Monde naturel et monde transcendantal : vers un bi-cosmologisme ? 420
L'identité du monde 423
§ 54. Le « moment phénoménologique » dans le champ du phénoménalisme 426
Le champ du phénoménalisme 426
La description comme ligne de partage 430
§ 56. Le problème psycho-physique et la continuité : corrélation et complexes logiques 433
La corrélation noético-noématique au cœur du problème de la continuité 433
Parallélismes et corrélations 436
§ 57. Continuité et discontinuité : le problème général de la constitution 442
Retour sur le problème de l'axiomatisation de l'expérience 442

Modèles continus et modèles discontinus 444
Redéfinition du problème de la constitution 446

Troisième partie :
L'enracinement de la constitution logico-mathématique dans des processus psychiques 449
Chapitre Premier : De la constitution logico-mathématique pure à l'introduction des systèmes kinesthésiques 451
§ 58. L'espace comme terrain d'essai des théories de la constitution et le modèle logico-mathématique 451
§ 59. Stipulation et construction mathématique dans « *Dreidimensionalität des Raumes* » de Carnap 455
Fiction, arbitraire et constitution 455
L'espace manifeste comme espace constitué 460
§ 60. Définition non phénoménologique du nombre de dimensions 466
§ 61. Du monde 2+1-dimensionnel au monde 3+1-dimensionnel : le rôle de la définition du ND 470
§ 62. La nécessité du recours aux systèmes kinesthésiques dans l'élaboration d'un modèle mathématique pour la constitution de l'espace 474
Nombre de dimensions et constitution systématique de l'espace dans le « Cours sur la chose » de 1907 474
La construction de l'espace visuel 477
§ 63. Délester la constitution de l'espace de son ancrage subjectif : A. La genèse kinesthésique-psychologique de l'espace chez Helmholtz 488
§ 64. B. La constitution kinesthésique chez Carnap 493
L'intégration des systèmes kinesthésiques à la constitution carnapienne 494
De la kinesthèse la topologie 500
§ 65. C. La spécificité de la constitution kinesthésique phénoménologique 503
Deux approches de la constitution dans le cours de 1907 503
Exposition cartographique de la constitution de l'espace 505
Forme et contenu de la constitution : le dépassement de la déduction transcendantale 508
Chapitre II : Du modèle topologique au modèle logico-psychologique dans les *Raumbücher* de Husserl et Carnap 517
§ 66. Topographie et topologie dans l'*Aufbau* 517
Cartographies topologiques et métriques 517
L'univocité de la constitution 521
De l'axiomatique à la topologie : première approche 524
§ 67. L'origine du modèle topographique de constitution dans *Der Raum* 526
Russell et Hilbert dans *Der Raum* 527

La topographie au-delà des différences méthodologiques 532
L'usage métaphilosophique de l'opposition Hilbert/Russell 534
§ 68. L'articulation Russell/Hilbert comme clé de lecture de l'articulation Carnap/Husserl 536
La double idéalité des essences de l'espace intuitif 536
1ère raison : substitution et formalisation 541
2e raison : la portée ontologique du formel 545
§ 69. La question de *Der Raum* comme reformulation de la question du *Raumbuch* de Husserl 547
Les « livres sur l'espace » de Husserl et Carnap 547
La plurivocité du concept d'espace 549
§ 70. La constitution et les trois questions d'une philosophie de l'espace 553
Problèmes psychologiques 555
Problèmes logiques 559
Problèmes métaphysiques 561
Chapitre III :(se) constituer : donation de sens et *Nachkonstruktion* chez Husserl et Carnap, III. Continuité, discontinuité et objectivité 565
§ 71. L'axiomatique comme échappatoire à la psychologie 565
Conséquences du glissement de l'arithmétique vers la géométrie 565
Typologie des concepts de constitution selon les axes du programme du *Raumbuch* 567
§ 72. Le rôle de la géométrie dans la réarticulation des questions psychologiques et logiques 570
La géométrie chez Husserl et le redéploiement de la question de la constitution 570
La géométrie chez Carnap : nécessité d'ancrer la constitution logique dans les vécus 573
§ 73. Continuité, structuration et alternative à l'idéalisme 581
Le problème de la continuité et l'alternative à l'idéalisme 581
Le problème de l'objectivité comme problème structurant de la phénoménologie 582
La structuration immanente de la conscience et l'articulation à la phénoménologie 586
Remarque sur une application possible du modèle topologique à la phénoménologie husserlienne 589
§ 74. Donation de sens et *Nachkonstruktion* au fil directeur du problème de la continuité 593

Remarques conclusives 599
§ 75. L'inscription du problème de la constitution dans l'histoire de la philosophie 599
§ 76. Tradition logique autrichienne et tradition idéaliste allemande 603
§ 77. Métaphores fluviales et schisme phénoménologico-analytique 606

Annexes 609
Annexe 1 : tableau synoptique de la constitution des concepts de l'espace dans *Der Raum* ... 611
Annexe 2 : tableau synoptique des systèmes de constitution de l'*Aufbau* et des *Ideen II* 613
Annexe 3 : Compte-rendu de la thèse de Franzisca Thron, *Subjekt und Gegenstand : zur Konstitution der Außenwelt im Anschluss an Husserl und Carnap* 617
Annexe 4 : Traduction d'extraits de « *Dreidimensionalität des Raumes und Kausalität* » de Carnap (1924) 621
Introduction 621
I. L'expérience de premier et de second ordre. Le monde primaire de la sensation et les mondes secondaires fictifs des choses et de la physique 622
II. Le nombre de dimensions (ND) 625
A) Le concept du ND d'un domaine 625
b) Le monde primaire (de la sensation) est (2+1)-dimensionnel. 627
c) Le monde secondaire (physique) est (3+1)-dimensionnel 627
Annexe 5 : Traduction de l'article « *Eigentliche und uneigentliche Begriffe* » de Carnap (1927) 629
I. Les concepts propres 629
A. Les concepts réels 630
B. Les concepts formels 632
II. Les concepts impropres 632
A. La définition implicite 632
B. Les cas d'application d'un SA 634
C. Monomorphie 636
D. L'indétermination des concepts impropres 638
Vue d'ensemble des types de concepts 641
Vue d'ensemble des décidabilités (à lire par colonne) 641
E. Les concepts impropres sont des variables 642
4. III. La relation entre les concepts réels et les concepts impropres dans le système de la connaissance 643
Résumé 644
Index nominum 647
Index rerum 649
Bibliographie 657
1. Corpus étudié 657
1. 1. Œuvres de Husserl 657
1. 2. Œuvres de Carnap 658
2. Œuvres discutées par Husserl et Carnap 659

3. Œuvres influencées par le projet constitutif en relation à notre travail 662
4. Littérature secondaire / Husserl 663
5. Littérature secondaire / Carnap 666
6. Ouvrages/Articles sur Husserl et Carnap 668
7. Articles sur les autres auteurs cités et autres ouvrages utilisés 669

Thèse déposée par M. Jean-Baptiste Fournier

Du Flux de vécus au monde objectif : le concept de constitution chez Edmund Husserl et Rudolf Carnap

Résumé : Ce travail propose une réévaluation du schisme phénoménologico-analytique à la lumière des textes de Husserl et de Carnap qui en constituent l'un des fondements et qui cependant émergent d'un contexte philosophique et scientifique similaire. L'idée carnapienne de constitution comme « reconstruction rationnelle » et arbitraire du monde peut en effet paraître s'opposer terme à terme au « se-constituer » des choses que déploie la phénoménologie husserlienne, mais l'emploi par Carnap du vocabulaire de la constitution nous impose d'interroger le lien que l'entreprise de l'*Aufbau* entretient avec la constitution idéaliste transcendantale. La thèse de ce travail revient à affirmer que l'opposition Husserl/Carnap ne peut être interprétée dans les termes d'une opposition entre phénoménologie et analyse logique, ni non plus sur la base des concepts d'idéalisme transcendantal, de logicisme ou de phénoménalisme. Comprendre l'opposition entre les deux auteurs (et donc plus lointainement entre les deux mouvements dont ils endossent, au moins partiellement, la paternité) implique de se pencher sur les textes de jeunesse où l'un et l'autre élaborent leur concept respectif de constitution, en s'intéressant notamment au modèle logico-mathématique du formel dont ils héritent, et dont leur système de constitution présente le déploiement. Cette confrontation nous amène à définir la constitution comme l'élaboration d'un modèle continu de la discontinuité atteinte par la description phénoménologique pré-constitutive du monde – ce qui nous conduira à interroger la pertinence du modèle topologique pour la constitution.

From the Stream of Experience to the Objective World : Edmund Husserl's and Rudolf Carnap's Concepts of Constitution

Abstract: In this PhD thesis, I attempt to reevaluate the opposition between analytical and phenomenological philosophy through the study of Husserl's and Carnap's systems of constitution. Carnap's idea of constitution as a "rational" and arbitrary "reconstruction" of the world seems to be radically antithetical to Husserl's descriptive account of the "self-constitution" of the things themselves. Yet, Carnap's use of the language of constitution, as well as his attempt to translate it into the language of logistics, lead us to question the links between his own enterprise and Husserl's transcendental idealist constitution. What I am trying to demonstrate in this work is that the opposition between Husserl and Carnap cannot be interpreted either in terms of "phenomenology" and "analytical philosophy" or in terms of transcendental idealism, logicism and phenomenalism. In order to understand the opposition between Husserl and Carnap (and therefore, between continental and analytical philosophy), it is necessary to ask how and why, in their very first works and articles, they both conceived philosophy as a system of constitution. This leads us to give an account of Husserl's and Carnap's logico-mathematical models of the formal dimension of experience, and to define constitution as the elaboration of a continuous model for the discontinuity of the world – this discontinuity being given by the phenomenological and pre-constitutive description of the world. Would this imply then that topology is a suitable model for the construction of the world ?

Mots clés : constitution, logicisme, idéalisme transcendental, topologie, science, analyse, axiomatique.

Discipline : Philosophie (17e section CNU)

Université Paris I Panthéon-Sorbonne – U. F. R. de Philosophie
Ecole Doctorale de philosophie (ED 280)
1, rue d'Ulm, 75005 Paris
Equipe "Philosophies Contemporaines" (EA 3562)
17, rue de la Sorbonne, 75231 Paris CEDEX 05